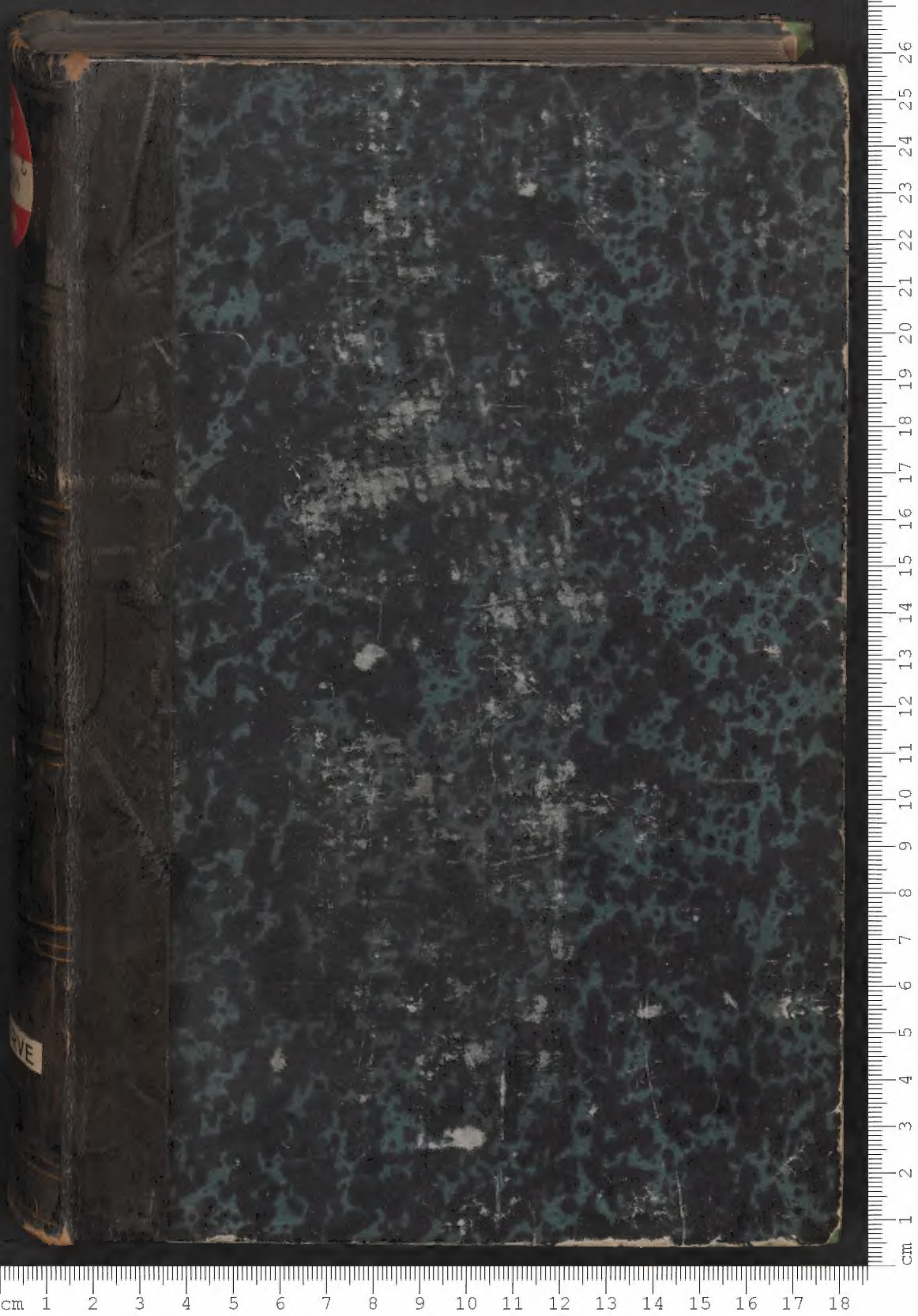


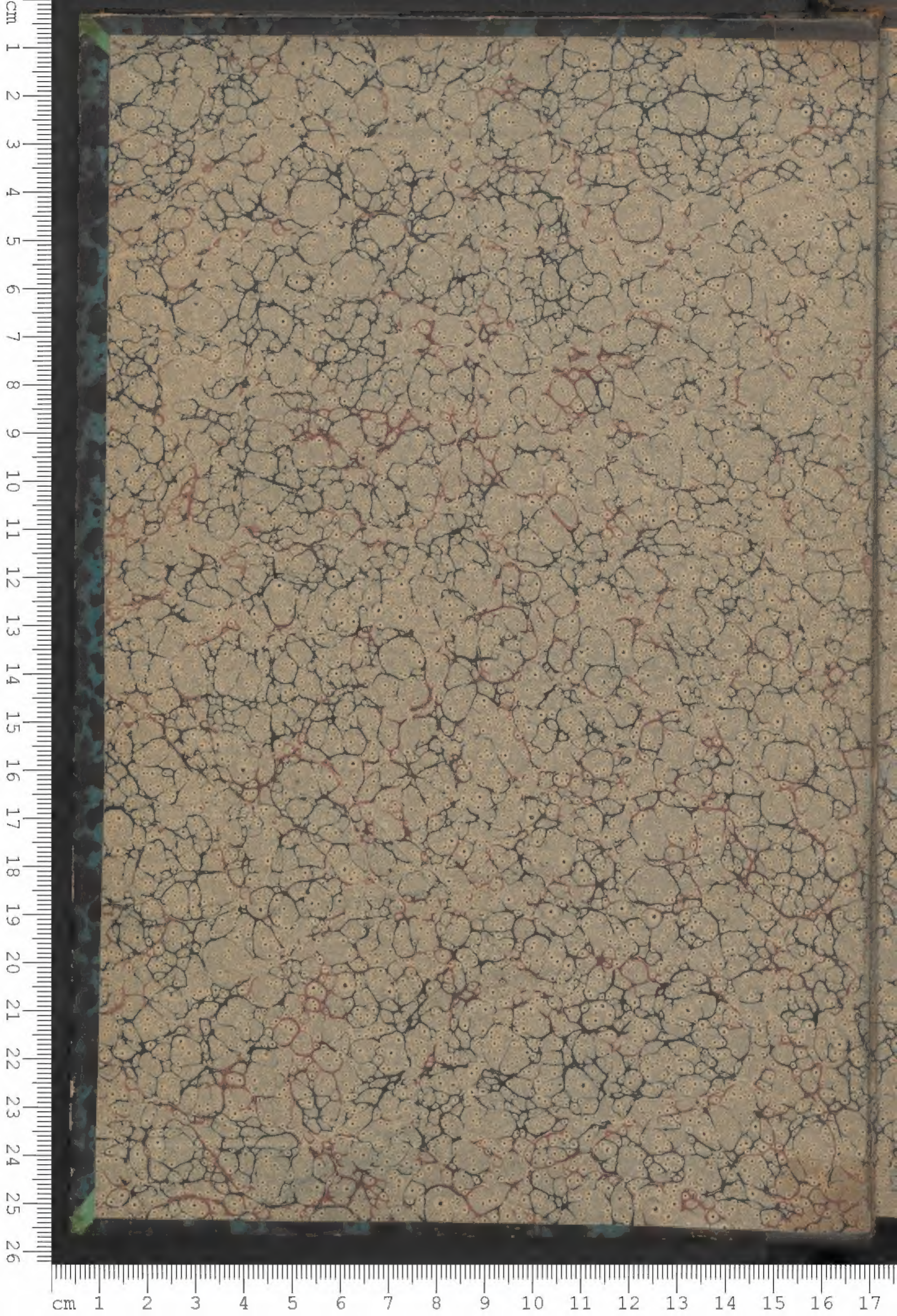
E. HATIN

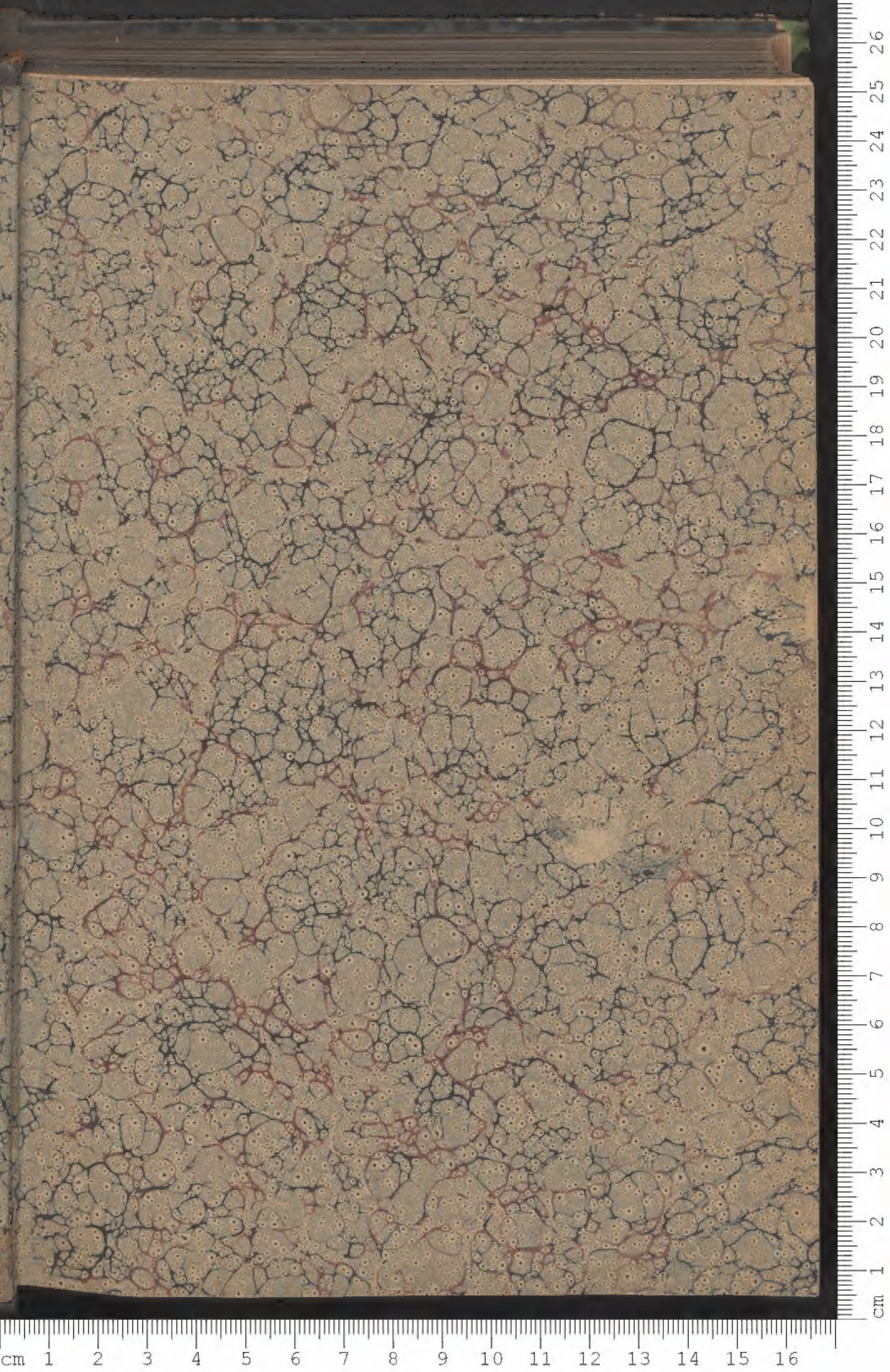
HISTOIRE
PITTORESQUE
DES VOYAGES

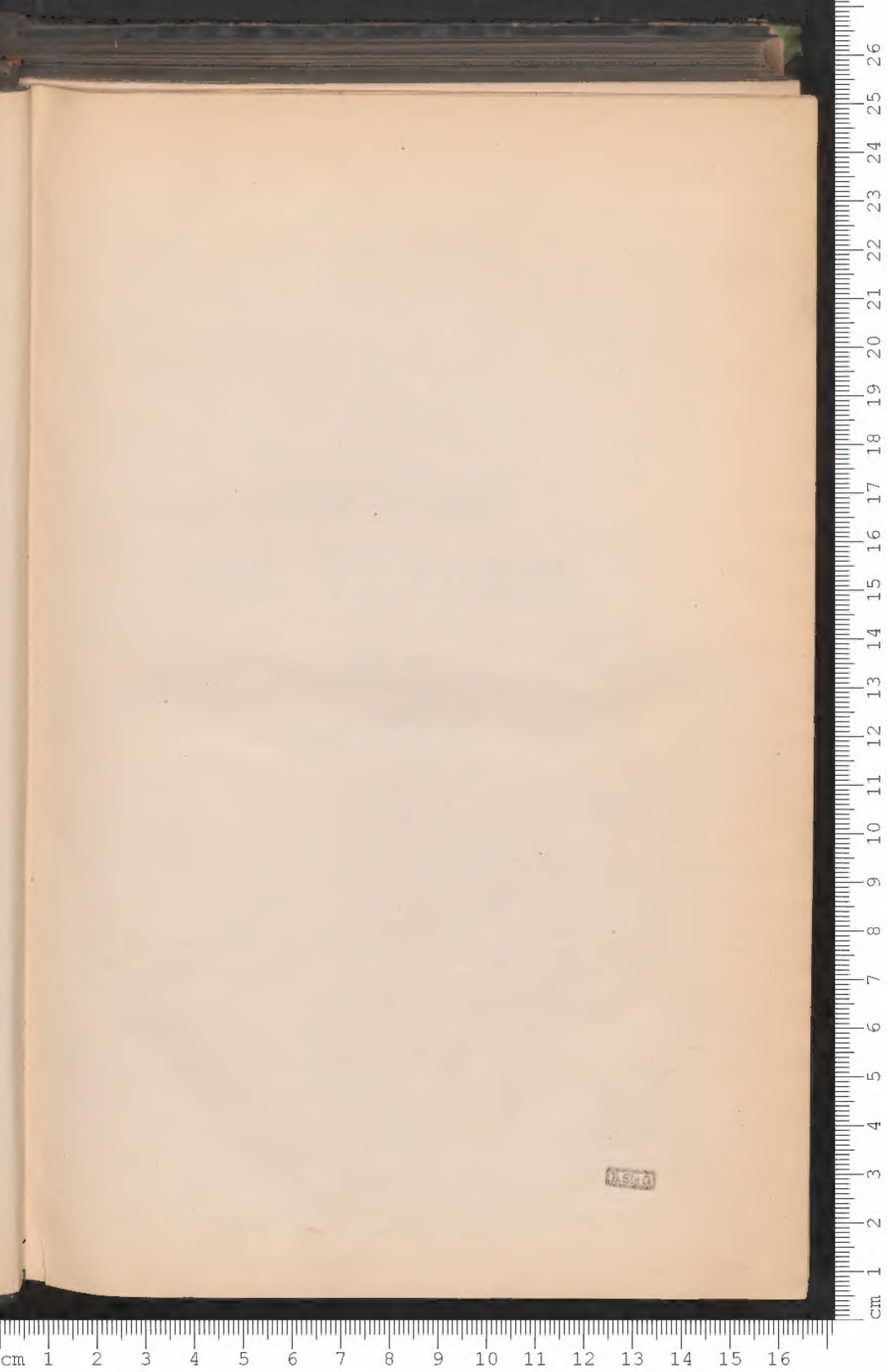
2

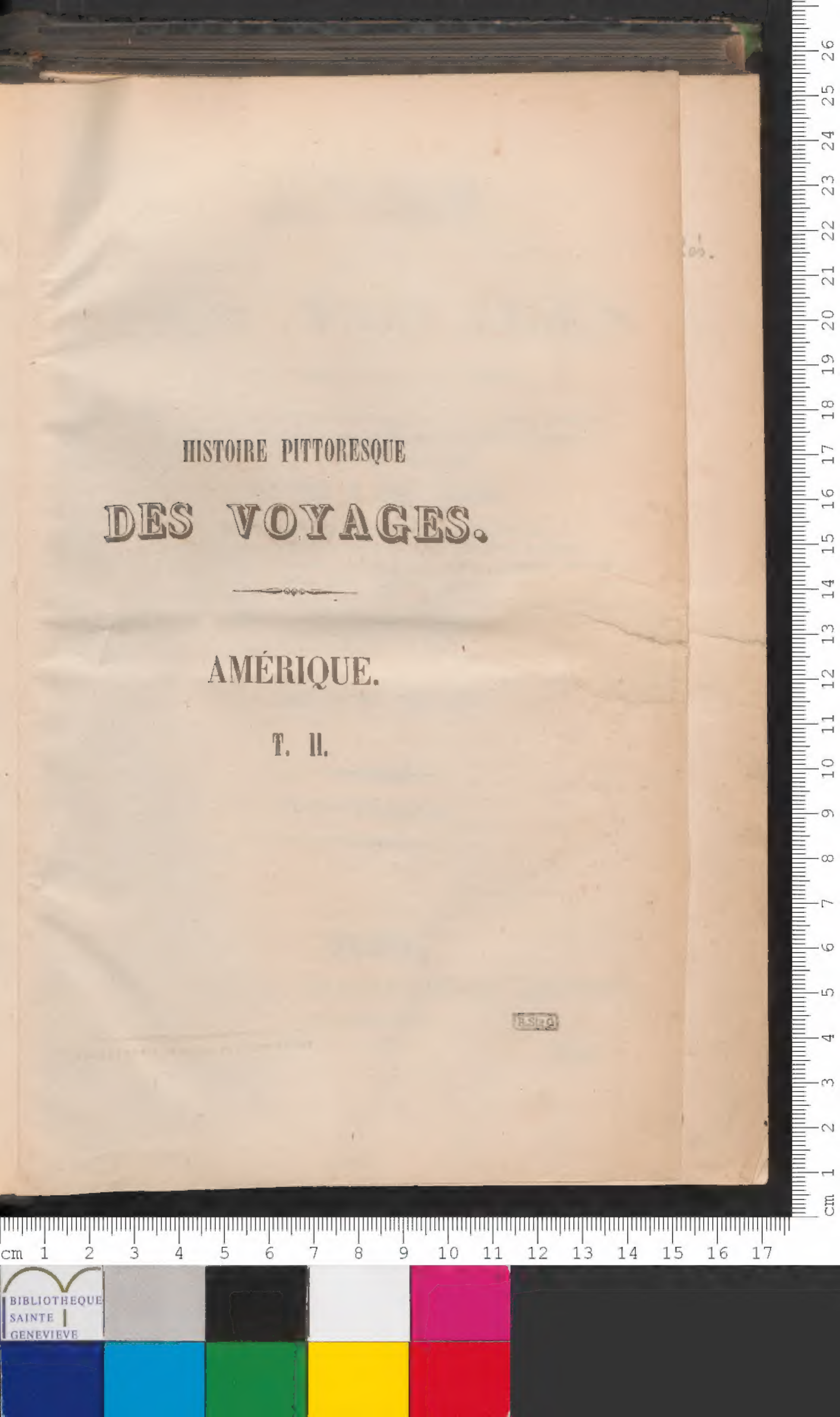










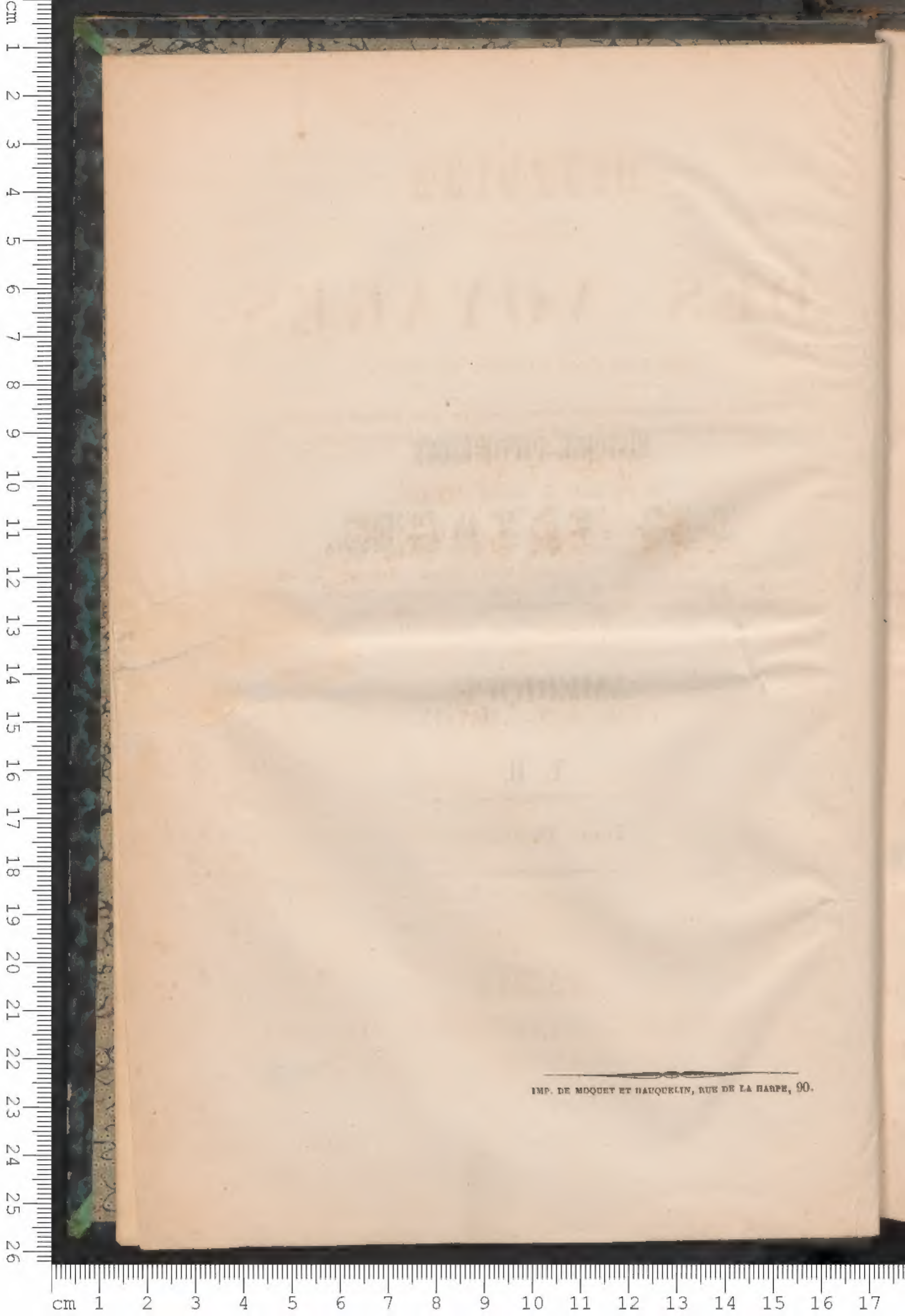


HISTOIRE PITTORESQUE

DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

T. II.



IMP. DE MOQUET ET HAUQUELIN, RUE DE LA HARPE, 90.

HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE.

RECUEIL DES DESCRIPTIONS PITTORESQUES, DES RÉCITS CURIEUX, DES SCÈNES VARIÉES, DES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES, DES MŒURS ET COUTUMES

QUI OFFRENT UN INTÉRÊT UNIVERSEL.

EXTRAIT DES VOYAGES DE CHRISTOPHE COLOMB, PIZARRE, LA CONDAMINE, WALTER RALEIGH, MISTRESS TROLOPPE, BULLOCK, TAVERNIER, BERNIER, TACHARD, MARCO POLO, CHAPPE, KAEMPFER, MORIER, DROUVILLE, BURCHKARDT, ANDRÉ BRUE, BRUCE, LEVAILLANT, VOLNEY, CAMPBELL, MAGELLAN, BYRON, WALLIS, BOUGAINVILLE, SURVILLE, MARION, COOK, LAPÉROUSE, D'ENTRECASTEAUX, PETER, DILLON, DUMONT D'URVILLE, ETC., ETC.,

PAR L.-E. HATTIN.

Tome Deuxième.

PARIS,
CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE HAUTEFEUILLE, 4
154.

HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

GROENLAND.

Glaces. Montagnes et villes de glace flottantes. Bois flottants. Climat. Saisons. Longueur des jours et des nuits.

Que eut-on savoir de l'histoire d'un pays où l'on ne trouve aucune tradition, soit orale, soit écrite, ni le moindre monument qui nous atteste les événements qui s'y sont passés? Quand même un peuple aussi sauvage que le sont les Groenlandais aurait conservé quelque mémoire des temps reculés, devrait-on s'y fier, après les fables et les erreurs grossières qui cachent l'origine et voilent l'enfance des nations les plus policées? Mais si les habitants d'un pays ignorent eux-mêmes leur propre histoire, peut-on écouter ce qu'en débitent des étrangers qui s'y sont établis par la conquête, et qui certainement, dans des siècles de ténèbres et de guerre, n'ont eu ni le loisir ni la pensée de recueillir des faits pour la postérité? Nous ne chercherons donc point à percer des ténèbres que n'ont pu dissiper les plus patients scrutateurs. La découverte du Groenland est due sans doute au hasard, qui jeta sur ses côtes quelque pêcheur égaré. Il paraît que les Norvégiens y formèrent un établisse-

ment qui périt sous les coups des naturels ou disparut sous les montagnes de glace, et ce n'est que long-temps après que le zèle religieux et le commerce de la pêche relièrent à l'Europe ce vaste continent. A défaut de notions sur les premiers établissements, nous allons donner, sur la nature et le climat de ce curieux pays, des détails qui ne seront peut-être pas moins goûtés.

La nature a semé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation, et lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits, elle attire encore nos hommages, même par l'effroi qu'elle nous inspire. Mais parmi les horreurs dont elle s'environne quelquefois, et qui doivent entrer dans le dépôt de ses trésors pour composer le système d'où résulte le bien universel, rien ne mérite plus l'attention d'un être intelligent et curieux que ces masses énormes de glace dont elle a revêtu les pôles du globe et fortifié pour ainsi dire les pivots de la terre.

Il faut que le Groenland soit comme pétrifié de glaces, à voir la prodigieuse quantité qu'il en flotte au loin sur toute la face des mers dont ce pays est entouré. C'est un spectacle qui n'est pas sans quelque plaisir, que ces montagnes de glaces qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre, et où la nature semble se divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt c'est une église avec un clocher qu'on se figure voir dans le lointain; tantôt un château avec ses tours et ses créneaux; quelquefois c'est un vaisseau qu'on croit fendre la mer à pleines voiles, et souvent il arrive qu'un pilote, trompé par l'éloignement et la ressemblance, s'écarte de sa route et redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire; d'autres fois ce sont de grandes îles couvertes de plaines, de vallons, et surtout de montagnes dont la tête s'élève à six cents pieds au dessus des eaux. Un missionnaire, homme d'ailleurs peu crédule et digne de foi, rapporte qu'à la baie de Disko, dans un fond de trois cents brasses d'eau, l'on a vu de grandes montagnes de glaces subsister des années entières, au point qu'il y en avait une qu'on appelait *la ville d'Amsterdam*, et une autre *la ville de Harlem*, et que les voyageurs allaient radouber leurs vaisseaux et décharger leurs marchandises sur ces villes flottantes.

Cette glace est pour l'ordinaire très dure, claire et transparente comme du verre, d'un vert pâle ou d'un bleu céleste; mais quand on la fait fondre et regeler, elle devient blanche. On en voit qui tire sur le gris, et même sur le noir, mêlée et incrustée de terre, de pierres et de broussailles, que la pluie y a fait entrer, et qui sont incorporées avec la glace comme le ciment dans une muraille.

Ces blocs et ces masses grandes ou petites se rencontrent sans nombre dans les baies du détroit de Davis, surtout au printemps, après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines et jetées par pièces dans le détroit, où

elles se pressent vingt et trente à la fois, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent et s'entassent l'une sur l'autre, par l'embarras de passer dans un chemin qu'elles se ferment à l'envi.

Quelques unes s'attachent et séjournent sur les côtes plates, jusqu'à ce que le soleil les ait insensiblement fondues, ou que le flux, les tempêtes et les courants les aient enlevées des bords de la côte pour les entraîner à la mer.

Il y a des glaces qui s'épaississent entre les rochers jusqu'à les surpasser de leur propre cime : elles sont bleues, percées de fentes et de cavités, sillonnées par des torrents de pluie, et couvertes de neiges qui, dans une continuelle alternative de fontes et de gelées, s'élèvent d'années en années à une hauteur prodigieuse. Elles sont d'une nature plus solide que les glaces flottantes, et ne sont pas moins curieuses par leurs décorations. On y voit comme des arbres avec leurs branches et des flocons de neige à la place des feuilles; ici, ce sont des colonnades et des arcs de triomphe; là, des portiques et des façades avec des fenêtres; et les rayons de lumière azurée qui sortent du fond de ces miroirs naturels réfléchissent au dehors comme des images de gloire céleste.

Il est difficile d'expliquer comment se forment et d'où viennent ces énormes montagnes de glace qu'on voit flotter sur une immense étendue de mer. Les uns disent qu'elles naissent de la mer elle-même qui se gèle jusqu'au fond dans les baies, d'où elles sont détachées par les fontes de neige qui débordent au printemps, puis grossies par les brouillards et les pluies qui se congèlent, enfin emportées par les vents dans le Grand-Océan. Mais, outre que la mer se glace rarement à plus de six pieds de profondeur, et qu'on ne la trouve jamais prise jusqu'au fond dans les baies les plus petites et les plus calmes, on observe que ces pièces de glace ne sont point salées, mais douces comme l'eau des rivières; il est donc à présumer qu'elles sortent, pour la plupart, des fleuves et des ruisseaux, ou des montagnes et des rochers, qui les forment dans leurs profondes cavernes.

Ces montagnes sont si hautes, que la neige, surtout quand elle vient du nord, ne saurait y fondre le jour, et doit se glacer la nuit. Elles ont des cavités où le soleil ne darde jamais un de ses rayons; il y a sur la pente de ces montagnes de petits tertres où la neige et la pluie se tournent en glace. Lorsque les monceaux de neige viennent à s'affaisser sous leur propre poids, et qu'entraînés par la pluie, ils roulent sur le sommet de ces écueils qui sortent et s'avancent des flancs d'une montagne, alors ils rencontrent une espèce de plaine ou de plate-forme élevée, où, les glaces s'étant comme enracinées, la neige se gèle, et grossit de toute sa masse durcie l'ouvrage des hiver[s]. Il s'y forme à la longue une épaisseur de glace où les nuits ajoutent beaucoup

plus de volume et de poids que les beaux jours n'en peuvent diminuer. Ces masses énormes, qui sont comme accrochées ou suspendues aux rochers, fondent bien moins à leur sommet qu'au pied ou dans les voûtes et les creux que le dégel y forme insensiblement. Quand les fondements et la base en sont ainsi minés par la chaleur même de la terre, qui respire au printemps, la glace alors, croulant sous son fardeau, se brise, se détache et roule de roc en roc avec un fracas épouvantable; et lorsqu'elle pend sur des précipices et qu'elle tombe dans une baie où elle se rompt en grosses pièces, on entend comme un bruit de tonnerre, et l'on éprouve sur la mer une agitation si forte, que les petits bateaux qui se trouvent par hasard au voisinage, le long des côtes, en sont quelquefois submergés avec les Groenlandais qui venaient y pêcher.

Les crevasses qu'on découvre dans ces montagnes de glace viennent de ce que l'eau de neige dégelée au dessous, se gelant de nouveau pendant la nuit, enferme dans son sein une grande quantité d'air. Cet air emprisonné cherche à se délivrer par sa propre élasticité, et à briser, ou du moins à étendre les limites de son enceinte; et comme l'air et l'eau qui sont glacés par la gelée dans une bouteille, en se raréfiant, font éclater en pièces le vase où ils étaient contenus, de même on voit se fendre et se briser avec fracas ces montagnes de glace où l'air avait été surpris et comme investi par le froid. Cette éruption de l'air est même accompagnée d'un bruit très effrayant et d'une secousse si violente, que les personnes qui se trouvent auprès sont obligées de s'asseoir par terre de peur d'être renversées; en même temps, la terre, les bois, les pierres, les hommes ou les bêtes que les vents ou quelque accident ont enveloppés dans ces masses de neige glacée, en sont comme vomis par ces volcans de glace, s'il est permis de donner le même nom à des effets semblables de causes aussi différentes que le sont le froid et le feu.

Ce sont au reste des phénomènes que la nature a rendus très fréquents dans les montagnes de la Suisse. Puisque les Alpes, et même les Cordilières, placées sous la ligne équinoxiale, sont toujours couvertes de neige et de glace, faut-il s'étonner d'en voir des montagnes éternelles sur les mers et les terres du Groenland, à 10 ou 15 degrés du pôle? Cependant, il ne faut pas croire que le froid augmente toujours en raison directe de la distance de l'équateur: car non seulement les Groenlandais vivent au 75e degré de latitude, et les Européens au 71e; mais il y a bien des jours d'été où il ne tombe que de la pluie sur les plus hautes montagnes du Groenland, et où la neige s'y fond en tombant. A la vérité, ces montagnes n'ont pas trois mille deux cents toises de hauteur, comme celles du Pérou, ni deux mille cinq cent cinquante comme le mont Blanc, mais tout au plus mille: or l'on sait qu'à l'égard des mon-

tagnes, le triple d'élévation équivaut pour le froid à plus de deux mille lieues d'éloignement de l'équateur.

Il est certain que les montagnes de glace qui nagent sur les mers du nord y rendent la navigation difficile et périlleuse, mais beaucoup moins qu'on ne se l'imagine. Comme on les voit de loin, et qu'elles flottent à de grandes distances les unes des autres, on les évite sans peine, à moins qu'un brouillard épais ne les dérobe à la vue, et qu'une tempête violente, ou même la force des courants dans un temps calme, ne pousse et ne brise les vaisseaux contre ces écueils mouvants. Cependant, il est rare qu'il périsse quelque navire par ces accidents, même dans la baie d'Hudson, d'autant plus qu'on a toujours soin, sur les vaisseaux, de commettre un ou deux hommes pour veiller jour et nuit à ce danger. Les plaines de glace sont beaucoup plus à craindre que les montagnes; les côtes du détroit de Davis sont presque toujours couvertes de plaines glacées et flottantes; de sorte que les navigateurs sont obligés de les esquiver ou de tourner tout autour jusqu'à ce qu'ils trouvent un passage ouvert par les vents ou les courants : encore est-il bien hasardeux de s'y engager, parce qu'un vent ou un courant tout contraire, ou la marée, ou la tempête, venant à rapprocher ces glaces, elles peuvent croiser un vaisseau dans sa route, l'investir et le mettre en pièces.

Ces glaces, flottantes comme des radeaux, occupent quelquefois un espace de deux cents lieues de longueur sur soixante ou quatre-vingts de largeur, et, quand les vents ou les courants ne les séparent pas, elles se suivent de si près qu'un homme pourrait sauter d'une pièce à l'autre. On distingue facilement les jointures où elles se sont réunies. L'épaisseur n'en est pas toujours égale; mais elles ont communément neuf à douze pieds. Elles sont salées, parce qu'elles ont été formées de la congélation de la mer. Ce n'est pas qu'il ne s'en mêle aussi que l'eau douce a fournies; mais on les distingue aisément à leur transparence. Il y en a de cette espèce qui s'épaississent depuis quatre brasses jusqu'à dix, en se formant de plusieurs plans de glace attachés et collés l'un sur l'autre par la gelée. Ces masses s'élèvent au dessus de la mer, et contiennent quelquefois une grande quantité d'eau douce, comme le bassin d'un étang. On en voit aussi qui sont surmontées de grandes ou petites montagnes de glace; mais celles-ci se séparent de la plaine flottante, parce qu'elles donnent plus de prise au vent et au courant. Ces campagnes, vitrifiées par le froid, représentent de loin une perspective très riche et fort variée. A mesure qu'on approche de ces glaces, l'air devient plus froid; elles s'annoncent aussi par un brouillard épais et bas, qui les accompagne et les dérobe aux yeux. Cependant quelques navigateurs ont observé, dans le détroit de Davis, que cette sorte de brouillard se dissipe à proportion qu'on est plus

voisin des glaces ; de même qu'en avançant plus au nord, on rencontre moins de glace et un air plus chaud.

C'est surtout par les relations de ceux qui vont faire la pêche de la baleine au Spitzberg que nous pouvons connaître ces glaces flottantes, leurs causes, leurs effets, et ce qu'il y a de plus curieux et de plus important à savoir sur ce prodige effrayant des climats et des saisons.

La mer commence à charrier des glaces au Spitzberg dans les mois d'avril et de mai. Elles viennent au détroit de Davis en très grande quantité, partie de la Nouvelle-Zemble, et la plupart le long de la côte orientale du Groenland, portées de l'est à l'ouest, suivant le mouvement le plus général de la mer; elles sortent en grandes pièces, et semblent des campagnes ou des îles couvertes d'une neige épaisse. Quand la glace se détache dans tous les autres endroits, elle tient encore fortement au Spitzberg; d'où l'on a conclu qu'il doit y avoir de la terre ferme à l'extrémité du pôle, puisque la glace y est prise. Avant d'apercevoir ces glaces fixes, on les reconnaît à la blancheur de l'atmosphère qui les couvre. Elles ne sont pas d'un clair transparent et poli comme celles d'eau douce, mais elles ressemblent à du sucre; d'ailleurs spongieuses, parce qu'elles fondent par dessous, et par là plus approchantes de la couleur verte du vitriol. Quand les pêcheurs de la baleine ne veulent pas se hasarder au milieu de ces glaces dispersées, ils ancrent leurs vaisseaux à la glace fixe, ou même à quelque champ de glace flottante; mais c'est toujours une situation dangereuse : car, si la furie des vagues enflées par la tempête vient à briser ces glaces en morceaux, outre la commotion subite et violente qui en résulte sur la mer, il s'y forme un mouvement de tourbillon qui roule tous ces débris au centre, et si le vaisseau se trouve au milieu de ce tourbillon, il est perdu. Aussi se garde-t-on plus soigneusement de ces glaces brisées que des autres, parce qu'emportées plus rapidement par le courant, elles assaillent un navire de tous les côtés, et le mettent en mille pièces, quoique la construction de cette espèce de vaisseaux soit d'une plus forte résistance. Quand il leur arrive d'être ainsi brisés, l'équipage se sauve sur la glace ou dans la chaloupe, jusqu'à ce qu'un autre vaisseau vienne le recueillir sur son bord. Cependant il faut que les vaisseaux suivent les baleines à travers les glaces, où elles se retirent quand elles se sentent saisies par un harpon ; mais les pêcheurs ont alors la précaution d'attacher une pièce de glace à la poupe du vaisseau pour retarder la rapidité de sa course, et ne pas risquer qu'il soit emporté par la force des vents ou des flots contre ces îles de glace; ou bien ils en écartent les plus grosses pièces avec de longues perches armées de fer, ou même ils défendent les flancs de leur navire en y suspendant des baleines mortes, du moins la queue ou les nageoires de cet énorme animal.

Les petits golfes, que les montagnes mettent à l'abri des vents, se gèlent tous les hivers, et se couvrent de pièces de glace, qui sont les unes d'eau salée, et les autres d'eau douce; mais les vents impétueux du printemps les brisent et les poussent à la mer. On voit de ces glaces s'étendre l'espace de plusieurs lieues sur le bras gauche de Bals-Fiord, au nord de cette baie. « C'est une chose que j'ai examinée avec attention, dit Crantz, dans un voyage que je fis à Pissiksarbik. J'allai six lieues plus avant dans la baie, et je la trouvai encore couverte de glace le premier juin, mais pourtant libre et navigable près de la terre. Je descendis et fis une lieue à pied dans un vallon, pour voir quelques ruines des anciens Norvégiens sur les bords d'un grand lac d'eau douce; mais ce ne sont plus qu'un grand amas de pierres couchées sous les herbes. La vallée me parut large d'une lieue et longue de deux; elle est traversée d'un petit ruisseau qui s'égare, s'arrête, et forme dans sa route divers petits étangs. Les montagnes voisines ne sont pas aussi roides que celles qui s'élèvent en pleine mer; elles offrent à l'œil une assez riante perspective de verdure. Le soleil, qui me brûlait entre ces coteaux, m'obligea bientôt d'en descendre. Tandis que mes matelots groenlandais étaient occupés à la pêche du saumon, je gagnai seul une petite montagne d'où j'aperçus au nord la baie couverte de glace vers son embouchure. J'eus la curiosité de traverser un marais d'une demi-lieue de largeur, tapissé de gazon, où passent les Groenlandais quand ils vont, avec leurs canots sur la tête ou sous le bras, prendre des phoques aux bords de la baie; mais comme je ne pouvais pas bien voir les glaces dans toute leur étendue, j'avançai plus loin, par ce même chemin, sur une langue de terre élevée. Là, je découvris un champ de glace qui s'étendait à la longueur de douze lieues sur une de largeur. Un peu plus loin, on la voit occuper jusqu'à vingt lieues dans ces deux dimensions; mais je ne pus discerner la mer d'aucun côté, quoiqu'un certain brouillard dont elle se couvre me fît juger à peu près où devait être l'embouchure de la baie. Il ne me fut pas permis d'aller plus loin : il était dix heures du soir, et le soleil se couchait. Du côté de l'est ou des terres, je vis une plaine de glaces brisées flotter l'espace d'une lieue en long sur une demi-lieue de large; elles s'élevaient ensuite, autant que je pus les distinguer, jusqu'à la hauteur d'une tour assez grande, et présentaient, d'une montagne à l'autre, comme une rue de maisons, avec des toits en talus terminés en pointe. Je m'imaginai que c'était là la fin de la baie, car au delà je vis la glace s'élever en amphithéâtre entre les montagnes l'espace de six lieues, semblable aux cascades d'un torrent écumeux qui se précipite de roche en roche. Une montagne assez peu élevée, et qui n'avait pas beaucoup de neige, terminait à l'orient cette longue perspective de glace, qui s'étendait fort loin à droite et à gauche. »

En général, les glaces suivent la direction des courants ou des vents. Si le vent est à l'ouest, il pousse les glaces dans les baies, de concert avec le flux des marées; s'il tourne à l'est ou au nord, il les chasse et les reporte à la mer avec le reflux. De là elles suivent les courants au nord, d'où elles se détournent au sud des terres septentrionales de l'Amérique, jusqu'à ce qu'elles y soient fondues par le soleil. Ainsi la côte occidentale du Groenland est alternativement couverte ou délivrée des glaces, selon l'influence et la direction des marées, des vents ou des courants. Quand elles sont à une certaine hauteur, si c'est alors le vent d'ouest qui domine, les Groenlandais ne peuvent se mettre en mer sans courir de grands risques; mais ce concours de difficultés arrive rarement, et ne dure guère plus de quinze jours.

La Providence a d'ailleurs dédommagé les habitants du Groenland des peines de la mer par des avantages que cet élément leur rapporte. Si la nature leur refuse des forêts et des arbres, elle ordonne à l'Océan de jeter sur leurs côtes une grande quantité de bois que les glaces des montagnes ont enfermés dans leur sein, ou du moins entraînés dans leur chute; sans cela, les Européens ne sauraient comment se chauffer en ce pays-là, et les Groenlandais manqueraient de matériaux pour construire leurs maisons, leurs tentes et leurs bateaux, et surtout pour emmancher ces flèches ou ces harpons qui leur procurent la subsistance, les vêtements, le chauffage et la lumière, par la pêche et la chasse. Parmi ces provisions de bois que leur apportent les courants, on voit de grands arbres déracinés, qui, roulant des années entières sur les flots et les glaces, ont perdu leurs branches et leur écorce, et se trouvent rongés par le temps et les vers. Ce sont ordinairement des saules, des aunes, du bouleau, qui viennent des baies du sud, ou des trembles que la mer charrie de plus loin; mais la plus grande partie consiste en pins et en sapins. Cette dernière espèce est un arbre dur et rougeâtre, traversé de veines très sensibles; il est d'une odeur plus agréable que le sapin ordinaire. Ce bois vient de quelque pays fertile sans doute, mais froid et montagneux. Quel est-il? On l'ignore. »

Quoiqu'un pays où la neige et la glace ont des retraites éternelles ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable, même au cœur de l'hiver, dans les endroits où les habitants jouissent des rayons du soleil pendant une heure ou deux, malgré la rigueur de la gelée qui glace les liqueurs les plus fortes jusque dans les chambres chaudes; mais, dans le climat où cet astre bienfaisant ne s'élève point sur l'horizon, les gens qui prennent du thé voient geler leur tasse sur la table où ils la posent. « La glace et la gelée, dit Paul Egède, dans son journal du 7 janvier 1738, tapissent l'intérieur de la cheminée jusqu'à l'embouchure des poêles, sans qu'elles puissent fondre au



Groenland

Voy. en Amérique Pl. 9

feu qu'on y fait tout le jour. Le tuyau de la cheminée est couvert d'une voûte de glace, percée de petits trous que la fumée a creusés en s'évaporant. Les portes et les murailles sont plâtrées de neige ou incrustées de glace ; et, ce qu'on aura peine à croire, tout gèle dans l'intérieur des maisons . le linge dans les tiroirs, le bois du lit, le duvet même des oreillers et des lits se gèle d'un pouce d'épaisseur. Il faut casser la viande quand on la tire des barils pour la manger; et même après qu'on l'a mise sur le feu dans de l'eau de neige, la surface doit bouillir assez long-temps avant que la pointe du couteau puisse pénétrer au dedans de la pièce de viande. » Tels sont les effets du froid à la baie de Disko; mais, en général, cette extrême rigueur fait bientôt place au dégel, et le temps passe de l'un à l'autre en quatre ou cinq jours.

Le plus grand froid commence dans le Groenland, comme partout ailleurs, à la nouvelle année, et devient si perçant aux mois de février et de mars que les pierres se fendent en deux, et que la mer fume comme un four, surtout dans les baies. Cependant le froid n'est pas aussi sensible au milieu de ce brouillard épais que sous un ciel sans nuage : car, dès qu'on passe des terres à cette atmosphère de fumée qui couvre la surface et les bords des eaux, on sent un air plus doux et le froid moins vif, quoique les habits et les cheveux y soient bientôt hérissés de bruine et de glaçons; mais aussi cette fumée cause plutôt des engelures qu'un froid sec, et dès qu'elle passe de la mer dans une atmosphère plus froide, elle se change en une espèce de verglas que le vent disperse dans l'horizon, et qui cause un froid si piquant qu'on ne peut sortir au grand air sans risquer d'avoir les mains cu les pieds entièrement gelés. C'est dans cette saison qu'on voit l'eau glacer sur le feu avant de bouillir; c'est alors que l'hiver pave un chemin de glace sur la mer, entre les îles voisines et dans les baies et les détroits; c'est alors que les Groenlandais meurent souvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chasse ou pour la pêche, ni pour se procurer la moindre nourriture; et quand ils sortiraient, où en trouveraient-ils?

Un hiver si rigoureux est toujours bien long; cependant ce peuple compte son été depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre, car, durant les cinq mois de cet intervalle, il campe dans des tentes. Mais la terre n'est bien amollie et détrempée par le dégel qu'au mois de juin, encore n'est-ce qu'à la surface; il ne laisse pas de neiger jusqu'au solstice d'été. La neige reprend au mois d'août, mais ne s'empare des campagnes qu'en octobre. On dit pourtant qu'il tombe moins de pluie et de neige dans le Groenland qu'en Norvége. Rarement voit-on la neige sur les bords de la mer au dessus d'un pied de profondeur, si ce n'est dans les endroits où le vent en fait des monceaux, et jamais elle n'y séjourne long-temps : quand elle ne fond pas au so-

leil, le même vent qui l'a entassée la disperse en tourbillons d'une poudre si subtile, que les habitants n'osent se montrer hors de leur porte. Il y a des années de suite où la neige sejourne depuis l'equinoxe d'automne jusqu'au solstice d'été, accumulée en certains endroits creux ou bas à la profondeur de plusieurs brasses, où elle gèle bientôt de façon qu'on y peut marcher en sûreté avec des raquettes ou souliers de neige, et alors on voit pleuvoir bien des jours avant qu'elle dégèle et se fonde.

L'eté du Groenland, moins long qu'ailleurs, y est pourtant assez chaud pour qu'on soit obligé de se dégarnir quand on marche, surtout dans les baies et les vallons, où les rayons du soleil se concentrent sans que les vents de mer y pénètrent. L'eau qui reste dans les bassins et les creux des rochers après le flux s'y coagule au soleil, et s'y cristallise en un très beau sel de la plus éclatante blancheur. Enfin la chaleur devient si vive sur cette même mer, où la glace a duré six mois, que, dans certains jours sereins de l'été, le brai et le goudron se fondent tout autour des vaisseaux; mais ces efforts sont rares, soit parce qu'ordinairement les étés sont rafraîchis par des vents qui soufflent du côté des îles de glace, au point que le soir on est obligé de reprendre ses doubles fourrures; soit à cause des brouillards frais qui règnent sur la côte depuis avril jusqu'au mois d'août, et qui quelquefois sont si épais, qu'à peine peut-on voir les vaisseaux devant soi. Souvent le brouillard est si bas, qu'on le confond avec l'eau même d'où sa vapeur s'élève; mais alors la cime des montagnes en est plus claire, et le voyageur, respirant aux rayons du soleil, porte sa tête au dessus des nuages, tandis que ses pieds marchent dans les ténèbres.

En général, la plus belle saison du Groenland est l'automne; mais sa durée est courte, et souvent interrompue par des nuits de gelée très froide. C'est à peu près dans ce temps-là que, sous une atmosphère noircie de vapeurs et teinte de rayons, on voit des brouillards, qui se gèlent quelquefois jusqu'au verglas, former sur la mer comme un tissu glacé de toile d'araignée, et, dans les campagnes, charger l'air d'atomes luisants, ou le hérisser de glaçons pointus semblables à de fines aiguilles.

En général, l'air du Groenland est pur, léger et très sain. On y peut vivre long-temps en bonne santé, pourvu qu'on ait attention de s'y tenir habillé chaudement, et d'y prendre une nourriture frugale et un exercice modéré. Aussi n'y voit-on guère aucune des maladies communes en Europe, ni d'autres incommodités que le scorbut, quelques maux d'yeux, et des douleurs de poitrine, qui procèdent des diètes longues et forcées, des froids excessifs, et de la blancheur éblouissante des neiges; mais ces maux sont rares. Les premiers missionnaires allemands que le zèle a transportés dans ces climats éloi-

ères y ont joui trente ans d'une santé vigoureuse, sans aucune maladie considérable, malgré la vie étroite et dure qu'ils y menaient, surtout dans les commencements, où ils n'avaient qu'une mauvaise nourriture, qui même leur manquait souvent. Ces missionnaires parvenaient à la plus grande vieillesse parmi les glaces de l'ourse, tandis que leurs confrères mouraient jeunes dans des pays plus chauds. Les Groenlandais eux-mêmes se défendent très bien des rigueurs de leur climat, et se trouvent plus incommodés des chaleurs de l'été et de l'humidité des hivers dans les ports d'Allemagne, quand ils y viennent, que des froids plus vifs et plus longs de leur pays natal.

Le temps y est variable; la pluie n'y dure guère, surtout à Disko, où le ciel, dit-on, est constamment beau durant l'été. On y voit peu de pluies d'orages ou de grêles subites; cependant il y a des vents si impétueux, principalement dans l'automne, que les maisons s'en ébranlent et se fendent; les tentes et les bateaux en sont emportés dans les airs, et les flots de la mer balayés et dispersés en pluies sur les terres. Les Groenlandais assurent même que les ouragans ont souvent roulé dans l'air et mis en pièces des pierres qui pesaient deux livres. Quand ils veulent sortir pour mettre leurs canots à l'abri, ils sont obligés de ramper sur le ventre, de peur d'être le jouet des vents. En été, on voit s'élever de semblables tourbillons, qui bouleversent les flots de la mer et font pirouetter les bateaux. Les plus furieuses tempêtes viennent du sud, tournent au nord, s'y calment, et finissent par épurer les eaux; c'est alors que la glace des baies est enlevée de son lit, et se disperse sur la mer en monceaux. Ces tempêtes sont annoncées d'avance par un cercle qui se forme autour de la lune, et par des rayons de diverses couleurs qui brillent dans les airs.

Quelquefois il s'élève des nuages orageux d'où sortent des éclairs; mais rarement sont-ils accompagnés de tonnerre, et lorsqu'on l'entend par hasard, on ne peut discerner, au bruit, si c'est réellement la foudre qui gronde, ou la glace qui se brise, ou des pierres qui roulent d'un rocher. On ne voit guère non plus dans le Groenland de tremblements de terre, ni de volcans, quoiqu'il soit voisin de l'Islande, où ils sont si communs; on n'y trouve pas même de pierres de soufre. Ainsi la nature économise ses fléaux comme ses bienfaits, épargnant les orages et les pestes de la zone torride aux pays qu'elle a soumis à l'inclémence des hivers.

L'été n'a point de nuit pour les Groenlandais, car, au dessus du 66e degré, le soleil ne se couche point quand il a atteint le signe du cancer; sous le 64e degré, il ne disparaît qu'à dix heures dix minutes du soir pour reparaître cinquante minutes après. Ce n'est pas qu'il ne reste environ trois heures quarante minutes sous l'horizon; mais comme on voit dans le mois de juin ses rayons toujours dardés ou réfléchis sur la cime des montagnes, on peut dire qu'il

n'est pas tout à fait absent, d'autant plus que, durant ce mois et le suivant, il éclaire l'horizon par un crépuscule à la lueur duquel on lit et l'on écrit sans chandelles en très petits caractères. Les habitants de cet horizon profitent de ces longs jours pour chasser et pêcher toute la nuit, et les navigateurs, pour passer sans danger à travers les glaces des mers voisines. Quoique le soleil ne se couche point entièrement au fort de l'été, cependant sa lumière n'est pas aussi vive le soir qu'à midi; mais son éclat baisse insensiblement avec son disque, et devient faible comme un clair de lune, au point qu'on peut fixer ses rayons sans en être ébloui.

Par la même raison que le Groenland a des jours sans nuit, il doit avoir des nuits totales et sans mélange de jour. La baie de Disko ne voit point la face du soleil depuis le 30 novembre jusqu'au 12 janvier. On n'a, pour suppléer à cette absence, qu'un faible crépuscule qui naît de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber sur les hautes montagnes et sur les brouillards épais dont le froid compose l'atmosphère de la zone glaciale. Malgré cet abandon du soleil, les nuits ne sont jamais aussi noires sous le pôle que dans les autres pays : car la lune et les étoiles semblent y redoubler de lumière et de scintillation, et leurs rayons, répercutés par la neige et la glace dont la terre est couverte, jettent une lueur assez vive au milieu de ces nuits froides pour qu'on puisse marcher sans lanternes, et même lire facilement les caractères moyens de l'imprimerie. Durant la disparition du soleil, la lune veille presque toujours sur ces climats ténébreux; aussi ne l'y voit-on guère durant l'ete, non plus que les étoiles, depuis mai jusqu'au mois d'août. Mais, indépendamment de l'astre des nuits, on a pour s'éclairer une lumière continuelle qui brille dans le nord, et dont les nuances et les jeux variés font un des phénomènes les plus curieux de la nature.

Habitants du Groenland.

Physiologie du Groenlandais. Nourriture. Habillement des hommes et des femmes. Habitations.

Les Groenlandais, qui s'appellent eux-mêmes *Innuit*, c'est-à-dire hommes, pour se distinguer des autres nations, dont ils ne connaissent souvent que les vices, reçoivent des Islandais le nom de *Skraellinger*, par mépris pour la pe-

titesse de leur taille, qui reste presque toujours au dessous de cinq pieds de hauteur; cependant elle est bien conformée, et dans les justes proportions d'un bel ensemble. Du reste, ils ont un visage large et plat, des joues rondes et potelées, mais dont les os s'élèvent en avant; des yeux petits et noirs, mais sans feu, sans étincelle d'esprit ou d'âme; un nez qui, sans être plat, n'est point assez grand ni saillant; une bouche communément petite et ronde; la lèvre inférieure un peu plus grosse que celle d'en haut. Leur couleur, en général, est olivâtre; leur teint est brun, mais animé d'un rouge vif, ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement bruns, car leurs enfants naissent assez blancs, mais que cette couleur sombre leur vient de la malpropreté où ils vivent, toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes et se lavant très rarement. Que si le climat contribue à leur donner à la longue cette couleur d'olive, peut-être sera-ce un effet de la brusque alternative de froid et de chaud qu'ils éprouvent, passant tous les ans d'un hiver excessivement long et rigoureux aux chaleurs brûlantes d'un soleil qui reste près de deux mois sur l'horizon. Mais il est probable qu'ils doivent le fond brun de leur teint à leur nourriture onctueuse, épaisse et grasse, qui s'incorpore et s'insinue si bien dans leurs veines que leur sueur en contracte une odeur d'huile et de poisson, et que leurs mains sentent le lard de phoque qu'ils mangent et touchent perpétuellement. Cependant il y a des Groenlandais passablement blancs, qui ont les joues rouges et le visage d'une rondeur point trop marquée; en sorte que dans certaines montagnes de la Suisse ils ne passeraient pas pour étrangers.

Le Groenlandais a les cheveux noirs, épais, forts et longs, mais rarement de la barbe, parce qu'il se l'arrache ou l'épile. Il a les mains petites et charnues, les pieds de même, la tête et les membres assez gros, la poitrine haute, les épaules larges, surtout les femmes, qui sont accoutumées dès la jeunesse à porter de lourds fardeaux. Ils ont le corps fourni de chair, communément gras et très sanguin; avec ce preservatif naturel et des fourrures bien épaisses, ils s'exposent au froid, la tête et le cou nus, et, dans leurs maisons, ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais la vapeur chaude qui sort de leur corps en cet état n'est pas supportable aux Européens. Un missionnaire a de la peine à y résister dans l'église, même en hiver, car les Groenlandais exhalent tant de chaleur qu'il y sue à grosses gouttes, et ne peut respirer au milieu des épaisses émanations de son auditoire.

Les Groenlandais ont le pied leste et la main adroite. On voit chez eux peu de malades, d'infirmes, d'avortons ou d'enfants contrefaits; d'ailleurs, peu propres à ce qu'ils n'ont jamais fait, ils sont habiles dans les choses d'habitude. Ils montrent en général beaucoup de courage, et ce n'est pas cette ardeur

passagère et momentanée qui naît de la vivacité de l'imagination, mais plutôt cette constance qui vient de la force du corps. Un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours, ou qui ne sera repu que d'algue ou d'herbe marine, luttera hardiment avec son canot contre la tempête et la fureur des vagues. Les femmes porteront jusqu'à quatre lieues sur leurs épaules un renne tout entier, une pièce de bois ou un quartier de pierre, qui pèseront le double de ce qu'un Européen pourrait soulever.

Le caractère de la nation groenlandaise n'a rien d'assez tranchant, ni d'assez marqué, pour être bien défini. La disposition flegmatique et tranquille de leur humeur les porte à une sorte de mélancolie ou de morne stupidité. L'abondance du sang rend leur colère furieuse quand elle est provoquée par de rudes assauts; mais il en faut de très violents pour agiter et remuer des âmes qui ne sont ni vives, ni fort sensibles. Ils n'ont ni de la gaîté jusqu'à la joie, ni de la joie jusqu'à la folie; ils sont au reste d'une humeur assez paisible pour une société sûre. Contents du présent, ils ne se souviennent guère du passé, ni ne s'inquiètent de l'avenir: aussi donnent-ils plus volontiers qu'ils n'amassent. Assez ignorants et grossiers pour s'estimer beaucoup, ils mettent tout leur esprit à se moquer des Européens. Cependant ils conviennent que ces étrangers ont plus d'industrie et d'intelligence qu'eux; mais ils ne jugent pas que cet avantage soit d'un grand prix. Y a-t-il rien de meilleur que la chasse du phoque? Et quand on a ce qu'il faut pour vivre, à quoi sert le reste? C'est là toute la logique de ce peuple simple sans bêtise, et sensé sans raisonnement. Il se croit, avec ce peu d'idées, mieux policé que les étrangers, parce qu'il les voit tomber dans des excès qui lui sont inconnus. S'il s'en trouve un seul qui soit d'un caractère doux et modéré: « C'est dommage, disent les gens du pays, qu'il ne soit pas né parmi nous; mais il se fera, ce sera bientôt un homme », et cela veut dire un Groenlandais. Pour l'ordinaire, ils aiment mieux céder que disputer; aussi, quand leur patience est poussée à bout, ce sont des lions qui ne craignent plus rien. Ils supportent quelquefois les injures des hommes comme celles de la fortune, ou comme les maux de la nature, avec une indifférence qui passe le stoïcisme, moins par art et par réflexion que par insensibilité de caractère; mais s'ils prennent du chagrin et de l'animosité pour quelque offense, les y voilà plongés jusqu'au moment de la vengeance, d'autant plus terribles dans leur ressentiment qu'ils s'y livrent avec plus de peine, et l'ont nourri plus long-temps.

Quoique les peuples sauvages, ainsi que l'homme en général et tous les animaux, soient portés à l'oisiveté, la rigueur et la stérilité de leur climat ne permettent guère aux Groenlandais d'être long-temps sans rien faire. Cependant ils ont cette inconstance naturelle aux enfants, qui leur fait entre-

prendre cent choses et les abandonner, curieux et bientot degoûtes de tout ce qu'ils ignorent. Dans les longs jours du Groenland, on ne dort que cinq ou six heures, et, dans les longues nuits, que huit heures au plus; mais si l'on travaille ou si l'on veille toute la nuit, on dormira volontiers tout le jour. Dès le matin un Groenlandais monte sur quelque eminence, et, d'un air pensif, regarde le ciel et la mer, quel temps il aura, la peine et le danger que le jour lui prepare; et son front prend l'aspect nébuleux ou serein de l'horizon. Mais quand il n'y a point de travail pour la journée, ou qu'on revient le soir d'une heureuse pêche, c'est alors qu'on est de bel humeur, qu'on parle et qu'on s'egaie dans le calme et la prosperité. Tel est l'homme sur toute la face de la terre; plus ou moins semblable ou contraire à lui-même, en raison de la variété de ses besoins et de ses goûts; mais toujours abruti par la peine ou tourmenté par le travail.

On a demandé plus d'une fois comment s'est répandu chez l'espece humaine l'usage de la chair et du sang. Interrogez les Groenlandais, leur situation vous répondra pour eux. Ils naissent tous chasseurs ou pecheurs. De quoi vivraient-ils, de quoi s'habilleraient-ils, sans les rennes, les oiseaux de mer et les phoques? Dans les climats de l'Inde et de l'Asie, ou des prés toujours fleuris entretiennent sans interruption le lait des troupeaux; où les arbres continuellement verts ne manquent jamais de fruits; où les buissons même nourrissent l'habitant qui se repose sous de vastes ombrages; ou le soleil non seulement dispense de l'invention des vêtements, mais en interdit le fardeau, sans doute ce fut offenser la nature que d'égorger les animaux: encore peut-être fallait-il exterminer toutes les especes avec qui l'on ne pouvait vivre en paix ni en société. De la fécondité de ces heureux pays devaient eclore dans le cerveau des beaux genies l'allegorie de l'âge d'or, et le systeme du régime pythagorique. Mais le siècle de fer et l'usage du sang sont naturels au Groenland, et la guerre y est née avec l'homme, que la terre y force de vivre du carnage, ou de mourir de faim. Elle n'y donne rien dans l'été, que l'hiver ne reprenne à l'instant, c'est-à-dire quelques herbes qui servent plutôt de remède que d'aliment, à peine écloses au soleil, et bientôt couvertes par la glace. Les Groenlandais se trouvent donc obliges de courir après les rennes; mais cette espèce, rare en des pays d'un froid trop excessif, est consommée à la chasse même, et l'on n'en peut faire de provison. D'ailleurs les Groenlendais ne mangent guère de chair tout à fait crue ou sanglante, comme on le croit, et comme le font réellement bien des peuples chasseurs. Il est vrai que, dès qu'ils ont tue quelque animal, ils devorent sur-le-champ un morceau de sa chair ou de sa graisse, et qu'ils boivent de son sang tout chaud; mais peut-être est-ce un effet de la superstition, et non pas de la faim et de la voracite: car, s'il n'y a point quelque mys-

tère dans cette coutume, pourquoi verrait-on une femme, quand elle dépouille un phoque, en donner un ou deux morceaux de graisse à toutes les personnes de son sexe qui se trouvent autour d'elle, et point aux hommes, qui rougiraient même d'en recevoir?

Au défaut des plantes et des végétaux, et dans la disette des animaux terrestres, ce peuple pêcheur vit de poisson, ou plutôt de cette espèce amphibie, qui tient le plus à la terre par sa conformation et ses besoins, c'est-à-dire le phoque. On en garde la tête et les pieds en été sous le gazon, et tout le corps en hiver sous la neige. Les Groenlandais mangent une pièce de phoque, moitié gelée ou moitié pourrie, avec autant d'appétit et de plaisir que les peuples délicats en trouvent dans le gibier. On fait dessécher à l'air certaines parties de l'animal, telles que les côtes, pour les servir ainsi sans autre préparation; il en est de même du saumon, du lodde et du flétan, qu'on découpe en longues tranches. Pour les oiseaux et la plupart des poissons, on les mange bouillis ou étuvés, mais sans autre sel qu'un peu d'eau de la mer. Quand on a pris un phoque, le premier soin est de fermer la plaie mortelle dont il est abattu, pour retenir le sang dans ses veines jusqu'à ce qu'on puisse le transvaser dans des pots, où on le conserve pour en faire la soupe. On mange les entrailles des petits animaux, sans autre précaution que de presser les boyaux avec les doigts pour en faire sortir les ordures. La matière contenue dans le ventre d'un renne est si précieuse et si exquise au goût des Groenlandais, qu'ils en font des présents à leurs meilleurs amis. Ce ventre de renne, et la fiente de la perdrix, préparés dans l'huile fraîche de baleine, sont pour ce peuple ce que sont parmi nous la bécassine et le coq de bruyère.

Cette nation a ses ragoûts et ces sauces de prédilection comme une autre. Par exemple, on prend des œufs frais qu'on mêle avec des baies de ronce, et avec de l'angélique; on jette le tout dans une outre de phoque remplie d'huile : c'est un excellent cordial pour l'hiver. On arrache avec les dents la graisse qui tient à la peau des eiders; et quand on prépare les peaux de phoque, on râcle avec un couteau la graisse qui était restée de l'animal écorché : de ce mélange il se fait une espèce d'omelette, qui est le mets délicieux et favori des Groenlandais. Ils ne boivent point l'huile de baleine, comme on l'a débité, la réservant pour les lampes ou pour leur trafic; mais ils mangent volontiers des loddes secs dans la graisse de phoque, dont ils se servent aussi pour frire le poisson, ayant l'attention de la bien mâcher avant de la cracher dans la poêle. Leur boisson est de l'eau claire qu'ils tiennent chez eux dans des fontaines ou vases de cuivre, ou dans des auges de bois qu'ils font eux-mêmes très proprement, et qu'ils ornent d'anneaux et d'os ou d'arêtes de poisson artistement travaillés. Ils ont soin d'entretenir cette provision par un

supplément d'eau fraîche qu'ils vont chercher chaque jour avec une cruche: c'est une peau de phoque bien cousue, et qui sent le cuir à demi tanné. Pour rafraîchir leur eau, qui s'échauffe promptement dans leurs cabanes, ils y jettent un morceau de glace ou de neige.

Ce peuple est très malpropre à table comme partout ailleurs. Rarement ils nettoient leurs chaudières; mais la langue des chiens leur en épargne la peine. Cependant ils ont soin de leur vaisselle de pierre ollaire. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois, et après avoir bu le bouillon, on mange la soupe avec des cuillers d'os ou de bois; mais leurs viandes sèches sont étalées par terre ou sur un vieux cuir : c'est là leur nappe. Ils prennent le poisson dans le plat avec les mains, et le dépècent avec les dents; pour la viande, c'est avec les dents qu'ils la happent, comme ferait une meute. A la fin du repas, leur couteau leur tient lieu de serviette; ils s'en raclent les dents et la bouche, lèchent la lame, puis leurs doigts, et l'on sort de table. De même, quand ils sont couverts de sueur, ils la ramassent et la portent à la bouche pour n'en rien perdre. Lorsqu'ils veulent traiter un Européen avec toute la politesse de leur pays, ils lèchent d'abord le morceau qu'il doit manger, pour en nettoyer le sang et l'écume qui s'y étaient attachés dans la chaudière; et si l'on refusait une offre si friande, ce serait manquer de civilité. Ce sont à cet égard les mœurs de tous les sauvages.

Ceux du Groenland mangent quand ils ont faim; mais leur principal repas se fait le soir, au retour de la pêche : alors on invite les voisins qui n'ont rien pris, sinon on leur envoie une portion du butin. Les hommes mangent à part, mais les femmes n'y perdent rien, car, tout devant passer par leurs mains, elles se régalent entre elles en l'absence et aux dépens de leurs maris. C'est leur grand plaisir alors de voir leurs enfants se remplir la panse, puis se rouler sur le plancher, afin de presser leurs intestins, et d'y faire encore de la place à la bonne chère.

Ce peuple est-il heureux ou malheureux, il ne songe point au lendemain. Lorsqu'il est dans l'abondance, il ne quitte la table qu'à la fin de ses provisions, pour danser et se réjouir, dans l'espérance que la mer fournira chaque jour à ses besoins renaissants. Mais quand les mauvais temps arrivent, que les phoques disparaissent au printemps pour deux ou trois mois, que la rigueur des saisons ou quelque surcroît de calamités amènent la disette, alors on voit les tristes Groenlandais passer ensemble des jours entiers sans manger, si ce n'est le peu de moules et d'algue qu'ils trouvent par hasard : réduits par degrés au cuir de leurs souliers, et même aux peaux de leurs tentes, qu'ils font bouillir dans l'huile destinée à leurs lampes, ils prolongent ainsi de misérables jours qui doivent bientôt s'éteindre par la famine.

Ils aiment extrêmement certaines denrees étrangères, comme le pain, le gruau d'avoine, les pois et la morue sèche, et plusieurs ne s'y sont déjà que trop vite accoutumés; mais ils ont la plus forte aversion pour la viande de cochon, parce que cet animal mange toutes sortes d'ordures. Il est vraiment singulier que la chair de cochon ait de tout temps déplu aux peuples les plus sales, et qu'elle soit encore recherchée des plus raffinés en propreté.

Les Groenlandais abhorraient autrefois les liqueurs fortes, qu'ils appelaient de mauvaise eau. Mais ceux qui commercent avec les Européens en boivent très volontiers, surtout quand elles ne leur coûtent rien. Ils feindront quelquefois de se trouver mal pour qu'on leur donne du brandevin, et c'est en effet leur vie et leur salut dans les indigestions.

Ils aimeraient aussi le tabac à fumer s'ils pouvaient en avoir à discrétion : mais il leur manque souvent. Ils en font sécher les feuilles sur un plat chaud, et les pilent ensuite dans un mortier de bois, pour en prendre par le nez. Ils sont même tellement accoutumés à cet usage dès l'enfance, qu'ils ne peuvent en quitter l'habitude, et ce serait peut-être un mal pour eux d'y renoncer, à cause de l'abondance de l'humeur que la fumée des cabanes leur fait couler des yeux, qu'ils ont naturellement affaiblis par la neige.

Les Groenlandais sont à proportion mieux traités de la nature pour le vêtement que pour la nourriture, et la peau des animaux leur manque moins que la chair; ils ont des fourrures de toute espèce. Leur vêtement de dessus est une sorte de robe longue, cousue de tous les côtés, faite de façon à pouvoir la passer comme une chemise par dessus la tête, en y fourrant en même temps les deux bras. A cet habit long tient un capuchon, dont on se couvre dans les temps froids ou humides. Ce vêtement, chez les hommes, ne vient qu'à mi-cuisse, et ne serre pas de bien près; mais comme il est fermé par devant, il garantit assez du froid. Ils ont pour chemise une fourrure d'eider avec la plume en dedans, ou plus souvent encore des peaux de renne. Cependant ils gardaient autrefois les plus fines de ces dernières pour en faire des vestes; mais elles sont devenues si rares, qu'il n'y a plus que les femmes les plus riches qui puissent prétendre à cette parure. Les Groenlandais s'habillent communement de peaux de phoques, dont ils tournent en dehors le côté le plus rude. Ces habits sont bordés et garnis sur les coutures de cuir rouge ou blanc du même animal : ce sont là leurs galons d'or et d'argent. Ils ont pourtant aujourd'hui des chemises de drap, et même de toile, soit de coton, soit de lin, mais toujours faites à la façon et sur la coupe du pays. Leurs culottes sont de phoque ou d'une peau de renne, mais très courtes, tant de la ceinture que de la cuisse. Leurs bas sont faits avec la peau de jeunes phoques trouvés dans le sein de la mère, et leurs souliers d'un cuir noir, doux et pré-

paré. Cette chaussure est attachée aux pieds avec des courroies qui passent par dessous la plante. Les semelles débordent de deux doigts, tant devant que derrière, un peu recourbées en dehors; elles sont faites avec beaucoup de propreté, mais sans talons. Les gens à qui le trafic donne une sorte de richesses portent maintenant des capes, des culottes et des bas de laine.

Mais en mer, tous prennent par dessus l'habit ordinaire un manteau noir, de cuir de phoque le plus uni, pour se garantir de l'eau; et par dessus la veste, une chemise faite des boyaux de cet animal, pour conserver leur chaleur naturelle, et ne point contracter d'humidité. « La casaque de mer est une espèce de jaquette où l'habit, la culotte, les bas et les souliers ne forment qu'une pièce; elle est faite de peau de phoque, unie ou sans poil, et si bien cousue, que l'eau ne saurait y pénétrer. Il y a devant la poitrine un petit trou par lequel ils soufflent autant d'air qu'ils jugent à propos pour se soutenir sans aller au fond, et ils le bouchent ensuite avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent l'air en dedans de cet habit, ils descendent et remontent comme bon leur semble; ce sont de vrais ballons qui courent sur l'eau sans s'y enfoncer.

L'habillement des femmes diffère très peu de celui des hommes. Leurs jaquettes ont les épaules et le capuchon plus haut, et ne sont pas taillées horizontalement vers le bout; mais en s'arrondissant depuis la cuisse jusqu'en bas, elles forment devant et derrière deux longues oreilles, dont la pointe ourlée de fil rouge descend au dessous du genou. Elles portent aussi la culotte avec des caleçons par dessous; elles aiment à faire leurs culottes et leurs souliers de cuir rouge ou blanc, avec une couture sur le devant, façonnee et travaillée très proprement. Les mères et les nourrices ont une sorte de vêtement assez ample par derrière pour y porter un enfant; ce vêtement chaud et commode tient lieu de berceau et de lange au nouveau-né, qu'on y enveloppe tout nu. Pour l'empêcher de tomber, les femmes relèvent et rattachent cette robe autour de leur jaquette, avec un ceinturon de cuir arrêté sur le devant par un bouton ou une boucle. Les habits de tous les jours sont dégoûtants de graisse et couverts de poux, vermine que les Groenlandais n'ont pas honte de croquer avec les dents; cependant ils tiennent assez propres leurs habits de parure.

Les hommes portent les cheveux courts. Quelques uns les coupent ras du front, pour qu'ils ne leur tombent pas sur les yeux, et ne les empêchent pas de vaquer à leurs travaux. Mais ce serait un déshonneur pour une femme de se raser la tête, à moins que ce ne fût dans le deuil ou pour renoncer au mariage. Elles relèvent tous leurs cheveux en deux boucles au sommet de la tête l'une y forme une large touffe, et l'autre, plus petite, s'élève au dessus de la

première ; le tout est noué coquettement, et brillant de grains de verre : ce sont là les perles dont les Groenlandaises font des colliers, des pendants, des bracelets, et qui leur servent à décorer leurs habits et leurs souliers. Elles commencent à changer quelque chose dans leur parure, et les plus riches ceignent leur front d'un ruban de fil ou de soie, mais de façon que les touffes de cheveux, qui font leur plus bel ornement, ne soient pas couvertes ou cachées. Celles qui aspirent à la suprême beauté doivent porter sur le visage une broderie faite avec un fil noirci de fumée; on leur passe ce fil entre cuir et chair sous le menton, le long des joues, autour des pieds et des mains. Quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe. Les mères font cette pénible opération à leurs filles dès la tendre enfance, afin qu'elles ne risquent pas de manquer de mari. Crantz dit que les Groenlandaises baptisées ont abandonné cette vanité mondaine comme un sujet de tentation au péché. Peut-être qu'ailleurs les femmes devraient prendre cette mode comme un préservatif contre les tentations. Enfin telle est la propreté du Groenland : les hommes ne se lavent jamais; cependant, quand ils reviennent de la mer, ils se lèchent les doigts, et se les passent, comme les chats, sur les yeux, pour adoucir ou corriger par leur salive l'âcreté des sels de la mer. Les femmes se lavent, mais dans leur urine, soit pour faire croître leurs cheveux, soir pour avoir une odeur plus suave, ou moins forte sans doute que celle du poisson : c'est leur eau de senteur favorite. Quand une jeune fille s'en est parfumée, on dit d'elle : *Niviarsiarsuarnerks*, elle sent la demoiselle.

Les Groenlandais ont des tentes pour l'été, et des maisons pour l'hiver. Celles-ci, larges de deux brasses, s'étendent depuis quatre jusqu'à douze brasses de longueur, et n'ont que la hauteur d'un homme. Ils ne bâtissent pas sous terre, comme on le croit communément, mais sur des endroits élevés, et préférablement sur un rocher escarpé, afin d'être moins incommodés ou plus tôt délivrés de la neige dans les dégels. C'est au voisinage de la mer que leurs maisons sont situées, à portée de la pêche, et toujours ouvertes sur la côte qui leur fournit la subsistance. Ils font les murs de l'épaisseur d'une brasse, avec des pierres entassées l'une sur l'autre, cimentées ensemble de terre ou de gazon. Sur ces murailles ils placent une poutre de la longueur du logement, ou, si elle était trop courte, ils en joindraient jusqu'à trois ou quatre liées ensemble avec des bandes de cuir, et soutenues de poteaux. Ils mettent des solives en travers sur ces poutres, et des lattes minces entre les solives. Ils couvrent le tout de broussailles, puis de tourbe, et, par dessus, d'une terre fine, légère, qui fait le toit.

Tant qu'il gèle, ces édifices se soutiennent assez bien ; mais les pluies et les

fontes de l'été ruinent tout l'ouvrage; et, dès l'automne suivant, il faut réparer le toit et les murailles. Leurs maisons n'ont ni porte, ni cheminée; mais pour en tenir la place, ils pratiquent au milieu une entrée, de deux ou trois brasses de large. C'est une voûte faite de pierres et de terre, qui sert à purifier et à renouveler l'air intérieur, sans être ouverte au vent ni au froid : car elle forme une espèce d'équerre ou tambour, dont l'entrée est de côté, parallèlement au devant de la maison; et, de plus, cette voûte est si basse qu'il ne suffit pas de se courber, mais qu'il faut marcher à quatre pattes pour entrer ou pour sortir. Les murailles sont tapissées ou garnies en dedans de vieilles peaux, qui ont servi à couvrir des tentes et des bateaux, et qu'on attache avec des clous faits de côtes de phoque. Ces peaux garantissent de l'humidité. Il y en a de pareilles sur le toit pour la même maison. Depuis le milieu de la maison jusqu'au mur du fond, il règne dans toute la longueur un plancher élevé d'un pied au dessus de terre. Ce plancher est divisé en plusieurs pièces par le moyen des peaux tendues le long des poteaux qui soutiennent le toit : ces divisions forment autant de chambres qui ressemblent à des écuries. Chaque famille a sa chambre, et chaque maison contient depuis trois jusqu'à dix familles. Elles dorment sur ces planchers couverts de fourrures; on y reste assis toute la journée, les hommes les jambes pendantes, et les femmes les jambes croisées à la manière des Turcs; ceux-là font des meubles ou des outils pour la pêche et le ménage, celles-ci s'occupent à la cuisine ou à la couture. Sur le devant de la maison sont des fenêtres carrées de deux pieds, avec des panneaux d'intestins de poissons, si transparents et si bien cousus, qu'ils laissent entrer la lumière, sans donner passage au vent ni à la neige. Sous ces fenêtres, on trouve en dedans, le long de la muraille, un banc où l'on fait asseoir et dormir les étrangers.

Chaque ménage a son feu. Voici comment : on place d'abord à terre contre le poteau de séparation un billot, sur cette souche une pierre plate, et sur cette pierre un trépied qui soutient une lampe de pierre ollaire, large d'un pied, et faite en demi-lune; elle est comme enchâssée dans un vase de bois en ovale, destiné à recevoir l'huile qui dégoutte de la lampe. Celle-ci n'a pour toute mèche qu'une mousse fine, mais qui brûle si bien que la maison est éclairée et même échauffée par la lumière de toutes ces lampes. C'est là pourtant leur moindre utilité, car au dessus de chaque lampe est une chaudière de pierre ollaire, suspendue au toit par quatre cordes. Cette chaudière, longue d'un pied, est large de six pouces. C'est là qu'on fait bouillir le dîner ou le souper de chaque famille. Le feu de la lampe sert encore à sécher les habits et les bottes, qu'on étend sur une espèce de râtelier ou de claie attachée au plafond. Ces lampes, toujours allumées, donnent une chaleur moins vive

mais plus égale que celle des poêles d'Allemagne, avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée, et jamais aucun danger d'incendie. D'un autre côté, l'odeur forte des lampes, des poissons et des viandes de la chaudière, des pelleteries qui servent de tentures et de vêtements, et, par dessus tout, de l'urine qu'on laisse croupir dans ces maisons, en fait un domicile très incommode pour des étrangers. Cependant, comme les odeurs les plus désagréables ne sont pas toujours malsaines, on s'y habitue à la longue. Les Groenlandais vivent même assez long-temps dans ces cabanes étroites, où ils ont su renfermer tous leurs désirs et satisfaire à tous leurs besoins, avec un ordre et une tranquillité admirables; contents d'une pauvreté dans laquelle ils se croient plus riches, ils sont réellement plus heureux que nous avec nos palais, nos mets, nos vins et nos parfums exquis.

Au dehors de l'appartement, ils ont une espèce d'office où ils mettent, pour les besoins du jour, soit de la viande, soit du poisson séché, tandis que leurs grandes provisions se conservent sous la neige; près de là se voient leurs canots, renversés et suspendus à ces mêmes poteaux où sont attachés leurs ustensiles et leurs armes pour la chasse et la pêche. C'est dans ces maisons qu'on se retire à la fin de septembre jusqu'au mois d'avril et de mai, temps où la fonte des neiges, qui menace le toit et les fondements de ces édifices, oblige les habitants à aller camper sous des tentes. Voici le plan de la construction de ces logements d'été.

Les Groenlandais en pavent d'abord le sol ou l'emplacement de pierres plates sur un carré oblong; entre ces pierres ils fichent depuis dix jusqu'à quarante pieux ou longues perches, qu'ils appuient à la hauteur d'un homme contre une espèce de châssis auquel on les attache en forme de baldaquin, dont le sommet se termine en pyramide. Ils enveloppent cette palissade d'une double couverture de cuir de phoque, et les gens riches tapissent l'intérieur de leurs tentes de belles peaux de rennes, dont le poil fait la décoration. Les pelleteries de la couverture, qui descendent jusqu'à terre, y sont fixées avec de la mousse surchargée de pierres, afin que le vent ne renverse point la tente. Ils attachent à l'entrée, au lieu de porte, une courtine. Ce rideau, fait de boyaux les plus minces et diaphanes, proprement cousus, est bordé de fil rouge ou bleu, et suspendu par des anneaux de cuir blanc; il sert à donner du jour et à garantir de l'air. Cette entrée correspond à une espèce de vestibule, fermé par une tenture de peau, et dans lequel se trouvent les provisions de bouche et les baquets d'urine. La cuisine ne se fait point sous les tentes, mais en plein air, dans des chaudières de cuivre, qu'on fait bouillir à force de bois. La maîtresse de la maison a sa garde-robe et sa toilette dans un coin de la tente, et c'est là qu'elle attache tous ses habits, son miroir, sa pelotte et ses

rubans, sous un grand rideau de cuir blanc, orné de figures brodées à l'aiguille.

Chaque famille a sa tente; mais les plus aisés logent quelquefois une ou deux familles des plus pauvres ou de leur parenté, de sorte que chaque tente peut contenir vingt personnes. Le foyer et le dortoir y sont situés comme dans les maisons d'hiver; mais il règne beaucoup plus d'aisance et de propreté dans les tentes; on n'y respire pas cette chaleur étouffée et cette puanteur qui rebutent les Européens. Il faut bien que l'été dédommage un peu les Groenlandais des rigueurs de l'hiver, et que chaque climat ait, sinon ses délices, du moins ses douceurs. Peut-être ne souffre-t-on pas autant dans ces antres du nord, je ne dirai pas que sur les rochers brûlants de la Libye, mais que dans les beaux climats de l'Asie. Si, d'un côté, les entrailles de la terre, endurcies par une glace éternelle, n'engendrent pas une nombreuse population, de l'autre, la chaleur moissonne par la peste la moitié des habitants qu'elle enfante. Là, peu de ces plaisirs dont l'ivresse même est douloureuse; ici, beaucoup moins de jouissances que de satiété; là, des travaux inspirés par le besoin pressant, et payés d'un prompt salaire qui l'apaise; ici, des arts d'imagination qui ne satisfont jamais les passions et les desirs qu'ils excitent. Enfin les Groenlandais ont peu de chose; mais tous en jouissent; et nous, dans l'abondance de tous les biens, nous périssons, les uns d'une faim réelle, et les autres de voracité. S'il n'est aucun de nos efféminés qui voulût être transporté dans les neiges du Groenland, combien de nos ouvriers, de nos soldats et de nos paysans, qui devraient peut-être souhaiter d'y être nés?

Armes, Instruments et bateaux de pêche et de chasse. Adresse et courage des Groenlandais. Chasse aux phoques. Manière d'apprêter les peaux.

C'est le besoin de se nourrir, de se vêtir et de se loger, qui a enfanté les premiers arts, et ceux-ci demeurent dans l'enfance ou font des progrès à proportion des facilités ou des obstacles qu'ils trouvent dans la nature : trop féconde, elle abandonne l'homme à l'instinct de sa paresse; trop avare, elle retarde et captive son industrie. C'est par une raison prise dans les extrémités du climat, c'est par un même effet des deux excès contraires de la chaleur et du froid, que les Africains et les Groenlandais sont bornés aux plus grossiers éléments de l'invention. Les uns n'ont pas assez besoin de travailler, et les autres ont trop de peine pour sortir de leur ignorance et de l'imperfection de leur état social. Il n'est donc pas étonnant que les arts les plus simples soient encore dans leur enfance au Groenland. Le premier instrument que la main de l'homme y ait fabriqué, c'est sans doute l'arc. D'abord cette arme fut un sapin courbé à force de bras : ensuite on revêtit ce bois, pour rendre l'arc plus

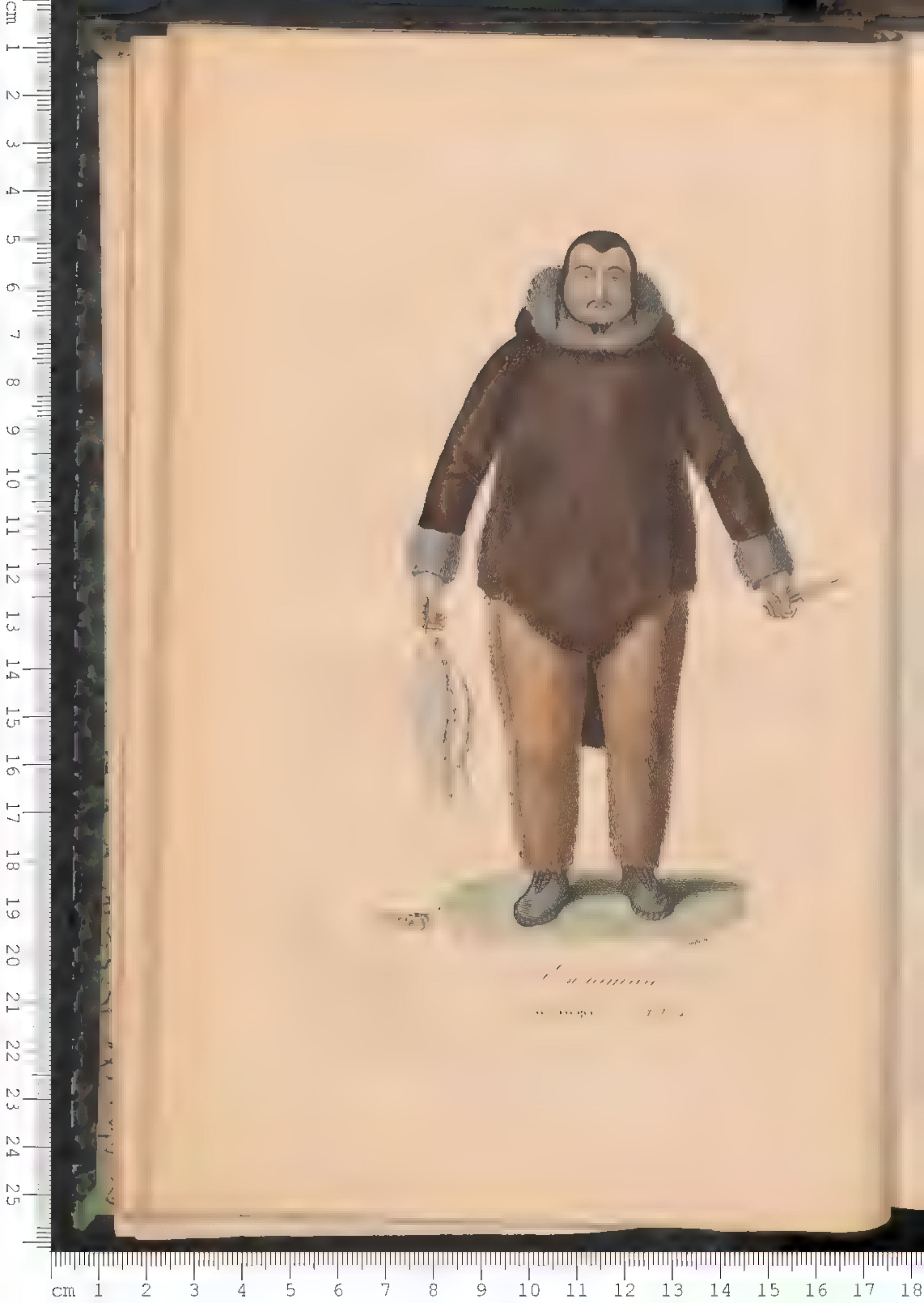
roide et plus fort, de tout ce qu'il y avait de plus élastique dans la dépouille des animaux. La baleine fournit le nerf de sa queue pour le ressort de l'arc, ses barbes pour la corde, et ses côtes pour donner une pointe plus tranchante aux flèches de bois, qui volèrent avec les ailes ou les plumes du corbeau. Mais, depuis que les Européens ont vendu des fusils aux Groenlandais, ils ont méprisé l'arc et les flèches pour la chasse.

Ce peuple a cinq sortes d'armes ou d'instruments pour la pêche. Le premier est le grand harpon, que les Groenlandais appellent *erneinek*. Il y a d'abord un fût long de six pieds, sur un pouce et demi de grosseur; à la pointe du fût est une pièce mobile de baleine, d'un empan de longueur. Cette pièce est armée d'un dard d'os de baleine, terminé par une pointe de fer large d'un pouce. Le dard a, vers la moitié de sa longueur, des barbes disposées en angles pour l'empêcher de sortir de la blessure qu'il a faite. Au gros bout du fût sont deux pièces plates de côte de baleine, longues d'un empan, larges de deux doigts, en forme de navette, et terminées comme les ailes ou plumes d'une flèche, pour rendre le coup plus sûr et plus droit; entre ces deux pièces de baleine on emboîte un manche long de deux pieds, et dont la largeur va toujours en diminuant de haut en bas depuis quatre pouces jusqu'à un. On fait au gros bout du manche deux coches ou échancrures de chaque côté, pour le saisir plus ferme avec le pouce et l'index; de sorte que l'instrument porte sur la paume de la main tournée en haut horizontalement. On attache fortement vers la pointe du harpon une corde d'environ huit brasses, qui passe et coule dans un anneau de baleine fixé par une cheville au milieu du fût; cette corde est roulée en cercle sur le tillac du canot de pêcheur, et attachée par un des bouts à une vessie ou poche boursouflée. Le harpon, très difficile à décrire, dit Crantz, ne doit pas être d'une seule piece, parce que les phoques le briseraient aisément; il faut que la flèche ou le dard puisse se séparer du fût qui doit flotter sur l'eau, tandis que l'animal blessé plonge avec le harpon dans les flancs. La vessie, qui surnage, sert à marquer l'endroit où le phoque fuit sous l'eau en se débattant; le manche, qui contribue à augmenter la force du coup, doit rester entre les mains du pêcheur qui a lancé le harpon.

La seconde espèce d'arme est l'angovikak ou la grande lance, faite à peu près comme le harpon, si ce n'est que la pièce mobile de baleine où tient la pique de fer n'a point de barbes, afin qu'on puisse la retirer de la peau de l'animal.

Le troisième instrument est le kapot, ou petite lance armée par le bout d'une longue pointe d'épée.

L'aglikak, ou le quatrième instrument, est la flèche volante, d'un pied et



demi de long, armée d'une pointe de fer oblongue d'un pied, épaisse d'un doigt; cette pointe, au lieu de barbes, a des coches taillées en deux endroits. Elle est amovible; mais, en se détachant, elle reste suspendue au bâton par une corde.

Les vessies portent un petit tuyau fait d'un os creux, au moyen duquel on peut les enfler ou les laisser vides, en le bouchant ou le débouchant.

Pour la chasse aux oiseaux aquatiques, on a des piques ou javelines de six pieds, dont le bois est armé d'un fer long de douze pouces, arrondi vers la pointe avec une seule barbe; mais comme l'oiseau peut esquiver le coup, soit en plongeant, soit en volant, on attache au milieu du fût de la pique, dont il faut observer que les pièces ne se séparent point de leur ensemble, trois ou quatre os courbés et façonnés comme les pointes d'une ancre, avec deux ou trois crochets chacun. Il est rare que la proie échappe à tous ces dards réunis dans une seule arme. Quelques chasseurs ont des bâtons pour lancer ces javelines avec plus de force.

Passons maintenant à la description des bateaux qui servent également à la pêche et à la chasse des Groenlandais.

Les grands bateaux, qu'ils appellent *umiak*, ont environ quarante pieds de longueur sur quatre ou cinq de large et trois de profondeur, effilés ou pointus devant et derrière, avec le fond plat; ce fond est composé de trois pièces qui vont se réunir aux deux bouts du bateau. Ces trois madriers sont traversés, de distance en distance, de solives qui s'y enchâssent par des mortaises; on emboîte ensuite sur les deux madriers des côtés de courts poteaux sur lesquels on élève le plat-bord. Mais comme ces poteaux seraient poussés en dehors par les bancs des rameurs, qu'on appuie jusqu'au nombre de dix ou douze sur les deux madriers des côtés, on les retient par deux autres grandes pièces qui servent en même temps à affermir le plat-bord; cette carcasse, formée de cinq grosses pièces qui se joignent aux deux extrémités du bateau, se garnit de lattes minces, larges de trois doigts, avec des côtes de baleine. Toute cette charpente est revêtue en dedans et en dehors de cuirs tannés de phoque; mais, au lieu de clous de fer, qui pourraient se rouiller et faire des trous dans les peaux de la couverture, on emploie des chevilles de bois et des courroies de baleine. Les Groenlandais construisent ces bateaux avec beaucoup d'adresse et de justesse, sans équerre, ni règle, ni compas; leur mesure de proportions est dans la main et le coup d'œil. Tous leurs outils consistent dans une scie, un ciseau qui sert de hache quand on l'emmanche, une petite vrille, un couteau de poche bien pointu. Lorsque le constructeur a fait la charpente de son bateau, sa femme la revêt de cuirs fraîchement préparés et ramollis, dont elle calfate les coutures avec de la vieille graisse. Ainsi ces

bateaux font bien moins eau que s'ils etaient entièrement de bois, parce que leurs jointures s'enflent et se serrent davantage. S'il venait à s'y faire un trou contre la pointe d'un rocher, une pièce y est bientôt cousue; d'ailleurs on les radoube et on les recouvre à neuf tous les ans. Ces bateaux sont conduits par des femmes qui rament au nombre de quatre, avec une cinquieme à la poupe, tenant un aviron pour gouvernail. Ce serait un scandale qu'un homme se mêlât de mener ces bateaux, à moins qu'un danger évident n'exigeât le secours de sa main. Les rames sont courtes et larges, en façon de pelle, mais plus longues, attachées et fixées à leur place sur le plat-bord avec une bande de cuir. Vers la proue on dresse pour mât un pieu, qu'on charge d'une voile faite de boyaux cousus ensemble; elle est d'une brasse de hauteur sur une et demie de large. Les gens riches ont des voiles de lin blanches, à raies rouges; mais les Groenlandais ne naviguent que le vent en poupe, et ne peuvent suivre un canot européen à la voile. En revanche, dans un vent contraire ou dans un temps calme, ils vont à la rame bien plus vite que nous. Avec ces bateaux ils font des voyages de trois ou quatre cents lieues le long des côtes, allant d'un port à l'autre, au nord et au sud, dix ou vingt personnes ensemble, avec leurs tentes, leur bagage et leurs provisions de bouche. Ces voyages sont de douze lieues par jour: la nuit ils débarquent, plantent leurs tentes, tirent leurs bateaux à terre, la quille renversée et chargée de grosses pierres devant et derrière, de peur que le vent n'emporte le canot. Si la côte n'est pas tenable, six ou huit personnes prennent le bateau sur leur tête, et le transportent par terre dans quelque meilleur parage.

Les petits bateaux ou bateaux d'hommes, appelés *kaiak*, n'ont que dix-huit pieds dans toute leur longueur, qui finit en pointe aux deux bouts, comme une navette de tisserand, avec un pied tout au plus de profondeur et dix-huit pouces dans la plus grande largeur. La quille est construite de longues lattes traversées de cerceaux oblongs qu'on lie avec de la baleine. Le tout est revêtu de peaux, de même que l'umiak, avec cette différence que le kaiak en est enveloppé dessus et dessous, comme s'il était dans un sac de cuir. La poupe et la proue sont renforcées d'un rebord de baleine relevé en bosse, pour mieux parer les coups que le bateau se donne contre les pierres et les rochers. Au milieu du kaiak, on ménage dans la quille un trou rond bordé d'un cerceau de bois ou de baleine large de deux doigts. C'est là que le pêcheur met ses pieds et qu il s'enfonce jusqu'aux genoux, assis sur une planche couverte de cuir. Ensuite il retrousse sur le bord de ce tambour son habit de pêche autour de ses cuisses, avec la précaution d'avoir le visage et les épaules bien enveloppés de sa cape et de son capuchon, qu'il a soin de boutonner. A ses côtes il a sa lance, arrêtée par des courroies, le

long du bateau; devant lui son faisceau de cordes roulées autour d'une roue faite exprès, et derrière lui la vessie qui doit servir de bouée. Sa rame est également large et plate aux deux bouts; il la prend des deux mains, et fend l'eau à droite et à gauche avec un mouvement aussi régulier que s'il battait la mesure. C'est un plaisir de voir un Groenlandais avec son habit de pêche, de couleur grise, garni de boutons blancs, voguer sur un frêle esquif, à la merci des flots et des tempêtes que son courage brave, et fendre les ondes avec une légèreté à faire vingt-quatre lieues par jour, quand il s'agit de porter quelques lettres d'une colonie à l'autre. Tant que la fureur des vents permet à un navire européen de tenir une voile dehors, le Groenlandais, loin de redouter les grandes lames, les affronte et vole comme un trait sur leur cime roulante. Quand même les vagues viendraient fondre et se briser sur lui, il n'en reste pas moins immobile à sa place. Si les flots l'attaquent de front, prêts à le submerger, il ramasse ses forces et lutte avec sa rame contre toute leur impétuosité. Tant qu'il a son aviron à la main, fût-il renversé la tête sous l'eau, d'un coup de rame il remonte et se relève tout droit. Mais s'il perd cette arme, c'en est fait de sa vie, à moins qu'une main secourable ne vienne le sauver. Il n'y a point d'Européen qui osât se hasarder sur un kaiak au moindre souffle de vent. Aussi ne peut-on qu'admirer avec une sorte de frayeur l'audace et la dextérité de ces intrépides Groenlandais, qui domptent la mer et ses monstres. Mais comme ils ne sauraient arriver à ce degré de courage et d'habileté que par des épreuves constantes et réitérées, on ne sera pas fâché de voir par quelle suite et quelle variété d'exercices ils s'accoutument dès l'enfance à surmonter tant de périls et d'obstacles que la nature semble avoir entassés et multipliés autour d'eux sur le plus redoutable des éléments.

Les enfants apprennent d'abord à nager, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame à la main, qui leur sert de balancier et les aide à se relever sur l'eau, pour peu que leur corps y enfonce. Ensuite ils plongent d'eux-mêmes la tête en bas, et d'un coup d'aviron se redressent sur le côté qu'ils veulent. Ces premiers exercices les aguerrissent aux dangers qui sont les plus ordinaires dans le gros temps; mais il peut arriver à la pêche des phoques que la rame se trouve engagée dans les courroies, ou que l'homme vienne à la perdre, ou qu'il soit lui-même embarrassé dans les cordes de sa ligne.

Pour se prémunir contre ces accidents, les enfants s'amusent, en jouant sur l'eau, à dégager, par de certains mouvements adroits, la rame qu'ils ont laissée exprès arrêtée au bateau, tantôt ils en prennent un bout entre les dents, et de l'autre bout, qu'ils tiennent dans les mains, ils poussent l'eau

en avant ou en arrière, pour surnager tout droits ou renversés sur le ventre; tantôt ils passent la rame derrière le dos ou le cou, et l'agitent si bien des deux mains, à droite et à gauche, qu'ils remontent sur l'eau; tantôt, la mettant sur une épaule et la prenant d'une main par devant et de l'autre par derrière, ils se relèvent du fond des eaux comme avec un balancier, dont ils font monter le centre de gravité.

Mais pour prévenir les cas où la rame leur échapperait au moment que le canot viendrait à pirouetter, ils la laissent exprès aller sous le kaiak, et tâchent de la rattraper avec les deux mains, et de s'y suspendre en l'agitant de côté et d'autre, pour remonter avec cet aviron, qui leur sert de planche dans le naufrage. D'autres fois ils jettent leur rame, s'élancent hors du bateau pour la reprendre, la saisissent et l'entraînent avec tant de force au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre le sable ou le roc, elle rebondit et revient sur l'eau avec eux. Mais s'ils ne peuvent l'attraper, ils prennent le manche du harpon pour ramer; sinon ils se servent de la paume de la main pour battre l'eau et regagner le dessus; mais c'est à quoi ils ont rarement le bonheur de réussir.

La jeunesse s'exerce aussi parmi les écueils cachés sous les flots dans les endroits où les vagues sont le plus agitées, et où l'homme, nageant entre deux courants opposés, peut être submergé par l'un ou ballotté des deux à la fois, et périr dans cette lutte. Toute la ressource consiste alors à se tenir en équilibre, en balançant soi-même le bateau sur les vagues, de façon à seconder le mouvement et à gagner ainsi peu à peu le rivage par le secours de la tempête.

Mais quand ils ne peuvent plus s'aider eux-mêmes, ils apprennent à sortir la tête de dessous le kaiak renversé et à crier au secours, et, s'ils ne voient personne qui puisse les assister, ils s'attachent et se lient pour ainsi dire au kaiak, afin que, si l'on trouve leur corps, il ne soit pas privé de la sépulture.

Lorsque les Groenlandais sont parvenus à l'âge d'endosser le harnois ou l'habit de mer, c'est-à-dire quand ils ont assez de force, d'adresse et d'habileté pour commencer le métier de toute leur vie, ils vont à la pêche du phoque, qui se fait de trois façons, ou dans le kaiak d'un homme seul, ou à la battue en campagne, ou, l'hiver, sur la glace. La première façon est la meilleure et la plus commode. Aussitôt qu'un pêcheur, embarqué avec tout son attirail, aperçoit un phoque, il tente de le surprendre à l'improviste, pendant que l'animal, allant contre le vent et le soleil, ne peut entendre ni voir l'homme qui l'attaque par devant. Celui-ci se cache même derrière une grosse lame, et s'avance vite et sans bruit, jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant son

harpon, sa corde et sa vessie tout prêts à lancer. Il prend sa rame de la main gauche, et le harpon de la droite par le manche. Si le harpon frappe droit au but et s'enfonce dans les flancs de l'animal jusqu'au bout des barbes de l'os de baleine où le fer est enchâssé, il se détache du fût, qui reste flottant sur les eaux. Dès que le coup a porté, le pêcheur jette la vessie dans la mer, du côté où la proie a plongé, puis il recueille et remet dans son bateau le fût de son harpon. L'animal tire à lui la vessie, et l'entraîne souvent sous l'eau; mais c'est avec peine, parce qu'elle est fort grosse : aussi ne tarde-t-elle pas à reparaître suivie du phoque, qui vient reprendre haleine. Le Groenlandais observe la place où la vessie se montre, pour attendre l'animal et le percer avec la grande lance qu'on a déjà décrite. Toutes les fois que le phoque revient, on lui enfonce ce dard jusqu'à ce que ses forces soient épuisées; alors on va droit à lui la petite lance à la main, et l'on achève de le tuer. Dès qu'il est mort, on a soin de boucher ses blessures et d'arrêter la perte du sang; ensuite on le souffle pour l'enfler et le faire surnager plus aisément, attaché par une corde à la gauche du kaiak.

Cette façon de pêcher est la plus dangereuse, quoique la plus usitée, et les Groenlandais l'appellent *kamavok*, pêche à extinction, parce qu'il y va quelquefois de la vie de l'homme : car la corde peut se nouer d'elle-même en filant, ou s'embarrasser autour du kaiak, et l'entraîner, dans ces deux cas, au fond de la mer; elle peut, dans le développement de ses replis, accrocher la rame, ou même le pêcheur, en s'entortillant autour de sa main et de son cou, ce qui arrive quand la mer est grosse au point que ses lames fondent sur le pilote avec les brasses de corde dont elles l'enveloppent. Le phoque peut lui-même, revenant sur le kaiak, s'engager dans la ligne, et traîner le canot au fond avec le pêcheur occupé à la lâcher. Si par malheur l'homme se trouve pris, il n'a que les ressources dont on a parlé pour se débarrasser de ses propres filets; quelquefois, au moment de s'en dégager, il se sent mordre à la main ou au visage par l'animal furieux, que la vengeance pousse à attaquer son ennemi quand il ne peut plus se défendre lui-même, car cette espèce a appris de la nature à vendre cher sa vie. Cet instinct de vengeance est surtout la passion des femelles, qui courent à l'agresseur; et quand elles ne peuvent lui faire d'autre mal, elles assouvissent leur rage en vomissant de grosses lames de mer contre le bateau, pour noyer le pêcheur.

Aussi, dans cette pêche, où l'homme est seul aux prises avec le monstre, ne peut-il attraper que l'espèce de phoque la plus stupide. Pour chasser les autres sortes, ou pour prendre plusieurs phoques à la fois, il faut être en troupe. On va les attendre en automne au détroit de Nepiset, dans le Bals-Fiord, entre le continent et l'île de Kangliek. Les Groenlandais les forcent à

sortir de leur retraite en les effrayant avec de grands cris et des pierres qu'ils lancent dans l'eau. Quand ces bêtes paraissent, on les poursuit jusqu'à les mettre hors d'haleine, et les obliger à rester long-temps sur l'eau pour respirer l'air. Alors ils les environnent et les tuent avec les petits dards de la quatrième espece. Rien n'est plus curieux à voir que cette chasse, où les Groenlandais font la même manœuvre que les hussards à la guerre. Dès que l'animal se montre, tous les pêcheurs fondent sur lui comme s'ils avaient des ailes, faisant un bruit affreux; le phoque plonge, les hommes se dispersent sur ses traces, attentifs à observer l'endroit où ils imaginent qu'il reviendra sur l'eau; c'est pour l'ordinaire à pres d'un mille du lieu de sa première apparition. Si la bete avait à parcourir une enceinte de trois ou quatre lieues, elle occuperait ses ennemis plus de deux heures avant d'être rendue. Quand l'animal effaré cherche la terre pour refuge, il y est accueilli à coups de pierres et de bâtons par les femmes et les enfants, qui l'attaquent de front, et percé de dards et de lances par les hommes qui sont à ses trousses. Cette chasse est d'autant plus attrayante et récréative pour les Groenlandais, que chacun y prend souvent huit ou dix phoques pour sa part.

La chasse d'hiver se fait à la baie de Disko. Comme les phoques pratiquent alors des trous dans la glace, pour y venir respirer l'air, un Groenlandais vient s'asseoir a côté sur une petite sellette, mettant ses pieds sur une autre pour les garantir du froid; dès que l'animal avance le museau, l'homme le perce d'un harpon, rompt aussitôt la glace tout autour, tire la bête accrochée, et la tue à coups redoublés. Quelquefois un homme s'etend ventre à terre sur une espèce de traineau, le long des trous par où les phoques montent sur la glace pour se chauffer au soleil. Pres d'un de ces grands trous on en fait un petit, par lequel un Groenlandais passe un harpon qui est au bout d'un grand bâton. Celui qui veille au bord du grand trou, voyant l'animal passer sous le harpon, fait signe a son camarade, et celui-ci enfonce de toutes ses forces le fer dans l'amphibie. Si le chasseur aperçoit un phoque sur la glace, il imitera quelquefois son grognement, de façon que l'animal, le prenant pour un être de son espèce, le laisse approcher jusqu'à la portée du harpon, et se trouve surpris et tué sans avoir le temps de fuir.

C'est ici le lieu de rendre compte de l'usage que font les Groenlandais des peaux des animaux qu'ils prennent, ou plutôt de leur manière de préparer ces peaux pour en faire des habits, des souliers et des bottes, ouvrages réservés aux femmes.

La peau de phoque est d'abord râtissée pour en ôter le poil, puis trempée vingt-quatre heures dans l'urine, afin d'en détacher l'huile ou la graisse, ensuite fortement tendue avec des chevilles sur le gazon, où on la fait sécher.

enfin, pour la mettre en œuvre, on l'arrose d'urine, on la frotte avec la pierre ponce, et on l'assouplit en la roulant entre les mains.

Le cuir de semelle est d'abord mis dans l'urine deux ou trois jours; on le retire pour en arracher le poil avec un couteau ou avec les dents, puis on le remet trois jours dans l'eau fraîche, et on le fait sécher bien tendu.

On prépare à peu près de la même façon le cuir destiné pour la tige des bottes, et pour le dessus ou l'empeigne des souliers, si ce n'est qu'on en racle d'abord le poil pour rendre le cuir plus souple. On en fait enfin les casaques de mer qui garantissent de l'humidité. Cependant ce cuir s'imbibe à l'eau de mer et de pluie; mais il préserve les habits de dessous, et c'est pour cela que les navigateurs européens en font usage.

C'est la même méthode pour le cuir dont on fait des pelisses molles qui se portent sur terre, excepté qu'on le frotte entre les mains, car il n'est pas si roide que les autres cuirs, mais aussi ne préserve-t-il guère de l'eau.

Les cuirs de bateau sont pris de la peau des phoques les plus monstrueux, dont la graisse n'est pas tout à fait détachée. On les roule, on s'assied dessus; on les laisse au soleil, couverts de gazon, durant quelques semaines, jusqu'à ce que le poil en soit tombé; alors on les met tremper dans l'eau de mer quelques jours pour les assouplir; ensuite on tire fortement les bords de ces peaux avec les dents, on les coud ensemble, on enduit les coutures et les points avec de la vieille graisse de phoque, au lieu de poix, de peur que l'eau ne vienne à pénétrer les cuirs; mais on a grand soin de ne pas endommager le grain de la peau, car l'eau de mer, naturellement corrosive, ne manquerait pas d'user bientôt le cuir.

Les restes de toutes ces espèces de peaux sont râtissés de près, étendus sur la neige et suspendus à l'air pour devenir blancs; et si on veut les teindre en rouge, on mâche le cuir avec les dents en y mêlant l'écorce des racines de pin, qu'on ramasse de ces débris de bois qui flottent sur la mer.

Quant à la peau des eiders, on l'enlève presque entière, à la réserve de celle de la tête, qu'on néglige. On en racle la graisse avec une coquille de moule; ensuite on présente ces peaux aux hommes, et surtout aux étrangers, pour les mâcher avec de la farine; c'est même une politesse. Au sortir de la bouche, on les macère dans l'urine, puis on les sèche à l'air, et pour la perfection on les polit finement avec les dents.

Honnêteté. Mariages. Amour maternel. Éducation des enfants. Ménages. État malheureux des femmes.

« Nous n'avons jamais vu, dit Crantz, aucune action indécente, ni entendu aucune parole déshonnête chez les Groenlandais. [illegible] les femmes

produisent des enfants illégitimes, encore moins les cachent-elles. C'est ce qui ne peut arriver qu'à une femme répudiée ou à quelque jeune veuve ; et cette personne, quoique méprisée, tâche de réparer le tort et la honte attachés à ses enfants en les vendant à un homme qui n'en aurait point, ou du moins en se faisant adopter avec eux dans la famille d'un homme qui ne voudrait pas l'épouser. Dans un pays où le climat n'invite pas au libertinage, telle est pourtant la retenue du sexe faible, qu'une femme n'a jamais de conversation particulière avec un homme, et qu'une jeune personne regarderait comme un affront l'offre d'une prise de tabac que lui ferait un garçon. »

Quand un jeune homme veut se marier, et ce n'est jamais avant sa vingtième année, il prend une fille de son âge, et déclare à sa famille quel est l'objet de son choix, sans craindre qu'on lui donne une épouse qu'il n'aimerait pas. Il n'attend ni ne cherche une grosse dot, et n'ayant rien à po[illegible]r lui-même en mariage que ses habits, son couteau, sa lampe, et tout au plus une marmite de pierre, il n'exige de sa femme que le talent de tenir en ordre ce petit ménage ; elle, de son côté, ne regarde dans l'homme que le mérite d'un bon chasseur. Les parents réciproques des deux époux consentent à ce que veulent leurs enfants, car ils n'ont jamais ni l'intérêt ni l'envie de les gêner. Deux vieilles femmes sont chargées de négocier le mariage auprès des parents de la fille, et c'est par l'éloge du jeune homme qui la recherche qu'elles entament indirectement la négociation. Au nom de mariage, la fille se retire, n'y voulant point entendre, et met en pièces l'anneau de ses cheveux : car c'est toujours le rôle de son sexe de rougir et de résister par une bienséance d'usage, même lorsqu'un homme est assuré d'avance qu'on se rendra. Cependant, ce n'est pas toujours une feinte que ces refus, mais l'effet d'une répugnance qui pousse quelquefois une fille à des excès si violents, qu'elle tombe en pamoison, se sauve dans les montagnes désertes, ou se coupe les cheveux ; dernier acte de désespoir, après lequel il n'est plus permis de la solliciter au mariage. Peut-être cette aversion vient-elle de la répudiation, dont les exemples sont assez fréquents au Groenland, ou de la liberté que les hommes se sont réservée d'introduire une seconde femme dans leur lit. Quelle que soit la cause de cet éloignement pour le mariage, les parents ne donnent point leur consentement malgré la fille, mais ils la laissent faire. Alors les deux femmes, qui sont dans l'intérêt du garçon, vont chercher celle qu'il aime, et l'entraînent chez lui de gré ou de force. Après quelques jours qu'elle passe dans l'abattement, les cheveux épars, sans vouloir rien prendre, si elle résiste encore aux semonces de la persuasion, on emploie la violence, et même les coups, dès qu'il le faut, pour la soumettre au joug du mariage. S'échappe-t-elle une seconde fois, on la ramène, et c'est pour l'attacher par des

nœuds qu'elle ne voudra plus rompre. En effet, quoique rien ne paraisse plus bizarre ni plus injuste, et plus contraire à l'amour, que ces voies de contrainte dans l'action la plus libre et la plus volontaire par sa nature, il n'est peut-être point de violence et d'injustice plus excusable, et qui soit plus tôt pardonnée, car on ne voit guère de Groenlandaise fuir le lit nuptial après qu'elle y est entrée.

Quelquefois les parents préviennent entre eux, par un accord mutuel, l'inclination de leurs enfants, mais sans les forcer; et ceux-ci, dès que les gages sont donnés réciproquement, ratifient cette espèce de contrat de mariage, sans autre cérémonie que la cohabitation.

Rarement voit-on un mariage entre cousins, ou même entre des personnes qui ont été élevées ensemble, soit que la nature ou l'adoption ait cimenté leur parenté. Cependant, quelquefois un homme épouse les deux sœurs en même temps, ou la mère et sa fille; mais ces exemples sont extraordinaires, et même odieux.

La polygamie, quoique tolérée au Groenland, n'y est point commune: sur vingt maris, il n'y a guère qu'un polygame. Cependant l'usage de plusieurs femmes, loin d'être un crime, fait honneur au mari qui peut en entretenir plus d'une. Comme il serait honteux à un homme de n'avoir point d'enfants, et surtout point de garçon pour être le soutien de sa vieillesse, quiconque est assez riche pour en nourrir un grand nombre a droit à la pluralité des femmes; mais la critique ne l'épargnerait pas s'il accordait à l'incontinence une liberté restreinte au simple désir d'une postérité. C'est pourquoi l'on regarde comme un abus de la polygamie qu'un homme ait trois ou quatre femmes, et qu'une femme ait deux maris. « Avant l'arrivée des missionnaires, dit Egède, les femmes ne connaissaient point la jalousie, elles vivaient ensemble en paix; mais depuis qu'elles savent que le christianisme défend la polygamie, elles ne souffrent plus si patiemment cette infidélité de leurs maris. » Du reste, la fidélité conjugale essuie peu de brèches, ou du moins de scandales, chez ce peuple simple et patient; rarement des querelles bruyantes dans le ménage, ou de ces éclats fâcheux qui vont jusqu'aux coups; ce n'est point que les mœurs autorisent le dérangement des femmes, mais le mari a le droit de répudier sa femme au moindre déreglement. Le mariage n'y connaît point de serment, surtout irrévocable. Quand un mari n'a point d'enfants, ou qu'il n'est pas content de sa femme, il lui jette un coup d'œil sinistre, sort de sa maison et n'y reparaît point durant quelques jours. La femme entend ce que cela veut dire, fait un paquet de ses habits et se retire chez des amis, menant une conduite sage et circonspecte, pour rejeter l'odieux de son traitement sur le mari qui l'a chassée.

Quelquefois une femme rompt d'elle-même la société conjugale, quand elle ne peut point s'accorder avec les autres femmes de la maison où elle est entrée; ce qui arrive d'autant plus aisément que les belles-mères se prévalent de leur supériorité pour traiter leurs brus comme des servantes. Mais, en cas de séparation, les enfants mâles suivent leur mère, et même après sa mort ne retournent plus chez leur père pour l'aider dans ses vieux jours; admirable police, qui donne à chacun des époux les meilleurs motifs de vivre toujours bien ensemble! Aussi voit-on peu de divorces. Souvent le mari désespéré n'a pas plus tôt quitté sa femme, qu'il s'enfonce dans un désert pour fuir la société des hommes, retiré sous le toit d'une caverne, et vivant de sa chasse, ou réduit à piller et voler les passants. Mais ces sauvages fugitifs sont pour l'ordinaire des jeunes gens qui, mariés sans prévoyance, se repentent bientôt d'un choix précipité. Plus l'union conjugale vieillit, plus les époux s'aiment.

Dès qu'un homme est veuf, il cherche à réparer sa perte, et, peu de jours après la mort de sa femme, il étale tout ce qu'il a de plus beau; sa personne, ses enfants, sa maison, son équipage de pêche et de chasse, loin d'annoncer le deuil, tout chez lui semble inviter à de secondes noces. Cependant il n'y passe qu'après un an de veuvage, à moins qu'il n'ait de petits enfants et personne dans la famille pour en avoir soin. Si le mari veuf est polygame, sa seconde femme remplace la première; mais avec toutes les apparences d'une affliction qui ne peut être sincère. C'est elle qui mène le cortége des funérailles de sa rivale, et qui verse des larmes avec d'autant plus d'affectation qu'elle a moins sujet de pleurer. Elle caresse les premiers enfants de son mari plus que les siens propres, en les plaignant de ce qu'ils ont été négligés de leur mère, et leur promettant bien plus de soins et de douceurs qu'ils n'en ont encore éprouvé. On n'imaginerait pas jusqu'où va l'artifice chez ces femmes sauvages, si l'on ne savait qu'il se trouve dans la nature même du sexe le plus faible.

Les Groenlandais n'ont pas un sang très prolifique. Une femme n'a guère que trois ou quatre enfants, et tout au plus six, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque grossesse. Lorsque les femmes entendent parler de la fécondité de celles des autres pays, elles les comparent avec mépris à leurs chiennes. Rarement elles ont deux jumeaux; encore moins les voit-on mourir en couches. Elles travaillent le moment d'avant et d'après; se délivrer d'un enfant n'est pour elles que l'action de la journée. On donne au nouveau-né le nom de son grand-père ou de sa grand'mère, ou du parent dernier mort, et ce nom est ordinairement emprunté des bêtes, des instruments de chasse, ou de certaines parties du corps humain; en sorte qu'ils auraient

quelquefois des noms déshonnètes, si leur langue ou leurs mœurs simples pouvaient attacher une idée de mal à ce que la nature a fait pour le bien. Quand ils donnent aux enfants le nom d'un parent mort, c'est pour perpétuer sa mémoire; mais si sa mort venait d'un accident funeste, on laisserait son nom dans l'oubli, de peur de réveiller la douleur de sa perte. Aussi, quand un homme porte par hasard le nom d'un de ses amis qui vient de mourir, on lui donne un autre nom pendant quelque temps, pour ménager son affliction. Les Groenlandais peuvent donc avoir plusieurs noms, l'un à titre de mérite pour quelque belle action, et l'autre de raillerie pour quelque défaut; en sorte qu'on les voit quelquefois embarrassés de dire aux étrangers les noms qu'ils portent, obligés d'en rougir, soit de modestie ou de honte.

Ils aiment passionnément leurs enfants. Les mères les portent partout où elles vont, et quelque chose qu'elles fassent; elles chargent ce doux fardeau entre leurs épaules, de la manière la moins gênante pour la mère et l'enfant. Elles les allaitent jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, parce que ce pays ne fournit point de nourriture propre au premier âge. Un enfant risque de périr quand on est obligé de le sevrer trop jeune, afin de donner le lait à un plus petit, ou si sa mère meurt avant qu'il soit assez fort pour supporter les aliments durs et grossiers de la vie commune.

Les enfants sont élevés sans violence ni châtiment. La sévérité n'est point nécessaire avec eux, parce qu'ils sont doux et paisibles comme des agneaux; elle leur serait d'ailleurs inutile, on les tuerait avant de leur faire entendre ou exécuter par force ce que la raison et les caresses n'ont pu leur persuader. Les nourrices groenlandaises n'ont guère à souffrir ou à s'inquiéter des enfants qu'après la première année et jusqu'à la fin de la seconde; mais si, par impatience ou dureté, les mères battaient leurs enfants, elles s'exposeraient à tout le ressentiment du père, surtout s'il s'agissait de son fils, qu'il prétend faire respecter dès sa naissance, comme l'est chez les peuples policés l'héritier d'un royaume. A mesure que les enfants approchent de l'âge de la raison, et que la leur est plus développée par des occupations utiles et sérieuses, ils deviennent plus faciles à gouverner. On remarque en eux peu de mauvais naturel, de penchants vicieux, et surtout de fausseté; mais ils aiment à obéir par inclination, et que leurs parents les traitent en amis. S'ils n'ont pas envie de faire ce qu'on leur demande, ils diront, sans compliment : *Je ne veux pas;* les parents oublient ce refus jusqu'à ce que les enfants reconnaissent d'eux-mêmes leur tort. En récompense de tant de douceur, un père n'éprouve jamais dans sa vieillesse l'ingratitude de ses enfants; les mœurs de ce peuple sont, à cet égard, la censure, ou du moins le contraste des nôtres.

Chez les Groenlandais, aussitôt qu'un enfant peut faire usage de ses mains et de ses pieds, son père lui donne un arc et des flèches pour qu'il s'exerce à tirer au blanc. Il lui apprend à lancer des pierres contre un but planté sur le bord de la mer; il lui fait présent d'un couteau, qui sert d'abord à son amusement. A l'âge de dix ans, il le pourvoit d'un kaiak, où il se divertit à ramer, à chasser et à pêcher, à tenter enfin les travaux et les périls de la mer; à quinze ou seize ans, l'enfant suit son père à la pêche du phoque. Le premier monstre qu'il a pris doit servir à régaler toute sa famille et le voisinage. Durant ce festin, le jeune homme raconte son exploit, et comment il s'est rendu maître de sa proie. Tout le monde admire et loue sa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée, et, dès ce jour de gloire et de triomphe, les femmes songent à trouver une compagne au vainqueur du monstre. Mais si le jeune homme n'avait rien pris, ou n'avait donné aucune preuve de talent, il serait méprisé des hommes, et réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de moules, de coquillages ou de poisson sec. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au mérite de la grande pêche, et ceux-là sont obligés quelquefois de faire chez les autres l'office de servante. A vingt ans, un Groenlandais fait son kaiak et son équipage, et vogue de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parents, et sa mère garde le timon du ménage.

Les filles, jusqu'à l'âge de quatorze ans, ne font que babiller, chanter et danser, à moins qu'elles ne servent à puiser de l'eau. A quinze ans, il faut qu'elles sachent soigner quelque enfant, faire la cuisine, préparer les peaux, et même, à mesure qu'elles avancent en âge, ramer sur les bateaux et bâtir les maisons.

Dans le ménage, le mari va sur mer à la chasse, à la pêche, et dès qu'il est à terre, il ne s'embarrasse plus de rien, croyant même au dessous de sa dignité de tirer à bord l'animal qu'il a pris. Les femmes font tout le reste, depuis le métier de bouchères jusqu'à celui de cordonnières; elles n'ont pour toutes sortes d'ouvrages qu'un couteau fait en demi-lune, comme nos hachoirs de cuisine, une polissoire d'os ou d'ivoire, un dé à coudre, deux ou trois aiguilles. Dans la construction des cabanes, elles font tout l'ouvrage de la maçonnerie, et les hommes celui de la charpente; du reste, ceux-ci regardent froidement passer les femmes avec de grosses pierres sur le dos. En revanche, ils les laissent maîtresses de tout ce qu'ils prennent ou qu'ils acquièrent, excepté l'huile de baleine, que les hommes se chargent de vendre. Quand il n'y a plus rien dans la maison, et que les provisions sont épuisées, on prend patience de bon accord entre mari et femme, et l'on meurt de faim ensemble, ou l'on mange ses vieux souliers, s'il en reste; il n'y a que les souf-

frances de leurs enfants qui leur soient bien sensibles. Lorsqu'une famille n'a point d'enfants, le mari adopte un ou deux orphelins, la femme une fille sans père ni mère, ou une veuve. Ces personnes adoptées doivent servir dans la maison où elles entrent, mais avec une liberté qui leur permet de se retirer quand elles veulent. Un maître ne frappe jamais ses domestiques, surtout les mâles, et s'il battait une fille, ce serait un déshonneur pour lui.

En général, les femmes du Groenland ne sont point heureuses, si ce n'est dans leur première enfance, et tant qu'elles restent dans la maison paternelle, où elles sont traitées avec assez de douceur; mais depuis l'âge de vingt ans jusqu'à leur mort, ce n'est qu'un enchaînement de peines, d'indigence et de misère. Si leur père meurt, les voilà sans ressource, obligées d'aller servir pour vivre; elles ne manqueront pas de subsistance chez un maître tant qu'il y en aura, mais n'y gagneront pas de quoi s'habiller. N'ont-elles point d'agrément dans la figure, ou d'adresse à l'ouvrage, elles restent seules. Se marient-elles, c'est rarement à leur gré; toute la première année elles craignent d'être répudiées, s'il ne leur vient point d'enfants. Sont-elles congédiées pour cause de stérilité, c'en est fait de leur réputation; elles n'ont plus qu'à servir ou se prostituer pour gagner leur vie. Si leur mari les garde, il leur faut souffrir et prendre en bonne part sa mauvaise humeur et les querelles d'une belle-mère; s'il vient à mourir, sa veuve n'a d'autre douaire que les hardes qu'elle avait apportées dans la maison, et quand il lui reste des enfants qu'il faut nourrir, elle doit chercher à se mettre en service, à moins qu'elle n'ait un fils, car alors sa condition de veuve vaudrait mieux que celle d'épouse. Une femme avance-t-elle en âge, sans enfants qui puissent lui attirer de la considération, toute sa ressource est le métier de sorcière, dont elle tire quelque profit, mais non sans risquer d'être lapidée, ou précipitée dans la mer, ou poignardée et mise en pièces, sur le moindre soupçon d'avoir ensorcelé quelqu'un. Echappe-t-elle à ces dangers, comme elle n'est qu'un fardeau pour elle et pour les autres, on l'ensevelit toute vive, ou bien on la noiera par compassion. Quel plaisir reste-t-il donc aux hommes dont les femmes ont si peu de bonheur!

Cependant, malgré toutes ces peines attachées à leur condition, elles vivent communément plus long-temps que les hommes. Ceux-ci passent la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux et des glaces, entre la neige et la pluie, toujours dans les travaux et les dangers, poussés des extrémités de la faim à des excès d'intempérance, ne mangeant qu'une fois par jour, mais avec une voracité pire que la diète; aussi ne parviennent-ils que rarement à cinquante ans, et sont-ils bien moins nombreux que les femmes, ce qui, sans doute, occasionne et peut-être autorise le plus l'usage de la polygamie. Celles-ci vont de soixante-dix à quatre-vingts ans et au delà; mais ce

surplus de vie est bien chèrement acheté par les folles et hideuses pratiques de la superstition dont elles se font un art lucratif: car chez tous les peuples grossiers, les vieilles femmes sont toujours en possession de faire peur aux enfants; et l'ignorance n'est-elle pas une enfance de tous les âges?

Genre de vie. Visites. Menu d'un repas groenlandais. Curieuse manière de raconter. Commerce.

Le genre de vie des Groenlandais n'a certainement rien de séduisant pour un Européen. Cependant quand on est ballotté par la tempête, une misérable cabane est un port assez doux; et dans un pays où tous les éléments semblent conjurés contre l'espèce humaine, après bien des jours passés dans les horreurs de la faim, le plus chétif repas de ces pauvres sauvages devient un régal. C'est alors qu'on ne laisse pas d'admirer le bon ordre qui règne dans leurs maisons, et même une sorte de propreté qui leur est particulière: car, avec des mains toujours crasseuses, un visage huileux, une odeur de poisson très forte, ils tiennent leurs habits de fête soigneusement pliés dans une espèce de porte-manteau de cuir brodé à l'aiguille. Quoiqu'ils aient des seaux de cuir qui ne sentent pas bon, toute l'eau qu'ils puisent est conservée dans des fontaines de bois fort nettes et garnies de cuivre et d'os très luisant. Enfin, si l'on ne peut attendre d'un peuple qui nage toujours dans l'huile ou dans le sang des phoques et des baleines un extérieur aussi supportable même que celui du commun de nos ouvriers et de nos paysans, du moins il règne au Groenland plus de concorde et de tranquillité dans une cabane qui contiendra plusieurs familles de différentes races, qu'on n'en trouve dans une de nos maisons composée de quelques personnes du même sang. Quand un Groenlandais ne se croit pas vu d'un bon œil par les gens de la cabane qu'il habite, il s'en va chercher une autre maison sans murmurer ni se plaindre. Toujours prêts à s'assister mutuellement, personne ne repose sa paresse sur le travail d'un autre. Ils sont si fort empressés à offrir de leur pêche, qu'on ne s'avise pas même d'en demander, et dans ce pays pauvre l'hospitalité prévient la mendicité. Sans cette générosité réciproque, comme on est obligé d'aller chercher sa subsistance à plusieurs lieues de chez soi, l'on risquerait souvent de mourir de faim dans la route.

« Les Groenlandais, dit Crantz, sont moins jaloux entre eux de briller et de se faire valoir, que soigneux d'éviter tout ce qui peut leur donner du ridicule ou une mauvaise réputation. Ils n'ont point l'art des compliments ni des révérences, et ne peuvent s'empêcher de rire en voyant un Européen qui se tient debout et la tête découverte devant celui qu'il appelle son supérieur, ils ne savent pourquoi, s'indignant surtout quand cette supériorité va

jusqu'au point qu'un homme en peut frapper impunément un autre. Ils sont moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire, exigeant plutôt de la tolérance que de la complaisance, et plus disposés à ne pas s'offenser qu'à se venger. Ils seraient d'autant plus embarrassés de s'insulter et de se quereller, qu'ils n'ont guère de termes injurieux dans leur langue, ou du moins de ces imprécations et de ces jurements si familiers parmi nous. Ils ne rougissent point de ce qui n'a rien de criminel ou d'offensant en soi même, et se permettent certaines libertés que la nature leur demande comme un effet du travail de la digestion, ne se scandalisant point des sons que la politesse a déclarés sales et malhonnêtes; cependant telle est à cet égard leur circonspection, qu'ils s'interdisent ces familiarités devant les Européens qu'ils en voient rebutés ou choqués. »

Quand les Groenlandais se font des visites pour remplir le vide de leurs hivers, elles sont accompagnées de présents. Aussi sont-ils reçus avec des chants de joie; on s'empresse de décharger leurs canots et de les tirer à terre. Ces présents consistent en friandises comestibles, ou en parures de pelleterie, c'est-à-dire toujours de la chair et du cuir de phoque. A ce prix, chacun s'étudie, pour attirer du monde chez soi, à le bien recevoir. Mais de part et d'autre on garde d'abord le silence. Enfin le maître de la maison invite l'étranger à quitter sa casaque de mer, et la met sécher près de la lampe. Il lui offre des habits et des peaux à changer, et le prie de s'asseoir sur le banc : c'est la place honorable, que les Européens évitent ordinairement, sans doute comme la moins commode, car presque toujours les honneurs sont faits aux dépens des plaisirs. On parle ensuite gravement du temps de la saison, de la pêche et de la chasse, et c'est tout l'entretien des hommes, rassemblés à part dans le plus bel endroit de la chambre qui compose tout l'appartement, et sert, pour ainsi dire, à tous les besoins et les commodités de la vie. Les femmes, dans leur coin, parlent entre elles de leurs parents morts, mais avec des hurlements lamentables, qui sont assez souvent suivis d'historiettes pour rire. Bientôt la tabatière fait la ronde, et chacun y renifle du tabac avec le nez, usage moins sale peut-être pour des Groenlandais, que celui d'en prendre avec des doigts poisses et puants de graisse ou d'huile forte. La tabatière est d'une corne de cerf, enrichie ou doublée d'étain ou de cuivre. Cependant on prépare et l'on sert le repas; les étrangers se laissent presser plus d'une fois par leur hôte, gardant un air indifférent, de peur de passer pour pauvres ou pour des affamés. La table est ordinairement couverte de trois ou quatre plats, et, dans les grandes fêtes, d'un plus grand nombre. Un facteur des colonies danoises, dans un festin qu'il fit avec quelques Groenlandais de la plus haute classe, compta jusqu'à dix plats dans cet

ordre : des harengs sorets, du phoque séché, un plat de phoque bouilli, du *mikiak* (c'est de la chair de phoque demi-pourrie, et qu'on appelle *venée*); des *alques* bouillies, une pièce de queue de baleine, d'un fumet très avancé : c'est le mets friand, le plat d'invitation; du saumon sec, du renne séché, un dessert de mûres de ronce avec une sauce faite du chyle de renne (or ce chyle n'est point du tout blanc, et l'on devine aisément ce que c'est); un autre plat du même fruit nageant dans l'huile de baleine, pour achever et couronner le dernier service. Le repas se prolonge pour le plaisir de la conversation, c'est-à-dire pour parler de la pêche du phoque. Chacun pousse ses histoires prolixes sur cette matière jusqu'à ce que ses auditeurs bâillent et s'endorment : car ce repas est un souper.

Ce peuple froid est gesticulateur, parce que le geste est le premier langage de l'homme, et que ce langage d'action domine d'autant plus dans la communication des idées, qu'il est moins suppléé par une langue stérile, comme le sont celles des peuples sauvages. D'ailleurs, il est très naturel aux hommes qui agissent plus qu'ils ne parlent de représenter leurs propres actions qu'ils racontent par des gestes imitatifs, qu'ils ont bien plus à la main que la parole. Aussi, quand un Groenlandais conte ses histoires de la soirée aux voisins attroupés autour de sa lampe, et qu'il veut entretenir l'assemblée de la prise d'un phoque, il représente le monstre avec sa main gauche, et le vainqueur ou lui-même de sa main droite. Le phoque paraît, c'est le bras gauche; l'homme s'avance, c'est le bras droit; il saisit le harpon, il le soulève, il l'incline, il le dirige, il le lance et le pousse avec toute la roideur imaginable; l'animal (c'est la main gauche) saute et bondit sur le dard, plonge, revient sur l'eau, voit le pêcheur (c'est la main droite) qui recule de peur; le monstre nage vers le kaiak pour le renverser, et le bras droit de tourner, de pirouetter, enfin de surnager; il se relève et se secoue; il prend une lance, et frappe à coups redoublés dans le corps du monstre. C'est un plaisir de voir le Groenlandais mettre ainsi ses deux mains aux prises l'une contre l'autre; de sorte qu'elles s'attaquent, se repoussent, se terrassent tour à tour, jusqu'à ce que la victoire se décide enfin pour la droite. Mais rien n'est si curieux que d'observer l'attention des enfants à ce récit, qui les agite perpétuellement des transes de la crainte, ou des transports d'une joie béante, et retrace alternativement dans leurs yeux et sur leur visage tous les mouvements de l'orateur, aussi lourd et pesant que la baleine ou le monstre dont il peint les combats et la défaite.

Quand un étranger parle aux Groenlandais des productions ou des usages de l'Europe, il doit prendre leur langage, c'est-à-dire leur expliquer des choses qui leur sont inconnues en les comparant avec des objets qui leur

sont familiers, les similitudes étant, pour ainsi dire, dans le commerce des idées, ce que sont les mesures et les poids dans le commerce des denrées. S'il s'agit d'une ville fort peuplée, on exprime aux Groenlandais le nombre de ses habitants en leur disant combien il faudrait de baleines pour nourrir tous les gens de la ville un seul jour. « Mais, comme ils n'ont pas de baleines (c'est l'Européen qui parle), il faut qu'ils mangent du blé, espèce d'herbe qui croît sur la terre, et la chair de divers animaux, dont quelques uns ont des cornes. Ces gens-là, poursuit-on, se font porter d'un endroit à l'autre sur le dos de grands animaux extrêmement forts, ou bien dans des machines roulantes que ces bêtes traînent. » Alors les Groenlandais appellent notre blé du gazon, nos bœufs des rennes, et les chevaux de grands chiens. Ils admirent tout ce qu'on leur raconte de l'Europe, et témoignent d'abord un grand désir de vivre dans un pays si fertile et si bien policé; mais quand on leur dit que le tonnerre y tombe quelquefois avec de grands ravages, et qu'on n'y trouve point de phoques, ils n'ont plus d'envie de venir en ces contrées maudites du ciel et de la mer. Ils entendent parler volontiers de la Divinité, pourvu qu'on ne leur en dise pas des choses qui soient contraires à leur superstition; et doit-on s'étonner que ce peuple, qui n'a, pour ainsi dire, que ses préjugés à lui, soit aussi jaloux de les conserver que tant d'autres nations peuvent l'être d'étendre et de propager les leurs?

Le commerce des Groenlandais est très simple; c'est un trafic de leur superflu pour ce qui leur manque. Mais à cet égard ils sont souvent aussi capricieux que des enfants, parce qu'ils ne connaissent guère mieux le prix des choses. Curieux de tout ce qu'ils voient de nouveau, ils feront vingt trocs, et perdront toujours sur chacun des effets qu'ils échangent, donnant un meuble utile pour un jouet qui les amuse, préférant un colifichet à des outils, et ce qui leur plaît à ce qui peut leur servir.

Le trafic du Groenland se fait dans une espèce de foire, où est le rendez-vous général de la nation. C'est en hiver qu'elle se tient tous les ans, à la fête du soleil; on la fera connaître. Les Groenlandais vont à cette foire comme en pèlerinage; ils y exposent leurs marchandises, et demandent celles qu'ils veulent en retour. Les habitants du sud n ont point de baleines, ceux du nord point de bois. Il part des bateaux de la côte méridionale, et même de l'est du Groenland, qui font jusqu'à trois ou quatre cents lieues pour se rendre à la baie de Disko: c'est là qu'ils échangent du bois et de la vaisselle de pierre ollaire pour des cornes et des dents de poisson, des barbes, des côtes, des os de queues de baleines. Ainsi ce commerce se fait presque tout entre les gens de la nation.

Dans ces voyages, ou pèlerinages maritimes, ils emportent avec eux toute leur famille et leur fortune. Soit inconstance ou curiosité, soit indifférence

pour des lieux également inhabitables et peu commodes, ils s'accoutument tellement à mener une vie errante, que, s'ils ne sont pas promptement expédiés dans un endroit, ils vont porter leurs marchandises dans un autre. Souvent il se passe des années avant qu'ils retournent à leur pays natal : car, si l'hiver les surprend quelque part, ils s'y arrêtent, et bâtissent une cabane pour hiverner, mais préférablement dans le voisinage de quelque colonie danoise. La terre et la mer sont toujours à eux; et comme ces familles errantes séjournent tantôt ici, tantôt là, elles sont sûres de trouver partout des amis et des connaissances.

Le commerce en peaux de renard et de phoque, mais surtout le commerce d'huile d'animaux marins, se fait entre les nationaux et les étrangers; et c'est pour cet objet que les Européens ont établi des comptoirs. Les Groenlandais ne reçoivent jamais d'argent en paiement, car la monnaie n'a point de valeur chez eux, et sa matière point de prix; et peu leur importe d'avoir un collier d'or ou de laiton, des pendants de verre ou de diamants. Ils n'estiment les bijouteries de l'Europe que parce qu'elles brillent, et ne regardent pas de si près à la solidité de cet éclat. Plus d'une fois ils ont donné une guinée ou une piastre d'Espagne, qu'ils avaient dérobée à quelques navigateurs étrangers, pour deux charges de poudre à fusil, ou pour une once de tabac. Moins curieux de l'or qu'avides de fer, ils cherchent, en matière d'échange, d'abord des lames de harpon, des couteaux, des ciseaux, des scies, des vrilles et des aiguilles; en second lieu, des toiles de lin ou de coton, de gros draps, des capes et des bas de laine, des mouchoirs, des boîtes, des écuelles de bois, des plats d'étain, des chaudières de cuivre, des miroirs, des peignes, des rubans et des jouets d'enfants : voilà leur luxe. Ils acquièrent aussi volontiers des fusils, de la poudre et du plomb; mais c'est un objet d'échange qui ne leur sert pas à grand'chose et sur lequel ils perdent beaucoup. Le tabac en poudre leur tient lieu de petite monnaie, c'est-à-dire qu'ils font et donnent beaucoup de choses pour quelques prises de tabac. Les tailleurs et les cordonniers se contenteront de cette monnaie; on vous apportera des poignées d'édredon, des œufs et des oiseaux, un plat de poisson pour un peu de tabac; souvent un Groenlandais se dépouillera de ses habits et mourra de faim avec sa famille plutôt que de refuser à son nez de cette fatale poussière, qui est aussi funeste, aussi chère aux peuples sauvages, que la poudre d'or l'est aux Européens; elle fait presque autant de mal au Groenland que l'eau-de-vie ailleurs; heureusement les liqueurs fortes coûtent trop dans un pays si pauvre, pour nuire beaucoup à ses habitants.

—



Danses. Jeux. Joute des chanteurs. Mœurs et usages. Portrait moral des Groenlandais.

Les tristes Groenlandais ont pourtant des danses. Ils ont aussi leurs fêtes. Celle du soleil se fait au solstice d'hiver, pour célébrer le retour de cet astre, qui ramène, quoiqu'à pas lents, la saison de la chasse et de la pêche. Il est même singulier qu'on fête le soleil dans le temps où les nuits sont les plus longues et le froid le plus rigoureux, lorsqu'on ne voit pas, pour ainsi dire, le moindre rayon de jour, lorsque enfin la nature n'offre de toutes parts que le deuil, la tristesse, le silence et l'engourdissement de la mort. Cependant c'est alors, c'est au sein des ténèbres et de ce néant qu'une sorte de joie se réveille dans la plupart des contrées de la terre où les hommes n'ont plus que de faibles lueurs de lumière et d'espérance. On observe que tous les peuples ont eu, qu'ils ont encore des fêtes à la fin, ou plutôt au renouvellement de l'année, et que ces fêtes désignent communément une naissance. Chez les Orientaux, c'était la naissance du soleil, qui remonte sur l'hémisphere. En Perse, à Rome, le solstice d'hiver était principalement célébré. Il faudrait savoir si les Hottentots, les peuples du Chili, si tous les habitants de la zone tempérée australe ont de semblables fêtes au temps de notre solstice d'été. On verrait alors que le soleil a fait partout les mêmes impressions sur l'esprit des hommes. Mais si les fêtes des Groenlandais au retour de cet astre ne sont pas un reste d'antiques superstitions qui auront voyagé vers les pôles, ne doivent-elles pas être un effet naturel de l'inaction où se trouvent les humains durant le repos de l'année ? Quand le froid et la nuit les rassemblent autour de leurs foyers, au défaut des travaux qui doivent entretenir la chaleur et le mouvement, ne sont-ils pas obligés d'imaginer des jeux et des exercices, des festins et des danses, des moyens, en un mot, de faire circuler le sang dans leurs veines jusqu'aux extrémités du corps ? C'est sans doute par une suite de ce besoin que les Groenlandais s'assemblent et s'invitent de toutes parts à manger ce qu'ils ont de meilleur, allant tour à tour, de cabane en cabane, chercher la bonne chère, en attendant la peine. S'ils n'ont pas, comme nous, le barbare et sot plaisir de s'enivrer, en revanche, ils mangent d'autant plus qu'ils ne boivent que de l'eau.

Quand ils se sont gorgés à crever, ils se lèvent de table pour danser au bruit du tambour. Cet instrument est fait d'un cerceau de baleine ou de bois, large de deux doigts, courbé en ovale, où l'on a tendu un velin très fort, quoique assez mince ; ce vélin est tiré de la peau d'une langue de baleine, et l'ellipse qu'il forme sur le tambour n'a guère qu'un pied et demi de longueur. Ce tambour, fait en forme de raquette, se tient de la main gauche par un manche,

tandis qu'on le frappe de la droite avec une baguette. A chaque coup, celui qui bat le tambour fait un saut sans sortir de sa place, avec des mouvements de tête et de tout le corps. La mesure est juste, et les temps sont marqués à deux coups pour la valeur d'une croche. Le ménétrier accompagne sa musique et sa danse d'une chanson sur la pêche aux phoques, sur les exploits maritimes de la nation, les hauts faits de ses ancêtres et sur le retour du soleil à l'horizon du Groenland. L'assemblée répond au chantre par des sauts et des cris de joie, entrecoupant les couplets de sa chanson de ce refrain, qu'on répète en chœur: *Amna aiah, aiah-ah-ah!*

Quand ce chantre a joué de cette façon à peu près un acte, ou plutôt une scène, qui dure un quart d'heure, il se retire tout hors d'haleine, baigné de sueur, et presque épuisé du chant, des cris, des sauts, des contorsions et des grimaces dont il a diverti l'assemblée. Un autre prend aussitôt sa place et son rôle. Le jeu dure ainsi toute la nuit; on dort le lendemain jusqu'au soir, où la fête recommence par le souper, suivi du bal. Plusieurs jours se passent de même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de provisions de bouche au théâtre, ou que les acteurs aient entièrement perdu les forces et la voix.

Ils ont aussi leur jeu de balle, qui se fait au clair de la lune. On se sépare en deux bandes; un des joueurs jette la balle à un homme de son parti, et c'est à ceux de l'autre bande à tâcher de l'attraper pour se la renvoyer et la ballotter entre eux, ou bien on pousse la balle jusqu'à un certain but fort éloigné, et c'est au plus leste de la troupe à l'atteindre.

Parmi les espèces de luttes qui servent à les endurcir à l'état de peine où la nature les a condamnés, ils en ont une qui consiste à se donner de grands coups de poing sur le dos. Celui des deux lutteurs qui soutient le mieux cet assaut est le vainqueur, et doit en aller défier d'autres jusqu'à ce qu'il soit content des coups qu'il a reçus, et se retire en brave. Ils s'exercent également à différents tours des danseurs de corde, et n'y paraissent pas maladroits.

Mais dans ces assemblées, qui se renouvellent plusieurs fois l'année, pendant qu'on abonde en provisions de bouche, et que la saison, ne permettant pas de tenter la mer, invite à trafiquer, il y a des défis où l'on vide ses querelles par des danses ou des chants, et ces jeux s'appellent *la joute des chantres*. Un Groenlandais qui se croit insulté par un autre n'en témoigne ni colère ni sensibilité; mais garde sa vengeance, et verse tout son fiel dans une satire qu'il répète en dansant et chantant devant sa famille, et surtout en présence des femmes, jusqu'à ce qu'il la sache bien. Alors il provoque son antagoniste à une sorte de duel, non à l'épée, mais de la voix; celui-ci se rend à l'appel, et se présente dans une espèce de cirque, sur un théâtre qui n'est qu'un banc. L'agresseur commence à entonner ses couplets au son du tambour,

et ceux de son parti, après chaque vers qu'ils répètent en chœur, ne manquent pas de chanter l'*Amna-aiah*, tandis que l'assemblée applaudit par de grands éclats de rire à tous les traits malins que l'accusateur décoche contre son adversaire. Celui-ci paraît à son tour sur la scène, et répond à la satire par des railleries mordantes, soutenues des applaudissements de sa bande, et les rieurs passent souvent de son côté. L'auteur du défi revient à la charge, et repousse le ridicule sur son ennemi. Ce combat dure ainsi quelque temps, et la victoire est à celui qui porte le dernier assaut; il a gagné son procès. Les spectateurs, devenus juges, prononcent la sentence, et donnent la palme à celui qui garde le champ de bataille. Ces duels finissent toujours par la réconciliation et l'amitié des combattants.

Il est rare qu'il arrive du bruit, du scandale ou des éclats fâcheux, dans ces assemblées, à moins qu'un homme, secondé de ses parents ou de ses amis, n'y enlève par force une femme qu'il a dessein d'épouser. Ces sortes de rapts ressemblent à l'enlèvement des Sabines, et peuvent devenir aussi pardonnables. Mais, loin d'autoriser les violences et les excès contraires à l'ordre social, on profite du temps de ces assemblées pour inculquer la bonne morale, et la satire des particuliers devient une instruction pour le public. On y apprend à rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger, à éviter le mensonge et la médisance; on y censure la fraude et l'injustice, surtout l'adultère, qui renferme l'une et l'autre; on y diffame les vices et les crimes les plus nuisibles à la société, et la crainte de la diffamation est le plus grand frein qui retienne les Groenlandais. Cette espèce de vindicte publique prévient la vengeance particulière, les trahisons et les meurtres; cependant on peut dire en général que ces sortes de jeux et de combats satiriques sont plus propres à exercer la langue et la malignité des censeurs qu'à corriger les mœurs des gens vicieux. Les assemblées de bal chez les Groenlandais leur servent en même temps de jeux olympiques, d'aréopage, de théâtre, d'académie, de foire, de cour de justice et de barreau. Toutes les affaires se traitent au milieu des plaisirs, qui laissent moins d'accès à la fourberie et à la méchanceté. Si les querelles y sont promptes, elles en sont plus tôt étouffées et jamais préméditées. C'est le rendez-vous de l'égalité et de la liberté; chaque père y a de l'autorité sur sa famille, mais personne sur l'assemblée entière. L'esprit public qui règne dans ces marchés se compose de l'esprit particulier qui gouverne l'intérieur des maisons. Chacune de celles-ci renferme plusieurs ménages, mais tous indépendants les uns des autres; aucun chef n'y domine; aucun n'y prend d'ascendant que par la considération attachée à l'âge, au bon sens, à l'expérience, à la réputation acquise dans la pêche, à la connaissance des temps et des lieux propres à cette occupation. Un homme qui a ce mérite reçoit, sans l'exiger ni le rechercher.

l'hommage volontaire de toute la maison, ou du cercle, qui lui assigne un logement au nord de la cabane, sans doute parce qu'elle n'est point ouverte de ce coté le plus froid; on lui défère l'inspection sur le bon ordre et la propreté de l'habitation. Si quelqu'un ne veut pas suivre ses avis, l'inspecteur n'a point d'ordres à donner, ni de peines à décerner; mais toute la cabane arrête et décide en commun de ne point habiter l'hiver suivant avec le rétractaire, et qu'il sera fait mention de son indocilité dans les chansons de la première assemblée, si sa faute mérite cette censure publique.

Les Groenlandais n'ont que des mœurs et point de lois. Voici le précis de leurs mœurs, ou plutôt de leurs usages civils, tel que Crantz nous le donne d'après la relation de Dalager, facteur des colonies danoises au Groenland. Chacun va où il veut, et vit comme il lui plaît. S'il trouve des habitants dans l'endroit où il cherchait à s'établir, il ne s'y fixe pas, à moins qu'il n'y soit invité. La pêche et la chasse sont libres; on prend ce qu'on trouve, même une pièce de gibier ou de poisson qui serait dans les filets d'autrui, pourvu qu'il y en ait abondamment, et qu'on ne trouble point la piste et la voie des animaux et des chasseurs. Point de réserves, point de lieux exclusifs, même pour les étrangers; mais si ceux-ci voulaient former des prétentions inusitées, et s'arroger des droits et des priviléges à la façon de l'Europe commerçante, les naturels du pays leur céderaient la terre et la mer plutôt que d'avoir avec eux des altercations et des démêlés, et ils laisseraient, comme font les sauvages du Canada, des nations étrangères se disputer et baigner de leur sang un sol qui n'appartient à personne, et qui ne vaut jamais les injustices et les cruautés dont on l'achète. Quiconque a trouvé du bois flottant sur la côte, ou les dépouilles et les débris d'un naufrage, s'en empare comme de son bien, quoiqu'il ne soit point habitant de ces bords; mais il tire à terre cette prise, et met une pierre sur le monceau qu'il en a fait : c'est là le signe et le sceau de sa propriété, personne n'y touche. Si quelque proie échappe à un pêcheur avec le dard qu'il lui a plongé dans le dos, et qu'un autre homme vienne à tuer le monstre fugitif et blessé, la prise appartient de droit au premier coup, et non au dernier. Mais si le phoque rompt la corde et la ligne où est attaché le harpon qu'il a dans les flancs, celui qui a mis le harpon sur la bête perd son droit, et celui qui la prend encore vivante ou la trouve là morte s'en empare en restituant le harpon au pêcheur qui l'a jeté. Quand on tire un de ces monstres pour le dépecer, celui qui le premier y enfonce le couteau doit en emporter la tête et la queue, et chacun enlève ce qu'il peut du reste. Quant au corps de la baleine, le spectateur y a le même droit que le harponneur; et comme c'est à qui pourra le plus en prendre, on ne voit guère des centaines de personnes se jeter, le couteau à la main, sur le corps d'une ba-

leine sans qu'il n'en arrive bien des accidents, et que les coups de couteau ne portent à droite et à gauche sur les doigts de tant de gens acharnés à la curée; mais à cela, point de malice, point d'offense; personne ne s'en plaint. Si plusieurs flèches à la fois atteignent un renne, il appartient à la main qui l'a percé au plus près du cœur, pourvu qu'il reste à tous les chasseurs une part de la proie. Mais depuis que les Groenlandais ont eu des fusils, comme personne ne saurait reconnaître sa balle, il y a souvent des démêlés entre les chasseurs pour le droit et le partage du butin; et ce ne sera pas sans doute le moindre tort que les armes à feu pourront causer à ce peuple sauvage. Si quelqu'un fait une trappe pour prendre les renards, et néglige de la tendre, celui qui l'aura tendue, après un certain temps, emporte l'animal qu'il trouve pris au piége. Quand un homme prête son canot, ou quelque outil, s'il s'y fait quelque dommage, le propriétaire n'a pas droit d'en exiger la réparation; aussi n'aiment-ils point à prêter ce qui s'use. Celui qui fait un troc, s'il n'est pas content de l'effet qu'on lui donne en échange, peut rompre le marché et reprendre ce qu'il a livré. L'acheteur qui ne paie sur-le-champ peut prendre à crédit; mais s'il meurt avant d'avoir acquitté sa dette, le créancier du mort n'ira pas, en réclamant ses droits, ajouter à l'affliction des parents qui le pleurent. Cependant, après un certain temps, il peut en parler à la famille du débiteur, et reprendre son effet, s'il n'a pas été perdu parmi le trouble et le pillage qui se font toujours dans la maison où meurt un Groenlandais. Bien plus, quand un homme perd ou brise une chose prise à crédit, personne n'en peut exiger la valeur et le paiement.

C'est la police d'une société bien imparfaite sans doute; mais il s'y commet encore moins d'injustices que dans les états les mieux civilisés, parce qu'il ne se trouve pas tant d'occasions ni de tentations de crime. Au reste, quand on parle aux Groenlandais de ce qu'il peut y avoir de vicieux et de déraisonnable dans leurs usages, ils répondent, comme les gens du monde le plus poli : C'est la coutume.

Peut-on dire qu'un peuple qui n'a ni religion, ni gouvernement, ni lois divines, ni lois humaines, ait proprement des vertus? C'est la question que se fait Crantz. Mais il semble la décider, en nous annonçant dans le caractère des Groenlandais des qualités assez louables pour faire rougir même des chrétiens.

« Je sais, dit-il, qu'on a reproché des vices abominables à ce peuple stupide, et que bien des voyageurs en ont fait le portrait le plus hideux; mais comme chaque objet a deux faces, j'ai eu le bonheur d'être plus frappé de l'aspect avantageux des mœurs de cette nation que de leur côté le plus défavorable. Cependant j'en rapporterai le bien et le mal avec la fidélité qui convient

à tout peintre qui ne veut que rendre ses tableaux ressemblants, et tel est le but et le devoir d'un homme qui raconte ses voyages au public. »

On dit que les Groenlandais sont un peuple sauvage ; mais ce serait se faire une fausse idée de ce terme que d'y attacher celle de l'extravagance et de la cruauté. Ils ne sont à notre égard que ce qu'étaient, pour les Grecs et les Romains, les nations qu'ils appelaient barbares, quoique souvent il y en eût de ce nombre dont les mœurs et les coutumes valaient peut-être, du moins pour le bonheur, les lois grecques et romaines : car les mœurs sont les aliments de la société, dont la plupart des lois ne sont que les remèdes. Les navigateurs ont toujours nommé sauvages les peuples qui, n'ayant point une demeure fixe, errent dispersés dans les bois, mais en troupe, comme certaines espèces d'animaux. Ainsi, l'on a donné le nom de païens aux idolâtres qui avaient des temples, non dans les cités, mais dans les villages. Les Groenlandais, dit Crantz, loin d'être un peuple féroce, barbare, intraitable, sont plutôt doux, paisibles, d'un naturel accommodant, et très propres à tous les arts civils qui ne demandent qu'un corps robuste et de la patience. Ils vivent dans l'état de nature, ou du moins ils jouissent de la liberté qui en résulte ; ils ne sont point en communauté, mais en société. Réunis par la rigueur du climat, qui les rapproche et les rassemble, sans être liés par les conventions qui naissent de la propriété des terres, ils doivent à la stérilité même d'un pays qu'ils parcourent plutôt qu'ils ne l'habitent la singularité de vivre, depuis plus de mille ans peut-être, en peuplade libre et volontaire, sans avoir eu besoin de ces constitutions qu'Athènes et Sparte dûrent imaginer pour secouer le joug de leurs propres tyrans ou des peuples voisins. En un mot, les Groenlandais n'ont point de maître et n'en ont guère à craindre, trop maltraités sans doute par la nature pour que personne soit tenté de les arracher à ce joug, et de leur en imposer un plus dur, sous prétexte d'adoucir leur vie.

Il est certain qu'ils vivent dans la plus étroite pauvreté, si ce mot ne convient pas plutôt à la classe des malheureux qui manquent du nécessaire dans les états riches et policés, qu'à un peuple entier dont tous les individus jouissent également, et sans distinction, des biens communs qui satisfont aux besoins pressants de la vie. Rien ne leur apprend ou ne leur rappelle leur indigence, pas même la faim qu'ils éprouvent, parce qu'on s'accoutume à trouver juste ou nécessaire tout ce qui vient de la nature. L'indépendance et la sécurité réciproque font toute la félicité des Groenlandais ; ils n'en connaissent et n'en imaginent pas d'autres sur la terre. A l'abri de la violence particulière ou de l'oppression publique, de la chicane, et surtout de la guerre, qui renferme elle seule tous les maux de la nature réunis à ceux de la société, ils dorment, dit Crantz, aussi tranquillement sous leurs tentes portatives,

qu'un roi dans son palais fortifié. Mais comme ce sont des couleurs locales et des traits bruts et grossiers que l'on demande dans l'histoire physique des peuples sauvages, on glissera sur les portraits étudiés que nous en font les voyageurs européens, pour ne recueillir que le peu de faits importants à savoir, laissant aux moralistes et aux physiciens le soin d'en tirer les résultats propres au but particulier qu'ils se proposent. On doit se souvenir que cette histoire des voyages est un choix des connaissances les plus faciles, ouvert à toute sorte de lecteurs, et qu'on n'y peut satisfaire l'avidité de quelques uns, sans tromper la curiosité de tous les autres. Un écrivain est obligé lui-même de sacrifier son goût à cet intérêt général qui ramène chaque homme à ce qui lui convient. Ainsi, quand on aura dit que les Groenlandais n'ont point de terre en propriété, ni de ces biens qui assurent une subsistance permanente, ni de ces mets ou de ces boissons qui provoquent à l'intempérance, ni aucun des arts ingénieux qui font naître et croître la vanité, ni ce sang échauffé par les ardeurs de la zone torride qui allume l'amour, la jalousie, la violence et la vengeance, on verra dès lors que ce peuple, engourdi comme le climat qu'il habite, doit être peu sujet au viol, à l'adultère, au ressentiment et à la colère; rarement capable de tromper ou d'insulter; sans envie et sans avarice, n'ayant rien à garder et à convoiter; moins susceptible d'aversion que d'indifférence pour les hommes et les choses; point enclin aux querelles et jamais aux combats, quoiqu'il ne vive que de chasse ou de monstres marins. Aussi sont-ils surpris de certains vices difformes et scandaleux qu'ils observent dans le petit nombre d'Européens qui vivent au milieu d'eux; et quand ils les voient s'abandonner à certains excès, comme les injures et les coups, ils attribuent tous ces désordres aux liqueurs fortes. « Ces pauvres gens, disent-ils, ont perdu l'esprit; c'est la mauvaise eau qui les a rendus fous. » Tels sont le sang-froid et la décence des Groenlandais, que, dans toutes leurs assemblées, même de divertissement, sans le bruit du tambour et les contorsions des danseurs, on les croirait réunis dans un temple pour le culte divin, tandis qu'ils pourraient prendre les temples et les solennités religieuses de certains peuples de l'Europe pour des théâtres de décoration et de musique.

Ils ne disent guère une fausseté reconnue, c'est-à-dire que leur ignorance et la simplicité de leurs mœurs les rendent d'autant moins enclins au mensonge, qu'ils sont plus sujets à l'erreur. Jamais ils ne tromperont un voyageur qui leur demande la route d'un endroit; ils feront plutôt une partie du chemin avec lui, que de l'exposer à s'égarer. Mais, d'un autre côté, quand on les accuse de quelque chose de honteux, on ne peut guère savoir d'eux s'ils en sont coupables, tant ils craignent l'infamie. Ce sont des enfants, il faudrait

qu'ils crussent le mensonge plus flétrissant que le crime pour qu'ils détestassent autant l'un que l'autre. Ce serait les tromper, que de leur donner cette idée. Le mensonge est plus pernicieux que la violence, par la facilité de s'y livrer impunément ; mais il est moins odieux en lui-même, et l'utilité que la cour et le monde croient en retirer permet à peu de gens de s'abstenir d'un vice dont on a fait une vertu de société et un art de gouvernement. On se sert du mensonge comme de l'épée : les grands et les méchants emploient l'un et l'autre à s'élever et à s'avancer aux dépens d'autrui ; les gens modérés et prudents, à se défendre contre les forts et les ambitieux ; mais les hommes éclairés et vertueux devraient renoncer à ces deux armes de l'injustice ou de la faiblesse.

Les Groenlandais ont pour maxime de sauver les apparences et d'éviter le scandale. C'est beaucoup pour une nation qui n'est pas civilisée. Crantz, en bon missionnaire, leur reproche cette morale des sages du monde, et finit les éloges qu'il fait de ce peuple sans culture et sans culte en ne lui donnant pour vertus que l'exemption des vices. Tout est, dit-il, dicté chez eux par un amour-propre naturel à l'homme : s'ils exercent l'hospitalité, c'est pour la retrouver chez les autres ; s'ils prennent une fille orpheline, c'est pour en faire une servante. Ils n'ont guère de compassion pour un homme qui meurt de froid et de faim : sans doute trop malheureux eux-mêmes pour verser sur autrui cette pitié qui est la surabondance des sentiments et des secours qu'on se doit à soi-même, mais surabondance inconnue dans un état de nature pauvre, où l'individu peut à peine suffire au soin de sa conservation.

Crantz rapporte ici des choses qui paraissent incompatibles en elles-mêmes et contradictoires à ses propres récits. Si les Groenlandais, dit-il, voient en mer un kaiak rouler dans les flots avec le pilote qui s'y attache et se débat contre la mort, à moins que cet homme ne soit de leur famille ou de leur petite flotte, ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de leur pêche pour le secourir. Si, dans la pêche même, les femmes ou les enfants les troublaient de leurs cris, ils les jetteraient dans la mer. Mais quand ils vont en compagnie, alors il règne entre eux un commerce de travaux, de besoins et d'utilité réciproque, qui va jusqu'à la commisération mutuelle. Les enfants, dit-il encore, n'ont pas de pitié pour les oiseaux, ni les hommes pour les femmes ; et toute espèce douce et tendre n'a point de droits ni d'empire sur ces cœurs endurcis et glacés par les horreurs de la nature.

D'un autre côté, le même missionnaire nous assure que l'amour entre les parents et les enfants est plus fort chez ce peuple que parmi les autres nations. Une mère ne peut perdre son fils de vue, et s'il se noie, elle se noie.

Mais pour rabattre de cet éloge, on dit qu'il n'y a rien dans cette affection que les animaux n'égalent ou ne surpassent; d'où l'on conclut que les Groenlandais sont entraînés par cet instinct et ce sentiment que la nature a rendus communs à l'homme ainsi qu'aux bêtes, et qu'ils ne se conduisent guère par les lumières réfléchies de la raison. Ce sont des êtres inconsidérés qui consument ce qu'ils ont, sans songer à ce qui pourra leur manquer. Tout ce qu'ils voient de nouveau leur plaît avant qu'ils sachent l'usage qu'ils en peuvent faire. Enfin, on les peint ingrats envers les Européens, et surtout fort obstinés, ce qui cause, dit-on, beaucoup de peine aux missionnaires, qui ne peuvent leur persuader rien par le raisonnement et les voies douces, ni prendre le moindre ascendant sur leur esprit et leur volonté.

Cependant on avoue que ces qualités qui forment le caractère national des Groenlandais ne sont pas sans exceptions, et que tous les individus n'y participent pas également. Mais, dans ces exceptions, on cite plus d'exemples du mal que du bien, soit que le vice et la misère abondent partout beaucoup plus que le bonheur et la vertu, soit que la nature abandonne au crime ceux qu'elle expose à mourir de faim, car un désordre physique entraîne presque toujours un désordre moral. Les veuves et les orphelins y éprouvent tous les malheurs attachés à la faiblesse du sexe et de l'âge. Quand un homme meurt, son fils aîné doit hériter de tous les biens paternels, dont le fonds consiste dans une tente et un bateau; mais il est chargé de soutenir sa mère et les autres enfants, qui partagent entre eux les meubles et les habits. S'il ne survit point de fils d'un certain âge, le plus proche parent du père devient son héritier, à la charge de nourrir la veuve et les enfants; mais s'il avait lui-même un état, c'est-à-dire la tente et le bateau, qui font le patrimoine d'un Groenlandais, il devrait transporter celui du mort à un étranger, avec les charges, parce que personne ne peut posséder deux bateaux et deux tentes. Quand les enfants sont devenus grands, ils n'ont pas droit de réclamer leur patrimoine, à moins que l'étranger qui les a adoptés ne meure lui-même sans enfants, ou ne laisse de jeunes orphelins : car, en ce dernier cas, les adoptifs prennent l'héritage des véritables enfants, avec la tutelle ou le soin de les nourrir. Jusque là tout est dans l'ordre; mais voici, dit-on, le vice de la coutume au défaut de législation. Aussitôt que les enfants sont grands et reçus au rang des pêcheurs, la veuve qui les a nourris peut disposer à son gré de tout ce qu'ils gagnent, et cependant, si elle avait abandonné ces enfants sans secours, on n'aurait pu la forcer à les élever : aussi beaucoup d'enfants et de veuves sont exposés à mourir de faim, quand leur situation n'offre pas un intérêt actuel ou prochain à l'attention de ceux qui pourraient en prendre soin.

Tandis qu'une pauvre veuve, sans parents, pleure la perte de son époux,

couchée par terre avec ses enfants, ceux qui viennent pour la consoler ne manquent guère d'enlever furtivement les meubles du mari. Toute sa ressource alors est de gagner le consolateur qui a la plus grande part au pillage. Celui-ci la gardera quelque temps, et puis il faudra qu'elle recherche encore la faveur d'un autre homme; mais, à la fin, elle est abandonnée avec ses enfants à son cruel sort, c'est-à-dire obligée d'aller vivre d'herbes et de moules, jusqu'à ce que le froid et la faim la délivrent d'une si triste destinée. « C'est là sans doute, dit Crantz, la principale raison qui fait diminuer la nation des Groenlandais d'année en année, surtout depuis un certain temps, qu'ils semblent avoir augmenté leurs besoins au delà de leurs moyens. »

Point de crimes qui soient punis de mort, si ce n'est l'assassinat et le sortilége, dont l'art est quelquefois homicide. Un homme qui porte envie a l'adresse et au bonheur d'un autre pêcheur plus riche que lui, sans toucher à son bien, ira l'attaquer sur mer, renverser son kaiak pour le noyer, ou lui lancer un harpon dans le dos, et le laisser périr à la merci des flots. Les amis du mort dissimuleront jusqu'au moment favorable à la vengeance, dussent-ils la couver pendant trente ans. Mais s'ils rencontrent par hasard à terre le meurtrier, qui se tient ordinairement sur ses gardes, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, et le lapideront ou le précipiteront d'une montagne, et de là dans la mer; ou si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en pièces, et lui mangeront le cœur ou le foie, pour oter, disent-ils, le courage à ses parents de venger sa mort sur eux : car ces vengeances sont constamment héréditaires, et se perpétuent entre les familles et même entre voisins, a moins que le premier auteur du crime qu'on poursuit ne fût un scélérat desavoué de sa famille.

Avec les prétendus sorciers, les formalites sont encore plus abrégées. Quand une femme, qui n'a d'ailleurs que de la charlatanerie et de la ruse, a passé pour sorcière, quoiqu'elle s'en défende, si un homme a perdu son fils, ou n'a rien pris à la chasse, le jongleur qu'on va consulter en rejette la faute sur cette pauvre femme, et si elle n'a point quelque brave homme dans sa famille qui prenne son parti, tout le canton se réunit pour la lapider, la jeter dans la mer, ou la hacher en pièces. La crainte et l'horreur des sorciers sont quelquefois si furieuses qu'un homme poignardera sa mère ou sa sœur, s'il les croit adonnées aux maléfices, et personne ne lui reprochera cet horrible attentat; mais les malheureuses victimes de leur supercherie, ne pouvant plus éviter la mort, vont souvent d'elle-mêmes se plonger dans l'océan, afin de se derober aux lances qui les poursuivent, et pour ne pas devenir la proie des corbeaux affamés.

Apres avoir ainsi présenté le tableau moral des peuples du Groenland sous

les points de vue où leurs qualités sont le mieux balancées. Crantz avoue que ses païens méritent, à plusieurs égards, la préférence sur les chrétiens corrompus, qui font cependant le plus grand nombre des Européens. « Il est vrai, dit-il, que, s'il y a beaucoup de vices qu'ils n'ont pas, c'est uniquement par le défaut d'occasion ou d'exemple, ou parce que le respect humain les retient; mais il est toujours honteux pour nous, ajoute ce pieux moraliste, de voir que les hommes sauvages obéissent mieux à la lumière incertaine d'une raison à peine ébauchée et se conduisent plus sagement que des chrétiens éclairés du flambeau de l'Évangile. La nature leur suffit pour avoir des vertus dignes de l'homme, et pour fuir certains vices scandaleux et déshonorants. » Mais, disons mieux, c'est la nature elle-même qui fait leurs vertus et leurs vices, par le genre de vie laborieux et misérable auquel elle les a condamnés; ou du moins leurs vices et leurs vertus ne sont guère de leur choix, faute d'objets sur lesquels ils puissent exercer leurs passions et leur liberté.

Croyances. Mythologie. Magiciens. Amulettes

Un peuple ignorant et qui ne pense point, libre dans toutes ses actions et ses opinions, doit croire toutes sortes d'erreurs en fait de religion, ou ne rien croire. Tels sont les Groenlandais, qui n'ont ni dogme, ni culte d'aucune espèce. Des voyageurs ignorants ont imaginé qu'ils adoraient le soleil et faisaient des sacrifices au diable. Mais cette méprise vient de ce qu'ils les voyaient, dès le matin, observer le soleil et l'horizon sur des hauteurs, pour juger du temps; et de ce qu'on a pris pour des traces d'autels et de sacrifices des places carrées, couvertes de pierres, de restes de charbon et d'ossements, tandis que ce n'était que l'emplacement des tentes où ce peuple campe l'été, pour y dormir et faire sa cuisine. Loin d'avoir des cérémonies et des pratiques religieuses, l'idée de Dieu semblait fort loin de leur esprit quand les premiers missionnaires danois sont allés leur parler de l'Être suprême. Le nom de la Divinité n'était pas même dans leur langue. Leur demandait-on qui a fait le ciel et la terre, ils répondaient : Nous n'en savons rien, ou : Nous ne le connaissons pas, ou : Ce sera sans doute un être habile et puissant. Ou bien ils disaient : Les choses ont toujours été ce qu'elles sont et demeureront dans le même état. Cependant les missionnaires pensent que ce peuple avait au fond de l'âme une notion obscure de la Divinité; notion fausse, erronée et ridicule, mais qui prouve toujours, disent-ils, qu'il doit y en avoir une vraie.

« Quant à l'âme, dit Crantz, il y a des Groenlandais qui ne croient pas que dans l'homme elle soit autre chose que dans les animaux, ni qu'elle survive

à notre corps. Mais, ajoute-t-il, ceux qui pensent ainsi sont des gens brutaux et stupides, dont le reste de la nation se moque, ou des libertins de mauvaise foi qui cherchent à tirer du profit de leur doctrine. » Cependant on ne voit pas ce qu'ils peuvent y gagner chez un peuple qui n'a ni riches, ni grands, ni de ces tyrans intéressés à mépriser les remords. D'autres croient que l'âme est un second principe dans l'homme, mais matériel comme le corps, divisible, capable d'acquérir, de perdre et de recouvrer. Ils s'imaginent même qu'elle quitte le corps et vit à part; et cette idée leur vient sans doute de ce qu'ils pensent à leur pays natal quand ils en sont éloignés : car alors, selon eux, leur âme doit être aux lieux dont elle s'occupe, et le corps dans ceux qu'il habite. D'autres matérialistes donnent à l'homme deux âmes : c'est l'ombre et le souffle de chaque individu. Pendant la nuit, l'âme s'envole du corps, et va chasser, danser et se réjouir. Ils regardent donc les songes comme une absence de l'âme fugitive, qui va où il lui plaît, soit durant le sommeil ou durant les maladies. Cette opinion est entretenue par les devins ou enchanteurs, qui s'attribuent le pouvoir de rappeler une âme que la fièvre ou la folie tient absente de son corps, et de changer l'âme d'un homme malade avec celle d'un lièvre, d'un renne, d'un oiseau, d'un enfant. C'est ainsi qu'ils réparent les pertes ou les maladies des âmes par des échanges ou par la transmigration, car les Groenlandais ont aussi le dogme de la métempsycose. Que cette opinion soit ancienne ou nouvelle chez eux, on a remarqué qu'elle était utile aux malheureux. Les pauvres veuves s'en servent pour attirer des secours à leurs enfants abandonnés. Quand un père a perdu son fils, une veuve lui persuadera que l'âme de ce fils vient de passer à l'un de ses enfants, qu'elle a eu sans doute après la mort de celui qu'il s'agit de remplacer; et dès lors le père affligé se fait un devoir d'adopter cet étranger, et prend dans sa maison l'enfant et la mère dont il se croit parent par la transmigration. De tous les dogmes inventés par les hommes, il n'en est point de plus ingénieux, de plus consolant, ni même de plus favorable à la société, que celui de la métempsycose. Heureux encore les peuples qui, n'ayant point vu la lumière de la révélation, ont confiance à cette douce erreur!

Les Groenlandais les plus sensés, dit-on, mais qui ne font pas à beaucoup près le plus grand nombre, croient à une âme spirituelle, qui ne se nourrit point des mêmes aliments que le corps, qui survit à la corruption de ce moule fragile, mais se soutient on ne sait comment. De cette idée d'immortalité naît la croyance d'une vie à venir, qui ne finira jamais; et c'est sur ce genre de vie éternelle que s'exercent la bizarrerie et la liberté des opinions.

Comme les Groenlandais tirent de la mer la meilleure partie de leur sub-

sistance, ils placent leur Élysée au fond de l'océan, ou dans les entrailles de la terre, sous ces rochers qui servent de digues et de soutien aux eaux. Là, disent-ils, règne un été perpétuel (car ils ne connaissent pas de printemps), le soleil n'y laisse pas entrer la nuit, les eaux y sont toujours claires; tous les biens y abondent, c'est-à-dire les rennes, les eiders, les poissons; mais, surtout, les phoques s'y pêchent sans aucune peine, et tombent tout vivants dans des chaudières toujours bouillantes. Mais pour arriver à ces demeures fortunées, il faut l'avoir mérité par l'adresse et la constance au travail : c'est la première vertu des Groenlandais; il faut s'être signalé par des exploits à la pêche, avoir dompté les baleines et les monstres marins, avoir souffert de grands maux, avoir péri dans la mer (car c'est le champ d'honneur), ou en travail d'enfants. Les âmes n'abordent pas en dansant à cet Élysée, mais doivent y glisser pendant cinq jours le long d'un rocher escarpé, tout hérissé de pointes et couvert de sang. On doute si cette opinion n'est pas restée aux Groenlandais de quelque idée du purgatoire, que les Européens y apportèrent il y a neuf ou dix siècles. Les âmes qui doivent acheter l'Élysée par un si rude voyage dans le cœur de l'hiver, portées sur les ailes de la tempête qui les précipite, courent le risque d'éprouver en route une seconde mort qui serait suivie de l'anéantissement : c'est ce que les Groenlandais craignent le plus. Aussi la commisération pour ces âmes souffrantes fait que les parents d'un mort sont pendant cinq jours obligés de s'abstenir de certains aliments (sans doute par une espèce de jeûne), et de tout travail bruyant, si ce n'est celui qu'exige absolument la pêche, de peur de troubler, de fatiguer ou même de faire périr l'âme qui est en route pour l'Élysée.

D'autres placent leur paradis dans les cieux, au dessus des nuages. Il est si facile à l'âme de voler aux astres, que, dès le premier soir de son voyage, elle arrive à la lune, où elle danse et joue aux boules avec les autres âmes : car les aurores boréales ne sont, à l'imagination des Groenlandais, que la danse des âmes. Elles ont leurs tentes autour d'un grand lac, où foisonnent le poisson et les eiders. Quand ce lac déborde, la terre a des pluies, et s'il rompait ses digues, elle éprouverait un déluge universel. On voit que tous les peuples ignorants et sauvages sont prêts à imaginer les mêmes rêveries sur la cause des grandes catastrophes du monde. Cependant, Crantz est porté à croire que ces fables ne sont qu'un reste défiguré de la religion juive, que la tradition a fait circuler et voyager jusqu'aux pôles.

Les partisans de l'Élysée souterrain disent que le paradis céleste est fait pour les paresseux et pour les sorciers, dont les âmes maigriront ou mourront de faim dans les espaces vides de l'air, où qu'elles y seront perpétuellement in-

festées et harcelées par des corbeaux, où elles n'y auront ni paix ni trêve, emportées dans les cieux comme par les ailes d'un moulin. Les partisans du paradis prétendent qu'ils n'y manqueront jamais de nourriture, parce qu'on y mange des têtes de phoques, qui renaissent sans doute de la digestion, car elles ne se consument point. Les sages du Groenland se moquent des deux sectes, et se contentent de dire qu'ils ne savent point quelle sera la nourriture ni l'occupation des âmes après cette vie, mais qu'elles habiteront certainement une demeure de paix. Ceux d'entre eux qui croient à un enfer le placent dans les régions obscures de la terre, où la lumière et la chaleur n'entrent jamais; séjour livré aux remords et aux inquiétudes. Ceux-là, retenus par la crainte de ces peines, mènent une vie régulière et irréprochable.

Ce sont à peu près les idées de religion qu'on retrouve chez les peuples de l'Amérique et les Tartares de l'Asie. Les Groenlandais leur ressemblent par les mœurs, les usages et les opinions; ce qui prouverait que ce peuple sort anciennement de quelque horde ou troupe errante des deux autres nations. Mais on observe que plus on approche du nord, et plus les opinions, ainsi que les traits du visage, se défigurent ou s'éloignent de leur origine primitive. On croit aussi reconnaître quelques traces de la religion des Européens dans les opinions des Groenlandais sur la création et la fin du monde, et sur le déluge. Il est probable qu'ils les tiennent des Norvégiens. Le premier homme, disent-ils, sortit de la terre, la première femme du pouce de l'homme, et de ces deux êtres tout le genre humain. L'homme introduisit toutes les autres choses dans le monde, et la femme y fit entrer la mort en disant de tous ses enfants : « Il faut bien qu'ils meurent, pour faire place à leur postérité. » Un Groenlandais prit des copeaux d'un arbre, les jeta par dessous la jambe dans la mer, et les poissons remplirent l'océan.

Dans la suite des temps, le monde fut noyé par le déluge: un seul homme sauvé des eaux frappa la terre de son bâton : il en sortit une femme, et le monde fut repeuplé. Une des preuves existantes du déluge universel, ce sont, disent les Groenlandais, les débris de coquillages et de poissons qu'on trouve bien avant dans la terre, à une profondeur où l'homme n'habita jamais, et des os de baleine qui couvrent les montagnes les plus élevées. Si Crantz ne prête pas ici ses propres idées aux Groenlandais, ce peuple, qui ne voit pour ainsi dire que la mer, qui ne vit que sur cet élément et des productions de l'océan, qui n'a jamais connu d'autre terre que la sienne, dont il aperçoit aisément les bornes, un tel peuple doit croire que la mer a couvert toute la terre.

Après une longue révolution des siècles entassés, le genre humain disparaîtra de la face du monde; le globe terrestre sera dissous et mis en pièces;



mais enfin il sera purifié du sang des morts par une vaste inondation ; un vent séchera cette poussière bien lavée, la ramassera dans les airs, et la remettra dans une forme plus belle qu'auparavant. Dès lors on ne verra plus de rochers nus et décharnés, et toute la terre ne sera qu'une plaine riante, toujours couverte de verdure et de délices. Les animaux renaîtront pour peupler ces campagnes. Quant aux hommes, l'Être d'en haut soufflera sur eux, et ils revivront. Quel est cet Être d'en haut? Les Groenlandais l'ignorent absolument. Ce peuple, qui se croit le premier né de la terre, dit que les Européens sont issus de petits chiens dont une Groenlandaise accoucha, et qu'elle mit à la merci des flots dans un soulier. « C'est pour cela, dit Égède, si l'on écoute ce peuple ignorant, que nous aimons tant la navigation, et que nous donnons à nos vaisseaux la forme d'un soulier. »

Quoique les fables des nations soient en général fort absurdes, et ne prouvent pour la plupart que la folie ou la sottise de l'esprit humain, il est utile cependant de rapporter ces erreurs dans l'histoire de l'homme, qui serait fort courte si l'on en retranchait la liste de ses extravagances. Les rêveries de la superstition, qui paraissent ridicules, ou même ennuyeuses, à ceux qui les considèrent éparses et isolées, deviennent une source d'instruction pour l'homme éclairé : car, en les comparant et les rapprochant, il y trouve une ressemblance et des rapports si frappants, qu'il ne peut manquer d'en découvrir l'origine, et de voir mille erreurs naître d'une seule, qui prend toutes les modifications que les variétés du climat et la succession des temps et des événements doivent y apporter.

Les Groenlandais imaginent des esprits supérieurs et inférieurs, qui ressemblent aux dieux de la première et de la seconde classe qu'adoraient les peuples savants de l'antiquité. Parmi les esprits d'en haut, il en est deux qui dominent dans le monde, l'un bon, l'autre méchant. Le bon principe s'appelle *Torngarsuk*. C'est celui que les angekoks, ou devins du Groenland, vont consulter, disent-ils, dans son empirée souterrain, sur la température des saisons à venir. Sa figure est un problème : les uns disent qu'il n'a point de forme; d'autres, qu'il est comme un grand ours; quelques uns le font de la taille haute d'un homme, avec un seul bras; quelques autres, aussi petit que le doigt. Il est immortel; mais il peut être tué si quelqu'un lâche un vent dans la maison où le magicien l'évoque : cela veut dire qu'il suffit de se moquer des sorciers pour chasser les esprits. Le mauvais principe est un esprit femelle, mais anonyme. C'est, disent les Groenlandais du nord, la fille d'un puissant angekok, qui sépara l'île de Disko du continent, où elle était jointe près de Bals-Fiord, et la poussa deux cents lieues plus loin vers le pôle. Cette Proserpine habite sous la mer, dans un vaste palais, où sa puissance magique

enchaîne tous les animaux de l'océan. Dans la cuve d'huile qui entretient sa lampe nagent tous les oiseaux aquatiques. Les portes de son palais sont gardées par de terribles phoques qui rampent à l'entrée ; mais le seuil en est encore défendu par une espèce de Cerbère qui ne dort que le temps d'un clin d'œil, et ne peut être surpris. Quand les Groenlandais éprouvent la famine sur mer, ils députent et paient un angekok pour aller apaiser la malignité femelle. Son esprit familier le guide à travers le sein des mers et de la terre. Il passe par la région des âmes heureuses qui vivent dans la gloire et les plaisirs ; ensuite il arrive aux bords du vaste abyme, à l'entrée duquel une petite roue, unie comme la glace, tourne avec une incroyable vitesse. Alors l'esprit familier prend le prophète par la main, et glisse avec lui le long d'une corde suspendue dans l'abyme : c'est ainsi qu'ils passent au milieu des phoques, dans le palais de la furie. Dès qu'elle voit ces intrus, elle s'agite, écume et frémit de colère ; elle met le feu aux ailes de quelques eiders. L'odeur de la fumée suffoque l'angekok et son guide, qui se rend prisonnier de la divinité. Mais bientôt ces héros la saisissent avant qu'elle ait vomi tous les poisons de sa rage, la tiennent par les cheveux, et lui arrachent tous les caractères magiques dont le pouvoir caché retenait les habitants de la mer au fond de ses abymes. Dès que ce charme est rompu, les captifs remontent à la surface de l'océan, et le champion retourne sans peine et sans danger vers la flotte des pêcheurs qui l'avaient député.

Les Groenlandais n'aiment point l'esprit femelle, parce qu'il leur fait plutôt du mal que du bien. Ils ne le craignent point, parce qu'ils ne le croient pas assez méchant pour se faire un plaisir de tourmenter les hommes ; mais, disent-ils, il se plaît à garder la solitude dans son palais de délices, et l'environne de dangers pour empêcher qu'on ne vienne l'y troubler. Cet esprit femelle n'est qu'un esprit mélancolique qui fuit les hommes, au lieu que l'esprit méchant les poursuit. Le bon principe ne les défend pas toujours ; cependant les Groenlandais aiment le leur, et quand les Européens leur parlent de Dieu, ces sauvages croient que c'est de leur Torngarsuk, quoiqu'ils n'attribuent pas à celui-ci la création et l'empire de toutes choses. Du reste, ils ne lui adressent ni culte, ni prière, pensant qu'il est trop bon pour attendre des vœux et des offrandes ; mais, par une inconséquence que Crantz n'explique pas, ils ont la coutume, dans leur chasse ou leur pêche, de mettre auprès d'une grande pierre un morceau de la graisse ou de la peau de l'animal qu'ils prennent, et surtout de la chair du premier renne qu'ils auront tué, et quand on leur demande la raison de cet usage, ils répondent qu'ils le tiennent de leurs pères, qui le pratiquaient pour être heureux dans leurs entreprises.

Les Groenlandais, entraînés par cette faiblesse qui semble être naturelle à

l'homme de multiplier les êtres invisibles, ont peuplé d'esprits tous les éléments. Ils en ont dans l'air qui attendent les âmes au passage pour leur arracher les entrailles et les dévorer; mais ces esprits sont maigres, tristes, noirs et ténébreux comme le Saturne des Grecs. Ils en ont dans l'océan qui tuent et mangent les renards quand ils viennent pour attraper du poisson sur les bords de l'eau. Ils ont des esprits ignés qu'ils voient voler dans les phosphores ou feux follets. Ces esprits habitaient la terre avant le déluge, et quand elle fut submergée, ils se métamorphosèrent en flamme, et se retirèrent dans le creux des rochers. On les accuse de dérouter et d'égarer les hommes qui vont rejoindre leurs camarades; mais pourtant ces esprits ne sont point malfaisants. Il y a des génies pour les montagnes : les uns sont des géants de douze pieds de taille; les autres, des pygmées qui n'ont qu'un pied de haut, mais très ingénieux, dit-on, au Groenland, car ils ont appris aux Européens tous les arts qu'ils possèdent. Il y a des esprits d'eau douce : ainsi, quand les Groenlandais rencontrent une source ou fontaine inconnue, un angekok, ou, en son absence, le plus ancien de la troupe doit boire le premier de cette eau nouvelle, pour la délivrer des esprits malins. Cette engeance est répandue partout. Si les femmes qui ont de petits enfants, ou qui sont dans le deuil, tombent malades après avoir mangé de certains mets, elles s'en prennent aux esprits des substances comestibles, qui les ont poussées à passer les bornes et les règles de l'abstinence. Les Groenlandais reconnaissent une sorte de Mars. Il a pour cortége les esprits de la guerre, qui sont ennemis du genre humain, et qui habitent, disent-ils, à l'orient de leur pays : c'est de là que les Norvégiens abordèrent à la côte orientale de Groenland. Ce pays a son Éole, qui préside aux glaces, et commande au beau temps. Le soleil et la lune ont aussi leurs esprits tutélaires, qui furent autrefois des hommes, si l'on en croit la vanité du peuple groenlandais, ou plutôt la charlatanerie de ses devins. Ceux-ci font mille contes de spectres et de fantômes, qui semblent forgés pour nuire aux hommes en épouvantant les oiseaux et les poissons. Il n'y a que les angekoks qui les voient, et, pour mieux les voir, ils vont à la chasse les yeux bandés, prennent ces spectres, les mettent en pièces, ou les mangent. C'est ainsi que s'élève un empire fantastique dans la timide imagination des hommes pour y créer et détruire des êtres au gré de l'intérêt, père des crimes et des mensonges.

Les magiciens du Groenland se disposent par des épreuves à l'initiation, c'est-à-dire à converser avec les esprits qui habitent les éléments, car il faut en avoir nécessairement un à sa disposion pour être angekok, ou réputé magicien. Ils se retirent donc loin du commerce des hommes, dans quelque ermitage ou solitude, occupés à de profondes méditations, et demandant à Torn-

garsuk de leur envoyer un de ces esprits subalternes. Enfin, à force de jeûnes, de maigreur et de contemplation, l'aspirant parvient à se troubler l'esprit jusqu'à voir des fantômes et des monstres bizarres qui lui apparaissent. Il croit que ses rêveries sont les esprits qu'il cherche, et, dans l'effervescence de son imagination, son corps s'ébranle et s'excite à des convulsions qu'il chérit et qu'il travaille à fomenter de plus en plus. Ceux qui s'adonnent dès leur jeunesse à l'art des convulsions, sous la direction de quelque maître consommé dans ce métier lucratif, sont initiés à peu de frais et sans peines. Quand on veut invoquer Torngarsuk, il faut s'asseoir sur une pierre, et lui adresser sa prière. A son apparition, l'adepte effrayé tombe mort, et reste trois jours en cet état. Ensuite le grand esprit le ressuscite, et lui donne un génie familier, qui, l'instruisant de la science et de la sagesse utile à sa profession, le conduit dans les cieux et les enfers en très peu de temps.

Mais ce voyage ne peut se faire avant l'automne : c'est la saison la plus favorable pour voyager au ciel, parce qu'on y peut monter alors par la commodité des arcs-en-ciel. D'un autre côté, les nuits de l'hiver et ses longues ténèbres sembleraient bien propres à ce pèlerinage, d'autant plus que la région des nuages, qu'on compte pour le premier ciel, est alors fort voisine de la terre. Quoi qu'il en soit, le nouvel angekok commence par battre du tambour, faisant toutes sortes de contorsions et grimaces pour arriver à l'enthousiasme par l'épuisement de ses forces. Ensuite il s'approche de la porte de la maison, prie quelqu'un de lui lier avec une corde la tête entre les jambes, et les mains derrière le dos, ordonnant que toutes les lampes de la maison soient éteintes et les fenêtres fermées, car l'œil de l'homme ne doit pas être témoin de son entrevue avec l'esprit. Personne ne doit se remuer, ni même se gratter la tête, de peur que l'esprit n'en soit troublé, c'est-à-dire que la friponnerie ne soit découverte. Après que l'inspiré a commencé à chanter, accompagné des voix de l'assemblée en chœur, il soupire, souffle, écume avec un grand bruit et des gémissements, conjurant son esprit de descendre ou de monter à lui. Si l'esprit est sourd à ses cris, et ne vient point, l'âme de l'inspiré va le chercher. Pendant qu'elle s'envole, l'homme est tranquille quelque temps ; puis il s'anime et s'exalte insensiblement jusqu'aux éclats de joie, qu'il accompagne pour l'ordinaire d'un certain sifflement qui, dit Crantz, d'après un témoin oculaire, est semblable au gazouillement des oiseaux qui voleraient en troupe sur un toit, et de là dans la maison. Mais si l'esprit se rend aux vœux de l'inspiré, il s'arrête au seuil de la porte. L'angekok s'entretient avec lui de tout ce que les Groenlandais veulent savoir. On entend distinctement les deux voix des interlocuteurs, l'une en dehors et l'autre en dedans de la maison. La réponse de l'esprit est toujours obscure. Les

auditeurs tâchent de l'interpréter, et s'ils n'en peuvent venir à bout, ils prient l'esprit d'en donner à son inspiré une explication plus claire. Quelquefois un autre esprit s'en mêle pour embrouiller l'oracle ; de façon que, ni l'angekok, ni son auditoire, n'y comprennent rien. Mais la solution ou le sens de l'énigme est alors si équivoque, que l'honneur de l'inspiré reste toujours à couvert si la prédiction n'est pas accomplie.

Que si la mission est d'une certaine importance, il s'envole avec son esprit au royaume des âmes, où il est admis à conférer avec un des sages fameux, pour savoir quelle sera la destinée du malade qui l'envoie chercher une nouvelle âme ou la santé. Quelquefois l'inspiré descend vers la divinité des enfers, où il met en liberté les animaux enchantés par la magie de cette Circé. Mais bientôt il remonte avec des cris terribles et battant du tambour, car il a trouvé le moyen de se dégager de ses liens. C'est alors que, prenant l'air d'un homme fatigué de son voyage, il débite une longue histoire de tout ce qu'il y a vu et entendu; puis, finissant par une chanson, il fait le tour de l'assemblée et donne sa bénédiction avec un aspersoir. C'est la fin du mystère : on rallume les lampes, et l'on voit l'angekok couché par terre, et si harassé, qu'il ne peut plus parler.

Au reste, tous les Groenlandais ne réussissent pas à cet art divin des inspirations. Quand un homme a appelé dix fois son esprit au son du tambour sans aucun succès, il doit renoncer au métier de prophète. S'il réussit un certain temps de suite, il peut aspirer au premier rang de cette espèce de sacerdoce : alors il lui suffit de prophétiser dans une chambre noire, sans se faire lier le cou ni les pieds. Il adresse ses vœux à l'esprit par des chants et des coups de tambour : si l'esprit le juge digne d'être exaucé, ce qui n'arrive pas toujours, un ours blanc vient traîner l'inspiré par les pieds dans la mer, où ce bienheureux est dévoré par un autre ours et par un phoque. Mais peu de temps après, ces monstres le vomissent dans sa chambre obscure, et l'esprit monte du sein de la terre pour ressusciter le corps de l'inspiré. Cet homme est alors archi-magicien.

Un artifice aussi grossier se trahit de lui-même; les missionnaires chrétiens voient la fraude trop à découvert pour soupçonner que le diable y puisse avoir quelque part. Ces devins ne sont pas non plus de purs charlatans; ce sont, ou des gens d'une certaine habileté, ou des enthousiastes dupes de leur imagination, ou des imposteurs effrontés. Parmi ces angekoks, il y a des espèces de sages qui ont quelques connaissances de la nature, soit qu'ils les tiennent des leçons de leurs prédécesseurs, ou de leurs propres réflexions. Ils jugent assez sûrement du temps favorable ou contraire à la pêche, et savent prédire d'avance au peuple le bonheur ou le malheur qui peut venir des

circonstances locales et momentanées de ses entreprises. Avec les malades ils ont une routine assez sûre, ou bien l'art de les flatter et de les amuser par de vaines paroles ou par des remèdes dont un peu de charlatanerie est le premier ingrédient. Tant qu'ils espèrent de les guérir, ils procèdent par un régime, ou une diète qui n'est pas absolument ridicule. Quand le raisonnement et la pratique leur ont donné un certain crédit, on suit aveuglément leurs conseils. En un mot, les angekoks sont les gens d'esprit, les médecins, les casuistes, les philosophes et les théologiens du Groenland, titres assez incompatibles en bien d'autres pays.

Quand un Européen entre sérieusement en conférence avec ces sortes de devins, ils avouent qu'ils n'ont point eu d'apparitions, ni de conversation avec les esprits, et ne se vantent point de faire des miracles; mais ils allèguent, en faveur de leur profession, la tradition de leurs pères, qui certainement, disent-ils, ont eu des révélations, ont opéré des guérisons extraordinaires et fait des choses prodigieuses. Pour nous, ajoutent-ils, nous devons recourir aux visions et aux convulsions pour donner du poids à nos discours et de la vogue à nos opérations parmi le peuple simple et grossier.

Il y a cependant de ces devins qui, même après avoir embrassé le christianisme, ont assuré qu'ils étaient tombés de bonne foi dans cette profession d'imposture, séduits par de fausses visions que la chaleur du sang et du cerveau leur présentait pour des révélations, et dont ils sortaient avec l'esprit frappé comme d'un songe violent. On sait que la force de l'imagination peut produire de semblables prestiges, et que les peuples ignorants s'affectent vivement des songes, auxquels ils sont d'ailleurs très sujets : car la superstition enfante les songes, qui nourrissent leur mère. Les Groenlandais nouvellement baptisés, à qui l'on enseigne que le diable étend et exerce sa puissance jusque sur la terre, disent à la vérité qu'il peut se mêler des opérations de leurs devins, mais qu'en général il y entre bien plus de supercherie que de sortilége.

Ces prétendus magiciens ne manquent pas de faire accroire qu'ils peuvent ôter ou laisser des maladies, enchanter et désenchanter les flèches des chasseurs, évoquer les esprits bienfaisants et chasser les spectres. C'est ainsi qu'ils se font craindre, respecter et payer pour le bien ou pour le mal qu'ils se prétendent capables d'attirer sur les hommes. Quand ils approchent d'un malade, s'il a la patience de les écouter, ils lui marmottent des paroles, ou lui soufflent au visage pour le guérir ou lui donner une âme en santé. Pour savoir s'il doit se remettre ou mourir de sa maladie, ils lui attachent autour de la tête une corde à travers laquelle ils passent un bâton, puis ils lui soulèvent la tête et la laissent retomber : s'ils la trouvent légère, le malade gué-

[...]: pesante, il mourra. Veulent-ils deviner si un homme embarqué qui n'est pas revenu dans sa maison au temps où l'on s'attendait à l'y revoir est mort ou vivant, ils soulèvent de la même façon la tête de son plus proche parent, et, mettant un vase d'eau sous lui, ils regardent dans un miroir, et devinent si l'homme absent est submergé avec son kaiak, ou s'il y rame tranquillement assis et sans danger. De même ils citent l'âme d'un homme qu'ils veulent tourmenter d'un maléfice à comparaître devant eux dans une chambre noire; ils la percent d'une pique, et l'homme doit périr d'une mort lente. Mais ces sortiléges malfaisants appartiennent de préférence aux vieilles femmes, qui n'ont pas d'autre moyen de vivre. Une branche de leur art mensonger est de prétendre désenfler et guérir ceux qu'elles ont ensorcelés, en tirant de leurs jambes enflées des morceaux de chair ou de cuir qu'elles ont soin de cacher dans leur bouche, avant de sucer la plaie ou l'enflure.

Ces mauvais jongleurs ont enfin décrédité leur profession, surtout depuis que les missionnaires en ont dévoilé le grossier artifice, et quelques Groenlandais eux-mêmes en sont désabusés au point qu'un d'entre eux prit une fois un angekok durant son prétendu voyage aux enfers, et l'emporta dans sa maison comme un chat dérobé. Malgré cela, le peuple qui croit avoir observé l'accomplissement de plusieurs prophéties, et la guérison de beaucoup de malades par l'entremise des angekoks, s'obstine toujours à croire leur art divin et surnaturel. Mais ce qui l'endurcit le plus dans ce fol entêtement, c'est le courage de ces devins, qui, plutôt que de s'avouer dupes ou trompeurs, ont mieux aimé mourir martyrs, disaient-ils, de l'inspiration et des vérités célestes. D'ailleurs, ceux des Groenlandais qui rient de la confiance du peuple en ces illusions ne laissent pas de suivre les ordonnances ridicules de ces sorciers médecins, sous prétexte que, si elles ne font aucun bien, elles ne peuvent faire de mal; raison de crédulité qui de tout temps donna du crédit aux plus folles erreurs.

Ces ordonnances ne consistent qu'en des régimes indifférents, ou bien en des amulettes. Le régime se prescrit aux gens en santé comme aux malades. Quand un homme meurt, ceux qui se portent bien doivent s'abstenir de certains aliments et de certains travaux. S'ils ont touché le cadavre du mort, il faut qu'ils jettent les habits qu'ils avaient alors. Les femmes en couche, si l'on en croit les devins, ne doivent pas manger au grand air; personne ne peut boire dans leur coupe, ni allumer la mèche de leur lampe; elles-mêmes ne doivent rien faire cuire. Elles mangeront d'abord du poisson, puis de la viande, mais toujours de la chasse ou de la pêche de leur mari. Celui-ci ne doit travailler ni rien faire durant quelques semaines, si ce n'est pour le besoin extrême, de peur que l'enfant ne meure. On prétend que ces ordonnances

sont d'utiles précautions pour la santé de la mère ou de l'enfant ; mais les mœurs et le tempérament des Groenlandaises ne permettent guère d'imaginer tous ces ménagements, à moins qu'on ne les ait jugés nécessaires pour favoriser ou conserver la population, trop peu secondée par le climat.

Quant aux amulettes, elles sont en si grand nombre, que chacun se moque de celles d'un autre. C'est ordinairement un morceau de bois, de pierre ou d'os, un bec ou un ongle d'oiseau qu'on se pend au cou, ou bien quelques pièces de cuir qu'on s'attache autour du front, du bras, ou sur la poitrine. Ces reliques sont faites pour préserver des esprits, des maladies ou de la mort, ou pour garantir les enfants de la peur, mal qui, s'ils ne l'avaient pas, leur viendrait du remède. Les Groenlandais prétendent encore que ces amulettes portent bonheur, et lorsqu'ils veulent attirer sur leurs enfants des talents et de l'industrie, ils prient un Européen de souffler sur eux l'esprit de son pays, ou de permettre qu'ils attachent à ces petites créatures un morceau de ses habits ou de ses vieux souliers. Quand on s'embarque pour la pêche de la baleine, non seulement il faut éteindre toutes les lampes dans les tentes, de peur de blesser l'odorat fin et délicat de la baleine, mais les kaiaks sont aussi chargés d'amulettes, comme les pêcheurs, pour être préservés du naufrage. Cependant ils n'y sont que plus exposés, par la folle confiance et la témérité que ces vaines sauvegardes inspirent aux hommes.

Sciences.

On n'attend pas sans doute un article sur les sciences dans l'histoire d'un peuple qui doit être le plus ignorant de notre hémisphère. Le mot savoir suppose des études, des spéculations, des méthodes, en un mot des connaissances raisonnées. Et si, dans nos états les plus policés de l'Europe, tant d'hommes restent encore plongés dans l'ignorance, comment oserait-on parler des sciences d'un peuple qui n'a seulement pas l'usage ni l'idée de l'écriture !

Leur arithmétique est très bornée : car, quoiqu'ils puissent compter jusqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs mains et de leurs pieds, leur langue ne leur fournit de noms de calcul que jusqu'au nombre cinq, de sorte qu'ils répètent quatre fois cette nomenclature pour arriver au nombre de vingt. Cependant ils ont des mots particuliers pour exprimer six, onze et seize. Mais comme ils savent que chaque homme a vingt doigts, quand ils veulent exprimer le nombre de cent, ils disent cinq hommes. En général, toute quantité au dessus de vingt est innombrable pour un Groenlandais qui ne se piquera pas d'être arithméticien.

Ce qu'ils possèdent le mieux est leur généalogie ; ils peuvent compter jusqu'à dix de leurs ancêtres en ligne directe, avec les branches collatérales. Ils ne négligent pas cette science, parce qu'elle leur est utile. Un Groenlandais pauvre ne manquera point du nécessaire s'il peut prouver qu'il est parent d'un homme aisé, car chez ce peuple personne ne rougit d'avoir des parents dans la pauvreté, ni ne refuse de les en tirer quand il le peut.

La sublime vertu parmi les Groenlandais, c'est l'art et le soin de faire sa fortune, c'est-à-dire de pourvoir aux premiers besoins de la nature. C'est là leur noblesse, qu'ils croient héréditaire, et non sans fondement. Le fils d'un célèbre pêcheur succède ordinairement au talent et à la réputation de son père, même quand il l'aurait perdu dans l'enfance, et qu'il n'aurait pas été guidé par la main paternelle.

Ils avaient si peu d'idée de l'écriture, qu'au commencement de leur commerce avec les Européens, ils étaient effrayés de voir, disaient-ils, le papier parler ; ils n'osaient porter une lettre d'un homme à un autre, ni toucher un livre, s'imaginant qu'il y avait du sortilége à peindre les pensées et les paroles de quelqu'un avec des caractères noirs sur du papier blanc. Quand un ministre luthérien leur lisait les commandements de Dieu, ils croyaient sérieusement qu'il devait y avoir hors du livre une voix qui les lui soufflait. Mais aujourd'hui ils se chargent volontiers des lettres qu'on leur donne pour les colonies danoises, parce qu'ils sont bien payés de leurs peines ; il y a même de l'honneur, à leur avis, à porter ainsi la voix d'un homme à plusieurs lieues de distance. Quelques uns d'entre eux ont poussé l'art d'écrire jusqu'à envoyer leurs demandes et leurs promesses aux facteurs étrangers tracées avec du charbon sur une pièce de cuir ou de parchemin, marquant la quantité de marchandises qu'ils veulent, celles qu'ils rendront en échange et le nombre de jours qui doivent s'écouler jusqu'au paiement, par autant de barres ou de lignes. Mais ce qui les étonne, c'est que les Européens, qui sont si savants, ne puissent pas entendre les hiéroglyphes du Groenland aussi aisément que les caractères bien plus difficiles de notre écriture.

Leur chronologie est si peu de chose qu'ils ne savent pas même leur âge. Ils comptent les années par hivers, et les jours par nuits, parce qu'en effet la nuit embrasse les deux tiers de leur vie. Quand ils ont dit qu'une personne a vécu vingt hivers, ils sont au bout de leur calcul. Cependant depuis un certain temps ils se sont fait des époques, comme l'établissement d'une colonie ou l'arrivée d'un missionnaire. C'est de ces grands événements que chacun date l'histoire de sa vie. Ils ont leur manière de diviser l'année en saisons : ce n'est point par les équinoxes, qu'ils n'ont pas encore appris à fixer ; mais ils devinent le solstice d'hiver quelques jours d'avance, du moins

vers le midi du Groenland, par un reste des rayons du soleil qu'ils voient briller un moment sur la cime des rochers, et c'est alors qu'ils célèbrent le renouvellement de l'année. De cette époque ils comptent trois mois jusqu'au printemps, où ils s'apprêtent à changer leurs cabanes en tentes. Le quatrième mois, c'est-à-dire celui d'avril, leur est annoncé par l'apparition de petits oiseaux et par la ponte des corbeaux. Au cinquième, ils reçoivent la première visite des phoques, qui viennent, avec toute la jeunesse d'une nouvelle race, enrichir et réjouir leurs côtes. Le mois de juin est marqué par la naissance des eiders; mais alors ils perdent de vue la lune, dont le soleil absorbe la lumière dans l'éclat permanent de quelques jours sans nuit. Au défaut de lunaisons, les Groenlandais se guident en été par la marche des ombres des rochers, dont le sommet leur sert de cadran ou de style, non pour marquer les heures, mais les jours. Sans doute que, dans le temps où le soleil ne quitte pas leur horizon, ils comptent chaque jour renaissant au point de la plus grande projection des ombres qui tombent des rochers exposés à l'orient. C'est par la direction et la progression de ces ombres qu'ils prévoient le retour des phoques, l'arrivée ou le départ de certaines troupes de poissons ou d'oiseaux; enfin le temps de plier leurs tentes et de rebâtir des maisons.

Ils divisent le jour par le flux et le reflux de la mer, dont ils subordonnent les périodes aux phases de la lune, tant qu'ils aperçoivent cet astre. La nuit est encore plus facile à diviser pour eux, par le lever et le coucher de certaines étoiles.

C'est là tout ce qu'ils savent de la connaissance des temps. Quant à celle du monde en général, ils pensent que la terre est immobile sur ses gonds, mais que ses pivots sont tellement usés de vieillesse, qu'ils se brisent souvent, et que tout le globe serait en pièces depuis long-temps, si les angekoks n'étaient continuellement occupés à réparer ces ruines. Ces imposteurs les entretiennent dans cette illusion grossière, en apportant quelquefois au peuple des morceaux de bois rompus, qu'il prend pour les débris de la grande machine. Le ciel ou le firmament a son axe appuyé, disent les Groenlandais, sur le sommet d'une grande montagne placée au nord, et fait ses révolutions autour de son centre.

Leur astronomie ne contient que des fables. Ils vous diront que tous les corps célestes sont des Groenlandais, ou des animaux qui, par une fatalité singulière, ont été transportés au firmament, et qu'en conséquence de leur ancienne nourriture, les astres dont ils ont pris la forme sont pâles ou rouges. Les planètes en conjonction sont deux femmes qui se visitent ou se querellent. Les étoiles tombantes sont des âmes qui vont faire un tour aux en-

fers, pour voir ce qui s'y passe. Ils appellent la constellation de la grande ourse *la renne ;* les sept étoiles de cette constellation sont autant de chiens de chasse aux trousses d'un ours; et ces étoiles servent aux Groenlandais pour connaître le retour de la nuit dans l'hiver. Les gémeaux sont pour eux *la poitrine du ciel*, et le baudrier d'Orion leur représente *des hommes égarés* qui, ne sachant plus retrouver leur chemin au retour de la pêche des phoques, furent transportés aux cieux.

Le soleil et la lune étaient frère et sœur. Ils jouaient un jour avec d'autres enfants dans les ténèbres, lorsque Malina, ennuyée des poursuites de son frère Anninga, frotta ses mains à la suie des lampes, et barbouilla le visage de celui qui la poursuivait, afin de le reconnaître au grand jour; et de là viennent les taches de la lune. Malina voulut s'échapper; mais son frère la poursuivit jusqu'à ce que, prenant son vol dans les cieux, elle y fut changée en soleil; et son frère, restant en chemin, fut la lune, qui poursuit encore le soleil, et tourne autour de lui comme pour l'attraper. Lorsqu'il est harassé de fatigue et de faim (c'est au dernier quartier), il met son équipage de chasse et de pêche sur un traîneau tiré par quatre grands chiens, et reste quelques jours à se refaire et à s'engraisser, ce qui produit la pleine lune. Cet astre se réjouit de la mort des femmes, et le soleil de celle des hommes; aussi, les uns ferment leurs portes aux éclipses du soleil, et les autres aux éclipses de lune, car Anninga rôde alors autour des maisons pour piller les viandes et les peaux, et pour tuer ceux qui n'ont pas observé fidèlement l'abstinence ou la diète religieuse que les devins ont prescrite sans doute. Aussi cache-t-on alors ses provisions, et les hommes, portant leurs effets et leurs chaudières sur le toit de la maison, frappent dessus à coups redoublés en parlant tous ensemble, pour effrayer la lune, et l'obliger de retourner à sa place. Aux éclipses de soleil, les femmes prennent les chiens par les oreilles : s'ils crient, c'est un signe certain que la fin du monde n'est pas encore prochaine, car les chiens, qui existaient avant les hommes, doivent avoir un plus sûr pressentiment de l'avenir; mais s'ils ne criaient pas, malheur qu'on a soin de prévenir par le mal qu'on leur fait, tout serait perdu, l'univers croulerait, il n'y aurait plus de Groenlandais.

Lorsqu'il tonne par hasard, ce sont deux vieilles femmes qui habitent une petite maison dans l'air, et s'y battent pour une peau de phoque bien tendue. Dans la dispute, la maison s'écroule, les lampes sont brisées, et le feu se disperse dans les airs. Voilà la cause du tonnerre et des éclairs. C'est avec de pareilles fables que les habitants du Groenland amusent les enfants, les gens crédules et les étrangers qui les veulent écouter. Du reste, s'ils ont peu d'astronomie, ils sont exempts d'astrologie, et ne se tourmentent pas à chercher dans

le ciel, ni dans le vol ou le chant des oiseaux, ce qui doit arriver sur la terre; contents d'étudier et de prévoir les changements des temps dans la température de l'air, et dans l'aspect de l'horizon nébuleux ou serein.

Funérailles. Chant de mort.

Dès qu'un Groenlandais est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits et ses bottes, et on lui attache les jambes contre les hanches, sans doute afin que son tombeau soit plus court. Aussitôt qu'il est mort, on jette ce qui touchait à sa personne, de peur d'en contracter une contagion de malheur. Tous les gens de la même maison doivent aussi mettre dehors tous leurs effets jusqu'au soir, où l'odeur du cadavre sera évaporée. Ensuite on pleure le mort en silence pendant une heure, et l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison, mais par la fenêtre, et si c'est dans une tente, on l'enlève par une ouverture qu'on fait par derrière, en tirant une des peaux qui ferment l'enceinte de la tente. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, disant : *Pikserrukpok*, c'est-à-dire il n'y a plus rien à faire ici pour toi. Cependant le tombeau, qui, pour l'ordinaire, est de pierre, se prépare au loin et dans un endroit élevé. On met un peu de mousse sur la terre au fond de la fosse, et par dessus la mousse on étend une peau. Le corps, enveloppé et cousu dans la plus belle pelisse du mort, est porté par son plus proche parent, qui le charge sur son dos ou le traîne par terre. On le descend dans la tombe, puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon vert, et par dessus on entasse de grosses pierres larges, pour garantir le corps des oiseaux et des renards. On met à côté de son tombeau son kaiak, ses flèches et ses outils; ou, si c'est une femme, on lui laisse son couteau et ses aiguilles, car les morts auraient beaucoup de chagrin d'être privés de ces attirails, et le chagrin ne fait pas de bien à leur âme. D'ailleurs, bien des gens pensent qu'on a besoin de ces ressources pour vivre dans l'autre monde. Ces gens-là mettent la tête d'un chien sur le tombeau d'un enfant : car l'âme d'un chien, disent-ils, sait trouver son chemin partout, et ne manquera pas de montrer au pauvre enfant, qui ne sait rien, le chemin des âmes. Mais depuis qu'on s'est aperçu que les effets qu'on mettait sur les tombeaux avaient été volés, sans crainte de la vengeance des spectres ou des mânes des morts, quelques Groenlandais ont supprimé ces sortes de présents ou d'offrandes. Cependant, ils ne se servent point de ces effets, mais ils les vendent à d'autres, qui n'ont aucun scrupule de ce marché.

Un enfant à la mamelle qui ne digère encore que le lait, ou ne peut trouver une nourrice, est enterré vif avec sa mère morte, ou peu de temps après

elle, quand le père n'a pas le moyen de le conserver, ni le cœur de le voir souffrir plus long-temps. Quel tourment et quel horrible office pour un père d'enterrer ainsi son propre fils tout vivant! Mais il faut avoir eu un fils, il faut l'avoir perdu, pour sentir cette affreuse situation. Une veuve qui sera déjà vieille, affligée et malade, sans enfants ni parents qui soient en état de la soutenir, est ensevelie dès son vivant, et l'on vous dit encore que c'est un acte de pitié que d'épargner ainsi à cette malheureuse créature la peine de languir dans un lit de douleur, d'où elle n'a point d'espérance de se relever; que c'est soulager sa famille d'un fardeau trop onéreux à la tendresse même. Mais, dit Crantz, c'est plutôt avarice, insensibilité, car on n'enterre pas de même un vieillard inutile, à moins qu'il n'ait point de parents; encore aime-t-on mieux le conduire dans quelque île déserte, où on l'abandonne à sa cruelle destinée. Triste et malheureuse condition de la vie sauvage, où la nature force la pitié même à devenir féroce!

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi retournent à la maison du deuil. Les hommes y sont assis dans un morne silence, les coudes appuyés sur leurs genoux, et la tête dans leurs mains; les femmes, prosternées la face contre terre, pleurent et sanglotent à petit bruit. Le plus proche parent du mort prononce son éloge funèbre ou une élegie qui contient les bonnes qualités de celui qu'on regrette. A chaque période ou strophe de sa chanson, l'assemblée l'interrompt par des pleurs et des lamentations éclatantes qui redoublent à la fin de l'éloge. Le gémissement des femmes, surtout, est d'un ton vraiment lugubre et touchant. Une pleureuse mène ce concert funèbre, qu'elle entrecoupe de temps en temps par quelques mots échappés à la douleur; mais les hommes ne se font entendre que par des sanglots. Enfin, le reste des provisions comestibles que le défunt a laissées est étalé sur le plancher, et les gens du deuil s'en régalent. Ils répètent leurs visites de condoléance durant une semaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres chez le mort. Sa veuve doit toujours porter ses habits les plus vieux, déchirés et sales; jamais elle ne se lave; elle se coupe les cheveux ou ne paraît qu'échevelée, et quand elle sort, elle a toujours une coiffure de deuil. La maîtresse de la maison qui reçoit les visites dit à tous ceux qui entrent : « Celui que vous cherchez n'y est plus, hélas! il est allé trop loin »; et les pleurs recommencent. Ces lamentations se renouvellent pour une demi-heure chaque jour, durant des semaines et quelquefois un an entier, selon l'âge qu'avait le défunt ou l'importance dont il était à sa famille. Quelquefois on va le pleurer sur sa tombe, et les femmes surtout aiment à lui réitérer ces tristes devoirs. Les hommes, moins sensibles, ne portent guère d'autres marques de deuil que les cicatrices des blessures qu'ils se font quelquefois

dans les premiers transports de la douleur, comme une preuve d'une affliction profonde qui pénètre l'âme et le corps tout à la fois.

Rien ne convient mieux à la fin de cet article des funérailles qu'une chanson funèbre rapportée par Dalager, et prononcée par une père qui pleurait la mort de son fils. Heureux encore les pères qui peuvent parler dans ces sortes d'afflictions!

« Malheur à moi, qui vois ta place accoutumée, et qui la trouve vide! Elles sont donc perdues les peines de ta mère pour sécher tes vêtements! Hélas! ma joie est tombée en tristesse; elle est tombée dans les cavernes des montagnes. Autrefois, lorsque je revenais le soir, je rentrais content, j'ouvrais mes faibles yeux pour te voir, j'attendais ton retour. Ah! quand tu partais, tu voguais, tu ramais avec une vigueur qui défiait les jeunes et les vieux Jamais tu ne revenais de la mer les mains vides, et ton kaiak rapportait toujours sa charge d'eiders ou de phoques. Ta mère allumait le feu, pressait la chaudière, et faisait bouillir la pêche de tes mains. Ta mere étalait ton butin à tous les conviés du voisinage, et j'en prenais aussi ma portion. Tu voyais de loin le pavillon d'écarlate de la chaloupe, et tu criais de joie : Voilà le marchand qui vient. Tu sautais aussitôt à son bord, et ta main s'emparait du gouvernail de sa chaloupe. Tu montrais ta pêche, et ta mère en séparait la graisse. Tu recevais des chemises de lin et des lames de fer pour le prix du fruit de tes harpons et de tes flèches. Mais à présent, hélas! tout est perdu. Ah! quand je pense à toi, mes entrailles s'émeuvent au dedans de moi. Oh! si je pouvais pleurer comme les autres, du moins je soulagerais ma peine. Eh! qu'ai-je à souhaiter désormais en ce monde? La mort est ce qu'il y a de plus désirable pour moi. Mais si je mourais, qui prendrait soin de ma femme et de nos autres enfants? Je vivrai donc encore un peu de temps, mais privé de tout ce qui réjouit et console l'homme sur la terre. »

MOEURS DES AMÉRICAINS AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

MISTRESS TROLLOPE.

VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS ET DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

L'Europe s'était ruée sur l'Amérique avec une frénétique avidité comme sur une proie qui lui appartenait, et s'était approprié cet immense pays sans s'inquiéter des droits de ses habitants, parquant dans les forêts et dans quelques cantons sauvages ceux qui refusaient de se soumettre à ses lois. Mais un jour un cri de liberté retentit d'échos en échos, l'Amérique chassa l'étranger et se fit Amérique, et ses dominateurs, naguère si arrogants, durent s'estimer heureux qu'elle voulût bien leur abandonner quelques coins de terre qu'elle avait de trop.

En quelques années la face de l'Amérique changea à ne plus être reconnaissable, une immense révolution s'opéra dans les mœurs en même temps que dans le gouvernement. Cet état de choses est encore trop récent pour que nous puissions bien apprécier les mœurs des nouveaux Américains, et ce n'est qu'avec une extrême circonspection que l'on doit recueillir les relations des voyageurs qui ont visité ce pays depuis son indépendance. Presque tous y portaient un esprit arrêté, une opinion préconçue qui devait entacher leur jugement de partialité. Aussi leurs assertions sont-elles aussi divergentes que l'étaient leur caractère et leur position. Mistress Trollope, conduite dans le nouveau monde par le désir de fonder une spéculation mercantile, s'enfonça dans les forêts voisines des grands lacs, et n'y rencontrant que des colons dont le langage et les manières répugnaient à ses habitudes élégantes, elle peignit l'Amérique comme le pays où l'égoïsme trouve moyen de s'ennuyer et d'ennuyer autrui le plus pédantesquement, le plus solennellement du monde.

Basil-Hall se montra moins railleur et moins injuste, mais toutes ses observations tendent à prouver que les Etats-Unis ne sont ni un gouvernement à bon marché, ni l'idéal du gouvernement. Il était torie et envoyé par les soutiens de la vieille aristocratie, qui n'ont rien tant à cœur que de faire ressortir les faiblesses, les erreurs, les imperfections de cet état fédéral, basé sur l'égalité de tous les hommes, et hostile aux principes en honneur dans les anciens gouvernements.

Tous les écrivains de ce parti ont livré une guerre acharnée aux travers de Jonathan. Jonathan, c'est l'Américain personnifié, le symbole de l'Amérique, comme Jonh-Bull est le type de la bourgeoisie anglaise. « Jonathan, dit un de nos écrivains, tel que madame Trollope et les écrivains du même parti le présentent à nos yeux, est un personnage peu agréable. Il a toujours le cigare à la bouche; il mâche éternellement du tabac entre ses dents noires. Il est athlétique et peu spirituel; son intelligence est plongée dans un état de somnolence qui ne se dément et ne se réveille un peu qu'à de rares intervalles; la vente d'un esclave, le prix du blé ou du café, le supputation des gains et des pertes, tels sont les seuls objets qui impriment quelque mouvement à la pensée stagnante de Jonathan. Il est fier de son indépendance, et même de ses défauts. La vieille Europe esclave lui inspire un souverain dégoût. Plein de morgue, il hait l'aristocratie; sa supériorité à lui, celle des dollars, est la seule qu'il estime. D'ailleurs, il ne conçoit qu'un genre de probité, celui qui paie ses billets à échéance; une vertu, celle de faire fortune; un délassement, celui de compter ses écus. Ennuyeux personnage, dont vous ferez un colon, un planteur, un homme de comptoir; jamais un héros, un poëte, un homme hors de ligne. S'il bâtit des villes, elles sont rectilignes, aérées, jamais pittoresques. Sans goût pour les arts, sans nouveauté dans la pensée, sans autre énergie que celle d'une patience qui thésaurise, et d'une avidité qui ne se lasse jamais, il réunit en lui presque tous les traits désagréables et repoussants de l'humanité. » On conçoit qu'un tel portrait ne peut être bien fidèle : ce sera donc au lecteur, en comparant les diverses peintures, à demêler la vérité sous les fausses couleurs dont les passions l'ont surchargée. Nous allons laisser parler d'abord mistress Trollope, parce que, moins occupée de politique que les autres voyageurs, elle s'est étendue davantage sur les mœurs et les usages.

Nouvelle-Orléans. Quarteronnes. Bateau à vapeur. Cincinnati. Singuliers usages. Domestiques.

Je m'embarquai à Londres le 4 novembre 1827, avec mon fils et mes deux filles, et j'arrivai le jour de Noël à l'embouchure du Mississipi. En touchant

pour la première fois le rivage d'un monde nouveau, il est impossible de se défendre d'une espèce d'exaltation ; le moindre objet vous frappe, vous saisit, vous enthousiasme. La Nouvelle-Orléans offre bien peu de choses qui puissent plaire au goût; mais elle ne manque pas de curiosités capables d'amuser un Européen fraîchement débarqué. La multitude de noirs qui sillonnent ses rues, car sur eux pèse tout le poids du travail; la gracieuse élégance, la désinvolture des belles *quarteronnes* ; les groupes çà et là répandus de sauvages Indiens à la mine sombre, au regard farouche; le riant aspect d'une luxuriante végétation; ce fleuve immense aux eaux troubles, aux rives marécageuses, tout vous intéresse, tout concourt à vous procurer cette sorte d'amusement que donne la contemplation d'objets qu'on voit pour la première fois.

En parcourant la Nouvelle-Orléans, on se croirait dans une ville de province de France; les noms des rues sont français; presque tout le monde y parle français : c'est en effet une ancienne colonie française conquise sur les Espagnols.

Cette ville abonde en denrées de toutes sortes; tous les produits y descendent par le grand fleuve. C'est un charmant spectacle de voir son vaste bassin sillonné par des milliers de barques montées par des nègres à la voix puissante et sonore, qui nagent en cadence et charment leur fatigue par des chants pleins de douceur et d'harmonie.

Nous sommes restés trop peu de temps à la Nouvelle-Orléans pour que nous ayons pu en étudier la société; mais j'ai appris qu'elle se divisait en deux branches bien distinctes, bien tranchées, célèbres chacune dans son genre, ayant toutes deux leurs fêtes et leurs réunions. La première est composée des familles créoles; à la tête marchent les planteurs et les négociants. Ils ne se voient qu'entre eux, ne vivent qu'entre eux : c'est l'orgueilleuse aristocratie. Chacune de ses fêtes est une véritable fête de cour, et toutes les grandes dames de cette société sont aussi positives, aussi inflexibles dans leurs principes, qu'une duchesse de l'ancien régime. La seconde classe se compose principalement de quarterons; elle compte aussi quelques hommes que la première classe a rejetés de son sein parce qu'ils ne sont point de pur sang, par cela seul qu'ils sont soupçonnés d'être souillés par le sang nègre, serait-ce au degré le plus éloigné.

J'ai rencontré bien des préjugés; mais je n'en ai jamais vu qui fût plus enraciné, plus violent. En vain les jeunes quarteronnes, filles reconnues de créoles ou d'Américains regorgeant de richesses, seront-elles élevées avec tout le luxe de l'opulence, avec tous les soins dont l'affection entoure des enfants chéris; en vain seront-elles parfaitement belles et gracieuses, parfaitement

douces et aimables. beauté ni richesse ne peuvent rien contre l'inflexible préjugé; elles ne sont, elles ne peuvent être admises dans les familles créoles de la Louisiane; bien plus, elles ne peuvent se marier, c'est-à-dire qu'aucune cérémonie ne peut rendre légales et indissolubles les unions qu'elles contractent. Cependant telle est la puissance de la beauté, de la grâce, de la douceur, qu'à elles s'adressent tous les hommages, qu'elles seules inspirent de profondes passions. Si les orgueilleuses créoles ont le privilége d'exclure leurs rivales, les douces quarteronnes ont le pouvoir bien plus flatteur et plus dangereux d'attirer à elles tous les cœurs. Il paraît que les unions contractées chez cette race proscrite sont presque toujours durables et heureuses, autant du moins que peuvent l'être des alliances auxquelles s'attache une espèce de deshonneur.

Des heures bien agréables pour moi furent celles où je parcourais avec mes enfants les bois qui couronnent la ville; je n'aimais rien tant que m'enfoncer dans ces forêts vierges dont le spectacle est si sublime et si poétique: car, bien que nous fussions au cœur de l'hiver, la chaleur nous était presque insupportable; nous avions heureusement pour nous rafraîchir de délicieuses oranges, dont les champs étaient encore tout couverts.

Le 1er janvier 1828, nous nous embarquâmes à bord du *Belvedere* pour nous rendre à Memphis. Nous trouvâmes la chambre destinée aux dames assez triste, mais elle était, comme celle des hommes, élégamment meublée. Celle-ci même, dont l'accès ne nous était permis qu'aux heures des repas, avait un tapis, mais, bon Dieu! quel tapis! que n'ai-je la plume de Swift pour lui rendre bonne justice! J'admets que le service des bateaux à vapeur en Amérique est admirable; mais que celui qui voudra juger favorablement les manières américaines se garde bien de commencer ses observations sur un bâtiment du Mississipi. Pour moi, j'aimerais cent fois mieux partager le toit de cochons bien soignés que d'être enfermée dans une de ces sales cabanes: rien n'est plus répugnant pour un Européen que cette coutume qu'on les Américains de cracher sans cesse et de tous côtés.

On nous assura qu'il se trouvait parmi les passagers plusieurs gentilshommes; mais bien certainement nous ne les eussions jamais devinés à leurs manières et à leur langage. L'absence complète des politesses habituelles de la table, la voracité de tous ces mangeurs, la dureté de leur prononciation, l'étrangeté de leurs discours, ce crachement continuel dont il nous était impossible de défendre nos vêtements, la manière vraiment effrayante dont les Americains se servent de leur couteau, enfonçant la lame entière dans leur bouche; l'habitude plus effrayante encore de se nettoyer les dents avec un canif qu'ils portent tout exprès dans leur poche, tout cela ne nous permettait guère de penser que nous fussions en compagnie de gentilshom-

mes; on avouera du moins qu'il nous était difficile de trouver agréables les heures de nos repas.

Après un court séjour à Memphis, nous remontâmes l'Ohio, sur les bords duquel nous voyions se succéder à chaque instant des scènes délicieuses, et le 10 février nous arrivâmes à Cincinnati, le but de notre voyage. Cette ville est agréablement située sur le penchant d'une colline qui descend doucement jusqu'à la rivière. Elle a un beau port, de plus d'un quart de mille de longueur, bien pavé, et entouré de bâtiments qui, sans être magnifiques, sont propres et élégants.

A notre descente du bateau, on nous conduisit à l'hôtel de Washington, et nous fûmes enchantés d'apprendre que nous arrivions à temps pour dîner à table d'hôte. Mais à peine la porte de la salle à manger s'entrouvrit-elle que nous reculâmes avec une sorte d'effroi à la vue d'une soixantaine d'hommes. Nous fûmes obligés de dîner avec les femmes de la maison. Nous songeâmes ensuite à chercher un logement, et croyant aller au plus court, nous allâmes trouver une espèce de facteur qui s'annonçait comme possédant l'état de tout ce qui était à louer dans la ville. Il nous donna un garçon qui nous devait procurer ce que nous désirions. Celui-ci nous promena de rue en rue sans trop paraître savoir où il allait. Commençant à m'impatienter, je lui demandai si nous n'arriverions pas bientôt à la maison que nous allions voir. « Mais je cherche des écriteaux », répondit-il. Sur l'observation que je lui fis que nous pourrions chercher des écriteaux aussi bien que lui, il prit un air de grande activité, et se mit à frapper à toutes les portes pour demander si la maison était à louer. Pour le coup il n'y avait plus moyen d'y tenir, et je congédiai notre mauvais plaisant, non sans être obligée de lui payer assez cher ses prétendus services. Nous parvînmes cependant à trouver un logement assez confortable, que je priai qu'on nous préparât pour le plus tôt possible.

Je rentrai à l'hôtel un peu fatiguée. Je ne me souciais pas de prendre mon repas du soir avec les soixante messieurs de la table d'hôte, pas plus que de partager celui des femmes de la maison : je demandai donc qu'on me servît du thé dans ma chambre. Je pensais être ainsi plus à l'aise. Notre appartement était vaste et bien meublé, mais il n'avait point de tapis, et il était assombri par de grandes bandes de papier peint qui pendaient devant les fenêtres. Ce sont là les jalousies de l'Amérique, et elles sont peu commodes. Si on veut se donner du jour ou de l'air, on est obligé de rouler ces bandes, et de les accrocher à des anneaux fichés dans le cadre de la fenêtre.

Grâce à une Irlandaise, qui, en notre qualité de compatriotes, voulut bien nous accorder sa protection, on nous apporta bientôt le thé, flanqué, selon

la coutume, de petites tranches de bœuf salé et de confitures sèches. Mais à peine commencions-nous notre collation qu'un coup violemment frappé à la porte nous interrompit désagréablement, et presque aussitôt parut un grave personnage qui s'annonça comme notre hôte. « Y aurait-il quelqu'un de malade parmi vous? nous demanda-t-il. — Non, grâce à Dieu; nous nous portons tous très bien, lui répondis-je, et je vous remercie, monsieur, de votre sollicitude. — Alors, madame, je dois vous dire que ces arrangements ne peuvent me convenir. Nous n'avons point coutume ici de servir à manger en particulier; vous devez prendre vos repas avec ma femme et moi, ou quitter la maison. »

Cela fut dit d'un ton qui ne permettait guère de réplique; cependant j'osai m'excuser sur notre qualité d'étrangers, et sur notre ignorance des usages du pays. « Nos usages sont d'excellents usages, madame, reprit-il avec une sorte d'emportement, et nous n'avons nulle envie de les changer contre ceux d'Europe. » Je ne répliquai pas davantage; mais je résolus bien de déloger dès le lendemain, et c'est ce que je fis.

Nous fûmes promptement établis dans notre nouveau domicile; il était d'apparence assez propre, mais dépourvu de toutes ces petites commodités que les Européens regardent comme indispensables. Point de pompes, point de citernes, point de débarras d'aucune espèce; point de ces boueux, non plus, qui dans nos pays nettoient les rues avec tant de rapidité. Je fus bientôt obligée de faire venir mon propriétaire pour lui demander ce qu'il fallait que je fisse de toutes ces immondices qui s'accumulent si pomptement dans une maison. « Votre *aide*, me dit-il, peut les aller porter au milieu de la rue, mais au milieu, vous m'entendez bien, car nous avons une loi qui défend expressément de jeter les ordures le long des maisons; il faut absolument que ce soit au milieu, et bientôt les cochons les auront emportées. » Ce sont en effet ces animaux qui font à Cincinnati le service de boueux, et bien qu'il ne soit pas fort agréable de se rencontrer sans cesse avec ces vilaines bêtes, encore doit-on s'estimer heureux de les voir si nombreux et si actifs, car sans eux la ville serait bientôt un foyer d'infection.

Il règne dans l'Amérique de l'ouest une simplicité de mœurs moins désagréable encore parce qu'elle ravale aux manières du peuple, que parce qu'elle impose une foule de privations; mais aussi comme après deux ans de séjour dans ce pays je devins bien plus sensible à ce bien-être, à ces petits bonheurs dont jouissent les classes moyennes en Europe! A Cincinnati on peut satisfaire à bon marché tous les besoins physiques; mais des jouissances intellectuelles, n'en demandez point à ces peuples positifs. Je ne pus jamais m'expliquer le manque absolu de manières qui se fait remarquer chez les femmes



aussi bien que chez les hommes. Ce n'est pourtant pas faute d'esprit, car j'ai bien assisté à des conversations lourdes et fatigantes, mais j'ai rarement entendu causer tout à fait sottement, si j'en excepte la classe partout privilégiée des très jeunes personnes. Les Américains ne manquent point d'intelligence, ils sont doués d'un esprit actif; mais le positif paraît seul avoir pour eux quelque valeur. Leur conversation est dépourvue de charme et de grâce; je ne sais si pendant tout mon séjour en Amérique j'ai jamais entendu une phrase élégante sortir de la bouche d'un Américain; il y a toujours, soit dans l'expression, soit dans l'accent, quelque chose qui choque l'oreille ou le goût. En général on ne connaît point dans ce pays ce vernis qui cache ce que notre nature a de grossier et de rude.

La plus grande difficulté d'un établissement dans l'Ohio est celle de trouver des domestiques, ou, comme on dit en Amérique, des *gens qui vous aident*: car c'est se rendre coupable de lèse-république d'appeler domestique un citoyen libre. Une foule de jeunes filles qui ne peuvent gagner leur vie qu'en travaillant sont élevées dans l'idée que la plus profonde misère est préférable au service domestique. Des centaines de femmes à demi nues travaillent dans les manufactures pour la moitié des gages qu'elles recevraient dans une maison; mais elles pensent que la domesticité compromettrait leur égalité, et il n'y a guère que l'envie d'obtenir quelque article de toilette qui puisse faire plier leur fierté. Cependant un de mes amis se donna tant de mal pour me procurer une servante qu'un matin je vis entrer chez moi un grande et forte fille, qui s'annonça en me disant : « Je viens pour vous aider. » Cette nouvelle m'était trop agréable pour que je ne l'accueillisse pas bien. Je lui demandai donc ce qu'elle voulait gagner par an. « Dieu du ciel ! s'écria-t-elle avec un gros rire, on voit bien que vous êtes Anglaise. Il ferait beau voir une jeune demoiselle s'engager pour l'année en Amérique ! J'espère bien trouver un mari d'ici peu de mois; autrement je serais tout à fait une vieille fille : pensez que j'ai déjà dix-sept ans. Vous me donnerez un dollar par semaine, et Philis, l'esclave de ma mère, viendra une fois tous les huit jours pour m'aider à nettoyer. » J'acceptai le marché avec une respectueuse soumission.

Société de Cincinnati. Amusements. Revival. Camp-meeting. Hideuses pratiques.

Quoique j'aie passé beaucoup de soirées en société à Cincinnati, je ne puis donner que bien peu de détails sur les sujets qui s'y traitent. Quels que soient l'esprit et les talents des personnes qui se rencontrent en société, la forme, l'arrangement de ces soirées suffit ordinairement pour paralyser toute conver-

sation. Ordinairement les femmes se réunissent entre elles dans quelque coin de la chambre, et les hommes dans un autre. Quelquefois une tentative de musique produit une fusion partielle; quelques jeunes gens, des plus téméraires, tout fiers de leurs cheveux frisés et d'un gilet élégant, s'approchent du piano, et hasardent un timide compliment à de charmantes jeunes filles qui s'amusent à babiller entre elles. Si la famille est assez opulente pour avoir deux salons, le piano, les petites demoiselles et les dandys sont abandonnés à eux-mêmes, et l'on entend parfois partir de ce lieu de bruyants éclats de rire. Mais le destin des personnes plus dignes qui sont dans l'autre pièce est on ne peut plus triste. Les messieurs crachent, parlent des élections, des marchandises, et crachent encore; les dames regardent la toilette les unes des autres, jusqu'à ce qu'elles sachent par cœur jusqu'à la plus petite épingle; parlent du sermon de tel ministre sur le jugement dernier, des nouvelles pilules du docteur tel autre contre les maux d'estomac, jusqu'à ce qu'on vienne annoncer le thé. Alors elles se consolent de tout ce qu'elles ont eu à souffrir, devant une table couverte de plus de thé, de café, de gâteaux de toute espèce, de fruits confits, de jambon, de dindon, de bœuf salé et d'huîtres marinées, que n'en a jamais vu aucune table dans l'ancien monde. Après ce repas substantiel, elles retournent dans le salon, où elles restent aussi long-temps qu'elles le peuvent sans dormir; puis elles se lèvent en masse, mettent leurs manteaux, leurs chapeaux et leurs schals, et retournent chez elles.

Il n'y a point de peuple aussi dépourvu d'amusements que les habitants de Cincinnati. Dans l'état de l'Ohio, les billards et les cartes sont défendus par la loi, et si un marchand était trouvé vendant un paquet de cartes, il serait puni d'une amende de cinquante dollars. Ils n'ont que quelques bals publics, pendant les fêtes de Noël, et ils ne connaissent ni les concerts ni les dîners invités.

Ils ont cependant un théâtre, et c'est réellement le seul amusement public de cette triste ville; mais ils ne semblent guère s'en occuper, et il est bien peu suivi. On y voit rarement des dames : la plupart pensent qu'assister à une représentation théâtrale serait offenser la religion.

C'est dans les églises et dans les chapelles qu'on peut voir les dames de la ville dans toute leur élégance, et je suis persuadée qu'un étranger venant d'Europe prendrait au premier abord ces lieux de dévotion pour les théâtres et les cafés de la ville. Tous les soirs on voit s'y porter en foule les femmes les plus jeunes et les plus belles, vêtues avec élégance, quelquefois même avec prétention. C'est là que l'on déploie tous ses trésors, et que l'on cherche à briller. Les hommes y allant assez rarement, tous ces frais de toilette sont destinés à charmer les yeux de jeunes et brillants abbés. Il faut avouer aussi

que, sans les églises, les femmes pourraient jeter au feu tous leurs plus beaux atours, comme chose entièrement inutile. Trop occupées dans leur ménage pour se mettre complétement sous les armes dans leurs visites du matin, n'ayant ni jardin public ni magasins à la mode où elles puissent se montrer, sans la religion et le thé les dames de Cincinnati courraient risque de devenir de vraies cénobites.

Les ministres des innombrables sectes religieuses répandues en Amérique exercent sur les femmes une influence qui se conçoit facilement. Dans un pays où l'égalité des conditions est humblement reconnue par le riche et orgueilleusement réclamée par le pauvre, il ne reste de distinction, de prééminence que pour le clergé, qui en acquiert d'autant plus d'importance aux yeux des dames. Et puis les Américains, toujours plongés dans leurs calculs, ont si peu de temps à donner à leurs femmes, qu'elles ne reçoivent guère que du clergé ces soins délicats, cette attention qui partout chatouille si agréablement leur vanité. Cette sorte d'empire que les femmes exercent en Europe dans tous les rangs de la société, en Amérique les prêtres seuls semblent le reconnaître : aussi remettent-elles à leur garde, par reconnaissance, et leur âme et leur cœur.

Nous étions à Cincinnati depuis quelques mois, quand l'annonce d'un *revival* vint exciter notre curiosité. Il n'était bruit d'autre chose dans toute la ville; toutes les conversations roulaient sur ce sujet, et nous fûmes long-temps sans comprendre de quoi il s'agissait. Je finis par apprendre que les sectes américaines, n'étant point nationales, comme presque toutes les religions d'Europe, ont besoin, pour se soutenir, de raviver de temps en temps le zèle de leurs partisans. Tous les ans, à des époques fixes, de zélés missionnaires parcourent le pays par douzaines et par centaines, s'arrêtant dans chaque ville, dans chaque village, plus ou moins long-temps, selon l'importance du lieu. Pendant leur séjour, les journées tout entières, et souvent la plus grande partie des nuits, sont employées à des prédications et à des prières dans les églises et les chapelles.

Toutes les soirées que l'on ne passe point à l'église sont consacrées à ce qu'ils appellent des réunions pour la prière, et qu'on pourrait plutôt appeler des parties de plaisir. On y passe le temps à manger, à boire, à prier, à chanter et à entendre des confessions. C'est là ce qu'on appelle un revival.

C'est un grand bonheur pour une dame américaine que de posséder pour son *meeting* (c'est le nom de ces réunions) un prédicateur célèbre. Les appartements les plus riches, les plus belles toilettes, les rafraîchissements les plus délicats, rien n'est épargné pour donner à ces fêtes le plus d'éclat possible. Pendant que les personnes invitées arrivent, on s'abandonne à de pieuses

conversations. On se salue des noms de frères et de sœurs, on se prodigue les démonstrations les plus tendres. Quand enfin toute la société est réunie, les missionnaires alors commencent leurs exhortations, caressent et menacent tour à tour, faisant jouer tous les ressorts de leur éloquence pour engager les assistants à faire tout haut l'aveu de leurs fautes, de leurs pensées. Plus on avoue, plus on est applaudi et caressé.

Lorsque les confessions sont terminées, tout le monde s'agenouille, et le prêtre récite une prière; après cela on se met à manger et à boire. Bientôt les chants et les prières recommencent; puis reviennent les exhortations, puis encore la prière et le chant, jusqu'à ce que l'exaltation soit portée à son comble. Telles sont les scènes etranges qui se renouvellent chaque soir, pendant toute la durée du revival.

Mais ces scénes ne sont rien en comparaison de celles dont je fus témoin dans une des églises de Cincinnati, scènes tellement révoltantes qu'on aura peine à y croire, et cependant chaque jour les ramène avec les mêmes circonstances, et quand on a vu une fois ces hideuses comédies on les connaît toutes.

Bien que nous fussions alors au milieu de l'été, la cérémonie ne devait commencer qu'à la nuit. Une foule immense se pressait dans l'église, qui était brillamment éclairée. Nous aperçûmes en entrant trois prêtres debout sur une file, dans une espèce de chaire ornée de draperies rouges, qui s'élevait à la place qu'occupe ordinairement l'autel dans nos temples. Nous fûmes assez heureux pour trouver place sur un banc qui en était voisin.

Bientôt celui des prêtres qui était au milieu commença une prière d'une extravagante véhémence, et d'une familiarité d'expressions on ne peut plus choquante. La prière fut suivie d'une hymne, et ensuite un autre prêtre prit la place du premier, et prêcha avec une véritable éloquence. Mais il était difficile de choisir un sujet plus affreux que celui qu'il avait pris pour texte. Il peignit avec les détails les plus minutieux les derniers moments de l'homme, puis il suivit le cadavre dans la tombe, analysa sa transformation dans les détails les plus minutieux jusqu'à son entière décomposition. Tout à coup le ton de son discours change : jusqu'ici c'avait été une description affreuse, mais exacte ; maintenant il appelle à son secours la fiction ; de solennelle et grave, sa voix devient aigre et perçante ; il se penche en avant comme si quelque objet effrayant fixait ses regards au bas de la tribune ; il plonge dans les profondeurs de l'abyme, et crie à ses auditeurs ce que son œil épouvanté découvre dans l'éternel séjour des peines. Aucune des images que peuvent fournir le fer, le feu, la flamme, le plomb fondu, les serpents, ne fut oubliée par cet énergumène. Son front ruisselait de sueur, ses yeux roulaient hagards, l'écume sortait de sa bouche ; la terreur etait peinte sur

tous ses traits on eût dit qu'il avait réellement sous les yeux les scènes affreuses qu'il décrivait. Enfin, il jeta sur ses acolytes un regard qui disait son épuisement, et il se laissa tomber sur son siége.

Les deux autres prêtres entonnèrent alors une hymne qui resta quelque temps sans écho, tant était profonde la stupeur des assistants; la pâleur de la mort couvrait tous les visages. Les chants ayant cessé, un autre prêtre occupa la place du milieu. Son ton fut tout différent, c'était l'ange de la paix. D'une voix pleine d'une mystique onction, il demanda aux fidèles si les paroles de son frère étaient descendues dans leurs cœurs. « Si vous voulez éviter les tourments affreux qu'il vous a dépeints, venez à nous, et nous vous montrerons Jésus, le bien aimé, l'agneau rédempteur. Mais il veut que vous veniez à lui; il faut montrer que vous n'avez point honte de le suivre, que vous ne rougissez point de lui. Venez donc, nous vous montrerons la voie. Voici que les bancs destinés aux pécheurs inquiets et repentants vont s'ouvrir; venez donc vous asseoir sur les *bancs d'anxiété*, et nous vous montrerons Jésus! Venez! venez! »

Pendant qu'on entonnait de nouveaux chants, un prêtre fit évacuer les bancs voisins de la tribune; puis un autre adressa de nouvelles exhortations aux fidèles pour les engager à venir reposer leurs têtes sur le sein de Jésus; puis les hymnes recommencèrent encore pour laisser aux pécheurs le temps de se résoudre.

Il se manifesta alors parmi la foule un léger mouvement, qui s'accrut peu à peu. On vit çà et là de pâles jeunes filles se levant, s'asseyant, puis se levant encore. Quelques unes enfin, surmontant leur effroi, les mains jointes, la tête penchée sur la poitrine, s'avancèrent en chancelant jusqu'aux terribles bancs d'anxiété. Les chants furent suspendus, et deux prêtres, entrant dans les bancs, murmurèrent quelques paroles à l'oreille des jeunes filles, qui tremblaient de tous leurs membres. Alors ces pauvres créatures se jetèrent à genoux, et frappèrent de leur front les dalles du temple. Puis on entendit s'élever des gémissements, des sanglots, des cris à fendre l'âme; quelques unes de ces malheureuses étaient en proie à d'horribles convulsions. Pendant ce temps les deux prêtres continuaient leur secret colloque, leurs mystiques caresses; un autre, monté sur un banc, criait à l'auditoire que l'œuvre du salut s'accomplissait. Bientôt le tumulte devint tel que le prêtre resté à la tribune entonna une hymne d'une voix forte, pour essayer de couvrir les cris des malheureuses victimes. C'était horrible à voir, horrible à entendre.

A quelque temps de là, je trouvai l'occasion, que je désirais depuis bien long-temps, de voir un *camp-meeting*. Un de mes compatriotes, qui s'y rendait avec sa femme, m'offrit une place dans sa voiture, et je l'acceptai

avec empressement. La scène devait se passer dans une forêt sur les confins de l'état d'Indiana. Ce n'était pas une perspective bien attrayante que de passer une nuit à la belle étoile au milieu des bois; mais on m'avait tant parlé de ces assemblées, et si contradictoirement, que je ne pus résister à ma curiosité. Voir un camp-meeting, c'était, selon les uns, contempler le ciel avec toutes ses béatitudes; selon les autres, c'était voir l'enfer et toutes ses horreurs. Il y avait bien là de quoi piquer ma curiosité, et l'un et l'autre de ces programmes promettaient une suffisante compensation aux fatigues que je pourrais essuyer.

Il était onze heures du soir quand nous atteignîmes le lieu de la scène, et le spectacle le plus pittoresque s'offrit à nos regards. On avait pratiqué dans une forêt vierge une vaste clairière, et tout autour, sous les arbres, s'élevaient des tentes des formes les plus variées; derrière ces tentes étaient rangées les voitures de toutes espèces qui avaient amené les acteurs et les spectateurs. A travers cette double barrière on voyait briller de grands feux allumés dans l'enceinte, et d'innombrables lampions supendus aux branches de quelques arbres qui étaient restés debout dans l'espace réservé. A voir cette brillante illumination et les groupes de promeneurs qui erraient de tous côtés, on aurait pu se croire au milieu d'un jardin public.

Nous nous hâtâmes de pénétrer dans l'enceinte. Aux quatre coins s'élevaient quatre échafaudages immenses, recouverts d'une couche épaisse de terre sur laquelle brûlait un grand feu de bois résineux; on voyait à côté une grossière estrade destinée aux prédicateurs : ils étaient fort nombreux dans cette occasion, et, sauf quelques courts intervalles, ils se succédaient sans interruption, prêchant jour et nuit, et cela durant toute une semaine. Quand nous entrâmes dans le camp, l'estrade était inoccupée; mais il s'élevait de toutes les tentes un bruit confus de prières, de chants et de gémissements. Toutes ces tentes, fermées par des draperies blanches et éclairées à l'intérieur, se dessinaient comme des fantômes sur le fond sombre de la forêt, et formaient un spectacle qui aurait pu nous émouvoir doucement sans l'étrangeté des sons qui s'en échappaient.

La curiosité nous fit arrêter près d'une qui était plus bruyante que toutes les autres, et un promeneur indiscret ayant soulevé un coin de la toile qui la fermait, nous pûmes voir tout à notre aise ce qui se passait dans l'intérieur.

Le sol était entièrement jonché de paille, relevée tout autour en couches plus épaisses et formant ainsi une espèce de divan circulaire, sur lequel se pressaient une trentaine d'hommes et de femmes. Précisément en face de l'ouverture par laquelle nous regardions était agenouillé un beau garçon d'une

vingtaine d'années. Son bras était passé autour du cou d'une jeune fille à genoux à côté de lui, qui paraissait en proie à la plus vive agitation, et dont les longs cheveux noirs flottaient épars sur ses épaules. Bientôt nous les vîmes se laisser tomber sur la paille, comme affaissés sous le poids de l'émotion que leur imprimaient les brûlantes paroles d'un grand homme noir, qui, debout au milieu du cercle, les bras pendants et immobiles, pérorait avec une indicible véhémence. Il y avait parmi tous ces gens agenouillés des figures effrayantes à voir, et l'on ne pouvait entendre sans un inexprimable saisissement ces sanglots étouffés, cette espèce de mugissement plaintif qui se mêlait aux accents saccadés du fougueux prédicateur.

Nous quittâmes en frémissant ce pénible spectacle, et nous fîmes le tour du camp, nous arrêtant auprès des tentes les plus bruyantes. Nous pûmes apercevoir ce qui se passait dans plusieurs, et nous vîmes partout les mêmes dispositions, les mêmes scènes, les mêmes figures hideuses ; c'était partout des contorsions, des cris convulsifs : on eût dit autant de loges de Charenton.

Nous examinâmes plus particulièrement une tente qui nous offrit des scènes dont le comique tempéra un peu les pénibles sensations que nous avaient causées toutes les autres. Elle n'était remplie que de nègres, tous en habit de fête, avec tous les airs et la tournure de saltimbanques. Les hommes étaient en pantalon blanc et gilet de couleur éclatante. Les femmes avaient des robes de soie ou de gaze rose, garnies de dentelles d'argent ; quelques unes portaient des turbans éclatants de paillettes ; toutes étaient surchargées d'ornements. Un jeune homme d'assez bonne mine pérorait en gesticulant comme un possédé, frappant des mains par dessus sa tête et faisant de temps en temps les plus plaisantes cabrioles. Rien n'était plus risible que ses contorsions et les belles choses qu'il adressait à Dieu en guise de prières.

Cependant minuit arriva, et le son du cor retentit bruyamment dans le camp : c'était le signal qui rappelait les fidèles autour des prédicateurs. Bientôt en effet nous vîmes tout le monde sortir des tentes et se presser au pied de l'estrade ; il y avait plus de deux mille personnes.

Nous étions arrivés assez tôt pour nous placer tout près de la tribune, et nous pûmes suivre tous les détails de ces scènes incroyables, qui, du reste n'étaient que la répétition en grand de ce que j'avais vu au revival. Les choses furent poussées à un tel point de grossièreté que nous fûmes obligés de quitter la place ; nous étions malades d'horreur. Nous regagnâmes notre voiture pour nous reposer un peu ; mais le tumulte toujours croissant ne nous permit pas de fermer l'œil un seul instant.

A l'aube du jour nous entendîmes de nouveau le cor retentir dans la forêt : il nous annonçait que l'assemblée se séparait ; chacun allait rentrer dans sa

tente. Nous retournâmes nous promener dans la vaste enceinte. La scène avait complètement changé de face. Tous nos pénitents de la nuit étaient assis devant un copieux déjeuner, qu'ils fêtaient avec d'aussi bonnes dispositions que s'ils eussent passé la nuit au bal. Plus d'une timide jeune fille, encore toute pâle des convulsions qui tordaient ses membres quelques heures auparavant, assise sur le gazon, souriait à un bel Adonis en lui préparant de ses mains un repas succulent qui pût réparer leurs forces abattues.

Transport d'une maison. Jour de naissance. Grand bal. Exécution d'un assassin.

Une des curiosités de l'Amérique, c'est de voir transporter les maisons d'un lieu à un autre, ce qui s'exécute sans aucune difficulté. Celles que j'ai vues voyager ainsi étaient entièrement construites en bois, à l'exception des cheminées; mais on m'assura que des maisons de briques sont quelquefois déplacées tout aussi facilement. La plus grande que j'aie vu transporter avait deux étages; elle était traînée par quarante bœufs. Dès les premiers pas, le haut des deux cheminées s'écroula; mais, après ce petit accident, elle continua fort tranquillement son chemin. Le plus difficile est de partir et de s'arrêter exactement à la place indiquée.

Dans une excursion que nous fîmes à Philadelphie, nous fûmes témoins d'un de ces événements brillants qu'on doit s'estimer heureux de rencontrer en Amérique : je veux parler du bal du *jour de naissance*. C'est ainsi qu'on appelle une fête qui se donne tous les ans, au mois de février, dans chaque ville des États-Unis. C'est l'anniversaire du jour de naissance du général Washington, et il mérite bien d'être pour les Americains un jour de joie.

Je fus réellement surprise du coup d'œil que m'offrit la salle; elle était vaste et remplie d'une société très élégante, au milieu de laquelle brillaient de fort belles jeunes filles. Les hommes étaient aussi assez bien mis; mais je fus très étonnée de reconnaître, dans la plupart des petits-maîtres qui se pavanaient au milieu de la salle, les hommes que j'avais coutume de voir assis derrière les comptoirs des boutiques de la ville. Cependant les plus élégantes caquetaient avec eux, et leur adressaient d'agaçants sourires, comme eût pu le faire une coquette de Londres pour un noble lord. Il ne faut pourtant pas croire qu'il n'y ait en Amérique aucune distinction de rang. Au même bal, je cherchai vainement des yeux une jeune personne charmante dont la rare beauté m'avait frappée dans une autre occasion. Je demandai à un monsieur qui était près de moi pourquoi la belle miss C... n'était pas à cette réunion. « Vous ne comprenez pas encore notre aristocratie, répondit-il : miss C... appartient à une famille d'ouvriers. — Mais, lui dis-je, cette jeune personne

n'a-t-elle pas été élevée dans la même pension que toutes celles que je vois? son frère n'a-t-il pas un commerce aussi prospère, un état de fortune aussi brillant que tous ces messieurs qui nous entourent? Où donc est la différence? — M. C... est un ouvrier, il aide à fabriquer les articles qu'il vend; les autres sont des marchands. »

Le bal fut suivi d'un souper dont les arrangements furent fort singuliers, mais éminemment caractéristiques. Les messieurs s'assirent autour d'une table splendide dressée pour eux dans un des vastes appartements de l'hôtel; tandis que les pauvres dames mangeaient chacune sur une assiette qu'on leur avait mise dans la main, et se promenaient tristement au milieu de la salle de bal en l'absence des danseurs. Bientôt après des domestiques apportèrent des confitures, des gâteaux et des crêmes; toutes alors s'assirent autour de la salle, et chacune d'elles, faisant une table de ses genoux, commença silencieusement sa triste et fade collation. On ne peut s'imaginer quelque chose de plus comique; les brillants atours de ces belles danseuses et les décorations de la salle formaient un singulier contraste avec l'abandon où elles étaient réduites, et leur position embarrassante. Ce n'était ni à l'économie ni au manque de place que tenait cet arrangement; les messieurs étaient seuls simplement parce que cela leur convenait mieux. Telle fut du moins l'explication qu'on me donna de cette singulière coutume.

Pendant notre séjour à Cincinnati, un assassin d'une cruauté peu commune fut condamné à mort. Les débats apprirent que, quelques années auparavant, il avait assassiné sa femme et son enfant à la Nouvelle-Orléans, meurtre auquel on avait fait peu d'attention; le crime qui venait de le mettre entre les mains de la justice était l'assassinat de sa seconde femme, et son propre fils avait été son accusateur. Aucun blanc n'avait encore été pendu à Cincinnati; aussi la foule fut immense au jour fixé pour l'exécution; on accourut de soixante milles à la ronde pour y assister, tant était profonde la sensation que causa un si étrange événement.

Cependant, quelques personnes charitables commencèrent à élever des doutes sur la justice de l'arrêt, et adressèrent une supplique au gouverneur de l'Ohio pour qu'il commuât la peine de mort en celle de l'emprisonnement. Le gouverneur, après avoir refusé pendant long-temps d'annuler la sentence, céda enfin aux importunités, et envoya au schériff l'ordre de demander au prisonnier s'il désirait sa grâce, et s'il préférait la prison à la corde.

Le schériff alla porter au condamné cette proposition. Celui-ci refusa tout net. « Si quelque chose, dit-il, pouvait m'y faire consentir, ce serait l'espérance de vivre assez long-temps pour vous tuer, vous et mon coquin de fils; mais je ne veux point de votre grâce, pendez-moi. »

Le digne schériff fit de vains efforts pour le faire changer d'avis; il n'obtint que des injures en récompense de son bon-vouloir.

Le lieu de l'exécution était le penchant d'une colline près de la ville. Longtemps avant l'heure qui avait été fixée, une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfants, se pressait autour de l'échafaud. L'heure fatale sonna enfin. On aperçut bientôt le lugubre tombereau qui gravissait doucement la montagne, et la foule bruyante parut frappée de stupeur. Quand l'assassin fut au pied de l'échelle, le schériff lui demanda de nouveau s'il voulait signer sa grâce; mais il lui arracha le papier des mains, et, le jetant loin de lui : « Pendez-moi! » s'écria-t-il avec un accent terrible.

C'était à midi qu'on devait couper la corde. Le schériff se tenait debout près de l'échafaud, sa montre d'une main et son couteau de l'autre. Il levait la main pour couper la corde, lorsque le criminel s'écria : « Je vais signer! » On le descendit, et il fut reconduit en prison au milieu des huées de la populace mécontente.

Journée d'une grande dame américaine. Pensions bourgeoises.

On jugera de l'influence des femmes en Amérique par le tableau de la journée d'une dame du premier rang. Cette dame sera, si l'on veut, l'épouse d'un opulent sénateur, ou d'un jurisconsulte célèbre. Elle a une très belle maison, ornée de beaux escaliers en marbre et d'une belle porte sculptée, sur laquelle brille un marteau d'argent; elle a de magnifiques salons richement meublés, dans l'un desquels étincelle un splendide buffet chargé de porcelaine et de cristaux. Elle a un très bel équipage, avec un très beau cocher nègre. Elle est toujours parfaitement mise, et, accordons tout, elle est fort belle.

Elle se lève, et sa première heure est consacrée aux soins de la plus scrupuleuse toilette. Elle descend dans son petit salon, propre, roide et silencieuse. Un nègre affranchi lui sert son déjeuner. Elle mange son jambon et son poisson salé, et boit son café en silence, pendant que son mari lit un journal, le coude appuyé sur un autre; après cela elle lavera quelquefois les tasses et les soucoupes. Son équipage est ordonné pour onze heures; en attendant, elle s'amuse à faire de la pâtisserie, un tablier aussi blanc que la neige protégeant sa robe de soie gris de souris. Avant que la voiture soit attelée, elle passe dans sa chambre, secoue et plie son tablier, resté blanc comme neige, rajuste son élégant bonnet, donne un dernier coup d'œil à tous les détails de sa parure; puis elle descend précisément à l'instant où son cocher, nègre et libre, annonce à son laquais, aussi nègre et libre, que l'équipage

est prêt. Elle monte en voiture, et ordonne qu'on la conduise à la société de charité. Le laquais reste à la maison pour nettoyer les couteaux; mais le cocher peut se fier sans crainte à ses chevaux pendant qu'il ouvre la portière; d'ailleurs sa maîtresse n'est point accoutumée à compter sur une main qui la soutienne; elle descend seule sans la moindre peur, quoiqu'elle soit embarrassée d'un sac à ouvrage et d'un gros paquet de ces mille bagatelles que les dames portent en offrande aux sociétés de charité. Elle entre dans la salle de réunion, où elle trouve sept autres dames, mises à peu près sur le même ton, et elle prend place au milieu d'elles. Elle présente sa contribution, qui est accueillie par un gracieux sourire : ce sont des rognures de drap, des bouts de rubans, du papier doré, des petites épingles, qui vont s'ajouter aux rognures de drap, aux bouts de rubans, au papier doré et aux petites épingles dont la table est déjà couverte. Elle tire ensuite de sa corbeille à ouvrage trois pelottes à épingles, quatre essuie-plumes, sept allumettes de papier, et un porte-montre en carton. Ces dons précieux sont reçus avec de grandes acclamations, et la plus jeune des sociétaires les dépose avec une minutieuse précaution sur des tablettes déjà chargées d'une quantité prodigieuse de semblables offrandes. Elle prend ensuite son dé et demande de l'ouvrage; on s'empresse de lui en donner, et les huit dames passent ensemble quelques heures à coudre. C'est alors que la conversation prend un ton plus intéressant : on cause de prêtres et de missions, du profit de la dernière vente faite par la société, du bon succès que promet la prochaine, on parle du bonnet affreux que madame une telle avait le dimanche à la messe, du beau prédicateur qui a prononcé le dernier sermon, de la quête abondante qui l'a suivi. L'entretien dure ainsi jusqu'à trois heures, alors la voiture se trouve à la porte, et la dame regagne son logis, en compagnie de sa corbeille à ouvrage. Elle monte à sa chambre, ôte avec soin son bonnet, etc., met son tablier de soie noire à festons, va donner un coup d'œil à la cuisine, puis à la salle à manger, s'assied ensuite, et brode en attendant son mari. Il arrive, lui presse la main, crache, et se met à dîner. La conversation est fort monotone, fort peu animée; en dix minutes le repas est achevé. Viennent ensuite les fruits et le punch, le journal et la broderie. Dans la soirée, le mari, qui est un savant, se rend à une société littéraire, et va ensuite faire sa partie chez un voisin. La dame sert du thé à un jeune missionnaire et à trois membres de la société de charité, et la journée est finie.

Un usage de l'Amérique que les Européens ne comprendront probablement pas, c'est qu'un grand nombre de jeunes gens mariés se mettent en pension à l'année, et trouvent cela plus agréable que de tenir maison. On comprend qu'il ne s'agit pas ici de personnes jouissant d'une grande fortune, mais de

gens à qui leur position dans la société rendrait impossible chez nous une autre manière de vivre. On n'imaginerait pas un moyen plus efficace d'assurer la nullité d'une femme que de l'épouser à dix-sept ans et de la mettre ensuite en pension, et je ne puis me figurer pour elle une vie plus ennuyeuse et plus monotone. Du reste, c'est pure affaire de goût, car j'ai entendu bien des dames déclarer que n'avoir à s'occuper de rien, c'était le suprême bonheur; mais on ne peut s'empêcher d'un sentiment de pitié, quand on contemple cette triste manière de vivre.

La femme qui est ainsi en pension doit se lever de grand matin, pour arriver au déjeuner à l'heure précise fixée pour ce repas, ou bien elle sera accueillie par une révérence glaciale de l'hôtesse, trouvera son café froid, et se passera d'œufs. Bien des fois je me suis amusée, en ces occasions, à des petites scènes fort plaisantes. La dame qui arrive trop tard jette un coup d'œil sur la table, et, voyant qu'il ne reste plus d'œufs, dit à haute voix : « Je prendrai un œuf, s'il vous plaît. » Comme cette phrase ne s'adresse à personne en particulier, personne n'y répond, à moins que par hasard son mari ne soit déjà là; alors il lui dit : « Mais, ma chère, tu viens trop tard, il n'y a plus d'œufs. » La maîtresse de la table feint de ne rien entendre, et la gourmande qui a mangé deux œufs, car il y en a toujours autant que de bouches, fait tous ses efforts pour cacher la rougeur qui pourrait la trahir. Tout le déjeuner se passe du reste dans un profond silence, qui n'est interrompu que par les timides accents d'un serin ou le babil d'un perroquet. Lorsqu'il est fini, les hommes se hâtent d'aller à leurs occupations, les dames remontent tranquillement dans leur appartement, plus ou moins élevé, selon leur fortune, et elles s'ensevelissent dans la solitude jusqu'à l'heure du dîner. Il n'est pas facile de dire ce qu'elles font dans leur chambre; mais je crois qu'elles empèsent un peu, repassent un peu, puis elles s'asseyent sur un fauteuil et travaillent beaucoup à l'aiguille. Une chose certaine, c'est que les dames qui sont en pension portent toujours des collerettes et des jupons beaucoup plus ouvragés que les autres.

C'est ordinairement à deux heures que les pensionnaires des deux sexes se réunissent pour dîner. La conversation se réduit à un chuchotement entre les couples mariés. Quelquefois une triste bouteille de vin flanque l'assiette d'un ou deux convives; mais cela est rare et n'ajoute rien à la gaîté de la compagnie, car le gourmand à qui elle appartient se permet rarement d'en boire plus d'un verre. En quelques minutes le repas est terminé; chacun regagne silencieusement son appartement, et bientôt des portes de toutes les chambres s'échappe un fumet de cigare qui annonce l'un des plus heureux moments de ces couples fortunés. Si le mari est galant, quand il a fini son

cigare et bu son punch, il offre le bras à sa femme, va avec elle jusqu'à la porte de son bureau ou de son magasin, et la laisse libre alors d'aller où elle voudra. Comme elle est en grande toilette, elle passe dans les quartiers les plus fréquentés, fait quelquefois une visite, entre dans un oratoire, puis retourne s'enfermer chez elle. Le soir, le thé amène une nouvelle réunion générale; ensuite ceux qui sont assez heureux pour avoir une invitation se hâtent de s'y rendre. Les autres se retirent dans leur solitude, ou bien restent à s'ennuyer dans le salon au milieu de gens qu'aucun lien, qu'aucune sympathie n'attache les uns aux autres.

Leurs grandes réunions du soir sont bien ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde. Les hommes font quelquefois une partie de cartes entre eux; mais si quelque femme joue, elle ne doit pas jouer d'argent. On ne connaît point l'écarté ni les échecs; on fait peu de musique, et quelle musique, bon Dieu! J'ai entendu quelques nègres chanter en mesure; mais je n'ai jamais entendu un Américain blanc, homme ou femme, chanter sans détonner. Se bourrer de gâteaux, de glaces et d'huîtres marinées, étaler en soie et en satin la moitié de son revenu, tel paraît être le but principal de leurs réunions. Tous les jeunes gens m'ont assuré que les soirées les plus agréables sont celles où les femmes mariées ne sont point admises, et je n'ai pas de peine à le croire. Ces sortes de réunions sont assez fréquentes; on y danse, et elles se prolongent souvent fort tard. Les rafraîchissements sont toujours dispendieux, et servis avec profusion, mais ils perdent la moitié de leur prix par la manière dont ils sont servis. J'ai assisté à plusieurs bals particuliers, où le luxe avait déployé toutes ses ressources, et toujours j'ai vu le même usage incroyable: les hommes étaient assis à une table splendide dans un salon, tandis que les dames mangeaient debout dans une autre pièce.

Il faut croire que les Américains ont moins besoin d'être amusés que les autres peuples. Peut-être en sont-ils plus sages; mais à coup sûr il est difficile aux étrangers de les trouver aimables.

New-York. Singulière coutume. Nègres. Traits de mœurs.

Quand nous eûmes terminé les affaires qui nous avaient conduits dans le nord de l'Amérique, nous nous embarquâmes pour New-York. J'ai beaucoup entendu vanter la baie de Naples; je ne l'ai malheureusement pas vue, et par conséquent je ne puis faire de comparaison; mais elle ne saurait être plus belle que celle de New-York; mon imagination du moins ne saurait concevoir rien de plus magnifique en ce genre que le havre de cette dernière ville. De

quel côté qu'on porte les regards, on trouve partout à admirer, et le pinceau le plus habile ne saurait rendre l'éclat qu'il présente aux yeux. Quand nous entrâmes dans le havre de New-York, le soleil lançait horizontalement ses rayons sur la surface des eaux. Nous semblions rouler sur des flots d'or liquide, et les îles verdoyantes qui s'élèvent du sein des eaux paraissaient autant de sentinelles gardant cette belle cité.

Contemplée sous un point de vue moins brillant, New-York nous parut encore une des plus belles et des plus nobles villes du monde. Elle est aussi supérieure à toutes les autres villes des États-Unis que Paris l'est à Rouen. Et puis il n'est peut-être point de ville aussi avantageusement située. Placée sur une île qu'un jour elle couvrira probablement tout entière, elle s'élève, comme Venise, du sein de la mer, et, comme à cette reine des cités dans les temps de sa gloire, toutes les nations viennent lui apporter leur tribut de richesses. Elle couvre presque autant de terrain que Paris, mais elle est beaucoup moins peuplée. La pointe la plus avancée de l'île est fortifiée du côté de la mer par une batterie, et présente un point de défense inexpugnable; mais dans ce temps de paix elle est changée en promenade publique, et je ne crois pas qu'aucune ville en possède une plus belle. C'est de là en effet que part une splendide avenue qui traverse toute la ville, et que l'on nomme Broadway. Cette superbe rue ne le cède à aucune du monde pour la longueur et la largeur, pour la beauté des magasins, la commodité des trottoirs et l'élégance des promeneurs qui s'y portent en foule; elle est ornée de plusieurs beaux édifices, dont quelques uns sont entourés d'arbres et de gazon. Si ce n'était la manière particulière de marcher, qui fait tout d'abord reconnaître un Américain, on pourrait prendre Broadway pour une rue française, où il serait à la mode que les élégants se promenassent. Leur costume est entièrement français; on ne peut rien porter qui soit anglais sous peine d'être montré au doigt comme manquant de savoir-vivre. Tout ce qui est anglais est du plus mauvais ton, et dire d'une femme qu'elle a l'air d'une Anglaise, c'est la plus cruelle satire qu'on en puisse faire.

Je n'essaierai point de faire une description détaillée de cette grande métropole du nouveau monde; je dirai seulement que, pendant près de deux mois que nous y demeurâmes, nous trouvâmes toujours quelque chose de nouveau à voir et à admirer, et c'est, à mon avis, un des séjours les plus agréables que l'on puisse choisir.

Les maisons des classes supérieures sont fort belles, et très richement meublées. Si on peut leur reprocher quelque chose, c'est leur extrême uniformité; quand on a vu l'une, on les connaît toutes. Presque toutes ont à l'extérieur des jalousies peintes en vert. Il y a peu de balcons, et l'on voit rarement

sur les fenêtres ces jardins suspendus si communs dans nos villes. J'ai vu beaucoup d'appartements décorés à l'intérieur exactement comme ceux d'une petite-maîtresse d'Europe. On y voyait épars avec une profusion et une négligence pleines de coquetterie des jardinières remplies de fleurs, d'élégants albums, des bronzes, des camées, toute cette foule de brillantes bagatelles, tous ces jolis riens d'un salon à la mode.

Il existe à New-York une fort singulière coutume, c'est de changer de logement une fois par an. Le 1er mai de chaque année, New-York ressemble à une ville qui a capitulé à condition que chaque citoyen pourrait en sortir avec armes et bagages. C'est un curieux spectacle de voir circuler tous ces meubles riches et misérables, ces paquets, ces charrettes, ces porteurs blancs et noirs, se heurtant, encombrant toutes les rues. J'ai entendu tout le monde se plaindre des inconvénients de cette coutume, mais tous s'y soumettent comme à une chose inévitable quand on est à loyer; le seul moyen de s'y soustraire, c'est d'acheter ou de faire bâtir une maison.

On voit à New-York un grand nombre de nègres, mais tous sont libres depuis 1827, que leur émancipation a été opérée. Ils s'y sont fait une position plus avantageuse que dans toute autre ville. Ils ont plusieurs chapelles dans lesquelles des ministres nègres officient, et un théâtre où il n'y a que des acteurs nègres. A ce théâtre, une galerie est spécialement destinée aux blancs qui peuvent avoir envie d'y aller; il ne leur est point permis d'occuper d'autre place. En cela, les noirs n'ont fait que rendre la pareille aux blancs, car les théâtres de ceux-ci ont tous une galerie à l'usage exclusif des nègres. Il n'est pas rare, surtout le dimanche, de rencontrer des groupes de nègres élégamment vêtus, et quelquefois l'on remarque dans les hommes de cette classe, quand ils accompagnent leurs belles, un air de galanterie que l'on ne trouve pas toujours chez les blancs en pareille circonstance.

Les femmes, en Amérique, ont généralement l'air paisible; mais sous cette enveloppe pacifique se cache un caractère irascible et opiniâtre; la moindre contrariété les irrite; elles sont toujours prêtes à montrer les dents.

Les dames américaines ont d'étranges manières d'ajouter à leurs charmes. Elles se poudrent immodérément le visage, le cou et les bras, d'amidon pulvérisé, ce qui produit un effet on ne peut plus disgracieux. Elles ont aussi la malheureuse habitude de se charger la tête d'une masse de faux cheveux, ce qui est d'autant plus extraordinaire qu'elles ont en général une très belle chevelure. Je présume que cette mode tient à leur indolence naturelle, et à la rareté des femmes de chambre habiles: il est moins pénible d'attacher par ci par là quelques boucles de cheveux, que d'entretenir en bon état les belles tresses que leur a données la nature. Quoiqu'elles dépensent pour leur parure,

eu égard à leur manière générale de vivre, beaucoup plus, proportionnellement, que les dames d'Europe, elles sont loin d'être mises avec autant de goût, si ce n'est pourtant à Philadelphie. Elles ne consultent les saisons ni pour la couleur ni pour le genre de leur costume. J'ai souvent frissonné en voyant une jeune beauté sortir par un temps de neige avec un chapeau rose-pâle, placé tout à fait sur le sommet de la tête. J'ai connu une jeune dame dont la jolie petite oreille fut gelée pour avoir été ainsi exposée au froid. Elles ne portent jamais ni manchons ni brodequins, et elles se croiraient compromises si elles mettaient de bons souliers et des bas de coton, même quand elles ont à marcher dans la neige et la glace. Elles sortent au milieu de l'hiver avec des souliers en miniature, incapables de résister à la moindre humidité. Ce qui les excuse jusqu'à un certain point, c'est qu'elles ont presque toutes d'extrêmes petits pieds. Mais elles ne marchent pas bien, et elles ne paraissent jamais à leur avantage quand elles sont en mouvement. J'ignore d'où cela peut venir, car elles ne manquent pas de maîtres à danser; mais le fait est certain : il y a peut-être à la fois de l'affectation et de la timidité dans leurs petits pas incertains, et dans la mobilité perpétuelle de leurs bras. Elles dansent mal, ou, si l'on veut, elles n'ont pas bon air en dansant : car, quelque piquante que soit leur physionomie, elle ne peut, dans un exercice qui met toute la personne à découvert, parer à leur manque absolu de tournure, et à la mauvaise conformation de leur buste, qui est rarement plein et bien développé.

Je n'ai jamais vu un Américain marcher ou même se tenir debout avec grâce; malgré les fréquents exercices militaires auxquels ils sont astreints, ils ont presque tous la poitrine renfoncée et le dos rond. Peut-être cela tient-il au sentiment de l'égalité, peut-etre qu'un officier n'oserait dire à un frère d'armes né libre : Levez la tête ! — Quoi qu'il en soit, ce défaut frappe tout d'abord un étranger. Cependant, pour la taille et la physionomie, le plus grand nombre, hommes et femmes, sont d'une beauté remarquable; mais ils ne savent point se faire honneur de cet avantage.

Si les Américains ont des ridicules et le grand défaut de se croire supérieurs aux autres hommes, individuellement et nationalement, on ne peut leur refuser de grandes qualités. On ne peut s'empêcher d'admirer la hardiesse et l'énergie qu'ils déploient dans l'exécution des travaux publics; il n'y a point d'obstacle capable de les arrêter quand ils peuvent justement espérer un résultat favorable. C'est ce qui explique l'étonnante rapidité avec laquelle des villes se sont élevées au milieu de forêts impénetrables. Rien n'égale l'activité et la persévérance avec laquelle ils poursuivent une spéculation qui promet un résultat pécuniaire avantageux. Un Anglais qui a résidé long-temps en Amérique me disait qu'en les suivant, quelque part qu'il les rencontrât,

dans les rues, dans les champs, au spectacle, dans les cafes ou chez eux, il n'avait jamais entendu une conversation où le mot *dollar* ne fût sans cesse répété. Cette uniformité de but, cette sympathie de sentiments, ne se rencontrent peut-être nulle part ailleurs. La conséquence de cette manière de voir est facile à deviner : cette pensée fixe fait qu'ils portent dans toutes les affaires un esprit de sordide avidité; elle cautérise la conscience, et la rend quelquefois insensible à la voix de la probité.

HEAD.

VOYAGE DANS LES PAMPAS ET LES ANDES.

Détails sur les Gauchos.

Head, officier dans le corps des ingénieurs de l'Angleterre, fut envoyé en 1825 dans l'Amérique du sud comme directeur d'une exploitation de mines. Il partit avec tout ce luxe de matériel qui accompagnait alors ces sortes d'entreprises; comme à l'ordinaire, on n'avait oublié qu'une chose, des mines à exploiter. Arrivé sur les lieux que les spéculateurs de Londres avaient désignés à ses recherches, et qui, suivant eux, n'attendaient qu'une main habile pour livrer les trésors que recélait leur sein, Head ne tarda pas à reconnaître que tous ces beaux plans étaient inexécutables. Cependant, avant d'abandonner la partie, l'infatigable capitaine tenta des efforts inouïs pour suppléer au vice de ses instructions et répondre à la confiance de ceux qui l'avaient envoyé. Il monte à cheval, traverse au galop les plaines immenses des Pampas, et court visiter les mines qui avoisinent Mendoza, à trois cent cinquante lieues de Buénos-Ayres, où il avait débarqué. Il quitte bientôt Mendoza, et en huit jours il est revenu dans la capitale des Provinces-Unies. Il y trouve des lettres qui l'obligent à partir en toute hâte pour le Chili. Le voilà donc qui remonte à cheval, traverse de nouveau les Pampas, franchit les Andes, s'arrête un instant à Santiago; puis il parcourt le pays dans tous les sens dans une étendue de quatre à cinq cents lieues, et quand il a exploré toutes les mines, et reconnu l'impossibilité de rien tenter d'heureux, il revient à Buénos-Ayres, il se hâte de congédier l'armée d'ouvriers qu'il avait amenés et qui dévoraient dans les tavernes les fonds de la compagnie, et il repart lui-même pour l'Angleterre.

C'est dans ces courses rapides que le capitaine Head a rédigé son journal. Lancé au galop dans ces steppes immenses, il prenait des notes sur le pommeau de sa selle, et ses courts instants de repos étaient consacrés à étudier les peuples intéressants qu'il rencontrait sur sa route. Nous extrairons de sa relation les curieux détails qu'il a laissés sur les habitants des Pampas.

Les Pampas sont de vastes plaines qui s'étendent entre le Rio de la Plata et les Andes, de Buénos-Ayres à Mendoza, dans une largeur de trois cent cinquante à quatre cents lieues. La partie que j'en ai parcourue, dit Head, quoique située sous la même latitude, présente trois régions de climats et de produits bien distincts. La région qui touche à Buénos-Ayres est couverte de trèfle et de chardons; on rencontre ensuite de magnifiques herbages; puis une forêt toujours verte se déploie jusqu'au pied des Cordilières. Ces deux dernières régions offrent pendant toute l'année le même coup d'œil, une admirable verdure; mais la première varie d'aspect à chaque saison et subit de curieuses métamorphoses. Dans l'hiver, des champs magnifiques de trèfle et de chardons, au milieu desquels paissent en liberté des troupeaux de bœufs et de chevaux sauvages, offrent un admirable coup d'œil. Au printemps, le trèfle a disparu, et les chardons ont pris une telle excroissance que les sentiers en sont obstrués, et que l'on ne peut plus apercevoir les animaux qui peuplent cette impénétrable forêt; ils s'élèvent à dix ou douze pieds au dessus du sol, et les tiges en sont si rapprochées l'une de l'autre et tellement fortes, qu'indépendamment des pointes dont elles sont hérissées, il serait impossible de s'y frayer un passage. Les derniers feux de l'été sont à peine éteints, que le chardon perd sa sève et sa verdure, ses feuilles se fanent, sa tige se dessèche; puis, abattu par l'ouragan, il jonche le sol, et de ses débris il vivifie le trèfle, qui pousse bientôt avec une nouvelle force.

La région qui est couverte de bois n'offre pas un spectacle moins extraordinaire. Les arbres ne sont point pressés en fourrés épais; ils s'élèvent si régulièrement qu'on peut la parcourir à cheval dans toutes les directions. Jusqu'à la plus grande vieillesse, ils conservent leur verdure, et quand ils meurent, les branches tombent d'elles-mêmes, de nouveaux rejetons s'élancent du tronc, et voilent bientôt sa décrépitude sous leur brillante végétation.

Quoique les sentiers qui traversent ces plaines immenses rencontrent de loin en loin quelques misérables cabanes, ces contrées ont conservé l'empreinte des mains du Créateur, et on ne peut se défendre, en les parcourant, d'une religieuse émotion. Tandis que dans nos pays civilisés la végétation du sol est bouleversée, et ne présente que confusion et pauvreté, on est frappé, dans les Pampas, de la richesse et de la régularité du règne végétal, dirigé par la seule nature. Les produits du sol sont distribués d'une si admirable manière, que, si des millions d'habitants venaient à peupler tout à coup ces vastes solitudes, ils n'auraient qu'à mener paître leurs troupeaux, et à labourer, sans aucune préparation préalable, l'étendue de terrain nécessaire à leur subsistance.

Ces plaines immenses ne comptent que très peu d'habitants, dont toute la

richesse consiste en un troupeau de bœufs et de chevaux. Le *Gaucho*, c'est le nom des habitants d'origine espagnole, a peu de besoins; de l'eau et une tranche de bœuf composent toute sa nourriture; un cheval et un lasso font son bonheur. Son seul plaisir est d'aller sur un coursier rapide chasser le cheval et le taureau sauvages, ou l'autruche rapide. Insensible à la fatigue, il passe la nuit en plein air, n'ayant pour couverture que son manteau, pour oreiller que le squelette d'une tête de cheval. Voici le tableau que le capitaine Head trace de ces infatigables chasseurs.

Le Gaucho, dès qu'il vient au monde, est abandonné à lui-même; une peau suspendue aux quatre coins de la hutte par des bandes de cuir est le théâtre de ses premiers exercices. A peine est-il âgé d'un an, qu'on le laisse se traîner tout nu sur la terre, et j'ai vu plus d'une mère donner pour jouet à un enfant de cet âge une dague acérée. Dès qu'il peut marcher, il se prépare par des jeux aux travaux de l'âge viril; il apprend à lancer le lasso, et il exerce son adresse sur des oiseaux et des chiens. A quatre ans, il sait déjà monter à cheval avec une étonnante agilité, et dès lors il commence à aider ses parents, et il conduit avec eux les troupeaux au pâturage. Lorsqu'une bête s'écarte du troupeau et cherche à s'échapper, l'enfant s'élance à sa poursuite, et bientôt il la ramène à coups de fouet, et j'ai remarqué dans ces circonstances qu'un cheval monté a toujours l'avantage sur un cheval libre.

A mesure que le Gaucho avance en âge, ses exercices deviennent plus mâles. Bravant les dangers que présentent les fondrières et les marais dont les Pampas sont coupées, il s'élance sur un coursier fougueux à la chasse de l'autruche, du gama, du lion et du tigre; il jette le lasso aux bêtes fauves, et les ramène triomphant à sa hutte, où il ne rentre souvent qu'après une absence de plusieurs jours. Comme il ne se nourrit que de bœuf et d'eau, sa robuste constitution résiste aux plus rudes fatigues, et il peut parcourir des distances incroyables, crevant quelquefois sous lui deux ou trois chevaux. Fier de sa liberté et de son indépendance, il cache sous ses formes sauvages de nobles et bons sentiments. En vain on chercherait à lui faire comprendre les avantages de la civilisation : pour lui, la suprême dignité de l'homme, c'est de se détacher de la terre et de dévorer l'espace sur un coursier rapide; tout notre luxe ne saurait valoir pour lui ce fidèle compagnon de sa vie, et, selon ses idées, l'empreinte d'un pas humain sur le sol est le symbole de la barbarie.

Bien des gens accusent le Gaucho d'indolence. Il est vrai qu'en pénétrant dans sa hutte, on le trouve toujours les bras croisés, le poncho sur l'épaule gauche; cette hutte, incommode et délabrée, ressemble à une tanière, quand quelques heures de travail suffiraient pour la mettre en meil-

leur état; vivant sous un des plus beaux ciels de la terre, il n'a ni fruits, ni légumes; au milieu de nombreux troupeaux, il manque souvent de laitage; il ne connaît point le pain. Tout cela est vrai, et si on le compare à nos cultivateurs, la comparaison sera tout d'abord à son désavantage. Mais suivez le Gaucho dans ses travaux, dans ses courses périlleuses, et vous serez étonné qu'il puisse résister à tant de fatigues. Il n'a pas de luxe, mais il est sans besoins; habitué à vivre en plein air et à dormir sur la dure, il ne comprend pas ce qu'il gagnerait à embellir sa hutte; il aime le laitage, et les troupeaux qui l'entourent pourraient lui en fournir abondamment, mais il aime mieux aller le chercher au loin; il pourrait faire des fromages et les vendre, mais quand il a pu se procurer une bonne selle et de bons éperons, il n'a plus besoin d'argent, ce n'est plus pour lui qu'un inutile embarras. Enfin il est content de son sort, et si l'on considère que le luxe insatiable crée des besoins toujours renaissants, on avouera peut-être qu'il y a plus de raison que de folie dans le dédain du Gaucho pour notre civilisation.

Le caractère du Gaucho est d'ailleurs estimable sous bien des rapports. Il exerce l'hospitalité avec une cordialité qu'on serait loin de s'attendre à trouver dans d'aussi misérables cabanes. Quand il voit entrer un voyageur, il se lève toujours pour lui offrir son siége (c'est le squelette d'une tête de cheval), et si l'on n'accepte pas tout d'abord, il redouble de compliments et de politesse jusqu'à ce que vous vous rendiez à ses instances. Il est curieux de voir avec quelle gracieuse dignité il ôte son chapeau à tous ceux qui viennent le visiter dans une cabane sans croisées, et dont l'entrée n'est fermée que par une peau de bœuf.

Les Gauchos, quoique répandus sur toute la surface des Pampas, sont en très petit nombre; on ne les rencontre qu'à de grandes distances. Descendant la plupart de bonnes familles d'Espagne, ils se font remarquer par de bons sentiments et des manières distinguées, qui frappent d'autant plus qu'on s'attend moins à les trouver sous d'aussi pauvres cabanes. La hutte du Gaucho, bâtie de boue et couverte de longues herbes jaunes, ne contient ordinairement qu'une seule chambre, où vit pêle-mêle toute la famille. Elle est percée de trous nombreux pour donner issue à la fumée. En été, elle est tellement infestée de vermine, que tout le monde préfère coucher à terre devant la porte, la tête enveloppée dans le poncho. Dans les soirées d'hiver, l'habitation est éclairée par une triste lampe, et chauffée par un feu de charbon. On y voit suspendus à des os, le long des murs, des brides, des éperons et quelques instruments de chasse. On aperçoit gisant à terre des masses noirâtres dont on ne peut distinguer la nature, et souvent cette obscurité donne lieu à des scènes plaisantes. Quand le voyageur arrive la nuit, il peut pénétrer,

sans que personne se dérange, sous ces huttes hospitalières, et c'est ce qui m'est arrivé souvent. Alors si, accablé de fatigue, je voulais m'asseoir sur une de ces masses informes que j'entrevoyais à terre, j'entendais un petit enfant crier sous moi, ou une jeune femme me demander d'une voix douce ce que je lui voulais, ou bien j'étais bousculé par un gros mâtin qui s'échappait d'entre mes jambes. Plus d'une fois, quand j'ai passé la nuit dans ces réduits enfumés, il m'est arrivé de servir de piédestal à un coq, qui montait sur mon dos pour proclamer le retour de l'aurore. Aux premiers rayons du jour tout le monde se lève et se répand au dehors.

La manière dont ils prennent leurs repas et traitent leurs hôtes est fort curieuse. Ils embrochent un énorme quartier de bœuf et le mettent à rôtir devant leur brasier. Quand il est cuit, on fiche la broche en terre, le maître offre au voyageur une carcasse de cheval pour s'asseoir, tout le monde se range sur des siéges semblables autour de la broche, et avec leurs longs couteaux ils attaquent le rôti et en enlèvent d'énormes bouchées. La première fois que je partageai ce singulier repas, je ne pouvais concevoir comment les Gauchos pouvaient manger si vite de la viande que je trouvais si coriace, et que je ne pouvais venir à bout de déchirer. Mais un vieillard, qui eut pitié de mon embarras, m'apprit que c'était faute de savoir choisir les bons morceaux, et il m'en découpa une tranche que je trouvai très tendre. Dès lors, je priai toujours un Gaucho de me servir, et je m'en trouvai très bien.

Les femmes des Gauchos n'ont absolument rien à faire. Les steppes qui environnent leur habitation ne leur permettent guère le plaisir de la promenade; elles ne montent que très rarement à cheval, et bien différentes des hommes, elles vivent dans l'indolence et l'inaction la plus complète. Leurs idées de morale ne paraissent pas fort avancées; on en peut juger par la réponse naïve que me fit un jour une femme à qui je demandais quel était le père d'un joli petit enfant qu'elle allaitait. — « *Qui en sabe?* » Qui le sait? me répondit-elle.

Le catholicisme est la religion dominante des Provinces-Unies; mais les rites diffèrent selon les localités. Les prêtres et les moines de tous les ordres jouissaient, sous la domination espagnole, de la plus grande influence, et de belles églises qui s'élèvent encore au milieu de misérables cabanes attestent leur puissance et leurs richesses. Aujourd'hui, les couvents sont tombés en ruines, et les églises désertes ont perdu toute leur gloire. Cependant on voit encore, aux grands jours de fête, les dames de Buénos - Ayres, parées de leurs plus beaux atours, se rendre à l'église suivies d'un petit nègre en livrée jaune, qui porte roulé sous son bras un tapis aux brillantes couleurs

sur lequel doit s'agenouiller sa maîtresse. Mais ordinairement c'est à peine si l'on rencontre dans les vastes nefs deux ou trois vieilles femmes.

La religion du Gaucho, que sa vie errante a soustrait à l'influence monacale, est simple comme ses mœurs. Il porte ordinairement une petite croix suspendue à son cou, et dans presque toutes les cabanes on trouve une grossière image du Christ. Quand il veut se marier, il prend en croupe sa fiancée, et la conduit au galop à l'église la moins éloignée, et c'est quelquefois à deux ou trois jours de marche. Il en use de même pour conduire ses enfants au baptême, et il attache les morts à un coursier pour les conduire en terre sainte.

On voit errer dans les Pampas d'innombrables troupeaux de chevaux sauvages, issus des premiers animaux de cette espèce que les Européens conduisirent dans cette partie du nouveau monde. On en rencontre, ainsi que des buffles, dans toutes les directions, morts ou vivants. Ici vous en apercevez des cadavres entiers dont une troupe de vautours se disputent les lambeaux; là c'est un squelette desséché; plus loin ce sont des têtes destinées à servir de siége. Le Gaucho déchiffre la trace d'un cheval avec une étonnante sagacité; il devine à l'empreinte de ses pieds sur le sol s'il courait à nu, ou s'il portait des bagages ou un cavalier; s'il était monté par un enfant, un jeune homme ou un vieillard, et même si le cavalier était du pays ou étranger. Un jour que je voyageais dans les Pampas de San-Luis avec un guide, nous aperçûmes des traces de sang sur la route. « Un homme a été assassiné ici, lui dis-je. — Non, répondit-il tranquillement; ne voyez-vous pas les pas d'un Gaucho? Il est tombé de cheval, le mors s'est rompu, et tandis qu'il le rajustait, l'animal, blessé à la bouche, a répandu le sang que vous voyez. — Mais c'est peut-être l'homme qui s'est blessé. — Non sûrement; regardez les pas du cheval : il est reparti au grand galop. »

Voici comment l'intrépide Gaucho parvient à dompter cet animal qui lui est si utile. Près de chaque poste se trouve un *corral* ou parc à bestiaux, fermé par de gros pieux. Dans une de mes courses, ayant devancé ma voiture de plusieurs heures, j'eus la curiosité d'accompagner les Gauchos au parc. Il renfermait un grand nombre de chevaux et beaucoup de jeunes étalons. Un Gaucho bien monté y pénétra, jeta son lasso au coup de l'un de ces étalons, et l'attira à la porte. Le fier animal montra d'abord quelque répugnance à quitter ses camarades, mais à peine fut-il dehors qu'il chercha à briser son lien pour s'échapper. Les postillons s'avancèrent alors à pied, lui jetèrent leurs lassos aux quatres membres, et les retirant à la fois, ils l'abattirent en un instant. Aussitôt l'un d'eux sauta sur sa tête et lui coupa la crinière, tandis qu'un autre lui coupait la queue, puis on lui mit un mors et un licou en cuir,

et l'écuyer chargé de le dompter lui mit une selle qu'il attacha fortement, et monta dessus, armé d'un fouet et de longs éperons. Le cheval alors se mit à ruer et à bondir ; mais le cavalier tint ferme, piqua des deux, et l'animal s'élança avec une effrayante rapidité. On dompta ainsi une douzaine de chevaux en moins d'une heure. A voir la fureur de ces animaux pendant qu'on les sellait, le plus intrépide de nos cavaliers n'aurait jamais voulu se risquer à les monter. Il fallait voir à l'horizon les Gauchos s'efforçant de tourner bride, et leurs chevaux effarouchés bondir et se cabrer sous les coups de fouet et sous les blessures de l'éperon. Enfin ils rentrèrent au parc domptés, ou plutôt épuisés de fatigue.

La manière de voyager dans ces contrées extraordinaires mérite quelques détails.

La ligne qui traverse les Pampas de Buénos-Ayres au Chili est jalonnée de cabanes décorées du nom de postes, et situées à environ vingt milles de distance l'une de l'autre. C'est là que relaient les voyageurs à pied ou à cheval. La route est coupée de ruisseaux et de fondrières, et il faut toute l'habileté des Gauchos pour surmonter les difficultés qu'elle présente et qui nous semblaient infranchissables. Les postillons des Pampas sont des cavaliers consommés; souvent je les ai vus, au milieu de la course la plus rapide, abandonner les rênes de leurs chevaux, tirer de leur poche leur cornet de tabac, faire un cigare de papier et battre le briquet pour l'allumer. Les seules voitures qui puissent résister à une route aussi difficile sont suspendues sur de fortes courroies. Le train de ces voitures, les rais des roues et même les jantes sont garnis de cuir qu'on mouille préalablement, de sorte qu'en séchant, il se resserre fortement et empêche les pièces de se disjoindre.

Le harnachement des chevaux est du reste parfaitement adapté à ce service pénible, et, malgré les difficultés du chemin, ils courent avec une incroyable rapidité. Le fourgon qui portait notre bagage, dans mon premier voyage, quoique chargé de plus de vingt-six quintaux, allait au grand galop comme notre voiture. C'est que dans les Pampas, on ne sait pas ce que c'est que ménager les chevaux, comme on le fait chez nous; là, au contraire, le postillon est fier du sang qui ruisselle des flancs de sa monture. Il est difficile qu'il en soit autrement, car les chevaux des Pampas ne savent point trotter; ils ne connaissent point de milieu entre aller au pas et au galop.

Quand on fait ce voyage, on prend ordinairement un guide parmi les habitants; il y a beaucoup de gens qui en font métier. Si l'on veut emporter avec soi un lit ou des porte-manteaux, il faut les attacher sur un cheval que le guide conduit. On voyage bien plus librement quand on n'a ni guide, ni bagages; dans ce cas, on prend à Buénos-Ayres ou à Mendoza un postillon, qu'on

change à chaque relais. Mais alors il faut se résigner à seller soi-même son cheval, à coucher sur la dure, et à ne se nourrir que d'eau et de bœuf. Cette manière de voyager est fort dure, il faut en convenir, mais l'indépendance et la célérité avec laquelle on marche a tant de charmes, que je la préférais à toute autre; cependant je ne la conseillerais qu'à des gens d'une bonne constitution et bons cavaliers.

La première fois que je traversai les Pampas, j'avais deux voitures, une pour mes gens et une pour le matériel de l'expédition; j'escortais moi-même à cheval. Quelquefois j'essayais de prendre les devants; mais les postillons luttaient avec moi de vitesse, et quoique habitué dès l'enfance à l'exercice du cheval, je ne pouvais soutenir la lutte, et après avoir galopé cinq ou six heures avec eux, j'étais obligé de descendre de cheval. Au bout de quelques mois, quand je me fus habitué au régime du pays, je pris goût à cet exercice, il devint pour moi une nécessité. En arrivant au relais, j'étais quelquefois tellement épuisé, qu'il m'était impossible de proférer une parole. Quelques heures de sommeil sur ma selle, à la belle étoile, me restauraient complétement; c'est au point qu'il m'arriva, pendant toute une semaine, de me mettre en marche dès l'aube du jour et de galoper jusqu'à trois heures après le coucher du soleil, ne m'arrêtant que quand j'avais harassé dix ou douze chevaux. Et c'est ainsi que voyagent les Gauchos, et l'on peut juger par là des distances immenses qu'ils peuvent parcourir.

D'abord ce galop continu vous fait tourner la tête, et souvent, en mettant pied à terre, j'étais saisi de vertiges tels, que j'avais peine à me tenir sur mes jambes; mais je m'habituai bientôt à cette manière de vivre, et je trouvais un certain charme dans l'espèce d'ivresse que cause cette rapidité de mouvements.

Lorsqu'on voyage dans les Pampas, il est indispensable de se munir d'armes, car le pays est infesté de voleurs. Aussi voyageais-je toujours armé de manière à bien recevoir ceux qui eussent eu envie de m'attaquer, et mon équipement du reste était peu fait pour les tenter. C'était moins contre les Gauchos que je prenais ces précautions que contre les Indiens, mille fois plus redoutables, car ils parcourent le pays en bandes nombreuses, et se font un jeu de faire mourir leurs victimes au milieu des tourments. Un danger peut-être plus grand est celui que présentent les trous nombreux dont de petits animaux nommés *biscachos* sillonnent la plaine. Les chevaux viennent fréquemment s'y abattre, et il n'est pas rare que des Gauchos s'estropient ou même se tuent dans ces chutes. Cependant les chevaux galopent la nuit au milieu de ces terriers, et ils semblent les deviner à l'odorat; aussi n'étais-je pas étonné de sentir le mien, pendant la plus profonde obscurité, faire de larges écarts à droite et à gauche, ce qui n'empêcha pas que, durant les quelques mois que j'ai passés

dans ce pays, ces maudits terriers ne m'aient fait faire plus de chutes que je n'en ai fait tout le reste de ma vie.

Un jour que, dans une de mes excursions, j'avais pris les devants sur ma voiture, selon mon habitude, ne la voyant pas arriver, je pris le parti de l'attendre à la poste; je posai ma selle contre la hutte, et je me couchai dessus. Le lendemain matin, un des postillons vint me dire que la voiture à deux roues était cassée; que mes compagnons de voyage avaient été forcés de l'abandonner dans la plaine et de continuer la route à cheval, avec leurs bagages, et qu'ils ne tarderaient pas à arriver. Bientôt, en effet, je les vis paraître, et ils me racontèrent leur mésaventure. Je résolus d'abandonner la voiture, qui m'aurait plus coûté de réparations qu'elle ne valait, car il m'eût fallu faire venir une roue de Buénos-Ayres, dont nous étions éloignés de plus de deux cents lieues, et pressé d'arriver dans la capitale de l'Union, je pris le parti de m'y rendre à franc étrier. Trois de mes compagnons aimèrent mieux me suivre que de voyager en cariole. J'y consentis volontiers, et, muni des fonds nécessaires pour une si longue course, je piquai des deux, heureux de n'avoir plus à m'occuper de roues et de timons.

Nous fîmes ce jour-là soixante milles (trois milles font a peu près une lieue de France), allant nous-mêmes, à chaque poste, changer nos chevaux au parc. Le lendemain, dès avant l'aurore, un de mes compagnons était rendu de fatigue : je le laissai à la poste voisine, et nous étions repartis avant le lever du soleil. Quarante-six milles plus loin, le second me déclara qu'il lui était impossible de courir davantage : je le laissai à la poste pour qu'il y attendît la voiture. Après avoir couru encore seize milles, le troisième était sur les dents: je fus également obligé de l'abandonner, et résolu de poursuivre jusqu'à ce que mes forces fussent épuisées, je fis encore soixante milles le même jour. Mon cheval s'abattit deux fois; je fus assez heureux pour ne point me blesser, et j'arrivai à ma dernière étape à la nuit close, abymé de fatigue. J'aurais eu bien besoin de trouver de quoi me restaurer; mais je ne rencontrai personne dans la maison, tout le monde était allé se baigner à la rivière. Je résolus d'en faire autant, car j'en avais bien besoin. Je me disposais ensuite à me coucher sur ma selle à la belle étoile, préférant les champs à la hutte de la poste, qui m'avait fait l'effet d'un nid à puces, quand un jeune Écossais avec qui j'avais fait une partie de la route m'engagea à rentrer et à venir chanter avec les filles du maître de poste, qu'il m'assura être fort gentilles. Je les connaissais parfaitement, car elles m'avaient déjà donné plusieurs fois l'hospitalité, mais j'étais trop fatigué pour songer à chanter. Cependant, pour ne point tout perdre, j'approchai ma selle du mur de la cabane, et après avoir pris un frugal repas, je m'étendis sur mon manteau, et mollement caressé par une brise

délicieuse, je suspendis mon sommeil pour écouter les doux accents des jeunes virtuoses, accompagnant sur la guitare une romance péruvienne.

Le lendemain, je partis avant l'aurore, et j'arrivai à mon étape à la nuit tombante, après avoir fait cent vingt-trois milles.....

Détails sur les Indiens des Pampas.

Il est un autre peuple qui se partage avec les Gauchos les vastes steppes qui s'étendent entre Buénos-Ayres et Mendoza : ce sont les Indiens, leurs ennemis irréconciliables. Dans mes courses rapides, je n'ai pas eu l'occasion d'en voir beaucoup, cependant les renseignements que j'ai recueillis me mettent à même de donner sur ces hordes sauvages des détails qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt.

Quand les Espagnols pénétrèrent dans ces contrées, ils exterminèrent la plus grande partie des naturels, et ceux qu'épargna leur barbarie étaient traités comme des bêtes de somme. Le crime de ces pauvres Indiens était de ne pouvoir comprendre les prétentions de gens qui venaient, au nom du pape, dont ils n'avaient jamais entendu jusque là prononcer le nom, les dépouiller de tout ce qu'ils possédaient. Pour pallier leurs cruautés, les Espagnols proclamèrent que ce peuple était d'une race inférieure aux autres, une race dégradée. Et cependant ceux que j'ai observés m'ont convaincu qu'il n'est pas, dans une position semblable à la leur, une classe d'hommes aussi belle, aussi digne d'intérêt. Je les ai vus, dans les mines, travailler avec des outils que nos ouvriers n'avaient pas la force de manier, et courir avec des fardeaux qu'un Anglais n'aurait pu soulever.

Mais le souvenir des cruautés des Espagnols est demeuré vivace au fond de leurs cœurs, et la soif de la vengeance se transmet de père en fils ; aussi ont-ils juré une guerre à mort à leurs descendants, et l'on ne saurait se faire une idée dans notre Europe de la violence de leur haine. S'ils parcourent continuellement les Pampas, c'est pour rencontrer des Gauchos et s'enivrer de leur sang. Un jour, un Gaucho avec qui je faisais route me racontait un combat contre ces terribles ennemis, auquel il avait assisté. Je lui demandai combien les siens avaient fait de prisonniers. « Nous les avons tous tués », me dit cet homme avec un geste que je n'oublierai jamais. Tel est le sort réservé à ces hommes intrépides ; ils le savent, et dès l'enfance on les habitue à cette idée, et on leur enseigne à braver la mort et les tortures.

Ces Indiens passent leur vie à cheval, et cette habitude les met presque hors d'état d'aller à pied. Ils vont complétement nus, bravant les rigueurs d'un

climat brûlant en été et glacial en hiver. Restés indépendants malgré les efforts de l'Espagne, ils forment plusieurs tribus nomades, dont chacune est gouvernée par un cacique. Ils s'arrêtent au premier endroit qui leur offre un bon pâturage, et y demeurent jusqu'à ce que leurs chevaux l'aient dépouillé; puis ils passent à un autre. Ils n'ont ni pain, ni fruits, ni légumes; leur seule nourriture est la chair de cheval, et le seul luxe qu'ils connaissent est de teindre leur chevelure dans le sang de ces animaux.

La grande, l'unique occupation de ces tribus indomptées, c'est la guerre, et pour eux l'attitude la plus noble est celle du guerrier lançant son coursier contre l'ennemi. Leur arme principale est une longue lance, qu'ils manient avec une force et une dextérité étonnantes. Comme guerriers, ils sont vraiment dignes d'admiration, et leur système militaire est aussi parfait dans son genre que celui d'aucun peuple du monde. Lorsqu'ils entrent en campagne, ils rassemblent un nombre prodigieux de chevaux, et, poussant leur terrible cri de guerre, ils partent au galop. Quand leur monture est fatiguée, ils en prennent une autre, changeant ainsi vingt fois de coursiers pendant la route, et gardant les meilleurs pour l'instant du combat. On dirait à les voir qu'ils traversent les airs. Ils savent exciter leurs coursiers avec la voix et même par le mouvement de leur corps. Souvent ils montent à cru et galopent ainsi sans brides ni étriers; quelquefois, ils sont comme suspendus sous le ventre de leurs chevaux. Ils n'ont pas besoin d'emporter de fourrages, les plaines qu'ils traversent leur en donnent tous les jours de nouveau; ils ne s'arrêtent que pour tuer quelques chevaux pour leur repas, et dormir quelques heures sur la terre; puis, quand ils sont délassés et bien repus, ils reprennent leur galop, et s'élancent, pleins d'une joie féroce, au devant de leurs ennemis.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu le temps de visiter ces hordes curieuses, car leurs mœurs sont bien dignes de fixer l'attention de l'observateur. Je ne puis en dire que ce que m'ont raconté des personnes qui avaient vécu plusieurs années au milieu d'eux. Il paraît que leur système religieux est très compliqué. Ils croient à un bon et à un mauvais génie, et ils adressent leurs prières à l'un et à l'autre. Si quelqu'un des leurs est frappé d'une mort prématurée, ce qui est très rare, ils sont persuadés que c'est un ennemi particulier qui a armé contre lui le mauvais génie; ils s'assemblent pour tâcher de découvrir cet ennemi, jurant de se venger d'une manière terrible. On imagine facilement quelles funestes conséquences doivent avoir ces querelles intestines. Mais c'est un bonheur pour les chrétiens, car leur effet est de semer la division parmi les différentes tribus, et d'empêcher une alliance qui les rendrait bien plus formidables.

Ils croient à une vie future qui sera toute consacrée à boire et à chasser.

La nuit, quand ils parcourent la plaine la lance au poing, ils croient voir dans les constellations leurs aïeux poursuivant l'autruche rapide et fendant la plaine d'azur sur des coursiers plus légers que le vent. Ils enterrent leurs morts, et ils immolent sur leurs tombeaux quelques uns de leurs meilleurs chevaux. Rien n'est plus simple que leurs cérémonies nuptiales. Quand le soleil a disparu sous l'horizon, on fait coucher à terre les futurs époux, la tête tournée vers l'occident, on les couvre d'une peau de cheval, et dès que l'astre du jour s'est levé vis-à-vis d'eux, on proclame leur union

Les Indiens des Pampas, comme les sauvages de l'Amérique du Nord, aiment passionnément les liqueurs fortes. Quand ils sont en paix avec Mendoza, ils y apportent des peaux d'autruches, des cuirs, etc., pour les échanger contre de la coutellerie, des éperons, des liqueurs, etc. La journée de leur arrivée est tout entière consacrée à boire. Mais ils ont la précaution de remettre préalablement entre les mains de leur cacique leurs couteaux et les autres armes qu'ils pourraient avoir, prévoyant bien que la journée ne se passera pas sans querelle. Alors s'abandonnant sans ménagement à leur passion favorite, ils s'enivrent jusqu'à n'y plus voir, et ils finissent par se battre et se déchirer à coups de dents. Ils remettent au lendemain la vente de leurs marchandises, sachant bien qu'on défend mal ses intérêts dans l'ivresse. L'argent leur étant tout à fait inutile, ils ne procèdent que par échange. Ils ne comprennent point non plus l'usage des balances, et ne veulent jamais acheter au poids; ils étendent une peau à terre, et y tracent un espace que l'on doit couvrir des marchandises qu'ils reçoivent en échange. Leurs affaires terminées, ils consacrent un autre jour à Bacchus, et quand ils ont un peu cuvé leur vin, ils remontent à cheval, tout fiers de leurs éperons neufs, et ils s'enfoncent à bride abattue dans l'immensité de leurs déserts.

Je l'ai déjà dit, on ne saurait se faire une idée en Europe de la violence de la haine que les Indiens portent aux Gauchos. Quand ils en peuvent rencontrer, ils se déchaînent contre eux comme des bêtes féroces et ils déploient dans leurs vengeances une cruauté révoltante. En voici un trait qui me fut raconté par un jeune Gaucho de quinze ans, qui me servait un jour de guide à travers ces déserts sauvages. Son père et sa mère avaient été massacrés par les Indiens, et il avait dû son salut à un homme qui avait pu s'échapper avec lui.

Nous passions auprès d'une cabane en ruine. « Cette habitation, me dit mon guide, en me montrant les décombres, appartenait à une de mes tantes. Il y a deux ans nous étions là tranquillement assis, trois de ses enfants, elle et moi. Tout à coup nous entendons retentir sur la route le galop d'un cheval, et le cri terrible : *Los Indios! los Indios!* Je sors, et je vois, en effet, accourir

nos sauvages ennemis, brandissant leurs lances, et poussant des hurlements épouvantables. Deux chevaux bridés, mais sans selle, étaient près de là : je m'élance sur l'un, et je fuis à bride abattue. Un de mes cousins saute sur l'autre et me suit; mais à peine a-t-il franchi quelques verges qu'il songe à sa mère, et il revole à la hutte. Elle était déjà cernée par les Indiens, et mes cousins en défendaient l'entrée, se battant comme des lions. Cependant j'avais été aperçu par l'ennemi, et quelques uns des sauvages s'élancèrent à ma poursuite. Mais j'avais un cheval léger comme le vent, et j'eus bientôt mis entre eux et moi assez de distance pour qu'ils renonçassent à m'atteindre. Deux jours après je retournai à la cabane. Elle était incendiée; je trouvai le cadavre de ma pauvre tante sous les décombres; les barbares lui avaient coupé un pied jusqu'à la cheville, et ils lui avaient arraché la langue, que j'aperçus clouée à l'un des poteaux du parc. Les corps de ses trois enfants étaient étendus devant l'entrée, tout nus et criblés de blessures. »

Deux motifs puissants poussent les Indiens à attaquer les Gauchos, enlever leurs bestiaux et égorger leurs ennemis, et même le plaisir de les torturer, de se baigner dans leur sang, leur fait souvent abandonner leur butin. C'est toujours pendant la nuit qu'ils font leurs attaques; le jour ils demeurent cachés, ou bien, s'ils sont en course, ils se couchent sur leurs chevaux, ou plutôt, cramponnés à leur cou, les pieds accrochés à la selle, ils se collent à leur ventre, et les coursiers paraissent ainsi errer sans cavalier au milieu des pâturages. Quand ils approchent des habitations, ils poussent des cris effroyables, qu'ils ne cessent point durant toute l'attaque. Ils commencent par mettre le feu au toit de la cabane, et quand la famille épouvantée cherche à s'échapper, elle tombe au milieu de ces tigres, qui massacrent les hommes, enlèvent les enfants au bout de leurs lances, brûlent les femmes, ne réservant que les plus belles, qu'ils emportent sur leurs coursiers rapides pour leur faire partager leur vie vagabonde.

MOLLIEN.

VOYAGE DANS LA RÉPUBLIQUE DE COLOMBIA.

Détails sur la Colombie. Habitants des bords de la Magdaléna, Santa-Fé de Bogota, Caractère des Colombiens.

La Colombie embrasse un immense territoire entre l'océan Pacifique et l'océan Atlantique, et c'est de tous les pays de l'Amérique méridionale celui qui fournit au commerce la plus grande richesse et la plus grande variété de productions du règne végétal. Elle se compose des anciennes possessions espagnoles connues sous les noms de Nouvelle-Grenade et de Caracas, qui, après avoir secoué le joug de la mère-patrie, furent réunies, le 17 septembre 1819, par l'immortel Bolivar, en un seul état, qui prit le nom de république de Colombie. C'est à la suite de cette révolution que Mollien fut envoyé par le gouvernement français pour étudier la situation de la nouvelle république.

Mollien arriva, le 17 novembre 1822, à Carthagène, à l'embouchure de la Magdaléna dans la mer des Antilles. En approchant de cette ville, dit-il, je faisais tous mes efforts pour me défendre de ces préventions favorables qui s'emparent presque toujours de votre esprit après une longue traversée : tout paraît beau alors, toute terre est un lieu de délices; la moindre verdure est un parterre délicieux; une bicoque est un palais. Mais je reconnus bientôt que je m'étais bien inutilement drapé dans mon impartialité : l'aspect lugubre de Carthagène ne pouvait prêter à l'illusion. De longues galeries soutenues par des colonnes basses et lourdes; des rues étroites, assombries encore par des terrasses en saillie; des habitations pour la plupart d'un aspect misérable et enfumé, renfermant des êtres d'un aspect plus misérable encore : tel est le tableau que présente ce port célèbre. Cependant, quand on pénètre dans les maisons, leur construction, qui frappe d'abord par sa bizarrerie,

paraît ensuite bien calculée : on voit qu'elles ont été disposées de manière à ce que la fraîcheur y pénétrât, et l'on pourrait en effet y respirer l'air avec délices, si l'on n'y était pas tourmenté par des essaims d'insectes et de chauves-souris, dont les morsures sont fort douloureuses. Une table, une demi-douzaine de chaises en bois, un lit de sangle, une cruche, deux chandeliers, forment d'ordinaire tout l'ameublement de ces sortes de halles.

La population de Carthagène se compose en grande partie d'hommes de couleur. Ils exercent toutes sortes de métiers, et ils déploient une industrie qui n'aurait peut-être besoin que d'être encouragée pour produire des résultats remarquables. Fiers de leurs talents, loués quelquefois et toujours bien payés, ils sont parfois d'une arrogance insupportable, et leur vivacité contraste singulièrement avec la nonchalance des blancs.

Je ne restai que peu de jours à Carthagène, et le 1er janvier 1823 je me mis en route pour Santa-Fé de Bogota, la capitale de la nouvelle république, muni, selon la coutume des Espagnols, d'une batterie de cuisine et de toutes sortes de provisions; j'emportais même avec moi un lit d'invention espagnole, fort commode, car il peut se renfermer dans un coffre et se charger facilement sur les bêtes de somme.

Je fis la première partie de la route, jusqu'à Barranca, à cheval et avec de grandes fatigues, car j'avais de fort mauvaises montures, et encore avais-je toutes les peines du monde à m'en procurer. Et puis, quoiqu'on ne rencontre, dans cette traversée, ni sommets escarpés, ni rivières bien profondes, la chaleur est si étouffante, l'air est si rare et si brûlant dans les forêts qu'on traverse, que le voyageur européen le plus robuste ne peut faire cette route sans beaucoup souffrir. Heureusement encore que l'on trouve une franche hospitalité sous les pauvres cabanes que l'on rencontre de loin en loin, et le spectacle de ces contrées sauvages dédommage un peu ceux qui aiment le désordre d'une nature inculte.

A Barranca on quitte la route de terre, et l'on s'embarque sur la Magdaléna, qu'on remonte jusque près de Bogota. C'est une navigation fort pénible et fort longue, car elle dure un mois. Si l'on ne court pas un danger bien imminent, en revanche on ne peut goûter un instant de repos. On ne peut se baigner sans crainte d'être dévoré par les caïmans, et si l'on descend à terre on a à redouter la morsure de serpents venimeux. Et il n'y a rien qui puisse compenser ces inconvénients, car, au lieu de la belle végetation que l'on devrait s'attendre à trouver dans ce climat, les bords du fleuve ne présentent que des buissons d'épine d'où s'échappent à peine quelques frêles cocotiers. Rien n'est donc plus triste qu'un voyage sur la Magdaléna, et cependant on préfère cette voie à la route de terre.

On rencontre de loin en loin une misérable cabane, faite de joncs et de bambous, qui s'élève au milieu d'un buisson touffu, où l'on a nettoyé un petit espace pour y planter des bananiers, des cacaotiers, et quelques fleurs destinées a parer la tête des femmes. Chaque hutte renferme une petite famille, composée du mari, de la femme et d'un ou deux enfants; rarement on y voit un vieillard : on ne vit pas long-temps avec les maux que souffrent ces hommes sous le climat empoisonné qu'ils partagent avec une foule d'animaux venimeux. Ce sont ordinairement de vieux *bogas*, c'est le nom des mariniers de la Magdaléna, fatigués de leurs pénibles travaux, ou des déserteurs de toutes les races, qui s'établissent sur ces bords malheureux. Deux ou trois chiens de chasse et une douzaine de poules font leur richesse la plus précieuse; un cylindre pour faire du sirop, un métier pour tresser des nattes, quelques instruments, des filets, des dards, et des écailles de tortue, qui, d'un côté, servent de plats, et de l'autre de siéges, complètent leur avoir. On pense bien que la vie de ces hommes ne peut être oisive, car, n'ayant rien à attendre de personne, il faut qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Aussi ne voit-on jamais le riverain de la Magdaléna demeurer oisif : tantôt il poursuit le jaguar dans les bois; tantôt sur le fleuve il jette ses filets ou il attaque le caïman, ou bien il cultive son champ de maïs, ou répare sa cabane, endommagée par une inondation.

Après une pénible navigation, dans laquelle je faillis perdre la vie, j'arrivai à Honda, où l'on quitte la Magdaléna, et je continuai par terre ma route vers Bogota. J'y arrivai le 20 février.

Bogota s'annonce d'une manière avantageuse. Cependant les maisons ont généralement peu d'élévation, à cause des fréquents tremblements de terre. Elles sont construites de briques séchées au soleil, couvertes la plupart en tuiles, et blanchies à l'extérieur. De petites fenêtres fermées par de grosses barres en bois leur donnent un aspect peu gracieux : l'usage des vitres commence à peine à s'introduire. Il faut ordinairement franchir deux portes avant d'arriver dans la cour, autour de laquelle règne généralement une galerie ou une terrasse couverte, et le vestibule qui la sépare de la rue est souvent un réceptacle d'ordures. Une enfilade de chambres donnent sur la galerie et ne reçoivent de jour que par la porte. On y monte par un escalier gothique sur le mur duquel est presque toujours peint un géant portant un enfant dans une main, et une boule dans l'autre. C'est saint Christophe, le dieu lare du pays.

La disposition intérieure n'atteste pas beaucoup de goût de la part des habitants. Les chambres n'ont point de plafond; le plancher et les murs sont remplis d'inégalités que dissimulent mal quelques paillassons ou quelque

mauvaise tapisserie où fourmillent des insectes malpropres. Quelquefois les murailles sont couvertes d'un papier de tenture, mais le plus souvent on y voit tracés des guirlandes de fleurs et des génies du plus mauvais style et du plus mauvais goût.

Bogota renferme cependant quelques monuments d'une bonne architecture, et l'on doit citer particulièrement la cathédrale, dont l'intérieur contraste par sa noble simplicité avec le luxe prodigieux des autres églises, toutes resplendissantes d'or. Ce n'est pourtant pas qu'elle manque de trésors, car une seule statue de la Vierge est ornée de treize cent cinquante-huit diamants, douze cent quatre-vingt-quinze émeraudes, cinquante-neuf améthistes, une topaze, une hyacinthe et trois cent soixante-douze perles; le piédestal seul est enrichi de six cent neuf améthistes, et le travail, dit-on, a été payé à l'artiste 4000 piastres. Presque toutes les églises dépendent de couvents dont les richesses sont immenses, et qui sont propriétaires des cinq sixièmes des maisons de la ville. En revanche les édifices publics, fastueusement décorés du nom de palais, palais du vice-roi, palais des députés, etc., sont d'une mesquinerie inimaginable.

L'étranger qui arrive à Bogota sans lettres de recommandation est fort embarrassé pour se loger, car il n'y a guère qu'une seule auberge un peu passable. Cependant, il peut vivre à assez bon compte, s'il veut se contenter de la table d'hôtes. C'est le plus ordinairement un morceau de bœuf bouilli, avec des pommes de terre, et des bananes. On mange très peu de pain; en revanche on fait une prodigieuse consommation de chocolat, que l'on accompagne de fromage et de confitures. Le vin est très rare. On fait plusieurs repas par jour. A sept heures du matin, on mange de la viande et on boit du chocolat; à dix heures on prend un potage; on dîne à deux heures; on goûte avec du chocolat à cinq heures, et l'on soupe à dix heures. On ne connaît point l'usage des serviettes. La coutume après le repas est de se laver les mains, de fumer et de dormir.

Les habitants de Bogota sont doux, honnêtes et gais. Les femmes sont presque toutes jolies, et leur costume est très pittoresque. La chaussure est la seule marque distinctive entre les riches et les pauvres. Toutes les filles du peuple vont nu-pieds, et c'est un moyen de plaire que plus d'une signora leur envie.

En général le Colombien a peu de vivacité dans les traits; sa figure, triste et sans expression, dénote l'indolence et la paresse; aussi presser un Colombien, c'est réveiller mal à propos un homme qui dort. L'orgueil qui forme le fond du caractère national est la source d'une antipathie marquée pour les étrangers. Ils répondent toujours affirmativement à ce qu'on leur demande,

il n'est pas de promesse qui leur coûte, mais elle est oubliée aussitôt que faite; toujours prêts à faire diligence, ils ne bougent jamais. Ils aiment passionnément les procès, mais ils détestent les querelles : aussi, pourvu que leurs femmes, dans les pays chauds, les laissent se balancer tranquillement dans leurs hamacs en fumant leur cigare, la paix est assurée dans leur ménage. L'indifférence et l'indulgence, dans les montagnes, assurent le repos des époux.

La plupart des Colombiens sont dépourvus de connaissances et de talents agréables. Dans tous les rangs, on trouve une politesse et une douceur poussées parfois jusqu'à l'exagération. Le respect pour les parents est général parmi les Colombiens, et les enfants ne donnent point à leurs parents d'autres titres que ceux de monsieur et de madame.

Un des vices qu'on peut reprocher avec fondement aux Colombiens, c'est l'ingratitude. Les bienfaits sont reçus avec joie, et aussitôt oubliés. Quand ils ont vu une personne une fois, ils la saluent; quand ils lui ont parlé, ils lui prennent la main en l'appelant mon ami; mais il ne faut pas se fier à ces démonstrations.

On a beaucoup parlé de la jalousie des Espagnols, on les représente toujours le poignard à la main. Mais il est loin d'en être ainsi dans les provinces espagnoles de l'Amérique; les femmes y exercent une influence irrésistible sur leurs époux oisifs et énervés.

Curieuses aventures d'un voyageur sur les bords de l'Orénoque.

La Colombie est arrosée par un des plus beaux fleuves de l'Amérique, l'Orénoque. Ce nom nous rappelle les singulières aventures d'un voyageur anglais sur les bords de ce fleuve, et nous ne pouvons résister à l'envie d'en présenter la relation, qui ne peut manquer d'intéresser. C'est à une de nos meilleures revues que nous empruntons ce récit.

« J'acceptai avec plaisir une mission qui me fut confiée, et qui m'offrait l'occasion de parcourir les bords célèbres de l'Orénoque. Je m'embarquai donc pour Cumana, accompagné de deux Zambos, hommes braves et fidèles, qui devaient me servir de défenseurs contre les attaques des autres Zambos, leurs confrères, brigands redoutables, souvent assassins.

Notre caravane était composée de dix mules, d'un guide indien, de deux Zambos et de moi. En une journée nous franchîmes la chaîne de montagnes

qui nous séparait des Llanos de Cumana, et nous nous trouvâmes en face de ces immenses savanes, qui se déroulent comme un tapis égal et lisse, et qui, fatiguant la vue de leur uniformité, ne lui permettent de se reposer qu'à l'horizon. Rien de plus-imposant, de plus monotone, de plus triste.

Nous étions au milieu de la saison des chaleurs. Plus de végétation : de petits amas de cendre indiquaient l'endroit où avaient fleuri des plantes maintenant calcinées. Point de vent : une brise légère se jouait de temps à autre à la surface du sol, et, soulevant la poussière végétale, en accablait le voyageur. Nous contemplions d'un œil désolé cette étendue stérile. A peine un ou deux palmiers se dressant çà et là, et indiquant l'ancien lit d'une source maintenant tarie; partout une terre écorchée, un vaste miroir qui ressemblait à de l'acier bruni et qui souvent trompait le regard par les illusions du mirage. La chaleur fatiguait les yeux; la poussière végétale, chargée de molécules âcres et mordantes, irritait la peau, et nous causait un vif sentiment de souffrance. Au loin, nous apparaissaient des arbres et des sources fantastiques destinés à reculer sans cesse devant nos pas, phénomènes nés des jeux de la lumière et de l'ombre, peut-être aussi de notre imagination malade. Les rayons du soleil, dont aucun nuage ne tempérait la violence, tombaient d'aplomb sur une surface polie, qui les réfractait et en doublait l'intensité. La désolation de ce paysage sans limites et sans accidents augmentait toujours. Nous n'aperçûmes plus de palmiers; il nous semblait que nous marchions sous la voûte ardente d'un four chauffé pour notre supplice. Enfin, cependant, un bosquet semi-circulaire se fit apercevoir à l'horizon : il nous fallut pour l'atteindre plus de trois heures de marche pénible.

A peine avait-on attaché les mules aux premiers arbres, je m'élançai; je franchis, au risque de me déchirer, la haie qui entourait un petit étang, et je me plongeai dans l'eau, ou plutôt dans la vase : elle était tiède. Comme je sentais ma peau excoriée et brûlante, j'espérais que ce bain demi-liquide m'apporterait quelque adoucissement. Tout à coup une violente percussion frappe mon genou : c'était précisément l'effet d'une balle de fusil. Je regarde autour de moi : aucune détonation ne s'était fait entendre. Un second coup, plus vigoureusement asséné, paralyse une de mes jambes et l'engourdit tout entière. J'ai peine à me soutenir; il ne me reste de force que pour appeler mes Zambos. Ces chocs électriques se succèdent avec rapidité. A la douleur âpre qu'ils causent succède un engourdissement total; je ne puis bouger; il me semble que de nombreux replis m'enlacent. En effet, les anneaux livides d'un serpent monstrueux qui continuait à m'entourer paraissent à mes yeux. Je pousse des cris désespérés. Les Indiens accourent, et me jettent de loin leur lasso. Ce fut au moyen de cette espèce de lacet qu'ils m'arrachèrent

à ma situation périlleuse. L'animal se déplia, reprit son élan, sauta dans le lac et disparut. Long-temps je restai étendu, complétement engourdi, à l'ombre des palmiers. Trois heures après j'étais incapable de me tenir debout.

L'ennemi qui m'avait attaqué si subitement, et avec tant de puissance, n'était pas un serpent de race venimeuse. J'avais troublé le repos de l'animal singulier que les naturalistes désignent sous le nom de *torpille*, ou d'anguille électrique. La vibration qu'elle imprime à ses victimes est si forte, que souvent les chevaux et les mulets périssent dans ses étreintes, en traversant les rivières et les lacs de la Nouvelle-Espagne. C'eût été fait de moi si elle avait eu le temps de m'entourer de quelques anneaux de plus. Quoi qu'il en soit, je restai deux jours auprès de ce lieu fatal, faible comme un enfant, incapable de marcher et même de me tenir sur une mule.

Quand nous reprîmes notre route, nous vîmes avec plaisir le paysage s'accidenter un peu. Çà et là, quelques maisons éparses appartenaient à des propriétaires de troupeaux : elles étaient situées sur les bords de sources maintenant desséchées, ou dont les eaux se cachaient sous des ronces et disparaissaient sous le sable. Nous approchions rapidement de ces petites élévations qui bordent le Rio-Pao, et qui s'étendent jusqu'à l'Orénoque. Enfin, nous retrouvions de la verdure, du feuillage, des arbres, le paradis après l'enfer. Avec quel plaisir nous passâmes à gué le Rio-Pao! avec quels transports nous saluâmes la brise du fleuve, sans nous effrayer des crocodiles qui le peuplaient!

Nous voici sur les bords de l'immense Orénoque. Un bateau, traversant obliquement le courant, nous descend à Muitaca, où je restai jusqu'au milieu d'avril, toujours en proie à la fièvre intermittente que mon dernier voyage avait renouvelée.

Dès que je me trouvai mieux, je m'entendis avec le patron d'une grande chaloupe qui devait remonter l'Orénoque, et s'arrêter dans presque tous les établissements qui en bordent les rives pour y vendre différents objets de manufactures européennes. Si l'expérience de la vie ne m'avait pas habitué aux événements et aux caractères les plus éloignés des mœurs sociales, je n'eusse pas commencé sans effroi une telle traversée. Le patron était un noir, véritable géant, bien proportionné, la tête couverte de cheveux crépus, l'œil ardent et fixe, la physionomie calme et déterminée. Sur sa poitrine découverte on apercevait plusieurs cicatrices, et l'on voyait bien qu'il n'y avait pas de périls qui pussent l'effrayer, pas de sentiments tendres capables d'ébranler cette âme accoutumée à tout braver et à ne jamais fléchir. En effet, le patron avait long-temps vécu parmi les hordes sauvages qui infestent les bords de

l'Orenoque ; il connaissait leurs repaires, parlait leur langage, et s'était lié avec leurs chefs. Son equipage se composait de huit hommes de toutes les couleurs et de toutes les races, vraiment dignes d'un tel maître. Pour moi, je n'avais aucune crainte : je savais que cette espèce d'hommes est fidele aux promesses qu'elle a faites volontairement, et que le seul moyen de tirer parti de ces êtres que la société repousse, c'est de se fier à eux avec une confiance illimitée.

Le 20 avril, nous partîmes. Nous nous embarquâmes sur le glorieux et vaste fleuve, nappe d'eau immense, encadrée dans les plus merveilleux et les plus étranges paysages. La saison des chaleurs allait finir; les eaux, très basses, laissaient apercevoir de distance en distance des fragments de rocs sur lesquels le soleil étincelait ; d épais taillis bordaient les rives, et, par intervalles, on voyait les trouées que divers animaux y avaient faites pour venir étancher leur soif ou chercher leur proie. Sur les deux bords, d énormes crocodiles s'étendaient au soleil, et restaient immobiles. Ces monstres amphibies, dès qu'ils ont goûté de la chair humaine, refusent toute autre nourriture : aussi dans les villages exposés aux inondations de l'Orénoque, les voit-on, à l'epoque des grandes pluies, attaquer et enlever hardiment la proie humaine qu'ils préfèrent.

Apres nous être arrêtés sur plusieurs points, et avoir disposé de presque toutes nos marchandises, après deux ou trois escarmouches avec les bandits de ces parages, nous aperçûmes, le 10 mai, un petit roc de granit qui s'élevait à pic du sein des eaux, et qui était situé à pres de quatre cents toises de la rive septentrionale. Là nous amarrâmes notre petit vaisseau : les jaguars ou tigres, si communs dans ces contrées, ne pouvaient nous y atteindre. La saison des pluies allait commencer : elle s'annonçait par les éclats du tonnerre qui grondait tous les jours, par quelques ondées légères, par la teinte grisâtre qui s'emparait de l'atmosphère, par la lente elevation des eaux du fleuve, et par celle du Rio-Capanaparo, qui tombait dans l'Orénoque à peu de distance de nous, et qui avait déjà submergé ses bords. Au sud, nous apercevions une mer de feuillage, terminee par de hautes collines; au nord, une masse angulaire de granits superposés, qui marquait la jonction des deux fleuves, et qui avait pour panache un dôme mobile de palmiers et de manguiers. Devant nous, l écume du fleuve, qui se précipitait sur un lit de rochers, formait une vaste nappe et grondait sourdement.

Mille oiseaux de grandes espèces peuplaient l'air de leurs bataillons, et tournoyaient en cherchant leurs nids. La terre humectée livrait passage à des myriades d'insectes bourdonnants, dont les piqûres incessantes nous causaient une douleur aiguë. Pour me mettre à l'abri de cette torture, fatale surtout

à ceux qui se tiennent rapprochés de la terre, j'avais fabriqué un hamac de cuir, que l'on suspendait ordinairement à la plus grande élévation possible.

Une fois les amarres de notre navire disposées, je me dirigeai à la nage vers cette pointe de granit que je viens de désigner. Je la gravis sans beaucoup de peine : elle n'avait pas plus de trente pieds d'élévation. Parvenu à la cime, je pus toucher de la main quelques uns des rameaux supérieurs d'un manguier magnifique, remarquable par le diamètre de sa coupole, l'éclat lustré de son feuillage, et le nombre infini de ses branches gigantesques. J'en attirai à moi quelques unes, qui, cédant à l'impulsion, entraînèrent d'autres branches plus fortes. Je m'y cramponnai : elles se redressèrent, et leur élasticité, m'enlevant au roc sur lequel j'étais stationné, me porta tout à coup au milieu de l'arbre géant. Quelle nuit délicieuse, me dis-je, on pourrait passer ici, au milieu de ce temple de fraîche verdure, hors de la portée des jaguars et des mosquites ! Mon plan fut arrêté aussitôt. J'appelai mes Zambos, qui apportèrent mon hamac, m'aidèrent à le disposer au milieu des branches, et me promirent de revenir le lendemain matin, au lever du soleil. J'étais très fatigué : mes yeux se fermaient, le bruit lointain des rapides, le bourdonnement des insectes, les appels des jaguars et des singes, le battement d'ailes d'une nuée d'oiseaux formaient une espèce de murmure continu et monotone, ou, si j'ose le dire, une sorte de silence bruyant, favorable au sommeil. Je m'endormis en effet, et rien ne troubla plus mon repos.

Quand j'ouvris les yeux, un sentiment très pénible me dominait. J'étais mouillé jusqu'aux os; il avait beaucoup plu, et le cuir de mon hamac s'étant détendu, je me trouvai emprisonné dans une espèce de sac humide. J'essayai de me dégager de ce cachot, et je jetai les yeux autour de moi. Un brouillard épais cachait le soleil ; mes regards, en s'abaissant, ne découvrirent plus la terre : partout de l'eau. Les rapides avaient disparu, la crue subite du fleuve avait submergé le roc solitaire auquel notre vaisseau était amarré. Plus de chaloupe, plus de Zambos, tout avait disparu. Comment mes compagnons pourront-ils me retrouver ? Comment me découvriront-ils, perché dans cet arbre, au milieu des eaux ? La situation était embarrassante ; mais j'étais encore loin de m'attendre aux suites qu'elle devait avoir.

Examinons ma prison aérienne : elle est assez vaste, mais l'arbre sur lequel je me trouve n'est ni un bananier ni un arbre à pain, et si la faim vient me saisir, je ne puis compter que sur les jeunes pousses des feuilles. Triste perspective pour un malheureux dont les membres sont raidis par l'humidité, et qui sent naître un appétit impossible à satisfaire ! Robinson Crusoé, dans son île, avait plus de ressources que moi dans mon arbre. Pour me distraire un peu de toutes les pensées douloureuses qui m'assiégeaient, je me

mis à voyager le long des branches serrées, pressées, verdoyantes, qui, par leur grand nombre et leur enlacement, offraient à mes pas un appui presque solide. Tout à coup des yeux flamboyants et métalliques étincellent devant moi, et je reconnais l'animal pour lequel, depuis mon enfance, j'ai l'aversion la plus irrésistible : un lézard, mais un lézard énorme, de l'espèce des iguanas, et dont les proportions colossales ne devaient pas me rassurer, moi qui tremblais quand j'étais enfant et que je rencontrais le petit lézard de nos murailles. Cette créature tout à fait innocente me causa une peur horrible et je rebroussai chemin ; mais, à ma grande douleur, je trouvai de nouveau sur ma route un second iguana, dont la queue rayonnante décrivait de superbes spirales.

Fasciné pour ainsi dire par la vue de ces deux reptiles, je ne cessai pas de les regarder, et de surveiller leurs mouvements avec l'attention la plus inquiete. Qu'on imagine l'horreur de ma situation. La fièvre me prit ; assis sur une bifurcation de l'arbre, la tête posée entre mes deux mains, tremblant de tous mes membres, je cedai à un abattement d'autant plus profond, que, dans un tel isolement, tous les efforts du courage humain semblaient inutiles et perdus. Autour de moi, dans les eaux, dans ces forêts que je ne pouvais pas même atteindre, vivaient des populations d'animaux féroces. Jusqu'aux dernieres limites de l'horizon, rien ne rappelait la présence de l homme. Le peu d'endroits habités se trouvaient à de très grandes distances ; toutes les campagnes étaient submergées, et la vaste étendue de l'inondation ne permettait pas même à mes gens de s'orienter pour venir jusqu'a moi. Le point de jonction du Rio-Capanaparo et de l'Orénoque était totalement effacé. Les eaux, dans leur crue subite, avaient entraîné notre navire, et le courant l'avait emporté avec l'équipage. Vers la fin de la journée personne n'avait encore paru. Je montai jusqu'a la cime de l'arbre. Un océan m'environnait ; la pluie me battait le visage, la foudre roulait dans la nue. J'apaisai ma faim dévorante en mâchant quelques feuilles d'arbres ; puis je me rassis au même endroit.

Il semblait que mes deux commensaux, les iguanas, devinaient mon désespoir, et que, malgré leurs habitudes timides, ils désiraient en profiter. Les deux iguanas s'approchèrent. Jugez de l'effet produit sur mon imagination, troublée par leurs dimensions gigantesques, leur prunelle ardente et les reflets bronzés qui se jouaient sur leur vaste corps. L'un d'eux était a un quart de toise de moi, lorsque, rassemblant toute ma force et tout mon courage, je le frappai à la tête. Mes deux ennemis disparurent avec une rapidité qui m'étonna.

Depuis ce moment, ils se tinrent à distance, et allérent se poster de l autre

côté de l'arbre. Le jour finissait; sur ma tête planaient des nuées de vautours: des troupes de *chigruas* fuyaient à travers les eaux et réveillaient les alligators, qui, s'élançant pour les saisir, tombaient eux-mêmes sous la dent féroce des jaguars. Au dessous de l'arbre, une multitude de hérons et de flamands se jouaient dans l'eau peu profonde, et d'immenses bataillons de tortues couvraient de leurs écailles la nappe de l'Orénoque. Sans le danger imminent qui me menaçait, et les souffrances horribles de la faim qui me dévorait, j'eusse observé avec plaisir tous les acteurs de cette scène étrange; et les phoques, dont la masse difforme se roulant au milieu des rocs mettait en fuite jaguars et crocodiles, et ces longues files de singes qui, hurlant de concert et se balançant à tous les arbres, formaient dans les branches agitées un immense ballet grotesque.

Hélas! rien de consolant ne se montrait encore. A mes acteurs de la soirée succédèrent de nouveaux acteurs : de grosses chauves-souris tournoyaient autour de moi, et des milliers d'insectes, allumant tour a tour et dans toutes les directions leurs petites lampes, semblaient changer tout l'espace en un vaste royaume de féerie. Les cris des animaux, qui cherchaient leur tanière, étaient adoucis et comme effacés par le perpétuel murmure des mosquites, des zangudos et des éphémères. Je me résignai à passer la nuit dans cette situation, espérant que l'isolement de mon arbre, et surtout la surface polie de son tronc élevé, me protégeraient contre les visites nocturnes. Je retrouvai dans ma poche un couteau, avec lequel je coupai plusieurs branches qui servirent à maintenir mon hamac, qui, détendu par la pluie, aurait pu s'enrouler sur moi et m'étouffer pendant mon sommeil, et, épuisé de fatigue par l'incommodité de ma position, je ne tardai pas à m'endormir.

Dès les premiers rayons du jour, les nombreuses tribus qui partageaient mon logement s'éveillèrent et m'éveillèrent. Je les vis d'un œil jaloux courir de branche en branche, dévorant tantôt un insecte, tantôt une feuille; heureux dans leur sphère bornée, et jouissant de la renaissance de leur vie et du réveil de la nature. Le vent soufflait, l'onde bruissait. Je jetai les yeux sur vaste plaine liquide : point de vaisseau, point de chaloupe, seulement un nuage de brume qui, épaississant par degrés, finit par tout envelopper d'un voile obscur, et cacha les arbres les plus voisins. Ce tourbillon ténébreux, en arrivant jusqu'à moi, fit frémir toutes les branches de l'arbre, qui suspendait sa course. Je dis adieu à l'espérance. Un nouveau tombeau m'engloutit! Où mes compagnons pourront-il me trouver? Comment réussiront-ils à me déterrer au milieu de ces feuilles épaisses et de cette brume impénétrable?

Le cri d'un enfant au sein de la tempête se serait plutôt fait entendre que ma voix dans le tumulte des eaux, dans le fracas des éléments. Mon courage,

éprouvé par plus d'une circonstance périlleuse, commençait à faillir. J'étais là sans nourriture, sans abri ; je savais que ces brouillards duraient quelquefois plusieurs semaines, et, à moins d'un hasard favorable, je périrais sans secours. Mes accès de fièvre augmentaient de durée et d'intensité. Quelle matinée de douleur je passai, parfaitement immobile, affaibli par la maladie, l'abstinence et la fievre, entouré d'une obscurité profonde, sentant les énormes gouttes d'eau qui, déposées par le brouillard, retombaient lentement sur mon front, et ne pouvant faire pénétrer mon regard jusqu'aux extrémités du domaine borné qui me servait d'asyle et de cachot !

Tout à coup, un grondement sourd et partant d'un point assez rapproché perça l'air brumeux, et frappa mon oreille. Je me levai. Je reconnus le cri du jaguar. Un bruit se fit entendre ensuite dans les feuilles, quelques rameaux se brisèrent, et quelque chose tomba sourdement. Je sentis le danger de ma situation, et je rappelai à moi mon énergie. Armé de l'une de ces branches que j'avais coupées la nuit précédente, je me dirigeai vers le point d'où le bruit semblait partir. Il redoubla. Les rameaux craquaient en s'abaissant, et après quelques moments de lutte, un être vivant tomba de l'arbre ; je l'entendis se débattre dans les eaux. J'esperai que le gouffre s'était refermé sur sa proie, ou que les crocodiles en avaient fait justice. En effet, un jaguar, ou tigre de la grande espèce, avait essayé de se procurer un logement sous le même ombrage, attiré sans doute par son instinct d'anthropophagie. Cinq minutes après sa chute, il luttait encore en grondant contre les flots, qui allaient l'engloutir. Puis tout retomba dans le silence, et je me crus délivré de cet agresseur formidable.

Affamé comme je l'étais, et comme on l'est toujours après un accès de fièvre violente, je résolus de detruire un des iguanas ou grands lézards qui partageaient ma retraite. Point de milieu, il fallait ou périr de faim, ou manger un de ces animaux qui m'avaient tant effrayé. Je me mis donc à leur recherche ; mais l'attaque du tigre leur avait causé autant de terreur qu'à moi, et ils s'étaient si bien blottis dans quelque repaire inaccessible que je ne pus réussir à les trouver.

Peu à peu le brouillard s'éclaircissait, un courant d'air balayait la surface du lac immense et déchirait le voile qui avait dérobé à nos yeux cette vaste étendue couverte d'eau. Quand je jetai les yeux sur le rocher fatal qui m'avait conduit à l'arbre dans lequel j'étais retenu prisonnier, quel objet frappa mon regard ? Le jaguar lui-même, qui, tout humide encore, avait trouvé moyen d'échapper à la mort et de venir s'asseoir en face de moi. Ses prunelles fauves étaient fixées sur l'arbre, dont les rameaux tombaient perpendiculairement sur sa tête. Il était immobile et me guettait. Entre lui et l'extrémité des bran-

ches il n'y avait pas six pieds de distance. Il semblait calculer la force et la portée de son élan, et craindre que les branches trop faibles ne vinssent à céder et à plier une seconde fois, s'il essayait de les atteindre. Son plan d'attaque me rassura. Déçu dans sa premiere tentative, il s'élança sur le tronc, dans lequel il fixa ses longues griffes et qu'il essaya de gravir lentement. Je sentis tout l'avantage que cette position me donnait. Je descendis avec précaution, armé d'une part d'une branche que j'avais aiguisée, et de l'autre de mon couteau, que j'avais ouvert. Je le laissai avancer. Je le vis lever avec lenteur et précaution ses pattes de derrière, et employer toute l'élasticité de son corps pour assurer son approche. Il enfonçait profondément ses griffes aigues dans l'écorce polie de l'arbre. Pied à pied, il avançait; son œil d'émeraude brillait d'une ardeur vive et sanglante en se fixant sur moi. J'avais appuyé mon genou sur l angle formé par les branches qui se divisaient, et, malgré le péril qui me menaçait, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'élégance, la souplesse et la vigueur de mon adversaire. L'haleine chaude qui sortait de sa gueule béante frappait mon visage, et dejà ses pattes de devant étaient à portée de ma main. Je clouai la pointe de mon couteau dans l'arbre, et, soulevant la branche qui devait me servir à la fois d'épieu et de massue, j'en assénai sur sa tête un coup violent. Un hurlement sourd et profond me répondit; mais il ne perdit pas un pouce de terrain. Pour m'éviter, il changea un peu de route, et se détourna de manière à placer son museau sous une branche qui le couvrait et le protégeait. Je reconnus qu'il serait inutile de continuer le genre de défense que j'avais employé, et je me contentai d'enfoncer mon épieu dans sa gueule, de manière à lui causer une vive douleur qui le fit reculer un peu, mais qui ne réussit pas à le précipiter. Il ramassait son corps et étendait une de ses pattes en avant pour atteindre une branche qui l'eût placé de niveau avec moi, et qui m'eût donné beaucoup de désavantage.

Ma situation devenait critique. Ses cinq énormes griffes touchaient mon genou. Sa poitrine haletante annonçait l effort vigoureux qu'il allait tenter. Je me penchai, le couteau à la main, et je plongeai la lame aiguë dans l'œil de l'animal. Il poussa un long cri d'angoisse, essaya de me frapper de ses griffes, m'effleura seulement, et fit jaillir le sang de ma main. Le jaguar se retira alors, tourna autour de l'arbre, et chercha une position meilleure. Je le suivis de l'œil, et enfonçant l'épieu dans son orbite sanglant, je pesai de toute ma force sur cette arme, qui le força de reculer, laissant dans l'écorce du manguier de profondes entailles. J'avais repris confiance et courage. Il exprimait sa fureur impuissante par de longs et continuels hurlements. Bientôt il fut hors de ma portée. Je l'observais. Sa rage finit par l'emporter sur l'instinct de prudence particulier à sa race. Furieux, il voulut m'atteindre, prit son

élan sauta sur une branche assez voisine de moi, et reçut sur la tête un coup de mon épieu qui le fit tomber dans le fleuve. Son sort fut bientôt décidé : à peine se trouvait-il au milieu des eaux, plusieurs crocodiles, qui stationnaient à distance, comme s'ils eussent guetté l'issue de notre combat, l'attaquèrent à la fois, et le dévorèrent, à ma grande satisfaction.

Enfin, je pus regarder autour de moi; le brouillard, comme une vaste coupole, restait suspendu sur l'immense plaine des eaux. J'avais faim, j'avais froid, je tremblais. Mes camarades, que je regardais déjà comme de vieux amis, ces iguanas que j'avais voulu manger après avoir eu peur d'eux, ne reparaissaient plus. Quelques feuilles d'arbre que je mâchais remplissaient mon estomac, et, sans assouvir ma faim, m'empêchaient d'en ressentir aussi vivement les angoisses. Je ne désespérais cependant pas que mes Zambos ne parvinssent à me retrouver. J'aurais pu descendre sur le rocher de granit; je ne l'osai pas : ma situation dans l'arbre était encore plus assurée, et il eût été ridicule de m'exposer à la dent de toutes les bêtes de proie dont ces parages sont remplis. Cependant la faim me dévorait, et ces magnifiques tortues qui flottaient devant moi étaient pour mon appétit une tentation puissante; mais devais-je espérer que le roc prêterait à mes pas un appui solide, ce roc humide et glissant sur lequel le jaguar lui-même avait peine à se cramponner? L'horreur de mon sort se présentait à moi dans toute la nudité du désespoir. Mes Zambos fussent revenus depuis long-temps, si leur chaloupe n'avait été entraînée à je ne sais quelle distance de ma prison. Il fallait toute l'élasticité de mon esprit, toute cette vigueur et ce ressort d'une âme incapable de se laisser flétrir et abattre, pour que je ne m'abandonnasse pas au découragement le plus complet. De lugubres vautours, à la tête dépouillée et cendreuse, venaient se percher au dessus de moi; de rauques cris s'échappaient de leurs gosiers et semblaient me prédire la mort. Je coupai une longue branche très droite, au bout de laquelle je suspendis quelques linges. Ce drapeau, planté à la dernière extrémité de l'arbre, ne frappa les yeux de personne, et devint bientôt inutile, grâce à une ondée violente qui humecta la bannière et qui l'empêcha de flotter.

La troisième nuit de mon étrange emprisonnement me retrouva enveloppé dans mon hamac, et alternativement tourmenté par une faim violente, une soif intense et des nausées insupportables. Pas de lumière, pas la plus petite étoile qui apparût à travers le brouillard. Que cette nuit fut longue! que les heures se traînèrent lentement! Pas de sommeil; des douleurs aigues traversaient mes membres engourdis : c'était le seul sentiment qui me fît comprendre que je vivais. De temps en temps, des cris de bêtes de proie jaillissaient du fond des bois et du sein des eaux. A ces cris de mort et de voracité succédait

un silence qui rendait plus terrible encore le mugissement continu des vagues. La nuit me semblait éternelle. Enfin le vent balaya un peu le brouillard dense des tropiques; une zone lumineuse apparut au loin, et toute cette masse opaque s'éclaira par degrés de météores éclatants.

L'œil stupidement fixé sur cette aurore sépulcrale, je regardais sans espérer, et j'écoutais les longs roulements du tonnerre, qui faisait entendre sa voix à l'horizon. Dans les intervalles que les éclats ou plutôt les grondements de la foudre laissaient entre eux, mon oreille crut saisir un autre bruit bien distinct et qui ressemblait au retentissement lointain d'armes à feu sur les eaux. Était-ce une déception? mon imagination me trompait-elle? Plusieurs fois le même fracas se fit entendre. Sans doute quelques tribus des rives de l'Orénoque continuaient leurs guerres sanglantes; mais que m'importait? ce n'était pas mes compagnons, et rien ne m'annonçait le terme de mon affreuse captivité. Déjà mes membres refusaient de me soutenir. Le découragement m'abattait, ma faiblesse était extrême; épuisé, je m'assis, et dans cet état de mort vivante, si mon pouls continuait de battre, ma pensée avait cessé d'exister.

Tout à coup, une explosion d'arme à feu vint frapper mon oreille. Je m'éveille, je me lève, je regarde, je crie, personne ne répond. Second coup de feu, mais moins éloigné. La révulsion subite de mes espérances m'agite à ce point que je suis prêt de m'évanouir; mais au troisième coup de feu, j'aperçois un canot qui tourne le promontoire des rochers. Ce sont bien mes Zambos, ce sont eux-mêmes, je les reconnais; le patron est à la poupe. J'essaie de pousser un cri, mais l'émotion qui m'étouffe m'en empêche. La chaloupe louvoie dans toutes les directions; mes compagnons fidèles me cherchent évidemment. De temps à autre ils tirent un coup de mousquet pour m'avertir de leur présence; enfin ils se rapprochent, je les vois tous distinctement. Je trouve la force de pousser un long, un joyeux signal. L'écho de leurs voix bruyantes ne se fit pas attendre long-temps. On amarre le canot au pied d'un arbre, et, épuisé de fatigue, je descends ou plutôt je tombe dans les bras de ces hommes fidèles et compatissants, qui avaient passé deux jours et demi à me chercher sur la vaste surface des eaux, et que tous les voyageurs flétrissent cependant du surnom de brigands de l'Orénoque. »

BASIL-HALL.

VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA.

New-York. Ecoles. Deplacement de maisons. Le Chesterfield américain. Vente d'esclaves.

Le 17 avril 1827 je m'embarquai pour l'Amérique avec ma femme et ma fille, et le 15 du mois suivant, après vingt-huit jours seulement de traversée, nous entrâmes dans le port de New-York. Malheureusement la nuit était survenue avant que nous eussions mouillé devant la ville, et nous fûmes privés, à notre grand regret, du beau spectacle qu'elle offre à ceux qui arrivent par mer.

Un de mes premiers soins fut de visiter les nombreuses écoles que possède cette grande cité, et je fus émerveillé de l'excellente tenue de ces maisons. Mais celle que je visitai avec le plus d'intérêt fut celle des nègres et des enfants mulâtres, dirigée par un homme charitable qui avait voué sa vie à l'enseignement des *quaminos*, comme on les appelle. J'étais curieux d'apprendre si les facultés intellectuelles se développaient aussi facilement chez les noirs que chez les blancs. Le digne instituteur me dit que jusqu'à l'adolescence il n'y avait pas de différence notable, mais qu'à cette époque les facultés des nègres semblaient s'affaisser sous la distinction flétrissante qui les séparait des blancs, dont ils avaient jusque alors partagé les études et les jeux. Il paraît en effet que, bien que l'esclavage ait été détruit dans les états de New-York, la couleur blanche n'en a pas moins conservé une dédaigneuse suprématie. Quelque honnête, quelque spirituel que puisse être un nègre, il est marqué d'un sceau réprobateur, et condamné à un humiliant isolement.

Durant mon séjour à New-York, je fus témoin d'un spectacle fort curieux, et que l'on ne voit guère, je crois, que dans ce pays : c'est le deplacement d'une maison, son transport d'un lieu à un autre. On conçoit encore jusqu'à un certain point qu'on puisse mouvoir une maison de bois; mais une maison de bri-

ques, voilà ce qu'on aura peine à croire, et pourtant je l'ai vu de mes propres yeux. Dans une rue fort étroite se trouvaient deux maisons contiguës qui faisaient saillie de douze pieds sur la voie publique, et gênaient beaucoup la circulation. On décida qu'il fallait ou les démolir, ou les reculer jusqu'à l'alignement. Un architecte se chargea de cette dernière opération. Les deux maisons étaient en briques; elles avaient environ quarante pieds de large sur trente-cinq de long, et s'élevaient de vingt-deux pieds au dessus du sol. Elles étaient surmontées l'une et l'autre de toits et de deux rangs de cheminées en briques, et présentaient ensemble une façade de quarante-sept pieds avec deux étages, de six fenêtres chacun. On conçoit quelle force, quelle combinaison de moyens mécaniques il faut pour transporter une pareille masse; et cependant ce transport s'effectua en trois jours, sans le plus petit accident, en trois jours les deux maisons avaient reculé de douze pieds.

En quittant New-York nous remontâmes l'Hudson, et nous visitâmes la prison pénitentiaire de Sing-Sing, l'établissement de ce genre le plus remarquable par sa bonne tenue et son admirable discipline. Nous nous arrêtâmes quelques jours à Montréal, et nous nous embarquâmes sur le Saint-Laurent, que nous descendîmes jusqu'à Québec. Pendant mon séjour dans cette ville, dont la position pittoresque me rappelait les quartiers romantiques d'Edimbourg, nous allâmes visiter les chutes du Montmorency; mais nous les trouvâmes bien au dessous de leur réputation, et nous eussions regretté nos pas, si la nature vivante ne nous eût dédommagés de la stérilité de la nature inanimée. Nous vîmes dans ces contrées le travail de l'homme développé dans toute sa puissance, nous admirâmes surtout de gracieuses figures de femmes aux yeux noirs, d'une expression toute française, et de charmants enfants pleins de santé et de gentillesse. Il n'est rien en Amérique qui puisse rivaliser avec ces blanches chaumières, coiffées de toits pointus couverts en fer-blanc, et d'une construction si pittoresque. Les linteaux des portes, peints en noir, se dessinaient d'une manière fantastique sur les blanches façades, et chaque habitation était entourée d'un parterre de fleurs éclatantes.

Dans ces contrées où règne encore une simplicité primitive, on ne trouve point d'auberge; mais nous logeâmes dans une ferme française, dont la distribution confortable ne manquait pas d'une certaine élégance. Dans l'ameublement figuraient des portraits de la Vierge et des saints, des tableaux représentant l'histoire de l'enfant prodigue, et un grand nombre de glaces, mais toutes mal polies et rendant plutôt la caricature des objets que la réalité. Nous fûmes traités avec les soins de la plus cordiale amitie, car on ne peut voir de plus braves gens que les habitants des environs de Sainte-Anne, les Jeans-Baptistes, comme on appelle les Français du Canada. Ils parlent encore

tous français; ils paraissent fort contents de leur sort et ne désirent pas en changer. Heureux mortels!

Un jour que je me promenais dans les rues de Baltimore, j'aperçus dans la montre d'un libraire un ouvrage intitulé *le Chesterfield américain*, ou la route de la fortune, des honneurs, etc. C'était un abrégé des lettres de lord Chesterfield, annoté par un membre du barreau de Philadelphie, et augmenté d'un chapitre à l'adresse de ses jeunes concitoyens. J'en vais citer textuellement quelques passages, car on ne pourra taxer l'auteur de partialité, et je n'eusse point osé moi-même traiter un sujet aussi délicat.

« Si un Américain qui voyagerait en Europe s'avisait de chiquer pendant une visite, quel que fût son costume, on le prendrait pour un ouvrier mal élevé, ou le contre-maître d'un vaisseau marchand. On y fume, mais par occasion, par boutade; les gens seuls de la dernière classe mâchent du tabac. De cette détestable habitude vient la nécessité de cracher continuellement et partout : aussi les plus beaux tapis des plus beaux salons, les grilles de foyer les plus éclatantes, tout porte la marque de cette souillure, et certes il n'est pas un manant en Europe qui se permît une telle inconvenance.

» Une habitude non moins choquante, et que l'on peut reprocher même aux dames, c'est celle de se balancer sur les pieds de derrière de sa chaise. Cet oubli des convenances est poussé si loin, que l'on voit des juges, en pleine audience, étendre leurs jambes sur leur bureau.

» La manière dont les Américains se comportent à table n'est pas moins blâmable : ainsi l'un avancera son bras jusque de l'autre côté de la table ou le passera devant trois ou quatre personnes pour prendre un plat; un autre découpera avec son couteau ou sa fourchette, ou prendra du sel avec sa cuiller.

» Toutes ces mauvaises habitudes sont honteuses chez un peuple civilisé, et demandent une prompte réforme. »

Pendant un séjour que je fis à Washington, j'y fus témoin d'un spectacle auquel je ne devais guère m'attendre dans un pays de liberté. Je lus un matin dans les journaux : « Vente par autorité de justice. — Le public est prévenu que, le mardi 15 courant, à midi précis, on vendra aux criées le nègre George, esclave à vie, âgé de seize ans, saisi sur N. au profit de ses créanciers. La vente se fera expressément au comptant. »

Je n'avais jamais vu de vente de nègre; je résolus de voir celle-là. Je me rendis donc au jour et à l'heure indiqués dans la cour du comté, où devait se faire la vente. A peine étais-je entré, comme je cherchais à voir la victime, le bruit se répandit parmi les acheteurs qu'il y avait là un étranger qui s'enquérait de l'esclave. Bientôt un homme d'une haute stature, que je remarquais depuis quelques instants enveloppé dans un large manteau et se bourrant d'é-

normes morceaux de tabac, s'approcha de moi, et me dit de l'air le plus indifférent qu'il put : « Est-ce que vous auriez envie du garçon ? — Moi ! oh mon Dieu non », répondis-je. Cette réponse parut le soulager. « Tant mieux, monsieur, reprit-il d'un ton plus naturel, car j'en ai envie, moi. Je connais le gaillard, il m'intéresse, et il ne demande pas mieux que de devenir ma propriété. — Comment cela ? — Il faut que vous sachiez que son maître me devait 50 dollars, dont je ne pouvais me faire payer ; un jugement m'accorda l'usage de ce garçon pendant le litige, car voilà cinq ans que nous plaidons à son sujet, et pendant ce temps il a voyagé de main en main. Aujourd'hui, on va le vendre pour terminer l'affaire. — Mais que dit ce pauvre nègre de tout cela ? — Tenez, le voici... Ici, George ! » Le nègre s'approcha. « Allons, mon garçon, n'aie pas peur : ce monsieur ne te veut point de mal. — Oh ! je n'ai pas peur », répondit le nègre, qui tremblait de tous ses membres. Je ne tardai pas à découvrir la cause de sa terreur. Il était effrayé par le regard satanique d'un petit homme dont la mine, en effet, n'avait rien de prévenant, et dont il avait sans doute déjà fait connaissance. J'avoue que je redoutai de voir tomber en de pareilles mains ce pauvre George, dont le sort commençait à m'intéresser. C'était un jeune homme aux formes minces et délicates, et d'une physionomie pleine d'expression.

Cependant il régnait un grand mouvement autour de nous, et les plaisanteries n'étaient pas épargnées au malheureux esclave. Enfin, après d'assez longs retards, on le mit à l'enchère. « Allons, messieurs, un prix ! s'écria l'huissier. Regardez : il est impossible de trouver un garçon plus actif ; c'est un tigre à l'ouvrage. — 25 dollars ! s'écria un spectateur. — 30 ! — 40 ! » Enfin le nègre monta à 100 dollars.

Cette scène était si extraordinaire pour moi que je croyais rêver. Dans ce moment l'huissier, voyant l'enchère arrêtée à 100 dollars, se tourna de mon côté : « Eh bien, monsieur, vous ne dites rien ? Voyons, une offre. » A cette apostrophe, mon indignation, que depuis long-temps j'avais peine à contenir, déborda malgré moi, et je fis une réponse qui témoignait peu de bon sens et de savoir-vivre. « Non ! non ! grâces à Dieu, on ne connaît pas ces infâmes marchés dans mon pays. — Je voudrais que nous ne les connussions pas non plus ici, répondit le greffier ; mais je ne puis l'empêcher, et je dois faire mon devoir. » Et la vente continua.

« Allons, messieurs, 100 dollars ! une fois... — 120 ! » s'écria l'homme dont le seul aspect faisait trembler George ; et le pauvre nègre de frémir. A ce moment, survint un fermier qui offrit 130 dollars ; mon voisin poussa à 140 ; le fermier alla à 142. — 143 ! dit l'ami de George, et son compétiteur se retira. — « Allons, 143 dollars, dit l'huissier !.... Personne ne dit mot ?....

Une fois..... deux fois.... 143 dollars.... Trois fois! Adjugé! L'homme est à vous, monsieur, esclave pour la vie. »

Indiens creeks. Grand jeu de paume.

Dans le courant d'avril 1828, nous pénétrâmes dans le pays des Indiens creeks, et nous fûmes reçus chez un des agents que le gouvernement des États-Unis entretient parmi ces sauvages. Nous ne pouvions arriver plus à propos, car c'était la veille de leur grand jeu de paume. Cette occasion était d'autant plus précieuse que c'est la seule où le génie des Indiens se déploie dans toute sa force et sa simplicité primitives. La fête ne commençait que le lendemain matin; mais dans la soirée devaient avoir lieu des cérémonies préparatoires, auxquelles mon hôte me conseilla d'assister, s'offrant pour m'y accompagner.

La lutte a toujours lieu entre les habitants de deux villages indiens qui jouent les uns contre les autres. Ces jeux ne sont point seulement pour eux un divertissement; c'est à leurs yeux une affaire de haute importance, souvent le but des efforts de toute leur vie : aussi sont-ils précédés de grands préparatifs et de grandes cérémonies.

Nous trouvâmes les Indiens dans une enceinte carrée, formée par quatre hangars, sous lesquels étaient assis plusieurs chefs et une centaine de sauvages. Il y avait sous chaque hangar une plate-forme élevée d'environ un pied et demi, légèrement inclinée vers l'enceinte, et couverte de nattes de roseaux cousues ensemble. C'est sur ces plates-formes que trônaient les chefs indiens, assis les jambes croisées, ou étendus tout de leur long. Au milieu de l'enceinte était allumé un grand feu d'arbres résineux, et son éclat, joint à la clarté de la lune, alors dans son plein, jetait une vive lumière sur toute la scène et permettait d'en distinguer les moindres détails. Une douzaine de vieillards absolument nus étaient assis autour du feu, fumant de longues pipes qu'ils se passaient les uns aux autres. Leur conversation était fort animée et fort gaie, et de temps en temps ils se tournaient vers des jeunes gens qui se tenaient derrière eux. Devant l'un des hangars, sur un carré brillamment illuminé, étaient assis deux musiciens; l'un d'eux tenait entre ses jambes une espèce de tambour fait d'un tronc d'arbre creusé, que recouvrait une peau de daim séchée, et sur lequel il frappait avec ses doigts, tandis que l'autre battait la mesure avec une gourde remplie de sable. Une vingtaine de femmes étaient rangées en demi-cercle, en face du carré occupé par les musiciens. Comme elles nous tournaient le dos, ce qui est peut-être une politesse chez ces Indiens, je n'aurai point la peine de faire leur portrait. Elles

exécutèrent une danse qui ne consista qu'en contorsions avec un léger mouvement de pieds; mais elles suivaient parfaitement la mesure.

L'ensemble de cette scène ne manquait pas d'originalité. Cependant l'ennui commençait à me gagner, et je songeais déjà à la retraite. Un des principaux chefs, auprès duquel j'étais assis, me devina sans doute; il prononça quelques paroles d'une voix haute et d'un ton de commandement. Aussitôt une trentaine de jeunes Indiens coururent vers une des extrémités de l'enceinte, et s'armerent chacun d'une espèce de raquette, puis ils se promenèrent quelques instants deux à deux. Mais tout à coup les voilà qui s'élancent, se poursuivent, se resserrent autour du feu, brandissant leurs raquettes, bondissant, faisant mille contorsions, poussant d'effroyables hurlements comme des possédés. On ne peut rien imaginer de plus complétement sauvage, et de ma vie je n'oublierai cette scène étourdissante.

On apporta ensuite des torches, et un des chefs m'engagea à le suivre dans un bâtiment voisin. C'était une immense hutte de forme conique et sans murailles : le toit, composé de chaume, descendait jusqu'au sol. Tout autour régnait un banc de terre. Au milieu brûlait un grand feu autour duquel se groupaient un grand nombre de jeunes gens à l'air martial et robuste : c'étaient les acteurs de la lutte du lendemain, c'étaient ceux que le village avait choisis comme les plus capables de défendre sa gloire.

Tous ces jeunes gens se dépouillèrent de leurs vêtements, ne gardant qu'une ceinture étroite, puis ils se lièrent mutuellement les jambes et les bras avec des cordes qu'ils semblaient serrer assez fort pour arrêter la circulation du sang. Je ne pouvais deviner où ils en voulaient venir, et ces préparatifs piquaient vivement ma curiosité. Quand ils furent tous bien attachés, ils s'inondèrent d'eau de la tête aux pieds, et ensuite commença une opération horrible à voir. Chacun des jeunes Indiens se plaça, dans une position inclinée, contre un poteau, qu'il etreignit de ses mains. Des vieillards s'avancèrent alors armés d'instruments dont j'ai oublié le nom : quelques uns étaient composés d'aiguilles ordinaires fichées dans un morceau de bois; le plus grand nombre consistaient en deux rangées de dents de poisson très aiguës fortement liées avec des nerfs à des trognons de maïs. Les vieillards appliquèrent de toutes leurs forces ces terribles instruments sur les bras et les jambes des courageux athlètes, et chaque dent creusa son sillon dans la peau. On fit à chaque jambe cinq applications au dessous du genou, cinq sur chaque cuisse et cinq sur chaque bras, ce qui faisait en tout trente; et, comme les instruments avaient une trentaine de dents, on peut calculer de combien de plaies furent sillonnés les corps de ces intrépides jeunes gens. Ils ruisselaient le sang, et ils s'approchaient du feu pour qu'il coulât encore davantage : car il paraît

que c'est là le but de cette cruelle opération, qui, selon eux, les rend plus agiles et les met en état de supporter les fatigues du jour suivant.

Le lendemain, dès neuf heures du matin, nous nous dirigeâmes vers l'endroit où le jeu de balle devait avoir lieu. C'était dans une forêt voisine, à l'entrée de laquelle on avait pratiqué une vaste clairière d'où l'on avait enlevé les arbres; mais on ne s'était point donné la peine de niveler le terrain, qui était encore tout couvert de longues herbes. A chaque extrémité de la lice on avait planté en terre deux branches vertes qui formaient comme une espèce de guichet. Le but des joueurs était de faire passer la boule par ce guichet, et le parti qui y réussissait comptait un, et ainsi de suite.

Le jeu devait commencer à dix heures, et nous avions pris l'avance pour n'en rien perdre; mais nous fûmes très désagréablement trompés, car ce n'est que vers une heure seulement que les préparatifs furent terminés. Nous aperçûmes alors à quelque distance l'une de l autre deux troupes d'Indiens, qui se mirent d'abord à procéder à leur toilette, c'est-à-dire qu'ils se tatouèrent de toutes sortes de couleurs. Quelques uns, les beaux de la troupe, s'étaient roulé autour de la tête des morceaux d'étoffe, et ils plantaient de longues plumes noires dans ces espèces de turbans; d'autres, absolument nus, se barbouillaient le corps de peintures qui étaient censées leur donner la ressemblance de tigres ou de lions, et, pour compléter ce déguisement, s'ajustaient des queues de l'un ou de l'autre de ces animaux.

Tout à coup un cri perçant se fit entendre dans la partie opposée de la forêt, et nous vîmes aussitôt les Indiens de l'autre parti s'élancer dans la lice avec un tumulte effroyable, brandissant leurs raquettes, criant, hurlant, bondissant comme une troupe de démons. Ils se mirent ensuite à danser autour des deux branches placées de leur côté, et après mille gambades frénétiques, ils s'accroupirent sur l'herbe en attendant leurs adversaires. L'autre troupe fit les mêmes cérémonies, et s'assit également en face de ses antagonistes, et de temps à autre elles se lançaient un défi.

A un signal donné par l'un des chefs, les deux troupes se levèrent brusquement, agitant leurs raquettes au dessus de leurs têtes. Chaque joueur avait une de ces raquettes. C'est un bâton d'un bois léger, mais très dur, et long d'environ deux pieds; l'une des extrémités est fendue en forme de fourche et garnie de bandes de cuir. Cet instrument lance la balle à une très grande distance, quand un des joueurs est assez adroit pour la frapper, ce qui est extrêmement rare. Le plus souvent, on cherche à saisir la balle entre les dents de la fourche, et celui qui est assez heureux pour y parvenir, s'enfuit avec du côté de son camp, la tenant élevée le plus qu'il peut au dessus de sa tête. Cette balle ressemble beaucoup aux nôtres, si ce n'est qu'elle est moins dure;

elle est faite de poil de bête fauve enfermé dans de la peau non préparée.

Les deux troupes restèrent d'abord quelques instants immobiles, rangées sur deux files et se faisant face; puis elles s'avancèrent à quelques pieds l'une de l'autre, et à un signal, chaque joueur posa sa raquette à terre. Chaque parti alors détacha quelques uns de ses chefs, qui s'avancèrent au milieu de l'arène, et ils comptèrent les combattants pour s'assurer que le nombre était égal des deux côtés. Ensuite un vieillard harangua les athlètes pour les engager à faire leur devoir dans une circonstance aussi importante, et à défendre vaillamment l'honneur de leur tribu. Quand il eut fini de parler, les Indiens se dispersèrent par toute la lice, et je remarquai que les guichets étaient gardés de part et d'autre par deux des joueurs les plus renommés, spécialement chargés d'empêcher la balle de passer par l'ouverture, but auquel allaient tendre tous les efforts des combattants.

Lorsque ces préparatifs furent terminés, un des chefs s'avança au milieu du champ de bataille, et lança la balle à une prodigieuse hauteur. Une vingtaine de joueurs se précipitèrent aussitôt du côté où elle paraissait devoir retomber pour essayer de la frapper. Mais tous ces coups portés en sens contraires la firent tomber à terre, et il s'ensuivit une lutte violente et des cris épouvantables qui couvraient le cliquetis des raquettes. Enfin un des champions parvint à saisir la balle entre les dents de son bâton, et, l'élevant au dessus de sa tête, il se mit à fuir comme un cerf. Aussitôt, tous ses antagonistes s'élancèrent à sa poursuite, cherchant à lui arracher la balle, ou à le renverser pour qu'il n'arrivât point au guichet. Si, malgré tous ces efforts, il y parvenait, le parti vainqueur annonçait sa victoire par des cris horribles, et comptait un. On comprend quelle force, quelle adresse devait déployer le possesseur de la balle pour échapper aux efforts de vingt antagonistes qui s'élançaient sur lui comme des vautours sur leur proie.

Quelquefois un joueur adroit arrêtait la balle dans sa chute, et d'un coup de raquette l'envoyait à perte de vue dans la forêt. Nous l'eussions cru perdue, mais l'œil perçant de l'Indien l'avait bientôt découverte, et un instant après elle bondissait dans l'arène. Il arrivait aussi quelquefois que la balle allait tomber au milieu d'un groupe de spectateurs, et alors malheur à eux, car les joueurs se précipitaient comme des furieux dans ce groupe, renversant tout sur leur passage. On m'avait appris le moyen de résister à ce torrent, et ce fut heureux pour moi, car il arriva une fois que la balle vint tomber à mes pieds, et aussitôt une vingtaine de combattants se précipitèrent sur nous, rapides comme la foudre. Je n'eus que le temps d'embrasser de mes bras et de mes jambes un arbre auprès duquel je me trouvais, et j'en fus quitte pour quelques contusions, tandis que mes voisins furent imp.-

toyablement foulés aux pieds ; mais je faillis rester collé à mon sauveur, car c'était à un arbre à pain que je m'étais attaché.

Leur manière de marquer le jeu est empreinte de la simplicité des premiers âges. Deux vieillards étaient assis tenant chacun deux petits bâtons : quand un parti gagnait un point, le vieillard qui le représentait plantait un de ces bâtons en terre. La partie se jouait en vingt ; mais leur science ne s'étendant probablement pas jusque là, quand ils arrivaient à onze, ils arrachaient les dix bâtons plantés, et recommençaient sur nouveaux frais.

Je m'en allai avant la fin de la partie; mais on m'apprit qu'il arrivait souvent que ces sauvages, après avoir essayé sur la balle la force de leurs raquettes, finissaient par l'essayer sur leurs crânes.

Voyage au Chili, au Pérou et au Mexique.

Valparaiso. Combats de taureaux. Mœurs et usages des Valparaisiens. Santiago. Lima. Costume pittoresque des dames. Édifices. Théâtre.

Partis d'Angleterre le 10 août 1820, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Valparaiso, le principal port du Chili, le 19 décembre. Nous ne pouvions arriver dans un moment plus favorable : les fêtes de Noël sont pour cette ville une occasion de grandes réjouissances, et déjà une grande partie des populations environnantes était accourue pour assister aux combats de taureaux et aux jeux de toutes sortes qui se préparaient. Le soir de Noël surtout on entend bruire de tous côtés la gaîté la plus vive : ici ce sont des groupes de danseurs aux couleurs éclatantes; là des baladins qui fascinent une foule béante et crédule; plus loin des ménestrels qui chantent de vieilles romances en s'accompagnant de la guitare, et au milieu de cette foule bigarrée caracolent d'élégants cavaliers déployant leurs grâces et la beauté de leurs coursiers fougueux; d'un bout de la ville à l'autre enfin, c'est un tableau plein de vie et de mouvement.

Quelques jours après notre arrivée, nous assistâmes à un combat de taureaux, si l'on peut appeler combat ce jeu destiné à amuser le peuple plutôt qu'à l'émouvoir. Il commença à quatre heures. L'arène était formée d'une barrière grossièrement faite, au dessus de laquelle s'élevaient des espèces de loges destinées aux dames et à leurs enfants. Le parterre était divisé en com-



Niña de la Concepcion

partiments nommés *ramadas*. Là c'était une tout autre physionomie qu'au premier étage: on riait, chantait, buvait; c'était une joie folle et bruyante. Avant que le combat commençât, les spectateurs s'étaient répandus dans l'arène, celui-ci se promenait le cigare à la bouche; celui-là passait en revue les toilettes des loges supérieures; le plus grand nombre se pressaient autour des tables de jeu et hasardaient leur argent sur la rouge et la noire. Quelques uns étaient restés dans les ramadas, autour des musiciens et des danseurs payés pour amuser la foule.

Enfin le combat des taureaux commença; mais, comme nous l'avons déjà dit, c'était un spectacle d'enfant et peu digne que nous nous y arrêtions. Jamais le taureau n'était tué; on se contentait de l'aiguillonner, de le harceler à coups de pointes ou en faisant voltiger des drapeaux, et quand il entrait en fureur et qu'il commençait à y avoir du danger pour ses agresseurs, ils se dérobaient à ses poursuites en sautant dans les ramadas. La seule chose qui excita notre intérêt, c'était la brillante variété des costumes du peuple, que nous ne pouvions nous lasser d'admirer.

Si nous fûmes un peu désappointés en ne trouvant qu'un badinage à la place des bons combats de la mère-patrie, nous en fûmes amplement dédommagés à Lima quelques semaines après. Ici la ressemblance péchait par l'excès opposé: ce n'était plus un combat, c'était une boucherie, et la barbarie avec laquelle on massacrait les taureaux avait quelque chose de révoltant pour des étrangers. On a tant de fois décrit ce spectacle que je me contenterai de citer quelques circonstances particulières.

Dès son entrée dans l'arène le taureau fut assailli de dards et de balles, et le sang ruissela bientôt à gros bouillons de ses flancs déchirés. A un signal donné, le matador s'élança pour achever la victime; mais il ne fit qu'effleurer le cou du taureau, et l'animal furieux, le saisissant de ses cornes, le lança dans les airs à une grande hauteur. L'infortuné retomba sans vie. Les spectateurs applaudirent, et le mort fut enlevé. Le taureau alors tourna sa rage contre un autre cavalier, éventra le cheval et le terrassa. N'allez pas croire qu'on laissa le cheval mourir en paix: à grands coups de fouet on le força de se relever et de faire le tour de l'arène, et l'aspect du pauvre animal tout sanglant et tout déchiré excita parmi les spectateurs le plus vif enthousiasme.

Il fallait pourtant que le taureau mourût. Pour le dompter on recourut à un cruel expédient, on lui lança sur les jarrets un instrument nommé lune. La force de cet animal était telle qu'il se traîna long-temps encore dans l'arène. Mais ce n'était point là le terme de son supplice. Un homme armé d'une dague s'élança légèrement sur son dos et s'y tint pendant quelques minutes, à la grande joie des spectateurs, dont les rires et les applaudissements

redoublaient à chaque coup de dague. Enfin le taureau, ayant perdu tout son sang, tomba mort.

On se peindrait difficilement la tumultueuse allégresse de l'assemblée; le bonheur rayonnait sur toutes les figures. Pour moi, cette joie me faisait mal, et c'est encore avec un sentiment pénible que je me rappelle la vivacité avec laquelle une petite fille de huit ans, qui assistait pour la troisième fois à ce hideux spectacle, m'en détaillait toutes les péripéties.

Valparaiso est bâtie sur une langue de terre entre des rochers et la mer, et l'espace est tellement resserré que la basse classe habite au fond des *quebradas* ou ravins. Les cabanes et les maisons bourgeoises sont construites de larges briques séchées au soleil et couvertes de feuilles de palmier. Chaque chaumière est divisée en deux pièces, dont l'une sert de chambre à coucher, et l'autre de salle à manger. Le plancher en est fort inégal; il est ordinairement couvert de nattes sur lesquelles on se couche après dîner pour y faire la sieste. Les Valparaisiens sont affables et hospitaliers; ils se font un plaisir de satisfaire la curiosité des étrangers, et l'on est toujours obligé d'accepter chez eux quelque chose, si peu que ce soit, ne serait-ce qu'un verre d'eau.

Dans quelques unes des quebradas on rencontrait des personnes plus aisées qui s'étaient retirées de la société pour mieux jouir dans la solitude de leur modique revenu : c'étaient surtout des dames âgées. Dans ces habitations brillaient un ordre, une propreté admirable. L'exquise politesse avec laquelle nous y fûmes toujours accueillis annonçait des hôtes faits aux bonnes manières. Nous y bûmes plus d'une fois du célèbre thé du Paraguay connu sous le nom de *matté*, boisson qui fait les délices des Valparaisiens. Le matté se prépare dans un vase de métal que l'on remplit presque entièrement d'eau, et que l'on place sur le brasier qui se trouve toujours au milieu du salon, suivant la mode espagnole. Quand l'eau commence à bouillir, on y jette un morceau de sucre brûlé, et l'on met le vase dans une espèce de bol, que l'on passe aux convives. Ceux-ci aspirent le breuvage à l'aide d'un tube au bout duquel se trouve une boule percée de très petits trous. Quelque nombreuse que soit la société, tout le monde doit se servir du même tube, que l'on se passe de main en main : c'est une coutume à laquelle on ne saurait se soustraire sans incivilité.

Les Valparaisiens en général, et surtout les paysans, paraissent avoir atteint un degré de civilisation qu'on ne rencontre point partout. Ils apportent dans leurs rapports intérieurs les manières les plus polies et les plus affectueuses. Cependant au dehors on voit les hommes moins soigneux des bonnes manières, et bien que très éloignés de la rudesse, ils se montrent peu soucieux de plaire aux dames, et ne feraient rien pour leur être agréables : aussi

les dames de Valparaiso ont-elles une sorte de défiance d'elles-mêmes qui les rend fort timides; un regard, l'attention la plus ordinaire de la part d'un étranger, suffit pour les décontenancer.

Le 6 janvier 1821, je partis pour Santiago, capitale du Chili. La société de cette ville, on le pense bien, est plus avancée que celle de Valparaiso. Les habitants sont élégants dans leur mise, aisés dans leurs manières; ils mettent beaucoup de goût dans la distribution de leurs appartements. Comme les Valparaisiens, ils accueillent les étrangers avec une politesse pleine d'affabilité.

On rencontrerait difficilement une ville plus propre et plus régulière que Santiago. Elle est divisée en places que forment les rues en se coupant à angles droits. La forme des maisons est quadrangulaire, le toit en est plat, et au dessus de la corniche règne une élégante balustrade; elles n'ont qu'un étage et sont toutes peintes en blanc. Au centre de chaque maison se trouve une cour carrée nommée *patio*, à laquelle aboutissent toutes les chambres; il y a aussi des portes de communication d'une pièce à l'autre. L'entrée de la rue est un vaste portique orné avec goût. En face, en traversant le patio, on arrive à la salle à manger; le comptoir et les chambres à coucher occupent les autres parties. Dans les grandes chaleurs on dresse une tenture au dessus du patio, ce qui donne beaucoup de fraîcheur aux appartements. Derrière chaque maison se trouve un jardin arrosé par des sources vives.

Nous arrivâmes à Lima au commencement de février. Ses habitants diffèrent de ceux du Chili autant par leurs habitudes que par leur costume. Les dames vont peu aux bals ou aux concerts; c'est à peine si elles se visitent entre elles. On ne connaît guère à Lima d'autre plaisir que les combats de taureaux. C'est dans la matinée que les hommes sont reçus chez les dames, et l'on est sûr alors de n'y jamais trouver que les femmes de la maison.

Une heure environ avant le coucher du soleil les dames se rendent à la promenade. L'habillement qu'elles portent dans cette circonstance est assez curieux pour que nous en disions quelques mots. Il se compose de deux parties, la saya et la mante. La saya est une robe d'une étoffe élastique qui s'applique autour du corps et en dessine parfaitement les formes. La mante est aussi une espèce de robe, qui descend à mi-jambe, et qu'on peut relever pour se cacher la figure, de manière à ne laisser voir quelquefois qu'une partie de l'œil. Un riche mouchoir de couleur ou un large ruban de soie ceint la taille et retombe en avant. Un rosaire d'ébène, terminé par une petite croix d'or, est attaché à la ceinture, ou plus souvent suspendu au cou. Ce costume, dans son ensemble, est fort bizarre; la beauté des Péruviennes et leur démarche élégante lui donnent une grâce qui fait pardonner sa singularité. Chacun en

jugera d'après sa manière de voir. Quant à nous, nous confessons que la saya et la mante nous ont paru fort agréables et nous ont souvent beaucoup amusés. Plus d'une fois nous nous sommes vus accostés dans la rue et assaillis de malicieuses plaisanteries par d'accortes *tapadas* (c'est ainsi qu'on les appelle), qui paraissaient nous bien connaître, mais que nous ne pouvions deviner sous leur voile impénétrable. Les dames de la plus haute distinction se plaisent à cette sorte de divertissement, et revêtent quelquefois la plus modeste saya pour s'amuser aux dépens de leurs meilleures connaissances.

Nous dirons peu de mots de Lima, qui a été souvent décrite. Il y a six milles de Callao à la capitale, et, quoiqu'elle soit élevée de plus de six cents pieds au dessus du niveau de la mer, la pente est tellement douce qu'on s'en aperçoit à peine. Il est peu de villes qui aient une apparence aussi brillante que Lima, vue de la mer; ses dômes éclatants et ses nombreux clochers lui donnent un aspect tout à fait merveilleux. On y arrive par une magnifique avenue d'un mille de longueur, bordée de chaque côté d'une double rangée d'arbres majestueux et de promenades publiques qu'embellissent des fleurs et de jolis arbrisseaux. Au bout de cette avenue s'élève un arc de triomphe d'un goût chevaleresque, qui n'est plus qu'une ruine de la puissance espagnole.

Vus de près, les édifices de Lima perdent un peu de leur grandiose. La partie inférieure est en pierre; les clochers et les dômes sont en charpentes recouvertes de plâtre : c'est un système d'une sage prévoyance, commandé par les fréquents tremblements de terre auxquels cette ville est sujette. Comme toutes les villes espagnoles de ces contrées, Lima se divise en rues parallèles qui se croisent avec d'autres à angles droits. Au milieu de chaque rue coule un ruisseau destiné à recevoir les immondices; mais comme on ne se donne pas la peine de les y porter, elles sont toujours dans un état de saleté qu'entretient encore le mauvais état du pavage. On voit s'élever de toutes parts un nombre prodigieux d'églises et de couvents.

J'eus occasion de voir le théâtre, qui fut ouvert pendant les fêtes qu'on donna en l'honneur du vice-roi. La disposition en est singulière : c'est un ovale long; la scène occupe la plus grande partie de l'un des côtés, dont les loges se trouvent ainsi près des acteurs. Les hommes sont au parterre, et les galeries sont réservées aux dames, selon l'usage introduit par les Espagnols. L'espace intermédiaire est divisé en plusieurs rangs de loges particulières.

Quand le vice-roi assiste au spectacle, pendant les entr'actes il se retire au fond de sa loge : alors chacun tire son briquet de sa poche, allume son cigare, et bientôt des nuages de fumée s'élèvent de toutes parts; dès que le vice-roi reparaît, on cesse de fumer. C'est quelque chose de curieux que ce clique-

lis de cailloux lançant des milliers d'étincelles. Ce n'est point seulement au parterre que l'on fume; j'ai vu plus d'une dame qui, derrière son éventail, savourait les douceurs du cigare; les galeries ont même le privilége de pouvoir continuer leur feu en présence du gouverneur.

On a dit de Lima que c'était le paradis des femmes, le purgatoire des hommes et l'enfer des ânes. Cela a pu être vrai en temps de paix. Mais la guerre avait détruit ces ingénieuses distinctions et nivelé les conditions ; pour tous la misère était égale, ou s'il restait quelque privilége, c'était pour les ânes, qui, faute d'occupations, étaient, pour la première fois peut-être, exemptés du travail.

Curieuse maniere de prendre les animaux sauvages et de tuer le betail.

Revenus à Santiago, nous fîmes la partie, avec un jeune officier de mon bord, d'aller voir un Chilien qui demeurait à une vingtaine de lieues dans les terres. Notre hôte se fit un plaisir de nous donner tous les détails que nous pûmes désirer sur les usages du pays, et entre autres choses curieuses il nous apprit la manière dont on prend les animaux sauvages dans l'Amérique du Sud.

On se sert pour cela du *lasso :* c'est une corde de cuir, de quinze à vingt verges de longueur, et de la grosseur du doigt. A l'un des bouts se trouve un nœud coulant ; à l'autre un anneau dans lequel on passe une forte lanière de cuir, que l'on attache autour du cheval. On se ferait difficilement une idée de l'adresse avec laquelle les *guassos* ou paysans lancent le lasso : c'est une opération difficile quand on est arrêté ; qu'on juge de la difficulté quand on galope, et souvent à travers un terrain inégal. Mais leur dextérité est telle, qu'ils peuvent parier qu'ils saisiront l'animal par telle partie que vous indiquerez, par les cornes, par le cou, par l'une des pattes, par deux, et même par les quatre à la fois, et cela se fait avec une adresse, une rapidité incroyable.

On comprendra qu'il faille un long exercice et une grande habitude pour acquérir cette merveilleuse dextérité : aussi les jeunes gens s'y exercent-ils de bonne heure, et c'est sur les chats et les chiens qu'ils font leurs premiers essais.

S'agit-il pour deux guassos de prendre un bœuf sauvage, dès qu'ils aperçoivent leur victime, ils saisissent le lasso de la main gauche, de la droite ils préparent le nœud coulant, et, l'agitant au dessus de leur tête, ils prennent le galop. Le premier qui arrive à portée arrête son cheval, lui fait faire un demi-tour, mesure la distance d'un coup d'œil rapide, ajuste les cornes, et le lasso est lancé. Cependant le taureau fuit toujours, jusqu'à ce que le lasso

soit entièrement déroulé. Le cheval, instruit par l'habitude, se porte du côté opposé au taureau, et se cramponne sur ses pieds pour résister à la secousse qu'il prévoit. Quelquefois en effet elle est telle, que le taureau en est abattu, et avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, on lui lance d'autres lassos, et il est forcé de suivre ses vainqueurs.

Si l'on veut prendre un cheval sauvage, on a soin de *placer le lasso* (c'est l'expression technique) autour des deux jambes de derrière, parce que, le guasso se mettant de côté, le cheval se trouve tiré latéralement par les jambes, et tombe sur le flanc, sans pouvoir s'endommager le front ni les genoux. Avant qu'il ait pu se relever, le cavalier a mis pied à terre; il jette son manteau sur la tête du cheval, il lui met une bride et une selle, s'élance sur son dos, et retire le manteau qui l'aveuglait. Le fier animal, indigné du frein, frappe la terre, se cabre, bondit, se débat long-temps: mais il lui faut enfin céder à la force de son puissant ennemi.

Un matin notre hôte nous rendit témoins de la manière dont on tue le bétail au Chili, et cette opération ressemble plutôt à une grande chasse qu'à une boucherie.

Les animaux sont enfermés dans un *corral* ou enclos, d'où on les fait sortir l'un après l'autre pour les abattre. Des guassos à cheval et d'autres à pied, armés de leurs lassos, sont rangés en haie à l'entrée de l'enclos. Leur chef alors lève les barres qui le ferment, sépare un des animaux, et le pique à coups d'aiguillon pour le faire sortir. Le pauvre animal hésite un instant, comme s'il devinait le sort qui l'attend; mais enfin pressé par la douleur, il s'élance au dehors avec impétuosité. Dès qu'il aperçoit les lassos, dont les bêtes les plus sauvages de ce pays s'effraient, à ce qu'on assure, comme par instinct, la terreur s'empare de lui, ses yeux étincellent, un frémissement convulsif agite tout son corps, il bondit, il se précipite. Mais toute son agilité ne saurait le dérober à la mort. Bientôt son cou, ses cornes, ses jambes, sont enveloppés de cordes qui se roidissent comme des barres de fer. Il tombe; un homme à pied s'élance, et le frappe d'un long couteau. On le dégage alors des nombreux lassos qui l'enchaînent; on le traîne à quelques pas, et le combat recommence.

On se sert encore d'un autre instrument pour ce genre d'exercice: c'est une espèce de croissant en acier, aiguisé en dedans et attaché à une perche de douze pieds environ. Cette arme, dit-on, exige encore plus d'adresse et de sang-froid que le lasso. Un cavalier se place à l'entrée du corral, armé de ce terrible instrument; il le tient de la main droite, étendu comme une lance, le manche sous le bras, la lame à deux pieds de terre. Lorsque le taureau est lancé, le cavalier le poursuit au galop, et de sa lame il le frappe success-

vement à la jambe droite et à la jambe gauche de derrière, et lui coupe les jarrets.

Mexique. Tépic. Usages et costume des habitants. Repas de noce. Contenance de la mariée. Naturels.

Le 14 novembre 1821 je reçus ordre de m'embarquer pour remonter la côte ouest de l'Amérique jusqu'au Mexique, visiter les ports et recueillir des renseignements sur le commerce de ces contrées. Je mis à la voile le lendemain, et le 28 mars 1822, à trois heures après midi, nous jetâmes l'ancre devant San-Blas, après une course d'environ quinze cent trente lieues. Nous ne fîmes qu'un très court séjour dans cette ville, parce que les négociants anglais ou espagnols résident dans l'intérieur, à Guadalaxara, capitale de la province, et à Tépic. Nous résolûmes de visiter cette dernière ville et nous y arrivâmes le 31 mars. Ce n'est pas sans étonnement que nous découvrîmes au point du jour cette belle cité, dont quelques semaines auparavant nous ignorions même le nom. C'est, après Guadalaxara, la place la plus considérable de la Nouvelle-Galice, et sa position est des plus heureuses et des plus pittoresques.

On ne rencontre jamais personne dans les rues de Tépic au milieu de la journée; ce n'est guere que vers trois heures et demie que l'on commence à voir sortir les promeneurs. Les gens d'affaires se rendent de bon matin dans leurs bureaux; les dames sont visibles à dix heures, et reçoivent dans leur chambre à coucher. On dîne à une heure, et de deux à trois on fait la sieste. Le soir il y a chez les principaux habitants des réunions où l'on est sûr de trouver bonne société.

Les dames de Tépic suivent les modes de l'Europe; malheureusement elles se trouvent toujours de quelques années en arrière. Les hommes portent un chapeau brun à petit rebord, entouré d'une torsade d'or ou d'argent. Quand ils montent à cheval, leur épée, au lieu d'être, comme chez nous, suspendue à un ceinturon, repose dans une espèce de fourreau au côté gauche de la selle. De chaque côté pend la peau de quelque animal à long poil, qui leur couvre les jambes dans les mauvais temps, tandis que le corps est garanti par les *mangas*, espèce de manteau oblong, au milieu duquel se trouve une ouverture pour passer la tête, et dont le collet est presque toujours orné d'une riche broderie d'or. Leurs étriers sont de bois, et les fashionables portent des éperons d'argent d'un volume prodigieux.

Chaque soir, comme je l'ai dit, il y avait une *tertulia* ou réunion, et nous

nous y rendions sans qu'il fût besoin d'invitation particulière. Je vais essayer de donner une idée de l'une de ces réunions, à laquelle j'assistai.

Au fond d'une chambre et à quelque distance sur les côtés une vingtaine de dames étaient rangées et comme collées contre le mur, et il eût fallu être bien intime ou bien entreprenant pour obtenir une place au milieu d'elles. Il y avait dans chaque angle une petite table de pierre, et sur cette table un riche flambeau d'argent massif, qui portait une mauvaise chandelle dont la triste lumière donnait à la société un air lugubre. Derrière la chandelle on apercevait à travers un monceau de fleurs artificielles une image de la Vierge. Au milieu de la chambre était une table plus grande où se heurtaient pêle-mêle le vin et l'eau, les chapeaux des hommes et les châles des dames. Dans un coin pendait une guitare, et de temps à autre un amateur accompagnait quelques dames, sans que pour cela la conversation s'interrompît. A l'extrémité opposée était dressée la table de jeu de rigueur autour de laquelle étaient réunis plusieurs hommes. Les enfants folâtraient par toute la salle. Les domestiques se promenaient de long en large, adressaient même la parole aux personnes de la société, agissaient enfin avec une familiarité qui tout d'abord devait paraître au moins singulière à un Anglais.

L'étranger se trouve tout désorienté au milieu de cette société si extraordinaire. Malgré le peu de luxe du salon et la tristesse des lumières, le costume élégant des dames, la grâce de leur physionomie, lui font croire au premier abord qu'il se trouve dans une bonne société. Mais quel n'est pas son étonnement quand toutes ces belles dames se mettent à fumer leur cigare, rient aux éclats, poussent des cris perçants; quand il voit les hommes au milieu de la salle, les uns en bottes et en manteaux, les autres avec leur chapeau sur la tête; quand enfin toute la société se rue autour des tables de jeu au milieu d'un tourbillon de fumée de tabac.

Quelque temps après, un ami, qui connaissait mon goût pour les observations, m'invita à l'accompagner à un dîner de noces que ses parents donnaient à un de leurs anciens domestiques. A notre arrivée au rendez-vous, nous trouvâmes un grand nombre de paysans, parés de leurs plus beaux atours, assis sur l'herbe autour de la maison. Ils se levèrent quand nous entrâmes dans la cour, où nous fûmes reçus par le maître et son épouse. Le premier, qui me sembla le *padrino*, celui qui donne la fille en mariage, fit les frais de la fête. On nous introduisit dans une pièce où était dressée une table de huit ou dix couverts. La mariée, avec sa mère, était placée au fond de la salle. Elle portait une robe de coton bigarrée de couleurs éclatantes, et d'énormes boucles d'oreille; ses cheveux étaient surchargés de fleurs artificielles. Tous ses traits étaient empreints d'un air de gravité ou plutôt de tristesse qui ne présageait

rien de bien heureux pour le mari. Mais on m'apprit plus tard que l'étiquette le voulait ainsi ; que la mariée devait garder un imperturbable sérieux, et se montrer comme honteuse et intimidée ; qu'une parole agréable, que le moindre sourire de sa part serait considéré comme de la dernière indécence.

Le lendemain matin nous visitâmes le marché, et notre attention se porta sur une troupe de naturels indiens et mexicains venus de l'intérieur pour faire leurs provisions. Ils étaient tous armés d'arcs et de flèches, et portaient à la ceinture un grand couteau. Leur habillement consistait en une chemise de coton grossier, et une pièce de cuir qui leur pendait jusqu'aux genoux, et qui était garnie de petites bandes aussi de cuir, dont chacune, nous assura-t-on, représentait quelqu'un des objets qu'ils possédaient, tels que l'arc, le cheval, la femme, etc. La plupart avaient la tête couronnée de plumes, comme on représente les Mexicains du temps de la conquête ; quelques uns avaient des chapeaux de paille entourés d'une guirlande de fleurs rouges qu'on avait peine à distinguer des plumes ; plusieurs portaient des colliers faits de morceaux d'os, et l'on nous dit que c'était la marque distinctive du mariage. Un petit vieillard attira particulièrement nos regards ; il tenait à la main une baguette de deux pieds environ de longueur, et la peau d'un petit oiseau d'un plumage éclatant pendait à son genou gauche : c'étaient, à ce qu'il nous fit comprendre, les signes de l'autorité qu'il exerçait comme chef de son village. Il n'y avait dans cette troupe qu'une seule femme ; elle était enveloppée d'une couverture grossière, et elle se tenait à l'écart pour veiller à la garde des mulets. Nous les décidâmes, non sans peine, à nous vendre leurs arcs, leurs flèches et leurs plumes ; mais nous ne pûmes jamais obtenir du vieillard qu'il nous cédât sa baguette et son oiseau.

Ayant terminé la mission qui nous avait conduits dans ces parages, nous nous rembarquâmes le 13 juin, et nous arrivâmes le 12 septembre à Rio-Janeiro, d'où nous fîmes voile pour l'Angleterre.

BULLOCK.

VOYAGE AU MEXIQUE.

Vera-Cruz. Detestables auberges. Puebla. Magnificence de ses édifices.

Je m'embarquai à Portsmouth le 11 décembre 1822, avec mon fils, pour aller visiter le Mexique. Après une navigation des plus paisibles, une véritable promenade, nous jetâmes l'ancre le 2 mars devant Vera-Cruz.

A peine débarqués, nous nous hâtâmes de retenir des logements dans la posada ou auberge la plus renommée, et nous nous mîmes à courir la ville pour remettre les lettres de recommandation dont nous étions bien munis. Mais c'est une monnaie qui n'a pas cours au Mexique, et j'engage les touristes qui partent pour ce pays à ne point se charger de pareille pacotille : une trentaine de lettres dont je m'étais embarrassé ne me valurent pas la plus petite invitation.

Après avoir parcouru la ville en tous sens, nous rentrâmes à notre hôtel, ou plutôt à notre mauvais cabaret. La chambre qu'on me donna n'avait point de fenêtre, et sa seule issue était dans une salle de billard pleine de joueurs qui firent toute la nuit un tapage infernal ; tout mon mobilier consistait en une vieille couchette, avec une paillasse plus mauvaise encore, garnie d'un drap et d'un lambeau de coton en guise de couverture. Pour comble de malheur, quand je m'apprêtais à me mettre au lit, je m'aperçus que mon unique drap était tout mouillé. J'appelai l'hôte pour m'en plaindre, et je lui adressai les plus vifs reproches. Il me répondit qu'il le savait bien, mais qu'il n'en avait pas d'autre. Pour le coup je m'emportai, et je m'écriai que j'aimais cent fois mieux passer la nuit sur une chaise enveloppé dans ma redingote. « Vous avez bien raison ! » répondit-il avec le sang-froid le plus impassible, et il me tourna le dos.

On devine quelle nuit je dus passer, assourdi par le vacarme du billard, étouffant de chaleur et dévoré par les moustiques. Aussi à peine le jour parut-il que j'étais dehors. Vera-Cruz se présente assez avantageusement quand on

arrive par mer; ses nombreuses coupoles semblent annoncer une ville florissante. Mais on n'a pas fait plus tôt quelques pas dans ses rues silencieuses que la tristesse vous saisit, et l'idée qu'on est dans le climat le plus malsain du monde vous donne le frisson. On ne voit pas un arbre à Vera-Cruz, pas le moindre vestige de végétation; il n'y a d'eau bonne à boire que celle de la pluie, que l'on conserve dans les citernes, et toutes les denrées, qu'on est obligé de tirer de fort loin, y sont d'un prix exorbitant. La ville était encore plus triste à mon passage qu'elle ne l'est d'habitude : la guerre avait fermé les églises et les couvents, qui seuls lui donnaient la vie, et ses édifices tombaient en ruines. Les maisons sont généralement grandes et bâties comme celles d'Espagne, avec une cour carrée au milieu, entourée de galeries, et des toits en terrasse.

Je ne restai à Vera-Cruz que le temps de faire mes préparatifs de voyage, et de prendre les mesures de sûreté qu'exigeait la situation du pays, occupé par de nombreuses armées impérialistes et républicaines. Le but principal de mon voyage était de visiter Mexico. Je louai une voiture traînée par huit mulets, et je me mis en route le 8 mars avec mon fils et un domestique.

Nous traversâmes d'abord une contrée sablonneuse, sans routes, sans végétaux, sans habitations, sans rien qui rappelât la nature vivante, et nous arrivâmes le soir à un village nommé San-Rafaël. Ce que j'ai dit du principal hôtel de Vera-Cruz doit faire presager ce que pouvait être l'auberge où nous descendîmes. C'était un vaste hangar couvert de roseaux, dont les murs étaient formés de claies qui laissaient passer l'air et le jour. Plusieurs voyageurs étaient déjà couchés sous la saillie que faisait le toit en s'avançant au delà des claies. Nous demandâmes à l'hôte où il comptait nous loger et ce qu'il pouvait nous donner. Il nous répondit qu'il ne pouvait nous offrir d'autre logement que cette espèce de cage; tout ce qu'il pouvait nous fournir, c'était de l'eau, un peu de pain, et des planches pour lit. Par bonheur nous nous étions précautionnés de matelas et de quelques vivres. Mais il nous fut impossible de dormir. D'abord notre chambre à coucher était partagée par une vingtaine de personnes, hommes, femmes, enfants, voire même par des poules; puis tout autour de nous, au dehors, étaient attachées les bêtes de somme des voyageurs, et Dieu sait quel vacarme firent toute la nuit bêtes et gens. Joignez à cela une chaleur étouffante, et des nuées de mosquites dont nous ne pouvions éviter les cruelles morsures, et vous aurez une idée des auberges du pays, car elles se ressemblent toutes.

Après quelques jours d'une marche fatigante, nous arrivâmes à Puebla, l'une des cités les plus opulentes du Mexique. Ce qui nous frappa tout d'abord, ce fut la vie, le mouvement qui régnait dans cette ville, si différente en

cela de toutes celles que nous avions rencontrées jusque là. Les rues en sont larges et tirées au cordeau ; elles se coupent à angles droits, et forment à leur point d'intersection de très belles places. Le pavage est fort élégant et fort curieux. Il consiste en larges pierres taillées en triangles, que l'on assemble huit par huit autour d'une neuvième de couleur différente, de manière à former des carrés uniformes. Chaque carré est entouré d'une espèce de cadre formé de petits cailloux d'une couleur différente.

Toutes les maisons sont spacieuses et bien distribuées ; la façade de celles des riches est recouverte de carreaux en faïence vernie, de différentes couleurs, représentant diverses scènes d'histoire, et formant de belles mosaïques. Il y a aussi quelques maisons peintes à fresque. Presque toutes ont d'élégants balcons de fer protégés par un toit saillant en tuiles de porcelaine. Dans l'intérieur on trouve une cour carrée, entourée de galeries couronnées de caisses de fleurs.

Puebla compte un nombre prodigieux d'églises et de couvents, qui surpassent en magnificence tout ce que l'Europe et la capitale même de la chrétienté renferment de plus beau. La cathédrale surtout, qui offre au dehors une masse énorme de bâtiments, étale à l'intérieur un luxe dont on ne saurait se faire une idée. Les ornements y sont tellement multipliés qu'ils fatiguent les yeux et nuisent véritablement à l'effet. Le maître-autel, en argent massif, est surmonté d'un temple de forme antique du plus délicieux travail. Il est fait du plus beau marbre et des pierres les plus précieuses du nouveau monde, et les nombreuses colonnes qui le soutiennent ont leurs plinthes et leurs chapiteaux d'or poli. Les chapelles sont remplies d'ornements d'or et d'argent, de statues, de bas-reliefs, et de tableaux magnifiquement encadrés.

Un soir de la semaine sainte j'entrai dans la cathédrale, et je fus ébloui du spectacle qui s'offrit à mes yeux. Jamais, quand mon imagination se plaisait à errer au milieu des palais, jamais elle n'avait rêvé tant de pompe et de magnificence. Les murs étincelaient d'argent, d'or, de pierreries, dans lesquels se reflétait la flamme vacillante d'innombrables bougies ; de toutes parts brillait, sur d'élégantes consoles, la splendide vaisselle de l'église. Joignez à cela le luxe des habits sacerdotaux, l'éclat des bannières qui flottaient en tout sens, les sons majestueux de l'orgue se mêlant aux voix les plus harmonieuses, les parfums de l'encens et des fleurs, et vous concevrez l'indicible extase où je demeurai plongé.

Puebla renferme encore un grand nombre d'édifices remarquables par leur richesse ; tout dans cette ville respire l'opulence, et nous en emportâmes les plus agréables souvenirs.



Mexico. Ses rues, ses édifices, ses promenades. Aspect pittoresque du lac Chalco. Indiens. Costumes. Elégance des paysanas. Habitations des Indiens. Exécution capitale.

Enfin nous arrivâmes en vue de Mexico, et l'on concevra facilement combien notre attention devait être excitée en approchant de cette merveille du nouveau monde, de ce grand marché des métaux précieux dont les produits se répandent dans toutes les parties de l'univers. Aussi combien ne fûmes-nous pas étonnés de la voir située au milieu d'un marais qu'on traverse sur une mauvaise chaussée; plus nous avancions, plus notre étonnement augmentait, car l'antique et impériale cité se présente sous l'extérieur le plus triste et le plus misérable. Puis quand nous eûmes pénétré dans les faubourgs, et que nous en vîmes les rues sales et fétides, peuplées de gens plus sales encore, et couverts de haillons, nous nous prîmes à douter si nous étions réellement dans la capitale du Mexique, cette merveille des merveilles.

Mais quand nous fûmes parvenus dans la ville proprement dite, oh! alors nous fûmes bien dédommagés de ces premières et pénibles impressions; alors Mexico s'offrit à nous tel que les descriptions nous l'avaient fait concevoir avec ses belles rues et ses élégants édifices. Je le trouvai encore au dessus de l'idée que je m'en étais faite, et j'oubliai bien vite toutes nos fatigues à la vue du spectacle magnifique qui se déroulait devant nous.

Nulle ville, en effet, ne peut lui être comparée pour la beauté des rues; celles de Mexico ont généralement deux milles de longueur; elles sont parfaitement droites et unies, et laissent apercevoir à chacune de leurs extrémités les collines qui couronnent la vallée. Les maisons sont presque toutes semblables, élevées de deux étages garnis chacun d'un rang de balcons en fer peint ou doré, ou en cuivre, et décorées de nombreuses sculptures. On y entre par une belle porte cochère toute couverte de ciselures et d'ornements de différents métaux, et cette porte ouvre sur un vestibule élevé d'une trentaine de pieds, qui donne sur une cour remplie d'arbres et de fleurs, et autour de laquelle s'élèvent les divers corps de bâtiments. Le long de chaque étage règne une belle galerie où l'on peut se promener à couvert du soleil ou de la pluie. C'est toujours au second étage qu'habitent les propriétaires. Les façades sont peintes de différentes couleurs, et offrent l'aspect le plus riant; quelques unes, comme à Puebla, sont couvertes de porcelaines vernies représentant divers sujets. Les toits sont plats et couronnés d'arbustes et de fleurs, et ces jardins suspendus offrent aux habitants une délicieuse retraite pour la soirée; on y respire un air frais et embaumé, en même temps qu'on y jouit d'une vue magnifique, qui n'est point arrêtée par les toits biscornus et les

ignobles tuyaux de cheminée de nos villes d'Europe, car dans cet heureux climat on ignore ce que c'est qu'une cheminée, aussi bien que les carreaux de vitres, rendus inutiles par la douce chaleur des nuits.

La Plaza-Major, ou grande place, est une des plus belles qui existent. D'un côté s'élève la cathédrale; en face le magnifique palais du vice-roi, aujourd'hui l'hôtel du gouvernement; des deux autres côtés règne une suite d'élégantes maisons, au milieu desquelles on distingue le palais construit par Cortez, et à l'ouest s'ouvrent de larges galeries où l'on remarque de somptueux magasins. Au centre de la place domine une belle statue équestre du roi d'Espagne Charles V.

Si Mexico n'est plus ce qu'il était au 17e siècle, époque de sa plus haute splendeur, il lui reste des signes de grandeur que le temps ni les révolutions n'ont pu détruire : ce sont ses édifices publics, et particulièrement ses églises, qui ne le cèdent en rien à ce que l'univers possède de plus grandiose et de plus riche. La cathédrale, bâtie sur les ruines du grand temple des Mexicains, est surtout d'une rare magnificence, et la pompe des cérémonies religieuses y est d'un éclat qui surpasse tout ce que Rome elle-même peut offrir de plus splendide.

On admire encore, à juste titre, le palais du gouvernement, vaste et magnifique construction, qui renferme, outre les services de l'administration, la prison, la monnaie, la bibliothèque, le jardin botanique, l'imprimerie du gouvernement et de belles casernes. Le jardin botanique est l'un des plus riches et des plus délicieux du monde, et l'on conçoit ce que doit être la monnaie de Mexico, le pays des mines inépuisables : on dit qu'elle peut livrer à la circulation jusqu'à cent mille dollars par jours, et ce qu'elle a répandu dans l'univers d'argent et d'or monnayés depuis sa fondation est incalculable.

Un établissement que les étrangers ne manquent jamais de visiter, c'est un hôpital fondé et doté par Cortez. On voit dans sa chapelle un superbe mausolée élevé en l'honneur de ce grand capitaine; il est surmonté de son buste en bronze, et une inscription pompeuse rappelle les hauts faits du conquérant espagnol.

Mexico ne possède qu'un seul théâtre. C'est un édifice remarquable par sa grandeur et son élégance. Le parterre est divisé en trois ordres de places de prix différents; chaque place est séparée par des bras et numérotée. Il y a quatre rangs de loges, qui se louent au mois ou à l'année, et que chaque locataire meuble et décore selon son goût et sa fortune. Elles ont cela de remarquable qu'au lieu d'être fermées comme celles de nos pays, leur devanture s'élève à peine d'un pied, et permet de voir les dames presque en entier, ce qui produit un bien plus bel effet. Le système d'éclairage est parfaitement

entendu ; l'orchestre est assez bon ; mais les costumes et les décors sont d'une mesquinerie qui contraste désagréablement avec le luxe de la salle.

Les circonstances ne me permirent guère de juger du public. La guerre, avec les malheurs qu'elle traîne à sa suite, avait mortellement frappé cette ville autrefois si riante et si gaie, et le théâtre en avait beaucoup souffert. Toutes les fois que je m'y rendis, je trouvai la salle aux trois quarts vide : c'est à peine si, parmi les rares spectateurs, on apercevait quelques femmes, et encore y venaient-elles sans parure, presque toutes vêtues de noir, et il n'était pas facile de les distinguer à travers les tourbillons de fumée qui les enveloppaient : car, au théâtre, comme partout ailleurs, fumer est le souverain plaisir pour les Américains, hommes et femmes.

Parmi les promenades publiques, l'Alameda jouit d'une réputation qu'il ne mérite pas, selon moi. Ce sont des allées pavées, bordées de fontaines et de statues du plus mauvais goût, où l'on rencontre d'ailleurs une société fort équivoque. Le Paseo, autre promenade, très fréquentée les dimanches et les fêtes, ne répondit point non plus à l'idée que je m'en étais faite d'après les récits des voyageurs. C'est bien là que viennent caracoler les élégants de la ville sur leurs coursiers fringants, c'est là que se donnent rendez-vous les somptueux équipages ; mais ils soulèvent dans leur course des nuages de poussière si épais que le malheureux piéton peut à peine voir à quelques pas devant lui.

Une promenade mille fois plus belle, mille fois plus pittoresque, ce sont les bords du canal de Chalco. Rien de plus gai, de plus animé, rien qui respire une joie plus douce et plus attrayante, que le tableau que présente ce beau canal le dimanche soir, quand les Indiens venus à la capitale pour leur plaisir ou leurs affaires s'en retournent dans leurs villages. Il est sillonné par une multitude de canots, qui se croisent en tous sens, chargés d'Indiens au costume pittoresque et couronnés de fleurs ou de plumes éclatantes. A la poupe de chaque barque est assis un musicien qui accompagne sur la guitare une ballade des ancêtres, et au milieu quelques jeunes gens se livrent à la danse en s'animant par leurs chants.

Un jour je fis avec mon fils une délicieuse promenade sur ce canal. Ses bords sont couronnés de la plus brillante végétation, et de charmants villages mirent leurs blanches maisons dans ses eaux transparentes. De nombreux Indiens étaient occupés sur ses rives à prendre des tortues, et nous nous croisions à chaque instant avec de légers canots, dont quelques uns étaient si petits qu'ils ne pouvaient contenir qu'une seule personne, et qu'ils en paraissaient même surchargés. Nous débarquâmes en face d'une bourgade dont le riant aspect attira plus particulièrement nos regards, et nous parvînmes à l'entrée sans

avoir été aperçus. Mais là nous rencontrâmes une troupe d'enfants à demi nus qui à notre vue se mirent à fuir en poussant des cris d'effroi. L'alarme fut bientôt dans le village, et nous n'eûmes pas peu de peine à rassurer les femmes qui osèrent se montrer sur leur porte, et qui paraissaient très effrayées de nos visages inconnus. Mais les caresses que nous prodiguâmes à leurs enfants, avec quelques petites pièces de monnaie, finirent par dissiper leurs craintes, et elles se prêtèrent d'assez bonne grâce à l'interrogatoire que leur fit subir notre curiosité. Autour du village on voit de nombreux *chinampas* : ce sont des jardins que les relations ont illustrés sous le nom tout à fait impropre de jardins flottants. Les chinampas sont des îles artificielles d'une cinquantaine de verges de longueur sur quatre ou cinq de large, séparées par de grands fossés dont la terre à servi à les construire. Toutes ces petites îles, élevées de quelques pieds au dessus des terres voisines, sont couvertes des plus belles espèces de fleurs, de fruits et de légumes, dont elles alimentent la capitale.

Ce n'est point seulement les soirs de dimanches que le canal de Chalco est curieux à observer. Le spectacle qu'il présente tous les matins au point du jour n'est pas moins animé. Il est couvert de canots plus nombreux encore, qui arrivent chargés des plus belles productions de la terre. Ils sont presque toujours montés par les Indiennes et leurs enfants. A l'avant une Indienne légèrement vêtue, aux cheveux noirs et luisants qui lui descendent en longues tresses jusqu'à la ceinture, quelquefois avec un enfant attaché sur son dos, conduit la barque à l'aide de pagaies légères. La famille est assise au centre sous une espèce d'appentis, occupée à filer du coton, ou à tisser des étoffes sur de petits métiers portatifs, et s'il se trouve un homme à bord, il est rare qu'il ne batte point du tambour ou qu'il ne pince de la guitare pour amuser sa famille.

On conçoit quelle variété de costumes doit offrir une ville comme Mexico. Celui des blancs diffère peu du nôtre. Les hommes, et les enfants même, ne sortent guère sans être enveloppés d'un long manteau; mais dans leur intérieur, ils ne portent qu'une légère jaquette de calicot imprimé. Les femmes et les petites filles sont toujours en noir de la tête aux pieds; elles demeurent ordinairement la tête nue, ou ne la couvrent que d'un léger voile qui ne peut cacher leurs beaux cheveux, dont elles ont le plus grand soin et qu'elles disposent avec beaucoup d'art.

Un costume aussi pittoresque que brillant, c'est celui des *paysanos*, ou gentilshommes de la campagne. Ils sont coiffés d'un chapeau à grands bords et très bas de forme, entouré d'une torsade et d'un gros galon d'or ou d'argent qui retombe en petites houppes. Leur pantalon, ordinairement de cuir de couleur, est orné de riches broderies et de larges galons d'argent, ainsi que

d'une multitude de petits boutons aussi d'argent. Ils portent une courte jaquette en calicot imprimé, et par dessus ils jettent d'ordinaire un élégant manteau de velours ou d'une belle cotonnade à dessins. Ces deux parties de leur vêtement sont presque toujours surchargées de broderies et de galons or. Par dessus leurs souliers ou leurs bottes sont attachées avec une élégante ...retiere des guêtres dont le cuir est couvert d'admirables dessins en relief. C'est l'ouvrage des Indiens, et l'on ne trouve nulle part ailleurs rien qui ressemble à ce merveilleux travail; aussi sont-elles d'un prix fort élevé, et l'on m'assura qu'une paire se vendait quelquefois jusqu'à 50 dollars. Les étriers et les éperons répondent à la richesse du costume, et le harnachement du cheval n'est pas moins éclatant; sur toutes les parties de la selle on voit briller l'or, l'argent et la soie. On comprend combien un pareil costume doit être coûteux; mais aussi rien n'égale l'élégance et la grâce d'un jeune paysana caracolant sur son joli petit cheval.

Dans la capitale du Mexique, comme dans toutes les capitales, l'extrême luxe coudoie l'extrême misère; à côté du brillant gentilhomme on aperçoit de malheureux métis qui n'ont pour tout vêtement qu'une mauvaise couverture, dans laquelle ils se drapent comme les Romains dans leur toge. Les Indiens des classes pauvres n'ont cependant pas cet air misérable des descendants des Espagnols, et leur costume est moins simple. Ils ont un chapeau de paille, une veste courte de quelque étoffe grossière, et quelquefois en cuir, avec des culottes ouvertes sur le genou, aussi en cuir ou en peau de chèvre, dont ils mettent le poil en dehors; ils portent aux pieds des sandales à peu près semblables à celles des Romains. L'habillement des femmes consiste simplement en un jupon et une petite camisole; elles n'ont d'autre coiffure que leurs longs cheveux noirs, qu'elles tressent de chaque côté de la tête avec des rubans rouges. Elles ont l'air propre et fort modeste. Généralement il règne parmi ces Indiens une bonne harmonie, une cordialité vraiment admirables; ils ne s'abordent jamais sans se saluer de quelque souhait heureux ou même s'embrasser. Ils sont aussi d'une politesse qu'on est étonné de trouver dans cette classe; ils ne voient jamais passer un étranger sans ôter leur chapeau, et si on leur rend leur salut, ou qu'on leur montre quelque attention, ils en paraissent fort étonnés et fort touchés.

Les habitations des Indiens varient suivant leur situation. Dans les climats chauds, ce ne sont que des espèces de cages faites de cannes et couvertes de feuilles; dans les positions plus froides, elles ressemblent aux cabanes des Norwégiens. Dans les environs de Mexico, elles sont construites en pierre. Toutes sont accompagnées d'un petit jardin, et quelquefois les villages sont tellement cachés dans les beaux arbres qui les environnent, comme un nid

dans un buisson touffu, qu'on passe auprès sans les apercevoir. Bien souvent je m'arrêtais dans ces modestes demeures, et j'en rapportais toujours de douces émotions. Une natte étendue à terre ou un filet suspendu au toit leur servait de lit; quelques calebasses, quelques vases de faïence, quelques brimborions, une vieille image de saint, c'était tout leur luxe; mais tout cela était propre et coquet dans son genre; tout en un mot respirait dans ces simples cabanes un air de bonheur et de contentement que je n'ai vu nulle part ailleurs.

Pendant mon séjour à Mexico je fus témoin d'un spectacle qui s'y présente rarement : je veux parler d'une exécution publique. Deux hommes convaincus de vol et de sacrilége avaient été condamnés à mort. Quand les criminels sortirent de la prison, ils étaient escortés d'un fort détachement de troupes à pied et à cheval, et précédés d'une longue procession de gens qui portaient des cierges allumés, des bannières, etc., comme aux cérémonies religieuses. Les condamnés, couverts d'une robe et d'un bonnet de laine blanche semés de croix rouges, étaient montés ou plutôt garrottés chacun sur un âne, le cou serré dans un collier de fer attaché à une croix de fer qui traversait le bât et sur laquelle ils étaient presque étendus.

Les rues étaient encombrées d'une foule immense, et d'innombrables spectateurs garnissaient les fenêtres, les balcons et jusqu'aux toits des maisons. Mais toute cette foule était recueillie et silencieuse; les femmes surtout, qui étaient en très grand nombre, paraissaient vivement émues de ce terrible spectacle; elles s'agenouillaient au passage des criminels; des prières étaient dans toutes les bouches, des larmes dans tous les yeux. Le silence n'était interrompu que par les roulements lugubres des tambours voilés, ou par les exhortations qu'adressaient aux condamnés les prêtres qui les accompagnaient.

Le cortége avançait lentement à travers les flots du peuple. On aperçut enfin l'appareil du supplice. C'était un échafaud surmonté de trois potences, dont deux, moins elevées que la troisième, étaient garnies d'un siége, où, après quelques cérémonies religieuses, on fit asseoir les criminels, qui avaient les mains liées par devant. Après qu'un des prêtres eut exhorté les assistants à prier pour les condamnés, le bourreau leur passa au cou un collier qui se serrait par derrière le poteau au moyen d'une vis, et en un instant leurs souffrances furent terminées. Puis on détacha les cadavres et on les hissa au haut de la potence la plus élevée, où ils restèrent exposés environ un quart d'heure. Pendant ce temps un prêtre adressa à la foule une touchante allocution, qui fut écoutée dans le plus religieux silence, après quoi toute cette multitude s'écoula dans l'ordre le plus parfait. Les corps furent alors descendus et remis aux parents.



WALSH.

VOYAGE AU BRÉSIL.

Baptême de la ligne. Rio-Janeiro. État des esclaves. Aspect de Rio. Nombreux Français. Caractère et usages des Brésiliens. Exécutions. Funérailles.

Vers la fin d'août 1828 je m'embarquai pour le Brésil sur la frégate royale *la Galathée*, et dans les premiers jours d'octobre nous arrivâmes à proximité de la ligne. Un mouvement extraordinaire se manifesta tout à toup sur le navire, une joie inaccoutumée dérida le front sérieux de nos matelots : c'étaient les préparatifs de la fameuse cérémonie du baptême de la ligne; on s'apprêtait à recevoir dignement monseigneur Neptune et sa cour. On fit le recensement des passagers, et tous ceux qui n'avaient point encore passé l'équateur furent inscrits pour être initiés aux grotesques mystères.

C'était un samedi. A la nuit tombante la vigie signala une chaloupe qui s'avançait vers nous. Bientôt tout l'équipage fut sur le pont, et nous entendîmes une voix nous héler de la mer : « Holà, hé! les enfants, quelle est cette frégate ? — *La Galathée*. — Qui la commande? — Sir Charles Sullivan, pour sa majesté britannique. — Où allez-vous ? — Au Brésil. — Fort bien! Sachez donc que je suis le puissant Neptune, et que personne ne doit franchir la ligne sans me rendre hommage. Or il en est plusieurs parmi vous qui ne m'ont point encore été présentés, et je veux leur rendre visite. L'heure est trop avancée pour que je monte aujourd'hui à votre bord. Veuillez donc m'indiquer quand vous serez prêts à me recevoir, car c'est demain dimanche, et ce jour ne doit point être consacré à des soins profanes. — C'est d'un bon chrétien, Monsieur Neptune, et puisque vous voulez bien vous accommoder à nos convenances, lundi nous nous tiendrons prêts à recevoir votre seigneurie. — A lundi donc, dit Neptune; et il disparut dans l'ombre.

Nous étions environ cent cinquante qui devions faire les frais de la burlesque comédie. Malheureusement, ou plutôt heureusement, un des passagers se trouva assez dangereusement malade, et d'un avis unanime on renonça à la

joyeuse cérémonie, non sans quelque regret de la part des matelots, qui se promettaient une délicieuse journée, mais à notre grande satisfaction, car le rôle qui nous était réservé dans cette farce n'était pas très attrayant, comme on en pourra juger par le programme dont on nous donna les détails. Neptune s'avance sur un char attelé de huit chevaux; il est accompagné de toutes les divinités marines, et d'un cortége nombreux de tritons, tous en costume, et vous pensez quel costume. Les novices sont amenés devant lui l'un après l'autre, solidement garrottés et les yeux bandés. On fait asseoir le patient sur un drap que l'on tient suspendu au dessus d'un tonneau rempli d'eau de mer. On le savonne avec un mélange de suif et de goudron, et le barbier de Neptune le barbifie avec une doloire. Pendant que des divinités lui font ainsi l'honneur de présider à sa toilette, on lui adresse les plus plaisantes questions, et quand il ouvre la bouche pour y répondre, on lui enfonce la savonnette jusqu'au gosier; puis tout à coup on retire le drap qui le supporte, et le pauvre diable fait la culbute dans le tonneau. Tel est le programme officiel; mais à cela il faut ajouter les espiégleries des mousses, et les petites malices que chacun s'ingénie à trouver pour tourmenter le malheureux patient.

Il était nuit quand nous jetâmes l'ancre dans la rade de Rio-Janeiro, et ce fut avec une bien vive impatience que j'attendis les premiers rayons du jour. Ils devaient éclairer en effet le plus beau spectacle que j'eusse jamais vu. Autour de nous s'étendait un immense bassin couvert d'une multitude de navires de toutes les nations, et sillonné dans tous sens par des milliers de barques. Au fond de la rade se deployait la belle ville de Rio serpentant au pied de hautes collines que couronnaient un grand nombre d'églises et de couvents.

En mettant pied à terre nous fûmes accueillis par un spectacle qui vint un peu refroidir l'espèce d'enthousiasme que nous avait causé la beauté de la baie. Au Brésil on n'emploie les chevaux et les mulets que pour le plaisir; le travail auquel ils sont assujettis dans nos pays, c'est aux nègres qu'il est imposé à Rio, et c'est pitié de voir ces pauvres êtres exposés aux plus durs traitements. A l'exception de quelques sales guenilles qui leur pendent à la ceinture, ils sont absolument nus, couverts souvent de cicatrices, et leur peau calleuse et ridee ressemble à celle d'un éléphant. Vraiment quand on les examine attentivement, quand on considère la singulière proéminence de leurs lèvres et de leur menton, leur nez aplati, leur front renfoncé, toute cette conformation en un mot qui tient plus du singe que de l'homme, on se prend à douter si ces êtres degradés font réellement partie de l'espèce humaine. Plusieurs étaient enchaînés ensemble par les jambes et par le cou, et n'en devaient pas moins travailler activement. Les uns portaient sur leur tête de pesants fardeaux; les autres traînaient des charrettes; quelques uns, accroupis

au soleil, dévoraient des bouts de canne à sucre; d'autres étaient étendus parmi les ordures comme de vils animaux.

La fâcheuse impression que fit sur moi ce hideux spectacle devait cependant céder à une observation plus approfondie, car ce que j'avais pris pour la généralité n'était qu'un accident; ce que j'avais d'abord attribué à la couleur n'était que le fait de l'individu, et je me convainquis bientôt que, si le noir, à l'état d'esclavage, est au dessous des animaux, libre il peut marcher de front avec les autres hommes. Je vis à Rio des régiments de nègres dont la tenue valait celle de nos meilleurs bataillons, et la ville en comptait un grand nombre parmi ses plus honorables citoyens.

Les rues de Rio sont généralement étroites; mais elles sont bien pavées, bordées de trottoirs, et, ce qui est plus rare, fort propres. Un grand avantage encore, c'est qu'on n'y rencontre ni mendiants, ni filles publiques; on n'y voit non plus ni tavernes, ni cabarets, ni autres officines de débauche. L'aspect des maisons est agréable, et il y règne un air de propreté qui plaît.

On compte à Rio un grand nombre d'etrangers. Les plus nombreux sont les Français, qui passèrent au Brésil lors de la restauration des Bourbons. Ils sont environ quinze cents, et forment comme un peuple à part. Leurs magasins remplissent les principales rues, et ce sont les plus brillants et les mieux fournis; aussi leur voisinage est-il fort gai et fort vivant.

Les Brésiliens sont de petite taille, et c'est peut-être pour se grandir que les femmes portent leurs coiffures extrêmement hautes; elles ont les yeux et les cheveux noirs, et le teint d'une pâleur extrême. Les Brésiliens des hautes classes, quoique encore peu façonnés, sont d'un commerce agréable. Ils sont simples, gais, affectueux et fort complaisants. Mais la petite bourgeoisie, les boutiquiers surtout, sont d'une rare inamabilite, et, pour acheter quelque chose chez ces derniers, il faut avoir un grand fond de patience. Cependant ils sont pleins d'honneur et de probité, et d'ordinaire très charitables.

On trouve encore au Bresil les vestiges d'une vieille coutume qu'y portèrent les Espagnols, et qui depuis long-temps a disparu de l'Europe : je veux parler de l'accouplement de plusieurs métiers, souvent les plus disparates. Mais là, comme chez nous autrefois, ce sont les barbiers qui ont conservé le pas, et ceux de Rio cumulent avec un luxe vraiment prodigieux. D'abord ils rasent, ils saignent, ils arrachent les dents, c'est le fond de l'etat; puis vous voyez suspendus à la devanture de leur boutique un grand nombre d'instruments de musique : ils sont en effet les seuls ménestrels du pays, et on les paie très cher pour jouer les jours de fête aux portes des églises. Mais ce qui paraîtra plus singulier encore, c'est qu'ils ont le privilége exclusif de ravauder les bas de soie, et ils s'en acquittent, dit-on, avec une grande habileté.

Les exécutions capitales au Brésil sont accompagnées de circonstances curieuses. Dès qu'une condamnation à mort a frappé un criminel, une des mille congrégations de la ville, celle de la Miséricorde, s'empare du condamné, et, le couvrant de sa protection, elle le garde pendant trois jours dans une chapelle, où les bonnes âmes s'efforcent par toutes sortes de soins de lui faire oublier sa cruelle position. *L'irmandade* (c'est le nom commun des confréries) se charge aussi des apprêts de la fatale toilette; elle va jusqu'à fournir la corde du supplice, et quelquefois, par une supercherie toute philanthropique, ils lui font subir une préparation qui la rend incapable de supporter un pesant fardeau, et fait qu'elle rompt souvent avant que le patient n'ait rendu le dernier soupir. Quand ils sont assez heureux pour voir réussir leur ruse innocente, et que le corps vient à tomber, ils se précipitent dessus, et le couvrant de leur bannière, ils le réclament comme leur propriété, d'après une loi du pays. Ils ont ainsi sauvé plus d'un malheureux; mais je fus témoin d'une circonstance où leur zèle valut à un pauvre nègre d'être pendu trois fois.

La corde avait été dûment préparée, et la réussite fut telle qu'on l'avait espérée, à peine le patient fut-il lancé dans l'air qu'elle rompit. L'irmandade s'avança aussitôt pour réclamer le corps. Les gens de la justice connaissaient parfaitement les ruses de la bonne confrérie; mais presque toujours ils fermaient les yeux. Cette fois cependant l'officier qui présidait à l'exécution se montra moins facile. Il répondit aux membres de l'irmandade qu'il respectait leurs droits, et qu'ils étaient libres d'emporter le corps, mais qu'il allait préalablement lui faire couper la tête et les mains. Les bons frères de la Miséricorde, un peu désappointés, n'insistèrent pas davantage, comme on le pense bien. Le malheureux nègre fut donc pendu de nouveau; puis, quelques minutes après, détaché et jeté au pied du gibet, pour faire place à un autre. Mais bientôt on le vit faire quelques mouvements et l'on s'aperçut qu'il respirait encore. On lui passa donc pour la troisième fois la corde au cou, et cette fois on la lui laissa jusqu'à ce qu'il fût bien mort.

Carnaval à Rio. Œufs de cire. Grotesques divertissements. Magnificence des cérémonies de la Semaine Sainte. Jeux du Samedi Saint.

L'approche du carême et la semaine sainte sont signalés au Brésil par une foule de pratiques curieuses et d'usages bizarres, dont le plus plaisant assurément est celui des œufs de cire. Quelques jours avant le carême, vous voyez à la porte de chaque boutique de grandes corbeilles remplies de boules de cire de la forme d'un œuf et contenant de l'eau pure ou parfumée. Il y en a



de toutes les couleurs. Je vis avec étonnement l'apparition de cette nouvelle marchandise et l'empressement que chacun mettait à en faire provision. Je ne pouvais deviner quel en devait être l'usage ; je l'appris bientôt à mes dépens.

Les Brésiliens sont peu expansifs, peu bruyants ; comme tous les peuples des pays chauds, ils sont trop indolents pour aimer beaucoup le plaisir ; mais aussi quand une fois ils se décident à sortir de leur caractère, quand les rares instants marqués pour le plaisir sont arrivés, oh ! alors ils s'y donnent corps et âme. C'est pendant le carnaval surtout qu'on voit s'éveiller les plus endormis ; dans toutes les rues, dans toutes les maisons, règne alors la joie la plus bruyante ; les jeunes Brésiliennes elles-mêmes, naturellement taciturnes et mélancoliques, oubliant leur goût pour la retraite et leur timidité ordinaire, s'abandonnent à une folle gaîté. C'est dans ces heures de folie que les œufs de cire jouent leur rôle. Le jour ou devait commencer ce jeu, car il a ses jours fixés, un de mes amis vint me prendre pour rendre visite à une respectable famille que nous voyions quelquefois ensemble. A notre entrée dans la maison, nous fûmes accueillis par une grêle de boules de toutes les couleurs que firent pleuvoir sur nous les dames. Je fus un peu étourdi de cette politesse tout à fait nouvelle pour moi ; mais le moyen de se fâcher : ces dames riaient de si bon cœur. Quand nous fûmes un peu remis de nos blessures, on nous fit placer aux balcons, et nous y fûmes bientôt témoins des scènes les plus bouffonnes. Tous les balcons voisins étaient chargés de rieuses jeunes filles épiant le passage de quelque victime. Dès qu'un passant se montrait, de toutes les fenêtres fondait sur lui une nuée de ces innocents projectiles, et avant qu'il n'ait pu fuir, il etait tout mouillé et couvert de la tête aux pieds de débris de toutes couleurs. Et malheur à lui s'il se fâchait, s'il voulait lancer quelque malédiction à ses agresseurs : une nouvelle averse lui fermait la bouche, et les éclats de rire, les battements de mains de toute cette folle jeunesse, le déconcertaient. Le mieux était donc de fuir. Si, quand il n'apercevait plus d'ennemis et qu'il se croyait bien en sûreté, il s'arrêtait pour secouer un peu ses habits, il se trouvait toujours à quelque croisée de grenier une malicieuse espiègle avec une cruche d'eau toute prête qu'elle lui versait tout d'un coup sur la tête ; si, pour éviter ce déluge, il se sauvait du côté opposé, il recevait une autre douche ; s'il se tenait au milieu de la rue, il en recevait souvent deux à la fois. Mais ce n'était pas seulement des croisées qu'il devait se méfier ; chaque porte recélait des ennemis, et l'attaque n'était pas moins vive d'en bas que d'en haut ; dans toutes les boutiques, derrière toutes les portes cochères, se tenaient une foule de gamins armés de grandes seringues qu'ils faisaient jouer sans interruption contre leur malheureuse victime, qui arrivait au bout de la

rue dans l'état le plus pitoyable. Quelquefois on pousse la plaisanterie plus loin encore. Aux œufs et à l'eau on joint la farine, et on en couvre tant et si bien leurs vêtements mouillés, qu'ils finissent par ressembler à une croûte. C'est surtout aux nègres qu'on aime à jouer ce dernier tour, car rien n'est plus grotesque que la mine qu'ils font ainsi enfarinés.

A ces quelques jours de joie succèdent de longs jours de deuil et de jeûne, jusqu'à ce que vienne la Semaine Sainte avec ses cérémonies éclatantes et burlesques à la fois, avec ses longues et pompeuses processions : car les processions sont un des grands bonheurs des Brésiliens, et ils y déploient un luxe vraiment prodigieux. Les églises offrent pendant cette semaine un spectacle tous les jours nouveau, tous les jours plus curieux. Le drame de la passion du Christ s'y déroule avec toutes ses péripéties et toutes ses angoisses.

Le Vendredi Saint je fus témoin dans la cathédrale d'une des scènes les plus imposantes de cette mystique tragédie. C'était le soir. L'église était encombrée d'une foule immense; quelques lampes répandaient à peine une faible lueur entre les colonnades de la nef, et le chœur était entièrement fermé par un immense rideau. Un prédicateur monta en chaire, et peignit en traits pathétiques les souffrances de l'Homme-Dieu; puis, arrivé à l'apogée de l'exaltation, « Voyez, s'écria-t-il tout à coup, voyez où vous avez réduit votre Dieu, voyez, vous l'avez assassiné! » Et en même temps le rideau s'était ouvert, et des flots de lumière avaient jailli. Le chœur était tendu de draperies noires parsemées de larmes d'argent, et des milliers de cierges brûlaient dans des candélabres éclatants. Au centre s'élevait un somptueux catafalque sur lequel gisait le Christ mort. A ses pieds était la Vierge éplorée, qu'entouraient les apôtres, représentés par de graves personnages à longue barbe, dont le costume était aussi grotesque qu'il était riche; puis c'étaient les saintes femmes; puis les soldats romains avec des cuirasses et des casques dorés, et à leur tête le centurion au colossal embonpoint, aux énormes favoris, à la mine féroce; puis des cohortes d'anges bien poudrés, bien frisés, bien enluminés, avec des ailes d'oie aux épaules, et de petites jupes relevées par des paniers; puis enfin un innombrable clergé. Bientôt toute cette foule d'acteurs se mit en mouvement et se déroula en une longue procession, qui serpenta deux ou trois heures dans les rues de Rio, suivie de plus d'un millier de personnes portant des cierges. Une musique nombreuse, ouvrant la marche, exécutait des airs funèbres, et le cortége était fermé par un régiment, le fusil renversé, le crêpe au bras et à l'épée. On voyait figurer dans cette procession tous les instruments de la passion, la couronne d'épines, la lance, l'éponge, etc., et jusqu'au descendant bien authentique du coq de saint Pierre.

Quelques heures après, l'impression de ces scènes de deuil était effacée, la

tristesse qui pesait sur la ville depuis six semaines semblait s'être envolée avec les dernières ombres de la nuit du Vendredi Saint; avec le samedi revint la joie, non une joie sainte et chrétienne, comme on pourrait l'attendre de la piété des Brésiliens, mais une folle joie, une joie de carnaval, et les préparatifs que je vis faire dans toutes les rues ne m'intriguèrent pas moins que ne l'avaient fait les œufs de cire.

J'allai m'établir chez une connaissance dans la principale rue de la capitale, et du balcon je pus considérer tout à l'aise l'étrange spectacle qui se reproduisait dans toutes les rues. Une double rangée d'arbres s'était élevée comme par enchantement, et de l'un à l'autre serpentaient des cordes entourées de feuillages destinées à contenir la foule. De tous les balcons partaient de semblables guirlandes, auxquelles étaient suspendus une multitude de mannequins richement costumés, et des vases de toutes les formes et de toutes les grandeurs qui paraissaient renfermer quelque chose, mais sans que je pusse soupçonner ce que ce pouvait être. A tous les mannequins étaient attachés des écriteaux pour indiquer le personnage qu'ils représentaient. C'étaient des Judas, des diables et des serpents de toutes les façons, et même quelques épigrammes en action qui ne laissaient pas d'être assez plaisantes. Sur une place s'élevait un arbre plus haut que tous les autres. A son sommet était accroché un gigantesque Satan, entouré d'une foule de démons, et au dessous de lui le traître Judas, sur lequel il semblait prêt à se précipiter.

Tout à coup on voit s'élancer dans les airs des fusées qui partent de tous les clochers. A ce signal les cloches s'ébranlent, des fanfares retentissent de tous les côtés, des pétards éclatent dans toutes les directions; en un clin d'œil tous les mannequins s'enflamment, tourbillonnent, pétillent; les Satans se ruent sur les Judas, les saisissent corps à corps, et ne sont bientôt plus l'un et l'autre que flammes et fumée. Quand cet immense incendie fut éteint, des chevaliers armés de pied en cap s'avancèrent dans la rue, et, après l'avoir parcourue dans toute sa longueur, allèrent se placer derrière une barrière qui était à l'extrémité. A un signal convenu, un de ces preux s'élança, la lance en arrêt, et brisa un des vases suspendus aux guirlandes. A mon grand étonnement il en tomba un petit cochon sur lequel la foule se rua en masse, et qui fut chèrement disputé. Tous les vases furent ainsi successivement brisés par autant de cavaliers, et de l'un sortit un singe, de l'autre un chat, etc., etc., d'un dernier enfin une nuée de gros frélons qui mirent en fuite la multitude avide qui attendait au dessous qu'il tombât quelque proie opime.

Ce spectacle est fort divertissant, et j'y pris pour ma part un véritable plaisir. On croirait difficilement aux folles dépenses que font les Brésiliens dans cette circonstance; chaque rue rivalise de luxe et d'éclat, et la dépense est

supportée par tous les habitants au moyen de cotisations. C'est du reste, avec les processions, le seul divertissement public qu'ils se permettent.

Marché aux esclaves. Habitudes des nègres. Leur passion pour la musique et pour la danse. Esprit de famille

Pendant mon séjour au Brésil, mon attention se porta tout particulièrement sur la population noire, si curieuse à observer. Quand il en arrive une cargaison, elle est presque toujours vendue en bloc à des gens qui font métier de les revendre en détail, hommes durs et cruels dont ils ont tout à souffrir. A l'une des extrémités de Rio se trouve une rue étroite et tortueuse, nommée le Vallonzo ; c'est là qu'ils tiennent leur marché. J'y allais quelquefois, poussé par je ne sais quelle curiosité, car j'en rapportais toujours les plus pénibles impressions. On voit tout le long de la rue de vastes magasins dans chacun desquels trois à quatre cents de ces malheureux sont exposés en vente, comme des balles de marchandises. Ils sont tous accroupis à terre, le menton dans leurs mains, n'ayant pour tout vêtement qu'une bande de coton autour de la ceinture. Les hommes ont généralement l'air sombre et farouche; mais les femmes ont un air bon et modeste qui prévient en leur faveur.

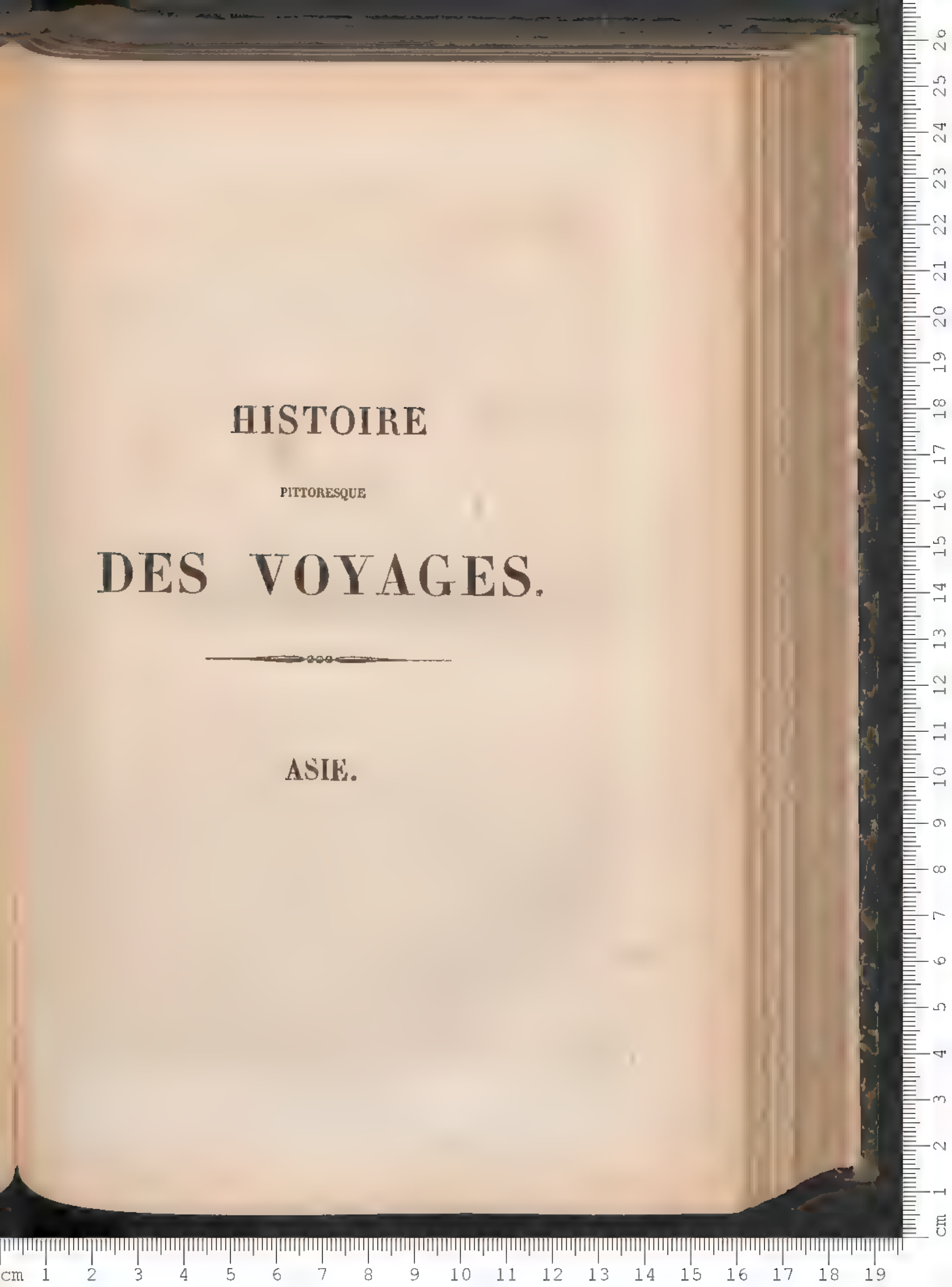
Cette pénible sensation que produit chez nous la vue de ces malheureux, ils ne la partagent pas eux-mêmes; ils semblent regarder leur position comme toute naturelle, et ne pas songer qu'ils pourraient aspirer à un meilleur destin. Le seul bien qu'ils possèdent ce sont de grossiers instruments de musique, qu'ils apportent avec eux : c'est l'unique délassement à leurs fatigues. Ce sont pour la plupart des espèces de guitares formées tout simplement d'une calebasse emmanchée à un bâton et sur laquelle est tendue une corde à boyau, qu'ils raclent avec un archet de crin de cheval. Ils n'en peuvent obtenir que trois ou quatre notes plaintives, et cependant ces simples sons semblent avoir la vertu d'alléger leurs fatigues. Souvent vous voyez un nègre se traînant péniblement sous le poids d'un lourd fardeau : il ne cesse alors de faire résonner son instrument et paraît en être soulagé. D'autres fois vous en rencontrez des groupes nombreux entourant quelque ménestrel, et accompagnant de leurs voix ses accords grossiers.

Mais l'instrument qui paraît avoir sur eux le plus de puissance, c'est une espèce de tambour fait d'un tronc d'arbre creusé, sur lequel est tendue une peau. L'artiste enfourche cet instrument, et, frappant la peau à coups redoublés avec les paumes de ses mains, il fait un tapage à faire bondir tous les nègres qui l'entendent. C'est le signal de la danse, et la danse est la grande passion des nègres, l'unique plaisir qu'ils semblent goûter dans leur esclavage.

Jamais deux groupes d'esclaves ne se rencontrent, sur une route ou dans la rue, sans se mettre immédiatement en branle, et si, par le plus grand des hasards, ils n'ont point d'instruments, ils s'accompagnent de leur voix. A Rio, ils ont une petite place où tous les dimanches au soir ils se réunissent pour se livrer à leur plaisir favori. A peine le ménestrel a-t-il enfourché son tambourin, à peine les premiers coups ont-ils retenti, qu'on les voit accourir de toutes parts; et c'est une gaîté, ce sont des transports, des sauts, des contorsions, des cris, des hurlements, dont on ne peut se faire une idée : on les croirait en proie à un accès de frénésie.

Ils ont surtout deux sortes de danse qu'ils paraissent affectionner, une danse d'amour et une danse guerrière. Dans la première, deux danseurs s'approchent lentement, d'un air froid et embarrassé, paraissant s'observer avec défiance, puis s'éloignent comme cédant à un mouvement de crainte ou de prudence. Mais peu à peu les accords deviennent plus vifs et plus pressés; la timidité s'enhardit, la honte disparaît, on se rapproche, on s'attaque, on se presse, et à la fin il se commet de telles indécences qu'on ne peut les décrire. Dans la danse guerrière, la marche est bien différente. Dès l'abord l'orchestre résonne de toute sa puissance; les danseurs s'avancent en poussant des hurlements, et fondent l'un sur l'autre comme pour s'attaquer, prenant les airs les plus terribles et les plus farouches, faisant mille grimaces, mille contorsions, fuyant, revenant plus furieux, simulant enfin toutes les péripéties d'un combat.

Les nègres portent avec eux sur la terre de l'esclavage cet esprit d'association qui distingue les peuplades des côtes de l'Afrique. Chaque tribu forme comme une vaste famille dont tous les membres sont frères, et qui reconnaît un chef honoré à l'égal d'un père. Lorsqu'une tribu entière est emmenée en esclavage, le chef n'abandonne point ses enfants; qu'il soit captif ou non lui-même, il veut partager leur destinée, et dans chaque cargaison de nègres se trouve toujours un prince. Jamais, quelles que soient les circonstances, ils ne se croient dispensés de le respecter et de lui obéir. Aussi voit-on souvent dans les rues un de ces princes, assis sur une borne, entouré d'une multitude de nègres qui viennent lui soumettre leurs différends ou réclamer justice, et toujours ses arrêts sont religieusement obéis. Un des membres de la famille s'est-il rendu coupable de quelque offense envers un de ses frères, le châtiment lui est immédiatement infligé par une sorte d'exécuteur qui se tient près du juge, armé d'un bâton.



HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES.

ASIE.

HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES.

ASIE.

PREMIÈRES CONQUÊTES DES PORTUGAIS.

—

GAMA. CABRAL. ALBUQUERQUE.

Jean 1er, qui chassa les Maures de cette partie de l'Espagne nommée autrefois Lusitanie, et par les modernes, Portugal, poursuivit jusqu'au delà de la mer ces ennemis si long-temps formidables à l'Europe, et se rendit maître en 1415 de la ville de Ceuta, sur la côte d'Afrique. Henri, son troisième fils, qui l'accompagna dans cette expédition, en rapporta un goût si vif pour les voyages et les découvertes, que le reste de sa vie fut entièrement consacré à cette espèce d'ambition. Il avait étudié ce qu'on savait alors de géographie et de mathématiques, et tiré quelques lumières des Maures de Fez et de Maroc, qu'il avait consultés sur les Arabes qui bordent les déserts, et sur les peuples qui habitent les côtes. De la ville de Terçanabal, sur la pointe de Sagres, au sud du cap Saint-Vincent, où il avait établi sa résidence, ses regards se portaient continuellement sur la mer. Deux vaisseaux équipés par ses ordres s'avancèrent soixante lieues au delà du cap Non, alors le terme de la navigation. C'était au moins un pas; mais ils n'osèrent passer le cap Boyador.

effrayés par le bruit et la rapidité des courants. Un autre vaisseau envoyé pour doubler ce cap, et commandé par Juan Gonsalès Zarco et Tristan Vaz Texeira, fut jeté par la tempête sur une petite île qu'ils nommèrent Puerto Santo et découvrit dans un autre voyage l'île de Madère. Enfin, Gilianez en 1433 doubla ce terrible cap Boyador, et vogua quarante lieues au delà, le long des côtes. Antoine Gonsalez et Nugno Tristan allèrent en 1440 jusqu'au cap Blanc; et, y retournant encore deux ans après avec quelques prisonniers qu'ils avaient faits dans leur premier voyage, ils les changèrent contre de la poudre d'or que leur offrirent les habitants du pays. C'est la première fois que l'Afrique fit luire ce précieux et fatal métal aux yeux des avides Européens. Aussi les Portugais nommèrent cet endroit *Rio do Oro* (Rivière de l'Or), d'un ruisseau qui coule environ six lieues dans les terres. Cintra, peu de temps après, pénétra encore plus loin, et aborda aux îles d'Arguin. L'ardeur pour les découvertes commençait à s'emparer de tous les esprits. L'espérance rapprochait les espaces et éloignait les dangers. On avait vu de l'or, et l'on était prêt à tout entreprendre. Il se forma une compagnie d'Afrique, qui arma dix caravelles, et s'empara des îles au sud d'Arguin. On fit un grand nombre de prisonniers, on perdit quelques hommes, et le sang des Européens coula pour la première fois dans cette terre qu'ils devaient désoler. Denis Fernandez en 1446 passa l'embouchure de la rivière de Sanaga, que nous nommons Sénégal. Il découvrit ensuite le fameux cap Verd. D'autres capitaines portugais abordèrent aux Canaries, et le prince Henri envoya une flotte pour en faire la conquête. Mais comme elles avaient été découvertes cinquante ans auparavant par Béthencourt, gentilhomme français au service du roi d'Espagne, il fallut les abandonner à cette couronne, et la possession lui en a été assurée depuis par des traités.

Cependant l'ardeur des Portugais parut un peu ralentie par des disgrâces et des pertes multipliées, qui donnèrent de ces expéditions maritimes une idée redoutable. Nugno Tristan, qui, encouragé par ses premiers succès, avait suivi les côtes l'espace de soixante lieues au delà du cap Verd, jeta l'ancre à l'embouchure d'une rivière qu'il nomma Rio Grande; mais ayant voulu la remonter dans sa chaloupe, il se vit tout à coup environné d'une multitude de nègres qui, de leurs barques, que les Maures nomment almadies, lui lancèrent une nuée de flèches empoisonnées. La plus grande partie de ses gens fut tuée. Lui-même reçut une blessure dont il expira le même jour. Alvaro Fernandez, qui alla quarante lieues plus loin que Tristan, jusqu'à la rivière de Tabite, fut aussi repoussé par les nègres et blessé. Gilianez fut battu par ceux du cap Verd. Mais l'activité du prince Henri, devenu régent pendant la minorité d'Alphonse V, son neveu, soutenait et réparait tout. Il peupla les îles

Açores, découvertes par Gonsalez Velho. On trouva dans Corvo, l'une de ces îles, une statue équestre couverte d'un manteau, la tête nue, qui tenait de la main gauche la bride du cheval, et qui, de la droite, montrait l'occident. On a prétendu que ce signe de la main indiquait l'Amérique. Le commerce d'or et de nègres qui commençait à s'établir aux îles d'Argum fit naître l'idée d'y bâtir un fort, qui fut achevé en 1461. C'est en 1462 qu'un Génois nommé Antonio de Noli, célèbre navigateur, envoyé par sa république au roi Alphonse, découvrit les îles du cap Verd, ainsi nommées parce qu'elles sont situées a cent lieues du cap à l'occident. Enfin la même année on alla jusqu'à Sierra Léone, qui fut le terme de la navigation portugaise du vivant du prince Henri, comme l'année suivante fut celui de sa vie. Les voyages entrepris sous les auspices de ce prince, qu'on regarde comme l'auteur et le mobile de toutes les découvertes qu'on a faites depuis à l'est et au sud, s'étendirent depuis le cap Non jusqu'à Sierra Léone, du 22e degré de latitude nord au 8e, l'espace d'environ 600 lieues de côtes.

On commençait a fonder de grandes espérances sur le commerce de Guinée, puisqu'en 1449 il était affermé cinq cents ducats pour l'espace de cinq ans, somme légère en elle-même, mais considérable pour des entreprises dont on n'avait encore recueilli que des fatigues et des dangers. En 1471, Jean de Santaren et Pedro de Escovar arrivèrent sous le 5e degré de latitude nord, a un endroit qu'ils nommèrent *la Mina*, à cause de ses nombreuses mines d'or; il passèrent même la ligne, et allèrent jusqu'au cap qui fut nommé Sainte-Catherine, trente-sept lieues au delà du cap de Lopez Consalvo, à 2° 30' de latitude méridionale. Fernando Po donna son nom à l'île qu'il avait d'abord appelée *Hermosa* ou *la Belle*. On découvrit les îles de San-Thomé, Anno Bon et do Principe. Mais une époque plus importante fut l'établissement à la Mina, sur la côte d'Or, qui signala le nouveau règne de Jean II. Il y fit élever, en 1481, un fort qui devint le principal boulevard de la puissance portugaise en Afrique, et le canal des richesses de cette nation. On fit un traité avec le roi du pays, qui se nommait Cara Manza. Le roi de Portugal prit le titre de Seigneur de Guinée. Diégo Cap remonta la rivière de Congo, que les habitants nomment *Zaïre*, et engagea le roi à se faire baptiser. Le roi de Bénin, qui entendit parler du commerce de ses voisins avec le Portugal, crut y trouver aussi des avantages, et envoya demander des missionnaires. Barthélemy Diaz pénétra jusqu'au 26e degré de latitude méridionale, et relâcha dans une île qu'il nomma *Santa Cruz*, d'une croix qu'il éleva sur un roc. Il passa même de plus de cent lieues le cap de Bonne-Espérance, mais sans l'apercevoir. Il ne le découvrit qu'à son retour, et le nomma le *cap des Tempêtes*, parce qu'il y en avait essuyé une très violente. Le roi

Jean ne trouva pas ce nom de bon augure, et y substitua celui de *cap de Bonne-Espérance*, qui est demeuré, et qui semblait déjà annoncer les Indes. C'était alors le grand objet des courses des navigateurs portugais. Le chemin qu'on avait fait autour de l'Afrique, dans l'océan Atlantique, faisait soupçonner le passage qu'on trouva bientôt après, et indiquait la route qui menait aux Indes par la mer en naviguant au sud, puis remontant vers l'orient. Jean II essaya d'en trouver un par terre. On pouvait, en effet, aller par la Méditerranée dans la Syrie et dans la Perse, qui touche aux Indes. Mais cette route pénible, même pour un voyageur, était impraticable pour le commerce. On pouvait encore, si l'on eût été maître de l'isthme de Suez, descendre par la mer Rouge dans la mer des Indes. Cette route, infiniment plus courte, aurait convenu d'autant mieux à Jean II, qu'il désirait vivement de pénétrer dans l'Abyssinie, et la mer Rouge pouvait l'y conduire. Ce pays excitait alors une grande curiosité. Son roi, nommé le Négus ou le Prêtre-Jean, était chrétien, c'est-à-dire d'un rit grec mêlé de judaïsme, et passait pour le plus puissant roi de l'Afrique. Un Franciscain qu'on chargea de faire ce voyage alla jusqu'à Jérusalem; mais, ne sachant pas l'arabe, il désespéra du succès, et revint en Portugal. Il fut remplacé par un gentilhomme nommé Covilham, qui eut ordre aussi de découvrir les états du Prêtre-Jean, et de prendre des informations sur le commerce de l'Inde et sur le pays d'où venaient les drogues et les épices qui avaient fait la fortune des Vénitiens. Covilham se rendit à Alexandrie, et de là au Caire. Une caravane de Maures de Fez le conduisit à Tor, sur la mer Rouge, au pied du mont Sinaï, où il acquit quelques lumières sur le commerce de Calicut. Il fit voile à Aden, à Cananor, à Goa; la mer des Indes vit pour la première fois un Portugais. Il reprit sa route par Sofala, sur la côte orientale d'Afrique, pour y visiter les mines d'or. Il revint à Aden, remonta jusqu'à l'entrée du golfe Persique, s'arrêta quelque temps à Ormuz, et, retournant par la mer Rouge, arriva dans les états du Prêtre-Jean. Il fut retenu dans cette cour jusqu'à l'arrivée d'un ambassadeur de Portugal. Le roi d'Abyssinie, de son côté, en fit partir un pour Lisbonne. Mais cette correspondance n'eut point de suite. La découverte du cap de Bonne-Espérance avait fait naître d'autres idées. On avait déjà un commerce d'or, d'ivoire et d'esclaves avec les peuples du Sénégal, de Tocrour et de Tombouctou; un comptoir à Ouadem, à l'est d'Arguin, et des liaisons établies sur toute la côte de Guinée. Maîtres de la côte, les Portugais n'avaient plus qu'à franchir ce cap des Tempêtes, cette barrière qui épouvantait les plus intrépides. Emmanuel, successeur de Jean II, suivit avec ardeur les projets de son père. Jean avait eu la précaution de faire assurer au Portugal, par une donation du Saint-Siége, toutes les terres nouvelles qui se-

taient découvertes par les Portugais, ou même par les autres nations, en allant du couchant à l'est. Les termes de cette donation n'étaient pas trop bien conçus. On ne songeait pas qu'on pouvait faire des découvertes du levant à l'occident, comme de l'occident au levant, et se rencontrer au même lieu par des chemins très différents.

Ce temps était celui des grandes entreprises. Colomb venait de découvrir l'Amérique, que l'on nommait alors les Indes occidentales. Il était venu même, au retour de cette expédition fameuse, à la cour du roi Jean, qui le traita avec toute sorte de distinction, quoique peut-être il eût pu le voir avec quelque peine, ayant refusé autrefois les offres de service de ce célèbre Génois, qui s'était tourné depuis du côté des Espagnols. Quelques courtisans lui proposèrent de le faire périr, comme si le prince n'avait pas eu assez de reproches à se faire d'avoir méconnu un grand homme et perdu un monde, sans qu'il fallût y joindre encore le remords d'un crime !

Emmanuel, résolu de faire un dernier effort pour s'ouvrir la route des Indes, jeta les yeux sur Vasco de Gama, gentilhomme de sa maison. Il fit présent au nouvel amiral du pavillon qu'il devait arborer, sur lequel était la croix de l'ordre militaire du Christ, et c'est sur cette croix que Gama fit serment de fidélité. Il reçut du roi des lettres pour divers princes de l'Orient, entre autres pour le samorin de Calicut; et, partant de Bélem, il mit à la voile le 8 juillet 1497, avec trois vaisseaux et cent soixante hommes. Les moindres détails acquièrent un degré d'intérêt dans un voyage devenu si célèbre, et l'une des grandes époques de la navigation. Les trois vaisseaux se nommaient *le Saint-Gabriel*, *le Saint-Raphaël* et *le Berrio*. Les deux capitaines qui accompagnaient l'amiral étaient Paul de Gama, son frère, et Nicolas Nugnez. Son pilote, Pedro de Alanguez, avait fait la route avec Diaz. Ils étaient suivis d'une grande barque chargée de provisions, commandée par Gonzale Nugnez, et d'une caravelle qui allait à la Mina, sous le commandement de Barthélemy Diaz. Une tempête les sépara de l'amiral à la vue des Canaries. Ils se rejoignirent huit jours après au cap Verd. Le lendemain il jetèrent l'ancre à San-Iago, l'une des îles du cap, et prirent quelques jours pour radouber leurs vaisseaux. Diaz reprit la route du Portugal, et la flotte reprit la sienne. On souffrit beaucoup du mauvais temps, jusqu'à perdre souvent toute espérance. Le 4 novembre, Gama découvrit une terre basse, qu'il côtoya pendant trois jours. Le 7, il entra dans une grande baie, qu'il nomma *Angra de Santa Helena*. Il ne put tirer aucune lumière des habitants de la côte sur la distance où l'on pouvait être du cap de Bonne-Espérance. Il fut même attaqué par les nègres, et eut quelques soldats blessés. Il remit à la voile le 16, et le 18 au soir il découvrit le cap; mais le vent, venant du sud-est, était absolument contraire. Il devint

un peu plus favorable pendant la nuit. On continua de faire voile jusqu'au 20, et dans cet intervalle on doubla le cap. Les Portugais découvrirent, au long de la côte, une grande abondance de bestiaux, et dans l'éloignement, des habitations qui leur parurent couvertes de paille; mais ils n'en virent aucune sur le rivage. Le pays leur parut beau, couvert d'arbres, et entrecoupé de rivières. Le 24, ils arrivèrent à Angra de San Blas, soixante lieues au delà du cap. Gama fit venir les nègres au bruit des sonnettes, et leur donna quelques bonnets rouges pour des bracelets d'ivoire. Ils lui amenèrent des bœufs et des moutons quelques jours après, et commencèrent à jouer de quatre flûtes, qu'ils accompagnaient de la voix. L'amiral fit sonner ses trompettes, et tous, nègres et Portugais, se mirent à danser ensemble, tant la musique a de pouvoir pour unir les hommes! De San Blas, on arriva jusqu'à l'embouchure d'une rivière qui fut nommée *de los Reyès*, parce qu'on était au jour de l'Epiphanie. En général, presque tous les noms européens donnés à ces nouveaux pays étaient ceux des saints que l'on fêtait le jour où l'on prenait terre.

On serrait le rivage d'assez près pour s'apercevoir que plus on avançait le long de la côte, plus les arbres étaient grands et touffus, plus le pays s'embellissait dans la perspective. On descendait de temps en temps à terre, mais avec précaution. Un roi du pays vint visiter Gama sur son bord. On relâcha quelque temps dans une contrée fort peuplée, que les Portugais nommèrent la terre du Bon Peuple, tant ils furent satisfaits des traitements qu'ils y reçurent. Ils avaient avec eux un interprète nommé Martin Alonzo, qui savait plusieurs langues nègres, et qui leur servait à lier commerce avec les naturels du pays. Ils passèrent le cap de *Corientes*, ou des Courants, cinquante lieues au delà de Sofala, sans avoir aperçu cette ville. Le 24 janvier, ils remontèrent la rivière qu'on nomma *Rio de Buenos Sinays*, ou rivière des Bons Signes. Les bords en sont charmants, les habitants doux et civilisés, et assez instruits dans la navigation pour conduire leurs barques avec des voiles faites de feuilles de palmier. Les Portugais ne furent pas si bien reçus à Mozambique, ville riche et commerçante, située au 15e degré de latitude méridionale, et l'un des meilleurs ports qui soient dans ces mers. Cette ville est remplie de marchands maures qui vont à Sofala, dans la mer Rouge et dans l'Inde, faire le commerce d'épices, de pierres précieuses et d'autres richesses. Ils ont de grands vaisseaux qui n'ont pas de pont et qui sont bâtis sans clous. Le bois dont ils sont composés n'est lié qu'avec des *cayro*, c'est-à-dire avec des cordes faites d'écorce d'arbre, et leurs voiles sont d'un tissu de feuilles de palmier. Ils connaissaient la boussole et les cartes de mer. Les Maures de Mozambique crurent d'abord que les Portugais étaient des Turcs ou d'autres Maures d'Afrique, et s'empressèrent d'aller les visiter à la

tade. Mais, dès qu'ils les eurent reconnus pour des chrétiens, ils conspirèrent leur perte, et employèrent tour à tour les mauvais traitements et les embûches. La flotte manquait d'eau. Des chaloupes entrèrent dans le port et en firent leur provision, tandis que l'artillerie tenait les Maures en respect. On fut même obligé de tirer sur la ville. Deux pilotes maures que Gama avait demandés et obtenus dans les premiers pourparlers firent tous leurs efforts pour engager la flotte dans des lieux fort dangereux, dont heureusement elle fut repoussée par l'impétuosité des courants. On ne s'aperçut de leur perfidie qu'à l'île de Monbassa, habitée aussi par les Maures, dont le terroir est agréable et fertile et le port très commerçant. Le roi de l'île fit offrir à Gama de faire charger ses vaisseaux de marchandises du pays, d'or, d'argent, d'épices et d'ambre. Gama, quoique déjà instruit à se défier des Maures, était cependant prêt à entrer dans le port, lorsqu'on vit tout à coup les deux pilotes s'élancer dans l'eau et nager de toute leur force vers la ville, où les Maures les attendaient. Gama ne put obtenir qu'on les lui rendît. Il fit mettre à la torture deux Maures qui étaient venus de Monbassa sur la flotte, et ils avouèrent que les pilotes n'avaient pris la fuite que dans la crainte d'être découverts; qu'ils étaient de complot avec le roi de Monbassa pour faire périr les vaisseaux portugais, et qu'on avait appris dans l'île les violences commises à Mozambique, dont le schah de Monbassa cherchait à tirer vengeance. On arrêta même, la nuit suivante, plusieurs Maures qui étaient à la nage autour du vaisseau, et qui s'efforçaient d'en couper les câbles, afin qu'il pût être poussé sur le rivage. D'autres avaient eu la hardiesse de s'introduire dans un bâtiment où ils s'étaient cachés entre les agrès du grand mât. Ils se précipitèrent dans l'eau dès qu'on les aperçut, et rejoignirent des barques qui n'étaient pas loin.

Gama mit à la voile le 13, et rencontra, sur la route de Mélinde, deux sambuques, ou bâtiments légers qui croisent ordinairement sur les côtes. Il en prit une qui portait dix-sept Maures et une assez grande quantité d'or et d'argent. Ce fut le premier butin que l'Europe ait fait dans la mer de l'Inde. On arriva le même jour devant Mélinde, à dix-huit lieues au nord de Monbassa. Les Portugais admirèrent la beauté des rues et la régularité des maisons bâties de pierre, à plusieurs étages, avec des plates-formes et des terrasses. On crut voir une ville d'Europe. La beauté des femmes de Mélinde était passée en proverbe dans le pays. La ville est peuplée de Maures d'Arabie, et des marchands de Cambaye et de Guzarate y apportent des épices, du cuivre, du vif-argent et des calicots, qu'ils échangent pour de l'or, de l'ambre, de l'ivoire, de la poix et de la cire. Le mahométisme est la religion dominante. Le millet, le riz, la volaille, les bestiaux et les fruits sont en abondance et à vil prix. On vante surtout les oranges de Mélinde pour la grosseur et le goût. La flotte fut

visitée par des chrétiens de l'Inde venus de Cranganor. Le roi de Mélinde vint lui-même dans une grande barque, avec sa cour magnifiquement vêtue, et ses musiciens, qui jouaient de leurs instruments. L'amiral portugais alla au devant de lui dans sa chaloupe, avec douze de ses principaux officiers. Il passa dans la barque royale, sur l'invitation du prince, qui le reçut avec de grands honneurs et lui fit beaucoup de questions sur le pays d'où il venait, sur le roi qui l'avait envoyé et sur le motif qui l'amenait dans ces mers. Gama le satisfit sur tous ces objets, et le roi lui promit un pilote pour le mener à Calicut. Il parut très content de lui et des Portugais, et prit un grand plaisir à se promener sur sa barque entre leurs vaisseaux, dont il admirait la forme, et surtout l'artillerie. On en fit plusieurs décharges, qui redoublèrent son étonnement. Il aurait voulu, disait-il, avoir des Portugais pour l'aider dans ses guerres. On conclut avec lui un traité d'alliance, et Gama lui remit généreusement les prisonniers qu'il avait faits sur la sambuque. Le prince et lui se firent des présents mutuels; mais jamais Gama ne voulut consentir à entrer dans la ville, quelque instance qu'on lui en fît, tant les Maures lui avaient inspiré de défiance. On lui mena cependant un pilote indien, nommé Kanaka, gentil de Guzarate, très habile dans la navigation. On lui montra un astrolabe. Il y fit peu d'attention, comme accoutumé à se servir d'instruments plus considérables. En effet, il connaissait parfaitement l'usage de la boussole, des cartes marines et du quart de cercle. C'est sous la conduite d'un pilote indien que Gama, après avoir reconnu toute la partie de la côte orientale d'Afrique que l'on nomme Zanguebar, traversa ce grand golfe de plus de sept cents lieues qui sépare l'Afrique de la péninsule de l'Inde. On avait suivi les côtes jusqu'à Melinde; mais alors il fallut s'abandonner à l'étendue de l'océan. On était parti le 22 d'avril. La traversée fut heureuse, et s'acheva en vingt-cinq jours. Le vendredi 17 mai, les Portugais découvrirent la terre de huit lieues en mer. On tira un peu vers le sud, et l'on s'aperçut le jour suivant, aux petites pluies qui commençaient à se faire sentir, que l'on approchait de la côte de l'Inde, où l'on était alors dans la saison de l'hiver. Le 20 mai 1498, on découvrit les hautes montagnes qui sont au dessus de Calicut. La joie fut universelle. Gama donna une fête à toute sa flotte, et récompensa libéralement le pilote indien. Il jeta l'ancre à deux lieues de Calicut, dans une rade ouverte, parce que la ville n'a ni port ni abri. Il y avait treize mois qu'il était parti de Lisbonne.

Calicut est situé sur la côte de Malabar, qui contenait alors sept petits royaumes ou principautés, tous florissants par leurs richesses et l'étendue de leur commerce. Calicut était le plus fameux marché de la côte pour les épices, les drogues, les pierres précieuses, les soies, les calicots, l'or, l'ar-

gent, et pour toutes sortes de richesses. C'était l'état le plus puissant du Malabar; tous les autres princes étaient tributaires du samorin ou empereur de Calicut, et frappaient leur monnaie à son coin.

Le spectacle des vaisseaux portugais, dont la forme était inconnue dans ces mers, excita d'abord l'étonnement et la curiosité des Indiens. Quatre de leurs almadies, chargées de pêcheurs, servirent de guides aux Portugais jusqu'à la barre de Calicut, où l'on jeta l'ancre. Un des malfaiteurs qu'on avait embarqués pour les exposer aux épreuves périlleuses eut ordre de descendre à terre, et d'observer l'accueil et les dispositions du peuple de Calicut. Il se vit entouré et assailli de questions, auxquelles il ne put répondre, ne sachant ni l'indien ni l'arabe. Cependant on le conduisit chez un Maure, qui heureusement savait l'espagnol. Il s'appelait Bentaybo. Il avait connu des Portugais à Tunis, d'où il était venu aux Indes par la route du Caire, et ne pouvait comprendre comment la flotte de Gama avait pu venir de Lisbonne à Calicut par mer. Il offrit à manger au Portugais, et le pria de le conduire à son général. En approchant de la flotte, il se mit à crier en espagnol : « Bonnes nouvelles, bonnes nouvelles! Des rubis, des émeraudes, des épices, des pierreries, toutes les richesses de l'univers! » Gama et les siens, entendant parler la langue de leur pays, pleurèrent de joie. L'amiral embrassa Bentaybo, qu'il prenait pour un chrétien. Le Maure le détrompa; mais il offrit ses services aux Portugais auprès du samorin. Il se chargea d'aller lui-même à Panami, où était ce prince, à cinq lieues de Calicut, pour lui annoncer l'arrivée des Portugais. Mais la renommée l'y avait déjà devancé. On savait qu'il était arrivé des hommes inconnus sur des vaisseaux d'une forme extraordinaire. Bentaybo confirma cette nouvelle, en y joignant des détails qui devaient flatter le samorin. Un roi chretien lui envoyait de l'extrémité du monde un ambassadeur, avec des lettres et des présents, pour lui demander son amitié. La réponse fut aussi favorable qu'elle pouvait l'être. On assurait Gama qu'il serait très bien reçu, et on lui envoyait un pilote pour le conduire à la rade de Padérane, où ses vaisseaux seraient en sûreté, et d'où il pouvait se rendre par terre à Calicut. L'amiral suivit le pilote; mais, dans la crainte de quelque trahison, il refusa de s'engager trop avant dans le port de Padérane. Le samorin, sans s'offenser de cette défiance, lui fit dire par le catoual ou principal ministre qu'il était le maître de débarquer où il voudrait. Gama déclara aux siens qu'il voulait descendre lui-même à terre, et aller proposer au samorin un traité d'alliance et de commerce. Tout le conseil combattit cette résolution. On lui représenta que le succès du voyage et le salut de la flotte dependaient de sa vie; mais Gama, jaloux d'achever lui-même son ouvrage, persista dans son dessein. Il ordonna seulement que, s'il lui arrivait quelque malheur, on mît sur-le-champ

à la voile, pour aller porter dans sa patrie l'heureuse nouvelle de la découverte de l'Inde.

Le lendemain, 28 de mai, il se mit dans sa chaloupe avec quelques petites pièces d'artillerie, et douze de ses plus braves soldats, enseignes déployées et trompettes sonnantes. Le catoual l'attendait sur le rivage, accompagné de deux cents naires ou gentils-hommes du pays, et d'une foule de peuple. Le catoual et lui entrèrent dans des palanquins où ils furent portés avec beaucoup de vitesse à épaules d'hommes, tandis que le reste du cortége suivait à pied. On s'arrêta en chemin pour entrer dans un temple des Malabares, aussi grand qu'un monastère. Il faut observer ici que, suivant le récit des historiens qui ont écrit l'expédition de Gama, cet amiral croyait que les Indiens de Calicut étaient chrétiens; ce qui paraît bien extraordinaire, après l'entretien qu'il avait eu avec Bentaybo. Gama avait-il négligé de s'informer de la religion du pays? avait-il pu omettre cette question, l'une des premières qui se présentaient, et l'une des plus importantes, surtout pour des Portugais? Ou bien Bentaybo avait-il cru devoir le laisser, sur cet article, dans l'erreur ordinaire aux catholiques de ce temps-là, qui croyaient volontiers leur religion dominante dans tous les pays où il y avait quelques chrétiens? Quoi qu'il en soit, si Gama était dans cette erreur, ce qu'il vit dans le temple malabare pouvait l'y entretenir. Sept cloches pendaient sur la porte, et vis-à-vis était un pilier de la hauteur d'un mât, au sommet duquel tournait une girouette. L'intérieur du temple était rempli d'images. Des hommes nus de la ceinture en haut, couverts de calicot jusqu'aux genoux, avec une espèce d'étole à leur cou, passée en sautoir, secouaient sur ceux qui entraient une éponge trempée dans une fontaine, et leur donnaient ensuite de la cendre. Ils virent, au sommet d'une petite tour, une image que les Indiens appelèrent devant eux Marie. Ils se prosternèrent aussitôt, croyant honorer la mère de Jésus-Christ; mais un Portugais, nommé Juan de Sala, qui ne voulait rien faire légèrement, dit tout haut, en se mettant à genoux : « Au moins, si c'est la figure du diable, mes adorations ne s'adressent qu'à Dieu », ce qui fit beaucoup rire Gama.

Pendant toute la route, l'amiral portugais avait été suivi d'une multitude extraordinaire d'Indiens; mais elle n'approchait pas de celle qui vint à sa rencontre, aux portes de la ville. La foule était si prodigieuse que Gama ne put s'empêcher d'en marquer son étonnement, et la presse était si forte qu'on ne pouvait plus avancer sans risquer d'être étouffé. Le catoual le fit entrer dans une maison, où il trouva son frère et plusieurs naires envoyés par le samorin pour diriger et faciliter la marche. Elle commença par les trompettes. Quoique la foule ne fût pas diminuée, à peine le frère du catoual eut-il paru avec l'ordre du samorin qu'elle se retira en arrière aussi respectueusement que si

ce prince eût paru lui-même. L'amiral se remit en marche avec un cortége de trois mille hommes armés. Il disait à ses compagnons, dans le transport de sa joie : « On ne s'imagine guère en Portugal qu'on nous fasse ici tant d'honneur. »

Il ne restait guère qu'une heure de jour lorsqu'il arriva au palais du samorin. Cet édifice, quoique bâti de terre, était fort spacieux, et formait une perspective agréable par la beauté des jardins et des fontaines dont il était environné. Un grand nombre de caïmals et d'autres seigneurs indiens se présentèrent devant le palais pour recevoir l'ambassadeur de Portugal : c'est sous ce titre qu'il était annoncé partout. A la dernière porte, il trouva le grand-prêtre, chef des bramines du roi, qui vint l'embrasser. Ce vieillard introduisit Gama et tous ses gens dans le palais; mais la presse fut alors si violente, par le désir qu'on avait de voir le roi, qui se montrait rarement en public, qu'il y eut quantité d'Indiens écrasés, et que deux Portugais faillirent d'avoir le même sort.

La grande salle du palais où l'amiral fut introduit était entourée de siéges en forme d'amphithéâtre, et couverte d'un grand tapis de velours vert; les murs étaient tendus de riches tapisseries de soie de diverses couleurs. Au fond de la salle paraissait le samorin, élevé sur une estrade richement ornée, à quelque distance de ses courtisans, qui étaient debout. Son habillement a été décrit par les historiens. Peut-être ces détails ne sont-ils pas fort attachants par eux-mêmes; mais, dans ces premiers moments d'une grande découverte, tous les usages d'un pays lointain intéressent la curiosité du nôtre. On veut avoir une idée de la magnificence indienne, qui depuis a tant ajouté à celle de l'Europe; cette description d'ailleurs tient à la connaissance des arts de la main qui exerçaient l'industrie de ces peuples, et des richesses que produisait leur sol. Nous dirons donc que l'habit du samorin était une robe courte de calicot, enrichie de branches et de roses d'or battu. Les boutons étaient de grosses perles, et les boutonnières de traits d'or. Au dessous de l'estomac, il portait une pièce de calicot blanc qui tombait jusque sur ses genoux; sur la tête il avait une espèce de mitre couverte de perles et de pierres précieuses. Ses oreilles et les doigts de ses pieds et de ses mains étaient aussi chargés de perles et de diamants, et ses bras et ses cuisses, qu'il avait nus, l'étaient de bracelets d'or. Il avait près de lui, sur un guéridon d'or, un bassin du même métal, où était le bétel qu'un de ses officiers lui servait, préparé avec de la noix d'arek. Il crachait dans un vase d'or, et prenait de l'eau dans une fontaine d'or pour se laver la bouche, après avoir pris le bétel. Tous les assistants se couvraient la bouche de leur main gauche, de peur que leur haleine n'allât jusqu'au roi, devant qui c'était un crime d'éternuer ou de cracher.

L'amiral, approchant du samorin, fit trois réverences, et leva les mains au dessus de sa tête, suivant l'usage du pays. Ce prince jeta sur lui un coup d'œil gracieux, le salua d'un signe de tête imperceptible, et le fit asseoir lui et les siens. On leur servit des rafraîchissements. Ensuite l'interprète vint direà Gama qu'il pouvait declarer les motifs de son voyage aux officiers du prince, qui auraient soin de l'en informer. L'amiral répondit qu'il ne pouvait sans déshonneur renoncer au droit qu'avaient en Europe tous les ambassadeurs de parler aux souverains, qui daignaient les écouter eux-mêmes, en présence de leurs plus intimes conseillers. Cette réponse ne déplut point au samorin. Il fit conduire l'amiral dans un autre appartement; il y passa suivi de son interprète, du chef des bramines, du contrôleur de sa maison, et de l'officier qui lui servait le betel. Là, s'étant assis sur une estrade, et s'adressant à l'amiral, il lui demanda de quel pays il venait, et quels étaient les motifs de son voyage. Gama repondit : « Qu'il était ambassadeur du roi de Portugal, le plus grand prince de l'Occident par ses richesses et par sa puissance; que ce prince, informé qu'il y avait aux Indes des rois chrétiens, dont le roi de Calicut était le chef, avait jugé à propos de lui témoigner, par une ambassade, le désir qu'il avait de faire avec lui un traité d'alliance et de commerce; que les rois ses prédécesseurs s'étaient efforcés, depuis soixante ans, de s'ouvrir par mer une route aux Indes, sans qu'aucun de leurs amiraux eût réussi jusque alors dans ce grand projet; qu'il etait chargé de deux lettres du roi de Portugal pour le roi de Calicut; mais que, le jour étant si avancé, il remettrait ce devoir au lendemain; qu'il avait ordre d'assurer sa majesté que le roi de Portugal était son ami, son frère, et se flattait qu'elle enverrait un ambassadeur en Portugal pour établir une amitié mutuelle et une correspondance inaltérable entre les deux couronnes. »

Le monarque indien répondit qu'il acceptait volontiers la qualité de frère et d'ami du roi de Portugal, et qu'il lui enverrait des ambassadeurs. Il s'informa ensuite de la distance du Portugal à Calicut, et de la durée du voyage. Bentaybo eut ordre de pourvoir au logement et à tous les besoins des Portugais. Gama fut reconduit avec le même cortege. Le lendemain, il pria le catoual et Bentaybo d'examiner les présents qu'il destinait au samorin. C'étaient quatre pièces d'écarlate, six chapeaux, quatre branches de corail, du cuivre, du sucre, de l'huile et du miel. Tous deux sourirent à la vue de ces présents, et déclarèrent qu'on ne pouvait les offrir au samorin; qu'il n'en recevait point qui ne fût d'or ou de quelque matière aussi précieuse. L'amiral, un peu choqué, répondit que, s'il était venu pour commercer, il aurait apporté de l'or; qu'il offrait des presents d'ambassadeur en son propre nom, et nullement au nom du roi son maître, qui, ne connaissant point le samorin, n'avait pu

lui envoyer des présents; mais qu'au retour de la flotte en Portugal, apprenant que Calicut était gouverné par un grand roi, il ne manquerait pas de lui envoyer par d'autres vaisseaux l'or et l'argent qu'on devait lui présenter. Enfin il demanda qu'il lui fût permis d'offrir ses présents tels qu'ils étaient, ou de les renvoyer à son vaisseau. Le catoual l'assura qu'il était libre de renvoyer ses présents, mais qu'il ne l'était pas de les offrir au samorin. L'amiral irrité protesta qu'il s'en expliquerait avec ce prince. Ses deux guides parurent approuver son dessein, et le quittèrent en le priant d'attendre leur retour, parce qu'il ne convenait pas qu'il parût sans eux devant le samorin. Le jour se passa sans qu'on les vît revenir. Le ministre était déjà gagné par une faction très puissante qui méditait la ruine des Portugais. Les Maures d'Afrique et de la Mecque, qui commerçaient avec les Indes par l'Égypte et par la mer Rouge, avaient appris des facteurs qu'ils avaient à Mozambique, à Monbassa, à Mélinde, qu'une nation riche et puissante parcourait ces mers pour s'ouvrir une route à Calicut et aux autres contrées de l'Inde. La jalousie du commerce, espèce d'avarice plus forte que toutes les autres, parce qu'il s'y mêle beaucoup d'orgueil et d'ambition, avait armé par avance les négociants maures, établis en grand nombre à Calicut, contre ces nouveaux concurrents qui leur venaient des extrémités du monde. Bentaybo, en leur disant que les Portugais apporteraient de l'or dans les Indes pour l'échanger contre des épices, n'avait fait que redoubler leurs alarmes. Ils craignaient que l'opulence et l'activité réunies ne donnassent trop d'avantages aux Portugais, et que l'Europe ne s'emparât de tout le commerce des Indes. Ils résolurent donc de perdre ces nouveaux venus dans l'esprit du samorin, et les moyens ne leur manquaient pas. Les violences que les Portugais avaient exercées sur les côtes d'Afrique, attestées par les facteurs maures, étaient un beau prétexte pour les peindre au roi de Calicut comme des pirates, dont le chef, sous le nom spécieux d'ambassadeur, ne cherchait que l'occasion de nuire et de piller. La pauvreté des présents qu'ils apportaient était une raison décisive aux yeux des Indiens, à qui la magnificence extérieure en impose plus qu'à tout autre peuple, et devait surtout blesser le samorin, qui s'attendait à un don considérable, car l'avidité est un des caractères du despotisme oriental. Aussi Gama fut-il fort mal reçu à sa seconde audience. On le fit attendre trois heures, et le samorin lui demanda d'un air irrité comment l'ambassadeur d'un monarque que l'on disait si riche et si puissant pouvait apporter de si chétifs présents. L'amiral allégua les mêmes raisons qu'il avait données au ministre, et produisit les lettres de son maître. Bentaybo les interpréta. Elles finissaient par la promesse d'envoyer à Calicut les marchandises du Portugal, ou de l'or et de l'argent, suivant le choix du samorin. L'idée d'un commerce

avantageux qui pouvait augmenter ses revenus, dont la plus grande partie consistait dans les droits d'entrée et de sortie, adoucit l'avare despote. Il demanda quelles étaient les marchandises de Portugal. Gama lui en fit un long détail. Il ajouta qu'il en avait des échantillons sur sa flotte, et offrit d'aller les chercher, en laissant quelques uns des siens pour otages. Le samorin n'en exigea point, et lui permit de faire débarquer ses marchandises et de les vendre aussi avantageusement qu'il le pourrait. Le catoual eut ordre de le reconduire à son logement.

Ce ministre, absolument vendu aux Maures, lui préparait bien des traverses. A peine Gama était-il parti pour Padérane, que les Maures, qui craignaient de perdre l'occasion de s'en défaire, déterminèrent le catoual à le retenir prisonnier, s'engageant même à excuser cette conduite auprès du roi. En effet, le catoual rejoignit Gama sur la route, et lorsqu'ils furent arrivés le soir à Padérane, il l'exhorta, par toutes sortes de raisons, à attendre jusqu'au lendemain pour rejoindre ses vaisseaux, que peut-être il ne trouverait pas aisément dans l'obscurité. Gama s'obstinant à vouloir partir, et demandant une barque, le catoual feignit de céder à son empressement, mais donna des ordres secrets pour faire éloigner toutes les barques. L'amiral fut obligé de passer la nuit à Padérane. Le lendemain, le catoual lui proposa de faire approcher ses vaisseaux; Gama refusa nettement de donner cet ordre. Alors le ministre lui déclara que, s'il ne le donnait pas, il n'aurait pas la liberté de rejoindre sa flotte; et comme l'amiral menaçait d'en porter des plaintes au roi, on ferma les portes de sa maison, et l'on mit autour une garde de naïres, l'épée nue. Gama ne dut peut-être la vie qu'au nom de samorin, qu'il répétait souvent, et qui retenait ces perfides dans le respect. Le catoual espérait, par cette violence, forcer Gama de faire approcher sa flotte. Les Maures se proposaient de la détruire et d'exterminer tous les Portugais, de manière qu'il n'en restât pas un pour aller dire en Portugal où était situé Calicut. Le catoual, de moment en moment, redoublait les menaces et les instances. C'est au milieu de ces agitations que Gama eut assez d'adresse et de présence d'esprit pour envoyer un Portugais avertir Coëllo, l'un des principaux officiers de la flotte, qu'il se gardât bien de faire approcher les chaloupes du rivage. Il était temps que cet ordre arrivât; elles approchaient, et le catoual, qui en était informé, avait dépêché plusieurs barques armées pour les saisir. La nuit suivante, tous les Portugais furent renfermés, et leur garde fut doublée. Il leur vint à l'esprit que peut-être le catoual ne les traitait si mal que pour leur arracher un présent. Gama le fit assurer que son dessein était de lui offrir quelques raretés de l'Europe. Cette proposition parut le rendre plus traitable. Il répondit que, si l'amiral ne voulait pas faire approcher ses vais-

seaux, il pouvait au moins envoyer ses ordres pour qu'on débarquât ses marchandises, comme il l'avait promis au roi, et que, dès que ses marchandises seraient à terre, il aurait la liberté de retourner sur sa flotte. Gama y consentit à condition qu'on fournirait des barques pour le transport. Elles partirent avec une lettre de Gama pour son frère et deux de ses gens. Il lui ordonnait d'envoyer une partie de sa cargaison au rivage, ajoutant que, si le catoual, après avoir obtenu cette satisfaction, le retenait encore à Padérane, il fallait croire que c'était par ordre du samorin, et pour donner le temps d'armer quelques vaisseaux et d'attaquer la flotte; qu'en conséquence il fallait mettre à la voile sur-le-champ, et revenir avec des forces capables de faire respecter le nom portugais dans l'Inde. Paul Gama ne balança point à livrer les marchandises; mais il répondit à son frère qu'il ne partirait point sans lui, et qu'il se sentait assez fort, avec son artillerie, pour faire trembler Calicut, et imposer à son perfide monarque.

Les marchandises débarquées, Gama fut libre et se rendit à sa flotte. Les Maures, ne pouvant pas lui faire d'autre mal, s'efforcèrent de nuire au débit de ses marchandises, et d'en rabaisser le prix. Gama prit le parti d'informer le samorin, par Diégo Diaz, son facteur, de tous les outrages qu'il avait reçus du catoual et des Maures, et demanda la permission de transporter ses marchandises à Calicut, où il espérait de les vendre avec plus d'avantage. Le prince lui promit de punir les coupables, et ne les punit pas; mais il permit le transport des marchandises à Calicut, et en fit lui-même les frais. La vente fut libre, et les habitants vinrent en foule sur les vaisseaux de Gama, ou par curiosité, ou pour y vendre des provisions. Tout fut calme jusqu'au 10 d'août, que, la saison propre au retour des Indes commençant à s'approcher, l'amiral dépêcha son facteur Diaz, avec quelques présents, pour annoncer son départ au samorin, l'exhorter, s'il voulait envoyer un ambassadeur en Portugal, à ne pas différer l'exécution de ce dessein, et lui demander un bahar de cannelle ou de girofle, et un d'épices, se proposant de les présenter à son maître comme des témoignages certains du succès de son voyage. Il offrait de les payer sur les premières marchandises qui seraient vendues par les deux facteurs qu'il laisserait à Calicut, si le samorin le permettait.

Mais ce prince avait bien d'autres desseins. Les Maures étaient auprès de lui dans la plus haute faveur, et lui avaient persuadé, non sans quelque raison, que les Portugais n'étaient venus que pour observer les forces de son empire, et qu'ils reviendraient avec une flotte plus puissante pour le piller et s'en rendre les maîtres. Il comptait attirer peu à peu les Portugais à Calicut, les faire périr, ou attendre l'arrivée des vaisseaux de la Mecque, qui, réunis avec les siens, détruiraient la flotte du Portugal. C'est du moins ce que

l'interprète Bentaybo, un esclave nègre de Diaz, et deux Malabares, vinrent dire à Gama, soit que ce rapport fût conforme à la vérité et dicté par un intérêt qu'on a quelque peine à comprendre en faveur d'etrangers qu'ils ne devaient pas préférer à leurs compatriotes; soit qu'ils n'eussent d'autres desseins que de précipiter le départ de Gama, d'intimider les Portugais et de les dégoûter de semblables voyages. Quoi qu'il en soit, il refusa de voir les présents, et répondit que Gama partirait quand il voudrait, mais qu'il fallait que les facteurs payassent, pour les droits du port, six cents écus. En même temps il les fit arrêter pour sûreté de cette somme, et mit des gardes à la porte de leur magasin. On défendit, sous peine de mort, à tous les habitants de Calicut, d'aller sur la flotte de Gama. L'amiral fut instruit par Bentaybo de tout ce qui se passait, et cependant il négligea de se rendre maître d'une barque qui portait quatre Indiens qui étaient venus pour vendre des pierres précieuses. Ces quatre Indiens pouvaient être les cautions de ses deux agents; mais il comptait sur des prises plus importantes. C'était compter sur une imprudence grossière de la part du samorin, et cependant il ne se trompait pas. Ce prince jugea, par cette conduite de l'amiral, qu'il ignorait la détention des siens à Calicut; et, pour l'entretenir dans cette confiance, il continua d'envoyer sur la flotte des seigneurs de la cour. Gama en arrêta six avec treize Indiens de leur suite. Il en renvoya deux au catoual, avec une lettre en langue malabare, où il demandait qu'on lui rendît ses deux facteurs. L'ordre fut donné de les délivrer; mais comme il ne s'exécutait pas assez promptement, l'amiral mit à la voile le 23, et alla se placer à quatre lieues au dessous de Calicut. Il y resta trois jours, et, ne voyant paraître personne, il continua de s'éloigner, et commençait à perdre de vue les côtes, lorsqu'il vit arriver une barque avec quelques Indiens chargés de lui dire que les deux prisonniers étaient dans le palais du roi, et lui seraient renvoyés le lendemain. Gama répondit qu'il voulait les recevoir sur-le-champ; que, si la barque revenait sans eux, il la coulerait à fond, et que, si elle ne revenait pas, il ferait couper la tête à tous ses prisonniers. Aussitôt il se rapprocha de la côte, et vint jeter l'ancre vis-à-vis de Calicut. Sept barques parties de la ville s'approcherent de son vaisseau, mirent les deux facteurs dans la chaloupe, et, se retirant avec quelque apparence de crainte, elles attendirent la réponse de l'amiral. Les facteurs étaient chargés d'une lettre du samorin pour le roi de Portugal, écrite sur une feuille de palmier et signée de sa main; elle est d'un laconisme remarquable. « Vasco de Gama, gentilhomme de ta maison, est venu dans mon pays; son arrivée m'a fait plaisir. Mon pays est rempli de cannelle, de girofle, de poivre et de pierres précieuses; ce que je souhaite d'avoir du tien, c'est de l'or, de l'argent, du corail et de l'écarlate. » Gama, pour toute réponse, lui renvoya ses naires.

mais retint les gens de leur suite, en échange des marchandises qu'il abandonnait. Il fit remettre au samorin une pierre gravée aux armes de Portugal, que ce prince lui avait fait demander par ses facteurs. Il avait aussi demandé une statue dorée qui représentait la Vierge Marie, et qu'il croyait d'or; mais Gama répondit qu'elle avait servi à le garantir des périls de la mer, et qu'il ne pouvait consentir à s'en défaire. Comme il allait partir, Bentaybo vint lui demander un asyle sur ses vaisseaux : le catoual l'avait dépouillé de ses biens, l'accusant d'être l'espion des Portugais. Cette disgrâce de Bentaybo prouverait plus que tout le reste que ce n'était pas sans fondement qu'il avait alarmé les Portugais sur les pernicieux projets du roi de Calicut. Ce qui acheva de les manifester, c'est que, le calme ayant retenu la flotte pendant deux jours à la vue des côtes, le samorin envoya soixante barques armées pour l'attaquer; mais l'artillerie, et le vent qui commençait à souffler, donnèrent aux Portugais les moyens de prendre le large. Comme ils continuaient leur route le long des côtes, ils mirent quelques hommes à terre pour couper du bois de cannelle. Pendant ce temps, un matelot découvrit, du haut d'un mât, huit gros bâtiments indiens qui s'avançaient à pleines voiles. L'amiral alla au devant d'eux, ils prirent aussitôt la fuite et tournèrent vers le rivage. On en captura un, qui était chargé de cocos et de mélasse, et qui portait quantité d'armes. On apprit des habitants du pays que cette flotte indienne était venue de Calicut. Il paraît qu'on avait déjà senti la supériorité des Européens, puisque huit vaisseaux prirent la fuite devant trois.

Gama passa dix jours aux îles Laquedives pour réparer ses vaisseaux. Il brûla celui qu'il avait pris. Il fallait toucher à Mélinde, pour y prendre un ambassadeur que le roi du pays avait promis d'envoyer en Portugal. La route devint pénible et dangereuse. Les tempêtes, les vents contraires, les calmes, l'insupportable excès de la chaleur dans le voisinage de la ligne, tous les maux qui sont la suite d'un longue navigation, et qui rappellent à l'homme toute sa faiblesse au milieu de ses plus grands efforts, se réunirent pour accabler les Portugais. Les maladies désolaient l'équipage. L'enflure des jambes et des gencives, causée par le scorbut, des tumeurs dans toutes les parties du corps, suivies d'une diarrhée virulente, réduisirent à l'état le plus déplorable ces tristes vainqueurs des mers. Trente hommes furent emportés en peu de jours. Tout le reste languissait, ou tombait dans le désespoir. On se persuadait que ces mers exhalaient en tout temps des vapeurs contagieuses. La consternation la plus profonde avait succédé à l'ivresse de la gloire et des succès. Chacun se regardait comme une victime dévouée à la mort. Gama s'efforçait en vain de relever leur courage et leurs espérances. On était en mer depuis quatre mois. Il n'y avait pas sur chaque vaisseau seize hommes en état de faire le tra-

vail. L'abattement était si grand, que les deux capitaines qui accompagnaient l'amiral voulaient retourner dans l'Inde au premier vent qui pourrait les y conduire. Il s'en éleva un plus favorable qu'ils n'osaient l'espérer. On découvrit la terre, et tout fut oublié.

On était devant Magadoxa, qui n'est qu'à cent lieues de Mélinde, sur la côte d'Ajan. Magadoxa est habitée par les Maures mahométans. L'amiral, pour leur imposer, fit faire une décharge de son artillerie, en rangeant la côte. Il arriva, peu de jours après, au port de Mélinde, et fut très bien reçu du roi. Il prit son ambassadeur à bord, et, après avoir employé cinq jours à se rafraîchir, il remit à la voile, et arriva, peu de jours après, à la baie de Saint-Raphael. Là, le petit nombre de matelots qui lui restait lui fit prendre le parti de brûler un de ses vaisseaux. Ce fut *le Saint-Raphaël*. Il se trouva, le 20 février, à la vue de l'île de Zanzibar. Elle est, ainsi que celles de Pemba et de Monsia, qui en sont voisines, fertile et habitée par des Maures, qui commercent avec les Indiens de Sofala, de Monbassa et de Madagascar. Le 20 mars, la flotte doubla le cap de Bonne-Espérance, et le vent ne cessant pas d'être favorable, elle arriva, vingt jours après, aux îles du cap Vert. Là, pendant que l'amiral était occupé à faire radouber son vaisseau à San-Iago, Coello, qui en montait un meilleur, se déroba la nuit, jaloux de porter au roi de Portugal la première nouvelle de la découverte des Indes, et arriva le 10 juillet à Cascaes. Gama fut encore arrêté à Tercère par la maladie et la mort de son frère, qui succomba aux fatigues d'un si long voyage. Enfin il prit terre à Belem, au mois de septembre de l'année 1499, deux ans et deux mois après son départ de l'Europe. De cent huit hommes qui l'avaient accompagné, il n'en ramena que cinquante en Portugal. Malgré tant de disgrâces, son retour ne pouvait manquer d'être éclatant. Le roi envoya au devant de lui un seigneur de sa cour, suivi d'un nombreux cortége. Son entrée dans Lisbonne fut un triomphe. Il marchait au bruit des applaudissements. Il obtint le titre de *Don* pour lui et ses descendants, une pension annuelle de trois mille ducats, et la permission de porter dans ses armes deux biches, qu'on appelle en portugais *gamas*. Coello fut anobli et eut une pension de mille ducats. Le roi de Portugal prit le titre de *Seigneur de la conquête et de la navigation* d'Éthiopie, d'Arabie, de Perse et des Indes, titre précoce et fastueux, qui pourtant parut justifié par les succès qui suivirent, mais qui annonçait un excès de confiance et d'orgueil que la fortune ne tarda pas à humilier.

Voyage de Cabral et de Jean de Nueva. Second voyage de Gama. Exploits de Pacheco. Commencements d'Alphonse d'Albuquerque.

Le bruit de tant de découvertes excita la jalousie de l'Europe et envia les Portugais. Dès l'année suivante, 1500, on equipa treize vaisseaux de différentes grandeurs, sous le commandement de Pedro Alvarez Cabral. L'évêque de Viseu lui remit l'étendard de la croix et un chapeau béni par le pape. La flotte contenait douze cents hommes; on y joignit huit religieux de Saint-François et huit prêtres séculiers, sous l'autorité d'un grand-aumônier. Les instructions de l'amiral etoient de commencer par la prédication de l'Évangile, et, s'il trouvait les cœurs mal disposés, d'en venir à la décision des armes, instruction digne de ce siècle, et très peu conforme à l'esprit de l'Evangile. On supposait que le samorin se prêterait volontiers à l'établissement d'un comptoir; Cabral devait le presser d'ôter aux Maures la liberté du commerce dans sa capitale. A cette condition, le Portugal offrait de lui fournir les mêmes marchandises à meilleur marché que les Maures. Cabral devait aussi relacher à Mélinde pour y mettre l'ambassadeur que Gama en avait amené, et les présents qu'on envoyait au roi de la contrée.

La flotte mit à la voile le 9 mars, et le 24 avril on découvrit à l'ouest une terre que Gama n'avait point observée. Une tempête violente obligea les Portugais d'y relâcher. On célébra la messe sur le rivage, au grand étonnement des naturels du pays, qui accoururent en foule à ce spectacle, portant sur le poing de petits perroquets. Cabral appela ce pays *Terre de Sainte-Croix*, à l'honneur de la croix que l'on avait élevée sur le rivage; mais ce nom fut changé depuis en celui de Brésil, à cause d'un bois ainsi nommé qui y croît en abondance.

On se remit en mer le 2 mai, pour faire voile au cap de Bonne-Espérance. Le 12, on aperçut à l'est une comète, qui parut grossir continuellement pendant dix jours, et qui fut visible jour et nuit. Si jamais l'imagination humaine put, avec quelque apparence de vérité, chercher des rapports entre les destinées passagères de l'homme et les mouvements eternels des corps célestes, ce fut surtout dans cette occasion. On pouvait croire que l'horrible tempête qui s'éleva tout à coup, et qui tourmenta les Portugais pendant vingt-deux jours, était occasionnée par la pression de la comete, qui, en refoulant l'atmosphère dans cette partie de notre globe, avait pu y exciter ces vents effroyables, mêlés d'éclairs et de pluies, qui, se choquant avec impétuosité, soulevaient les vagues comme des montagnes, et menaçaient d'accabler les vaisseaux portugais de tout le poids de l'océan. Pendant plusieurs jours les ténèbres,

qui ajoutent au danger et surtout à la crainte, furent si épaisses, que les vaisseaux ne pouvaient se distinguer les uns les autres ; et, lorsqu'on eut un peu de relâche et qu'on revit un peu de lumière, la mer, toujours agitée et furieuse, paraissait noire comme de la poix pendant le jour, et enflammée pendant la nuit. Cependant ce terrible orage, malgré sa durée et son horreur, ne fit périr aucun des navires de la flotte, tant l'audace et l'industrie humaine ont de ressources pour combattre la nature et les éléments ; mais malheureusement on n'avait point encore trouvé de moyens de défense contre un épouvantable phénomène inconnu à des peuples qui affrontaient pour la première fois les mers de l'Afrique et de l'Inde. C'était une de ces colonnes d'eau que l'on appelle trombes, qui s'élèvent de la surface des flots jusqu'aux nues, en pyramide renversée, phénomène assez commun dans ces mers. Les Portugais, dans leur ignorance, le prirent pour un signe de beau temps. Ils ne savaient pas que cette colonne est toujours accompagnée d'un tourbillon ou courant d'air auquel rien ne résiste. Ils en firent la triste expérience. La colonne vint fondre sur la flotte. Quatre vaisseaux furent submergés sur-le-champ, avec l'équipage et les capitaines, entre lesquels on comptait ce Barthélemy Diaz qui avait découvert le cap de Bonne-Espérance. Tous les autres navires furent remplis d'eau, et eurent leurs voiles déchirées.

Enfin la tranquillité commençant à revenir sur les flots, l'amiral reconnut que pendant l'orage il avait passé le cap de Bonne-Espérance, mais que quatre vaisseaux s'étaient séparés de sa flotte. Il prit deux bâtiments maures qui revenaient de Sofala, chargés d'or pour Mélinde. Ils en avaient jeté, en fuyant, une partie dans la mer. Comme leur commandant était parent du roi de Mélinde, l'amiral ne toucha point à leur charge. Il témoigna même du regret de la perte volontaire qu'ils avaient faite ; mais il fut bien étonné lorsqu'ils lui dirent qu'étant sans doute plus grand magicien qu'eux, il devait savoir faire des conjurations qui feraient revenir leur or du fond de la mer.

Le 20 juillet, Cabral mouilla au port de Mozambique, où il prit un pilote pour le conduire à Quiloa, île à cent lieues de Mozambique, vers le 9e degré de latitude méridionale. Il y trouva deux des vaisseaux que la tempête avait écartés de sa flotte. Toute la région qui s'étend du cap Corientès jusque auprès de Monbassa est peuplée et fertile, et l'eau y est excellente. Quiloa est célèbre par son commerce d'or avec Sofala, ce qui attire dans cette ville quantité de marchands de l'Arabie Heureuse et d'autres pays. Les vaisseaux y étaient construits sans clous, comme dans les autres parties de l'Afrique, et enduits d'encens au lieu de goudron.

L'amiral aurait bien voulu faire un traité de commerce avec le roi de Quiloa ; mais il ne put réaliser ce projet, parce que la différence des religions

inspira de la défiance au prince africain. Il fut mieux accueilli du roi de Mélinde, à qui le roi de Portugal envoyait une lettre et des présents. Ils furent portés par Corréa, principal facteur de la flotte; mais l'amiral ne voulut pas descendre à terre. Il reçut sur son bord la visite du roi de Mélinde, qui promit de garder fidèlement l'alliance avec les Portugais, et qui lui donna deux pilotes guzarates pour le conduire à Calicut. Il y arriva le 13 septembre, et envoya vers le samorin Alonzo Hurtado, avec un interprète, pour lui déclarer qu'il venait de Portugal dans l'intention de conclure avec lui un traité d'alliance et de commerce, et qu'il était prêt à descendre lui-même pour en régler les conditions, si l'on consentait à lui accorder des otages. Après quelques débats, on convint de tout, et Cabral eut une audience du samorin, dans une galerie construite exprès sur le bord de la mer, et décorée avec tout le faste asiatique. Il fut placé sur un siége, proche de celui du prince, honneur le plus grand qu'on pût déférer à un étranger, suivant la coutume du pays. Il offrit ses présents: ils étaient riches, et furent bien reçus. La proposition qu'il fit d'établir à Calicut un comptoir qui serait fourni de toutes les marchandises de l'Europe, pour les échanger contre les productions de l'Inde, fut écoutée favorablement. On donna aux Portugais une maison fort commode sur le bord de la mer, et la sûreté du commerce paraissait établie; mais cette tranquillité ne fut pas de longue durée.

Les Maures de la Mecque et du Caire, accoutumés depuis long-temps à se voir les maîtres de tout le commerce des Indes, ne pouvaient souffrir patiemment ces nouveaux hôtes, dont la concurrence était à craindre. Ils avaient nécessairement beaucoup d'appui à la cour du samorin, et la connaissance du pays les mettait en état de nuire aisément à des étrangers. Après avoir tenté inutilement de les perdre dans l'esprit du samorin, ils prirent le parti de les traverser ouvertement dans la vente de leurs marchandises, et dans l'achat des épices, dont le privilége exclusif avait été accordé aux Portugais, jusqu'à ce que leur flotte fût chargée, avec permission de saisir les vaisseaux maures où il s'en trouverait. Les Portugais usèrent imprudemment de leur droit de saisie. Il n'en fallait pas davantage pour soulever la multitude. C'était ce qu'attendaient les Maures; appuyés du catoual et de l'amiral de Calicut, ils firent croire aisément au samorin que les Portugais avaient excédé leurs priviléges, et que, leur flotte étant chargée, ils voulaient encore empêcher les autres marchands d'acheter. Le comptoir fut investi en un moment par une populace furieuse. Le nombre des assaillants montait à quatre mille, et plusieurs naires étaient à leur tête. Il n'y avait dans le comptoir portugais que soixante et dix hommes, qui cependant osèrent se défendre. Cinquante furent pris ou tués. Le reste, couvert de blessures, se sauva par une porte

qui donnait du côté de la mer, et regagna la flotte. Les marchandises furent pillées; la perte montait à quatre mille ducats.

A cette nouvelle, Cabral, ne respirant que la vengeance, attaqua deux gros vaisseaux indiens qui étaient dans le port, tua six cents hommes qui les défendaient, se saisit de leur charge, et les brûla à la vue des Maures qui couvraient le rivage, et d'une infinité d'almadies qui n'osèrent s'avancer, ou furent repoussées avec perte. Le lendemain, il donna ordre que tous ses vaisseaux se rangeassent vis-à-vis de Calicut, et fit tonner son artillerie sur la ville. Quantité de maisons et de temples, une partie même du palais, furent réduits en cendres. Les Indiens s'assemblant avec un empressement aveugle pour repousser le péril, les boulets tombaient au milieu de la foule et n'en avaient qu'un effet plus terrible. Le samorin vit un naire tué à côté de lui d'un coup de canon, et s'enfuit saisi d'épouvante. Cabral fit cesser le feu pour donner la chasse à deux vaisseaux qui se présentèrent à la vue du port. Mais n'ayant pu les atteindre, il continua sa route vers Cochin, où il projetait d'établir un comptoir. Il y fut plus heureux que dans Calicut. Le roi de Cochin, vassal du samorin, ne fut pas fâché de se lier avec des étrangers puissants qui pouvaient lui assurer cette indépendance, le premier vœu de tout prince qui reconnaît un suzerain. Cochin est à quatre-vingt-dix lieues de Calicut. La commodité de son port attire un grand nombre de marchands. Cabral eut une audience du roi, et en fut très bien traité. Il offrit quelques présents qui furent d'autant mieux reçus, que ce prince était pauvre, quoique son pays ne le fût pas. Les Portugais eurent permission de charger leurs vaisseaux de marchandises du pays, et n'éprouvèrent aucune difficulté. L'alliance fut jurée entre le roi de Cochin et les Portugais. Cabral, en s'éloignant de cette ville, rencontra la flotte du samorin, composée de vingt-cinq vaisseaux. Il était résolu d'en venir aux mains; mais le vent les éloigna, et la flotte portugaise fit voile vers Cranganor. C'est une grande ville, à trente-deux lieues de Cochin. Le pays est fertile en plantes médicinales, telles que le tamarin, la casse, le mirobolan; le cardamome et le gingembre y croissent en abondance; mais il y a peu de poivre. Du reste, les vaisseaux portugais n'avaient point encore trouvé une baie si agréable et si commode. Ils mirent à la voile pour traverser la mer qui est entre l'Inde et l'Afrique, et dans leur route ils découvrirent pour la première fois Sofala. Ils essuyèrent plusieurs orages vers le cap de Bonne-Espérance. Enfin Cabral arriva au port de Lisbonne le 31 juillet 1501. De douze vaisseaux qui étaient partis avec lui, il n'en ramenait que six.

Avant le retour de Cabral, quatre caravelles étaient déjà parties du port de Lisbonne, commandées par un Galicien nommé Jean de Nuéva. Il devait

sagner Sofala pour y établir un comptoir, et se réunir avec Cabral, dont il ignorait les désastres, pour affermir sur des fondements solides le commerce que l'on supposait établi à Calicut. Il découvrit entre Mozambique et Quiloa une île à laquelle il donna son nom. D'ailleurs sa navigation fut heureuse; mais il apprit bientôt qu'il n'y avait rien à faire à Calicut sans des forces supérieures. Il prit des vaisseaux maures, qu'il brûla. Il visita Cochin et Cananor.

Le commerce languissait à Cochin, parce que les négociants du pays avaient peu de goût pour les marchandises portugaises, et ne voulaient donner leurs épices que pour de l'argent. Le roi de Cananor eut la générosité de se rendre caution pour les Portugais, et répondit pour mille quintaux de poivre, cinquante de gingembre, et quatre cent cinquante de cannelle. La cargaison s'achevait tranquillement, lorsqu'on avertit l'amiral qu'on voyait paraître plus de quatre-vingts parcs ou barques indiennes, chargées de Maures, qui venaient de Calicut pour attaquer les Portugais. Le lendemain, dès la pointe du jour, elles entrèrent dans la baie de Cananor; Nuéva se retira au fond de la baie, et donna ordre à son artillerie de faire un feu continuel. Les Maures n'avaient point encore de canon, ou s'en servaient mal; ils préféraient l'usage des flèches; mais obligés de se tenir à une grande distance, leurs flèches ne pouvaient atteindre l'ennemi. Les foudres de l'Europe donnèrent aux Portugais l'avantage sur la multitude. Plusieurs vaisseaux indiens furent coulés à fond, et il y eut beaucoup de Maures tués, sans que les Portugais perdissent un seul homme. La flotte battue fut obligée de retourner à Calicut, et Jean de Nueva, content d'avoir montré au roi de Cananor la supériorité des forces européennes, revint triomphant à Lisbonne, sans avoir rien souffert de la guerre ni des flots.

Les relations de Cabral firent comprendre qu'il n'y avait d'établissement à espérer dans les Indes que par la force des armes. Le roi de Portugal se crut intéressé à soutenir son entreprise pour l'honneur de sa nation, pour l'intérêt de sa religion, et plus encore sans doute pour l'accroissement de ses richesses et de sa puissance. Malgré les pertes que l'on avait essuyées, le profit l'avait emporté sur le dommage. Que ne pouvait-on pas espérer, si l'on prenait mieux ses mesures! Cette raison était décisive. On résolut de faire partir, au mois de mars 1502, trois escadres ensemble: la première, de dix vaisseaux, commandée par Vasco de Gama, car il semblait que la gloire de conquérir les Indes, comme celle de les découvrir, fût attachée à ce nom; la seconde, de cinq vaisseaux, sous Vincent Sodre, pour nettoyer les côtes de Cochin et de Cananor, et veiller à l'entrée de la mer Rouge, de manière à empêcher les Turcs et les Maures de porter leur commerce aux Indes; la troisième, de cinq vais-

seaux encore, sous Etienne de Gama; ce qui composait une flotte de vingt voiles, qui devait reconnaître Vasco de Gama pour amiral.

Après avoir reçu l'étendard de la foi dans l'église cathédrale de Lisbonne, avec le titre d'amiral des mers d'Orient, Gama partit le deuxième jour de mars, à la tête des deux premières escadres, parce que la troisième ne put mettre à la voile que le premier mai. Il avait à bord les ambassadeurs de Cochin et de Cananor, que le roi de Portugal renvoyait comblés d'honneurs et de présents. Près du cap Vert, il rencontra une caravelle portugaise qui revenait de la Mina, chargée d'or. C'était une preuve des progrès du commerce de cette nation sur les côtes d'Afrique. Les ambassadeurs indiens en témoignèrent leur surprise. L'ambassadeur de Venise en Portugal leur avait assuré que, sans le secours des Vénitiens, le Portugal était à peine en état de mettre quelques vaisseaux en mer. Ce langage était un effet de leur jalousie, depuis qu'ils voyaient le commerce des Indes par la voie du Caire près d'être perdu pour Venise.

La flotte ayant doublé le cap de Bonne-Espérance, Gama prit la route de Sofala avec quatre de ses moindres vaisseaux, tandis que le reste allait directement à Mozambique. Il devait, suivant les ordres du roi, observer la situation de Sofala, reconnaître le pays et les mines, et choisir un lieu commode pour y élever un fort. Le roi de Sofala ne lui fit point acheter trop cher son amitié, et la liberté d'établir un comptoir dans sa capitale. On trouva les mêmes facilites à Mozambique, malgré l'aversion que le prince avait marquée pour les Portugais dans leur premier voyage. On y établit aussi un comptoir, dont la destination était de fournir aux flottes portugaises des provisions à leur passage. L'amiral se rendit ensuite à Quiloa, dans le dessein de punir Ibrahim, roi de cette contrée, de la mauvaise réception qu'il avait faite à Cabral, et de le rendre tributaire des Portugais. Ibrahim, pressé par la crainte d'une puissance supérieure, se rendit à bord du vaisseau amiral. Là, on lui déclara qu'il allait perdre sa liberté, s'il ne s'engageait à payer tous les ans deux mille méticaux d'or. Le roi captif le promit et donna pour otage un riche Maure. Dès qu'il fut rentré dans sa capitale, il refusa de payer, persuadé que le Maure paierait, plutôt que de rester prisonnier, ce qui arriva en effet. Etienne de Gama joignit la flotte avec la troisième escadre, et Vasco partit pour Melinde à la tête de toutes ses forces. Il se saisit sur la route de plusieurs vaisseaux maures. Mais une prise plus considérable l'attendait sur la côte de l'Inde près du mont Déli, au nord de Cananor. Il rencontra un gros bâtiment, nommé *le Meri*, qui appartenait au soudan d'Égypte, chargé de marchandises précieuses et d'un grand nombre de Maures de la première distinction qui allaient en pèlerinage à la Mecque. Il s'en rendit maître après une vigoureuse rés-

stance, et s'empara des trésors destinés au tombeau du prophète. Le reste du butin fut abandonné aux matelots. Ensuite Étienne de Gama fit mettre le feu au bâtiment, et, par une résolution désespérée, les Maures, au nombre de trois cents, aimèrent mieux s'y laisser brûler, en continuant de se défendre contre le fer et la flamme, que de passer sur les vaisseaux du vainqueur.

Après cette sanglante expédition, l'amiral, étant arrivé à Cananor, fit dire au roi qu'il désirait lui parler. Cette prière, précédée du bruit de sa victoire, et soutenue d'une flotte puissante, pouvait passer pour un ordre, et c'est alors que les monarques de l'Inde dûrent s'apercevoir que les Maures ne les avaient guère trompés en leur faisant envisager les Portugais comme des hôtes dangereux, qui ne venaient reconnaître le pays que pour s'en rendre les maîtres. Le roi de Cananor, plutôt que de se rendre sur la flotte de Gama, aima mieux faire construire un pont qui s'étendît fort loin sur l'eau. A l'extrémité était une salle magnifiquement ornée. C'était le lieu de l'entrevue. Le prince y arriva escorté de mille naires, au son des trompettes et des instruments, comme si l'appareil de sa vaine grandeur n'eût pas dû faire mieux voir la faiblesse de sa démarche, au lieu de la déguiser. L'amiral descendit sur le pont au bruit de son artillerie, qui annonçait une puissance plus réelle. Le prince indien s'avança au devant de lui jusqu'à la porte de la salle, et l'embrassa. Tous deux s'assirent, et le résultat de cette conférence fut un traité d'amitié et de commerce, et l'établissement d'un comptoir à Cananor. Les Portugais se défirent, dans le pays, d'une partie de leurs marchandises, et partirent pour Calicut.

La renommée les y avait devancés. Elle avait appris au samorin l'arrivée et les forces de ces marchands guerriers, dont il connaissait la valeur, et dont il devait craindre le ressentiment. Cependant il ne les croyait pas si proches de ses côtes, et Gama, en arrivant à la vue de la ville, se saisit de plusieurs parcs, et d'environ cinquante Malabares, qui n'avaient pris aucune précaution contre une surprise. Il suspendit les hostilités pour attendre si le samorin donnerait quelque marque de soumission ou de repentir. Bientôt on vit arriver une barque qui portait un religieux franciscain. C'était un Maure déguisé sous cet habit, qui venait traiter avec l'amiral, de la part du samorin, sur l'établissement du commerce à Calicut. Gama répondit qu'il pourrait penser à cette proposition lorsqu'il aurait reçu du samorin une juste satisfaction pour la mort du facteur Corréa, et pour la perte des marchandises pillées dans le comptoir. Trois jours se passèrent en messages inutiles. Alors l'amiral fit déclarer au samorin qu'il ne lui donnait que jusqu'à midi pour se déterminer, et que, si, dans cet espace de temps, il ne recevait pas une réponse satisfaisante, il emploierait contre lui le fer et le feu; et s'étant fait

apporter une horloge à sable, il répéta au Maure qu'il chargeait de ses ordres que, dès que cet instrument aurait fait tel nombre de révolutions, il exécuterait infailliblement ce qu'il venait de déclarer.

Jamais, depuis que le monde s'était vu soulagé du poids de la puissance romaine, on n'avait affecté avec les souverains cette hauteur impérieuse. Le sable de Gama rappelait le cercle tracé par la baguette de Popilius. Mais combien les destinées des empires tiennent au progrès des connaissances humaines! Il fallait absolument que le Napolitain Gioya d'Amalfi découvrît une propriété encore inexplicable de l'aiguille aimantée, et que l'Allemand Schwartz trouvât le secret de la poudre inflammable, pour que des marchands d'un petit royaume d'Occident, traversant des mers immenses, vinssent braver, sur le rivage de l'Inde, un des plus puissants monarques de ces contrées, qui avaient échappé à l'ambition d'Alexandre et à la tyrannie de Rome.

Le samorin eut la dangereuse fermeté de ne faire aucune réponse. Le terme expira. Vasco fit tirer un coup de canon : c'était le signal annoncé pour ses capitaines, et les cinquante Malabares qu'on avait distribués sur chaque bord furent pendus au même moment, représailles sanglantes de cinquante Portugais tués dans le comptoir. On leur coupa les pieds et les mains, qui furent envoyés au rivage dans un parc gardé par deux chaloupes, avec une lettre écrite en arabe pour le samorin. L'amiral lui déclarait que c'était de cette manière qu'il avait résolu de le récompenser de toutes ses trahisons et de ses infidélités, et qu'à l'égard des marchandises qui appartenaient au Portugal, il avait mille moyens de les recouvrer au centuple. Après cette déclaration, il fit avancer, pendant la nuit, trois de ses vaisseaux près du rivage, et le lendemain, aux premiers rayons du jour, l'artillerie fit un feu terrible sur la ville. Quantité de maisons furent abattues, et le palais fut réduit en cendres. Gama, satisfait de cette première vengeance, laissa Vincent Sodre avec six vaisseaux, pour donner la chasse aux bâtiments maures, et prit la route de Cochin.

Il y trouva la même affection pour les Portugais dans le roi Trimumpara. On conclut un traité d'alliance, qui fut cimenté par des présents mutuels. On donna au facteur portugais une maison qui devait servir de comptoir, et le prix des épices fut réglé. Cependant le samorin éclatait en menaces contre le roi de Cochin, et jurait d'en tirer vengeance après le départ des Portugais. Le roi de Cochin, de son côté, jurait qu'il perdrait sa couronne plutôt que d'abandonner ses nouveaux alliés. Gama l'assura que le samorin serait bientôt trop occupé lui-même de sa propre défense, pour songer à former aucune entreprise contre Cochin, et mit à la voile pour retourner en Europe. Il rencontra près de Paderane la flotte de Calicut, qui se présentait

pour lui couper le passage. On combattit avec furie; mais l'ascendant ordinaire des armes européennes décida bientôt de la victoire. Les vaisseaux indiens, foudroyés par l'artillerie, se dispersèrent, et les Portugais, s'élançant à l'abordage sur les navires qu'ils pouvaient accrocher, parurent aussi terribles que leurs foudres. Les Indiens épouvantés se précipitaient dans les flots, où les coups de fusil les atteignaient sans peine. Il en périt un grand nombre. Deux bâtiments chargés de porcelaine, d'étoffes de la Chine, de vases de vermeil et d'autres marchandises précieuses, furent pris, dépouillés de leurs richesses, et brûlés. On distingua dans le butin une statue d'or, du poids de soixante marcs. Ses yeux étaient deux émeraudes, et sur sa poitrine étincelait un gros rubis, qui jetait autant de lumière que le feu le plus ardent.

Gama continua sa route vers Cananor. Il y laissa trente-quatre hommes dans une grande maison que le roi leur donna pour comptoir, et le prix des épices fut réglé comme à Cochin. Sodre fut chargé par l'amiral de demeurer sur cette côte pour secourir le roi de Cochin s'il y avait quelque apparence de guerre; et si la paix régnait de ce côté-là, il avait ordre de croiser sur la mer Rouge, et de se saisir de tous les bâtiments qui faisaient voile de la Mecque aux Indes. Le 20 décembre 1503, Gama partit avec treize vaisseaux pour retourner en Portugal. Il fut retardé par des vents contraires et par des tempêtes, et ne prit terre à Cascaës que le 1er septembre de l'année suivante. Un grand nombre de seigneurs portugais vinrent l'y recevoir, et lui composèrent un cortége jusqu'à la cour. On portait devant lui, dans un bassin d'argent, le tribut du roi de Quiloa. Le roi Emmanuel lui fit un accueil très honorable, et lui confirma le titre d'amiral des mers de l'Inde.

Après le départ de la flotte portugaise, le samorin ne différa pas sa vengeance. Il assembla une nombreuse armée à Panami, seize lieues au dessus de Cochin. Trimumpara se vit abandonné de ses naïres, qui blâmaient son alliance avec les Portugais, et la fidelité qu'il leur gardait. Cochin fut pris et brûlé. Le roi fugitif se retira dans l'île de Vaïpi, mieux fortifiée que Cochin, et y fut bientôt assiégé; mais tandis qu'il s'y défendait, déjà s'avançait à son secours Alphonse d'Albuquerque, le plus célèbre des conquérants de l'Inde, parti de Lisbonne avec son frère François d'Albuquerque et Antoine de Saldagna, à la tête d'une escadre de neuf vaisseaux. Ce dernier devait croiser à l'entrée de la mer Rouge, et les deux autres revenir en Portugal avec leur cargaison. François d'Albuquerque arriva le premier aux Indes, et recueillit les débris de l'escadre de Vincent Sodre. Ce malheureux commandant avait fait naufrage sur les côtes d'Arabie, et avait péri avec son équipage. Tout changea de face à l'arrivée des Portugais. Le roi de Calicut fut défait et mis en fuite, sans qu'ils perdissent plus de quatre hommes, s'il en faut croire les historiens.

Une perte si légère prouve une si prodigieuse infériorité de la part des Indiens dans la science militaire et dans l'usage de l'artillerie, que pourtant ils connaissaient, et si peu de facilité à s'instruire par leurs défaites, que la gloire des vainqueurs en paraît un peu affaiblie, à moins qu'on n'aime mieux croire que les déclamateurs portugais honorés du nom d'historiens, aussi mauvais juges de la gloire que mauvais écrivains, ont cru devoir diminuer leurs pertes pour relever leurs triomphes.

Trimumpara, plein de reconnaissance, permit à ses alliés d'élever, près de Cochin, un fort qui fut nommé San-Iago. Il était commencé quand Alphonse d'Albuquerque arriva, brûlant d'impatience de se signaler à son tour. Il envoya cinq cents hommes sur des vaisseaux pris au samorin assiéger et brûler la ville de Répélim, défendue par deux mille naïres; lui-même marcha avec peu de monde contre une autre ville située sur le bord de la mer. Mais s'étant trouvé enfermé entre une multitude d'Indiens qui sortirent de la ville assiégée et trente-trois vaisseaux de Calicut qui survinrent pendant le combat, il était en danger de périr, si son frère, François d'Albuquerque, paraissant avec sa flotte, ne l'eût fort heureusement secouru. On fit un grand carnage des Indiens. A son retour, la flotte portugaise rencontra cinquante vaisseaux de Calicut, que sa seule artillerie mit en déroute. Alphonse d'Albuquerque revint à Lisbonne, comblé de gloire et de richesses; il présenta au roi quarante livres de grosses perles et quatre cents de petites. Aujourd'hui que ces voyages au delà des tropiques, devenus faciles et familiers, ont soumis à nos besoins factices et à nos fantaisies orgueilleuses ces magnifiques contrées où la nature a prodigué ses richesses, notre luxe dédaigneux regarderait à peine les présents que le vainqueur de l'Inde offrait au roi de Portugal. Mais alors c'étaient des trophées qu'on apportait à travers mille dangers, et qui avaient coûté des batailles.

Tant de gloire était toujours mêlée de ces désastres qui n'arrêtent point l'ambition et l'avarice, et auxquels on fait à peine attention dans le récit des actions brillantes. François d'Albuquerque périt avec toute son escadre, sans que l'on ait jamais eu aucune nouvelle de son naufrage. Il semblerait que ces destructions si rapides et si terribles, dont on ne voit que trop d'exemples dans les longues traversées, dussent nous écarter de ces mers lointaines, et jeter au fond des cœurs la crainte de cet élément formidable, qui, tout subjugué qu'il est, confond si souvent l'audace et l'habileté de ses vainqueurs. Mais l'intérêt et l'espérance, ces deux grands mobiles de l'homme, l'emportent sur les menaces de la nature; chacun se flatte d'échapper à la destinée qui frappe autour de lui, et, dans ces dangers extrêmes, si fréquents sur la mer, où l'on compte les heures en frémissant, dans l'attente d'une mort qui

paraît inévitable, plus d'un navigateur calcule au fond de son âme ce qu'il y aurait à gagner pour celui qui survivrait à ses compagnons.

D'un autre côté, Ruy Lorenzo, séparé par la tempête de l'escadre d'Antoine Saldagna (celui qui donna son nom à la baie de Saldagna, près du cap de Bonne-Espérance), s'étant présenté devant Monbassa, battit avec sa seule chaloupe montée de trente hommes tout une flotte indienne, tua le fils du roi de Monbassa, et obligea ce prince de payer un tribut annuel de cent méticaux d'or. Tel était alors l'ascendant des Portugais que leurs revers même les conduisaient à des victoires. Ce même Lorenzo rendit tributaire l'île de Brava sur la côte d'Ajan, et prit ou brûla plusieurs bâtiments maures et indiens.

Les défaites et les revers n'avaient fait qu'irriter le samorin sans l'abattre, et le départ des Albuquerque releva toutes ses espérances. Il appela sous ses enseignes tous les princes du Malabar; ceux de Tanor, de Bespour, de Cotougan, de Corlou, et dix autres princes du même rang, se rendirent à ses ordres. Son armée de terre se trouva forte de cinquante mille hommes. Il en distribua quatre mille sur deux cent quatre-vingt parcs, avec un grand nombre de canons qui devaient battre le nouveau fort des Portugais. Ses troupes de terre devaient forcer le passage d'une rivière qui sépare l'île de Vaïpi du continent. Cette armée était commandée par Douring, son neveu et son héritier, et par Elankol, prince de Répélim. C'est avec ces forces que le samorin se flattait d'accabler le roi de Cochin avant que le Portugal pût venir à son secours.

Édouard Pachéco, qu'Alphonse d'Albuquerque avait laissé pour la défense de Cochin, ne pouvait opposer à toute la puissance du samorin qu'un vaisseau, deux caravelles et cent soixante Portugais, en y comprenant ceux du comptoir. Il pouvait y joindre, à la vérité, trente mille Indiens de Cochin; mais il aima mieux les laisser pour la défense de la ville, et, se fiant à la fortune du Portugal et à la mer, il mit dans le vaisseau qui faisait sa principale force vingt-cinq Portugais, vingt-six dans une des caravelles et vingt-trois dans l'autre. Il y joignit trois cents des plus braves Indiens de Cochin, chargea le reste de son monde de la défense du comptoir, et, se jetant dans une barque avec vingt-deux de ses plus vaillants soldats, il alla, sans perdre un instant, attaquer la flotte de Calicut. On serait tenté, en lisant le récit de ces combats où la disproportion des forces est si étonnante, de les comparer aux combats de l'Arioste, et de leur donner la même croyance; mais ces événements sont constatés par le rapport unanime des historiens, et plus encore par l'éclat que la puissance portugaise a jeté dans l'Asie pendant le seizième siècle. Et si l'on fait attention à cet esprit d'héroïsme qui naît toujours des entreprises extraordinaires et des grandes découvertes, à l'avantage que donnent

à des conquérants l'orgueil de leurs premiers succès et le sentiment de leur supériorité sur un ennemi dont ils ont reconnu la faiblesse; à l'intrépidité qu'inspire le désir des richesses à des hommes qui ont abandonné leur patrie et essuyé tant de périls pour venir chercher si loin la fortune; enfin, si l'on considère combien de fois la discipline, le talent de diriger l'artillerie et de manier les armes a feu, ont donné la victoire aux armees d'Europe sur des multitudes de Turcs, peuples fort supérieurs aux Indiens pour la bravoure, on trouvera croyable tout ce qui est raconté des Portugais; on admirera leur valeur et leurs exploits, en regrettant d'y voir trop souvent les caracteres de l'usurpation et du brigandage.

La fortune des Portugais ne se démentit point. Pacheco, dans trois différents combats, coula à fond près de deux cents parcs, et tua près de deux mille hommes; et, se rapprochant du rivage, il tourna son canon contre un corps de quinze mille hommes qui s'étaient rassemblés autour du samorin, et qui fut aussitôt dissipé. Cependant le samorin, résolu de venger ses pertes, redoubla tous ses efforts pour forcer le passage de la rivière de Vaipi. Il ne fut pas plus heureux qu'auparavant. L'infatigable Pacheco s'y etait porté. Il y fit des prodiges de valeur. Ses habits étaient couverts de sang. Enfin, le samorin tenta une dernière attaque sur mer. Mais jamais l'artillerie portugaise ne fut mieux servie; elle mit en pieces huit châteaux mobiles que les Indiens avaient armés, hauts de quinze pieds, placés chacun sur deux barques, et remplis de soldats. Leurs debris flottant sur la mer achevèrent d'épouvanter les troupes de Calicut, et le samorin fut reduit à suivre l'avis de ses bramines, qui lui conseillèrent d'entrer en composition avec le roi de Cochin.

Pacheco, dont le nom était devenu redoutable dans l'Inde, protégea le commerce de sa nation à Coulan, où les Maures cherchaient à le traverser. Il n'était point encore revenu de cette ville, lorsque Lope Soarez, à la tête d'une flotte de treize vaisseaux, arriva de Portugal aux îles Laquedives, où il trouva Antoine de Saldagna et Ruy Lorenzo, qui s'étaient rejoints, et qui se radoubaient ensemble. Il les prit avec lui, et alla canonner la ville de Calicut, dont la moitie fut ruinée, et ensevelit quinze mille habitants sous ses débris. Il se presenta ensuite devant Cochin, où la vue d'une si belle flotte fit oublier au fidele Trimumpara tous les dangers qu'il avait courus. Ce prince porta ses plaintes à l'amiral contre les habitants de Cranganor, ville fortifiée par le samorin, et distante de Cochin de quatre lieues. Cranganor fut pris et brûlé, et la flotte qui le défendait fut détruite. On voit que les victoires des Portugais étaient cruelles et destructives; ils livraient aux flammes les villes et les vaisseaux qu'ils prenaient. Cette maniere de faire la guerre semblait justifier ceux qui les avaient représentés d'abord comme des pirates armes pour piller ou

pour détruire, qui se déguisaient sous le titre de marchands. Cependant il est possible que, dans un pays étranger, détestés des Maures et suspects aux Indiens, forcés de recourir aux armes, et n'attendant aucun quartier de ceux qu'ils prétendaient soumettre, ils fussent obligés d'inspirer une terreur qui leur servait de rempart. Mais au fond, les Portugais avaient-ils le droit de dire aux rois de l'Inde : Nous nous établirons dans vos états malgré vous? Non, sans doute. Ils ne pouvaient avoir d'autre droit que celui de la force, droit qui rend toujours odieux celui qui l'exerce, et qui oblige de recourir à la cruauté pour appuyer l'injustice.

Avant de partir pour le Portugal, Soarez et Pachéco réunis laissèrent à Cochin Manuel Tellez Barrato avec quatre vaisseaux pour garder le port et défendre leur allié. Ils dirigèrent leur route sur Panani, ville appartenant au samorin, et qu'ils voulaient détruire en passant; mais le vent les poussa dans une baie, où ils furent très surpris de trouver dix-sept vaisseaux turcs, montés de quatre mille hommes, et défendus par de l'artillerie. Rencontrer des ennemis, c'était alors, pour les Portugais, rencontrer des triomphes. La flotte barbare fut brûlée avec toute sa cargaison, et il périt quantité de Turcs par le fer et par le feu. Les Portugais, suivant le rapport des historiens, ne perdirent que trente-trois hommes. Il fallait que les Turcs, qui s'étaient fait redouter sur terre n'entendissent pas les combats de mer mieux que les Indiens, ou que les Portugais fussent plus que des hommes.

Soarez et Pachéco remirent à la voile au commencement de janvier 1506, et rentrèrent dans le port de Lisbonne le 22 juillet. Ils ramenaient avec eux Diégo Fernandez Péreyra, l'un des capitaines de la flotte précédente, et qui s'était signalé par la découverte de l'île de Socotora, où il jeta l'ancre après avoir fait diverses prises sur la côte de Mélinde. On ne pouvait prodiguer trop de récompenses et d'honneurs à ces braves commandants, qui apportaient au Portugal autant de gloire que de richesses. Le roi Emmanuel honora particulièrement la valeur dans Édouard Pachéco. Il le fit asseoir près de lui sous un dais, et, dans cette situation, il le fit porter avec lui dans l'église cathédrale de Lisbonne, au milieu de la foule et des applaudissements du peuple. Mais il ne faut se fier ni aux faveurs de la fortune, ni à celles des rois. Pachéco fut arrêté peu de temps après, sans que l'histoire nous en apprenne la cause, et le vainqueur du samorin mourut dans un cachot.

Exploits d'Almeyda et d'Albuquerque. Puissance et corruption des Portugais. Siége de Diu. Silveyra et Jean de Castro.

La cour de Portugal, animée par les succès, et faisant de plus grands efforts à mesure qu'elle concevait de plus grandes espérances, mit en mer, dès le 5 de mars 1507, vingt-deux vaisseaux, montés de quinze cents hommes de troupes régulières, sous le commandement de François d'Almeyda, qui partit le premier avec le titre de vice-roi des Indes. Il avait ordre de former des établissements, et de bâtir des forts pour la sûreté du commerce portugais sur toute la côte orientale d'Afrique, depuis Mozambique jusqu'au cap de Guardafui, à l'entrée de la mer Rouge. Sa flotte fut dispersée par la tempête, et il n'en avait pu rassembler que huit vaisseaux, lorsqu'il se présenta devant l'île de Quiloa. Il salua le port de quelques coups de canon; mais, n'en recevant aucune réponse, il se détermina sur-le-champ à commencer les hostilités. Il prit terre avec cinq cents hommes, et livra la ville au pillage. Le roi Ibrahim avait gagné le continent avec sa femme et ses trésors. Les Portugais nommèrent un autre roi, et construisirent, dans l'espace de vingt jours, un fort où ils laissèrent une garnison de cinq cent cinquante hommes, avec une caravelle et un brigantin, pour croiser continuellement sur la côte. Monbassa, qui reçut Almeyda à coups de canon, fut traitée encore plus rigoureusement; elle fut pillée et brûlée jusqu'aux fondements, ainsi que quelques vaisseaux de Cambaye, qui étaient dans le port. Ces terribles expéditions répandirent la terreur devant la flotte portugaise. Les îles Laquedives consentirent à se laisser brider par un fort, où l'on mit une garnison de quatre-vingts hommes; on bâtit une citadelle dans le port même de Cananor. Onor, sur la côte du Malabar, fit quelque résistance, et fut brûlé.

Une autre escadre, de six vaisseaux, commandée par Pédro d'Annaya, s'était rendue à Sofala, capitale d'un pays célèbre par ses mines d'or. Le roi ne put s'opposer à l'établissement d'une forteresse; mais bientôt, impatient du joug qu'on lui imposait, il attaqua le fort à la tête de cinq mille Caffres. Il fut tué, et l'on mit à sa place son fils Solyman, qui promit d'être fidèle à l'alliance des Portugais.

Cependant l'infatigable samorin rassemblait une nombreuse flotte, qui osa se présenter devant Cananor; elle fut battue et dispersée. Les Maures, forcés de céder à la puissance portugaise, abandonnèrent enfin les côtes de Malabar et d'Ajan, dont ils avaient été long-temps les maîtres. Ils prirent la route des contrées situées plus à l'orient, et portèrent leur commerce vers le détroit de Malacca et vers les îles de la Sonde. Lorenzo, fils d'Almeyda, les poursuivit,

avec neuf vaisseaux, sous un ciel jusque là inconnu aux Portugais. C'est alors que ceux-ci découvrirent l'île de Ceylan, l'ancienne Taprobane, nommée par les Arabes Serendib. Tant de succès étaient balancés par quelques disgrâces. L'air malsain de Sofala fit périr le commandant Annaya et la plupart de ceux de sa suite. La garnison de Quiloa, trop faible pour résister aux Maures, fut obligée d'abandonner l'île après avoir rasé le fort. Mais Tristan d'Acugna et le fameux Albuquerque s'approchaient avec de nouvelles forces, et les fondements de la puissance portugaise dans les Indes allaient s'affermir sous leurs mains.

Ils partirent de Lisbonne le 6 mars 1508, avec treize vaisseaux et treize cents hommes. Le vent les poussa jusqu'à la vue du cap Saint-Augustin, au Brésil; et, dans l'espace immense qu'ils eurent à traverser pour gagner le cap de Bonne-Espérance, Tristan d'Acugna s'avança si fort vers le sud que plusieurs de ses gens y périrent de froid. Il découvrit dans cette route les îles qui portent encore son nom; mais la tempête y sépara ses vaisseaux, dont l'un, commandé par Ruy Pereyra, mouilla heureusement à Matatanna, port de Madagascar, sous le tropique du capricorne. Sur le bruit que l'île produisait une grande quantité d'épices, Tristan d'Acugna y arriva de Mozambique, où il avait rassemblé sa flotte; mais, trouvant le commerce moins avantageux qu'il ne l'avait cru, il retourna vers Mélinde. Le roi de ce pays, toujours attaché aux Portugais, les engagea à tourner leurs armes contre les schahs ou rois d'Hoïa et de Lamo, dont il avait à se plaindre. Hoïa n'est qu'à dix-sept lieues au nord de Mélinde. Tristan se présenta devant la ville avec six vaisseaux. Les Maures voulurent s'opposer au débarquement, et le fruit de leur résistance fut l'entière destruction de la ville, que les vainqueurs livrèrent au pillage et aux flammes. Brava, qui s'était révoltée (car les historiens donnent le nom de révolte aux efforts que faisaient les malheureux Indiens pour secouer le joug de leurs oppresseurs), Brava, prise une seconde fois par Albuquerque, éprouva toutes les horreurs où peuvent s'emporter des brigands victorieux. Le sang ruisselait dans les rues, jonchées de cadavres. On coupait aux femmes les oreilles et les bras pour leur arracher plus promptement les ornements d'or qu'elles portaient. La ville fut réduite en cendres. Ce sont les écrivains portugais qui racontent eux-mêmes ces affreux détails, et ils paraissent croire que ces cruautés étaient nécessaires. Mais on s'aperçoit aussi que la différence des religions leur inspirait pour les peuples de l'Inde ce mépris mêlé d'aversion qui ne nous permet pas de regarder comme des hommes ceux qui n'ont pas la même croyance que nous, sentiment atroce qui conduit toujours à l'inhumanité, et produit tous les forfaits, parce qu'on se croit dispensé de tous les devoirs.

Le seiah de Lamo, instruit par ces terribles exemples, se soumit volontairement à un tribut annuel de six cents meticaux d'or. Acugna remit à la voile, et, remontant au delà du cap de Guardafui, il rejoignit Alvaro Tellès, qui avait été écarté de la flotte avec six vaisseaux, et s'était enrichi par la prise de cinq bâtiments maures. Ils attaquèrent ensemble et prirent l'île de Socotora, sur la côte d'Éthiopie, à 12° de latitude nord, vis-à-vis le cap de Guardafui. C'était là le terme de leur commission. L'île était habitée par des chrétiens qu'on nomme Jacobites, qui suivaient le rite grec, ainsi que les chrétiens d'Abyssinie, et reconnaissaient le patriarche d'Alexandrie. Il y avait un fort et une garnison de quatre-vingts Maures mahométans. Il ne s'en sauva qu'un, qui était aveugle, et qu'on trouva dans un puits. On lui demanda comment il avait pu y descendre. Il répondit : « Les aveugles ne voient que le chemin de la liberté. » Cette réponse lui valut la vie. Les Portugais étaient quelquefois capables de clémence. A la prise d'Hora, un jeune Maure, poursuivi dans les bois avec sa maîtresse, qui n'avait pas voulu le quitter, se retourna vers ceux qui le pressaient, et, l'embrassant d'une main, il se préparait à combattre de l'autre. Silveyra, officier portugais, touché de ce spectacle, leur laissa la vie et la liberté. « A Dieu ne plaise, dit-il, que mon épée coupe des liens si tendres ! » Paroles où l'on pouvait reconnaître une nation qui mêlait la galanterie à la fureur guerrière. Peut-être pensera-t-on que ces traits n'étaient pas assez importants pour avoir place dans ce tableau rapide d'événements qui ont changé la face du monde ; mais il faut bien quelquefois retrouver l'homme dans ces récits de destructions, qui ne ressemblent que trop à l'histoire des tigres.

Après la conquête de Socotora, Alphonse de Norogna demeura pour commander dans le fort, avec une garnison de cent hommes. Acugna partit pour les Indes, et Albuquerque pour la côte d'Arabie. Ce dernier avait sept vaisseaux et quatre cent soixante hommes. C'est avec cette petite flotte qu'après avoir pris et pillé plusieurs villes du royaume qui tire son nom de l'île d'Ormuz, il osa former le projet de se rendre maître de la capitale du même nom, défendue par trente mille hommes et par quatre cents vaisseaux. Ormuz était depuis long temps une dépendance de la couronne de Perse, dont ses rois étaient tributaires. Elle est située à l'entrée du golfe Persique ; son port est célèbre et fréquenté. Seif-Eddin y régnait alors, et son ministre Khoja-Atar ne manquait ni de talent ni de fermeté. L'audacieux Albuquerque alla d'abord jeter l'ancre au milieu des plus gros vaisseaux d'Ormuz, en faisant une décharge de toute son artillerie. Le rivage fut aussitôt couvert d'une multitude d'hommes, l'amiral portugais envoya quelques uns de ses gens vers le bâtiment le plus considérable de la flotte, qui paraissait porter l'amiral. Le capi-

taine du vaisseau consentit à venir apprendre les intentions des Portugais. Albuquerque lui déclara qu'il avait ordre du roi son maître de prendre le roi d'Ormuz sous sa protection, et de lui accorder la permission d'exercer le commerce dans ces mers, à condition qu'il promît de payer tribut au roi de Portugal; mais que, s'il balançait sur cette proposition, il devait s'attendre à toutes les conséquences d'une sanglante guerre. C'est à ce point que les prospérités des Portugais avaient changé leur langage. C'étaient eux d'abord qui demandaient aux rois de l'Inde la permission de commercer dans leurs états; à présent, c'est un sujet du roi de Portugal qui permet au roi d'Ormuz de faire le commerce dans les mers qui environnent son île, et qui lui impose un tribut, comme autrefois Rome permettait aux rois de régner chez eux, à condition qu'ils lui seraient soumis. On ne peut nier que les Portugais ne soient le seul peuple qui rappelle, dans l'histoire de ses conquêtes, ce caractère à la fois imposant et odieux, cet éclat de domination et ce faste de tyrannie qu'ont eus long-temps les Romains dans une partie du monde connu. L'offre de la protection d'Albuquerque était le comble des outrages. Jamais l'insultante audace de la supériorité n'avait été portée plus loin. Après avoir tenu ce langage, il fallait être sûr de vaincre, et la victoire fut aussi étonnante que l'insulte. Les Portugais combattaient avec le fer et le feu; la mer était teinte de sang. Trente bâtiments enflammés, formant un épouvantable incendie, éclairaient au loin toute la côte, et montraient sur le rivage et sur les murs de la ville la foule des habitants d'Ormuz, qui, à la vue de leur désastre, se livraient à la consternation et au désespoir. Les Portugais n'avaient perdu que dix hommes. Le ministre envoya demander la paix, se soumit à payer un tribut annuel de quinze mille écus, et accorda le terrain nécessaire pour bâtir un fort.

Mais Albuquerque, trop supérieur à ses ennemis, en trouva de plus dangereux dans les compagnons de ses victoires. Le commandement du fort que l'on élevait fut un objet de jalousie et de discorde parmi ses capitaines. L'adroit Atar, instruit de ses dispositions, sut en profiter habilement. Ses profusions lui attachèrent quelques soldats portugais, dont l'un, qui était fondeur, lui fit quelques pièces de canon, et corrompirent trois capitaines, qui se séparèrent d'Albuquerque, sous prétexte qu'il s'obstinait à bâtir un fort qu'il était impossible de conserver. Le mécontentement gagna les officiers et les soldats. Au milieu de tant de contrariétés, l'intrépide Albuquerque dispersait un corps auxiliaire qu'un petit souverain du canton de la Perse envoyait au roi d'Ormuz: il pillait et brûlait les villes de Kismis et de Kalhât; il prenait la ville de Mascat, dont il ruina le commerce pour le transporter à Ormuz: il allait lui-même porter des provisions à la garnison de Socotora,

pressée par la disette, et ces provisions étaient autant de prises faites sur les vaisseaux ennemis. Enfin, de retour devant Ormuz, il tenta de l'emporter; mais il avait trop peu de forces. Il eut le chagrin de voir le fort qu'il avait commencé, fini par Atar, servir contre les Portugais. Il tua beaucoup de monde aux ennemis, mais il fallut renoncer à son entreprise.

Cependant un nouvel adversaire menaçait les Portugais. De tous les princes dont le commerce était traversé ou ruiné par les nouveaux conquérants de l'Inde, le plus intéressé à les combattre était le soudan d'Égypte, qui recevait, par la mer Rouge et par le Nil, toutes les marchandises des Indes, que les nations occidentales venaient chercher au port d'Alexandrie. Ce soudan que nous appelons, dans nos histoires européennes, Campson Gauri, se nommait Kamset-el-Gauri. Mir Hossein, amiral d'Égypte, avait mis en mer une flotte régulière de douze vaisseaux, montés de quinze cents hommes, et bien autrement redoutable que tous les petits bâtiments des rois de l'Afrique et de l'Inde. Le bois qui avait servi à la construction de cette flotte avait été coupé dans les montagnes de Dalmatie, du consentement des Vénitiens, qui, de tout temps attachés au commerce de l'Égypte, regardaient les Portugais comme leurs véritables ennemis, et les Égyptiens comme leurs alliés, tant l'intérêt est plus puissant que la religion pour unir ou séparer les hommes! La flotte d'Égypte fit voile vers Diu, où Malek-laz commandait pour le roi de Cambaye, allié des Portugais, mais allié infidèle et très mal intentionné. Lorenzo, fils du vice-roi Almeyda, qui avait reçu de son père une très sévère réprimande pour n'avoir pas attaqué une flotte du samorin, près de Daboul, dans un lieu qui avait paru peu favorable, impatient de réparer sa faute, combattit avec fureur pendant un jour et une nuit. Mais Malek-laz, étant sorti tout à coup du port de Diu avec une flotte nombreuse, mit le désordre dans celle des Portugais. Lorenzo fut tué et son vaisseau coulé à fond. La perte des ennemis était bien plus considérable; mais la disgrâce de Lorenzo faisait voir que les Portugais n'étaient pas invincibles, et l'on avait été forcé de se retirer vers Cochin. C'était l'ouvrage du Maure Malek-laz, qui, né dans l'esclavage, était parvenu au rang de commandant de Diu. Ce Maure avait du courage et de l'habileté, et fut un des plus dangereux ennemis des Portugais.

Almeyda apprit la mort de son fils avec fermeté, et le vengea avec barbarie. Il recevait dans le même moment un renfort de Lisbonne. Une flotte de dix-sept vaisseaux venait d'entrer dans la mer des Indes. A la tête de ces forces le vice-roi vint assiéger Daboul, une des villes les plus renommées de la côte de Malabar, et qui appartenait au roi de Décan. Elle fut emportée d'assaut, et abandonnée à la fureur du soldat; tout fut passé au fil de l'epée, et la ville et les bâtiments qui étaient dans le port furent la proie des flammes.

Almeyda, vainqueur et poursuivant sa vengeance, vint attaquer, devant Diu, la flotte de Mir Hossein, réunie avec les vaisseaux de Malek-Iaz. Rien ne put résister à l'impétuosité des Portugais. Mir Hossein, blessé en combattant avec la bravoure la plus déterminée, fut porté dans une chaloupe au rivage, et se retira près du roi de Cambaye. Le carnage fut sans bornes et le butin sans prix. Les historiens portugais reprochent eux-mêmes aux vainqueurs un excès de cruauté : on peut les en croire sur leur parole. Remarquons en même temps que l'on trouva sur la flotte des Maures beaucoup d'ouvrages latins, italiens et portugais, témoignages des études et des connaissances de ce peuple que des barbares usurpateurs osaient traiter de barbare.

Quoique la flotte du roi de Cambaye n'eût agi que par ses ordres et par ceux de Malek-Iaz, cependant le vice-roi, qui ne voulait pas grossir le nombre des ennemis du Portugal, se contenta du désaveu et des soumissions de ce prince et de son ministre. Ce dernier avait eu la précaution politique de ne pas se trouver au combat, et envoya même complimenter le vainqueur, assurant qu'il n'avait pas été le maître de séparer sa flotte de celle du soudan d'Égypte. On renouvela le traité. Le royaume de Chaül, entre Cambaye et Cochin, se soumit aussi volontairement à payer un tribut au Portugal.

Almeyda, en prenant Daboul et en battant le soudan d'Égypte, s'était emparé d'une gloire qui devait légitimement appartenir à son successeur. La flotte qui était venue se joindre à lui portait l'ordre de remettre le commandement entre les mains d'Albuquerque, nommé vice-roi des Indes; mais Almeyda ne voulut céder à personne le soin de venger son fils, et donna le dangereux exemple de retenir le commandement au delà du terme prescrit, exemple qui ne fut que trop imité par la suite et qui causa plus d'une fois de funestes querelles. Almeyda alla plus loin : Albuquerque réclamant ses droits vec la hauteur qui lui était naturelle, il osa le faire arrêter et l'envoyer prisonnier à Cananor; le fier Albuquerque fut mis dans les fers. Il semble que ce dût être le sort de presque tous ces conquérants, d'essuyer cette humiliation. Colomb, à qui l'on devait un nouveau monde, avait reçu en Espagne le même traitement. Le fameux Cortez ne fut guère mieux récompensé. Le même sort attendait peut-êre Almeyda à Lisbonne; mais la mort l'y déroba. Il était parti de Cochin, après que Ferdinand de Coutinho, venu de Portugal avec treize vaisseaux et des pouvoirs extraordinaires, eut établi Albuquerque dans la place de vice-roi. Au moment de son départ, les magiciens du pays lui déclarèrent qu'il ne passerait pas le cap de Bonne-Espérance. Il le passa pourtant; mais ayant relâché à la baie de Saldagna, qui en est à peu de distance, il prit querelle avec quelques nègres du pays, et fut tué.

Nous voici à l'époque des plus grandes conquêtes et des plus considérables établissements des Portugais. Albuquerque se voyait à la tête de la flotte la plus puissante qui eût encore paru dans ces mers avec le pavillon de Portugal. Il avait trente vaisseaux, chargés de dix-huit cents hommes, et d'une multitude d'Indiens que l'espoir du pillage avait attirés sous ses enseignes : car, dans tout gouvernement despotique, il n'y a point de patrie, et l'on appartient à celui qui paie le mieux. Les Européens établis dans les Indes ont toujours eu et ont encore dans leurs troupes beaucoup de naturels du pays, qui servent fort bien tant qu'on les paie, et s'en vont dès qu'il n'y a plus d'argent. Albuquerque, qui n'avait pas oublié ses ressentiments contre le samorin, tourna d'abord ses armes contre Calicut. La ville fut prise, et les vainqueurs y mirent le feu. Mais le vice-roi ayant reçu deux blessures dangereuses et perdu son lieutenant Coutinho, les Portugais, qui d'ailleurs avaient éprouvé une vigoureuse résistance, furent obligés de retourner à Cochin. On croyait qu'Albuquerque, dès qu'il serait guéri de ses blessures, courrait achever la conquête de Calicut; mais un pirate, nommé Timoia, lui inspira d'autres desseins. Il lui fit une telle peinture des richesses de Goa, que l'avidité l'emporta sur la vengeance. Ticuarin ou Goa est une île d'environ neuf lieues de tour, sur la côte de Canara, vers le 15e degré de latitude nord; l'eau y est excellente, l'air fort sain, le terroir agréable et fertile. Elle avait été prise par les conquérants mogols, qui avaient rebâti la capitale. Tous ces pays, soumis au commencement du quinzième siècle par les Tartares venus du nord, avaient secoué le joug, et s'étaient partagés en souverainetés particulières. Goa est une dépendance du royaume que les Indiens nommaient Visapour, et que les Mogols avaient nommé Decan. Albuquerque s'en rendit maître, et en fit le boulevart de la domination portugaise. Le butin fut immense; on s'empara de tous les Maures de l'île. Le vice-roi jeta les fondements d'un fort qu'il appela *Manuel*; il reçut des ambassadeurs de tous les princes alliés du Portugal, et fit battre de la monnaie de cuivre et d'argent. Quatre cents Portugais demeurèrent attachés à la défense du fort, avec cinq mille Indiens, commandés par Timoia, qui avait contribué à la prise de la ville.

Une conquête non moins importante fut celle de Malacca, dans l'ancienne Chersonèse d'or, vis-à-vis l'île de Sumatra, à 2 degrés de latitude nord; c'était le plus grand marché de l'Inde; son port était toujours rempli d'une multitude de vaisseaux. La ville, bâtie par des pêcheurs, et d'abord tributaire de Siam, avait été depuis habitée par les Malais. Mohammed, prince maure, y régnait, et le roi de Pahang lui avait fourni de puissants secours. Les Portugais n'avaient point encore rencontré de résistance plus opiniâtre, ni fait de conquête qui leur eût coûté davantage. Jamais aussi ils ne versèrent plus de

sang. Le massacre dura neuf jours, jusqu'à ce qu'il ne restât pas un seul Maure dans la ville, il fallut la repeupler d'étrangers et de Malais. On y bâtit une église, et un fort nommé *Hermosa*. Le roi s'était retiré, avec sa famille, dans des bois impénétrables, dont le pays est couvert.

Albuquerque fut alors au faîte de la grandeur. Les rois de Siam et de Pégou, dans la presqu'île au delà du Gange, de Narsinga, près de la côte de Coromandel, et de Visapour, recherchèrent son alliance; le samorin consentit à laisser bâtir un fort qui devait dominer Calicut. Les lieutenants du vice-roi découvraient dans le même temps les Moluques. Lui-même conduisit dans la mer Rouge la première flotte portugaise qui eût encore passé le détroit de Babelmandel. Il échoua, il est vrai, devant Aden; mais s'étant présenté devant Ormuz, il trouva que la terreur de son nom lui avait tout soumis par avance. Le roi d'Ormuz renouvela le traité qui mettait son pays sous la protection du Portugal; on rendit aux Portugais le fort qu'ils avaient commencé, et qu'ils achevèrent; pour comble d'insulte, Albuquerque força le roi d'Ormuz de lui donner l'artillerie de sa capitale pour défendre le fort. Il reçut avec toute la pompe d'un souverain les ambassadeurs d'Ismael, roi de Perse, qui lui envoyait des présents. Mais au milieu de tant de gloire et de prospérité, sa santé, altérée par les fatigues, s'affaiblissait de jour en jour. Des ordres de sa cour qui, pour toute récompense de ses services, le rappelaient à Lisbonne et lui donnaient un successeur, lui portèrent une atteinte plus dangereuse que ses maladies. Il reçut ces ordres comme il retournait dans l'Inde pour y rétablir sa santé. Il se permit à peine quelques plaintes; mais étouffant la douleur qui les lui arrachait, il tomba dans une profonde mélancolie, dont il ne sortit qu'en rendant le dernier soupir. Il mourut à Goa, le 16 décembre 1515, dans la soixante-troisième année de son âge. Les Portugais n'avaient point eu dans l'Inde de commandant qui eût fait de si grandes choses, et depuis ils n'en eurent point qui l'égalât.

Le gouvernement d'Albuquerque avait été l'époque où la puissance portugaise était montée à son comble. Après sa mort, la décadence se fit sentir. Il n'était pas possible que tant de richesses n'allumassent la cupidité, et que tant d'élévation ne produisît l'orgueil et la tyrannie. Les cruautés atroces et l'insolent brigandage des commandants et des soldats rendirent le nom portugais exécrable sur toutes ces côtes. Les révoltes furent fréquentes, et les Indiens furent quelquefois vengés.

Cependant, malgré de nombreux revers, ils n'avaient rien perdu de leur activité entreprenante. Edouard Coello et Peres d'Andrada pénétrèrent dans les mers de l'Asie, l'un jusqu'à Siam, et l'autre jusqu'à Canton, port de la Chine. Mais ayant osé braver à Canton les ordres de l'empereur [illegible]

une imprudence inexcusable, ayant même poussé l'arrogance jusqu'à faire élever une potence dans l'île de Ta-mou, vis-à-vis Canton, les Portugais furent tous massacrés. Ils furent chassés de Calicut par le samorin, et obligés de démolir eux-mêmes leur fort et de l'abandonner. Attaqués à la fois dans toutes leurs possessions, ils étaient souvent réduits aux plus déplorables extrémités; mais ils soutenaient et réparaient même avec une intrépidité admirable les revers que leur attiraient leur orgueil et leur avarice. L'esprit de découverte et de conquête subsistait encore, et mêlant l'héroïsme au brigandage, il s'étendait du fond de la mer Rouge, où l'on soumettait les îles de Maçoua et Dahlac, jusqu'au détroit de la Sonde, à l'extrémité de l'océan Indien, où l'on subjuguait Java; il apercevait la grande ville de Bornéo; de là, passant au delà de l'île Célèbes, il conduisait les Portugais jusqu'au vaste archipel des Philippines, où il leur montrait Mindanao. Il n'y avait plus qu'un pas à faire jusqu'aux îles du Japon pour avoir embrassé toute l'Asie et parcouru les mers qui baignent cette vaste partie du monde à l'ouest, au sud et à l'est. Antoine de Mota, François Zeimoto et Antoine de Peixoto, faisant voile vers la Chine en 1542, furent jetés par la tempête dans l'île de Niphon, nommée par les Chinois Jepucen, d'où les Européens ont formé le nom de Japon. Ce fut là le terme des découvertes des Européens, du côté de l'orient. Vers cette époque de 1540, les Portugais dominaient par le commerce et par les armes sur quatre mille lieues de côtes, depuis le cap de Bonne-Espérance, au sud de l'Afrique, jusqu'au cap de Lingpô, à l'extrémité orientale de l'Asie, sans y comprendre la mer Rouge et le golfe Persique, où ils avaient le fort de Mékran et Ormuz. On conçoit facilement quelles prodigieuses richesses le roi de Portugal puisait dans ces nombreuses possessions, et quels gains immenses procuraient aux commandants des vaisseaux les prises continuelles que l'on faisait dans toute l'étendue de ces mers, où régnait leur pavillon. Mais cette vaste puissance fut détruite presque aussi promptement qu'elle avait été formée. La domination tyrannique des Portugais, et la haine qu'elle inspirait, fournirent aux nations rivales, à qui la route d'Europe aux Indes devint bientôt familière, les moyens de s'élever sur les ruines des premiers conquérants.

Le détail de ces révolutions et de ces conquêtes appartient à l'histoire, et n'entre point dans notre plan. Nous avons jeté un coup d'œil rapide sur les exploits des Portugais dans l'Inde, parce qu'ils sont nécessairement liés à leurs découvertes maritimes, et qu'il semble que le même courage ait animé ces peuples lorsqu'ils bravaient tous les dangers d'une mer inconnue, et lorsqu'ils défiaient des multitudes d'Indiens. Le goût des aventures et des entreprises extraordinaires, reste de ces mœurs de chevalerie qui avaient long-

temps régné dans l'Europe, paraît s'être joint alors à la soif de l'or, qui, toute puissante qu'elle est, n'aurait pas suffi peut-être pour engager et soutenir ces intrépides navigateurs dans ces courses immenses qui sont sans contredit le plus bel effort de l'audace et de la patience humaine. Elles sont moins étonnantes aujourd'hui que l'expérience a diminué les dangers en augmentant les lumières, et que les établissements multipliés dans ces mers offrent des relâches et des secours que n'avaient point les premiers vaisseaux qui ont couru sans guides dans ces espaces inconnus. C'est ici surtout que les premiers pas sont véritablement admirables, et méritent une gloire unique. L'antiquité n'a rien connu de si grand; mais elle a eu le talent de relever de petites choses, et Vasco de Gama méritait mieux qu'Ulysse d'être le héros d'une Odyssée. Camoëns n'était pas sans génie, mais il fallait pour son sujet d'autres pinceaux que les siens. Il fallait ce ton de grandeur et d'élévation naturel à Homère, et le mérite de Camoëns est d'avoir égalé, dans quelques épisodes, l'imagination et l'intérêt qui animent le style de Virgile. Le sujet de Camoëns est encore à traiter, et le poète qui le remplirait serait aussi supérieur aux chantres de la Grèce et de Rome, que le passage du cap des Tempêtes et la conquête des Indes sont au dessus des voyages d'Ulysse et d'Énée.

TAVERNIER.

Voyage a Golconde.

Golconde. Climat. Habitants. Castes. Bramines. Bayaderes. Temple de la Petite-Vérole. Mariages. Funérailles.

Jean-Baptiste Tavernier, l'un de nos plus célèbres voyageurs, était né en 1605 à Paris, où son père, natif d'Anvers, était venu s'établir pour y faire le commerce des cartes géographiques. Les curieux qui venaient en acheter chez lui s'y arrêtant quelquefois à discourir sur les pays étrangers, l'inclination naturelle du jeune Tavernier pour les voyages ne fut pas moins échauffée par leurs discours que par la vue de tant de cartes. Aussi commença-t-il à s'y livrer dès sa plus tendre jeunesse. On apprendra, par son exemple, que l'ardeur et l'industrie peuvent conduire à la fortune avec fort peu de secours. Il gagna dans ses voyages d'Orient des biens si considérables par le commerce des pierreries, qu'à son retour, en 1668, après avoir été anobli par Louis XIV, il se vit en état d'acheter la baronnie d'Aubonne, au canton de Berne, sur les bords du lac de Genève. Cependant la malversation d'un de ses neveux, auquel il avait confié la direction d'une cargaison de deux cent vingt-deux mille livres, dont il espérait tirer au Levant plus d'un million de profit, jeta ses affaires dans un si grand désordre que, pour payer ses dettes, ou pour se mettre en état de former d'autres entreprises, il vendit cette terre à M. Du Quesne, fils aîné d'un de nos grands hommes de mer. Ensuite, s'étant mis en chemin dans l'espérance de réparer ses pertes par de nouveaux voyages, il mourut à Moscou, dans le cours du mois de juillet 1689, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Il avait recueilli beaucoup d'observations dans six voyages qu'il avait faits, pendant l'espace de quarante ans, en Turquie, en Perse et aux Indes; mais un si long commerce avec les étrangers lui avait fait négliger sa langue naturelle jusqu'à le mettre hors d'état de dresser lui-même ses relations, qui ont été redigées par différents écrivains.

Le royaume de Golconde prend son nom de la ville de Golconde, qui en



est la capitale, et que les Persans et les Mogols ont nommée Haïderabad. On ne trouve dans aucun voyageur l'exacte mesure de son étendue, et les itinéraires de Tavernier ne peuvent donner là-dessus que des lumières d'autant plus imparfaites, que diverses révolutions y ont apporté beaucoup de changements; mais en général c'est un pays dont on vante la fertilité. Il produit abondamment du riz et du blé, toutes sortes de bestiaux et de volailles, et les autres nécessités de la vie. On y voit beaucoup d'étangs qui sont remplis de bon poisson, surtout d'une espèce d'éperlans fort délicats.

Le climat est très sain. Les habitants divisent leurs années en trois saisons. Mars, avril, mai et juin font l'été : car, dans cet espace, non seulement l'approche du soleil cause beaucoup de chaleur, mais le vent, qui semblerait devoir la tempérer, l'augmente à l'excès; il y souffle ordinairement vers le milieu de mai un vent d'ouest qui échauffe plus l'air que le soleil même. Dans les chambres les mieux fermées, le bois des chaises et des tables est si ardent qu'on n'y saurait toucher et qu'on est obligé de jeter continuellement de l'eau sur le plancher et sur les meubles. Mais cette ardeur excessive ne dure que six ou sept jours, et seulement depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures après midi; il s'élève ensuite un vent frais qui la tempère agréablement. Ceux qui ont la témérité de voyager pendant ces extrêmes chaleurs sont quelquefois étouffés dans leurs palanquins. Elles dureraient pendant tous les mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, si les pluies continuelles qui tombent alors en abondance ne rafraîchissaient l'air et n'apportaient aux habitants le même avantage que les Égyptiens reçoivent du Nil. Leurs terres étant préparées par cette inondation, ils y sèment leur riz et leurs autres grains, sans espérer d'autres pluies avant la même saison de l'année suivante. Ils comptent leur hiver aux mois de décembre, de janvier et de février; mais l'air ne laisse pas d'être alors aussi chaud qu'il est au mois de mai dans les provinces septentrionales de France : aussi les arbres de Golconde sont-ils toujours verts et toujours chargés de fruits mûrs. On y fait deux moissons de riz. Il se trouve même des terres qu'on sème trois fois.

Les habitants de Golconde sont presque tous de belle taille, bien proportionnés, et plus blancs de visage qu'on ne saurait se l'imaginer d'un climat si chaud. Il n'y a que les paysans qui soient un peu basanés. Leur religion est un mélange d'idolâtrie et de mahométisme. Ceux qui sont attachés à la secte de Mahomet ont adopté la doctrine des Persans; les idolâtres suivent celle des bramines.

Quoique l'usage fasse donner à présent le nom de Golconde à la capitale du royaume, elle se nomme proprement Bagnagar. Golconde est une forteresse qui en est éloignée d'environ deux lieues, où le roi fait sa résidence ordinaire,

et qui n'a pas moins de deux lieues de circuit. La ville de Bagnagar fut commencée par le bisaïeul du monarque qui occupait le trône pendant le voyage de Tavernier, à la sollicitation d'une de ses femmes qu'il aimait passionnément, et qui se nommait Nagar. Ce n'était auparavant qu'une maison de plaisance où l'on entretenait de fort beaux jardins pour le roi. En y jetant les fondements d'une grande ville, il lui fit prendre le nom de sa femme : car Bag-Nagar signifie le jardin de Nagar. On y rencontre à peu de distance quantité de grandes roches, qui ressemblent à celles de la forêt de Fontainebleau. Une grande rivière baigne les murs du côté du sud-ouest, et va se jeter proche de Mazulipatan, dans le golfe de Bengale; on la passe à Bagnagar sur un grand pont de pierre dont la beauté ne le cède guère à celle du Pont-Neuf de Paris. La ville est bien bâtie et de la grandeur de celle d'Orléans. On y voit plusieurs belles et grandes rues, mais qui, n'étant pas mieux pavées que toutes les villes de Perse et des Indes, sont fort incommodes en été par le sable et la poussière dont elles sont remplies.

Dans un endroit de la ville, dit Tavernier, on voit une pagode commencée depuis cinquante ans, et demeurée imparfaite, qui sera la plus grande de toutes les Indes, s'il arrive jamais qu'elle soit achevée. On admire surtout la grandeur des pierres. Celle de la niche, qui est l'endroit où doit se faire la prière, est une roche entière, d'une si prodigieuse grosseur, que cinq ou six cents hommes ont employé cinq ans à la tirer de la carrière, et qu'il a fallu quatorze cents bœufs pour la traîner jusqu'à l'édifice. Une guerre du roi de Golconde et du Mogol a fait suspendre ce bel ouvrage, qui aurait passé, suivant Tavernier, pour le plus merveilleux monument de toute l'Asie.

Le peuple de Golconde est divisé en quarante-quatre tribus, et cette division sert à régler les rangs et les prérogatives. La première tribu est celle des bramines, qui sont les prêtres du pays et les docteurs de la religion dominante. Ils entendent si bien l'arithmétique, que les mahométans même les emploient pour leurs comptes. Leur méthode est d'écrire avec une pointe de fer sur des feuilles de palmier. Ils tiennent par tradition, de leurs ancêtres, les secrets de la médecine et de l'astrologie, qu'ils ne communiquent jamais aux autres tribus. L'Anglais Méthold vérifia, par diverses expériences, qu'ils n'entendent pas mal le calcul des temps et la prédiction des éclipses. C'est par l'exercice continuel de ces connaissances qu'ils ont si bien établi leur réputation dans toutes les Indes, qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés. Mais rien n'a tant servi à la relever que l'honneur qu'ils ont eu de donner deux rois de leur race, l'un à Calicut et l'autre à la Cochinchine.

Après eux, la tribu des Famgams tient le second rang. C'est un autre ordre de prêtres, qui observent les cérémonies des bramines, mais qui ne prennent

point d'autre nourriture que du beurre, du lait et toutes sortes d'herbages, à l'exception des ognons, auxquels ils ne touchent jamais, parce qu'il s'y trouve certaines veines qui paraissent avoir quelque ressemblance avec du sang.

Les Comitis, qui composent la troisième tribu, sont des marchands dont le principal commerce est de rassembler les toiles de coton, qu'ils revendent en gros, et de changer les monnaies. Leur habileté va si loin dans les changes qu'à la seule vue d'une pièce d'or ils parient d'en connaître la valeur à un grain près.

La tribu de Campovero, qui suit immédiatement, est composée de laboureurs et de soldats. C'est la plus nombreuse; elle ne rejette l'usage d'aucune sorte de viande, à l'exception des bœufs et des vaches; mais elle regarde comme un si grand excès d'inhumanité de tuer des animaux dont l'homme reçoit tant de services, que le plus indigent de cet ordre n'en vendrait pas un pour la plus grosse somme aux étrangers qui les mangent, quoique entre eux ils se les vendent pour quatre francs ou cent sous.

La tribu suivante est celle des femmes de débauche, dont on distingue deux sortes : l'une, de celles qui ne se prostituent qu'aux hommes d'une tribu supérieure; l'autre, des femmes communes qui ne refusent leurs faveurs à personne. Elles tiennent cette infâme profession de leurs ancêtres, qui leur ont acquis le droit de l'exercer sans honte. Les filles de leur tribu qui ont assez d'agréments pour n'être pas rebutées de l'autre sexe sont élevées dans l'unique vue de plaire; les plus laides sont mariées à des hommes de la même tribu, dans l'espérance qu'il naîtra d'elles des filles assez belles pour réparer la disgrâce de leurs mères. On fait apprendre aux plus jolies le chant, la danse, et tout ce qui peut leur rendre le corps souple. Elles prennent des postures qu'on croirait impossibles. « J'ai vu, dit Méthold, une fille de huit ans lever une de ses jambes aussi droit par dessus la tête que j'aurais pu lever mon bras, quoiqu'elle fût debout, et soutenue seulement sur l'autre. Je leur ai vu mettre les plantes des pieds sur leur tête. » Tavernier dit : « Il y a tant de femmes publiques dans la capitale, dans ses faubourgs et dans la forteresse, qu'on en compte ordinairement plus de vingt mille sur les rôles du déroga. Elles ne paient point de tribut; mais elles sont obligées, tous les vendredis, de venir en certain nombre, avec leur intendante et leur musique, se présenter devant le balcon du roi. Si ce prince s'y trouve, elles dansent en sa présence, et s'il n'y est pas, un eunuque vient leur faire signe de la main qu'elles peuvent se retirer. Le soir, à la fraîcheur, on les voit devant les portes de leurs maisons, qui sont de petites huttes, et quand la nuit vient, elles mettent pour signal à la porte une chandelle ou une lampe allumée. C'est alors

qu'on ouvre aussi toutes les boutiques où l'on vend le tari. On l'amène de cinq ou six lieues dans des outres, sur des chevaux qui en portent un de chaque côté, et qui vont le grand trot. Le roi tire de l'impôt qu'il met sur le tari un revenu considérable, et c'est principalement dans cette vue qu'il permet tant de femmes publiques, parce qu'elles en occasionnent une grande consommation. Ces femmes ont tant de souplesse que, lorsque le roi qui règne présentement voulut aller voir la ville de Masulipatan, neuf d'entre elles représentèrent bien la figure d'un éléphant. Quatre faisaient les quatre pieds, quatre autres le corps, et une la trompe; et le roi, monté dessus comme sur un trône, fit de la sorte son entrée dans la ville.»

Les orfèvres, les charpentiers, les maçons, les marchands en détail, les peintres, les selliers, les barbiers, les porteurs de palanquins, en un mot, toutes les professions qui servent aux usages de la société, font autant de tribus qui ne s'allient jamais entre elles, et qui n'ont pas d'autre relation avec les autres que celles de l'intérêt et des besoins mutuels.

La dernière est celle des piriaves. Cette malheureuse espèce de citoyens n'est reçue dans aucune autre tribu; elle n'a pas même la permission de demeurer dans les villes. Le plus vil artisan d'une tribu supérieure qui aurait touché par hasard un piriave serait obligé de se laver aussitôt. Leur fonction est de préparer les cuirs, de faire des sandales, et d'emballer les marchandises.

Malgré cette odieuse différence, toutes les tribus ont la même religion et les mêmes temples, car le mahométisme n'a guère trouvé de faveur qu'à la cour. Ces temples sont ordinairement fort obscurs, et n'ont pas d'autre lumière que celle qu'ils reçoivent par les portes, qui demeurent toujours ouvertes. Chacun y choisit son idole. Ils servent aussi de retraite à ceux qui voyagent. Méthold fut obligé de se loger un jour dans le temple de la Petite-Vérole, dont l'idole principale représentait une grande femme maigre, avec deux têtes et quatre bras. Le fondateur de cet édifice lui raconta que, cette maladie s'étant répandue dans sa famille, il avait fait vœu de lui bâtir un temple, et qu'elle avait cessé aussitôt. Les plus dévots, s'ils sont moins riches, lui font un autre vœu. Méthold fut témoin du zèle avec lequel il s'exécute. On fait à l'adorateur deux ouvertures avec un couteau dans les chairs des épaules, et l'on y passe les pointes de deux crocs de fer. Ces crocs tiennent au bout d'une solive posée sur un essieu, qui est porté par deux roues de fer, de sorte que la solive a son mouvement libre. D'une main, l'adorateur tient un poignard, de l'autre une épée. On l'élève en l'air, et, dans cet état, on lui fait faire un quart de lieue de chemin par le mouvement des roues. Pendant cette procession, il fait mille différents gestes avec ses mains. Méthold, qui en vit successivement accro-

cher quatorze à la solive, s'étonna que la pesanteur du corps ne fît pas rompre la peau par laquelle il est attaché. Cette douleur n'arrache aucune marque d'impatience à ceux qui la souffrent. On met un appareil sur leurs plaies; ils retournent chez eux dans un triste état, mais consolés par le respect et l'admiration des spectateurs.

Le droit de marier les enfants appartient aux pères et aux mères, qui leur choisissent toujours un parti dans la même tribu, et le plus souvent dans la même famille, car ils n'ont aucun égard pour les degrés de parenté. Ils ne donnent rien aux filles en les mariant; le mari est même obligé de faire quelque présent au père. On marie les garçons dès l'âge de cinq ans, et les filles à l'âge de trois ans; mais on suit les lois de la nature pour la consommation. Elle est fort avancée dans un climat si chaud, et Méthold a vu des filles devenir mères avant l'âge de douze ans. La cérémonie du mariage consiste à promener les deux époux dans un palanquin, par les rues et les places publiques. A leur retour, un bramine étend un drap sous lequel il fait passer une jambe au mari, pour presser de son pied un celui de la jeune épouse, qui est dans le même état. Si le mari meurt avant sa femme, la veuve n'a jamais la liberté de se remarier, sans excepter celles dont le mariage n'a point été consommé. Leur condition devient fort malheureuse. Elles demeurent renfermées dans la maison de leur père, dont elles n'obtiennent jamais la permission de sortir, assujetties aux ouvrages les plus fatigants, privées de toutes sortes d'ornements et de plaisirs. Enfin cette contrainte est si pénible, que la plupart prennent la fuite pour mener une vie plus libre; mais elles sont obligées de s'éloigner de leur famille, dans la crainte d'être empoisonnées par leurs parents, qui se font un honneur de cette vengeance.

L'usage leur laisse indifféremment la liberté de brûler leurs morts ou de les enterrer. On jette les cendres des uns dans la rivière la plus voisine; les autres sont ensevelis les jambes croisées, c'est-à-dire dans la posture où ils s'asseyent ordinairement. Si l'on en croit la tradition du pays, les femmes étaient autrefois si livrées à la débauche qu'elles empoisonnaient leurs maris pour s'y abandonner plus librement. Ce désordre, répandu dans toutes les conditions, ne put être arrêté que par de rigoureuses lois qui obligeaient une veuve de se brûler avec son mari, sur le seul fondement qu'elle pouvait avoir procuré sa mort par l'avantage qu'elle trouvait à lui survivre. Cet usage subsiste encore dans quelques autres pays des Indes; mais, du temps de Méthold, on en avait adouci la rigueur à Golconde. La loi n'ôtait aux veuves que la liberté de se remarier, en leur laissant néanmoins celle de se brûler par un simple mouvement de tendresse, et dans l'espérance de rejoindre l'objet de leur affection. Ce motif n'a souvent que trop de force, surtout dans de jeunes

femmes, qui se voient condamnées pour le reste de leur vie aux horreurs du veuvage. On peut même conclure du récit de Méthold, non seulement que les femmes sont élevées dans des préjugés favorables à l'ancien usage, mais que toute la nation n'est pas fâchée qu'il se perpétue.

Mines de diamant.

Il nous reste à parler des mines de Golconde. Tavernier se vante d'être le premier Européen qui les ait visitées; il se trompe. Ce même anglais Méthold dont nous avons mêlé les observations avec celles de Tavernier avait fait un voyage aux mines en 1622, et nous transcrirons son récit avant celui du voyageur français.

Méthold, ayant entendu parler avec admiration d'une mine de diamant dont le roi de Golconde s'était mis en possession, et qui attirait tous les joailliers des pays voisins, ne put résister à la curiosité de la visiter. On attribuait cette découverte au hasard. Un berger, gardant son troupeau dans un champ écarté, avait donné du pied contre une pierre qui lui avait paru jeter quelque éclat. Il l'avait ramassee, et l'ayant vendue pour un peu de riz à quelqu'un qui n'en connaissait pas mieux la valeur, elle était passée de mains en mains, sans rapporter beaucoup de profit à ses maîtres, jusqu'à celle d'un marchand plus éclairé, qui, par de longues recherches, était parvenu enfin à découvrir la mine. Méthold, également curieux de voir le lieu d'où l'on tirait une si riche production de la nature, et de connaître l'ordre qui s'observait dans le travail, entreprit ce voyage avec Socore et Thomason, tous deux employés comme lui au service de la compagnie anglaise dans le comptoir de Masulipatan.

Ils employèrent quatre jours à traverser un pays désert, stérile et rempli de montagnes. Cet espace leur parut d'environ cent huit milles d'Angleterre. Ce qui les étonna d'abord fut de trouver les environs de la mine fort peuplés, non seulement par la multitude des ouvriers que le roi ne cessait d'y envoyer, mais encore par un plus grand nombre d'étrangers que l'avidité du gain attirait de toutes les contrées voisines. Les trois Anglais se logèrent dans une hôtellerie assez commode, et, pour suivre l'usage établi, ils rendirent une visite de civilité au gouverneur, Radja Ravio, qui était bramine. Le roi l'avait chargé de recevoir les droits de la couronne, et de conserver l'ordre entre quantité de nations différentes. Cet officier leur fit voir de fort beaux diamants, dont le plus précieux était de trente carats et pouvait se tailler en pointe.

Le jour suivant ils se rendirent à la mine. Elle n'est qu'à deux lieues de la ville de Golconde. Le nombre des ouvriers ne montait pas à moins de trente

mille. Les uns fouillaient la terre, les autres en remplissaient des tonneaux. D'autres puisaient l'eau qui s'amassait dans les ouvertures. D'autres portaient la terre de la mine dans un lieu fort uni, sur lequel ils l'étendaient à la hauteur de quatre ou cinq pouces, et, la laissant sécher au soleil, ils la broyaient le jour suivant avec des pierres. Ils ramassaient avec soin tous les cailloux qui s'y trouvaient. Ils les cassaient sans aucune précaution. Quelquefois ils y trouvaient des diamants. Plus souvent ils n'en trouvaient pas. Mais on assura à Méthold qu'ils connaissaient à la vue les terres qui donnaient le plus d'espérance, et qu'ils les distinguaient même à l'odeur. Il ne put douter du moins qu'ils n'eussent quelque moyen de faire cette distinction sans rompre les mottes de terre et les cailloux, car dans quelques endroits ils ne faisaient qu'égratigner un peu la terre, et dans d'autres ils fouillaient jusqu'à la profondeur de cinquante à soixante pieds.

La terre de cette mine est rouge, avec des veines d'une matière qui ressemble beaucoup à de la chaux, quelquefois blanches et quelquefois jaunes. Elle est mêlée de cailloux qui se lèvent attachés plusieurs ensemble. Au lieu d'y faire des allées et des chambres comme dans les mines de l'Europe, on creuse droit en bas et l'on fait comme des puits carrés. Méthold ne peut assurer si les mineurs s'attachent à cette méthode pour suivre le cours de la veine, ou si c'est un simple effet de leur ignorance. Mais ils ont une manière de tirer l'eau des mines qui lui paraît préférable à toutes nos machines : elle consiste à placer les uns au dessus des autres un grand nombre d'hommes qui se donnent l'eau de mains en mains. Rien n'est plus prompt que ce travail, et la diligence y est d'autant plus nécessaire que l'endroit où l'on a travaillé à sec pendant toute la nuit se trouverait le matin presque rempli d'eau.

La mine était affermée à Marcanda, riche marchand de la tribu des orfèvres, qui en payait annuellement la somme de trois cent mille pagodes, sans compter que le roi se réservait tous les diamants au dessus de dix carats. Le fermier général avait divisé le terrain en plusieurs portions carrées qu'il louait à d'autres marchands. Les punitions étaient très rigoureuses pour ceux qui entreprenaient de frauder les droits; mais cette crainte n'empêchait pas qu'on ne détournât sans cesse quantité de beaux diamants. Méthold en vit deux de cette espèce qui approchaient chacun de vingt carats, et plusieurs de dix et de douze. Mais, malgré le péril auquel on s'expose en les montrant, ils se vendent fort cher.

Cette mine est située au pied d'une grande montagne, assez proche du Chriselma, grand fleuve qui coule à l'est. Le pays est naturellement si stérile qu'il ne pouvait passer que pour un désert avant cette découverte. On admi-

rait avec quelle promptitude il s'était peuplé, et l'on y comptait alors plus de cent mille hommes, ouvriers ou marchands. Les vivres y étaient d'autant plus chers, qu'on était obligé de les y apporter de fort loin; et les maisons assez mal bâties, parce qu'on se formait des logements proportionnés au peu de séjour qu'on y devait faire. Peu de temps après, un ordre du roi fit fermer la mine et disparaître tous les habitants. On s'imagina que le dessein de ce prince était d'augmenter le prix et la vente des diamants; mais quelques Indiens mieux instruits apprirent à Methold que cet ordre était venu à l'occasion d'une ambassade du Mogol, qui demandait au roi de Golconde trois livres pesant de ses plus beaux diamants. Aussitôt que les deux cours se furent accordées, on recommença le travail, et la mine était presque épuisée lorsque Methold quitta Masulipatan.

Ce pays produit aussi beaucoup de cristal et quantité d'autres pierres transparentes, telles que des grenats, des améthystes, des topazes et des agates. Il s'y trouve beaucoup de fer et d'acier, qui se transportent en divers endroits des Indes.

On ne connaît dans le pays aucune mine d'or ni de cuivre. Il se trouve dans un seul endroit des montagnes d'une grande quantité de bézoards, qu'on tire du ventre des chèvres. Méthold parle avec admiration de la multitude de ces animaux, qu'on ne cesse pas de tuer, pour chercher ces précieuses pierres dans leurs entrailles. Quelques unes en donnent trois ou quatre, les unes longues, d'autres rondes, mais toutes fort petites. On a fait une expérience singulière sur ces chèvres. De quatre qui furent transportées à cent cinquante milles de leurs montagnes, on en ouvrit deux aussitôt après, et l'on y trouva des bézoards. On laissa passer dix jours pour ouvrir la troisième, et l'on vit à quelques marques qu'elle en avait eu. Dans la quatrième, qui ne fut ouverte qu'un mois après, on ne trouva ni bézoards, ni la moindre marque de pierre. Méthold en conclut que la nature produit dans ces montagnes quelque arbre ou quelque plante qui, servant de nourriture aux chèvres, concourt à la production du bézoard. Il ajoute à cette courte relation que la teinture, ou plutôt, dit-il, la peinture des toiles de ce pays (car les plus fines se peignent au pinceau) est la meilleure et la plus belle de toutes celles de l'Orient. La couleur dure autant que l'étoffe. On la tire d'une plante qui ne croît point dans d'autres lieux, et que les habitants nomment chay.

Le récit de Tavernier est plus étendu. Il s'était rendu dans le golfe Persique, où l'espérance du gain et sa profession de joaillier l'avaient engagé à acheter un grand nombre de perles. Il résolut d'entreprendre le voyage de Golconde, pour se fournir de ce qu'il trouverait de plus riche dans les mines de diamants et pour vendre au roi ses perles, dont la moindre était de trente-

quatre carats. Il s'embarqua le 11 mai 1652 sur un grand vaisseau du roi de Golconde, qui vient en Perse tous les ans, chargé de toiles fines et de chites, ou de toiles peintes, dont les fleurs sont au pinceau, ce qui les rend plus belles et plus chères que celles qui se font au moule. La Compagnie hollandaise s'étant accoutumée à donner aux vaisseaux des rois de l'Inde un pilote, un sous-pilote et deux ou trois canonniers, il y avait six matelots hollandais dans l'équipage du vaisseau. Les marchands arméniens et persans qui passaient aux Indes pour leur commerce y étaient au nombre de cent. On avait aussi à bord cinquante-six chevaux que le roi de Perse envoyait au roi de Golconde.

Après quelques jours de navigation il s'éleva un vent des plus impétueux. Le bâtiment, qu'on avait eu l'imprudence de laisser sécher pendant cinq mois au port de Bender-Abassi, commença bientôt à faire eau de toutes parts; et par un autre malheur, les pompes ne valaient rien. On fut obligé de recourir à deux balles de cuir de Russie qu'un marchand portait aux Indes, où ces belles peaux, qui sont très fraîches, servent à couvrir les lits de repos. Quatre ou cinq cordonniers qui se trouvaient heureusement à bord entreprirent d'en faire des seaux, qui ne tenaient pas moins d'une pipe, et rendirent un service important dans un si grand danger. A l'aide d'un gros câble auquel on attacha autant de poulies qu'il y avait de seaux, on vint à bout, dans l'espace d'une heure ou deux, de tirer toute l'eau du vaisseau, par cinq grands trous qu'on fit en divers endroits du tillac.

Le temps étant devenu plus doux, on arriva le 2 juillet au port de Masulipatan. Les facteurs anglais et hollandais y reçurent fort civilement Tavernier, et lui donnèrent plusieurs fêtes dans un beau jardin que les Hollandais ont à une demi-lieue de la ville; mais apprenant le dessein qu'il avait de se rendre à Golconde, ils l'avertirent que le roi n'achetait rien de rare ni de haut prix sans avoir consulté Mirghimola, son premier ministre et général de ses armées, qui faisait alors le siége de Gandicot, ville de la province de Carnatic, dans le royaume de Visapour. Tavernier ne balança point à prendre cette route; il acheta une sorte de voiture qui se nomme pallekis, avec trois chevaux et six bœufs, pour porter lui, ses valets et son bagage; et son départ ne fut différé que jusqu'au 21 juillet.

Nous ne le suivrons pas dans les détails du voyage, qui n'offrent rien de bien intéressant. Quelques jours avant d'atteindre le but de cette longue course, il passa dans le bourg d'Ouderot, où l'on ne voit de toutes parts que des forêts de bambous d'une hauteur égale à nos plus hautes futaies. Il s'en trouve de si épaisses, qu'elles sont inaccessibles aux hommes; mais elles sont peuplées d'une prodigieuse quantité de singes. On avait raconté à Tavernier que

les singes qui habitent un côté du chemin étaient si mortels ennemis de ceux qui occupent les forêts du côté opposé, que, si le hasard en fait passer un d'un côté à l'autre, il est étranglé sur-le-champ. Le gouverneur de Paliacate lui avait parlé du plaisir qu'il avait eu à les voir combattre, et lui avait appris comment on se procure ce spectacle. Dans tout ce canton le chemin est fermé, de lieue en lieue, par des portes et des barricades, où l'on fait une garde continuelle, avec la précaution de demander aux passants où ils vont et d'où ils viennent, de sorte qu'un voyageur y peut marcher sans crainte et porter son or à la main. L'abondance n'y règne pas moins que la sûreté, et l'on y trouve à chaque pas l'occasion d'acheter du riz. Ceux qui veulent être témoins d'un combat de singes font mettre dans le chemin cinq ou six corbeilles de riz, éloignées de quarante ou cinquante pas l'une de l'autre, et près de chaque corbeille cinq ou six bâtons de deux pieds de long et de la grosseur d'un pouce. On se retire ensuite un peu plus loin. Bientôt on voit les singes descendre des deux côtés du sommet des bambous, et sortir du bois pour s'approcher des corbeilles. Ils sont d'abord près d'une demi-heure à se montrer les dents; tantôt ils avancent, tantôt ils reculent, comme s'ils appréhendaient d'en venir au choc. Enfin les femelles, qui sont plus hardies que les mâles, surtout celles qui ont des petits, qu'elles portent entre leurs bras, comme une femme porte son enfant, s'approchent d'une proie qui les tente, et mettent la tête dans les corbeilles. Alors les mâles du parti opposé fondent sur elles, et les mordent sans ménagement. Ceux de l'autre côté s'avancent aussi pour soutenir leurs femelles, et la mêlée devenant furieuse, ils prennent les bâtons qu'ils trouvent près des corbeilles, avec lesquels ils commencent un rude combat. Les plus faibles sont obligés de céder; ils se retirent dans les bois, estropiés de quelque membre, ou la tête fendue, tandis que les vainqueurs, demeurant maîtres du champ de bataille, mangent avidement le riz. Cependant, lorsqu'ils sont à demi rassasiés, ils souffrent que les femelles du parti contraire viennent manger avec eux.

Tavernier, se disposant à partir pour Golconde, se rendit le 15 au matin à la tente du nabab Mirghimola. Sa curiosité n'y manqua pas d'exercice. Ce général était assis, les jambes croisées et les pieds nus, avec deux secrétaires près de lui. Cette posture n'eut rien de surprenant pour Tavernier, parce qu'elle est commune en Orient; non plus que la nudité des jambes et des pieds, parce que c'est l'usage des plus grands seigneurs de Golconde, surtout dans leurs appartements, où l'on ne marche que sur de riches tapis. Mais il observa que le nabab avait tous les entre-deux des doigts des pieds pleins de lettres, et qu'il en avait aussi quantité entre les doigts de la main gauche. Il en tirait tantôt de ses mains, tantôt de ses pieds, pour en dicter les répon-

ses à ses secrétaires. Lui-même il en faisait quelques unes. Lorsque les secrétaires avaient achevé d'écrire, il leur faisait lire leurs lettres. Ensuite il y appliquait son cachet de sa propre main; et c'était lui-même aussi qui les donnait aux messagers qui devaient les porter. Aux Indes, suivant la remarque de Tavernier, toutes les lettres que les rois, les généraux d'armée et les gouverneurs de province envoient par des gens de pied, arrivent beaucoup plus vite que par d'autres voies. On rencontre de deux en deux lieues de petites cabanes où demeurent constamment deux ou trois hommes gagés pour courir. Le messager qui arrive hors d'haleine jette sa lettre à l'entrée; un des autres la ramasse, et se met à courir aussitôt. Ajoutez qu'aux Indes la plupart des chemins sont comme des allées d'arbres, et que ceux qui sont sans arbres ont, de cinq en cinq cents pas, de petits monceaux de pierres que les habitants des villages voisins sont obligés de blanchir, afin que, dans les nuits obscures et pluvieuses, ces courriers puissent distinguer leur route.

Pendant que Tavernier était dans la tente, on vint avertir le nabab qu'on avait amené quatre criminels à sa porte. L'usage du pays ne permet pas de les garder long-temps en prison; la sentence suit de près la conviction du crime. Mirghimola, sans rien répondre, continua d'écrire et de faire écrire ses secrétaires; ensuite il ordonna tout d'un coup qu'on lui amenât les criminels. Après les avoir interrogés sévèrement, et leur avoir fait confesser de bouche le crime dont ils étaient accusés, il reprit ses occupations. Plusieurs officiers de son armée, qui entraient dans la tente, s'approchaient respectueusement pour lui faire leur cour. Il ne répondit à leur salutation que par un signe de tête; enfin, ce silence ayant duré près d'une heure, il leva brusquement la tête pour prononcer la sentence des quatre criminels.

Tavernier alla descendre chez Pitre Delan, jeune Hollandais, chirurgien du roi, que ce prince avait demandé instamment à Cheteur, envoyé de Batavia. Le roi de Golconde se plaignait depuis long-temps d'un mal de tête, et les médecins l'exhortaient à se faire tirer du sang en quatre endroits de la langue. Les chirurgiens du pays n'osaient entreprendre cette opération. Delan, dont on espérait un si grand service, fut attaché à la cour avec huit cents pagodes de gages. Quelques jours après le départ de l'envoyé, cet adroit jeune homme, qui avait déjà fait prendre une bonne opinion de son habileté en publiant que la saignée était le moins difficile de tous les exercices de chirurgien, fut averti que le roi était résolu de le mettre à l'épreuve; mais on lui déclara que ce prince voulait absolument que, suivant l'ordonnance des médecins il ne lui tirât que huit onces de sang, et qu'avec un maître si redoutable, il ne devait rien donner au hasard. Delan, plein de confiance en ses propres lumières, ne balança point à se laisser conduire dans une chambre du palais

par deux ou trois eunuques. Quatre vieilles femmes l'y vinrent prendre pour le mener au bain, où, l'ayant déshabillé et bien lavé, elles lui parfumèrent tout le corps, particulièrement les mains. Elles lui firent prendre une robe à la mode du pays; ensuite l'ayant mené devant le roi, elles apportèrent quatre petits plats d'or, que les médecins firent peser. Il fut averti encore qu'il devait se garder, sur sa tête, de passer les bornes de leur ordonnance. Il saigna le roi avec tant de bonheur ou d'adresse, qu'en pesant le sang avec les plats, on trouva qu'il n'en avait tiré que huit onces. Cette justesse, et la légèreté de sa main, passèrent pour des prodiges de l'art. Le monarque en fut si satisfait, qu'il lui fit donner sur-le-champ trois cents pagodes, c'est-à-dire environ sept cents écus. La jeune reine et la reine mère voulurent aussi qu'il leur tirât du sang. Tavernier, qui ne s'arrête à ce récit que pour faire connaître à nos chirurgiens ce qu'ils peuvent espérer aux Indes, s'imagine que la curiosité de le voir avait plus de part à cet empressement que le besoin de se faire saigner. C'était, dit-il, un jeune homme des mieux faits, et jamais ces deux princesses n'avaient vu un étranger de si près. Delan fut conduit dans une chambre magnifique, où les femmes qui l'avaient préparé à saigner le roi lui lavèrent encore les bras et les mains, et le parfumèrent soigneusement. Ensuite elles tirèrent un rideau, et la jeune reine allongea le bras par un trou. Il la saigna fort habilement. La reine mère n'ayant pas été moins satisfaite, il reçut une grosse somme, avec quelques pièces de brocart d'or, et ces trois opérations le mirent dans une haute faveur à la cour.

Il paraît que ce fut sous la protection de cet heureux chirurgien que Tavernier entreprit de visiter les mines de diamant. On lui conseilla de commencer par celle de Raolkonde, qui est la plus célèbre. Elle est située à cinq journées de Golconde, et à huit ou neuf de Visapour. Il n'y avait pas plus de deux cents ans qu'elle avait été découverte. Comme les souverains de ces deux royaumes étaient autrefois sujets de l'Indoustan et gouverneurs des mêmes provinces qu'ils érigèrent en royaumes après leur révolte, on a cru long-temps en Europe que les diamants venaient des terres du grand mogol.

En arrivant à Raolkonde, Tavernier alla saluer le gouverneur de la mine, qui commande aussi dans la province. C'était un mahométan, qui lui fit un accueil fort civil, et qui lui promit toutes sortes de sûretés pour son commerce : mais il lui recommanda beaucoup de ne pas frauder les droits du souverain, qui sont de deux pour cent.

Aux environs du lieu d'où l'on tire les diamants, la terre est sablonneuse et pleine de rochers et de taillis. Ces rochers ont plusieurs veines, larges tantôt d'un demi-doigt, tantôt d'un doigt entier; et les mineurs sont armés de petits fers crochus par le bout, qu'ils enfoncent dans ces veines pour en tirer le sable

sous la terre. C'est dans cette terre qu'ils trouvent les diamants. Mais, comme les veines ne vont pas toujours droit, et que tantôt elles baissent ou elles haussent, ils sont contraints de casser ces rochers pour ne pas perdre leur trace. Après les avoir ouvertes, ils ramassent la terre ou le sable, qu'ils lavent deux ou trois fois pour en séparer les diamants. C'est dans cette mine que se trouvent les pierres les plus nettes et de la plus belle eau; mais il arrive souvent que, pour tirer le sable des roches, ils donnent de si grands coups d'un gros levier de fer, qu'ils blessent le diamant et qu'ils y mettent des glaces. Lorsque la glace est un peu grande, ils clivent la pierre, c'est-à-dire qu'ils la fendent, et plus habilement que nous. Ce sont les pièces qu'on nomme faibles en Europe, et qui ne laissent pas d'être de grande montre. Si la pierre est nette, ils ne font que la passer sur la roue, sans s'amuser à lui donner une forme, dans la crainte de lui ôter quelque chose de son poids. S'il y a quelque petite glace, ou quelques petits points, ou quelque petit sable noir ou rouge, ils couvrent toute la pierre de facettes pour cacher ses défauts. Une glace fort petite se couvre de l'arête d'une des facettes. Mais les marchands aimant mieux un point noir dans une pierre qu'un point rouge, on brûle la pierre qui est tachée d'un point rouge, et ce point devient noir.

On trouve auprès de cette mine quantité de lapidaires, qui n'ont que des roues d'acier à peu près de la grandeur de nos assiettes de table. Ils ne mettent qu'une pierre sur chaque roue, qu'ils arrosent incessamment avec de l'eau, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le chemin de la pierre. Alors ils prennent de l'huile, et n'épargnent pas la poudre de diamant, qui est toujours à grand marché. Ils chargent aussi la pierre beaucoup plus que nous. Tavernier vit mettre sur une pierre cent cinquante livres de plomb. C'était à la vérité une grande pierre, qui demeura à cent trois carats après avoir été taillée; et la grande roue du moulin, qui était à notre manière, était tournée par quatre nègres. Les Indiens ne croient pas que la charge donne des glaces aux pierres.

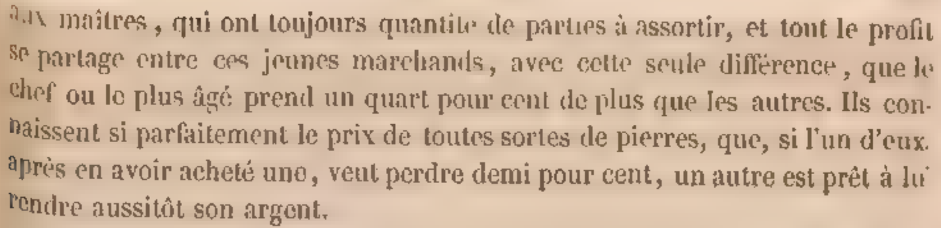
Le négoce se fait à la mine avec autant de liberté que de bonne foi. Outre ses deux pour cent, le roi tire un droit des marchands pour la permission de faire travailler à la mine. Ces marchands, après avoir cherché un endroit favorable avec les mineurs, prennent une portion de terrain, à laquelle ils emploient un nombre convenable d'ouvriers. Depuis le premier moment du travail jusqu'au dernier, ils paient chaque jour au roi deux pagodes pour cinquante hommes, et quatre pagodes s'ils en emploient cent.

Les plus malheureux sont les mineurs mêmes, dont les gages ne montent par an qu'à trois pagodes; aussi ne se font-ils pas scrupule, en cherchant dans le sable, de détourner une pierre qu'ils peuvent dérober aux yeux; et comme

ils sont nus, à la réserve d'un petit linge qui leur couvre le milieu du corps, ils tâchent adroitement de l'avaler. Tavernier en vit un qui avait caché dans le coin de son œil une pierre du poids d'un manghelin, c'est-à-dire d'environ deux de nos carats, et dont le larcin fut découvert. Celui qui trouve un pierre dont le poids est au dessus de sept ou huit manghelins reçoit une récompense, mais proportionnée à sa misère plutôt qu'à l'importance du service.

Les marchands qui se rendent à la mine pour ce riche négoce ne doivent pas sortir de leur logement; mais chaque jour, à dix ou onze heures du matin, les maîtres mineurs leur apportent des montres de diamants. Si les parties sont considérables, ils les confient aux marchands pour leur donner le temps de les considérer à loisir. Il faut ensuite que le marché soit promptement conclu, sans quoi les maîtres reprennent leurs pierres, les lient dans un coin de leur ceinture ou de leur chemise, et disparaissent pour ne revenir jamais avec les mêmes pierres, ou du moins, s'ils les rapportent, elles sont mêlées avec d'autres, qui changent absolument le marché. Si l'on convient de prix, l'acheteur leur donne un billet de la somme, pour l'aller recevoir du chéraf, c'est-à-dire d'un officier nommé pour donner et recevoir les lettres de change. Le moindre retardement au delà du terme oblige de payer un intérêt sur le pied d'un et demi pour cent par mois. Mais lorsque l'acheteur est connu, ils aiment mieux les lettres de change pour Agra, pour Golconde ou pour Visapour, et surtout pour Surate, d'où ils font venir diverses marchandises par les vaisseaux étrangers.

C'est un spectacle agréable de voir paraître tous les jours au matin les enfants des maîtres mineurs et d'autres gens du pays, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge de quinze ou seize, qui viennent s'asseoir sous un gros arbre dans la place du bourg. Chacun d'eux a son poids de diamants dans un sac pendu d'un côté de sa ceinture, et de l'autre une bourse attachée qui contient quelquefois jusqu'à cinq ou six cents pagodes d'or. Ils attendent qu'on leur vienne vendre quelques diamants, soit du lieu même ou de quelque autre mine. Quand on leur en présente un, on le met entre les mains du plus âgé de ces enfants, qui est comme le chef des autres. Il le considère soigneusement, et le fait passer à son voisin, qui l'examine à son tour; ainsi la pierre circule de main en main dans un grand silence, jusqu'à ce qu'elle revienne au premier. Il en demande alors le prix pour en faire le marché, et s'il l'achète trop cher, c'est pour son compte. Le soir, tous ces enfants font la somme de ce qu'ils ont acheté. Ils regardent leurs pierres, et les mettent à part, suivant leur eau, leur poids et leur netteté. Ils mettent le prix sur chacune, à peu près comme elles pourraient se vendre aux étrangers. Ensuite ils les portent



aux maîtres, qui ont toujours quantité de parties à assortir, et tout le profit se partage entre ces jeunes marchands, avec cette seule différence, que le chef ou le plus âgé prend un quart pour cent de plus que les autres. Ils connaissent si parfaitement le prix de toutes sortes de pierres, que, si l'un d'eux après en avoir acheté une, veut perdre demi pour cent, un autre est prêt à lui rendre aussitôt son argent.

Un jour, sur le soir, Tavernier reçut la visite d'un homme fort mal vêtu. Il n'avait qu'une ceinture autour du corps et un méchant mouchoir sur la tête. Après quelques civilités, il fit demander à Tavernier, par son interprète, s'il voulait acheter quelques rubis; et tirant de sa ceinture quantité de petits linges, il en fit sortir une vingtaine de petites pierres. Tavernier en acheta quelques unes, et ne fit pas difficulté de les payer un peu au delà de leur prix, parce qu'il jugea qu'on n'était pas venu le trouver sans avoir quelque chose de plus précieux à lui offrir. En effet, l'Indien, l'ayant prié d'écarter ses gens, ne se vit pas plus tôt seul avec l'interprète et lui, qu'il ôta le mouchoir sous lequel ses cheveux étaient liés. Il en tira un petit linge qui contenait un diamant de quarante-huit carats et demi, de la plus belle eau du monde, et aux trois quarts fort net. « Gardez-le jusqu'à demain, dit-il à Tavernier, pour l'examiner à loisir. S'il est de votre goût, vous me trouverez hors du bourg à telle heure, et vous m'apporterez telle somme. » Tavernier ne manqua pas de lui porter la somme qu'il avait demandée; à son retour à Surate, il trouva un profit considérable sur cette pierre.

Quelques jours après, ayant reçu avis qu'un Français nommé Boète, qu'il avait laissé à Golconde pour recevoir et garder son argent, était attaqué d'une maladie dangereuse, il ne pensa qu'à retourner dans le pays. Le gouverneur de la mine, surpris de le voir partir sitôt, lui demanda s'il avait employé tout son argent. Il lui restait vingt mille pagodes, dont il regrettait effectivement de n'avoir pas fait l'emploi; mais se croyant pressé par l'avis qu'il avait reçu, il fit voir au gouverneur tout ce qu'il avait acheté, qui se trouva conforme au rôle du receveur des droits; il paya les deux pour cent, et ne déguisant pas même qu'il avait acheté en secret un diamant de quarante-huit carats et demi, il satisfit avec la même fidélité pour cette pierre, quoique personne ne fût informé de son marché dans le bourg. Le gouverneur, admirant sa bonne foi, lui confessa naturellement qu'aucun marchand du pays n'aurait eu cette délicatesse, et, dans le mouvement de son estime, il fit venir les plus riches marchands de la mine, avec ordre d'apporter leurs plus belles pierres. Dans l'espace d'une heure ou deux, Tavernier employa fort avantageusement ses vingt mille pagodes. Après le marché, ce généreux gouverneur dit aux marchands qu'ils devaient distinguer un si galant homme par quel-

que témoignage de reconnaissance et d'amitié. Ils consentirent de fort bonne grâce à lui faire présent d'un diamant de quelque prix.

La manière de traiter entre ces marchands mérite particulièrement une observation. Tout se passe dans le plus profond silence. Le vendeur et l'acheteur sont assis l'un devant l'autre comme deux tailleurs. L'un des deux ouvrant sa ceinture, le vendeur prend la main droite de l'acheteur, et la couvre avec la sienne de cette ceinture, sous laquelle le marché se fait secrètement, quoiqu'en présence de plusieurs autres marchands qui peuvent se trouver dans la même salle, c'est-à-dire que les deux intéressés ne se parlent ni de la bouche, ni des yeux, mais seulement de la main. Si le vendeur prend toute la main de l'acheteur, ce signe exprime mille; autant de fois qu'il la lui presse, ce sont autant de mille pagodes ou de mille roupies, suivant les espèces dont il est question. S'il ne prend que les cinq doigts, il n'exprime que cinq cents. Un doigt signifie cent. La moitié du doigt jusqu'à la jointure du milieu signifie cinquante, et le petit bout du doigt jusqu'à la première jointure signifie dix. Il arrive souvent que, dans un même lieu et devant quantité de témoins, une même partie se vend sept à huit fois, sans qu'aucun autre que les intéressés sache à quel prix elle est vendue. A l'égard du poids des pierres, on n'y peut être trompé que dans les marchés clandestins. Lorsqu'elles s'achètent publiquement, c'est toujours aux yeux d'un officier du roi, qui, sans retirer aucun bénéfice des particuliers, est chargé de peser les diamants, et tous les marchands doivent s'en rapporter à son témoignage.

Tavernier obtint du gouverneur une escorte de six cavaliers pour sortir des terres de son gouvernement, qui s'étend jusqu'aux limites communes des royaumes de Visapour et de Golconde. Elles sont marquées par une rivière large et profonde, dont le passage est d'autant plus difficile, qu'il ne s'y trouve ni pont ni bateau. On se sert, pour la traverser, d'une invention assez commune aux Indes. C'est un vaisseau rond de dix à douze pieds de diamètre, composé de branches d'osier, comme nos mannequins, et couvert de cuir de bœuf. On pourrait entretenir de bonnes barques, ou faire des ponts sur cette rivière; mais les deux rois s'y opposent, parce qu'elle fait la séparation de leurs états. Chaque jour au soir, tous les bateliers des deux rives sont obligés de rapporter à deux officiers qui demeurent de part et d'autre à un quart de lieue du passage un état exact des personnes et des marchandises qui ont passé l'eau pendant le jour.

En arrivant à Golconde, Tavernier apprit avec chagrin que son agent était mort, et que la chambre où il l'avait laissé avait été scellée de deux sceaux, l'un du cadi, qui est comme le chef de la justice, et l'autre du cha-bander ou saban-dar, qu'il compare à notre prévôt des marchands. Un officier de jus-

tice gardait la porte nuit et jour, avec deux valets qui avaient servi l'agent jusqu'à sa mort. Après avoir demandé à Tavernier si l'argent qui se trouvait dans la chambre était à lui, on en exigea des preuves, qui furent le témoignage des chérifs mêmes qui l'avaient compté par son ordre. On lui fit signer un papier par lequel il déclarait qu'on n'en avait rien détourné. Les frais de ces procédures lui parurent si légers, qu'il admira également la fidélité et le désintéressement de la justice indienne.

Il entreprit bientôt de visiter une autre mine de diamants qui est dans le royaume de Golconde, à sept journées de la capitale. Elle est proche d'un gros bourg où passe la même rivière qu'il avait traversée en revenant de Raolkonde. De hautes montagnes forment une sorte de croissant à une lieue et demie du bourg, et c'est dans l'espace qui est entre le bourg et les montagnes qu'on trouve le diamant. Plus on cherche en s'approchant des montagnes, plus on découvre de grandes pierres; mais si l'on remonte trop haut, on ne rencontre plus rien. Ce voyage, suivant le calcul de Tavernier, est de cinquante-cinq lieues.

Il fut surpris de trouver aux environs de cette mine jusqu'à soixante mille personnes qu'on y employait continuellement au travail. On lui raconta qu'elle avait été découverte depuis environ cent ans par un pauvre homme, qui, bêchant un petit terrain, pour y semer du millet, avait trouvé une pointe-naïve du poids d'environ vingt-cinq carats. La forme et l'éclat de cette pierre la lui avaient fait porter à Golconde, où les négociants avaient reçu avec admiration un diamant de ce poids, parce que les plus gros qui fussent connus auparavant n'étaient que de dix à douze carats. Le bruit de cette découverte n'ayant pas tardé à se repandre, plusieurs personnes riches avaient commencé aussitôt à faire ouvrir la terre, et l'on n'avait pas cessé d'y trouver quantité de grandes pierres. Il s'en trouvait en abondance depuis dix jusqu'à quarante carats, et quelquefois de beaucoup plus grandes, puisque, suivant le témoignage de Tavernier, Mirghimola, ce même capitaine indien dont on a parlé, fit présent au grand mogol Aureng-Zeb d'un diamant de cette mine qui pesait neuf cents carats avant d'être taillé. Mais la plupart de ces grandes pierres ne sont pas nettes, et leurs eaux tiennent ordinairement de la qualité du terroir : s'il est humide et marécageux, la pierre tire sur le noir; s'il est rougeâtre, elle tire sur le rouge, et, suivant les autres endroits, tantôt sur le vert et tantôt sur le jaune. Il paraît toujours sur leur surface une sorte de graisse qui oblige de porter sans cesse la main au mouchoir pour l'essuyer.

A l'égard de leur eau, Tavernier observe qu'au lieu qu'en Europe nous nous servons du jour pour examiner les pierres brutes, les Indiens se servent de la nuit. Ils mettent dans un trou qu'ils font à quelque mur, de la grandeur d'un

pied carré, une lampe avec une grosse mèche, à la clarté de laquelle ils jugent de l'eau et de la netteté de la pierre qu'ils tiennent entre leurs doigts. L'eau que l'on nomme *celeste* est la pire de toutes. Il est impossible de la reconnaître tandis que la pierre est brute; mais, pour peu qu'elle soit découverte sur le moulin, le secret infaillible pour bien juger de son eau est de la porter sous un arbre touffu : l'ombre de la verdure fait découvrir facilement si elle est bleue.

On cherche les pierres dans cette mine par des méthodes qui ressemblent peu à celles de Raolkonde. Après avoir reconnu la place où l'on veut travailler, les mineurs aplanissent une autre place à peu près de la même étendue, qu'ils environnent d'un mur d'environ deux pieds de haut. Au pied de ce petit mur, ils font de petites ouvertures pour l'écoulement de l'eau, et les tiennent fermées jusqu'au moment où l'eau doit s'écouler. Alors tous les ouvriers s'assemblent, hommes, femmes et enfants, avec le maître qui les emploie, accompagné de ses parents et de ses amis. Il apporte avec lui quelque idole, qu'on met debout sur la terre, et devant laquelle chacun se prosterne trois fois. Un prêtre, qui fait la prière pendant la cérémonie, leur imprime à tous une marque sur le front avec une composition de safran et de gomme, espèce de colle qui retient sept ou huit grains de riz qu'il applique dessus; ensuite, s'étant lavé le corps avec de l'eau que chacun apporte dans un vase, ils se rangent en fort bon ordre pour manger ce qui leur est présenté dans un festin que le maître leur fait au commencement du travail.

Après ce repas, chacun commence à travailler. Les hommes fouillent la terre; les femmes et les enfants la portent dans l'enceinte qui se trouve préparée. On fouille jusqu'à dix, douze et quatorze pieds de profondeur; mais aussitôt qu'on rencontre l'eau il ne reste plus d'espérance. Toute la terre étant portée dans l'enceinte, on prend avec des cruches l'eau qui demeure dans les trous qu'on a faits en fouillant. On la jette sur cette terre pour la détremper, après quoi les trous sont ouverts pour donner passage à l'eau, et l'on continue d'en jeter d'autre par dessus, afin qu'elle entraîne le limon, et qu'il ne reste que le sable. On laisse sécher tout au soleil, ce qui tarde peu dans un climat si chaud. Tous les mineurs ont des paniers à peu près de la forme d'un van, dans lesquels ils mettent ce sable pour le secouer, comme nous secouons le blé. La poussière achève de se dissiper, et le gros est remis sur le fond qui demeure dans l'enceinte. Après avoir vanné tout le sable, ils l'étendent avec une espèce de râteau qui le rend fort uni. C'est alors que, se mettant tous ensemble sur ce fond de sable avec un gros pilon de bois, large d'un demi-pied par le bas, ils le battent d'un bout à l'autre de deux ou trois grands coups qu'ils donnent à chaque endroit. Ils le remettent ensuite dans

les paniers, ils le vannent encore, ils recommencent à l'étendre, et, ne se servant plus que de leurs mains, ils cherchent les diamants en pressant cette poudre, dans laquelle ils ne manquent point de les sentir.

Voyage dans l'Indostan.

Charlatans indiens. Manière d'apprivoiser les lions. Fakirs

Tavernier, en se rendant à Agra, passa par Baroche, où il accepta un logement chez les Anglais. Quelques charlatans indiens ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, il eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils allumèrent un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes, dont ils se lièrent le corps à nu sans en ressentir aucun mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils plantèrent en terre, ils demandèrent quel fruit on souhaitait d'en voir sortir. On leur dit qu'on souhaitait des mangues. Alors un des charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui voulait le suivre dans cette opération, prit une place d'où ses regards pouvaient pénétrer par une ouverture du linceul; et ce qu'il raconte ici semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux.

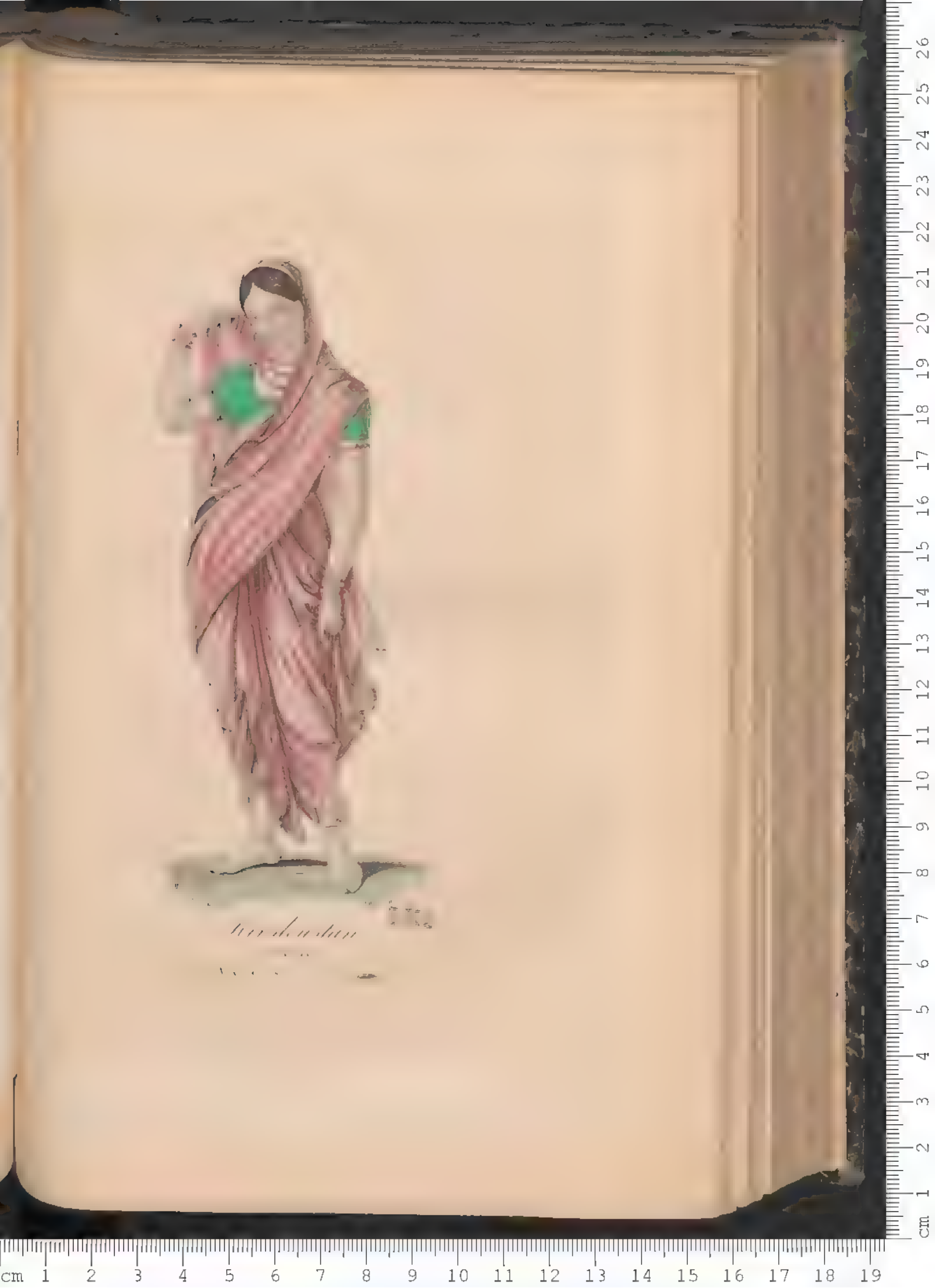
« J'aperçus, dit-il, que cet homme, se coupant la chair sous les aisselles avec un rasoir, frottait de son sang le morceau de bois. Chaque fois qu'il se relevait le bois croissait à vue d'œil, et la troisième il en sortit des branches avec des bourgeons. La quatrième fois, l'arbre fut couvert de feuilles. La cinquième, on y vit des fleurs. Un ministre anglais, qui était présent, avait protesté d'abord qu'il ne pouvait consentir que des chrétiens assistassent à ce spectacle; mais lorsque, d'un morceau de bois sec, il eut vu que ces gens-là faisaient venir, en moins d'une demi-heure, un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, avec des feuilles et des fleurs comme au printemps, il se mit en devoir de l'aller rompre, et dit hautement qu'il ne donnerait jamais la communion à ceux qui demeureraient plus long-temps à voir de pareilles choses : ce qui obligea les Anglais de congédier les charlatans, après leur avoir donné la valeur de dix ou douze écus, dont ils parurent fort satisfaits. » Il faut avouer qu'il n'y a point de tour de Comus qui approche de celui-là.

Dans le petit voyage qu'il fit à Cambaye, en se détournant de cinq ou six

lieues, il passa par un village, qui n'est qu'à trois lieues de cette ville, où l'on voit une pagode célèbre par les offrandes de la plupart des courtisanes de l'Inde. Elle est remplie de nudités, entre lesquelles on découvre particulièrement une grande figure, que Tavernier prit pour un Apollon, dans un état fort indécent. Les vieilles courtisanes qui ont amassé une somme d'argent dans leur jeunesse en achètent de petites esclaves qu'elles forment à tous les exercices de leur profession, et ces petites filles, que leurs maîtresses mènent à la pagode dès l'âge de onze ou douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'idole.

A l'occasion de la rivière d'Amedabad, qui est sans pont, et que les paysans indiens passent à la nage, après s'être lié entre l'estomac et le ventre une peau de bouc qu'ils remplissent de vent, il remarque que, pour faire passer leurs enfants, ils les mettent dans des pots de terre dont l'embouchure est haute de quatre doigts et qu'ils poussent devant eux. Pendant qu'il était dans cette ville, un paysan et sa femme passaient un jour avec un enfant de deux ans, qu'ils avaient mis dans un de ces pots, d'où il ne lui sortait que la tête. Vers le milieu de la rivière, ils trouvèrent un petit banc de sable, sur lequel etait un gros arbre que les flots y avaient jeté. Ils poussèrent le pot dans cet endroit pour y prendre un peu de repos. Comme ils approchaient du pied de l'arbre, dont le tronc s'élevait un peu au dessus de l'eau, un serpent qui sortit d'entre les racines sauta dans le pot. Le père et la mère, fort effrayés, abandonnèrent le pot, qui fut emporté par le courant de l'eau, tandis qu'ils demeurerent à demi morts au pied de l'arbre. Deux lieues plus bas, un banian et sa femme, avec leur enfant, se lavaient, suivant l'usage du pays, avant d'aller prendre leur nourriture. Ils virent de loin ce pot sur l'eau, et la moitié d'une tête qui paraissait hors de l'embouchure. Le banian se hâte d'aller au secours et pousse le pot à la rive. Aussitôt la mère, suivie de son enfant, s'approche pour aider l'autre à sortir. Alors le serpent, qui n'avait fait aucun mal au premier, sort du pot, se jette sur l'enfant du banian, se lie autour de son corps par divers replis, le pique et lui jette son venin, qui lui cause une prompte mort. Deux paysans superstitieux se persuadèrent facilement qu'une aventure si extraordinaire était arrivée par une secrète disposition du Ciel, qui leur ôtait leur enfant pour leur en donner un autre. Mais, le bruit de cet événement s'etant répandu, les parents du dernier, qui en furent informés, redemandèrent leur enfant, et leurs prétentions devinrent le sujet d'un différend fort vif. L'affaire fut portée devant l'empereur, qui ordonna que l'enfant fût restitué à son père.

Tavernier confirme ce qu'on lit dans Mandelslo de la multitude de singes qu'on rencontre sur la route, et du danger qu'il y a toujours à les irriter. Un



Anglais, qui en tua un d'un coup d'arquebuse, faillit d'être étranglé par soixante de ces animaux qui descendirent du sommet des arbres, et dont il ne fut délivré que par le secours qu'il reçut d'un grand nombre de valets. En passant à Chiptour, assez bonne ville, qui tire son nom du commerce de ces toiles peintes qu'on nomme chites, Tavernier vit dans une grande place quatre ou cinq lions qu'on amenait pour les apprivoiser. La méthode des Indiens lui parut curieuse. On attache les lions par les pieds de derrière, de douze en douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une corde dont le maître tient le bout à la main. Les pieux sont plantés sur une même ligne, et sur une autre parallèle, éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde de la longueur de l'espace qui est occupé par les lions. Les deux cordes qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derrière leur laissent la liberté de s'élancer jusqu'à la corde parallèle qui sert de rempart à des hommes qui sont placés au delà pour les irriter par quelques pierres ou quelques petits morceaux de bois qu'ils leur jettent. Une partie du peuple accourt à ce spectacle. Lorsque le lion provoqué s'est élancé vers la corde, il est ramené au pieu par celle que le maître tient à la main. C'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement, et Tavernier fut témoin de cet exercice à Chitpour, sans sortir de son carrosse.

Le jour suivant lui offrit un autre amusement dans la rencontre d'une bande de fakirs ou de dervis mahometans. Il en compta cinquante-sept, dont le chef ou le supérieur avait été grand-écuyer de l'empereur Djehan-Ghir, et s'était dégoûté de la cour, à l'occasion de la mort de son petit-fils, qui avait été étranglé par l'ordre de ce monarque. Quatre autres fakirs, qui tenaient le premier rang après le supérieur, avaient occupé des emplois considérables à la même cour. L'habillement de ces cinq chefs consistait en trois ou quatre aunes de toile couleur orangée, dont ils se faisaient comme des ceintures, avec le bout passé entre les jambes et relevé par derrière jusqu'au dos pour mettre la pudeur à couvert, et sur les épaules une peau de tigre attachée sous le menton. Devant eux on menait en main huit beaux chevaux, dont trois avaient des brides d'or et des selles couvertes aussi de lames d'argent, avec une peau de léopard sur chacune. L'habit du reste des dervis était une simple corde qui leur servait de ceinture, sans autre voile pour l'honnêteté qu'un petit morceau d'étoffe. Leurs cheveux étaient liés en tresse autour de la tête, et formaient une espèce de turban. Ils étaient tous armés la plupart d'arcs et de flèches, quelques uns de mousquets, et d'autres de demi-piques avec une sorte d'arme inconnue en Europe, qui est, suivant la description de Tavernier, un cercle de fer tranchant, de la forme d'un plat dont on aurait ôté le fond; ils s'en passent huit ou dix autour du cou, comme une fraise; et les

tirant lorsqu'ils veulent s'en servir, ils les jettent avec tant de force, comme nous ferions voler une assiette, qu'ils coupent un homme presqu'en deux par le milieu du corps. Chaque dervis avait aussi une espèce de cor de chasse, dont ils sonnent en arrivant dans quelque lieu, avec un autre instrument de fer à peu près de la forme d'une truelle. C'est avec cet instrument, que les Indiens portent ordinairement dans leurs voyages, qu'ils râclent et nettoient la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter, et qu'après avoir ramassé la poussiere en monceau ils s'en servent comme de matelas pour être couchés plus mollement. Trois des mêmes dervis étaient armés de longues épées, qu'ils avaient achetées apparemment des Anglais ou des Portugais. Leur bagage était composé de quatre coffres remplis de livres arabes ou persans, et de quelques ustensiles de cuisine. Dix ou douze bœufs, qui faisaient l'arrière-garde, servaient à porter ceux qui étaient incommodés de la marche.

Lorsque cette religieuse troupe fut arrivée dans le lieu où Tavernier s'était arrêté avec cinquante personnes de son escorte et de ses domestiques, le supérieur, qui le vit si bien accompagné, demanda qui était cet aga, et le fit prier ensuite de lui céder son poste, parce qu'il lui paraissait commode pour y camper avec les dervis. Tavernier, informé du rang des cinq chefs, se disposa de bonne grâce à leur faire cette civilité. Aussitôt la place fut arrosée de quantité d'eau et soigneusement râclée. Comme on était en hiver, et que le froid etait assez piquant, on alluma deux feux pour les cinq principaux dervis, qui se placèrent au milieu, avec la facilité de pouvoir se chauffer devant et derrière. Dès le même soir, ils reçurent dans leur camp la visite du gouverneur d'une ville voisine, qui leur fit apporter du riz et d'autres rafraichissements. Leur usage, pendant leurs courses, est d'envoyer quelques uns d'entre eux à la quête dans les habitations voisines, et les vivres qu'ils obtiennent se distribuent avec égalité dans toute la troupe. Chacun fait cuire son riz; ce qu'ils ont de trop est donné aux pauvres, et jamais ils ne se réservent rien pour le lendemain.

Agra. Palais de l'empereur. Sépultures. Palais impérial de Djenabad.

Tavernier arrive enfin à la ville impériale d'Agra; elle est située dans un terroir sablonneux, qui l'expose pendant l'été à d'excessives chaleurs. C'est la plus grande ville des Indes, et la résidence ordinaire des empereurs mogols. Les maisons des grands y sont belles et bien bâties; mais celles des particuliers, comme dans toutes les autres villes des Indes, n'ont rien d'agréable. Elles sont écartées les unes des autres, et cachées par la hauteur des murailles,

dans la crainte qu'on n'y puisse apercevoir les femmes; ce qui rend toutes ces villes beaucoup moins riantes que celles de l'Europe.

Du côté de la ville, on trouve une autre place devant le palais; la première porte, qui n'a rien de magnifique, est gardée par quelques soldats. Lorsque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'empereur de transporter sa cour à Delhy, ou lorsqu'il se met en campagne avec son armée, il donne la garde de son trésor au plus fidèle de ses omhras, qui ne s'éloigne ni nuit ni jour de cette porte, où il a son logement. Ce fut dans une de ces absences du monarque que Tavernier obtint la permission de voir le palais. Toute la cour étant partie pour Delhy, le gouvernement du palais d'Agra fut confié à un seigneur qui aimait les Européens. Vélant, chef du comptoir hollandais, l'alla saluer, et lui offrit en épiceries, en cabinets du Japon, et en beaux draps de Hollande, un présent d'environ six mille écus. Tavernier, qui était présent, eut occasion d'admirer la générosité mogole. Ce seigneur reçut le compliment avec politesse; mais se trouvant offensé du present, il obligea les Hollandais de le remporter, en leur disant que, par considération et par amitié pour les Franguis, il prendrait seulement une petite canne, de six qu'ils lui offraient. C'était une de ces cannes du Japon qui croissent par petits nœuds; encore fallut-il ôter l'or dont on l'avait enrichie, parce qu'il ne la voulut recevoir que nue. Après les compliments, il demanda au directeur hollandais ce qu'il pouvait faire pour l'obliger, et Vélant l'ayant prié de permettre que, dans l'absence de la cour, il pût voir avec Tavernier l'intérieur du palais, cette grâce leur fut accordée; on leur donna six hommes pour les conduire.

La première porte, qui sert de logement au gouverneur, conduit à une voûte longue et obscure, après laquelle on entre dans une grande cour environnée de portiques comme la place Royale de Paris. La galerie qui est en face est plus large et plus haute que les autres; elle est soutenue de trois rangs de colonnes. Sous celles qui règnent des trois autres côtés de la cour, et qui sont plus étroites et plus basses, on a ménagé plusieurs petites chambres pour les soldats de la garde. Au milieu de la grande galerie, on voit une niche pratiquée dans le mur, où l'empereur se rend par un petit escalier dérobe, et lorsqu'il y est assis, on ne le découvre que jusqu'à la poitrine, à peu près comme un buste. Il n'a point alors de gardes autour de lui, parce qu'il n'a rien à redouter, et que de tous les côtés cette place est inaccessible. Dans les grandes chaleurs, il a seulement près de sa personne un eunuque, ou même un de ses enfants, pour l'éventer. Les grands de la cour se tiennent dans la galerie qui est au dessous de cette niche.

Au fond de la cour, à main gauche, on trouve un second portail, qui donne entrée dans une grande cour, environnée de galeries comme la première, sous

lesquelles on voit aussi de petites chambres pour quelques officiers du palais. De cette seconde cour on passe dans une troisième, qui contient l'appartement impérial. Schah-Djehan avait entrepris de couvrir d'argent toute la voûte d'une grande galerie qui est à main droite. Il avait choisi pour l'exécution de cette magnifique entreprise un Français de Bordeaux qui se nommait Augustin, mais ayant besoin d'un ministre intelligent pour quelques affaires qu'il avait à Goa, il y envoya cet artiste, et les Portugais, qui lui reconnurent assez d'esprit pour le trouver redoutable, l'empoisonnèrent à Cochin. La galerie est demeurée peinte de feuillage d'or et d'azur; tout le bas est revêtu de tapis. On y voit des portes qui donnent entrée dans plusieurs chambres carrées, mais fort petites. Tavernier se contenta d'en faire ouvrir deux, parce qu'on l'assura que toutes les autres leur ressemblaient. Les autres côtés de la cour sont ouverts, et n'ont qu'une simple muraille à hauteur d'appui; du côté qui regarde la rivière, on trouve un divan ou un belvédère en saillie, où l'empereur vient s'asseoir pour se donner le plaisir de voir ses brigantins ou le combat des bêtes farouches; une galerie lui sert de vestibule, et le dessein de Schah-Djehan était de la revêtir d'une treille de rubis et d'émeraudes, qui devaient représenter au naturel les raisins verts et ceux qui commencent à rougir; mais ce dessein, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, et qui demandait plus de richesses que l'Indostan n'en peut fournir, est demeuré imparfait; on ne voit que deux ou trois ceps d'or avec leurs feuilles, qui, comme tout le reste, devaient être émaillés de leurs couleurs naturelles et chargés d'émeraudes, de rubis et de grenats, qui font les grappes. Au milieu de la cour, on admire une grande cuve d'eau, d'une seule pierre grisâtre, de quarante pieds de diamètre, avec des degrés dedans et dehors, pratiqués dans la même pierre pour monter et descendre.

Il paraît que la curiosité de Tavernier ne put pas aller plus loin; ce qui s'accorde avec le témoignage des autres voyageurs, qui parlent des appartements de l'empereur comme d'un lieu impénétrable. Il passe aux sépultures d'Agra et des lieux voisins, dont il vante la beauté. Les eunuques du palais ont presque tous l'ambition de se faire bâtir un magnifique tombeau. Lorsqu'ils ont amassé beaucoup de biens, la plupart souhaiteraient d'aller à la Mecque pour y porter de riches présents; mais le grand mogol, qui ne voit pas sortir volontiers l'argent de ses états, leur accorde rarement cette permission; et leurs richesses leur devenant inutiles, ils en consacrent la plus grande partie à ces édifices, pour laisser quelque mémoire de leur nom. Entre tous les tombeaux d'Agra, on distingue particulièrement celui de l'impératrice femme de Schah-Djehan. Ce monarque le fit élever près de Tasimakan, grand bazar où se rassemblent tous les étrangers, dans la seule vue de lui attirer plus d'admira-

leurs. Ce bazar, ou ce marché, est entouré de six grandes cours, bordées de portiques sous lesquels on voit des boutiques et des chambres, où il se fait un prodigieux commerce de toiles. Le tombeau de l'impératrice est au levant de la ville, le long de la rivière, dans un grand espace fermé de murailles sur lesquelles on fait régner une petite galerie; cet espace est une sorte de jardin en compartiments, comme le parterre des nôtres, avec cette différence qu'au lieu de sable c'est du marbre blanc et noir. On y entre par un grand portail. A gauche, on découvre une belle galerie qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le mufti se rend à des heures réglées pour y faire la prière. Un peu au delà du milieu de l'espace, on voit trois grandes plates-formes, d'où l'on annonce ces heures. Au dessus s'élève un dôme qui n'a guère moins d'éclat que celui du Val-de-Grâce; le dedans et le dehors sont également revêtus de marbre blanc. C'est sous ce dôme qu'on a placé le tombeau, quoique le corps de l'impératrice ait été déposé sous une voûte qui est au dessous de la première plate-forme. Les mêmes cérémonies qui se font dans ce lieu souterrain s'observent sous le dôme autour du tombeau, c'est-à-dire que de temps en temps on y change les tapis, les chandeliers et les autres ornements. On y trouve toujours aussi quelques mollahs en prières. Tavernier vit commencer et finir ce grand ouvrage, auquel il assure qu'on employa vingt ans, et le travail continuel de vingt mille hommes. On prétend, dit-il, que les seuls échafaudages ont coûté plus que l'ouvrage entier, parce que, manquant de bois, on était contraint de les faire de brique, comme les cintres de toutes les voûtes; ce qui demandait un travail et des frais immenses. Schah-Djehan avait commencé à se bâtir un tombeau de l'autre côté de la rivière; mais la guerre qu'il eut avec ses enfants interrompit ce dessein, et l'heureux Aureng-Zeb, son successeur, ne se fit pas un devoir de l'achever. Deux mille hommes, sous le commandement d'un eunuque, veillent sans cesse à la garde du mausolée de l'impératrice et du tasimakan.

Les tombeaux des eunuques n'ont qu'une seule plate-forme, avec quatre petites chambres aux quatre coins. A la distance d'une lieue des murs d'Agra, on visite la sépulture de l'empereur Akbar. En arrivant du côté de Delhy, on rencontre près d'un grand bazar un jardin qui est celui de Djehan-Ghir, père de Schah-Djehan. Le dessus du portail offre une peinture de son tombeau, qui est couvert d'un grand voile noir, avec plusieurs flambeaux de cire blanche, et la figure de deux jésuites aux deux bouts. On est étonné que Schah-Djehan, contre l'usage du mahométisme, qui défend les images, ait souffert cette représentation. Tavernier le regarde comme un monument de reconnaissance pour quelques leçons de mathématiques que ce prince et son père avaient reçues des jésuites. Il ajoute que dans une autre occasion Schah-Dje-

han n'eut pas pour eux la même indulgence. Un jour qu'il était allé voir un Arménien nommé Corgia, qu'il aimait beaucoup, et qui était tombé malade, les jésuites, dont la maison était voisine, firent malheureusement sonner leur cloche. Ce bruit, qui pouvait incommoder l'Arménien, irrita tellement l'empereur, que, dans sa colère, il ordonna que la cloche fût enlevée et pendue au cou de son éléphant. Quelques jours après, revoyant cet animal avec un fardeau qui était capable de lui nuire, il fit porter cette cloche à la place du katoual, où elle est demeurée depuis. Corgia passait pour un excellent poète. Il avait été élevé avec Schah-Djehan, qui prit du goût pour son esprit, et qui le comblait de richesses et d'honneurs; mais ni les promesses ni les menaces n'avaient pu lui faire embrasser la religion de Mahomet.

Tavernier décrit la route d'Agra à Delhy, sans expliquer à quelle occasion ni dans quel temps il fit ce voyage; il compte environ quarante lieues entre ces deux villes. Delhy est une grande ville, située sur le Djemna, qui coule du nord au sud, et qui, prenant ensuite son cours du couchant au levant, après avoir passé par Agra et Kadiove, va se perdre dans le Gange. Schah-Djehan, rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Delhy une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de Djehanabad, qui signifie ville de Djehan. Le climat y est plus tempéré. Mais depuis cette fondation, Delhy est tombée presque en ruines, et n'a que des pauvres pour habitants, à l'exception de trois ou quatre seigneurs, qui, lorsque la cour est à Djehanabad, s'y établissent dans de grands enclos, où ils font dresser leurs tentes. Un jésuite qui suivait la cour d'Aureng-Zeb prenait aussi son logement à Delhy.

Djehanabad, que le peuple, par corruption, nomme aujourd'hui Djenabad, est devenue une fort grande ville, et n'est séparée de l'autre que par une simple muraille. Toutes ses maisons sont bâties au milieu de grands enclos; on entre du côté de Delhy par une longue et large rue, bordée de voûtes, dont le dessus est une plate-forme, et qui sert de retraite aux marchands; cette rue se termine à la grande place, où est le palais de l'empereur. Dans une autre, fort droite et fort large, qui vient se rendre à la même place, vers une autre porte du palais, on ne trouve que de gros marchands qui n'ont point de boutique extérieure.

Le palais impérial n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit; les murailles sont de belles pierres de taille, avec des créneaux et des tours; les fossés sont pleins d'eau et revêtus de la même pierre; le grand portail du palais n'a rien de magnifique, non plus que la première cour, où les seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphants; mais après cette cour on trouve une sorte de rue ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de beaux portiques, sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans plusieurs petites cham-

bres. Ils sont élevés d'environ deux pieds, et les chevaux, qui sont attachés au dehors à des anneaux de fer, ont leurs mangeoires sur les bords. Dans quelques endroits on voit de grandes portes qui conduisent à divers appartements. Ce passage est divisé par un canal plein d'eau qui laisse un beau chemin des deux côtés, et qui forme de petits bassins à d'égales distances; il mène jusqu'à l'entrée d'une grande cour où les omhras font la garde en personne; cette cour est environnée de logements assez bas, et les chevaux sont attachés devant chaque porte. De la seconde on passe dans une troisième par un grand portail, à côté duquel on voit une petite salle élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les vestes dont l'empereur honore ses sujets ou les étrangers. Un peu plus loin, sous le même portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes et les hautbois, qui se font entendre quelques moments avant que l'empereur se montre en public, et lorsqu'il est prêt à se retirer. Au fond de cette troisième cour, on découvre le divan ou la salle d'audience, qui est élevée de quatre pieds au dessus du rez-de-chaussée, et tout à fait ouverte de trois côtés; trente-deux colonnes de marbre, d'environ quatre pieds en carré, avec leurs piédestaux et leurs moulures, soutiennent la voûte. Schah-Djehan s'était proposé d'enrichir cette salle des plus beaux ouvrages mosaïques, dans le goût de la chapelle de Florence; mais après en avoir fait faire l'essai sur deux ou trois colonnes, il désespéra de pouvoir trouver assez de pierres précieuses pour un si grand dessein, et n'étant pas moins rebuté par la dépense, il se détermina pour une peinture en fleurs.

C'est au milieu de cette salle, et près du bord qui regarde la cour, en forme de théâtre, qu'on dresse le trône où l'empereur donne audience et dispense la justice. C'est un petit lit, de la grandeur de nos lits de camp, avec ses quatre colonnes, un ciel, un dossier, un traversin et la courte-pointe. Toutes ces pièces sont couvertes de diamants; mais, lorsque l'empereur s'y vient asseoir, on étend sur le lit une couverture de brocart d'or, ou de quelque riche étoffe piquée. Il y monte par trois petites marches de deux pieds de long. A l'un des côtés on élève un parasol sur un bâton de la longueur d'une demi-pique, et l'on attache à chaque colonne du lit une des armes de l'empereur, c'est-à-dire sa rondache, son sabre, son arc, son carquois et ses flèches.

Dans la cour au dessous du trône, on a ménagé une place de vingt pieds en carré, entourée de balustres qui sont couverts tantôt de lames d'argent, tantôt de lames d'or. Les quatre coins de ce parquet sont la place des secrétaires d'etat, qui font aussi la fonction d'avocats dans les causes civiles et criminelles. Le tour de la balustrade est occupé par les seigneurs et par les musiciens : car, pendant le divan même, on ne cesse pas d'entendre une musique fort douce, dont le bruit n'est pas capable d'apporter de l'interruption

aux affaires les plus sérieuses. L'empereur, assis sur son trône, a près de lui quelqu'un des premiers seigneurs, ou ses seuls enfants. Entre onze heures et midi, le premier ministre d'état vient lui faire l'exposition de tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside, qui est à l'entrée de la première cour, et, lorsque son rapport est fini, l'empereur se lève; mais, pendant que ce monarque est sur le trône, il n'est permis à personne de sortir du palais. Tavernier fait valoir l'honneur qu'on lui fit de l'exempter de cette loi.

Vers le milieu de la cour on trouve un petit canal, large d'environ six pouces, où, pendant que le roi est sur son trône, tous ceux qui viennent à l'audience doivent s'arrêter. Il ne leur est pas permis d'avancer plus loin sans être appelés, et les ambassadeurs même ne sont pas exempts de cette loi. Lorsqu'un ambassadeur est venu jusqu'au canal, l'introducteur crie, vers le divan où l'empereur est assis, que le ministre de telle puissance souhaite de parler à sa majesté : alors un secrétaire d'état en avertit l'empereur, qui feint souvent de ne pas l'entendre; mais, quelques moments après, il lève les yeux, et, les jetant sur l'ambassadeur, il donne ordre au même secrétaire de lui faire signe qu'il peut s'approcher.

De la salle du divan on passe à gauche sur une terrasse, d'où l'on découvre la rivière, et sur laquelle donne la porte d'une petite chambre, d'où l'empereur passe au sérail. A la gauche de cette même cour on voit une petite mosquée fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré qu'on le croirait d'or massif. C'est dans cette chapelle que l'empereur fait chaque jour sa prière, excepté le vendredi, qu'il doit se rendre à la grande mosquée. On tend, ce jour-là, autour des degrés, un gros rets de cinq ou six pieds de haut, dans la crainte que les éléphants n'en approchent, et par respect pour la mosquée même. Cet édifice, que Tavernier trouva très beau, est assis sur une grande plate-forme plus élevée que les maisons de la ville, et l'on y monte par divers escaliers.

Le côté droit de la cour du trône est occupé par des portiques qui forment une longue galerie, élevée d'environ un pied et demi au dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs portes qui règnent le long de ces portiques donnent entrée dans les écuries impériales, qui sont toujours remplies de très beaux chevaux. Tavernier assure que le moindre a coûté trois mille écus, et que le prix de quelques uns va jusqu'à dix mille. Au devant de chaque porte on suspend une natte de bambou, qui se fend aussi menu que l'osier; mais au lieu que nos petites tresses d'osier se lient avec l'osier même, celles du bambou sont liées avec de la soie torse qui représente des fleurs, et ce travail, qui est fort délicat, demande beaucoup de patience. L'effet de ces nattes est d'empê-

cher que les chevaux ne soient tourmentés des mouches: chacun a d'ailleurs deux palefreniers, dont l'un ne s'occupe qu'à l'éventer. Devant les portiques, comme devant les portes des écuries, on met aussi des nattes qui se lèvent et qui se baissent suivant le besoin, et le bas de la galerie est couvert de fort beaux tapis qu'on retire le soir, pour faire dans le même lieu la litière des chevaux : elle ne se fait que de leur fiente, qu'on écrase un peu après l'avoir fait sécher au soleil. Les chevaux qui passent aux Indes, de Perse ou d'Arabie, ou du pays des Ousbecks, trouvent un grand changement dans leur nourriture. Dans l'Indostan, comme dans le reste des Indes, on ne connaît ni le foin ni l'avoine. Chaque cheval reçoit le matin, pour sa portion, deux ou trois pelotes composées de farine de froment et de beurre, de la grosseur de nos pains d'un sou. Ce n'est pas sans peine qu'on les accoutume à cette nourriture, et souvent on a besoin de quatre ou cinq mois pour leur en faire prendre le goût : le palefrenier leur tient la langue d'une main, et de l'autre il leur fourre la pelote dans le gosier. Dans la saison des cannes à sucre ou du millet, on leur en donne à midi ; le soir, une heure ou deux avant le coucher du soleil, ils ont une mesure de pois chiches écrasés entre deux pierres et trempés dans l'eau.

Pagode. Cérémonies religieuses. Joyaux de la couronne. Roi de Bantam. Fanatisme des pèlerins.

En parcourant les principales villes de l'empire avec Bernier, auquel il donne le titre de médecin de l'empereur, Tavernier visita la pagode de Banarou. Sous le grand portail un des principaux bramines se tient assis près d'une grande cuve remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matière jaune. Tous les banians viennent se présenter à lui pour recevoir une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux et sur le bout du nez, puis sur les bras et devant l'estomac. C'est à cette marque qu'on reconnaît ceux qui se sont lavés de l'eau du Gange : car, lorsqu'ils n'ont employé que l'eau de puits dans leurs maisons, ils ne se croient pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger saintement. Chaque tribu a son onction de différentes couleurs; mais l'onction jaune est celle de la tribu la plus nombreuse, et passe aussi pour la plus pure.

Assez près de la pagode, du côté qui regarde l'ouest, Djesseing, le plus puissant des radjas idolâtres, avait fait bâtir un collége pour l'éducation de la jeunesse. Tavernier y vit deux enfants de ce prince, dont les précepteurs étaient des bramines, qui leur enseignaient à lire et à écrire dans un langage fort différent de celui du peuple. La cour de ce collége est environnée d'une double galerie, et c'était dans la plus basse que les deux princes re-

cevaient leurs leçons, accompagnés de plusieurs jeunes seigneurs et d'un grand nombre de bramines, qui traçaient sur la terre, avec de la craie, diverses figures de mathématiques. Aussitôt que Tavernier fut entré, ils envoyèrent demander qui il était, et, sachant qu'il était Français, ils le firent approcher pour lui faire plusieurs questions sur l'Europe, et particulièrement sur la France. Un bramine apporta deux globes, dont les Hollandais lui avaient fait présent. Tavernier leur en fit distinguer les parties, et leur montra la France. Après quelques autres discours, on lui servit le bétel. Mais il ne se retira point sans avoir demandé à quelle heure il pouvait voir la pagode du collége. On lui dit de revenir le lendemain, un peu avant le lever du soleil. Il ne manqua point de se rendre à la porte de cette pagode, qui est aussi l'ouvrage de Djesseing, et qui se présente à gauche en entrant dans la cour. Devant la porte on trouve une espèce de galerie, soutenue par des piliers, qui était déjà remplie d'un grand nombre d'adorateurs. Huit bramines s'avancèrent l'encensoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours et de quantité d'autres instruments. Deux des plus vieux bramines entonnèrent un cantique. Le peuple suivit, et les instruments accompagnaient les voix. Chacun avait à la main une queue de paon, ou quelque autre éventail, pour chasser les mouches au moment où la pagode devait s'ouvrir. Cette musique et l'exercice des éventails durèrent plus d'une demi-heure. Enfin les deux principaux bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes qu'ils prirent d'une main, et de l'autre ils frappèrent avec une espèce de petit maillet contre la porte. Elle fut ouverte aussitôt par six bramines qui étaient dans la pagode. Tavernier découvrit alors sur un autel, à sept ou huit pas de la porte, la grande idole de Ram-khan, qui passe pour la sœur de Morli-ram. A sa droite, il vit un enfant, de la forme d'un Cupidon, que les banians nomment Lokemin, et sur son bras gauche une petite fille, qu'ils appellent Sita. Aussitôt que la porte fut ouverte et qu'on eut tiré un grand rideau qui laissa voir l'idole, tous les assistants se jetèrent à terre en mettant les mains sur leurs têtes, et se prosternèrent trois fois. Ensuite, s'étant relevés, ils jetèrent quantité de bouquets et de chaînes en forme de chapelets, que les bramines faisaient toucher à l'idole et rendaient à ceux qui les avaient présentés. Un vieux bramine qui était devant l'autel tenait à la main une lampe à neuf mèches allumées, sur lesquelles il jetait par intervalles une sorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'idole. Après toutes ces cérémonies, qui durèrent l'espace d'une heure, on fit retirer le peuple, et la pagode fut fermée. On avait présenté à Ram-khan quantité de riz, de farine, de beurre, d'huile et de laitage, dont les bramines n'avaient laissé rien perdre. Comme l'idole représente une femme, elle

est particulièrement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa patrone. Djessing, pour la tirer de la grande pagode et lui donner un autel dans la sienne, avait employé, tant en présents pour les bramines qu'en aumônes pour les pauvres, plus de cinq laks de roupies, qui font sept cent cinquante mille livres de notre monnaie.

A cinq cents pas de Banaron, au nord-ouest, Tavernier et Bernier visitèrent une mosquée où l'on montre plusieurs tombeaux mahométans, dont quelques uns sont d'une fort belle architecture. Les plus curieux sont dans un jardin fermé de murs, qui laissent des jours par où ils peuvent être vus des passants. On en distingue un qui compose une grande masse carrée, dont chaque face est d'environ quinze pas. Au milieu de cette plate-forme s'élève une colonne de trente-quatre ou trente-cinq pieds de haut, tout d'une pièce, et que trois hommes pourraient à peine embrasser. Elle est d'une pierre grisâtre, si dure, que Tavernier ne put la gratter avec un couteau. Elle se termine en pyramide, avec une grosse boule sur la pointe, et un cercle de gros grains au dessous de la boule. Toutes les faces sont couvertes de figures d'animaux en relief. Plusieurs vieillards qui gardaient le jardin assurèrent Tavernier que ce beau monument avait été beaucoup plus élevé, et que, depuis cinquante ans, il s'était enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajoutèrent que c'était la sépulture d'un roi de Boutan, qui était mort dans le pays, après être sorti du sien pour en faire la conquête.

Tavernier étant allé au palais pour prendre congé de l'empereur avant de quitter sa cour, ce monarque lui fit dire qu'il ne voulait pas le laisser partir sans lui montrer ses joyaux. Le lendemain de grand matin, cinq ou six officiers vinrent l'avertir que l'empereur le demandait. Il se rendit au palais, où les courtiers des joyaux le présentèrent à sa majesté, et le menèrent ensuite dans une petite chambre qui est au bout de la salle où l'empereur était sur son trône, et d'où il pouvait les voir.

Akel-Khan, chef du trésor des joyaux, était déjà dans cette chambre. Il donna ordre à quatre eunuques de la cour d'aller chercher les joyaux, qu'ils apportèrent dans deux grands plats de bois lacrés, avec des feuilles d'or, et couverts de petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours vert en broderie. On les découvrit; on compta trois fois toutes les pièces; trois écrivains en firent la liste. Les Indiens observent toutes ces formalités avec autant de patience que de circonspection, et s'ils voient quelqu'un qui se presse trop ou qui se fâche, ils le regardent sans rien dire, en riant de sa chaleur comme d'une extravagance.

La première pièce qu'Akel-Khan mit entre les mains de Tavernier fut un grand diamant, qui est une rose ronde, fort haute d'un côté. A l'arête d'en

bas, on voit un petit cran dans lequel on découvre une petite glace. L'eau en est belle. Il pèse trois cent dix-neuf ratis et demi, qui font deux cent quatre-vingts de nos carats. C'est un présent que Mirghimola fit à l'empereur Schah-Djehan lorsqu'il vint lui demander une retraite à sa cour, après avoir trahi le roi de Golconde, son maître. Cette pierre était brute, et pesait alors neuf cents ratis, qui font sept cent quatre-vingts carats et demi. Elle avait plusieurs glaces. En Europe on l'aurait gouvernée fort differemment, c'est-à-dire qu'on en aurait tiré de bons morceaux, et qu'elle serait demeurée plus pesante. Schah-Djehan la fit tailler par un Vénitien nommé Hortensio Borgis, mauvais lapidaire qui se trouvait à la cour. Aussi fut-il mal récompensé. On lui reprocha d'avoir gâté une si belle pierre, qu'on aurait pu conserver dans un plus grand poids, et dont Tavernier ajoute qu'il aurait pu tirer quelque bon morceau sans en faire tort à l'empereur. Il ne reçut pour prix de son travail que dix mille roupies.

Après avoir admiré ce beau diamant, et l'avoir remis entre les mains d'Akel-Khan, Tavernier en vit un autre en poire, de fort bonne forme et de belle eau, avec trois autres diamants à table, deux nets, et l'autre qui a de petits points noirs. Chacun pèse cinquante-cinq à soixante ratis, et la poire soixante-deux et demi. Ensuite on lui montra un joyau de douze pierres, chacune de quinze à seize ratis, et toutes roses; celle du milieu est une rose en cœur, de belle eau, mais avec trois petites glaces, et cette rose peut peser trente-cinq à quarante ratis. On lui fit voir un autre joyau, de dix-sept diamants, moitié table, moitié rose, dont le plus grand ne pèse pas plus de sept ou huit ratis, à la réserve de celui du milieu, qui peut en peser seize. Toutes ces pierres sont de la première eau, nettes, de bonne forme, et les plus belles qui se puissent trouver.

Deux grandes perles en poire, l'une d'environ soixante-dix ratis, un peu plate des deux côtes, de belle eau et de bonne forme; un bouton de perle de cinquante-cinq à soixante ratis, de bonne forme et de belle eau; une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côte, et de cinquante-six ratis : c'est un présent de Schah-Abas II, roi de Perse, au grand mogol; trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis, mais dont l'eau tire sur le jaune; une perle de parfaite rondeur, pesant trente-six ratis et demi, d'une eau vive, blanche, et de la plus haute perfection : c'était le seul joyau qu'Aureng-Zeb eût acheté, par admiration pour sa beauté; tout le reste lui venait en grande partie de Daracha, son frère aîné, dont il avait eu la dépouille après lui avoir fait couper la tête, et en partie des présents qu'il avait reçus depuis qu'il était monté sur le trône. Ce prince avait moins d'inclination pour les pierreries que pour l'or et l'argent. Tels sont les bijoux que l'on

mit entre les mains de Tavernier, en lui laissant tout le temps de satisfaire sa curiosité. Il vit encore deux autres perles parfaitement rondes et égales, qui pèsent chacune vingt-cinq ratis et un quart. L'une est un peu jaune; mais l'autre est d'une eau très vive, et la plus belle qui soit au monde. Il est vrai que le prince arabe qui a pris Mascate sur les Portugais en a une qui passe pour la première en beauté; mais quoiqu'elle soit parfaitement ronde, et d'une blancheur si vive qu'elle en est comme transparente, elle ne pèse que quatorze carats. L'Asie a peu de monarques qui n'aient sollicité ce prince de leur vendre une perle si rare.

Tavernier admira deux chaînes, l'une de perles, et de rubis de diverses formes, percés comme les perles; l'autre de perles et d'émeraudes rondes et percées. Toutes les perles sont de plusieurs eaux, et chacune de dix ou douze ratis. Le milieu de la chaîne de rubis offre une grande émeraude de vieille roche, taillée au cadran et fort haute en couleur, mais avec plusieurs glaces. Elle pèse environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraudes, on admire une améthyste orientale à table longue, du poids d'environ quarante ratis, et belle en perfection.

Un rubis balais cabochon, de belle couleur, et percé par le haut, qui pèse dix mescales, dont six font une once; un autre rubis cabochon, parfait en couleur, mais un peu glace, et percé par le haut, du poids de douze mescales; une topaze orientale, de couleur fort haute, taillée à huit pans, qui pèse six mescales, mais qui a d'un côté un petit nuage blanc : tels étaient les plus précieux joyaux du grand mogol. Tavernier vante l'honneur qu'il eut de les voir et de les tenir dans sa main comme une faveur qu'aucun Européen n'avait jamais obtenue.

Tavernier, voulant visiter l'île de Java, resolut de porter des pierreries au roi de Bantam. Il trouva ce prince assis à la manière des Orientaux, avec trois des principaux seigneurs de la cour. Ils avaient devant eux cinq grands plats de riz de différentes couleurs, du vin d'Espagne, de l'eau-de-vie, et plusieurs espèces de sorbets. Aussitôt que Tavernier eut salué le roi, en lui faisant présent d'un anneau de diamants, et d'un petit bracelet de diamants, de rubis et de saphirs bleus, ce prince lui commanda de s'asseoir, et lui fit donner une tasse d'eau-de-vie, qui ne contenait pas moins d'un demi-setier. Il parut étonné du refus que Tavernier fit de toucher à cette liqueur, et, lui ayant fait servir du vin d'Espagne, il ne tarda guère à se lever, dans l'impatience de voir les joyaux. Il alla s'asseoir dans un fauteuil dont le bois était doré comme les bordures de nos tableaux, et qui était placé sur un petit tapis de Perse d'or et de soie. Son habit était une pièce de toile, dont une partie lui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et le reste était rejeté derrière son dos en ma-

nière d'écharpe. Il avait les pieds et les jambes nus. Autour de sa tête une sorte de mouchoir à trois pointes formait un bandeau. Ses cheveux, qui paraissaient fort longs, étaient liés par dessus. On voyait à côté du fauteuil une paire de sandales, dont les courroies étaient brodées d'or et parsemées de petites perles. Deux de ses officiers se placèrent derrière lui avec de gros éventails, dont les bâtons étaient longs de cinq à six pieds, terminés par un faisceau de plumes de paon, de la grosseur d'un tonneau. A la droite, une vieille femme noire tenait dans ses mains un pilon d'or et un petit mortier, où elle pilait des feuilles de bétel, parmi lesquelles elle mêlait des noix d'arek, avec de la semence de perles qu'on y avait fait dissoudre. Lorsqu'elle en voyait quelque partie bien préparée, elle frappait de la main sur le dos du roi, qui ouvrait aussitôt la bouche, et qui recevait ce qu'elle y mettait avec le doigt, comme on donne de la bouillie aux enfants. Il avait mâché tant de bétel et bu tant de tabac qu'il avait perdu toutes ses dents.

Son palais ne faisait pas honneur à l'habileté de l'architecte. C'était un espace carré, ceint d'un grand nombre de petits piliers, revêtus de différents vernis, et d'environ deux pieds de haut. Quatre piliers plus gros faisaient les quatre coins, à quarante pieds de distance. Le plancher était couvert d'une natte tissue de l'écorce d'un certain arbre dont aucune sorte de vermine n'approche jamais, et le toit était de simples branches de cocotier. Assez proche, sous un autre toit, soutenu aussi par quatre gros piliers, on voyait seize éléphants. La garde royale, qui était d'environ deux mille hommes, était assise par bandes à l'ombre de quelques arbres. Tavernier ne prit pas une haute opinion du logement des femmes. La porte en paraissait fort mauvaise, et l'enceinte n'était qu'une sorte de palissade, entremêlée de terre et de fiente de vache. Deux vieilles femmes noires en sortirent successivement pour venir prendre de la main du roi les joyaux de Tavernier, qu'elles allaient montrer apparemment aux dames. Il observa qu'elles ne rapportaient rien ; d'où il conclut qu'il devait tenir ferme pour le prix. Aussi vendit-il fort avantageusement tout ce qui était entré au sérail, avec la satisfaction d'être payé sur-le-champ.

Dans un autre voyage qu'il fit à la même cour, il ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y avait porté pour le roi. Mais sa vie fut exposée au dernier danger par la fureur d'un Indien mahométan qui revenait de la Mecque. Il passait avec son frère et un chirurgien hollandais dans un chemin où d'un côté on a la rivière, et de l'autre un grand jardin fermé de palissades, entre lesquelles il reste des intervalles ouverts. L'assassin, qui était armé d'une pique et caché derrière les palissades, poussa son arme pour l'enfoncer dans le corps d'un des trois étrangers. Il fut trop prompt, et la pointe leur passa

devant la ventre à tous trois, ou, du moins, elle ne toucha qu'au vaste haut-de-chausses du chirurgien hollandais, qui saisit aussitôt le bois de la pique. Tavernier le prit aussi de ses deux mains, tandis que son frère, plus jeune et plus dispos, sauta par dessus la palissade, et donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut sur-le-champ. Aussitôt quantité de Chinois et d'Indiens idolâtres qui se trouvaient aux environs vinrent baiser les mains au capitaine Tavernier, en applaudissant à son action. Le roi même, qui en fut bientôt informé, lui fit présent d'une ceinture, comme d'un témoignage de sa reconnaissance. Notre voyageur explique ainsi cette aventure singulière. Les pèlerins javans de l'ordre du peuple, surtout les fakirs, qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement à leur retour de leur cric, espèce de poignard dont la moitié de la lame est empoisonnée, et quelques uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'infidèles, c'est-à-dire de gens opposés à la loi de Mahomet. Ces fanatiques exécutent leur résolution avec une rage incroyable, jusqu'à ce qu'ils soient tués eux-mêmes. Alors ils sont regardés comme saints par toute la populace, qui les enterre avec beaucoup de cérémonie, et qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Quelque dervis se construit une hutte auprès du monument, et se consacre pour toute sa vie à le tenir propre, avec le soin continuel d'y jeter des fleurs. Les ornements croissent avec les aumônes, parce que plus la sépulture est belle, plus la dévotion augmente avec l'opinion de sa sainteté.

Tavernier raconte une autre aventure du même genre qui fait frémir. « Je me souviens, dit-il, qu'en 1642 il arriva au port de Surate un vaisseau du grand mogol, revenant de la Mecque, où il y avait quantité de ces fakirs : car tous les ans ce monarque envoie deux grands vaisseaux à la Mecque pour y porter gratuitement les pèlerins. Ces bâtiments sont chargés d'ailleurs de bonnes marchandises qui se vendent, et dont le profit est pour eux. On ne rapporte que le principal, qui sert pour l'année suivante, et qui est au moins de six cent mille roupies. Un des fakirs qui revenait alors ne fut pas plus tôt descendu à terre, qu'il donna des marques d'une furie diabolique. Après avoir fait sa prière, il prit son poignard, et courut se jeter au milieu de plusieurs matelots hollandais qui faisaient décharger les marchandises de quatre vaisseaux qu'ils avaient au port. Cet enragé, sans leur laisser le temps de se reconnaître, en frappa dix-sept, dont treize moururent. Il était armé d'un cangiar, sorte de poignard dont la lame a trois doigts de large par le haut. Enfin, le soldat hollandais qui était en sentinelle à l'entrée de la tente des marchands lui donna au milieu de l'estomac un coup de fusil dont il tomba mort. Aussitôt tous les autres fakirs qui se trouvèrent dans le même lieu, accompagnés de quantité d'autres mahométans, prirent le corps et l'enterrè-

rent. Dans l'espace de quinze jours il eut une belle sépulture. Elle est renversée tous les ans par les matelots anglais et hollandais, pendant que leurs vaisseaux sont au port, parce qu'ils sont les plus forts; mais à peine sont-ils partis, que les mahométans la font rétablir, et qu'ils y plantent des enseignes. »

Détails sur l'Indostan.

Agra. Caravanserails. Palais. Milice. Armes. Chevaux. Éléphants.

La capitale de l'Indostan, comme nous l'avons déjà dit, est Agra. C'en est aussi la plus grande et la plus belle ville; il ne faut pas moins d'un jour pour en faire le tour à cheval. Elle est fortifiée d'une très belle muraille de pierre de taille rouge et d'un fossé large de plus de trente toises.

Ses rues sont belles et spacieuses. Il s'en trouve de voûtées qui ont plus d'un quart de lieue de long, où les marchands et les artisans ont leurs boutiques, distinguées par l'espèce des métiers et par la qualité des marchandises. Les méidans et les bazars sont au nombre de quinze, dont le plus grand est celui qui forme comme l'avant-cour du château. On y voit soixante pièces de canon de toutes sortes de calibres, mais en assez mauvais état et peu capables de servir. Cette place, comme celle d'Ispahan, offre une grosse et haute perche, où les seigneurs de la cour, et quelquefois le grand mogol même, s'exercent à tirer au blanc.

On compte dans la ville quatre-vingts caravanserails pour les marchands étrangers, la plupart à trois étages, avec de très beaux appartements, des magasins, des portiques et des écuries, accompagnés de galeries et de corridors pour la communication des chambres. Ces espèces d'hôtelleries ont leurs concierges, qui doivent veiller à la conservation des marchandises et qui vendent des vivres à ceux qu'ils doivent loger gratuitement.

Comme le grand mogol et la plupart des seigneurs de sa cour font profession du mahométisme, on voit dans Agra un grand nombre de metschids ou de mosquées. On en distingue soixante-dix grandes, dont les six principales portent le nom de *metschiduline*, c'est-à-dire *quotidiennes*, parce que chaque jour le peuple y fait ses dévotions. On voit dans une de ces six mosquées le sépulcre d'un saint mahométan, qui se nomme *Scander*, et qui est de la postérité d'Aly. Dans une autre on voit une tombe de trente pieds de long sur

seize de large, qui passe pour celle d'un héros guerrier; elle est couverte de petites banderoles. Un grand nombre de pèlerins qui s'y rendent de toutes parts ont assez enrichi la mosquée pour la mettre en état de nourrir chaque jour un très grand nombre de pauvres. Ces metschids et les cours qui en dépendent servent d'asyle aux criminels, et même à ceux qui peuvent être arrêtés pour dettes. Ce sont les *allacapi* de Perse que les Mogols nomment *allades*, et qui sont si respectés, que l'empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable. On trouve dans Agra jusqu'à huit cents bains, dont le grand mogol tire annuellement des sommes considérables, parce que, cette sorte de purification faisant une des principales parties de la religion du pays, il n'y a point de jour où ces lieux ne soient fréquentés d'une multitude infinie.

Les seigneurs de la cour ont leurs hôtels dans la ville et leurs maisons à la campagne; tous ces édifices sont bien bâtis et richement meublés. L'empereur a plusieurs maisons hors de la ville, où il prend quelquefois plaisir à se retirer. Mais rien ne donne une plus haute idée de la grandeur de ce prince que son palais, qui est situé sur le bord de la rivière. Mandelslo lui donne environ quatre cents toises de tour. Il est parfaitement bien fortifié, dit-il, du moins pour le pays; et cette fortification consiste dans une muraille de pierres de taille, un grand fossé, et un pont-levis à chaque porte, avec quelques autres aux avenues, surtout à la porte du nord.

Celle qui donne sur le bazar, et qui regarde l'occident, s'appelle *cistery*. C'est sous cette porte qu'est le divan, c'est-à-dire le lieu où le grand mogol fait administrer la justice à ses sujets, près d'une grande salle où le premier visir fait expédier et sceller les ordonnances pour toutes sortes de levées. Les minutes en sont gardées au même lieu. En entrant par cette porte, on se trouve dans une grande rue, bordée d'un double rang de boutiques, et qui mène droit au palais impérial.

La porte qui donne entrée dans le palais se nomme *Akbar-derwage*, c'est-à-dire porte de l'empereur Akbar. Elle est si respectée, qu'à la réserve des seuls princes du sang, tous les autres seigneurs sont obligés d'y descendre et d'entrer à pied. C'est dans ce quartier que sont logées les femmes qui chantent et qui dansent devant le grand mogol et sa famille.

La quatrième porte, nommée *Dersane*, donne sur la rivière; c'est là que sa majesté se rend tous les jours pour saluer le soleil à son lever. C'est du même côté que les grands de l'empire qui se trouvent à la cour viennent rendre chaque jour leur hommage au souverain, dans un lieu élevé où ce monarque peut les voir. Les hadys ou officiers de cavalerie s'y trouvent aussi; mais ils se tiennent plus éloignés, et n'approchent point de l'empereur sans un ordre exprès. C'est de là encore qu'il voit combattre les éléphants, les tau-

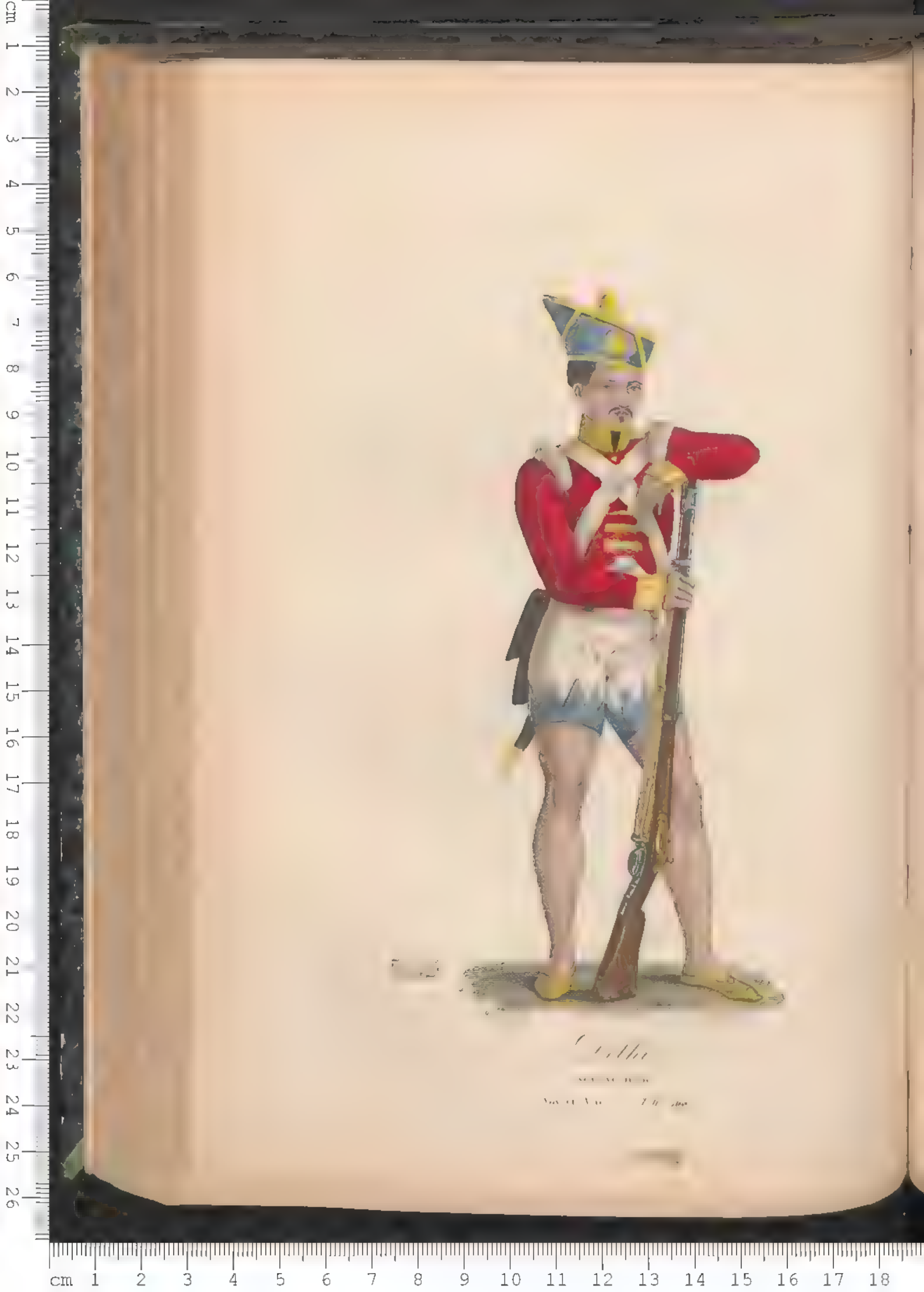
reaux, les lions et d'autres bêtes féroces; amusement qu'il prenait tous les jours, à la réserve du vendredi, qu'il consacrait à ses dévotions.

La porte qui donne entrée dans la salle des gardes se nomme *Attesanna*. On passe de cette salle dans une cour pavée, au fond da laquelle on voit sous un portail une balustrade d'argent, dont l'approche est défendue au peuple, et n'est permise qu'aux seigneurs de la cour. Mandelslo y rencontra un valet persan qui l'avait quitté à Surate. Il en reçut des offres de service, et celle même de le faire entrer dans la balustrade; mais les gardes s'y opposèrent. Cependant, comme c'est par cette balustrade qu'on entre dans la chambre du trône, il vit dans une autre petite balustrade d'or le trône du grand mogol, qui est d'or massif, enrichi de diamants, de perles et d'autres pierres précieuses; au dessus est une galerie où ce puissant monarque se fait voir tous les jours pour rendre justice à ceux qui la demandent. Plusieurs clochettes d'or sont suspendues en l'air au dessus de la balustrade. Ceux qui ont des plaintes à faire doivent en sonner une; mais si l'on n'a des preuves convaincantes, il ne faut pas se hasarder d'y toucher, sous peine de la vie.

On montre en dehors un autre appartement du palais, qu'on distingue par une grosse tour dont le toit est couvert de lames d'or, et qui contient, dit-on, huit grandes voûtes pleines d'or, d'argent et de pierres précieuses d'une valeur inestimable.

L'armée qui campe tous les jours aux portes du palais, dans quelque lieu que soit la cour, monte au moins à cinquante mille hommes de cavalerie, sans compter une prodigieuse multitude d'infanterie, dont Delhy et Agra, les deux principales résidences des grands mogols, sont toujours remplies. Aussi, lorsqu'ils se mettent en campagne, ces deux villes ne ressemblent plus qu'à deux camps déserts, dont une grosse armée serait sortie. Tout suit la cour; et si l'on excepte le quartier des banians ou des gros négociants, le reste a l'air d'une ville dépeuplée. Un nombre incroyable de vivandiers, de portefaix, d'esclaves et de petits marchands, accompagnent les armées, pour leur rendre le même service que dans les villes. Mais toute cette milice de garde n'est pas sur le même pied. Le plus considérable de tous les corps militaires est celui des quatre mille esclaves de l'empereur, qui est distingué par ce nom pour marquer son dévoûment à sa personne. Leur chef, nommé le *déroga*, est un officier de considération auquel on confie souvent le commandement des armées. Tous les soldats qu'on admet dans une troupe si distinguée sont marqués au front. C'est de là qu'on tire les mansebdars et d'autres officiers subalternes pour les faire monter par degrés jusqu'au rang d'ombras de guerre, titre qui répond assez à celui de nos lieutenants généraux.

Les gardes de la masse d'or, de la masse d'argent et de la masse de fer,



composent aussi trois différentes compagnies dont les soldats sont marqués diversement au front. Leur paye est plus grosse et leur rang plus respecté, suivant le métal dont leurs masses sont revêtues. Tous ces corps sont remplis de soldats d'élite, que leur valeur a rendus dignes d'y être admis; il faut nécessairement avoir servi dans quelques unes de ces troupes, et s'y être distingué, pour s'élever aux dignités de l'état. Dans les armées du mogol, la naissance ne donne point de rang; c'est le mérite qui règle les prééminences, et souvent le fils d'un omhra se voit confondu dans les derniers degrés de la milice. Aussi ne reconnaît-on guère d'autre noblesse parmi les mahometans des Indes que celle de quelques descendants de Mahomet, qui sont respectés dans tous les lieux où l'on observe l'Alcoran.

L'arsenal particulier de l'empereur est d'une magnificence éclatante; ses javelines, ses carquois, et surtout ses sabres, y sont rangés dans le plus bel ordre; tout y brille de pierres précieuses. Il prend plaisir à donner lui-même des noms à ses armes : un de ses cimeterres s'appele *alom-guir*, c'est-à-dire *le conquérant de la terre*; un autre, *faté-alom*, qui signifie *le vainqueur du monde*. Tous les vendredis au matin, le grand mogol fait sa prière dans son arsenal, « pour demander à Dieu qu'avec ses sabres il puisse remporter des victoires et faire respecter le nom de l'Éternel à ses ennemis. »

Les écuries du grand mogol répondent au nombre de ses soldats. Elles sont peuplées d'une multitude prodigieuse de chevaux et d'éléphants. Le nombre de ses chevaux est d'environ douze mille, dont on ne choisit à la vérité que vingt ou trente pour le service de sa personne; le reste est pour la pompe ou destiné à faire des présents. C'est l'usage des grands mogols de donner un habit et un cheval à tous ceux dont ils ont reçu le plus léger service. On fait venir tous ces chevaux de Perse, d'Arabie et surtout de la Tartarie. Ceux qu'on élève aux Indes sont rétifs, ombrageux, mous et sans vigueur. Il en vient tous les ans plus de cent mille de Bockara et de Kaboul; profit considérable pour les douanes de l'empire, qui font payer vingt-cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs sont séparés pour le service du prince, et le reste se vend à ceux qui, par leur emploi, sont obligés de monter la cavalerie. On a fait remarquer dans plusieurs relations que leur nourriture, aux Indes, n'est pas semblable à celle qu'on leur donne en Europe, parce que, dans un pays si chaud, on ne recueille guère de fourrage que sur le bord des rivières. On y supplée par des pâtes assaisonnées.

Les éléphants sont tout à la fois une des forces de l'empereur mogol, et l'un des principaux ornements de son palais. Il en nourrit jusqu'à cinq cents, pour lui servir de monture, sous de grands portiques bâtis exprès. Il leur donne lui-même des noms pleins de majesté, qui conviennent aux propriétés natu-

relles de ces grands animaux. Leurs harnois sont d'une magnificence qui étonne. Celui que l'empereur monte a sur le dos un trône éclatant d'or et de pierres précieuses. Les autres sont couverts de plaques d'or et d'argent, de housses en broderies d'or, de campanes et de franges d'or. L'éléphant du trône, qui porte le nom d'*Aureng-gas*, c'est-à-dire capitaine des éléphants, a toujours un train nombreux à sa suite. Il ne marche jamais sans être précédé de timballes, de trompettes et de bannières. Il a triple paye pour sa dépense. La cour entretient d'ailleurs dix hommes pour le service de chaque éléphant : deux qui ont soin de l'exercer, de le conduire et de le gouverner ; deux qui lui attachent ses chaînes ; deux qui lui fournissent son vin et l'eau qu'on lui fait boire ; deux qui portent la lance devant lui, et qui font écarter le peuple ; deux qui allument des feux d'artifice devant ses yeux pour l'accoutumer à cette vue ; un pour lui ôter sa litière et lui en fournir de nouvelle ; un autre enfin pour chasser les mouches qui l'importunent, et pour le rafraîchir, en lui versant par intervalles de l'eau sur le corps. Ces éléphants du palais sont également dressés pour la chasse et pour le combat. On les accoutume au carnage en leur faisant attaquer des lions et des tigres.

L'artillerie de l'empereur est nombreuse, et la plupart des pièces de canon qu'il emploie dans ses armées sont plus anciennes qu'il ne s'en trouve en Europe. On ne saurait douter que le canon et la poudre ne fussent connus aux Indes long-temps avant la conquête de Tamerlan. C'est une tradition du pays, que les Chinois avaient fondu de l'artillerie à Delhy, dans le temps qu'ils en étaient les maîtres. Chaque pièce est distinguée par son nom. Sous les empereurs qui ont précédé Aureng-Zeb, presque tous les canonniers de l'empire étaient européens ; mais le zèle de la religion porta ce prince à n'admettre que des mahométans à son service. On ne voit plus guère à cette cour d'autres franguis que des médecins et des orfèvres. On n'y a que trop appris à se passer de nos canonniers et de presque tous nos artistes.

Majesté de la justice impériale. Intermèdes. Foire impériale. Belles Kenchanys.

Tous les voyageurs décrivent comme un chose admirable la majesté dont est entourée la justice impériale ; nous allons essayer d'en donner une idée, d'après un peintre exact et fidèle.

Après avoir décrit divers appartements, on vient, dit-il, à l'amkas, qui m'a semblé quelque chose de royal. C'est une grande cour carrée, avec des arcades qui ressemblent assez à celles de la place Royale de Paris, excepté qu'il n'y a point de bâtiments au dessus, et qu'elles sont séparées les unes des autres par une muraille ; de sorte néanmoins qu'il y a une petite porte

pour passer de l'une à l'autre. Sur la grande porte, qui est au milieu d'un des côtés de cette place, on voit un divan, tout couvert du côté de la cour, qu'on nomme *nagar-kanay*, parce que c'est le lieu où sont les trompettes, ou plutôt les hautbois et les timbales qui jouent ensemble à certaines heures du jour et de la nuit. Mais c'est un concert bien étrange aux oreilles d'un Européen qui n'y est pas encore accoutumé, car dix ou douze de ces hautbois, et autant de timbales, se font entendre tout à la fois, et quelques hautbois, tels que celui qu'on appelle *karna*, sont longs d'une brasse et demie, et n'ont pas moins d'un pied d'ouverture par le bas; comme il y a des timbales de cuivre et de fer qui n'ont pas moins d'une brasse de diamètre. Bernier raconte que, dans les premiers temps, cette musique le pénétrait, et lui causait un étourdissement insupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très agréable, surtout la nuit qu'il l'entendait de loin dans son lit et de sa terrasse; il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie et de majesté. Comme elle a ses règles et ses mesures, et que d'excellents maîtres, instruits dès leur jeunesse, savent modérer et fléchir la rudesse des sons, on doit concevoir, dit-il, qu'ils en doivent tirer une mélodie qui flatte l'oreille dans l'éloignement.

A l'opposite de la grande porte du nagarkanay, au delà de toute la cour, s'offre une grande et magnifique salle à plusieurs rangs de piliers, haute et bien éclairée, ouverte de trois côtés, et dont les piliers et le plafond sont peints et dorés. Dans le milieu de la muraille qui sépare cette salle d'avec le sérail, on a laissé une ouverture, ou une espèce de grande fenêtre haute et large, à laquelle l'homme le plus grand n'atteindrait point d'en bas avec la main. C'est là qu'Aureng-Zeb se montrait en public, assis sur un trône, quelques uns de ses fils à ses côtés, et plusieurs eunuques debout, les uns pour chasser les mouches avec des queues de paon, les autres pour le rafraîchir avec de grands éventails, et d'autres pour être prêts à recevoir ses ordres. De là il voyait en bas autour de lui tous les omhras, les radjas et les ambassadeurs, debout aussi sur un divan entouré d'un balustre d'argent, les yeux baissés et les mains croisées sur l'estomac. Plus loin, il voyait les mansebdars, les moindres omhras, debout comme les autres, et dans le même respect. Plus avant, dans le reste de la salle et dans la cour, sa vue pouvait s'étendre sur une foule de toutes sortes de gens. C'était dans ce lieu qu'il donnait audience à tout le monde, chaque jour à midi, et de là venait à cette salle le nom d'*amkas*, qui signifie lieu d'assemblée commun aux grands et aux petits.

Pendant une heure et demie, qui était la durée ordinaire de cette auguste scène, l'empereur s'amusait d'abord à voir passer devant ses yeux un certain nombre des plus beaux chevaux de ses écuries, pour juger s'ils étaient en

bon état et bien traités. Il se faisait amener aussi quelques éléphants, dont la propreté attirait toujours l'admiration de Bernier. Non seulement, dit-il, leur sale et vilain corps était alors bien lavé et bien net, mais il était peint en noir, à la réserve de deux grosses raies de peinture rouge, qui, descendant du haut de la tête, venaient se joindre vers la trompe. Ils avaient aussi quelques belles couvertures en broderie, avec deux clochettes d'argent qui leur pendaient des deux côtés, attachées aux deux bouts d'une grosse chaîne d'argent qui leur passait par dessus le dos, et plusieurs de ces belles queues de vache du Tibet, qui leur pendaient aux oreilles en forme de grandes moustaches. Deux petits éléphants bien parés marchaient à leurs côtés, comme des esclaves destinés à les servir. Ces grands colosses paraissaient fiers de leurs ornements, et marchaient avec beaucoup de gravité. Lorsqu'ils arrivaient devant l'empereur, leur guide, qui était assis sur leurs épaules, avec un crochet de fer à la main, les piquait, leur parlait, et leur faisait incliner un genou, lever la trompe en l'air, et pousser une espèce de hurlement que le peuple prenait pour un *taslim*, c'est-à-dire une salutation libre et réfléchie. Après les éléphants on amenait des gazelles apprivoisées; des nilgauts ou des bœufs gris, que Bernier croit une espèce d'élans; des rhinocéros; des buffles du Bengale, qui ont de prodigieuses cornes; des léopards ou des panthères apprivoisés, dont on se sert à la chasse des gazelles; de beaux chiens de chasse ousbecks, chacun avec sa petite couverture rouge; quantité d'oiseaux de proie, dont les uns étaient pour les perdrix, les autres pour la grue, et d'autres pour le lièvre et pour les gazelles même, qu'ils aveuglent de leurs ailes et de leurs griffes. Souvent un ou deux omhras faisaient alors passer leur cavalerie en revue devant l'empereur; ce monarque prenait même plaisir à faire quelquefois essayer des coutelas sur des moutons morts qu'on apportait sans entrailles, et fort proprement empaquetés. Les jeunes omhras s'efforçaient de faire admirer leur force et leur adresse en coupant d'un seul coup les quatre pieds joints ensemble et le corps d'un mouton.

Mais tous ces amusements n'étaient qu'autant d'intermèdes pour des occupations plus sérieuses. Aureng-Zeb se faisait apporter chaque jour les requêtes qu'on lui montrait de loin dans la foule du peuple; il faisait approcher les parties, il les examinait lui-même, et quelquefois il prononçait sur-le-champ leur sentence. Outre cette justice publique, il assistait régulièrement une fois la semaine à la chambre qui se nomme *adaletkanay*, accompagné de ses deux premiers cadis, ou chefs de justice. D'autres fois il avait la patience d'entendre en particulier, pendant deux heures, dix personnes du peuple qu'un vieil officier lui présentait.

Ce que Bernier trouvait de choquant dans la grande assemblée de l'amkas,

c'était une flatterie trop basse et trop fade qu'on y voyait régner continuellement; l'empereur ne prononçait pas un mot qui ne fût relevé avec admiration, et qui ne fît crier aux principaux omhras *Karamat!* c'est-à-dire merveille.

De la salle de l'amkas on passe dans un lieu plus retiré, qui se nomme le *gosel-kanay,* et dont l'entrée ne s'accorde pas sans distinction : aussi la cour n'en est-elle pas si grande que celle de l'amkas; mais la salle est spacieuse, peinte, enrichie de dorures, et élevée de quatre ou cinq pieds au dessus du rez-de-chaussée, comme une grande estrade. C'est là que l'empereur, assis dans un fauteuil, et ses omhras debout autour de lui, donnait une audience plus particulière à ses officiers, recevait leurs comptes et traitait des plus importantes affaires de l'état. Tous les seigneurs étaient obligés de se trouver chaque jour au soir à cette assemblée, comme le matin à l'amkas, sans quoi on leur retranchait quelque chose de leur paye. Bernier regarde comme une distinction fort honorable pour les sciences, que Danech-Mend-Khan, son maître, fût dispensé de cette servitude en faveur de ses études continuelles, à la réserve néanmoins du mercredi, qui était son jour de garde. Il ajoute qu'il n'était pas surprenant que tous les autres omhras y fussent assujettis, lorsque l'empereur même se faisait une loi de ne jamais manquer à ces deux assemblées. Dans ses plus dangereuses maladies, il s'y faisait porter au moins une fois le jour; c'est même alors qu'il croyait sa présence plus necessaire, parce qu'au moindre soupçon qu'on aurait eu de sa mort, on aurait vu tout l'empire en désordre, et les boutiques fermées dans la ville.

Pendant qu'il etait occupé dans cette salle, on n'en faisait pas moins passer devant lui la plupart des mêmes choses qu'il prenait plaisir à voir dans l'amkas, avec cette différence que, la cour étant plus petite, l'assemblée se tenant au soir, on n'y faisait point la revue de la cavalerie; mais, pour y suppléer, les mansebdars de garde venaient passer devant l'empereur avec beaucoup de cérémonie. Ils étaient précédés de *kours*, c'est-à-dire de diverses figures d'argent, portées sur le bout de plusieurs gros bâtons d'argent fort bien travaillés. Deux représentent de grands poissons, deux autres un animal fantastique d'horrible figure que les Mogols nomment *eicdeha;* d'autres deux lions, d'autres deux mains, d'autres des balances, et quantité de figures aussi mystérieuses. Cette procession était mêlée de plusieurs *gouze-herdars*, ou porte-massues, gens de bonne mine, dont l'emploi consiste à faire régner l'ordre dans les assemblées.

Joignons à cet article une peinture de l'amkas, tel que le même voyageur eut la curiosité de le voir dans l'une des principales fêtes de l'année, qui était en même temps un jour de réjouissance extraordinaire pour le succès des

armes de l'empire. On ne s'arrête à cette description que pour mettre un lecteur attentif en état de la comparer avec celles de Tavernier et de Rhoe.

L'empereur était assis sur son trône, dans le fond de la grande salle. Sa veste était d'un satin blanc à petites fleurs, relevées d'une fine broderie d'or et de soie. Son turban était de toile d'or, avec une aigrette dont le pied était couvert de diamants d'un volume et d'un prix extraordinaires, au milieu desquels on voyait une grande topaze orientale, qui n'a rien d'égal au monde, et qui jetait un éclat merveilleux. Un collier de grosses perles lui pendait du cou sur l'estomac. Son trône était soutenu par six pieds d'or massif, et parsemé de rubis, d'émeraudes et de diamants. Bernier n'entreprend pas de fixer le prix ni la quantité de cet amas de pierres précieuses, parce qu'il ne put en approcher assez pour les compter et pour juger de leur eau. Mais il assure que les gros diamants y sont en très grand nombre, et que tout le trône est estimé quatre krores, c'est-à-dire quarante millions de roupies. C'était l'ouvrage de Schah-Djehan, père d'Aureng-Zeb, qui l'avait fait faire pour employer une multitude de pierreries accumulées dans son trésor, des dépouilles de plusieurs anciens radjas, et des présents que les ombras sont obligés de faire à leurs empereurs dans certaines fêtes. L'art ne répondait pas à la matière. Ce qu'il y avait de mieux imaginé, c'étaient deux paons couverts de pierres précieuses et de perles, dont on attribuait l'invention à un orfèvre français, qui, après avoir trompé plusieurs princes de l'Europe par les doublets qu'il faisait merveilleusement, s'était réfugié à la cour du mogol, où il avait fait sa fortune.

Au pied du trône, tous les ombras, magnifiquement vêtus, étaient rangés sur une estrade surmontée d'un dais de brocart, à larges franges d'or, et environnée d'une balustrade d'argent. Les piliers de la salle étaient revêtus de brocart à fond d'or. De toutes les parties du plafond pendaient de grands dais de satin à fleurs, attachés par des cordons de soie rouge, avec de grosses houppes de soie mêlées de filets d'or, et le plancher était couvert de tapis de soie très riches, d'une longueur et d'une largeur étonnantes. Dans la cour on avait dressé une tente, qu'on nomme l'*aspek*, aussi longue et aussi large que la salle à laquelle elle était jointe par le haut. Du côté de la cour elle était environnée d'un grand balustre couvert de plaques d'argent et soutenu par des piliers de différentes grosseurs, tous couverts aussi de plaques du même métal. Elle est rouge en dehors, mais doublée en dedans de ces belles chites, ou toiles peintes au pinceau, ordonnées exprès, avec des couleurs si vives et des fleurs si naturelles, qu'on les aurait prises pour un parterre suspendu. Les arcades qui environnent la cour n'avaient pas moins d'éclat. Chaque ombras était chargé des ornements de la sienne, et



s'était efforcé de l'emporter par sa magnificence. Le troisième jour de cette superbe fête, l'empereur se fit peser avec beaucoup de cérémonie, et quelques ombras à son exemple, dans de riches balances d'or massif comme les poids. Tout le monde applaudit avec la plus grande joie en apprenant que cette année l'empereur pesait deux livres de plus que la précédente. Son intention, dans cette fête, était de favoriser les marchands de soie et de brocart, qui, depuis quatre ou cinq ans de guerre, en avaient des magasins dont ils n'avaient pu trouver le débit.

Ces fêtes sont accompagnées d'un ancien usage qui ne plaît point à la plupart des ombras. Ils sont obligés de faire à l'empereur des présents proportionnés à leurs forces. Quelques uns, pour se distinguer par leur magnificence, ou dans la crainte d'être recherchés pour leurs vols et leurs concussions, ou dans l'espérance de faire augmenter leurs appointements ordinaires, en font d'une richesse surprenante. Ce sont ordinairement de beaux vases d'or couverts de pierreries, de belles perles, des diamants, des rubis, des émeraudes. Quelquefois c'est plus simplement un nombre de ces pièces d'or qui valent une pistole et demie. Bernier raconte que, pendant la fête dont il fut témoin, Aureng-Zeb étant allé visiter Djafer-Khan, son visir, non en qualité de visir, mais comme son proche parent et sous prétexte de voir un bâtiment qu'il avait fait depuis peu, ce seigneur lui offrit vingt-cinq mille de ces pièces d'or, avec quelques belles perles et un rubis qui fut estimé quarante mille écus.

Un spectacle fort bizarre qui accompagne quelquefois les mêmes fêtes, c'est une espèce de foire qui se tient dans le *mehalu* ou le serail de l'empereur. Les femmes des ombras et des grands manseblars sont les marchandes. L'empereur, les princesses et toutes les dames du serail viennent acheter ce qu'elles voient étalé. Les marchandises sont de beaux brocarts, d'éclatantes broderies d'une nouvelle mode, de riches turbans, et ce qu'on peut rassembler de plus précieux. Outre que ces femmes sont les plus belles et les plus galantes de la cour, celles qui ont des filles d'une beauté distinguée ne manquent point de les mener avec elles, pour les faire voir à l'empereur. Ce monarque vient marchander sou à sou tout ce qu'il achète, comme le dernier de ses sujets, avec le langage des petits marchands qui se plaignent de la cherté et qui contestent pour le prix. Les dames se défendent de même, et ce badinage est poussé jusqu'aux injures. Tout se paie argent comptant. Quelquefois, au lieu de roupies d'argent, les princesses laissent couler, comme par mégarde, des roupies d'or en faveur des marchandes qui leur plaisent. Mais, après avoir loué des usages si galants, Bernier traite de licence la liberté qu'on accorde alors aux femmes publiques d'entrer dans le sérail. A la

vérité, dit-il, ce ne sont pas celles des bazars, mais celles qu'on nomme *kenchanys*, c'est-à-dire dorées et fleuries, et qui vont danser aux fêtes chez les omhras et les mansebdars. La plupart sont belles et richement vêtues; elles savent chanter et danser parfaitement à la mode du pays. Mais comme elles n'en sont pas moins publiques, Aureng-Zeb, plus sérieux que ses prédécesseurs, abolit l'usage de les admettre au sérail; et pour en conserver quelque reste, il permit seulement qu'elles vinssent tous les mercredis lui faire de loin le salam ou la révérence, à l'amkas.

Un médecin français, nommé Bernard, établi dans cette cour, s'y était rendu si familier, que l'empereur l'admettait quelquefois à ses parties de plaisir. Il avait par jour dix écus d'appointements; mais il gagnait beaucoup plus à traiter les dames du sérail et les grands omhras, qui le comblaient de présents comme à l'envi. Son malheur était de ne pouvoir rien garder: ce qu'il recevait d'une main, il le donnait de l'autre. Cette profusion le faisait aimer de tout le monde, mais surtout des kenchanys, avec lesquelles il dépensait beaucoup. Il devint amoureux d'une de ces femmes, qui joignait des talents distingués aux charmes de la jeunesse et de la beauté. Mais sa mère, appréhendant que la débauche ne lui fît perdre les forces nécessaires pour les exercices de sa profession, ne la quittait point de vue. Bernard fut désespéré de cette rigueur. Enfin, l'amour lui inspira le moyen de se satisfaire. Un jour que l'empereur le remerciait à l'amkas et lui faisait quelques présents pour la guérison d'une femme du sérail, il supplia ce prince de lui donner la jeune kenchany dont il était amoureux, et qui était debout derrière l'assemblée pour faire le salam avec toute sa troupe. Il avoua publiquement la violence de sa passion, et l'obstacle qu'il y avait trouvé. Tous les spectateurs rirent beaucoup de le voir réduit à souffrir par les rigueurs d'une fille de cet ordre. L'empereur, après avoir ri lui-même, ordonna qu'on la lui livrât, sans s'embarrasser qu'elle fût mahométane et que le médecin fût chrétien. « Qu'on la lui charge sur les épaules, dit-il, et qu'il l'emporte. » Aussitôt Bernard, s'inquiétant peu des railleries de l'assemblée, se laissa mettre la kenchany sur le dos, et sortit chargé de sa proie.

Fêtes mogoles. Mosquées. Mosquée de Delhy. Cérémonies. Ramadan.

La plupart des fêtes mogoles sont celles des Persans. Ils célèbrent fort solennellement, sous le nom de *nourous*, le premier jour de leur année, qui commence le premier jour de la lune de mars. Cette fête dure neuf jours, et se passe en festins. L'anniversaire de la naissance de l'empereur est aussi une grande solennité, pour laquelle il se fait des dépenses extraordinaires à la cour.



On en célèbre une au mois de juin, en mémoire du sacrifice d'Abraham, et l'on y mêle aussi celle d'Ismaël. L'usage est d'y sacrifier quantité de boucs, que les dévots mangent ensuite avec beaucoup de réjouissances et de cérémonies. Ils ont encore la fête des deux frères Hassan et Hossein, fils d'Ali, qui, étant allés par zèle de religion vers la côte de Coromandel, y furent massacrés par les banians et d'autres gentous, le dixième jour de la nouvelle lune de juillet. Ce jour est consacré à pleurer leur mort. On porte en procession dans les rues deux cercueils avec des trophées d'arcs, de flèches, de sabres et de turbans. Les Maures suivent à pied en chantant des cantiques funèbres. Quelques uns dansent et sautent autour des cercueils; d'autres escriment avec des épées nues; d'autres crient de toutes leurs forces, et font un bruit effrayant; d'autres se font volontairement des plaies avec des couteaux dans la chair du visage et des bras, ou se la percent avec des poinçons, qui font couler leur sang le long des joues et sur leurs habits. Il s'en trouve de si furieux qu'on ne peut attribuer leurs transports qu'à la vertu de l'opium. On juge du degré de leur dévotion par celui de leur fureur. Ces processions se font dans les principaux quartiers et dans les plus belles rues des villes. Vers le soir on voit, dans la grande place du méidan ou du marché, des figures de paille ou de papier, ou d'autre substance légère, qui représentent les meurtriers de ces deux saints. Une partie des spectateurs leur tirent des flèches, les percent d'un grand nombre de coups, et les brûlent au milieu des acclamations du peuple. Cette cérémonie réveille si furieusement la haine des Maures, et leur inspire tant d'ardeur pour la vengeance, que les banians et les autres idolâtres prennent le parti de se tenir renfermés dans leurs maisons. Ceux qui oseraient paraître dans les rues, ou montrer la tête à leurs fenêtres, s'exposeraient au risque d'être massacrés ou de se voir tirer des flèches. Les Mogols célèbrent aussi la fête de Pâques, au mois de septembre, et celle de la confrérie, le 25 novembre, où ils se pardonnent tout ce qu'ils se sont fait mutuellement.

Les mosquées de l'Indostan sont assez basses; mais la plupart sont bâties sur des éminences, qui les font paraître plus hautes que les autres édifices. Elles sont construites de pierre et de chaux, carrées par le bas et plates par le haut. L'usage est de les environner de fort beaux appartements, de salles et de chambres. On y voit des tombes de pierre, et surtout des murs d'une extrême blancheur; les principales ont ordinairement une ou deux hautes tours. Les Maures y vont avec une lanterne pendant le ramadan, qui est leur carême, parce que ces édifices sont fort obscurs. Autour de quelques unes on a creusé de grands et larges fossés remplis d'eau. Celles qui sont sans fossés ou sans rivières ont de vastes citernes à l'entrée, où les fidèles se lavent le visage, les pieds et les mains. On n'y voit point de statues ni de peintures.

Chaque ville a plusieurs petites mosquées, entre lesquelles on en distingue une plus grande, qui passe pour la principale, où personne ne manque de se rendre tous les vendredis et les jours de fête. Au lieu de cloches, un homme crie du haut de la tour, comme en Turquie, pour assembler le peuple, et tient, en criant, le visage tourné vers le soleil. La chaire du prédicateur est placée du côté de l'orient; on y monte par trois ou quatre marches. Les docteurs, qui portent le nom de *mollahs*, s'y mettent pour faire les prières et pour lire quelque passage de l'Alcoran dont ils donnent l'explication, avec le soin d'y faire entrer les miracles de Mahomet et d'Ali, ou de réfuter les opinions d'Aboubekre, d'Otman et d'Omar.

On a vu dans le journal de Tavernier la description de la grande mosquée d'Agra; celle de Delhy ne paraît pas moins brillante dans la relation de Bernier. On la voit de loin, dit-il, élevée au milieu de la ville, sur un rocher qu'on a fort bien aplani pour la bâtir, et pour l'entourer d'une belle place, à laquelle viennent aboutir quatre belles et longues rues, qui répondent aux quatre côtés de la mosquée, c'est-à-dire une au frontispice, une autre derrière, et les deux autres aux deux portes du milieu de chaque côté. On arrive aux portes par vingt-cinq ou trente degrés de pierre qui règnent autour de l'édifice, à l'exception du derrière, qu'on a revêtu d'autres belles pierres de taille pour couvrir les inégalités du rocher qu'on a coupé, ce qui contribue beaucoup à relever l'éclat de ce bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques. Tout y est revêtu de marbre, et les grandes portes sont couvertes de grandes plaques de cuivre d'un fort beau travail. Au dessus de la principale porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, on voit plusieurs tourelles de marbre blanc qui lui donnent une grâce singulière. Sur le derrière de la mosquée s'élèvent trois grands dômes de front, qui sont aussi de marbre blanc, et dont celui du milieu est plus gros et plus élevé que les deux autres. Tout le reste de l'édifice, depuis ces trois dômes jusqu'à la porte principale, est sans couverture, à cause de la chaleur du pays, et le pavé n'est composé que de grands carreaux de marbre. Quoique ce temple ne soit pas dans les règles d'une exacte architecture, Bernier en trouva le dessein bien entendu et les proportions fort justes. Si l'on excepte les trois grands dômes et les tourelles ou minarets, on croirait tout le reste de marbre rouge, quoiqu'il ne soit que de pierres très faciles à tailler, et qui s'altèrent même avec le temps.

C'est à cette mosquée que l'empereur se rend le vendredi, qui est le dimanche des mahométans, pour y faire sa prière. Avant qu'il sorte du palais, les rues par lesquelles il doit passer ne manquent pas d'être arrosées pour diminuer la chaleur et la poussière. Deux ou trois cents mousquetaires sont en haie pour l'attendre, et d'autres en même nombre bordent les deux côtés d'une

grande rue qui aboutit à la mosquée. Leurs mousquets sont petits, bien travaillés et revêtus d'un fourreau d'écarlate, avec une petite banderole par dessus. Cinq ou six cavaliers bien montés doivent aussi se tenir prêts à la porte, et courir bien loin devant lui, dans la crainte d'élever de la poussière en écartant le peuple. Après ces préparatifs, le monarque sort du palais, monté sur un éléphant richement équipé, et sous un dais peint et doré, ou dans un trône éclatant d'or et d'azur, sur un brancard couvert d'écarlate ou de drap d'or, que huit hommes choisis et bien vêtus portent sur leurs épaules. Il est suivi d'une troupe d'omhras, dont quelques uns sont à cheval, et d'autres en palekis. Cette marche avait aux yeux de Bernier un air de grandeur qu'il trouvait digne de la majesté impériale.

Les revenus des mosquées sont médiocres. Ce qu'elles ont d'assuré consiste dans le loyer des maisons qui les environnent. Le reste vient des présents qu'on leur fait, ou des dispositions testamentaires. Les mollahs n'ont pas de revenus fixes; ils ne vivent que des libéralités volontaires des fidèles, avec le logement pour eux et leur famille dans les maisons qui sont autour des mosquées. Mais ils tirent un profit considérable de leurs écoles, et de l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils apprennent à lire et à écrire. Quelques uns passent pour savants; d'autres vivent avec beaucoup d'austérité, ne boivent jamais de liqueurs fortes, et renoncent au mariage; d'autres se renferment dans la solitude, et passent les jours et les nuits dans la méditation ou la prière. Le ramadan ou le carême des Mogols dure trente jours, et commence à la nouvelle lune de février. Ils l'observent par un jeûne rigoureux qui ne finit qu'après le coucher du soleil. C'est une opinion bien établie parmi eux, qu'on ne peut être sauvé que dans leur religion. Ils croient les juifs, les chrétiens et les idolâtres également exclus des félicités d'une autre vie. La plupart ne toucheraient point aux aliments qui sont achetés ou préparés par des chrétiens. Ils n'en exceptent que le biscuit fort sec et les confitures. Leur loi les oblige de faire cinq fois la prière dans l'espace de vingt-quatre heures. Ils la font tête baissée jusqu'à terre, et les mains jointes. L'arrivée d'un étranger ne trouble point leur attention. Ils continuent de prier en sa présence, et lorsqu'ils ont rempli ce devoir, ils n'en deviennent que plus civils.

Caractère des Mogols. Habillement. Habitations. Voitures. Magnificence.

En général les Mogols et tous les Maures indiens ont l'humeur noble, les manières polies et la conversation fort agréable. On remarque de la gravité dans leurs actions et dans leur habillement, qui n'est point sujet au caprice des modes. Ils ont en horreur l'inceste, l'ivrognerie et toutes sortes de que-

relles. Mais ils admettent la polygamie, et la plupart sont livrés aux plaisirs des sens. Quoiqu'ils se privent en public de l'usage du vin et des liqueurs fortes, ils ne font pas difficulté, dans l'intérieur de leurs maisons, de boire de l'arak et d'autres préparations qui les animent au plaisir.

Ils sont moins blancs que basanés; la plupart sont d'assez haute taille, robustes et bien proportionnés. Leur habillement ordinaire est fort modeste. Dans les parties orientales de l'empire, les hommes portent de longues robes des plus fines étoffes de coton, d'or ou d'argent. Elles leur pendent jusqu'au milieu de la jambe, et se ferment autour du cou. Elles sont attachées avec des nœuds par devant, depuis le haut jusqu'en bas. Sous ce premier vêtement, ils ont une veste d'étoffe de soie à fleurs, ou de toile de coton, qui leur touche au corps, et qui leur descend sur les cuisses. Leurs culottes sont extrêmement longues, la plupart d'étoffes rouges rayées, et larges par le haut, mais se rétrécissant par le bas; elles sont froncées sur les jambes, et descendent jusqu'à la cheville du pied. Comme ils n'ont point de bas, cette culotte sert par ses plis à leur tenir les jambes chaudes. Au centre de l'empire et vers l'occident, ils sont vêtus à la persane, avec cette différence, que les Mogols passent, comme les Guzarates, l'ouverture de leur robe sous le bras gauche, au lieu que les Persans la passent sous le bras droit, et que les premiers nouent leur ceinture sur le devant et laissent pendre les bouts, tandis que les Persans ne font que la passer autour du corps, et cachent les bouts dans la ceinture même.

Ils ont des séripons, qui sont une espèce de larges souliers, faits ordinairement de cuir rouge doré. En hiver comme en été, leurs pieds sont nus dans cette chaussure. Ils la portent comme nous portons nos mules, c'est-à-dire sans aucune attache, pour les prendre plus promptement lorsqu'ils veulent partir, et pour les quitter avec la même facilité en rentrant dans leurs chambres, où ils craignent de souiller leurs belles nattes et leurs tapis de pied.

Ils ont la tête rase et couverte d'un turban, dont la forme ressemble à celui des Turcs, d'une fine toile de coton blanc, avec des raies d'or ou de soie. Ils savent tous le tourner et se l'attacher autour de la tête, quoiqu'il soit quelquefois long de vingt-cinq ou trente aunes de France. Leurs ceintures, qu'ils nomment *commerbant*, sont ordinairement de soie rouge, avec des raies d'or ou blanches, et de grosses houppes qui leur pendent sur la hanche droite. Après la première ceinture, ils en ont une autre qui est de coton blanc, mais plus petite et roulée autour du corps, avec un beau synder au côté gauche entre cette ceinture et la robe, dont la poignée est souvent ornée d'or, d'agate, de cristal ou d'ambre. Le fourreau est d'une richesse proportionnée. Lorsqu'ils sortent et qu'ils craignent la pluie ou le vent, ils prennent par dessus

leurs habits une écharpe d'étoffe de soie qu'ils se passent par dessus les épaules, et qu'ils se mettent autour du cou pour servir de manteau. Les seigneurs, et tous ceux qui fréquentent la cour, font éclater leur magnificence dans leurs habits; mais le commun des citoyens et les gens de métier sont vêtus modestement. Les mollahs portent le blanc depuis la tête jusqu'aux pieds.

Les femmes et les filles des mahométans ont ordinairement autour du corps un grand morceau de la plus fine toile de coton, qui commence à la ceinture, d'où il fait trois ou quatre tours en bas, et qui est assez large pour leur pendre jusque sur les pieds. Elles portent sous cette toile une espèce de caleçon d'étoffe légère. Dans l'intérieur de leurs maisons, la plupart sont nues de la ceinture en haut, et demeurent aussi nu-tête et pieds nus; mais lorsqu'elles sortent ou qu'elles paraissent seulement à leur porte, elles se couvrent les épaules d'un habillement, par dessus lequel elles mettent encore une écharpe. Ces deux vêtements, étant assez larges, et n'étant point attachés si serrés, voltigent sur leurs épaules, et l'on voit souvent nue la plus grande partie de leur sein et de leurs bras. Les femmes riches ou de qualité ont aux bras des anneaux et des cercles d'or. Dans les rangs ou les fortunes inférieures, elles en ont d'argent, d'ivoire, de verre ou de laque dorée, et d'un fort beau travail. Quelquefois elles ont les bras garnis jusqu'au dessous du coude; mais ces riches ornements paraissent les embarrasser, et n'ont pas l'air d'une parure aux yeux des étrangers. Quelques unes en portent autour des chevilles du pied. La plupart se passent dans le bas du nez des bagues d'or garnies de petites perles, et se percent les oreilles avec d'autres bagues, ou avec de grands anneaux qui leur pendent de chaque côté sur le sein; elles ont au cou de riches colliers ou d'autres ornements précieux, et aux doigts quantité de bagues d'or. Leurs cheveux, qu'elles laissent pendre et qu'elles ménagent avec beaucoup d'art, sont ordinairement noirs, et se nouent en boucles sur le dos.

Les femmes de considération ne laissent jamais voir leur visage aux étrangers. Lorsqu'elles sortent de leurs maisons, ou qu'elles voyagent dans leurs palanquins, elles se couvrent d'un voile de soie. Schouten prétend que cette mode vient plutôt de leur vanité que d'un sentiment de pudeur et de modestie, et la raison qu'il en apporte, c'est qu'elles traitent l'usage opposé de bassesse vile et populaire. Il ajoute que l'expérience fait souvent connaître que celles qui affectent le plus de scrupule sur ce point sont ordinairement assez mal avec leurs maris, à qui elle ont donné d'autres occasions de soupçonner leur fidélité.

Les maisons des Maures sont grandes et spacieuses, et distribuées en divers appartements qui ont plusieurs chambres et leur salle. La plupart ont des toits plats et des terrasses, où l'on se rend le soir pour prendre l'air.

Dans celles des plus riches, on voit de beaux jardins remplis de bosquets et d'allées d'arbres fruitiers, de fleurs et de plantes rares, avec des galeries, des cabinets et d'autres retraites contre la chaleur. On y trouve même des étangs et des viviers où l'on ménage des endroits également propres et commodes pour servir de bains aux hommes et aux femmes, qui ne laissent point passer de jours sans se rafraîchir dans l'eau. Quelques uns font élever dans leurs jardins des tombeaux en pyramide, et d'autres ouvrages d'une architecture fort délicate. Cependant Bernier, après avoir parlé d'une célèbre maison de campagne du grand mogol qui est à deux ou trois lieues de Delhy, et qui se nomme *chahlimar*, finit par cette observation : « C'est véritablement une belle et royale maison ; mais n'allez pas croire qu'elle approche d'un Fontainebleau, d'un Saint-Germain ou d'un Versailles : ce n'en est pas seulement l'ombre. Ne pensez pas non plus qu'aux environs de Delhy il se trouve des Saint-Cloud, des Chantilly, des Meudon, des Liancourt, etc., ou qu'on y voie même de ces moindres maisons de simples gentilshommes, de bourgeois et de marchands, qui sont en si grand nombre autour de Paris. Les sujets ne peuvent acquérir la propriété d'aucune terre, et de là nécessairement l'absence de cette sorte de luxe. »

Les murailles des grandes maisons sont de terre et d'argile, mêlées ensemble et séchées au soleil. On les enduit d'un mélange de chaux et de fiente de vache, qui les préserve des insectes, et par dessus encore d'une autre composition d'herbes, de lait, de sucre et de gomme, qui leur donne un lustre et un agrément singulier. Cependant on a déjà fait remarquer qu'il se trouve des maisons de pierre, et que, suivant la proximité des carrières, plusieurs villes en sont bâties presque entièrement. Les maisons du peuple ne sont que d'argile et de paille ; elles sont basses, couvertes de roseaux, enduites de fiente de vache ; elles n'ont ni chambres hautes, ni cheminées, ni caves. Les ouvertures qui servent de fenêtres sont même sans vitres, et les portes sans serrures et sans verrous, ce qui n'empêche point que le vol n'y soit très rare.

Les appartements des grandes maisons offrent ce qu'il y a de plus riche en tapis de Perse, en nattes très fines, en précieuses étoffes, en dorures et en meubles recherchés, parmi lesquels on voit de la vaisselle d'or et d'argent. Les femmes ont un appartement particulier qui donne ordinairement sur le jardin ; elles y mangent ensemble. Ce qu'elles coûtent au mari est incroyable, surtout dans les conditions élevées, car chaque femme a ses domestiques et ses esclaves du même sexe, avec toutes les commodités qu'elle désire. D'ailleurs, les grands et toutes les personnes riches entretiennent un grand train d'officiers, de gardes, d'eunuques, de valets, d'esclaves, et ne sont pas moins attentifs à se faire bien servir au dedans qu'à se distinguer au dehors par l'éclat de leur

cortége. Chaque domestique est borné à son emploi. Les eunuques gardent les femmes avec des soins qui ne leur laissent pas d'autre attention. On voit au service des principaux seigneurs une espèce de coureurs qui portent deux sonnettes sur la poitrine, pour être excités par le bruit à courir plus vite, et qui font régulièrement quatorze ou quinze lieues en vingt-quatre heures. On y voit des coupeurs de bois, des charretiers et des chameliers pour la provision d'eau, des porteurs de palanquins, et d'autres sortes de valets pour divers usages.

Entre plusieurs genres de voitures, quelques uns ont des carrosses à l'indienne qui sont tirés par des bœufs; mais les plus communes sont diverses sortes de palanquins, dont la plupart sont si commodes, qu'on y peut mettre un petit lit avec son pavillon, ou des rideaux qui se retroussent comme ceux de nos lits d'ange. Une longue pièce de bambou courbée avec art passe d'un bout à l'autre de cette litière, et soutient toute la machine dans une situation si ferme, qu'on n'y reçoit jamais de mouvement incommode. On y est assis ou couché; on y mange et l'on y boit dans le cours des plus long voyages; on y peut même avoir avec soi quelques amis, et la plupart des Mogols s'y font accompagner de leurs femmes; mais ils apportent de grands soins pour les dérober à la vue des passants. Ces agréables voitures sont portées par six ou huit hommes, suivant la longueur du voyage et les airs de grandeur que le maître cherche à se donner. Ils vont pieds nus par des chemins d'une argile dure, qui devient fort glissante pendant la pluie. Ils marchent au travers des broussailles et des épines sans aucune marque de sensibilité pour la douleur, dans la crainte de donner trop de branle au palanquin. Ordinairement il n'y a que deux porteurs par devant et deux par derrière, qui marchent sur une même ligne. Les autres suivent pour être toujours prêts à succéder au fardeau. On voit avec eux autour de la litière deux joueurs d'instruments, des gardes, des cuisiniers, et d'autres valets, dont les uns portent des tambours et des flûtes, les autres des armes, des banderoles, des vivres, des tentes, et tout ce qui est nécessaire pour la commodité du voyage. Cette méthode épargne les frais des animaux, dont la nourriture est toujours difficile et d'une grande dépense, sans compter que rien n'est à meilleur marché que les porteurs. Leurs journées les plus fortes ne montent pas à plus de quatre ou cinq sous. Quelques uns même ne gagnent que deux sous par jour. On se persuadera aisément qu'ils ne mettent leurs services qu'à ce prix si l'on considère que dans toutes les parties de l'Indostan les gens du commun ne vivent que de riz cuit à l'eau, et que, s'élevant rarement au dessus de leur condition, ils apprennent le métier de leurs pères, avec l'habitude de la soumission et de la docilité pour ceux qui tiennent un rang supérieur.

Les seigneurs et les riches commerçants sont magnifiques dans leurs festins : c'est une grande partie de leur dépense. Le maître de la maison se place avec ses convives sur des tapis, où le maître d'hôtel présente à chacun des mets fort bien apprêtés, avec des confitures et des fruits. Les Mogols ont des siéges et des bancs sur lesquels ont peut s'asseoir, mais ils se mettent plus volontiers sur des nattes fines et sur des tapis de Perse, en croisant leurs jambes sous eux. Les plus riches négociants ont chez eux des fauteuils pour les offrir aux marchands européens.

Éducation des enfants. Mariages. Anecdotes sur le sérail. Funérailles.

Dans les conditions honnêtes, on envoie les enfants aux écoles publiques, pour y apprendre à lire, à écrire, et surtout à bien entendre l'Alcoran. Ils reçoivent aussi les principes des autres sciences auxquelles ils sont destinés, telles que la philosophie, la rhétorique, la médecine, la poésie, l'astronomie et la physique. Les mosquées servent d'écoles et les mollahs de maîtres. Ceux qui n'ont aucun bien élèvent leurs enfants pour la servitude ou pour la profession des armes, ou pour quelque autre métier dans lequel ils les croient capables de réussir.

Ils les fiancent dès l'âge de six à huit ans; mais le mariage ne se consomme qu'à l'âge indiqué par la nature, ou suivant l'ordre du père et de la mère. Aussitôt que la fille reçoit cette liberté, on la mène avec beaucoup de cérémonie au Gange, ou sur le bord de quelque autre rivière. On la couvre de fleurs rares et de parfums. Les réjouissances sont proportionnées au rang ou à la fortune. Dans les propositions de mariage, une famille négocie long-temps. Après la conclusion, l'homme riche monte à cheval pendant quelques soirées. On lui porte sur la tête plusieurs parasols. Il est accompagné de ses amis, et d'une suite nombreuse de ses propres domestiques. Ce cortége est environné d'une multitude d'instruments, dont la marche s'annonce par un grand bruit. On voit parmi eux des danseurs, et tout ce qui peut servir à donner plus d'éclat à la fête. Une foule de peuple suit ordinairement cette cavalcade. On passe dans toutes les grandes rues; on prend le plus long chemin. En arrivant chez la jeune femme, le marié se place sur un tapis où ses parents le conduisent. Un mollah tire son livre, et prononce hautement les formules de religion, sous les yeux d'un magistrat qui sert de témoin. Le marié jure devant les spectateurs que, s'il répudie sa femme, il restituera la dot qu'il a reçue; après quoi le prêtre achève et leur donne sa bénédiction.

Le festin nuptial n'est ordinairement composé que de bétel ou d'autres mets délicats; mais on n'y sert jamais de liqueurs fortes, et ceux qui en boivent

sont obligés de se tenir à l'écart. Le mets le plus commun et le plus estimé est une sorte de pâte en petites boules rondes, composée de plusieurs semences aromatiques mêlées d'opium, qui les rend d'abord fort gais, mais qui les étourdit ensuite et les fait dormir.

Le divorce n'est pas moins libre que la polygamie. Un homme peut épouser autant de femmes que sa fortune lui permet d'en nourrir; mais, en donnant à celles qui lui déplaisent le bien qu'il leur a promis le jour du mariage, il a toujours le pouvoir de les congédier. Elles n'ont ordinairement pour dot que leurs vêtements et leurs bijoux. Celles qui sont d'une haute naissance passent dans la maison de leur mari avec leurs femmes de chambre et leurs esclaves. L'adultère les expose à la mort. Un homme qui surprend sa femme dans le crime, ou qui s'en assure par des preuves, est en droit de la tuer: l'usage ordinaire des Mogols est de fendre la coupable en deux avec leurs sabres. Mais une femme qui voit son mari dans les bras d'un autre n'a d'autre ressource que la patience. Cependant, lorsqu'elle peut prouver qu'il l'a battue, ou qu'il lui refuse ce qui est nécessaire à son entretien, elle peut porter sa plainte au juge et demander la dissolution du mariage. En se séparant, elle emmène ses filles, et les garçons restent au mari. Les riches particuliers, surtout les marchands, établissent une partie de leurs femmes et de leurs concubines dans les différents lieux où les affaires les appellent pour y trouver une maison prête et toutes sortes de commodités. Ils en tirent aussi cet avantage, que les femmes de chaque maison s'efforcent par leurs caresses de les y attirer plus souvent. Ils les font garder par des eunuques et des esclaves, qui ne leur permettent pas même de voir leurs plus proches parents.

Ces soins n'empêchent pas qu'il n'arrive de grands désordres jusque dans le sérail de l'empereur. On peut s'en fier au témoignage de Bernier. « On vit, dit-il, Aureng-Zeb un peu dégoûté de Rochenara-Begum, sa favorite, parce qu'elle fut accusée d'avoir fait entrer à diverses fois dans le sérail deux hommes, qui furent découverts et menés devant lui. Voici de quelle façon une vieille metisse de Portugal, qui avait été long-temps esclave dans le sérail, et qui avait la liberté d'y entrer et d'en sortir, me raconta la chose. Elle me dit que Rochenara-Begum, après avoir épuisé les forces d'un jeune homme pendant deux ou trois jours qu'elle l'avait tenu caché, le donna à quelques unes de ses femmes pour le conduire pendant la nuit au travers des jardins, et le faire sauver; mais, soit qu'elles eussent été découvertes, ou qu'elles craignissent de l'être, elles s'enfuirent, et le laissèrent errant parmi ces jardins, sans qu'il sût de quel côté tourner. Enfin, ayant été rencontré et mené devant Aureng-Zeb, ce prince l'interrogea beaucoup, et n'en put presque tirer d'autre réponse, sinon qu'il était entré par dessus les murailles. On s'atten-

dait qu'il le ferait traiter avec la cruauté que Schah-Djehan, son père, avait eue dans les mêmes occasions ; mais il commanda simplement qu'on le fît sortir par où il était entré. Les eunuques allèrent au delà de cet ordre, car ils le jetèrent du haut des murailles en bas. Pour ce qui est du second, cette même femme dit qu'il fut trouvé errant dans les jardins comme le premier, et qu'ayant confessé qu'il était entré par la porte, Aureng-Zeb commanda aussi simplement qu'on le fît sortir par la porte, se réservant néanmoins de faire un grand et exemplaire châtiment sur les eunuques, parce que c'est une chose qui non seulement regardait son honneur, mais aussi la sûreté de sa personne. »

Citons un autre trait du même voyageur. « En ce même temps, dit-il, on vit arriver un accident bien funeste, qui fit grand bruit dans Delhy, principalement dans le sérail, et qui désabusa quantité de personnes qui avaient peine à croire, comme moi, que les eunuques, c'est-à-dire ceux à qui on n'a laissé aucune ressource, devinssent amoureux comme les autres hommes. Didar-Khan, un des premiers eunuques du sérail, et qui avait fait bâtir une maison où il venait souvent se coucher et se divertir, devint amoureux d'une très belle femme d'un de ses voisins qui était un écrivain gentou. Ses amours durèrent assez long-temps sans que personne y trouvât beaucoup à redire, parce qu'enfin c'était un eunuque, qui a droit d'entrer partout; mais cette familiarité devint si grande et si extraordinaire que les voisins se doutèrent de quelque chose, et raillèrent l'écrivain. Une nuit qu'il trouva les deux amants couchés ensemble, il poignarda l'eunuque, et laissa la femme pour morte. Tout le sérail, femmes et eunuques, se ligua contre lui pour le faire mourir; mais Aureng-Zeb se moqua de toutes leurs brigues, et se contenta de lui faire embrasser le mahométisme. »

Les devoirs qu'on rend aux morts sont accompagnés de tant de modestie et de décence, qu'un voyageur hollandais reproche à sa nation d'en avoir beaucoup moins. Pendant trois jours les femmes, les parents, les enfants et les voisins poussent de grands cris; ensuite on lave le corps; on l'ensevelit dans une toile blanche qu'on coud soigneusement, et dans laquelle on renferme divers parfums. La cérémonie des funérailles commence par quelques prières que prononcent deux ou trois prêtres, en tournant plusieurs fois autour du corps. Huit ou dix hommes vêtus de blanc le mettent dans la bière et le portent au lieu de la sépulture. Les parents et les amis, vêtus aussi de blanc, suivent deux à deux et marchent avec beaucoup d'ordre et de modestie. Le tombeau est petit et ordinairement de maçonnerie; on y pose le corps sur le côté droit, les pieds tournés vers le midi et le visage vers l'occident. On le couvre de planches et l'on jette de la terre par dessus. Ensuite

toutes les personnes de l'assemblée vont se laver les mains dans un lieu préparé pour cet usage. Les prêtres et les assistants reviennent former un cercle autour du tombeau, la tête couverte, les mains jointes, le visage tourné vers le ciel, et font une courte prière, après quoi chacun reprend son rang pour suivre les parents jusqu'à la maison du deuil. Là, sans perdre la gravité qui convient à cette triste scène, l'assemblée se sépare, et chacun se retire d'un air sérieux.

Mœurs et usages des banians. Costumes. Education. Cérémonies des noces. Superstitions.

Ces usages, qui sont communs à tous les mahometans de l'empire, mettent beaucoup de ressemblance entre eux dans toutes les provinces, malgré la variété de leur origine et la différence du climat. Mais l'on ne trouve pas la même conformité dans les sectes idolâtres qui composent encore la plus grande partie des sujets du grand mogol. Les voyageurs en distinguent un grand nombre. Ici, pour ne s'arrêter qu'aux usages civils, les principales observations doivent tomber sur les banians, qui, faisant sans comparaison le plus grand nombre, peuvent être regardés comme le second ordre d'une nation dont les mahométans sont le premier.

Suivant le témoignage de tous les voyageurs, il n'y a point d'Indiens plus doux, plus modestes, plus tendres, plus charitables, plus civils, et de meilleure foi pour les étrangers, que les banians. Il n'y en a point aussi de plus ingénieux, de plus habiles, et même de plus savants. On voit parmi eux des gens éclairés dans toutes sortes de professions, surtout des banquiers, des joailliers, des écrivains, des courtiers très adroits, et de profonds arithméticiens. On y voit encore de gros marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de soie et de toutes les marchandises des Indes. Leurs boutiques sont belles et les magasins richement fournis; mais il n'y faut chercher ni viande ni poisson. Les banians savent mieux l'arithmétique que les chrétiens et les Maures. Quelques uns font un gros commerce sur mer, et possèdent d'immenses richesses; aussi ne vivent-ils pas avec moins de magnificence que les Maures. Ils ont de belles maisons, des appartements commodes et bien meublés, et des bassins d'eau fort propres pour leurs bains. Ils entretiennent un grand nombre de domestiques, de chevaux et de palanquins; mais leurs richesses n'empêchent point qu'ils ne soient soumis aux Maures dans tout ce qui regarde l'ordre de la société, à l'exception du culte religieux, sur lequel aucun empereur mogol n'a jamais osé les chagriner. Il est vrai qu'ils achètent cette liberté par de gros tributs qu'ils envoient à la cour par leurs prêtres, qui sont les bramines. Elle en est quitte pour quelques vestes ou quel-

que vieil éléphant, dont elle fait présent à leurs députés. Ils paient aussi de grosses sommes aux gouverneurs, dans la crainte qu'on ne les charge de fausses accusations, ou que, sous quelque prétexte, on ne confisque leurs biens. Le peuple de cette secte est composé de toutes sortes d'artisans qui vivent du travail de leurs mains, mais surtout d'un grand nombre de tisserands, dont les villes et les champs sont remplis. Les plus fines toiles et les plus belles étoffes des Indes viennent de leurs manufactures. Ils fabriquent des tapis, des couvertures, des courtes-pointes, et toutes sortes d'ouvrages de coton ou de soie, avec la même industrie dans les deux sexes et la même ardeur pour le travail.

Les riches banians sont vêtus à peu près comme les Maures; mais la plupart ne portent que des étoffes blanches depuis la tête jusqu'aux pieds. Leurs robes sont d'une fine toile de coton, dont ils se font aussi des turbans. C'est par cette partie néanmoins qu'on les distingue, car leurs turbans sont moins grands que ceux des Maures. On les reconnaît aussi à leurs hauts-de-chausses, qui sont plus courts; d'ailleurs, ils ne se font point raser la tête, quoiqu'ils ne portent pas les cheveux fort longs. Leur usage est aussi de se faire tous les jours une marque jaune au front, de la largeur d'un doigt, avec un mélange d'eau et de bois de sandal, dans lequel ils broient quatre ou cinq grains de riz. C'est de leurs bramines qu'ils reçoivent cette marque, après avoir fait leurs dévotions dans quelque pagode.

Leurs femmes ne se couvrent point le visage comme celles des mahométans, mais elles parent aussi leurs têtes de pendants et de colliers. Les plus riches sont vêtues d'une toile de coton si fine qu'elle en est transparente, et qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Elles mettent par dessus une sorte de veste, qu'elles serrent d'un cordon au dessus des reins. Comme le haut de cet habillement est fort lâche, on les voit nues depuis le sein jusqu'à la ceinture. Pendant l'été, elles ne portent que des sabots ou des souliers de bois, qu'elles s'attachent aux pieds avec des courroies; mais l'hiver elles ont des souliers de velours ou de brocart, garnis de cuir doré. Les quartiers en sont fort bas, parce qu'elles se déchaussent à toute heure pour entrer dans leurs chambres, dont les planchers sont couverts de tapis. Les enfants de l'un et de l'autre sexe vont nus jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans.

La plupart des femmes banianes ont le tour du visage bien fait et beaucoup d'agréments. Leurs cheveux, noirs et lustrés, forment une ou deux boucles sur le derrière du cou, et sont attachés d'un nœud de ruban. Elles ont, comme les mahométanes, des anneaux d'or passés dans le nez et dans les oreilles; elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes et au gros doigt du pied. Celles du commun les ont d'argent, de laque, d'ivoire, de verre ou

d'étain. Comme l'usage du betel leur noircit les dents, elles sont parvenues à se persuader que c'est une beauté de les avoir de cette couleur. « Fi! disaient-elles à Mandelslo, vous avez les dents blanches comme les chiens et les singes. »

Les bramines sont distingués des autres banians par leur coiffure, qui est une simple toile blanche, à laquelle ils font faire plusieurs fois le tour de la tête, pour attacher entièrement leurs cheveux, qu'ils ne font jamais couper, et par trois filets de petite ficelle qu'ils portent sur la peau, et qui leur descend en écharpe sur l'estomac, depuis l'épaule jusqu'aux branches. Ils n'ôtent jamais cette marque de leur profession, quand il serait question de la vie.

L'éducation des enfants de cette nombreuse secte n'a rien de commun avec celle des mahométans. Les jeunes garçons apprennent de bonne heure l'arithmétique et l'art d'écrire. Ensuite on s'efforce de les avancer dans la profession de leurs peres. Il est rare qu'ils abandonnent le genre de vie dans lequel ils sont nés. L'usage est de les fiancer dès l'âge de quatre ans, et de les marier au dessus de dix, après quoi les parents leur laissent la liberté de suivre l'instinct de la nature. Aussi l'on voit souvent parmi eux de jeunes meres de dix ou douze ans. Une fille qui n'est pas mariée à cet âge tombe dans le mépris. Les cérémonies des noces sont différentes dans chaque canton, et même dans chaque ville. Mais tous les pères s'accordent à donner leurs filles pour une somme d'argent ou pour quelque présent qu'on leur offre. Après avoir marché avec beaucoup d'appareil dans les principales rues de la ville ou du bourg, les deux familles se placent sur des nattes, pres d'un grand feu, autour duquel on fait faire trois tours aux deux amants, tandis qu'un bramine prononce quelques mots, qui sont comme la bénédiction du mariage. Dans plusieurs endroits, l'union se fait par l'échange de deux cocos entre l'époux et la femme, pendant que le bramine leur lit quelques formules dans un livre. Le festin nuptial est proportionné à l'opulence des familles. Mais quelque riches que soient les parents d'une fille, il est rare qu'elle ait d'autre dot que ses joyaux, ses habits, son lit et quelque vaisselle. Si la nature lui refuse des enfants, le mari peut prendre une seconde, et même une troisième femme; mais la première conserve toujours son rang et ses priviléges. D'ailleurs, quoique l'usage accorde cette liberté aux hommes, ils ne peuvent guère en user sans donner quelque atteinte à leur réputation.

Les banians sont d'une extrême propreté dans leurs maisons. Ils couvrent le pavé de nattes fort bien travaillées sur lesquelles ils s'asseyent comme les Maures, c'est-à-dire les jambes croisées sous eux. Leur nourriture la plus commune est du riz, du beurre et du lait, avec toutes sortes d'herbages et de fruits. Ils ne mangent aucune sorte d'animaux, et ce respect pour toutes les

créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes. Dans plusieurs cantons, ils ont des hôpitaux pour les bêtes languissantes de vieillesse ou de maladie. Ils rachètent les oiseaux qu'ils voient prendre aux mahométans. Les plus dévots font difficulté d'allumer pendant la nuit du feu ou de la chandelle, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Cet excès de superstition, qu'ils doivent à l'ancienne opinion de la transmigration des âmes, leur donne de l'horreur pour la guerre et pour tout ce qui peut conduire à l'effusion du sang : aussi les empereurs n'exigent-ils d'eux aucun service militaire : mais cette exemption les rend aussi méprisables que leur idolâtrie aux yeux des mahométans, qui en prennent droit de les traiter en esclaves ; ce qui n'empêche point que le souverain ne leur laisse l'avantage de pouvoir léguer leurs biens à leurs héritiers mâles, sous la seule condition d'entretenir leur mère jusqu'à la mort, et leurs sœurs jusqu'au temps de leur mariage.

Quelques voyageurs ont fait le compte des sectes idolâtres, qui sont autant de branches des banians, et prétendent en avoir trouvé quatre-vingt-trois. Elles ont toutes cette ressemblance avec les mahométans, qu'elles font consister la principale partie de leur religion dans les purifications corporelles. Il n'y a point d'idolâtre indien qui laisse passer le jour sans se laver ; la plupart n'ont pas de soin plus pressant. Dès le plus grand matin, avant le lever du soleil, ils se mettent dans l'eau jusqu'aux hanches, tenant à la main un brin de paille que le bramine leur distribue pour chasser l'esprit malin, pendant qu'il donne la bénédiction et qu'il prêche ses opinions à ceux qui se purifient. Les habitants des bords du Gange se croient les plus heureux, parce qu'ils attachent une idée de sainteté aux eaux de ce fleuve ; non seulement ils s'y baignent plusieurs fois le jour, mais ils ordonnent que leurs cendres y soient jetées après leur mort. Le comble de leur superstition est dans le temps des éclipses, dont ils craignent les plus malignes influences. Bernier fait un récit curieux du spectacle dont il fut témoin. Il se trouvait à Delhy pendant la fameuse éclipse de 1666. Il monta, dit-il, sur la terrasse de sa maison, qui était située sur les bords du Djemma ; de là il vit les deux côtés de ce fleuve, dans l'étendue d'une lieue, couverts d'idolâtres qui étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, regardant le ciel pour se plonger et se laver dans le moment où l'éclipse allait commencer. Les petits garçons et les petites filles étaient nus comme la main ; les hommes l'étaient aussi, excepté qu'ils avaient une espèce d'écharpe bridée à l'entour des cuisses. Les femmes mariées et les filles qui ne passaient pas six à sept ans étaient couvertes d'un simple drap. Les personnes de condition, telles que les radjas, princes souverains gentous, qui sont ordinairement à la cour et au service de l'empereur ; les serafs ou changeurs, les banquiers, les joailliers et tous les riches marchands avaient tra-

verse l'eau avec leurs familles; ils avaient dressé leurs tentes sur l'autre bord et planté dans la rivière des kanates, qui sont une espèce de paravents, pour observer leurs cérémonies et se laver tranquillement sans être exposés à la vue de personne. Aussitôt que le soleil eut commencé à s'éclipser, ils poussèrent un grand cri, et se plongeant dans l'eau, où ils demeurèrent cachés assez long-temps, ils se levèrent pour y demeurer debout, les yeux et les mains levés vers le soleil, prononçant leurs prières avec beaucoup de dévotion, prenant par intervalles de l'eau avec les mains, la jetant vers le soleil, inclinant la tête, remuant et tournant les bras et les mains, et continuant ainsi leurs immersions, leurs prières et leurs contorsions jusqu'à la fin de l'éclipse. Alors chacun ne pensa qu'à se retirer, en jetant des pièces d'argent fort loin dans la rivière, et distribuant des aumônes aux bramines, qui se présentaient en grand nombre. Bernier observa qu'en sortant de la rivière ils prirent tous des habits neufs qui les attendaient sur le sable, et que les plus dévots laissèrent leurs anciens habits pour les bramines. Cette éclipse, dit-il, fut célébrée de même dans l'Indus, dans le Gange et dans les autres fleuves des Indes; mais surtout dans l'eau du Tanaiser, où plus de cent cinquante mille personnes se rassemblèrent de toutes les régions voisines, parce que ce jour-là son eau passe pour la plus sainte.

Diverses sectes et leurs usages particuliers

Les quatre-vingt-trois sectes des banians peuvent se réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres : celles des Ceuravaths, des Samaraths, des Bisnaos et des Gondjis.

Les premiers professent tant de respect pour les animaux, que leurs bramines se couvrent la bouche d'un linge dans la crainte qu'une mouche n'y entre, et portent chez eux un petit balai à la main pour écarter toutes sortes d'insectes. Ils ne s'y asseyent point sans avoir nettoyé soigneusement la place qu'ils veulent occuper; ils vont tête et pieds nus, avec un bâton blanc à la main, par lequel ils se distinguent des autres castes; ils ne font jamais de feu dans leurs maisons; ils n'y allument pas même de chandelle; ils ne boivent point d'eau froide, de peur d'y rencontrer des insectes. Leur habit est une pièce de toile qui leur pend depuis le nombril jusqu'aux genoux; ils ne se couvrent le reste du corps que d'un petit morceau de drap, autant qu'on en peut faire d'une seule toison.

Leurs pagodes sont carrées avec un toit plat; elles ont, dans la partie orientale, une ouverture sous laquelle sont les chapelles de leurs idoles, bâties en forme pyramidale, avec des degrés qui portent plusieurs figures de

bois, de pierre et de papier, représentant leurs parents morts, dont la vie a été remarquable par quelque bonheur extraordinaire. Leurs plus grandes dévotions se font au mois d'août, pendant lequel ils se mortifient par des pénitences fort austères. Mandelslo confirme ce qu'on a déjà rapporté sur d'autres témoignages, qu'il se trouve de ces idolâtres qui passent un mois ou six semaines sans autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer qui soutient leurs forces. Les ceuravaths brûlent les corps des personnes âgées, mais ils enterrent ceux des enfants. Leurs veuves ne se brûlent point avec leurs maris, elles renoncent seulement à se remarier. Tous ceux qui font profession de cette secte peuvent être admis à la prêtrise; on accorde même cet honneur aux femmes, lorsqu'elles ont passé l'âge de vingt-cinq ans; mais les hommes y sont reçus dès leur septième année, c'est-à-dire qu'ils en prennent l'habit, qu'ils s'accoutument à mener une vie austère, et qu'ils s'engagent à la chasteté par un vœu. Dans le mariage même, l'un des deux époux a le pouvoir de se faire prêtre, et d'obliger par cette résolution l'autre au célibat pour le reste de ses jours. Quelques uns font vœu de chasteté après le mariage; mais cet excès de zèle est rare. Dans les dogmes de cette secte, la Divinité n'est point un être infini qui préside aux événements : tout ce qui arrive dépend de la bonne ou de la mauvaise fortune. Ils ont un saint, qu'ils nomment *Fiel-Tenck-Ser*. Ils n'admettent ni enfer ni paradis, ce qui n'empêche point qu'ils ne croient l'âme immortelle; mais ils croient qu'en sortant du corps elle entre dans un autre, d'homme ou de bête, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait, et qu'elle choisit toujours une femelle, qui la remet au monde pour vivre dans un autre corps. Tous les autres banians ont du mépris et de l'aversion pour les ceuravaths; ils ne veulent boire ni manger avec eux; ils n'entrent pas même dans leurs maisons, et s'ils avaient le malheur de les toucher, ils seraient obligés de se purifier par une pénitence publique.

La seconde secte ou caste, qui est celle des samaraths, est composée de toutes sortes de métiers, tels que les serruriers, les maréchaux, les charpentiers, les tailleurs, les cordonniers, les fourbisseurs, etc. Elle admet aussi des soldats, des écrivains et des officiers : c'est par conséquent la plus nombreuse. Quoiqu'elle ait de commun avec la première de ne pas souffrir qu'on tue les animaux ni les insectes, et de ne rien manger qui ait eu vie, ses dogmes sont différents. Elle croit l'univers créé par une première cause qui gouverne et conserve tout avec un pouvoir immuable et sans borne; son nom est *Permiser* et *Vistnou*. Elle lui donne trois substituts, qui ont chacun leur emploi sous sa direction. Le premier, nommé *Brahma*, dispose du sort des âmes, qu'il fait passer dans des corps d'hommes ou de bêtes. Le second, qui s'ap-

pelle *Bouffinna*, apprend aux créatures humaines à vivre suivant les lois de Dieu, qui sont comprises en quatre livres; il prend soin aussi de faire croître le blé, les plantes et les légumes. Le troisième se nomme *Maïs*, et son pouvoir s'étend sur les morts; il sert comme de secrétaire à Vistnou, pour examiner les bonnes et mauvaises œuvres; il en fait un rapport fidèle à son maître, qui, après les avoir pesées, envoie l'âme dans le corps qui lui convient. Les âmes qui sont envoyées dans le corps des vaches sont les plus heureuses, parce que, cet animal ayant quelque chose de divin, elles espèrent d'être plus tôt purifiées des souillures qu'elles ont contractées. Au contraire celles qui ont pour demeure le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un buffle, d'un bouc, d'un âne, d'un léopard, d'un porc, d'un serpent, ou de quelque autre bête immonde, sont fort à plaindre, parce qu'elles passent de là dans d'autres corps de bêtes domestiques et moins féroces, où elles achèvent d'expier les crimes qui les ont fait condamner à cette peine. Enfin, Maïs présente les âmes purifiées à Vistnou, qui les reçoit au nombre de ses serviteurs.

Les samaraths brûlent les corps des morts, à la réserve de ceux des enfants au dessous de l'âge de trois ans; mais ils observent de faire les obsèques sur le bord d'une rivière ou de quelque ruisseau d'eau vive; ils y portent même leurs malades, lorsqu'ils sont à l'extrémité, pour leur donner la consolation d'y expirer. Il n'y a point de secte dont les femmes se sacrifient si gaîment à la mémoire de leurs maris. Elles sont persuadées que cette mort n'est qu'un passage pour entrer dans un bonheur sept fois plus grand que tout ce qu'elles ont eu de plaisir sur la terre. Un autre de leurs plus saints usages est de faire présenter à leur enfant, aussitôt qu'elles sont accouchées, un écritoire, du papier et des plumes; si c'est un garçon, elles y font ajouter un arc : le premier de ces deux signes est pour engager Bouffina à graver la loi dans l'esprit de l'enfant, et l'autre lui promet sa fortune à la guerre, s'il embrasse cette profession à l'exemple des rasbouts.

La troisième secte, qui est celle des bisnaos, s'abstient, comme les deux précédentes, de manger tout ce qui a l'apparence de vie; elle s'impose aussi des jeûnes. Ses temples portent le nom particulier d'*agoges*. La principale dévotion des bisnaos consiste à chanter des hymnes à l'honneur de leur dieu, qu'ils appellent *Ram-ram;* leur chant est accompagné de danses, de tambours, de flageolets, de bassins de cuivre et d'autres instruments, dont ils jouent devant leurs idoles. Ils représentent Ram-ram et sa femme sous différentes formes; ils les parent de chaînes d'or, de colliers de perles et d'autres ornements précieux. Leurs dogmes sont à peu près les mêmes que ceux des samaraths, avec cette différence que leur dieu n'a point de lieutenants, et qu'il agit par lui-même. Ils se nourrissent de légumes, de beurre et de lait, avec

ce qu'ils nomment l'*atsenia*, qui est une composition de gingembre, de mangues, de citrons, d'ail et de graine de moutarde confite au sel. Ce sont leurs femmes ou leurs prêtres qui font cuire leurs aliments. Au lieu de bois, qu'ils font scrupule de brûler, parce qu'il s'y rencontre des vers qui pourraient périr par le feu, ils emploient de la fiente de vache séchée au soleil et mêlée avec de la paille, qu'ils coupent en petits carreaux, comme les tourbes. La plupart des banians bisnaos exercent le commerce par commission ou pour leur propre compte; ils y sont fort entendus. Leurs manières étant très douces, et leur conversation agréable, les chrétiens et les mahométans choisissent parmi eux leurs interprètes et leurs courtiers. Ils ne permettent point aux femmes de se faire brûler avec leurs maris; ils les forcent à garder un veuvage perpétuel, quand le mari serait mort avant la consommation du mariage. Il n'y a pas long-temps que le second frère était obligé parmi eux d'épouser la veuve de son aîné; mais cet usage a fait place à la loi qui condamne toutes les veuves au célibat.

En se baignant suivant l'usage commun de toutes les sectes banianes, les bisnaos doivent se plonger, se vautrer et nager dans l'eau; après quoi ils se font frotter par un bramine le front, le nez, les oreilles, d'une drogue composée de quelque bois odoriférant, et pour sa peine, ils lui donnent une petite quantité de blé, de riz ou de légumes. Les plus riches ont dans leurs maisons des bassins d'eau pure qu'ils y amènent à grands frais, et ne vont aux rivières que dans les occasions solennelles, telles que leurs grandes fêtes, les pèlerinages et les éclipses.

La secte des gondjis, qui comprend les *fakirs*, c'est-à-dire les moines banians, les ermites, les missionnaires et tous ceux qui se livrent à la dévotion par état, fait profession de reconnaître un Dieu créateur et conservateur de toutes choses. Ils lui donnent divers noms, et le représentent sous différentes formes. Ils passent pour de saints personnages; et, n'exerçant aucun métier, ils ne s'attachent qu'à mériter la vénération du peuple. Une partie de leur sainteté consiste à ne rien manger qui ne soit cuit ou apprêté avec de la bouse de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré. Ils ne peuvent rien posséder en propre. Les plus austères ne se marient point, et ne toucheraient pas même une femme. Ils méprisent les biens et les plaisirs de la vie. Le travail n'a pas plus d'attrait pour eux; ils passent leur vie à courir les chemins et les bois, où la plupart vivent d'herbes vertes et de fruits sauvages. D'autres se logent dans des masures ou dans des grottes, et choisissent toujours les plus sales; d'autres vont nus, à l'exception des parties naturelles, et ne font pas difficulté de se montrer en cet état au milieu des grands chemins et des villes. Ils ne se font jamais raser la tête, encore moins la barbe, qu'ils

ne lavent et ne peignent jamais, non plus que leur chevelure : aussi paraissent-ils couverts de poils comme autant de sauvages. Quelquefois ils s'assemblent par troupes sous un chef, auquel ils rendent toutes sortes de respects et de soumissions. Quoiqu'ils fassent profession de ne rien demander, ils s'arrêtent près des lieux habités qu'ils rencontrent, et l'opinion qu'on a de leur sainteté porte toutes les autres sectes banianes à leur offrir des vivres. Enfin d'autres, se livrant à la mortification, s'imposent en effet d'incroyables austérités. Il se trouve aussi des femmes qui embrassent un état si dur. Schouten ajoute que souvent les pauvres mettent leurs enfants entre les mains des goudjis, afin qu'étant exercés à la patience, ils soient capables de suivre une profession si sainte et si honorée, s'ils ne peuvent subsister par d'autres voies.

Quelques voyageurs mettent les rasbouts au nombre des sectes banianes, parce qu'ils croient aussi à la transmigration des âmes, et qu'ils ont une grande partie des mêmes usages. Cependant, au lieu que les autres banians ont l'humeur douce, et qu'ils abhorrent l'effusion du sang, les rasbouts sont emportés, hardis et violents; ils mangent de la chair, ils ne vivent que de meurtre et de rapines, et n'ont pas d'autre métier que la guerre.

Le grand mogol et la plupart des autres princes indiens les emploient dans leurs armées, parce que, méprisant la mort, ils sont d'une intrépidité surprenante. Mandelslo raconte que, cinq rasbouts étant un jour entrés dans la maison d'un paysan pour s'y reposer d'une longue marche, le feu prit au village, et s'approcha bientôt de la maison où ils s'étaient retirés. On les en avertit. Ils répondirent que jamais ils n'avaient tourné le dos au péril; qu'ils étaient résolus de donner au feu la terreur qu'il inspirait aux autres, et qu'ils voulaient le forcer de s'arrêter à leur vue. En effet ils s'obstinèrent à se laisser brûler plutôt que de faire un pas pour se garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un qui prit le parti de se retirer, mais il ne put se consoler de n'avoir pas imité les autres. Voilà un courage bien stupide.

Les rasbouts n'épargnent que les animaux domestiques, surtout les oiseaux, parce qu'ils croient que leurs âmes sont destinées à passer dans ces petits corps, et qu'ils espèrent alors pour eux-mêmes autant de charité qu'ils en auraient eu pour les autres. Ils marient, comme les banians, leurs enfants dès le premier âge; leurs veuves se font brûler avec les corps de leurs maris, à moins que dans le contrat de mariage elles n'aient stipulé qu'on ne puisse les y forcer; cette précaution ne les déshonore point lorsqu'elle a précédé l'union conjugale.

Expédition de Thamas Kouli-Khan.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en terminant cet article sur l'Indostan par un tableau succinct de la fameuse expédition de Nadir-Schah ou Thamas Kouli-Khan dans l'empire du Mogol. Ce récit, d'ailleurs, n'est pas étranger à l'histoire des mœurs. Il montre quelle idée l'on doit avoir de ces despotes d'Orient, et combien l'excès de la lâcheté est voisin de l'excès de la tyrannie.

Ce fut en 1739, vingt et unième année du règne de Mohammed-Schah, que le fameux Kouli-Khan, s'étant rendu maître du Kandahar, profita de la mollesse de ce prince pour entrer dans l'Inde avec une armée redoutable, et, forçant tous les obstacles, s'avança jusqu'à Lahor, dont il n'eut pas plus de peine à se saisir. Le voyageur Otter se trouvait alors en Perse, et l'occasion qu'il eut de se faire instruire de toutes les circonstances de ce grand événement rend son témoignage fort précieux.

L'ennemi des Mogols, encouragé par leur faiblesse et par l'invitation de quelques traîtres, mena son armée victorieuse à Kiernal, entre Lahor et Delhy. Il fut attaqué par celle de Mohammed-Schah; mais, l'ayant battue avec cette fortune supérieure qui avait presque toujours accompagné ses armes, il mit bientôt ce malheureux empereur dans la nécessité de lui demander la paix. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour l'Indostan, Nizam-oul-Moulk, un traître qui avait appelé Nadir-Schah, fut choisi pour la négociation. Il se rendit au camp du vainqueur avec un plein pouvoir. L'un et l'autre souhaitaient de se voir pour concerter l'exécution entière de leurs desseins. Ils convinrent que Mohammed-Schah aurait une entrevue avec Nadir-Schah, qu'il lui ferait un présent de deux mille krores, et que l'armée persane sortirait des états du mogol. Le cérémonial fut aussi réglé : il portait qu'on dresserait une tente entre les deux armées; que les deux monarques s'y rendraient successivement, Nadir-Schah le premier, et Mohammed-Schah lorsque l'autre y serait entré; qu'à l'arrivée de l'empereur, le fils du roi de Perse ferait quelques pas au devant de lui pour le conduire; que Nadir-Schah irait le recevoir à la porte et le mènerait jusqu'au fond de la tente, où ils se placeraient en même temps sur deux trônes, l'un vis-à-vis de l'autre; qu'après quelques moments d'entretien Mohammed-Schah retournerait à son camp, et qu'en sortant on lui rendrait les mêmes honneurs qu'à son arrivée.

Un autre traître, nommé Seadet-Khan, voulut partager avec Nizam-oul-Moulk les faveurs de Nadir-Schah, et prit dans cette vue le parti d'enchérir sur sa méchanceté. Il fit insinuer au roi que Nizam-oul-Moulk lui avait man-

qué de respect en lui offrant un présent si médiocre, qui ne répondait ni à l'opulence d'un empereur des Indes, ni à la grandeur d'un roi de Perse. Il lui promit le double, s'il voulait marcher jusqu'à Delhy, à condition néanmoins qu'il n'écoutât pas les conseils de Nizam-oul-Moulk, qui le trompait, qu'il retînt l'empereur lorsqu'une fois il l'aurait près de lui, et qu'il se fît rendre compte du trésor. Cette proposition, qui flattait l'avidité de Nadir-Schah, fut si bien reçue qu'elle lui fit prendre aussitôt la résolution de ne pas observer le traité.

Il ordonna un grand festin. L'empereur, étant arrivé avec Nizam-oul-Moulk, fut traité d'abord comme on était convenu. Après les premiers compliments, Nadir-Schah fit signe de servir et pria Mohammed-Schah d'agréer quelques rafraîchissements : son invitation fut acceptée. Pendant qu'ils étaient à table, Nadir-Schah prit occasion des circonstances pour tenir ce discours à l'empereur : « Est-il possible que vous ayez abandonné le soin de votre état au point de me laisser venir jusqu'ici? Quand vous apprîtes que j'étais parti de Kandahar dans le dessein d'entrer dans l'Inde, la prudence n'exigeait-elle pas que, quittant le séjour de votre capitale, vous marchassiez en personne jusqu'à Lahor, et que vous envoyassiez quelqu'un à Kaboul pour me disputer les passages? Mais ce qui m'étonne le plus, c'est de voir que vous ayez eu l'imprudence de vous engager dans une entrevue avec moi, qui suis en guerre avec vous, et que vous ne sachiez pas que la plus grande faute d'un souverain est de se mettre à la discrétion de son ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'avais quelque mauvais dessein sur vous, comment pourriez-vous vous en défendre? Maintenant je connais assez vos sujets pour savoir que, grands et petits, ils sont tous des lâches, ou même des traîtres. Mon dessein n'est pas de vous enlever la couronne : je veux seulement voir votre capitale, m'y arrêter quelques jours, et retourner ensuite en Perse. » En achevant ces mots, il mit la main sur l'Alcoran, et fit serment de tenir sa parole.

Mohammed-Schah, qui ne s'attendait point à ce langage, parut l'écouter avec beaucoup d'étonnement; mais les dernières déclarations le jetèrent dans une consternation qui le fit croire près de s'évanouir. Il changea de couleur; sa langue devint immobile, son esprit se troubla. Cependant, après avoir un peu réfléchi sur le danger dans lequel il s'était jeté, il rompit le silence pour demander la liberté de retourner dans son camp. Nadir-Schah la lui refusa et le mit sous la garde d'Abdoul-Baki-Khan, un de ses principaux officiers. Cette nouvelle répandit une affreuse consternation dans toute l'armée indienne. L'itimadoulet et tous les omhras passèrent la nuit dans une extrême inquiétude. Ils virent arriver, le lendemain matin, un officier persan avec un déta-

chement, qui, après s'être emparé du trésor et des équipages de l'empereur, fit proclamer dans le camp que chacun pouvait se retirer librement avec ses équipages et tout ce qu'il pourrait emporter, sans crainte d'être arrêté ni de recevoir d'insulte. Un moment après, six cavaliers persans vinrent enlever l'itimadoulet. Ils le conduisirent au quartier de l'empereur, dans leur propre camp, et le laissèrent avec ce prince. Après la dispersion de l'armée, Nadir-Schah pouvait aller droit à la capitale; mais, voulant persuader au peuple que sa marche était concertée avec Mohammed-Schah, il fit prendre les devants à Scadet-Khan, pour disposer les esprits à l'exécution de ses desseins. Ce khan partit avec deux mille chevaux persans, commandés par un des fils de Nadir-Schah. Il commença par faire publier à Delhy une défense de s'opposer aux Persans. Ensuite, ayant fait appeler le gouverneur du fort, il lui communiqua des lettres munies du sceau de l'empereur, qui portaient ordre de faire préparer le quartier de Renchen-Abad pour Nadir-Schah, et d'évacuer le fort pour y loger le détachement qui l'avait suivi. Cet ordre parut étrange au gouverneur, mais il ne laissa pas de l'exécuter avec une aveugle soumission. Les deux mille Persans entrèrent dans le fort. Scadet-Khan prit le temps de la nuit pour s'y transporter. Il mit le sceau de l'empereur sur les coffres et aux portes des magasins; ensuite il dressa un état exact des ombras, des ministres, des autres officiers, et de tous les riches habitants de la ville, indiens ou mahométans. Cette liste devait d'abord apprendre à Nadir-Schah les noms de ceux dont il pouvait exiger de l'argent à son arrivée. Scadet-Khan fit aussi marquer les palais qui devaient être évacués pour loger les officiers persans.

Cependant le vainqueur, maître de la caisse militaire, de l'artillerie et des munitions de guerre qui s'étaient trouvées dans le camp, envoya tout sous une bonne escorte à Kaboul, pour le faire transporter en Perse. Il partit ensuite de Kiernal dans l'ordre suivant. L'empereur, porté dans une litière, accompagné de Nizam-oul-Moulk, du visir, de Serbouland-Khan et d'autres ombras, marchait à la droite, suivi de quarante mille Persans. Une autre partie de l'armée persane était à la gauche, et Nadir-Schah faisait l'arrière-garde avec le reste de ses troupes. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent au jardin impérial de Chalamar, où ils passèrent la nuit. Le lendemain l'empereur fit son entrée dans Delhy. Lorsqu'il fut descendu au palais, il fit publier que Nadir-Schah devait arriver le jour suivant, avec ordre à tous les habitants de fermer leurs maisons, et défense de se tenir dans les rues, dans les marchés ou sur les toits, pour voir l'entrée du roi de Perse. Cet ordre fut exécuté si ponctuellement, que Nadir-Schah, étant entré le 9 en plein jour, ne vit pas un Indien dans son chemin. Il alla prendre son logement dans le quartier de Renchen-Abad, qu'on lui avait préparé. Scadet-Khan s'était em-

presse d'aller au devant de lui jusqu'au jardin de Chalamar, et l'avait accompagné au palais où il était descendu. Il se flattait d'obtenir une audience particulière, et de lui donner des avis sur la conduite qu'il devait tenir dans la capitale. Le roi n'ayant paru faire aucune attention à ses avertissements, il osa s'approcher pour se faire entendre ; mais il fut reçu avec beaucoup de hauteur, et menacé même d'être puni, s'il n'apportait aussitôt le présent qu'il avait promis. Un traitement aussi dur lui fit reconnaître d'où partait le coup. Nizam-oul-Moulk, qui avait feint pendant quelques jours de l'associer à sa trahison, mais qui était trop habile pour vouloir partager avec lui la faveur du roi, avait déjà trouvé les moyens de le perdre en faisant soupçonner sa bonne foi. Le malheureux Seadet-Khan épuisa toutes ses ressources, et désespérant de l'emporter sur son rival, il prit du poison, et on le trouva mort le lendemain.

Le même jour, un bruit répandu vers le soir persuada aux habitants de Delhy que Nadir-Schah était mort ; ils prirent tumultueusement les armes, et leur haine les portant à faire main basse sur tous les Persans qu'ils rencontraient dans les rues, on prétend que dans ce transport, qui dura toute la nuit, ils en firent périr plus de deux mille cinq cents. Quoique le roi en eût été d'abord informé, la crainte de quelque embuscade lui fit attendre le lendemain pour arrêter le désordre ; mais au lever du soleil, s'étant transporté à la mosquée de Renchen-Abad, le spectacle d'un grand nombre de Persans dont il vit les corps étendus le mit en fureur ; il ordonna un massacre général, avec permission de piller les maisons et les boutiques. A l'instant on vit les soldats, répandus, le sabre à la main, dans les principaux quartiers de la ville, tuant tout ce qui se présentait devant eux, enfonçant les portes et se précipitant dans les maisons : hommes, femmes, enfants, tout fut massacré sans distinction. Les vieillards, les prêtres et les dévots, réfugiés dans les mosquées, furent cruellement égorgés en récitant l'Alcoran.

On ne fit grâce qu'aux plus belles filles, qui échappèrent à la mort pour assouvir la brutalité du soldat, sans aucun égard au rang, à la naissance, ni même à la qualité d'étrangère. Ces barbares, las enfin de répandre du sang, commencèrent le pillage ; ils s'attachèrent particulièrement aux pierres précieuses, à l'or, à l'argent, et leur butin fut immense. Ils abandonnèrent le reste, et mettant le feu aux maisons, ils réduisirent en cendres plusieurs quartiers de la ville.

Quelques étrangers réfugiés dans la capitale s'attroupèrent pour la défense de leur vie. Les bijoutiers, les changeurs, les marchands d'étoffe, se rassemblèrent près d'eux ; l'intendant des meubles de la couronne se mit à leur tête, avec Djehan-Eddin, médecin de la cour ; ils se battirent quelque temps en

désespérés, mais n'étant point accoutumés à manier les armes, ils n'eurent que la satisfaction de mourir le sabre à la main. Otter assure qu'il périt dans ce massacre plus de deux cent mille personnes. Un grand nombre de ceux qui échappèrent à ce carnage prirent heureusement la fuite.

Nizam-oul-Moulk et le grand-visir, pensant à sauver le reste de la ville, allèrent se jeter aux pieds de Nadir-Schah pour lui demander grâce. Il donnait ordre en ce moment de porter le fer et le feu dans les autres quartiers. Les omhras furent mal reçus. Cependant, après avoir exhalé son courroux dans un torrent d'injures et de menaces, il se laissa toucher, et l'ordre fut donné aux officiers de rappeler les troupes. Les habitants reçurent celui de se renfermer dans leurs maisons, et la tranquillité fut aussitôt rétablie.

Le lendemain on obligea les soldats de rendre la liberté à toutes les femmes qu'ils avaient enlevées, et les habitants d'enterrer tous les cadavres, sous peine de mort. Ces malheureux demandaient le temps de séparer les corps des musulmans de ceux des Indiens idolâtres, pour rendre les derniers devoirs à chacun selon sa religion; mais, dans la crainte que le moindre délai ne fît recommencer le massacre, ils firent à la hâte, les uns des fosses dans les marchés où ils enterrèrent leurs amis pêle-mêle, les autres des bûchers où ils les brûlèrent sans distinction. On n'eut pas le temps, jusqu'au départ des Persans, de penser à ceux qui avaient été tués dans des lieux fermés, et ce fut alors un spectacle horrible de voir tirer des maisons les cadavres à moitié pourris. Seid-Khan et Chehsourah-Khan, l'un parent du visir, l'autre de Karan-Khan, qui avait été tué à la bataille, furent accusés, avec Reimany, chef des tchoupdards ou des huissiers de l'empereur, d'avoir tué dans le tumulte un grand nombre de personnes. Nadir-Schah leur fit ouvrir le ventre; l'ordre fut exécuté sous les yeux de Nizam-oul-Moulk et du visir, qui avaient employé inutilement tout leur crédit pour les sauver.

Nadir-Schah se fit apporter d'Audih le trésor de Scadet-Khan, qui montait à plus de dix laks de roupies. Mound-Khan fut envoyé au Bengale pour se saisir de la caisse des impôts. Nizam-oul-Moulk et le visir eurent ordre de remettre la caisse militaire, qui était d'un krore de roupies lorsqu'ils étaient sortis de la capitale pour marcher contre les Persans; ils furent sommés aussi de faire venir de leurs gouvernements les fonds qu'ils y avaient en propre, et ceux qui appartenaient à l'empereur. Nizam-oul-Moulk eut l'adresse de se retirer de cet embarras. « Vous savez, seigneur, dit-il au roi, que je vous suis dévoué, et que je vous ai toujours parlé sincèrement : ainsi j'espère que vous serez disposé à me croire. Lorsque je suis parti du Dékan, j'y établis mon fils en qualité de lieutenant, et je remis entre ses mains tous les biens que je possédais. Tout le monde sait qu'il ne m'est plus soumis, et qu'il ne

dépend pas de moi de le faire rentrer dans le devoir ; vous êtes seul capable de le réduire, et de soumettre les radjas du Dékan, qui sont autant de rebelles. Outre les trésors que mon fils a rassemblés, vous pourrez lever de fortes contributions sur ces fiers radjas, qui ne respectent plus aucune autorité. »

Nadir-Schah sentit toute l'adresse de cette réponse ; mais comme Nizam-oul-Moulk lui était encore nécessaire, il prit le parti de dissimuler, et ne parla plus du trésor du Dékan. Le visir fut traité avec moins de ménagement; on le croyait très riche. Le roi, n'ayant pas réussi à l'intimider par des menaces, fit venir son secrétaire, qu'il accabla d'injures, en le pressant de représenter ses comptes, et loin d'écouter ses raisons, il lui fit couper une oreille. Le visir fut exposé au soleil, ancien genre de supplice dans les pays chauds. Cette violence lui fit offrir un krore de roupies, sans y comprendre quantité de pierres précieuses et plusieurs éléphants. Le secrétaire fut taxé à de grosses sommes, et remis entre les mains de Serboulend-Khan, avec ordre d'employer les tourments pour se faire payer ; mais il se délivra de cette vexation par une mort violente.

Nadir-Schah, n'épargnant pas même les morts, mit garnison dans les palais de quantité d'ombras qui avaient perdu la vie au combat de Kiernal. Il tira de leurs héritiers un krore de roupies. Comme la ville était investie de toutes parts, les habitants qui tentaient de se soustraire aux vexations par la fuite tombaient entre les mains des troupes persanes, et périssaient sans pitié. Bientôt on manqua de vivres, et la famine augmenta les maux publics. Plusieurs étrangers, préférant le danger d'être maltraités par les Persans au supplice de la faim, se jetèrent en corps aux pieds de Nadir-Schah, pour lui demander du pain. Il se laissa toucher par leurs prières, et leur permit d'aller chercher du blé pour leur subsistance du côté de Ferid-Abad; mais faute de voitures, ils étaient obligés de l'apporter sur leurs têtes.

Enfin Nadir-Schah se fit ouvrir le trésor impérial et le garde-meuble, auxquels on n'avait pas touché depuis plusieurs règnes. Il en tira des sommes inestimables en pierreries, en or, en argent, en riches étoffes, en meubles précieux, parmi lesquels il n'oublia pas le trône du paon, évalué à neuf krores; et toutes ces dépouilles furent envoyées à Kaboul sous de fidèles escortes. Alors, pour se délasser des fatigues de la guerre, il passa plusieurs jours en promenades et d'autres en festins, où toutes les délicatesses de l'Inde furent servies avec profusion. Les beaux édifices et les autres ouvrages de Delhy lui firent naître le dessein de les imiter en Perse. Il choisit, entre les artistes mogols, des architectes, des menuisiers, des peintres et des sculpteurs, qu'il fit partir pour Kaboul avec le trésor. Ils devaient être employés à bâtir une

ville et une forteresse d'après celle de Djehan-Abad. En effet, il marqua dans la suite un lieu près de Hemedan pour l'emplacement de cette ville, qui devait porter le nom de Nadir-Abad. Les guerres continuelles qui l'occupèrent après son retour ne lui permirent pas d'exécuter ce projet ; mais pour laisser à la postérité un monument de sa conquête, il fit battre à Delhy de la monnaie d'or et d'argent, avec laquelle il paya ses troupes.

Après avoir épuisé le trésor impérial et toutes les richesses des grands, Nadir-Schah fit demander à Mohammed-Schah une princesse de son sang, nommée Kiambahche, pour Nasroulha-Mirza, son fils, et ce monarque n'osa la lui refuser. Le mariage se fit dans la forme des lois musulmanes; mais il ne fut point accompagné d'un festin ni d'aucune marque de joie. Sa politique ne se bornait point à l'honneur d'une simple alliance. Comme il prévoyait trop de difficulté dans la conquête d'un si vaste empire, et de l'impossibilité même à la conserver, il voulait s'assurer du moins d'une partie de l'Inde. Le lendemain de la cérémonie, il fit déclarer à l'empereur qu'il fallait céder aux nouveaux mariés la province de Kaboul, avec tous les autres pays de l'Inde situés au delà de la rivière d'Atok. La date de cet acte est du mois moharrem, l'an de l'hégire 1152, ce qui revient au mois d'avril 1739. Le préambule de l'acte mérite attention par la singularité des motifs. « Le prince des princes, le roi des rois, l'ombre de Dieu sur la terre, le protecteur de l'Islam (c'est-à-dire de la vraie foi), le second Alexandre, le puissant Nadir-Schah, que Dieu fasse régner long-temps, ayant envoyé ci-devant des ambassadeurs près de moi, prosterné devant le trône de Dieu, j'avais donné ordre de terminer les affaires pour lesquelles ils étaient venus. Le même dépêcha depuis de Kandahar pour me faire souvenir de ses demandes; mais mes ministres l'amusèrent et tâchèrent d'éluder l'exécution de mes ordres. Cette mauvaise conduite de leur part a fait naître de l'inimitié entre nous. Elle a obligé Nadir-Schah d'entrer dans l'Inde avec une armée; mes généraux lui ont livré bataille auprès de Kiernal. Il a remporté la victoire, ce qui a donné occasion à des négociations qui ont été terminées par une entrevue que j'ai eue avec lui. Ce grand roi est ensuite venu avec moi jusqu'à Schah-Djehan-Abad. Je lui ai offert mes richesses, mes trésors et tout mon empire; mais il n'a pas voulu l'accepter en entier, et, se contentant d'une partie, il m'a laissé maître comme j'étais de la couronne et du trône. En considération de cette générosité, je lui ai cédé, etc. »

Mohammed, par cet écrit, signé de sa main et scellé de son sceau, abandonna ses droits sur les plus belles provinces. Nadir-Schah ne songea plus alors qu'à grossir ses richesses par de nouvelles extorsions. Il exigea des omhras et de tous les habitants de la ville des sommes proportionnées à leurs forces;



sous le nom de présents. Quatre seigneurs mogols, chargés de l'exécution de cet ordre, firent un dénombrement exact de toutes les maisons de la ville, prirent les noms de ceux qui devaient payer, et les taxèrent ensemble à un krore et cinquante laks de roupies. Mais lorsqu'ils présentèrent cette liste au roi, cette somme lui parut trop modique, et, devenant furieux, il demanda sur-le-champ les quatre krores que Scadet-Khan lui avait promis. Les commissaires effrayés divisèrent entre eux les différents quartiers de la ville, et levèrent cette somme avec tant de rigueur qu'ils firent mourir dans les tourments plusieurs personnes de la plus haute distinction. A force de violences, ils ramassèrent trois krores de roupies, dont ils déposèrent deux et demi dans le trésor de Nadir-Schah, et gardèrent le reste pour eux. Un dervis, touché de compassion pour les malheurs du peuple, présenta au terrible Nadir-Schah un écrit dans ces termes : « Si tu es dieu, agis en dieu; si tu es un prophète, conduis-nous dans la voie du salut; si tu es roi, rends les peuples heureux, et ne les détruis pas. » Nadir-Schah répondit sans s'émouvoir : « Je ne suis pas dieu pour agir en dieu, ni prophète pour montrer le chemin du salut, ni roi pour rendre les peuples heureux. Je suis celui que Dieu envoie contre les nations sur lesquelles il veut faire tomber sa vengeance.

Enfin, content de ses succès dans l'Inde, il se prépara sérieusement à retourner en Perse. Le 6 de mai il assembla au palais tous les ombras, devant lesquels il déclara qu'il rétablissait l'empereur dans la possession libre de ses états. Ensuite, après avoir donné à ce monarque plusieurs avis sur la manière de gouverner, il s'adressa aux ombras du ton d'un maître irrité : « Je veux bien vous laisser la vie, leur dit-il, quelque indignes que vous en soyez; mais si j'apprends à l'avenir que vous fomentiez dans l'état l'esprit de faction et d'indépendance, quoique éloigné, je vous ferai sentir le poids de ma colère, et je vous ferai mourir tous sans miséricorde. »

Tels furent ses derniers adieux. Il partit le lendemain avec des richesses immenses en pierreries, en or, en argent, qu'on évalua pour son propre compte à soixante-dix krores de roupies, sans y comprendre le butin de ses officiers et de ses soldats, qu'on fait montrer à dix krores. Otter évalue toutes ces sommes à dix-huit cent millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qui avaient été transportés à Kaboul. L'armée persane marcha, sans s'arrêter un seul jour, jusqu'à Serhend. De là, Nadir-Schah fit ordonner à Zekdjersa-Khan, gouverneur de la province de Lahor, de lui apporter un krore de roupies. Ce seigneur, à qui les vexations de la capitale avaient fait prévoir qu'il ne serait pas épargné, tenait de grosses sommes prêtes, et se mit aussitôt en chemin avec celle qu'on lui demandait. Sa diligence lui fit obtenir diverses faveurs, et la liberté d'un grand nombre d'Indiens que le vain-

queur enlevait avec les dépouilles de leur patrie. Mais il ne put la faire accorder à cinquante des plus habiles écrivains du divan, que Nadir-Schah faisait emmener dans le dessein de s'instruire à fond des affaires de l'Inde. Ces malheureux, n'envisageant qu'un triste esclavage, cherchèrent d'autres moyens pour s'en délivrer. Quelques uns prirent la fuite; d'autres, que cette raison fit resserrer avec plus de rigueur, se donnèrent la mort ou se firent musulmans.

La difficulté pour les Persans était de se rapprocher de Kaboul; ils n'étaient plus maîtres ni de la capitale, ni de la personne de l'empereur, dont la captivité avait tenu toutes les parties de l'empire dans la consternation et le respect. Ils avaient à passer le Tchenab, l'Indus ou le Sind et d'autres rivières, dans un temps où la crue extraordinaire des eaux ne leur permettait pas d'y jeter des ponts. On n'a pas douté que, si les Afghans, peuples qui habitent à l'occident de l'Indus, avaient exécuté la résolution qu'ils formèrent d'attaquer au passage une armée chargée de butin, Nadir-Schah n'eût été perdu sans ressource; mais son argent le tira de ce danger. Dix laks de roupies qu'il distribua aux chefs de la ligue firent évanouir tous leurs projets. Les eaux diminuèrent; on jeta un pont sur le fleuve, et l'armée passa sans obstacle. Alors il prit une résolution qu'Otter met au rang des plus grandes actions de sa vie, et qu'il ne put croire, dit-il, qu'après se l'être fait attester par plusieurs témoins dignes de foi. Il fit publier parmi ses troupes un ordre de porter dans son trésor tout le butin qu'elles avaient fait dans l'Inde, sous prétexte de les soulager, en se chargeant de ce qui pouvait les embarrasser dans leur marche. Elles obéirent. Mais il poussa l'avidité plus loin. On lui avait appris que les officiers et les soldats avaient caché des pierreries; il les fit fouiller tour à tour en partant, et leur bagage fut visité avec la même rigueur. Mais, après s'être emparé de tout ce qu'on découvrit, il fit distribuer à chaque soldat cinq cents roupies, et quelque chose de plus aux officiers, pour les consoler de cette perte. Il doit paraître étonnant que toute l'armée ne se soit pas soulevée contre lui, plutôt que de se laisser arracher le fruit d'une si pénible expédition. Otter observe que ce qui arrêta le soulèvement fut l'adresse qu'il avait toujours de semer dans l'esprit de ses sujets, surtout de ceux qui composaient ses armées, une défiance mutuelle qui les empêchait de se communiquer leurs desseins. Plusieurs, à la vérité, songèrent à déserter; mais la crainte d'être massacrés par les Indiens les retint, et le service n'en devint que plus exact.

D'autres Indiens voulurent disputer le passage aux Persans. Nadir-Schah, se lassant de partager ses richesses avec ses ennemis, se fit jour par la force des armes, et, les ayant obligés de prendre la fuite, il les fit poursuivre par

divers détachements, qui pénétrèrent dans leurs habitations, où ils mirent tout à feu et à sang. Pendant le chemin qui lui restait jusqu'à Kaboul, il envoya plusieurs beaux chevaux de son écurie, avec d'autres présents, à Mohammed-Schah, et toute sa retraite eut l'air d'un nouveau triomphe. On apprit avec beaucoup de joie, dans l'Inde, qu'il avait repris la route du Kandahar, et l'inquiétude diminua par degrés jusqu'à l'heureuse nouvelle de son retour en Perse.

BERNIER.

VOYAGE A CACHEMYRE.

Voyage de la cour. Camp indien. Marche du sérail. Chasses curieuses.

Un médecin célèbre, un philosophe au dessus du commun, un observateur également sensible et judicieux, qui voyage dans le dessein de s'instruire et de se rendre utile à l'instruction d'autrui, mérite sans doute un rang distingué dans ce recueil. C'est à tous ces titres que les remarques de Bernier sur l'empire du Mogol sont singulièrement estimées.

La curiosité de voir le monde l'avait déjà fait passer dans la Palestine et dans l'Égypte, d'où, s'étant remis en chemin pour le grand Caire, après s'y être arrêté plus d'un an, il se rendit en trente-deux heures à Suez, pour s'y embarquer sur une galère qui le fit arriver le dix-septième jour à Djeddah, port de la Mecque. De là, un petit bâtiment l'ayant porté a Moka, il se proposait de passer en Éthiopie; mais effrayé du traitement qu'on y faisait aux catholiques, il s'embarqua sur un vaisseau indien, et il aborda heureusement au port de Surate en 1655. Le monarque qui occupait alors le trône des Mogols était encore Schah-Djehan, fils de Djehan-Guir et petit-fils d'Akbar. Bernier se rendit à la cour d'Agra. Diverses aventures, qu'il n'a pas jugé à propos de publier, l'engagèrent d'abord au service du grand mogol en qualité de médecin; ensuite s'étant attaché à Danesch-Mend-Khan, le plus savant homme de l'Asie, qui avait été backis, ou grand-maître de la cavalerie, et qui était alors un des principaux seigneurs de l'empire, il fut témoin des sanglantes révolutions qui mirent Aureng-Zeb sur le trône.

Son premier tome en contient l'histoire; le second n'offre rien non plus qui appartienne au recueil des voyages. Mais après avoir passé près de neuf ans à la cour, Bernier vit naître une occasion, qu'il désirait depuis long-temps,

de visiter quelques provinces de l'empire avec ses maîtres, c'est-à-dire à la suite de l'empereur et de Danesch-Mend-Khan, dont l'estime et l'affection ne lui promettaient que de l'agrément dans cette entreprise.

Aureng-Zeb, qui retenait Schah-Djehan, son père, prisonnier dans la forteresse d'Agra, consultant moins la politique, qui ne lui permettait guère de s'éloigner, que l'intérêt de sa santé et les sentiments des médecins, prit la résolution de se rendre à Lahor, et de Lahor à Cachemyre, provinces septentrionales du Mogol, pour éviter les chaleurs excessives de l'été. Il partit le 6 décembre 1664, à l'heure que les astrologues avaient choisie pour la plus heureuse. La même raison l'obligea de s'arrêter à Shah-Limar, sa maison de plaisance, éloignée de deux lieues de Delhy; il y passa six jours entiers à faire les préparatifs d'un voyage d'un an et demi. Il alla camper ensuite sur le chemin de Lahor, pour y attendre le reste de ses équipages.

Il menait avec lui trente-cinq mille hommes de cavalerie, qu'il tenait toujours près de sa personne, et plus de dix mille hommes d'infanterie, avec les deux artilleries impériales, la pesante et la légère; celle-ci se nomme aussi l'artillerie de l'étrier, parce qu'elle est inséparable de la personne de l'empereur, au lieu que la grosse s'en écarte quelquefois pour suivre les grands chemins et rouler plus facilement. La grosse est composée de soixante-dix pièces de canon, la plupart de fonte, dont plusieurs sont si pesantes qu'on emploie vingt paires de bœufs à les tirer. On y joint des éléphants qui aident les bœufs en poussant et tirant les roues des charrettes avec leurs trompes et leurs têtes, du moins dans les passages difficiles et dans les hautes montagnes. Celle de l'étrier consiste en cinquante ou soixante petites pièces de campagne, toutes de bronze, montées chacune sur une petite charrette ornée de peintures et de petites banderoles rouges, et tirée par de fort beaux chevaux, conduits par le canonnier, qui sert de cocher, avec un troisième cheval que l'aide du canonnier mène en main pour relayer. Toutes ces charrettes vont toujours courant, pour se trouver en ordre devant la tente de l'empereur, et pour tirer toutes à la fois au moment qu'il arrive.

Bernier s'était fourni, pour le voyage, de deux bons chevaux tartares, d'un chameau de Perse, des plus grands et des plus forts, d'un chamelier, d'un valet d'étable, d'un cuisinier, et d'un autre valet que l'usage du pays oblige de marcher devant son maître avec un flacon d'eau à la main. Il n'avait pas oublié les ustensiles nécessaires, tels qu'une tente d'une médiocre grandeur et un tapis de pied, un petit lit de sangle, composé de quatre cannes très fortes et très légères, avec un coussin pour la tête; deux couvertures, dont l'une pliée en quatre sert de matelas, un soufra ou nappe ronde de cuir sur laquelle on mange, quelques serviettes de toile peinte, et trois petits sacs

de batterie de cuisine ou de vaisselle qui s'arrangent dans un grand sac, lequel se met lui-même dans un bissac de sangle, qui contient toutes les provisions, le linge et les habits du maître et des valets. Il avait fait aussi sa provision d'excellent riz, dans la crainte de n'en pas trouver toujours d'aussi bon; de quelques biscuits doux avec du sucre et de l'anis; d'une poche de toile avec son petit crochet de fer, pour faire égoutter et conserver du *days* ou du lait caillé, et de quantité de limons avec du sucre, pour faire de la limonade: car le days et la limonade sont les deux liqueurs qui servent de rafraîchissements aux Indiens. Toutes ces précautions sont d'autant plus nécessaires dans ces voyages, qu'on y campe et y vit à la tartare, sans espérance de trouver d'autres logements que les tentes. Mais Bernier se consolait par l'idée qu'on devait marcher au nord, et qu'on partait après les pluies, vraie saison pour voyager dans les Indes, sans compter que, par la faveur du nabab, il était sûr d'obtenir tous les jours un pain frais et de l'eau du Gange, dont ces seigneurs de la cour mènent plusieurs chameaux chargés. Ceux qui sont réduits à manger du pain des marchés, qui est fort mal cuit, et à boire de l'eau telle qu'on en rencontre, mêlée de toutes sortes d'ordures que les hommes et les animaux y laissent, sont exposés à des maladies dangereuses, qui produisent même une espèce de vers aux jambes. Ces vers y causent d'abord une grande inflammation accompagnée de fièvre. Quoiqu'ils sortent ordinairement de la plaie à la fin du voyage, il s'en trouve aussi qui y demeurent plus d'un an. Leur grosseur est celle d'une chanterelle de violon; de sorte qu'on les prendrait moins pour des vers que pour quelques nerfs. On s'en délivre, comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit morceau de bois gros comme une épingle, et les tirant de jour en jour avec beaucoup de précaution, pour éviter de les rompre.

Quoiqu'on ne compte pas plus de quinze ou seize journées de Delhy à Lahor, c'est-à-dire cent vingt de nos lieues, l'empereur employa près de deux mois à faire cette route. A la vérité, il s'écartait souvent du grand chemin avec une partie de l'armée pour se procurer plus facilement le plaisir de la chasse, et pour la commodité de l'eau. Lorsque ce prince est en marche, il a toujours deux camps ou deux amas de tentes, qui se forment et se lèvent alternativement, afin qu'en sortant de l'un, il en puisse trouver un autre qui soit prêt à le recevoir. De là leur vient le nom de *peiche-kanés*, qui signifie maisons qui précèdent. Ces deux peiche-kanés sont à peu près semblables. On emploie, pour en porter un, plus de soixante éléphants, de deux cents chameaux et de cent mulets, avec un nombre égal d'hommes. Les éléphants portent les plus pesants fardeaux, tels que les grandes tentes et leurs piliers, qui se démontent en trois pièces. Les chameaux sont pour les moindres tentes,

et les mulets pour les bagages et les cuisines. On donne aux portefaix tous les meubles légers et délicats qui sont sujets à se rompre, comme la porcelaine qui sert à la table impériale, les lits peints et dorés, et les riches *karguais*, dont on donnera bientôt la description. L'un de ces deux peiche-kanés n'est pas plus tôt arrivé au lieu marqué pour le camp, que le grand-maître des logis choisit un endroit convenable pour le quartier du roi, en observant néanmoins, autant qu'il est possible, la symétrie qui doit présider aux dispositions générales. Il fait tracer un carré, dont chaque côté a plus de trois cents pas de longueur. Cent pionniers nettoient cet espace, l'aplanissent, et font des divans de terre, c'est-à-dire des espèces d'estrades carrées sur lesquelles ils dressent les tentes. Ils entourent le carré général de *kanates* ou paravents de sept ou huit pieds de hauteur, qu'ils affermissent par des cordes attachées à des piquets, et par des perches qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix en dix pas, une en dehors et l'autre en dedans, les inclinant l'une sur l'autre. Ces kanates sont d'une toile forte, doublée d'indienne ou de toile peinte. Au milieu d'un des côtés du carré est la porte ou l'entrée royale, qui est grande et majestueuse. Les indiennes dont elle est composée, et celles qui forment le dehors de cette face du carré, sont plus belles et plus riches que les autres. La première et la plus grande des tentes qu'on dresse dans cette enceinte se nomme *amkas*. C'est le lieu où l'empereur et tous les grands de l'armée s'assemblent vers neuf heures du matin, du moins lorsqu'on fait quelque séjour dans un camp, ou en campagne même: car c'est un usage dont les empereurs mogols se dispensent rarement, de se trouver à l'assemblée deux fois par jour, comme dans leur ville capitale, pour régler les affaires de l'état et pour administrer la justice.

La seconde tente, qui n'est pas moins grande que la première, mais qui est un peu plus avancée dans l'enceinte, s'appelle *gosel-kané*, c'est-à-dire lieu pour se laver. C'est là que tous les seigneurs s'assemblent le soir, et viennent saluer l'empereur comme dans la capitale. Cette assemblée du soir leur est très incommode; mais rien n'est si magnifique pour les spectateurs que de voir dans une nuit obscure, au milieu d'une campagne, entre toutes les tentes d'une armée, de longues files de flambeaux qui conduisent tous les ombras au quartier impérial, ou qui les ramènent à leurs tentes. Ces flambeaux ne sont pas de cire comme les nôtres; mais ils durent très long-temps. C'est un fer emmanché à un long bâton, au bout duquel on roule un vieux linge que le masalk ou le porte-flambeau arrose d'huile de temps en temps; il tien à la main, pour cet usage, un flacon d'airain ou de fer-blanc, dont le cou est fort long et fort étroit.

La troisième tente, plus petite que les deux premières, et plus avancée dans

l'enclos, se nomme *kaluet kane*, c'est-à-dire lieu de retraite, ou salle du conseil privé, parce qu'on n'y admet que les principaux officiers de l'empire, et qu'on y traite les affaires de la plus haute importance. Plus loin sont les tentes particulières de l'empereur, entourées de petits kanates de la hauteur d'un homme, et doublées d'indiennes au pinceau, c'est-à-dire de ces belles indiennes de Masulipatan qui représentent toutes sortes de fleurs, quelques unes doublées de satin à fleurs, avec de grandes franges de soie. Ensuite on trouve les tentes des begums ou princesses, et des autres dames du sérail, entourées aussi de riches kanates, entre lesquels sont distribuées les tentes des femmes de service, dans l'ordre qui convient à leur emploi.

L'amkas et les cinq ou six principales tentes sont fort élevés, autant pour être vus de loin que pour résister mieux à la chaleur. Le dehors n'est qu'une grosse et forte toile rouge, embellie néanmoins de grandes bandes taillées de diverses formes, assez agréables à la vue; mais le dedans est doublé des plus belles indiennes, ou de quelque beau satin enrichi de broderie de soie, d'or et d'argent, avec de longues franges. Les piliers qui soutiennent ces tentes sont peints et dorés; on n'y marche que sur de riches tapis, qui ont par-dessous des matelas de coton épais de trois ou quatre doigts, et tout autour on trouve d'amples carreaux de brocart d'or pour s'appuyer. Dans chacune des deux grandes tentes où se tient l'assemblée, on élève un théâtre fort riche, où l'empereur donne audience sous un riche dais de velours ou de brocart; on y voit aussi des karguais dressés, c'est-à-dire des cabinets dont les petites portes se ferment avec des cadenas d'argent. Pour s'en former une idée, Bernier veut qu'on se représente deux petits carrés de nos paravents qu'on aurait posés l'un sur l'autre, et qui seraient proprement attachés avec un lacet de soie qui régnerait à l'entour, de sorte, néanmoins, que les extrémités des côtés de celui d'en haut s'inclinassent les unes sur les autres, pour former une espèce de petit dôme ou de tabernacle. La seule différence est que tous les côtés des karguais sont d'ais de sapin fort minces et fort légers, peints et dorés par dehors, enrichis à l'entour de franges d'or et de soie, et doublés d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocart.

Hors du grand carré s'offrent d'abord, des deux côtés de la principale entrée ou de la porte royale, deux jolies tentes, où l'on voit constamment quelques chevaux d'élite, sellés, richement harnachés et prêts à marcher au premier ordre. Des deux côtés de la même porte sont rangées les cinquante ou soixante petites pièces de campagne qui composent l'artillerie de l'étrier, et qui tirent toutes pour saluer l'empereur lorsqu'il entre dans sa tente. Au devant de la porte même on laisse toujours un espace vide, au fond duquel les timbales et les trompettes sont rassemblées dans une grande tente; à peu de

distance on en voit un autre, qui se nomme *tchauki-kané*, où les omhras font la garde à leur tour une fois chaque semaine, pendant vingt-quatre heures. Cependant la plupart font dresser dans le même lieu quelqu'une de leurs propres tentes, pour se donner un logement plus commode.

Autour des trois autres côtés du grand carré on voit toutes les tentes des officiers dans un ordre qui est toujours le même, autant que la disposition du lieu le permet. Elles ont leurs noms particuliers, qu'elles tirent de leurs différents usages : l'une est pour les armes de l'empereur; une autre pour les plus riches harnois des chevaux; une autre pour les vestes de brocart dont l'empereur fait ses présents, etc. On en distingue quatre proches l'une de l'autre, dont la première est pour les fruits, la seconde pour les confitures, la troisième pour l'eau du Gange et pour le salpêtre qui sert à la rafraîchir, et la quatrième pour le bétel. Ces quatre tentes sont suivies de quinze ou seize autres, qui composent les cuisines et leurs dépendances. D'un autre côté sont celles des eunuques et d'un grand nombre d'officiers, après lesquelles on en trouve quatre ou cinq longues, qui sont pour les chevaux de main, et quantité d'autres pour les éléphants, avec toutes celles qui sont comprises sous le nom de la vénerie, car on porte toujours pour la chasse une quantité d'oiseaux de proie, de chiens, de léopards. On mène par ostentation des lions, des rhinocéros, de grands buffles de Bengale, qui combattent le lion, et des gazelles apprivoisées, qu'on fait battre devant l'empereur. Tous ces animaux ont leurs gouverneurs et leurs retraites. On conçoit aisément que ce grand quartier, qui se trouve toujours au centre de l'armée, doit former un des plus beaux spectacles du monde.

Aussitôt que le grand-maréchal des logis a choisi le quartier de l'empereur, et qu'il a fait dresser l'amkas, c'est-à-dire la plus haute de toutes les tentes, sur laquelle il se règle pour le reste de la disposition de l'armée, il marque les bazars, dont le premier et le principal doit former une grande rue droite et un grand chemin libre qui traverse toute l'armée, se dirigeant toujours autant que possible vers le camp du lendemain. Tous les autres bazars, qui ne sont ni si longs ni si larges, traversent ordinairement le premier, les uns en deçà, les autres en delà du quartier de l'empereur, et tous ces bazars sont marqués par de très hautes cannes, qui se plantent en terre de trois en trois cents pas, avec des étendards rouges et des queues de vache du grand Tibet, qu'on prendrait au sommet de ces cannes pour autant de vieilles perruques. Le grand-maréchal règle ensuite la place des omhras, qui gardent toujours le même ordre, à peu de distance autour du quartier impérial. Leurs quartiers, du moins ceux des principaux, ont beaucoup de ressemblance avec celui de l'empereur, c'est-à-dire qu'ils ont ordinairement deux peiche-kanés, avec un

carré de kanates, qui renferme leur principale tente et celle de leurs femmes. Cet espace est environné des tentes de leurs officiers et de leur cavalerie, avec un bazar particulier qui compose une rue de petites tentes pour le peuple qui suit l'armée, et qui entretient leur camp de fourrage, de grains, de riz, de beurre et d'autres nécesités. Ces petits bazars épargnent aux officiers l'embarras de recourir continuellement aux bazars impériaux, où tout se trouve avec la même abondance que dans la ville capitale. Chaque petit bazar est marqué, comme les grands, par deux hautes cannes plantées aux deux bouts, dont les étendards servent à la distinction des quartiers. Les grands omhras se font un honneur d'avoir des tentes fort élevées; cependant elles ne doivent pas l'être trop, s'ils ne veulent s'exposer à l'humiliation de les voir renverser par les ordres de l'empereur. Il faut, par la même raison, que les dehors n'en soient pas entièrement rouges, et qu'elles soient tournées vers l'amkas ou le quartier impérial.

Le reste de l'espace qui se trouve entre le quartier de l'empereur, ceux des omhras et les bazars, est occupé par les mansebdars ou les petits omhras, par une multitude de marchands qui suivent l'armée, par les gens d'affaires et de justice, enfin par tous les officiers supérieurs ou subalternes qui appartiennent à l'artillerie. Quoique cette description donne l'idée d'un prodigieux nombre de tentes, qui demande par conséquent une vaste étendue de pays, Bernier se figure qu'un pareil camp, formé dans quelque belle campagne, où, suivant le plan ordinaire, sa forme serait à peu près ronde, comme il le vit plusieurs fois dans cette route, n'aurait pas plus de deux lieues ou deux lieues et demie de circuit; encore s'y trouverait-il divers endroits vides. Mais il faut observer que la grosse artillerie, qui occupe un grand espace, précède souvent d'un jour ou deux.

Quoique les étendards de chaque quartier, qui se voient de fort loin et qu'on distingue facilement, servent de guides à ceux pour qui cet ordre est familier, Bernier fait une peinture singulière de la confusion qui règne dans le camp. « Toutes ces marques, dit-il, n'empêchent pas qu'on ne se trouve quelquefois fort embarrassé, même en plein jour, mais surtout le matin, lorsque tout le monde arrive et que chacun cherche à se placer. Il s'élève souvent une si grande poussière qu'on ne peut découvrir le quartier de l'empereur, les étendards des bazars et les tentes des omhras, sur lesquels on est accoutumé à se régler. On se trouve pris entre les tentes qu'on dresse, ou entre les cordes que les moindres omhras qui n'ont pas de peiche-kanés et les mansebdars tendent pour marquer leurs logements, et pour empêcher qu'il ne se fasse un chemin près d'eux, ou que des inconnus ne viennent se placer proche de leurs tentes, dans lesquelles ils ont quelquefois leurs femmes. Si l'on cherche

un passage, on le trouve fermé de ces cordes tendues, qu'un tas de valets armés de gros bâtons refusent d'abaisser; si l'on veut retourner sur ses pas, le chemin par lequel on est venu est déjà bouché. C'est là qu'il faut crier, faire entendre ses prières ou ses injures, feindre de vouloir donner des coups et s'en bien garder, laisser aux valets le soin de quereller ensemble et prendre celui de les accorder, enfin se donner toutes les peines imaginables pour se tirer d'embarras, et pour faire passer ses chameaux. Mais la plus insurmontable de toutes les difficultés est pour aller le soir dans quelque endroit un peu éloigné, parce que les puantes fumées du bois vert et de la fiente des animaux, dont le peuple se sert pour la cuisine, forment un brouillard si épais qu'on ne distingue rien. Je m'y suis trouvé pris trois ou quatre fois jusqu'à ne savoir que devenir. En vain demandais-je le chemin, je ne pouvais le continuer dix pas de suite, et je ne faisais que tourner. Une fois, particulièrement, je me vis contraint d'attendre que la lune fût levée pour m'éclairer; une autre fois, je fus obligé de gagner l'*agacy-dié*, de me coucher au pied et d'y passer la nuit, mon cheval et mon valet près de moi. L'agacy-dié est un grand mât fort menu qu'on plante vers le quartier de l'empereur, proche d'une tente qui s'appelle *nagor-kané*, et sur lequel on élève le soir une lanterne qui demeure allumée toute la nuit, invention fort commode, parce qu'on la voit de loin, et que, se rendant au pied du mât lorsqu'on est égaré, on peut reprendre de là les bazars, et demander le chemin. On est libre aussi d'y passer la nuit sans y appréhender les voleurs. »

Pour arrêter les vols, chaque omhra doit faire garder son camp pendant toute la nuit par des gens armés qui en font continuellement le tour, en criant: *Kaber-dar!* c'est-à-dire qu'on prenne garde à soi; d'ailleurs on pose autour de l'armée, de distance en distance, des gardes régulières qui entretiennent du feu, et qui font entendre le même cri. Le katoual, qui est comme le grand prévôt, envoie pendant toute la nuit dans l'intérieur du camp des troupes dont il est le chef, qui parcourent les bazars en criant et sonnant de la trompette, ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive toujours quelque désordre.

L'empereur Aureng-Zeb se faisait porter, pendant sa marche, sur les épaules de huit hommes, dans un *tactravan*, qui est une espèce de trône, où il était assis. Cette voiture, que Bernier appelle un trône de campagne, est un magnifique tabernacle peint et doré, qui se ferme avec des vitres. Les quatre branches du brancard étaient couvertes d'écarlate ou de brocart, avec de grandes franges d'or et de soie, et chaque branche était soutenue par deux porteurs très robustes, richement vêtus, que d'autres suivaient pour les relayer. Aureng-Zeb montait quelquefois à cheval, surtout lorsque le jour était beau pour la chasse; il montait aussi quelquefois sur un éléphant en *mickdem-*

ber ou en *hauze*. C'est la monture la plus superbe et la plus éclatante, car l'éléphant impérial est toujours couvert d'un magnifique harnois. Le mick-lember est une petite tour carrée, dont la peinture et la dorure font tout l'ornement. Le hauze est un siége ovale, avec un dais à piliers. Dans ces diverses marches, l'empereur était toujours accompagné d'un grand nombre de radjas et d'omhras, qui le suivaient immédiatement à cheval, mais en gros et sans beaucoup d'ordre. Cette manière de faire leur cour parut fort gênante à Bernier, particulièrement les jours de chasse, où ils étaient exposés, comme de simples soldats, aux incommodités du soleil et de la poussière. Ceux qui pouvaient se dispenser de suivre l'empereur étaient fort à leur aise dans des palekis bien fermés, où ils pouvaient dormir comme dans un lit. Ils arrivaient de bonne heure à leurs tentes, qui les attendaient avec toutes sortes de commodités.

Autour des omhras du cortége, et même entre eux, on voyait toujours quantité de cavaliers bien montés qui portaient une espèce de massue ou de masse d'armes d'argent. On en voyait aussi sur les ailes qui précédaient l'empereur avec un grand nombre de valets de pieds. Ces cavaliers, qui se nomment *gourzeberdars*, sont des gens choisis pour la taille et la bonne mine, dont l'emploi est de porter les ordres et de faire écarter le peuple. Après les radjas, on voyait s'avancer au milieu des timbales et des trompettes ce qu'on nomme le *coursi*. C'est un grand nombre de figures d'argent qui représentent des animaux étrangers, des mains, des balances, des poissons et d'autres objets mystérieux, qu'on porte sur le bout de certains grands bâtons d'argent. Le coursi était suivi d'un gros de mansebdars ou de petits omhras, beaucoup plus nombreux que celui des omhras.

Les princesses et les principales dames du sérail se faisaient porter aussi dans différentes sortes de voitures : les unes, comme l'empereur, sur les épaules de plusieurs hommes, dans un tchaudoul, qui est une espèce de tactravan peint et doré, couvert d'un magnifique rets de soie de diverses couleurs, enrichi de broderie, de franges et de grosses houppes pendantes ; les autres dans des palekis de la même richesse ; quelques unes dans de grandes et larges litières portées par deux puissants chameaux ou par deux petits éléphants au lieu de mules.

Bernier vit marcher ainsi la belle favorite Rauchenara - Begum. Il remarqua un jour sur le devant de sa litière, qui était ouverte, une petite esclave bien vêtue qui éloignait d'elle les mouches et la poussière, avec une queue de paon qu'elle tenait à la main. D'autres se font porter sur le dos d'éléphants richement équipés, avec des couvertures en broderie et de grosses sonnettes d'argent. Elles y sont comme élevées en l'air, assises quatre à



quatre dans des mickdembers à treillis qui sont toujours couverts d'un rets de soie, et qui n'ont pas moins d'éclat que les tchaudouls et les tactrevans.

Bernier parle avec admiration de cette pompeuse marche du sérail. Dans ce voyage, il prit quelquefois plaisir à voir Rauchenara-Begum marcher la première, montée sur un grand éléphant de Pégou, dans un mickdember éclatant d'or et d'azur, suivie de cinq ou six autres éléphants avec des mickdembers presque aussi riches que le sien, pleins des principales femmes de sa maison; à ses côtés quelques eunuques armés de cannes, superbement vêtus et montés sur des chevaux de grand prix; une troupe de servantes tartares et cachemyriennes autour d'elle, parées bizarrement et montées sur de belles haquenées; enfin plusieurs autres eunuques à cheval, accompagnés d'un grand nombre de valets de pied qui portaient de grands bâtons pour écarter les curieux. Après la princesse Rauchenara, on voyait paraître une des principales dames de la cour dans un équipage proportionné à son rang. Celle-ci était suivie de plusieurs autres, jusqu'à quinze ou seize, toutes montées avec plus ou moins de magnificence, suivant leurs fonctions et leurs appointements. Cette longue file d'éléphants, dont le nombre était quelquefois de soixante, qui marchaient à pas comptés, avec tout ce cortége et ces pompeux ornements, avait quelque chose de si noble et de si relevé, que, si Bernier n'eût appelé sa philosophie à son secours, il serait tombé, dit-il, « dans l'extravagante opinion de la plupart des poëtes indiens, qui veulent que tous ces éléphants portent autant de déesses cachées. » Il ajoute qu'effectivement elles sont presques inaccessibles aux yeux des hommes, et que le plus grand malheur d'un cavalier, quel qu'il puisse être, serait de se trouver trop près d'elles. Cette insolente canaille d'eunuques et de valets ne cherchent que l'occasion et quelque prétexte pour exercer leurs cannes. « Je me souviens, ajoute Bernier, d'y avoir été malheureusement surpris, et je n'aurais pas évité les plus mauvais traitements, si je ne m'étais déterminé à m'ouvrir un passage l'épée à la main, plutôt que de me laisser estropier par ces misérables, comme ils commençaient à s'y disposer. Mon cheval, qui était excellent, me tira de la presse, et je le poussai ensuite au travers d'un torrent que je passai avec le même bonheur. Aussi les Mogols disent-ils, comme en proverbe, qu'il faut se garder surtout de trois choses : la première, de s'engager entre les troupes des chevaux d'élite qu'on mène en main, parce que les coups de pied n'y manquent pas ; la seconde, de se trouver dans les lieux où l'empereur s'exerce à la chasse; la troisième, d'approcher trop des femmes du sérail. »

A l'égard des chasses du grand mogol, Bernier avait eu peine à s'imaginer,

comme il l'avait souvent ouï dire, que ce prince prît cet amusement à la tête de cent mille hommes. Mais il comprit dans sa route qu'il en aurait pu mener deux cent mille. Aux environs d'Agra et de Delhy, le long du fleuve Djemna, jusqu'aux montagnes, et même des deux côtés du grand chemin qui conduit à Lahor, on rencontre quantité de terres incultes, les unes en bois taillis, les autres couvertes de grandes herbes de la hauteur d'un homme et davantage. Tous ces lieux ont des gardes qui ne permettent la chasse à personne, excepté celle des lièvres et des cailles, que les Indiens savent prendre au filet. Ils s'y trouve par conséquent une très grande abondance de toute sorte de gibier. Le grand-maître des chasses, qui suit toujours l'empereur, est averti des endroits qui en contiennent le plus. On les borde de gardes dans une étendue de quatre ou cinq lieues de pays, et l'empereur entre dans ces enceintes avec le nombre de chasseurs qu'il veut avoir à sa suite, tandis que l'armée passe tranquillement sans prendre aucune part à ses plaisirs.

Bernier fut témoin d'une chasse curieuse, qui est celle des gazelles avec des léopards apprivoisés. Il se trouve dans les Indes quantité de ces animaux, qui ressemblent beaucoup à nos faons. Ils vont ordinairement par troupes séparées les unes des autres, et chaque troupe, qui n'est jamais que de cinq ou six, est suivie d'un mâle seul, qu'on distingue à sa couleur. Lorsqu'on a découvert une troupe de gazelles, on tâche de les faire apercevoir au léopard, qu'on tient enchaîné sur une petite charrette. On le délie, et cet animal rusé ne se livre pas d'abord à l'ardeur de les poursuivre. Il tourne, il se cache, il se courbe, pour en approcher et pour les surprendre. Comme sa légèreté est incroyable, il s'élance dessus lorsqu'il est à portée, il les étrangle et se rassasie de leur sang. S'il manque son coup, ce qui arrive assez souvent, il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chasse, et Bernier croit qu'il prendrait une peine inutile, parce que les gazelles courent plus vite et plus long-temps que lui. Le maître ou le gouverneur s'approche doucement de lui, le flatte, lui jette des morceaux de chair, et saisissant un moment pour lui lancer ce que Bernier nomme des lunettes, qui lui couvrent les yeux, il l'enchaîne et le remet sur sa charrette.

La chasse des nilgauts parut moins curieuse à Bernier. On enferme ces animaux dans de grands filets qu'on resserre peu à peu, et lorsqu'ils sont réduits dans une petite enceinte, l'empereur et les omhras entrent avec les chasseurs, et les tuent, sans peine et sans danger, à coups de flèches, de demi-piques, de sabres et de mousquetons, et quelquefois en si grand nombre, que l'empereur en distribue des quartiers à tous les omhras.

La chasse des grues a quelque chose de plus amusant. Il y a du plaisir à les voir employer toutes leurs forces pour se défendre en l'air contre les oiseaux

de proie. Elles en tuent quelquefois ; mais comme elles manquent d'adresse pour se tourner, ces oiseaux chasseurs en triomphent à la fin.

De toutes ces chasses, Bernier trouva celle du lion la plus curieuse et la plus noble. Elle est réservée à l'empereur et aux princes de son sang. Lorsque ce monarque est en campagne, si les gardes des chasses découvrent la retraite d'un lion, ils attachent dans le lieu voisin un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer ; après quoi, sans chercher d'autre proie, il va boire, et revient dormir dans son gîte ordinaire jusqu'au lendemain, qu'on lui fait trouver un autre âne attaché comme le jour précédent. On l'appâte ainsi pendant plusieurs jours. Enfin, lorsque sa majesté approche, on attache un âne au même endroit, et là, on lui fait avaler quantité d'opium, afin que sa chair puisse assoupir le lion. Les gardes, avec tous les paysans des villages voisins, tendent de vastes filets qu'ils resserrent par degrés. L'empereur, monté sur un éléphant bardé de fer, accompagné du grand-maître, de quelques omhras montés aussi sur des éléphants, d'un grand nombre de gourzeberdars à cheval, et de plusieurs gardes des chasses armés de demi-piques, s'approche du dehors des filets, et tire le lion. Ce fier animal, qui se sent blessé, ne manque pas d'aller droit à l'éléphant ; mais il rencontre les filets qui l'arrêtent, et l'empereur le tire tant de fois, qu'à la fin il le tue. Cependant Bernier en vit un dans la dernière chasse qui sauta par dessus les filets, et qui se jeta vers un cavalier dont il tua le cheval. Les chasseurs n'eurent pas peu de peine à le faire rentrer dans les filets.

Cette chasse jeta toute l'armée dans un terrible embarras. Bernier raconte qu'on fut trois ou quatre jours à se dégager des torrents qui descendent des montagnes entre les bois et de grandes herbes, où les chameaux ne paraissaient presque point. « Heureux, dit-il, ceux qui avaient fait quelque provision, car tout était en désordre ! Les bazars n'avaient pu s'établir. Les villages étaient éloignés. Une raison singulière arrêtait l'armée : c'était la crainte que le lion ne fût échappé aux armes de l'empereur. Comme c'est un heureux augure qu'il tue un lion, c'en est un très mauvais qu'il le manque : on croirait l'état en danger. Aussi le succès de cette chasse est-il accompagné de plusieurs grandes cérémonies. On apporte le lion mort devant l'empereur dans l'assemblée générale des omhras ; on l'examine, on le mesure ; on écrit dans les archives de l'empire que, tel jour, tel empereur tua un lion de telle grandeur et de tel poil ; on n'oublie pas la mesure de ses dents et de ses griffes, ni les moindres circonstances d'un si grand événement. » A l'égard de l'opium qu'on fait manger à l'âne, Bernier ajoute qu'ayant consulté là dessus un des premiers chasseurs, il apprit de lui que c'était une fable populaire, et qu'un lion bien rassasié n'a pas besoin d'opium pour s'endormir.

Outre l'embarras des chasses, la marche était quelquefois retardée par le passage des grandes rivières, qui sont ordinairement sans ponts. On était obligé de faire plusieurs ponts de bateaux éloignés de deux ou trois cents pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les bien lier et de les affermir. Ils les couvrent d'un mélange de terre et de paille, qui empêche les animaux de glisser. Le péril n'est qu'à l'entrée et à la sortie, parce qu'outre la presse et la confusion, il s'y fait souvent des fosses où les chevaux et les bœufs tombent les uns sur les autres avec un désordre incroyable. L'empereur ne campa alors qu'à une demi-lieue du pont, et s'arrêta un jour ou deux pour laisser à l'armée le temps de passer plus à l'aise. Il n'était pas aisé de juger de combien d'hommes elle était composée. Bernier croit en général que, soit gens de guerre ou de suite, il n'y avait pas moins de cent mille cavaliers; qu'il y avait plus de cent cinquante mille chevaux, mules ou éléphants, près de cinquante mille chameaux, et presque autant de bœufs et de bidets qui servent à porter les provisions des bazars, avec les femmes et les enfants : car les Mogols ont conservé l'usage tartare de traîner tout avec eux. Si l'on y joint le compte des gens de service, dans un pays où rien ne se fait qu'à force de valets, et où Bernier même, qui ne tenait rang que de cavalier à deux chevaux, avait trois domestiques à ses gages, on sera porté à croire que l'armée ne s'élevait pas à moins de trois à quatre cent mille personnes. Il faudrait les avoir comptés, dit Bernier; mais après avoir assuré que le nombre était prodigieux et presque incroyable, il ajoute, pour diminuer l'étonnement, que c'était la ville de Delhy entière, parce que tous les habitants de cette capitale, ne vivant que de la cour et de l'armée, seraient exposés à mourir de faim, s'ils ne suivaient pas l'empereur, surtout dans ses longs voyages.

Les amusements de la route furent troublés par un accident fort étrange. Le jour que l'empereur monta le Pire-Pendjal, la plus haute de toutes les montagnes qui bornent le pays de Cachemyre, et d'où l'on commence à le découvrir dans l'éloignement, un des éléphants qui portaient les femmes dans des mickdembers et des embarys fut saisi de peur, et se mit à reculer sur celui qui le suivait. Le second recula sur l'autre, et successivement toute la file, qui était de quinze. Comme il leur était impossible de tourner dans un chemin fort roide et fort étroit, ils culbutèrent tous au fond du précipice, qui n'était pas heureusement des plus profonds et des plus escarpés. Il n'y eut que trois ou quatre femmes de tuées; mais tous les éléphants y périrent. Bernier, qui suivait à deux journées de distance, les vit en passant, et crut en remarquer plusieurs qui remuaient encore leur trompe. Ce désastre jeta beaucoup de désordre dans toute l'armée, qui marchait en file sur le penchant des montagnes, par des sentiers fort dangereux. On fit faire halte le

reste du jour et toute la nuit, pour se donner le temps de retirer les femmes et tous les débris de leur chute. Chacun fut obligé de s'arrêter dans le lieu où il se trouvait, parce qu'il était en plusieurs endroits impossible d'avancer ni de reculer. D'ailleurs personne n'avait près de soi ses portefaix, avec sa tente et ses vivres. Bernier ne fut pas le plus malheureux. Il trouva le moyen de grimper hors du chemin, et d'y arranger un petit espace commode pour y passer la nuit avec son cheval. Un de ses valets, qui le suivit, avait un peu de riz qu'ils partagèrent ensemble. En remuant quelques pierres dans ce lieu, ils trouvèrent un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol prit dans sa main et pressa sans en être piqué. Bernier eut la même hardiesse, sur la parole de ce jeune homme, qui était de ses amis, et qui se vantait d'avoir charmé le scorpion par un passage de l'Alcoran. Il n'est pourtant guère probable que le philosophe Bernier comptât beaucoup sur un passage de l'Alcoran. Quoi qu'il en soit, le jeune homme ne voulut pas enseigner à Bernier ce miraculeux verset, parce que la puissance de charmer passerait, disait-il, à celui auquel il le dirait, comme elle lui avait passé en quittant celui qui le lui avait appris.

Beautés du pays de Cachemyre et de sa capitale. Cachemyriens

On lit dans l'histoire des anciens rois de Cachemyre que tout ce pays n'était autrefois qu'un grand lac, et qu'un saint vieillard, nommé *Kacheb*, donna une issue miraculeuse aux eaux en coupant une montagne qui se nomme *Baramoulé*. Bernier n'eut pas de peine à croire que cet espace avait été autrefois couvert d'eau, comme on le rapporte de la Thessalie et de quelques autres pays; mais il ne put se persuader que l'ouverture de Baramoulé fût l'ouvrage des hommes, parce que cette montagne est très haute et très large; il se figura plus volontiers que les tremblements de terre, auxquels ces régions sont assez sujettes, peuvent avoir ouvert quelque caverne souterraine, où la montagne s'est enfoncée d'elle-même. C'est ainsi que, suivant l'opinion des Arabes, le détroit de Babel-Mandel s'est anciennement ouvert, et qu'on a vu des montagnes et des villes s'abymer dans de grands lacs.

Quelque jugement qu'on en porte, Cachemyre ne conserve plus aucune apparence de lac; c'est une très belle campagne, diversifiée d'un grand nombre de petites collines, et qui n'a pas moins de trente lieues de long sur dix ou douze de largeur; elle est située à l'extrémité de l'Indostan, au nord de Lahor, et véritablement enclavée dans le fond des montagnes du Caucase indien, entre celles du grand et du petit Tibet et celles du pays du Radja-Gamou. Les premières montagnes qui la bordent, c'est-à-dire celles qui touchent à la plaine, sont de médiocre hauteur, revêtues d'arbres, ou de pâturages remplis

de toutes sortes de bestiaux, tels que des vaches, des brebis, des chèvres et des chevaux. Il y a plusieurs especes de gibier, tels que des lièvres, des perdrix, des gazelles, et quelques uns de ces animaux qui portent le musc; on y voit aussi des abeilles en très grande quantité. Mais, ce qui est très rare dans les Indes, on n'y trouve presque jamais de serpents, de tigres, d'ours, ni de lions; d'où Bernier conclut qu'on peut les nommer « des montagnes innocentes, et découlantes de lait et de miel, comme celles de la terre de promission ».

Au delà de ces premieres montagnes, il s'en élève d'autres très hautes, dont le sommet, toujours couvert de neige, s'élève au dessus de la région des nuages et des brouillards, et ne cesse jamais d'être tranquille et lumineux. De toutes ces montagnes, on voit jaillir un grand nombre de sources et de ruisseaux, que les habitants ont l'art de distribuer dans leurs champs de riz, et de conduire même par de grandes levées de terre sur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux et d'agréables cascades, se rassemblent enfin et composent une rivière de la grandeur de la Seine, qui tourne doucement autour du royaume, traverse la ville capitale, et va trouver sa sortie à Baramoulé, entre deux rochers escarpés, pour se jeter au delà au travers des précipices, se charger, en passant, de plusieurs petites rivières qui descendent des montagnes, et se rendre, vers Atock, dans le fleuve Indus.

Tant de ruisseaux qui sortent des montagnes repandent dans les champs et sur les collines une fertilite admirable, qui les ferait prendre pour un grand jardin verdoyant mêlé de bourgs et de villages, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, varies par de petites prairies, par des pièces de riz, de froment, de chanvre, de safran et de diverses sortes de légumes, et entrecoupés de canaux de toutes sortes de formes. Un Européen y reconnaît partout les plantes, les fleurs et les arbres de notre climat, des pommiers, des pruniers, des abricotiers, des noyers et des vignes chargés de leurs fruits. Les jardins particuliers sont remplis de melons, de pasteques ou melons d'eau, de chervis, de betteraves, de raiforts, de la plupart de nos herbes potagères, et de quelques unes qui manquent à l'Europe. A la vérité Bernier n'y vit pas tant d'espèces de fruits différentes, et ne les trouva pas même aussi bons que les notres; mais loin d'attribuer le défaut à la terre, il regrette, pour les habitants, qu'ils n'aient pas de meilleurs jardiniers.

La ville capitale porte le nom du royaume; elle est sans murailles, mais elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long et d'une demi-lieue de large. Elle est située dans une plaine à deux lieues des montagnes, qui forment un demi-cercle autour d'elle, et sur le bord d'un lac d'eau douce de quatre ou cinq lieues

de tour, formé de sources vives et de ruisseaux qui découlent des montagnes, il se dégorge dans la rivière par un canal navigable. Cette rivière a deux ponts de bois dans la ville, pour la communication des deux parties qu'elle sépare. La plupart des maisons sont de bois, mais bien bâties, et même à deux ou trois étages. Quoique le pays ne manque point de belles pierres de taille, et qu'il y reste quantité de vieux temples et d'autres bâtiments qui en étaient construits, l'abondance du bois, qu'on fait descendre facilement des montagnes par les petites rivières qui l'apportent, a fait embrasser la méthode de bâtir de bois plutôt que de pierre. Les maisons qui sont sur la rivière ont presque toutes un petit jardin; ce qui forme une perspective charmante, surtout dans la belle saison, où l'usage est de se promener sur l'eau. Celles dont la situation est moins riante ne laissent pas d'avoir aussi leur jardin, et plusieurs ont un petit canal qui répond au lac, avec un petit bateau pour la promenade.

Dans une extrémité de la ville s'élève une montagne détachée de toutes les autres, qui fait encore une perspective très agréable, parce qu'elle a sur sa pente plusieurs belles maisons avec leurs jardins, et sur son sommet une mosquée et un ermitage bien bâtis, avec un jardin et quantité de beaux arbres verts, qui lui servent comme de couronne : aussi se nomme-t-elle, dans la langue du pays, *Haryperbet*, qui signifie montagne de verdure. A l'opposite, on en découvre une autre, sur laquelle on voit aussi une petite mosquée avec son jardin, et un très ancien bâtiment qui doit avoir été un temple d'idoles, quoiqu'il porte le nom de *trône de Salomon*, parce que les habitants le croient l'ouvrage de ce prince, dans un voyage à Cachemyre qu'ils lui attribuent.

La beauté du lac est augmentée par un grand nombre de petites îles qui forment autant de jardins de plaisance dont l'aspect offre de belles masses de verdure au milieu des eaux, parce qu'ils sont remplis d'arbres fruitiers, et bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un seul bouquet de branches à leur cime, comme le palmier. Au delà du lac, sur le penchant des montagnes, ce n'est que maisons et jardins de plaisance. La nature semble avoir destiné de si beaux lieux à cet usage : ils sont remplis de sources et de ruisseaux; l'air y est toujours pur, et l'on y a de toutes parts la vue du lac, des îles et de la ville. Le plus délicieux de tous ces jardins est celui qui porte le nom de *Chahlimar*, ou jardin du roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui a plus de cinq cents pas de long, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit à un grand cabinet qui est au milieu du jardin, où commence un autre canal bien plus magnifique, qui va tant soit peu en montant jusqu'à l'extrémité du jardin. Ce second canal est pavé de grandes pierres de

taille : ses bords sont en talus, de la même pierre ; on voit dans le milieu une longue file de jets d'eau, de quinze en quinze pas, sans en compter un grand nombre d'autres qui s'élèvent, d'espace en espace, de diverses pièces d'eau rondes, dont il est bordé comme d'autant de réservoirs ; il se termine au pied d'un cabinet qui ressemble beaucoup au premier. Ces cabinets, qui sont à peu près en dômes, situés au milieu du canal et entourés d'eau, et par conséquent entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui règne tout autour, et quatre portes opposées les unes aux autres, deux desquelles regardent les allées, avec deux ponts pour y passer, et les deux autres donnent sur les canaux opposés. Chaque cabinet est composé d'un grand salon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout est peint ou doré dans l'intérieur, et parsemé de sentences en gros caractères persans. Les quatre portes sont très riches ; elles sont faites de grandes pierres, et soutenues par des colonnes tirées des anciens temples d'idoles que Schah-Djehan fit ruiner. On ignore également la matière et le prix de ces pierres, mais elles sont plus belles que le marbre et le porphyre.

Bernier décide hardiment qu'il n'y a pas de pays au monde qui renferme autant de beautés que le royaume de Cachemyre dans une si petite étendue. « Il mériterait, dit-il, de dominer encore toutes les montagnes qui l'environnent jusqu'à la Tartarie, et tout l'Indostan jusqu'à l'île de Ceylan. Telles étaient autrefois ses bornes. Ce n'est pas sans raison que les Mogols lui donnent le nom de Paradis terrestre des Indes, et que l'empereur Akbar employa tant d'efforts pour l'enlever à ses rois naturels. Djehan-Ghir, son fils et son successeur, prit tant de goût pour cette belle portion de la terre, qu'il ne pouvait en sortir, et qu'il déclarait quelquefois que la perte de sa couronne le toucherait moins que celle de Cachemyre. Aussi, lorsque nous y fûmes arrivés, tous les beaux esprits mogols s'efforcerent d'en célébrer les agréments par diverses pieces de poésie, et les présentaient à l'empereur, qui les récompensait noblement. »

Les Cachemyriens passent pour les plus spirituels, les plus fins et les plus adroits de tous les peuples de l'Inde. Avec autant de disposition que les Persans pour la poésie et pour toutes les sciences, ils sont plus industrieux et plus laborieux ; ils font des palekis, des bois de lit, des coffres, des écritoires, des cassettes, des cuillers et diverses sortes de petits ouvrages que leur beauté fait rechercher dans toutes les Indes ; ils y appliquent un vernis, et suivent et contrefont si adroitement les veines d'un certain bois qui en a de fort belles, en y appliquant des filets d'or, qu'il n'y a rien de plus joli. Mais ce qu'ils ont de particulier, et qui leur attire des sommes considérables d'argent par le commerce, c'est cette prodigieuse quantité de châles à la fabri-

cation desquels ils occupent jusqu'à leurs petits enfants. Ce sont des pièces d'étoffe d'une aune et demie de long sur une de large, qui sont brodées au métier par les deux bouts. Les Mogols et la plupart des Indiens de l'un et de l'autre sexe les portent en hiver sur leur tête, rejetés, comme un manteau, par dessus l'épaule gauche. On en distingue deux sortes, les uns de laine du pays, qui est plus fine et plus délicate que celle d'Espagne; les autres d'une laine ou plutôt d'un poil qu'on nomme *touz*, et qui se prend sur la poitrine des chèvres sauvages du grand Tibet. Les châles de cette seconde espèce sont beaucoup plus chers que les autres : il n'y a point de castor qui soit si mollet ni si délicat; mais sans un soin continuel de les déplier et de les éventer, les vers s'y mettent facilement. Les ombras en font faire exprès qui coûtent jusqu'à cent cinquante roupies, au lieu que les plus beaux de laine du pays ne passent jamais cinquante. Bernier, remarque que les ouvriers de Patna, d'Agra et de Lahor, ne parviennent jamais à donner à leurs châles le moelleux et la beauté de ceux de Cachemyre, et il ajoute que cette différence est attribuée à l'eau du pays, comme les belles *chites* ou toiles peintes au pinceau de Masulipatan deviennent plus belles en les lavant.

On vante aussi les Cachemyriens pour la beauté du sang; ils sont communément aussi bien faits qu'on l'est en Europe, sans rien tenir du visage des Tartares, ni de ce nez écrasé et de ces petits yeux de porc qui sont le partage des habitants de Kachgar et du grand Tibet. Les femmes de Cachemyre sont si distinguées par leur beauté, que la plupart des étrangers qui arrivent dans l'Indostan cherchent à s'en procurer, dans l'espérance d'en avoir des enfants plus blancs que les Indiens, et qui puissent passer pour vrais Mogols.

« Certainement, dit Bernier, si l'on peut juger de la beauté des femmes cachées et retirées par celles du menu peuple qu'on rencontre dans les rues et qu'on voit dans les boutiques, on doit croire qu'il y en a de très belles. A Lahor, où elles sont en renom d'être de belle taille, menues de corps et les plus belles brunes des Indes, comme elles le sont effectivement, je me suis servi d'un artifice ordinaire aux Mogols, qui est de suivre quelque éléphant, principalement quelqu'un de ceux qui sont richement harnachés ; car aussitôt qu'elles entendent ces deux sonnettes d'argent qui leur pendent des deux côtés, elles mettent toutes la tête aux fenêtres. Je me suis servi à Cachemyre du même artifice, et d'un autre encore qui m'a bien mieux réussi. Il était de l'invention d'un vieux maître d'école que j'avais pris pour m'aider à entendre un poète persan : il me fit acheter quantité de confitures; et, comme il était connu et qu'il avait l'entrée partout, il me mena dans plus de quinze maisons, disant que j'étais son parent, nouveau venu de Perse, et

que j'étais riche et à marier. Aussitôt que nous entrions dans une maison, il distribuait mes confitures aux enfants; et incontinent tout accourait autour de nous, femmes et filles, grandes et petites, pour en attraper leur part, ou pour se faire voir. Cette folle curiosité ne laissa pas de me coûter quelques bonnes roupies; mais aussi je ne doutai plus que dans Cachemyre il n'y eût d'aussi beaux visages qu'en aucun lieu de l'Europe. »

Merveilleuse fontaine. Maison de plaisance. Poissons curieux. Tombeau d'un saint derviche. Miracle.

Dans plusieurs occasions que Bernier eut de visiter diverses parties du royaume, il fit quelques observations qu'il joint à son récit. Danech-Mend-Khan, son nabab, l'envoya un jour, avec deux cavaliers pour escorte, à une des extrémités du royaume, à trois petites journées de la capitale, pour visiter une fontaine à laquelle on attribuait des propriétés merveilleuses. Pendant le mois de mai, qui est le temps où les neiges achèvent de se fondre, elle coule et s'arrête régulièrement trois fois le jour, au lever du soleil, sur le midi et sur le soir. Son flux est ordinairement d'environ trois quarts d'heure; il est assez abondant pour remplir un réservoir carré de dix ou douze pieds de largeur et d'autant de profondeur. Ce phénomène dure l'espace de quinze jours, après lesquels son cours devient moins réglé, moins abondant, et s'arrête tout à fait vers la fin du mois, pour ne plus paraître de toute l'année, excepté pendant quelque grande et longue pluie, qu'il recommence sans cesse et sans règle, comme celui des autres fontaines. Bernier vérifia cette merveille par ses yeux. Les Gentous ont sur le bord du réservoir un petit temple d'idoles, où ils se rendent de toutes parts, pour se baigner dans une eau qu'ils croient capable de les sanctifier; ils donnent plusieurs explications fabuleuses à son origine. Pendant cinq ou six jours, Bernier s'efforça d'en trouver de plus vraisemblables. Il considéra fort attentivement la situation de la montagne. Il monta jusqu'au sommet avec beaucoup de peine, cherchant et examinant de tous côtés : il remarqua qu'elle s'étend en long, du nord au midi; qu'elle est séparée des autres montagnes, qui ne laissent pas d'en être fort proches; qu'elle est en forme de dos d'âne; que son sommet, qui est très long, n'a guère plus de cent pas dans sa plus grande largeur; qu'un de ses côtés, qui n'est couvert que d'herbes vertes, est exposé au soleil levant mais que d'autres montagnes opposées n'y laissent tomber ses rayons que vers huit heures du matin; enfin, que l'autre côté, qui regarde le couchant est couvert d'arbres et de buissons. Après ces observations, il se mit en état de rendre compte à Danech-Mend d'une singularité dont il cessa d'admirer la cause

« Tout cela considéré, dit-il, je jugeai que la chaleur du soleil, avec la situation particulière et la disposition intérieure de la montagne, était la cause du miracle; que le soleil du matin, venant à donner sur le côté qui lui est opposé, l'échauffe et fait fondre une partie des eaux gelées qui se sont insinuées dans la terre en hiver, pendant que tout est couvert de neiges; que ces eaux, venant à pénétrer et coulant peu à peu vers le bas, jusqu'à certaines couches ou tables de roches vives qui les retiennent et les conduisent vers la fontaine, produisent le flux du midi; que le même soleil, s'élevant au midi et quittant ce côté, qui se refroidit, pour frapper comme à plomb sur le sommet, qu'il échauffe, fait encore fondre des eaux gelées qui descendent peu à peu comme les autres, mais par d'autres circuits, jusqu'aux mêmes couches de roches, et font le flux du soir; et qu'enfin le soleil, échauffant aussi le côté occidental, produit le même effet et cause le troisième flux, c'est-à-dire celui du matin. Il est plus lent que les deux autres, soit parce que ce côté occidental est éloigné de l'oriental, où est la fontaine, soit parce qu'étant couvert de bois, il s'échauffe moins vite, ou peut-être à cause du froid de la nuit. Toutes ces circonstances, ajoute Bernier, favorisent cette supposition. »

En revenant de cette fontaine, qui se nomme *Send-Brary*, il se détourna un peu du chemin pour se procurer la vue d'Achiavel, maison de plaisance des anciens rois de Cachemyre. Sa principale beauté consiste dans une source d'eau vive qui se disperse par dehors, autour du bâtiment et dans les jardins, par un très grand nombre de canaux; elle sort de terre en jaillissant du fond d'un puits avec une violence, un bouillonnement et une abondance si extraordinaires, qu'elle mériterait le nom de rivière plutôt que celui de fontaine. L'eau est d'une beauté singulière, et si froide, qu'à peine y peut-on tenir la main. Le jardin, qui est composé de belles allées de toutes sortes d'arbres fruitiers, offre pour ornements quantité de jets d'eau de diverses formes, des réservoirs pleins de poissons, et particulièrement une cascade fort haute qui forme une grande nappe de trente ou quarante pas de longueur, dont l'effet est encore plus admirable pendant la nuit, lorsqu'on a mis par dessous la nappe une infinité de lampions, qui, s'ajustant dans les petites niches du mur, font une curieuse illumination. D'Achiavel, Bernier ne craignit pas de se détourner encore pour visiter un autre jardin royal, dans lequel on trouve les mêmes agréments; mais l'on y voit un canal rempli de poissons qui viennent lorsqu'on les appelle, et dont les plus grands ont au nez des anneaux d'or avec des inscriptions. On attribue cette singularité à la fameuse Nour-Mehallé, épouse favorite de Djehan-Ghir, aïeul d'Aureng-Zeb.

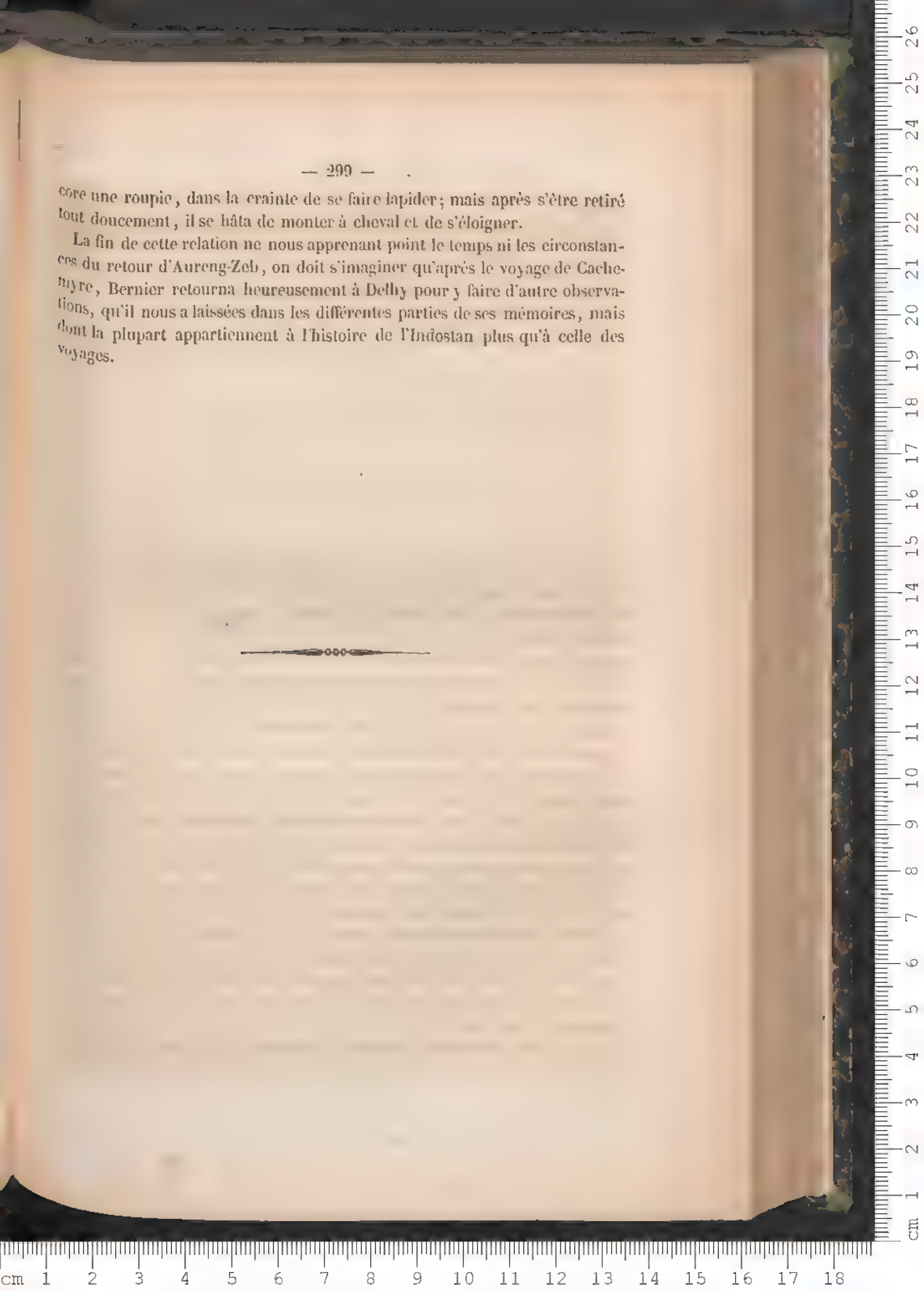
Danech-Mend, fort satisfait du récit de Bernier, lui fit entreprendre un

autre voyage, pour aller voir un miracle si certain, qu'il se promettait de voir Bernier bientôt converti au mahométisme. « Va-t'en, lui dit-il, à Baramoulay. Tu y trouveras le tombeau d'un de nos fameux pires, ou saints derviches, qui fait des miracles continuels pour la guérison des malades qui s'y rassemblent de toutes parts. Peut-être ne croiras-tu rien de toutes ces opérations miraculeuses que tu pourras voir; mais tu ne résisteras pas à l'évidence de celle qui se renouvelle tous les jours, et qui se fera devant tes yeux. Tu verras une grosse pierre ronde que l'homme le plus fort peut à peine soulever, et que onze dervis néanmoins, après avoir adressé leur prière au saint, enlèvent comme une paille, du seul bout de leurs onze doigts. » Bernier se mit en chemin avec son escorte ordinaire; il se rendit à Baramoulay, et trouva le lieu assez agréable. La mosquée est bien bâtie, et les ornements ne manquent point au tombeau du saint. Il y avait tout autour quantité de pèlerins, qui se disaient malades; mais on voyait près de la mosquée une cuisine, avec de grandes chaudières pleines de chair et de riz, fondées par le zèle des dévots, que Bernier prit pour l'aimant qui attirait les malades, et pour le miracle qui les guérissait.

D'un autre côté étaient le jardin et les chambres des mollahs, qui passent là doucement leur vie à l'ombre de la sainteté miraculeuse du pire, qu'ils ne manquent pas de vanter. Toujours malheureux, dit-il, dans les occasions de cette nature, il ne vit faire aucun miracle pendant le séjour qu'il fit à Baramoulay; mais onze mollahs formant un cercle bien serré, et vêtus de leurs cabays ou longues robes, qui ne permettaient pas de voir comment ils prenaient la pierre, la levèrent en effet, en assurant tous qu'ils ne la tenaient que du bout de l'un de leurs doigts, et qu'elle était aussi légère qu'une plume. Bernier, qui ouvrait les yeux, et qui regardait de fort près, s'apercevait assez qu'ils faisaient beaucoup d'efforts, et croyait remarquer qu'ils joignaient le pouce aux doigts. Cependant il n'osa se dispenser de crier : *Karamet! karamet!* c'est-à-dire, *Miracle! miracle!* avec les mollahs et tous les assistants; mais il donna en même temps une roupie aux mollahs, en leur demandant la grâce d'être un des onze qui soulevent la pierre. Une seconde roupie qu'il leur jeta, jointe à la persuasion qu'il affectait de la verité du miracle, les disposa, quoique avec peine, à lui céder une place. Ils s'imaginèrent apparemment que dix d'entre eux, unis ensemble, suffiraient pour lever le fardeau, quand même il n'y contribuerait que fort peu, et qu'en se rangeant avec adresse et se serrant, ils pourraient l'empêcher de s'apercevoir de rien. Cependant ils furent bien trompés, lorsque la pierre, que Bernier ne voulut soutenir que du bout du doigt, pencha visiblement de son côté. Tout le monde le regardant d'un fort mauvais œil, il ne laissa pas de crier : *Karamet!* et de jeter

core une roupie, dans la crainte de se faire lapider; mais après s'être retiré tout doucement, il se hâta de monter à cheval et de s'éloigner.

La fin de cette relation ne nous apprenant point le temps ni les circonstances du retour d'Aureng-Zeb, on doit s'imaginer qu'après le voyage de Cachemyre, Bernier retourna heureusement à Delhy pour y faire d'autre observations, qu'il nous a laissées dans les différentes parties de ses mémoires, mais dont la plupart appartiennent à l'histoire de l'Indostan plus qu'à celle des voyages.



ROYAUME DE SIAM.

TACHARD. — AMBASSADE FRANÇAISE.

Brillante réception faite aux ambassadeurs français. Détails sur le pays. Pagodes. Festins. Jeux. Visite du roi à la pagode.

Louis XIV, ayant reçu quelques avances d'amitié de la part du roi de Siam, voulut profiter d'une si favorable ouverture pour les progrès des sciences et du christianisme. Il envoya donc à ce prince le chevalier de Chaumont en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il le fit accompagner de l'abbé de Choisy, qui devait demeurer à la cour de Siam comme ambassadeur ordinaire, et de six mathématiciens jésuites, au nombre desquels était Tachard, auteur de cette relation.

Après une heureuse navigation, les ambassadeurs arrivèrent, sur la fin de septembre 1683, à l'embouchure de la rivière de Siam, et le lendemain on alla mouiller à trois lieues de la barre qui est à l'entrée. Aussitôt l'ambassadeur dépêcha le chevalier de Forbin, et M. Levacher, missionnaire déjà connu dans le pays, pour porter la nouvelle de son arrivée au roi de Siam et à ses ministres. Le premier ne devait pas passer Bancock, qui est la première place du royaume, sur le bord de la rivière, à dix lieues de l'embouchure, et l'autre devait prendre un *ballon*, sorte de bateau fort léger, pour se rendre promptement à la capitale. Le gouverneur de Bancock, Turc de nation, apprenant que l'ambassadeur du roi de France était à la rade, se hâta de faire partir un exprès pour la cour. Mais on y avait déjà reçu cet avis de la côte de Coromandel, par une lettre adressée au seigneur Constance, alors ministre d'état. Tachard nous a laissé des détails sur l'origine et la fortune de ce célèbre aventurier.

Il se nommait proprement Constantin Phaulkon, et c'est ainsi qu'il signait. Il était Grec de nation, né à Céphalonie, d'un noble Vénitien, fils du gou-

verneur de cette île, et d'une fille des plus anciennes familles du pays. La mauvaise conduite de ses parents ayant dérangé leur fortune, il sentit, dès l'âge de douze ans, qu'il n'avait rien d'heureux à se promettre que de son industrie. Il s'embarqua sur un vaisseau anglais qui retournait en Angleterre. Son esprit et l'agrément de ses manières lui firent obtenir quelque faveur à Londres; mais ne la voyant pas répondre à ses espérances, il s'engagea au service de la compagnie d'Angleterre pour passer aux Indes. Après avoir été employé à Siam pendant quelques années, il résolut, avec le peu de bien qu'il avait acquis, de faire le commerce à ses propres frais. Il équipa un vaisseau, qui fut repoussé deux fois par le mauvais temps vers l'embouchure de la rivière de Siam, et qui périt enfin par le naufrage sur la côte de Malabar. Constance, n'ayant sauvé que son argent, qui consistait en deux mille écus, seul reste de sa fortune, se coucha sur le rivage, accablé de tristesse, de fatigue et de sommeil. « Alors, soit qu'il fût endormi ou qu'il eût les yeux ouverts, car il a protesté plus d'une fois au P. Tachard qu'il l'ignorait lui-même, il crut voir une personne pleine de majesté, qui, le regardant d'un œil favorable, lui dit avec beaucoup de douceur : « Retourne, retourne sur tes pas ». Ce songe releva son courage. Le lendemain, lorsqu'il se promenait sur le bord de la mer, occupé des moyens de retourner à Siam, il vit paraître un homme dont les habits étaient fort mouillés, et qui s'avança vers lui d'un air triste et abattu : c'était un ambassadeur du roi de Siam, qui, revenant de Perse, avait fait naufrage dans la même tempête, et qui n'avait sauvé que sa vie. La langue siamoise, qu'ils parlaient tous deux, leur servit à se communiquer leurs aventures. Dans l'extrême nécessité où l'ambassadeur était réduit, Constance lui offrit de le reconduire à Siam; il acheta de ses deux mille écus une barque et des vivres. Ce secours, rendu avec autant d'empressement que de générosité, charma l'ambassadeur, et ne lui permit plus de s'occuper que de sa reconnaissance.

En arrivant à Siam, il ne put raconter son naufrage au *barcalon*, qui est le premier ministre du royaume, sans relever le mérite de son bienfaiteur. La curiosité de voir Constance amena un entretien qui fit goûter son esprit au barcalon, et la confiance succéda bientôt à l'estime. Ce ministre était fort éclairé, mais ennemi du travail; il fut ravi d'avoir trouvé un homme habile et fidèle, sur lequel il pût se reposer de ses fonctions; il en parla même au roi, qui prit par degrés les mêmes sentiments pour Constance. D'heureux événements servirent à les augmenter. Enfin, le barcalon étant mort, ce monarque résolut de lui donner Constance pour successeur. Il s'en excusa sans autre raison que la crainte de s'attirer l'envie des grands; mais il offrit de continuer ses services avec le même zèle, et cette modestie donna un nou-

veau lustre à son mérite. Tachard en réunit tous les traits dans un court éloge; il lui attribue « de la facilité pour les affaires, de la diligence à les expédier, de la fidélité dans le maniment des finances, et un désintéressement qui lui faisait refuser jusqu'aux appointements de sa charge. Tout lui passait par les mains. Cependant sa faveur ne l'avait pas changé; il était d'un accès facile pour tout le monde, doux, affable, toujours prêt à écouter les pauvres et à leur faire justice, mais sévère pour les grands et pour les officiers qui négligeaient leur devoir. » Il avait embrassé la religion protestante en Angleterre; ensuite quelques conférences qu'il eut à Siam avec deux missionnaires jésuites le ramenèrent aux principes de l'Église romaine, dans lesquels il était né.

Si les Français obtinrent à Siam un accueil aussi favorable qu'ils auraient pu l'espérer chez leurs plus fidèles alliés, il paraît qu'ils en furent redevables à l'estime du seigneur Constance pour leur nation, soit qu'elle vînt de la haute opinion qu'il avait de la France, ou de son goût naturel pour les sciences. Des ordres furent donnés pour recevoir l'ambassadeur avec une distinction extraordinaire; il fut complimenté par les principaux seigneurs du royaume; Constance alla marquer lui-même, dans la ville de Siam, la maison où l'ambassadeur devait être reçu, et fit bâtir dans le voisinage divers appartements pour loger les gentilshommes de sa suite. On éleva, de cinq en cinq lieues, sur le bord de la rivière, des maisons fort propres et magnifiquement meublées, jusqu'à la Tabanque, qui est à une heure de chemin de la ville de Siam, pour servir à son délassement dans la route. Les ballons de l'état furent préparés avec beaucoup de diligence, et la dépense fut aussi peu épargnée que le travail, pour donner tout l'éclat possible à la fête.

Les grands mandarins, qui furent chargés du premier compliment, étant entrés dans le vaisseau de l'ambassadeur, le plus ancien, après l'avoir félicité de son heureuse arrivée, ajouta, suivant les idées de la métempsycose, dont la plupart des Orientaux sont fort entêtés, « qu'il savait bien que son excellence avait autrefois été employée à de grandes affaires, et qu'il y avait plus de mille ans qu'elle était venue de France à Siam, pour renouveler l'amitié des rois qui gouvernaient alors ces deux royaumes. » L'ambassadeur, ayant répondu au compliment, ajouta « qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais été chargé d'une si importante négociation, et que c'était le premier voyage qu'il croyait avoir fait à Siam. » En rentrant dans la galère qui les avait apportés à bord, les mandarins écrivirent tout ce qu'ils avaient vu et tout ce qu'on leur avait dit sur le vaisseau français.

Tachard, ayant reçu ordre de prendre les devants avec deux de ses compagnons, se mit avec eux dans une chaloupe qui arriva le soir à l'entrée de la rivière. Sa largeur en cet endroit n'est que d'une petite lieue. Une demi-lieue

plus loin, elle se rétrécit de plus des deux tiers, et de là, sa plus grande largeur n'est que d'environ cent soixante pas; mais son canal est fort beau et ne manque pas de profondeur. Le rivage est couvert des deux côtés de grands arbres toujours verts; au delà, ce ne sont que de vastes prairies à perte de vue et couvertes de riz. Comme les terres que la rivière arrose jusqu'à une journée au dessus de Siam sont extrêmement basses, la plupart sont inondées pendant la moitié de l'année, et ce débordement régulier est causé par les pluies, qui ne manquent jamais de durer plusieurs mois. C'est à ces inondations que le royaume de Siam est redevable d'une si grande abondance de riz, qu'outre la nourriture de ses habitants, il en fournit à tous les états voisins. Elles donnent aussi la commodité de pouvoir aller en ballon jusqu'au milieu des champs, ce qui répand de toutes parts une prodigieuse quantité de ces petits bâtiments. On en voit de grands qui sont couverts comme des maisons. Ils servent de logement à des familles entières, et, se joignant plusieurs ensemble, ils forment en divers endroits comme des villages flottants.

La nuit, qui surprit les trois jésuites, ne les empêcha point de continuer leur voyage. Ils eurent l'agréable spectacle d'une multitude innombrable de mouches luisantes, dont tous les arbres qui bordent la rivière étaient couverts; on les aurait pris pour autant de grands lustres chargés d'une infinité de lumières, que la réflexion de l'eau, unie alors comme une glace, multipliait à l'infini. Mais, tandis qu'ils étaient occupés de cette vue, ils se trouvèrent tout d'un coup enveloppés d'une prodigieuse quantité de moustiques ou de maringouins, dont l'aiguillon est si perçant qu'il pénètre au travers des habits. Au point du jour, ils découvrirent un grand nombre de singes et de sapajous qui grimpaient sur les arbres, et qui allaient par bandes. Mais rien ne leur parut plus agréable que les aigrettes dont les arbres sont couverts; il semble de loin qu'elles en soient les fleurs. Le mélange du blanc des aigrettes et du vert des feuilles fait le plus bel effet du monde. L'aigrette de Siam, assez semblable à celle de l'Afrique, est un oiseau de la figure du héron, mais beaucoup plus petit; sa taille est fine, son plumage beau et plus blanc que la neige; il a des aigrettes sur le dos et sous le ventre, qui font sa principale beauté, et dont il tire son nom. Tous les oiseaux champêtres sont d'un plumage admirable : les uns jaunes, d'autres rouges, bleus, verts, et la quantité en est surprenante. Les Siamois, qui croient à la transmigration des âmes, ne tuent point d'animaux, dans la crainte, disent-ils, d'en chasser les âmes de leurs parents qui peuvent s'y être logées.

On ne fait pas une lieue sans rencontrer quelque pagode accompagnée d'un petit monastère de *talapoins*, qui sont les prêtres et les religieux du pays. Ils vivent en communauté, et leurs maisons sont autant de séminaires ou les

enfants de qualité reçoivent leur éducation. Pendant que ces enfants demeurent sous la discipline des talapoins, ils portent leur habit, qui consiste en deux pièces de toile de coton jaune, dont l'une sert à les couvrir depuis la tête jusqu'aux genoux; de l'autre, ils se font une écharpe qu'ils passent en bandouillère, ou dont ils s'enveloppent comme d'un petit manteau. On leur rase la tête et les sourcils, comme à leurs maîtres, qui croiraient offenser le Ciel et blesser la modestie s'ils les laissaient croître.

Après avoir ramé toute la nuit, les trois jésuites arrivèrent sur les dix heures du matin à Bancok. C'est la plus importante place du royaume, parce qu'elle défend le passage de la rivière par un fort qui est sur l'autre rive. L'un et l'autre côté étaient bien pourvus d'artillerie, mais peu fortifiés. M. de La Marre, ingénieur français, qui fut laissé à Siam, reçut ordre du roi de les fortifier régulièrement.

Depuis Bancok jusqu'à Siam, on rencontre quantité d'aldées ou de villages dont la rivière est bordée. Ce n'est qu'un amas de cabanes élevées sur de hauts piliers, pour les garantir de l'inondation; elles sont composées de bambous, arbre dont le bois est d'un grand usage dans toutes les Indes. Le tronc et les grosses branches servent à faire les piliers et les solives, et les petites branches à former le toit et les murailles. On voit près de chaque village un bazar ou marché flottant, dans lequel ceux qui descendent ou qui montent la rivière trouvent toujours leur repas prêt, c'est-à-dire du fruit, du riz cuit, de l'arak, et divers ragoûts à la siamoise, dont les Européens ne peuvent goûter.

Le lendemain, troisième jour d'octobre, Tachard entra dans Siam, sept mois après son départ de Brest. Il se fit conduire d'abord à la maison du P. Suarez, le seul jésuite qui fût alors dans cette ville, et de là au comptoir français, où il fut bien reçu par les officiers de la Compagnie. Ensuite, rendu au palais que le roi faisait préparer pour l'ambassadeur, il trouva le seigneur Constance, premier ou plutôt unique ministre du royaume, dont le mérite, quoique universellement reconnu, lui parut, dit-il, au dessus de sa réputation.

Ce palais était une des plus belles maisons de la ville, que le ministre avait fait meubler magnifiquement. Il prit plaisir à faire voir les appartements au P. Tachard. Entre ceux du premier étage, il y avait deux salles de plain-pied, tapissées de toile peinte très belle et très fine. La première était garnie de chaises de velours bleu, et l'autre de chaises de velours rouge à franges d'or. La chambre de l'ambassadeur était entourée d'un paravent du Japon d'une beauté singulière. Mais rien n'avait tant d'éclat que la salle du divan. C'était une vaste pièce lambrissée, séparée des autres appartements par une grande cour, et disposée pour prendre le frais pendant l'été. L'entrée

était ornée d'un jet d'eau ; le dedans offrait une estrade avec un dais et un fauteuil très riches. Dans les enfoncements, on découvrait les portes de deux cabinets qui donnaient sur la rivière et qui servaient à se baigner. De toutes parts on voyait des porcelaines de diverses grandeurs, agréablement rangées dans des niches. On entre dans ces détails parce qu'il peut paraître étonnant de trouver à l'extrémité du monde les inventions utiles et commodes du luxe européen.

Le P. Suarez, jésuite portugais, âgé de soixante-dix ans, dont il avait passé plus de trente dans les Indes, n'était point en état de loger ses confrères, parce que son logement n'était composé que d'une chambre et d'un cabinet, tous deux si pauvres et si mal fermés que les toquets, espèce de lézards fort venimeux, y étaient partout derrière ses coffres et parmi ses meubles. Le seigneur Constance faisait bâtir aussi pour les sept jésuites étrangers sept petites chambres, et une galerie pour leurs instruments. Près de cent ouvriers y étaient occupés, avec deux mandarins qui les pressaient nuit et jour.

Pendant qu'on poussait ces préparatifs avec la dernière ardeur, le roi fit partir deux des principaux seigneurs de sa cour, avec dix mandarins, chacun dans un *ballon* d'état, pour aller prendre celui qui était destiné à l'ambassadeur et le conduire à l'entrée de la rivière. Il était magnifique, entièrement doré, long de soixante-douze pieds, mené par soixante-dix hommes de belle taille, avec des rames couvertes de lames d'argent ; la *chirole*, qui est une espèce de petit dôme placé au centre, était couverte d'écarlate et enrichie de brocart d'or de la Chine, avec les rideaux de même étoffe. Les balustres étaient d'ivoire, les coussins de velours, et le fond était couvert d'un tapis de Perse. Ce ballon était accompagné de seize autres, dont quatre, ornés aussi d'un tapis de pied et de couvertures d'écarlate, devaient servir aux gentilshommes de l'ambassade, et les douze autres au reste de l'équipage. Le gouverneur de Bancok s'y joignit avec les principaux mandarins du voisinage ; de sorte que le cortége était d'environ soixante-six ballons lorsqu'il se rendit à l'entrée de la rivière.

Aussitôt que les Français eurent fait leur entrée dans Siam, le seigneur Constance, qui demeurait auparavant dans le quartier des Japonais, vint se loger dans une belle maison qu'il avait près de l'hôtel de l'ambassadeur ; et, pendant tout le temps que les Français furent à Siam, il tint table ouverte, non seulement pour eux, mais, en leur faveur, pour toutes les autres nations. Sa maison était fort bien meublée. Au lieu de tapisseries, dont les Siamois n'aiment pas l'usage, il avait fait étendre autour du divan un grand paravent du Japon, d'une hauteur et d'une beauté surprenantes. Il entretenait deux tables de douze couverts, qui étaient servies avec autant d'abondance que

de délicatesse, et où l'on trouvait toutes sortes de vins d'Espagne, du Rhin, de France, de Céphalonie et de Perse. On y était servi dans de grands bassins d'argent, et le buffet était garni de très beaux vases d'or et d'argent du Japon, fort bien travaillés.

A la cour de Siam, on ne donne jamais que deux audiences aux ambassadeurs, celle de l'arrivée et celle du congé. Souvent même on n'en accorde qu'une, et toutes les affaires sont remises au barcalon, qui doit en rendre compte au roi. Mais ce prince, pour distinguer cette ambassade de toutes les autres, fit dire à l'ambassadeur que, chaque fois qu'il souhaiterait une audience, il était prêt à la lui accorder. En effet, huit ou dix jours après l'audience d'entrée, il lui en donna une seconde, qui fut suivie d'un grand festin. On avait dressé à l'ombre des arbres, dans la première cour du palais, sur le bord d'un canal, une grande table de vingt-quatre couverts, avec deux buffets garnis de très beaux vases d'or et d'argent du Japon, et plusieurs cassolettes où le précieux bois d'aigle n'était pas épargné. On se mit à table après l'audience, et l'on y fut près de quatre heures. On y servit plus de cent cinquante bassins et une infinité de ragoûts, sans parler des confitures, dont on fait ordinairement deux services. On y but de cinq ou six sortes de vins. Tout y fut magnifique et délicat. Le roi voulut que, pour honorer l'ambassadeur et rendre cette fête plus agréable, les Français fussent servis ce jour-là par les principaux seigneurs de son royaume.

Ce qu'on publiait de la pagode du palais et des idoles dont elle est remplie ayant donné aux Français la curiosité de les voir, on ne fit pas difficulté de leur accorder cette satisfaction. Après avoir traversé huit ou neuf cours, ils arrivèrent enfin à la pagode. Elle est couverte de calin, qui est une espèce de métal fort blanc, entre l'étain et le plomb, avec trois toits l'un sur l'autre; la porte est ornée, d'un côté, de la figure d'une vache, et de l'autre, d'un monstre extrêmement hideux. Cette pagode est assez longue, mais fort étroite. Lorsqu'on y est entré, on n'aperçoit que de l'or; les piliers, les murailles, le lambris et toutes les figures sont si bien dorés, qu'il semble que tout soit couvert de lames d'or. La forme générale de l'édifice est assez semblable à celle de nos églises : il est soutenu par de gros piliers; on y trouve, en avançant, une espèce d'autel, sur lequel il y a trois ou quatre figures d'or massif, à peu près de la hauteur d'un homme, dont les unes sont debout et les autres assises, les jambes croisées à la siamoise. Au delà est une espèce de chœur où se garde la plus riche et la plus précieuse pagode du royaume, car on donne indifféremment le nom de *pagodes* aux temples et aux idoles. Cette statue est debout et touche de sa tête jusqu'au toit; sa hauteur est de quarante-cinq pieds, et sa largeur de sept ou huit. Tachard assure

qu'elle est toute d'or; mais on ne l'en crut pas. Il ajoute, sur le témoignage des habitants, que ce prodigieux colosse a été fondu dans le même lieu où il est placé, et qu'ensuite on a construit le temple. Il a peine à s'imaginer où ces peuples, d'ailleurs assez pauvres, ont pu trouver tant d'or, et sa douleur est qu'une seule idole soit plus riche que tous les tabernacles de l'Europe. Aux côtés de la même figure, on en voit plusieurs autres qui sont aussi d'or et enrichies de pierreries, mais moins grandes.

Cette pagode n'est pas néanmoins la mieux bâtie de Siam, quoiqu'elle soit la plus riche. Tachard en vit une autre dont il donne la description.

A cent pas du palais du roi, vers le midi, est un grand parc fermé de murailles, au milieu duquel s'élève un vaste et haut édifice, bâti en forme de croix, à la manière de nos églises, surmonté de cinq dômes solides et dorés, qui sont de pierre ou de brique, et d'une structure particulière. Le dôme du milieu est beaucoup plus grand que les autres, et ceux-ci sont aux extrémités sur les travers de la croix. Tout l'édifice est posé sur plusieurs bases ou piédestaux, qui s'élèvent les uns sur les autres, en s'étrécissant par le haut; de sorte qu'on y monte des quatre côtés par des escaliers roides et étroits, de trente-cinq à quarante marches, chacune de trois palmes, et couvertes de calin comme le toit. Le bas du grand escalier est orné des deux côtés de plus de vingt figures au dessus de la hauteur naturelle, dont les unes sont d'airain et les autres de calin, toutes dorées, mais représentant assez mal les personnages et les animaux dont elles sont l'image.

Ce magnifique bâtiment est environné de quarante-quatre grandes pyramides de formes différentes, bien travaillées et rangées avec symétrie sur trois plans différents. Les quatre plus grandes sont sur le plus bas plan, aux quatre coins, posées sur de larges bases; elles sont terminées en haut par un long cône fort délié, très bien doré, et surmonté d'une aiguille ou d'une flèche de fer, dans laquelle sont enfilées plusieurs petites boules de cristal d'inégale grosseur. Le corps de ces grandes pyramides, comme de toutes les autres, est d'une architecture qui approche assez de la nôtre, mais trop chargée de sculptures, moins simple, moins bien proportionnée, et par conséquent moins belle, du moins aux yeux qui n'y sont pas accoutumés. Sur le second plan, qui est un peu au dessus du premier, s'élèvent trente-six autres pyramides, un peu moins grandes que les premières, rangées en carré sur quatre lignes autour de la pagode, neuf de chaque côté. Elles sont de deux formes différentes: les unes terminées en pointe comme les premières; les autres arrondies par le haut en campane, de la forme des dômes qui couronnent l'édifice, et entremêlées de manière qu'il n'y en a pas deux pareilles de suite. Au dessus de celles-ci, dans le troisième plan, quatre autres, qui forment les quatre coins,

sont terminées en pointe, plus petites à la vérité que les premières, mais plus grandes que les secondes.

Tout l'édifice, avec les pyramides, est renfermé dans une espèce de cloître carré, dont chaque côté a plus de cent vingt pas communs de longueur, sur environ cent pieds de large et quinze de hauteur. Les galeries du cloître sont ouvertes du côté de la pagode; le lambris est peint et doré à la moresque. Au dedans des galeries, le long de la muraille extérieure, qui est toute fermée, règne un long piédestal à hauteur d'appui, sur lequel sont posées plus de quatre cents statues d'une fort belle dorure et disposées en très bon ordre. Quoiqu'elles ne soient que de brique dorée, elles paraissent assez bien faites; mais elles sont si semblables, que, si leur grandeur n'était pas inégale, on les croirait toutes sorties du même moule. Parmi ces figures, Tachard en compta douze de taille gigantesque, une au milieu de chaque galerie et deux à chaque angle, assises, à cause de leur hauteur, sur des bases plates, et les jambes croisées. Il eut la curiosité de mesurer une de leurs jambes, à laquelle il trouva la longueur entière d'une toise, depuis le bout du pied jusqu'au genou; le pouce était de la grosseur ordinaire du bras, et le reste du corps à proportion. Outre celles-ci qui sont de la première grandeur, il en vit environ cent autres à demi gigantesques, qui ont quatre pieds depuis l'extrémité du pied jusqu'au genou. Enfin, parmi les premières et les secondes, il en compta plus de trois cents, dont il n'y en a guère qui soient au dessous de la grandeur naturelle, et toutes dressées sur pied. Il ne parle point d'un grand nombre qui ne sont pas plus hautes que des poupées, et qui sont mêlées entre les autres.

La France, au jugement de Tachard, n'a pas d'édifice où la symétrie soit mieux observée que dans cette pagode, soit pour le corps, soit pour les accompagnements de l'édifice. Son cloître est flanqué des deux côtés, en dehors, de seize grandes pyramides terminées par le haut en forme de dôme, de plus de quarante pieds en hauteur et douze en carré, disposées sur une même ligne, comme une suite de grosses colonnes, dans le milieu desquelles sont de grandes niches, garnies de pagodes dorées. Ce beau spectacle arrêta si long-temps Tachard et tous les Français, qu'ils n'eurent pas le temps de considérer plusieurs autres temples qui étaient proches du premier, ou dans l'enceinte des mêmes murs. On juge à Siam de la noblesse des familles par le nombre des toits dont les maisons sont couvertes. Celle-ci en a cinq les uns sur les autres, et l'appartement du roi en a sept.

Outre le festin du roi et ceux de son ministre, il s'en faisait d'autres à l'occasion des événements extraordinaires, où les chefs de toutes les nations de l'Europe établies à Siam, c'est-à-dire les Français, les Anglais, les Portugais et les Hollandais, étaient invités. Tachard et ses confrères étaient quelquefois

obligés d'y assister. A l'une de ces réjouissances succédèrent plusieurs sortes de divertissements. Le premier fut une comédie chinoise divisée par actes. Différentes postures hardies et grotesques, et quelques sauts assez surprenants, y servirent d'intermèdes. Tandis que les Chinois jouaient la comédie d'un côté, les Laos, qui sont des peuples voisins du royaume de Siam au nord, donnèrent à l'ambassadeur le spectacle des marionnettes des Indes, qui ne sont pas fort différentes des nôtres. Entre les Chinois et les Laos, parut une troupe de Siamois et de Siamoises, disposés en ronds, qui dansaient d'une manière que Tachard trouva bizarre, c'est-à-dire des mains et des pieds. Quelques voix d'hommes et de femmes qui chantaient un peu du nez, jointes au bruit de leurs mains, réglaient la cadence.

Ces jeux furent suivis de celui des sauteurs, qui montaient sur de grands bambous plantés comme des mâts de quatre-vingts ou cent pieds de hauteur. Ils se tenaient au sommet sur un seul pied, l'autre en l'air. Ensuite, mettant la tête où ils avaient le pied, ils élevaient les deux pieds en haut. Enfin, après s'être suspendus par le menton, qui était seul appuyé sur le haut des bambous, les mains et le reste du corps en l'air, ils descendaient le long d'une échelle droite, passant entre les échelons avec une agilité et une vitesse incroyables. Un autre fit mettre sur une espèce de brancart sept ou huit poignards la pointe en haut, s'assit dessus, et s'y coucha le corps nu, sans porter sur d'autre appui; ensuite il fit monter sur son estomac un homme fort pesant, qui s'y tint debout, sans que toutes ces pointes, qui touchaient immédiatement sa peau, fussent capables de la percer. On voit que ces bateleurs valent bien les nôtres. Le 28 octobre, on publia que le roi devait sortir pour aller faire ses prières à trois lieues de la ville, dans une fameuse pagode, et pour rendre visite au *sancra*, qui est le chef de la religion et de tous les talapoins du royaume. Autrefois ce monarque faisait dans cette occasion la cérémonie de couper les eaux, c'est-à-dire de frapper la rivière de son poignard, au temps de la plus grande inondation, et de commander aux eaux de se retirer. Mais, ayant reconnu que les eaux continuaient quelquefois de monter après avoir reçu l'ordre de descendre, il avait renoncé à ce ridicule usage, et sa piété se réduisait à visiter, comme en triomphe, la pagode et le grand prêtre. On prépara une galerie sur le bord de la rivière, pour donner ce spectacle aux Français. Le seigneur Constance s'y plaça près de l'ambassadeur, et lui expliqua l'ordre de la marche royale. Il voulut que les jésuites fussent aussi présents, et Tachard avoue comme à regret qu'ils étaient forcés d'assister à des cérémonies si profanes.

Vingt-trois mandarins du plus bas ordre parurent d'abord chacun dans un ballon dont la chirole était peinte en rouge, et s'avancèrent à la file sur deux

lignes, en côtoyant les rives. Ils étaient suivis de cinquante-quatre autres ballons, des officiers du roi, tous assis dans leurs chiroles, dont les unes étaient entièrement dorées, et d'autres seulement sur les bords. Chaque ballon avait depuis trente jusqu'à soixante rameurs, et l'ordre qu'ils observaient leur faisait occuper un grand espace. Ensuite venaient vingt autres ballons plus grands que les premiers, au milieu de chacun desquels s'élevait un siege doré et terminé en pyramide. C'étaient les ballons de la garde royale, dont seize avaient quatre-vingts rameurs et des rames dorées. Les rames des quatre autres étaient seulement rayées d'or. Après cette longue file de ballons, le roi parut dans le sien, élevé sur un trône de figure pyramidale et très bien doré. Ce monarque était vêtu d'un beau brocart d'or, enrichi de pierreries. Il avait un bonnet blanc terminé en pointe, entouré d'un cercle d'or avec des fleurons, et parsemé de pierreries. Son ballon était doré jusqu'à l'eau, et conduit par cent vingt rameurs, qui avaient sur la tête une toque couverte de lames d'or, et sur l'estomac des plastrons ornés de même. Les rayons du soleil donnaient un éclat merveilleux à cette parure. Le porte-enseigne du roi, tout couvert d'or, se tenait debout vers la poupe avec la bannière royale, qui est d'un brocart d'or à fond rouge, et quatre grands mandarins étaient prosternés aux quatre coins du trône. Ce beau ballon était escorté de trois autres de la même forme, qui n'étaient guère moins magnifiques; mais les toques et les plastrons des rameurs étaient moins riches.

Les Siamois qui étaient rangés sur les deux rives se mirent à genoux d'aussi loin qu'ils aperçurent le roi, et portèrent les mains jointes sur la tête pour saluer ce prince, en touchant la terre du front dans cette posture, et recommençant sans cesse cette salutation jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdu de vue. Vingt ballons à chiroles et à rames rayées d'or suivaient celui du roi, et seize autres, moitié peints, moitié dorés, fermaient toute la marche. Tachard en compta cent cinquante-neuf, dont les plus grands avaient plus de cent vingt pieds de long, mais à peine six pieds dans leur plus grande largeur. Il y avait sur ces ballons plus de quatorze mille hommes. Au retour, qui fut l'après-midi du même jour, le roi, pour donner de l'émulation aux rameurs, proposa un prix pour ceux qui arriveraient les premiers au palais. Les spectateurs prirent beaucoup de plaisir à leur voir fendre l'eau avec une extrême rapidité, et jeter continuellement des cris de joie ou de tristesse, lorsqu'ils gagnaient ou qu'ils perdaient l'avantage. La ville entière et tout le peuple d'alentour assistaient à ce spectacle. Cette foule était rangée vers les rives dans une infinité de ballons qui formaient deux lignes entre la ville et la pagode, c'est-à-dire l'espace d'environ trois lieues. Tachard, après les avoir vus passer, jugea que les ballons étaient au nombre d'environ vingt mille, et

qu'ils ne portaient pas moins de cent mille hommes. D'autres Français assurèrent qu'il y avait plus de deux cent mille personnes. Lorsque le roi passa sur la rivière, toutes les fenêtres et les portes des maisons étaient fermées, et les sabords même des navires. Tout le monde eut ordre de sortir, afin que personne ne fût dans un lieu plus élevé que le roi. Ce prince voulut être du combat qu'il avait proposé; et comme son ballon était fourni d'un plus grand nombre de rameurs et des mieux choisis, il remporta bientôt l'avantage, et son ballon rentra victorieux dans la ville.

Convoi d'un talapoin. Palais du roi. Éléphants. Combats d'éléphants, et d'un éléphant contre un tigre. Chasse aux éléphants.

Huit jours après le roi sortit de son palais avec la reine et toutes ses femmes, pour se rendre à Louvo. C'est une ville à quinze ou vingt lieues de Siam, vers le nord, où ce prince passait les deux tiers de l'année, parce qu'il y était plus libre qu'à Siam, où la politique orientale l'obligeait de se tenir renfermé, pour entretenir ses peuples dans le respect et la soumission. Le seigneur Constance, qui avait vu les lettres de *mathématiciens* que Louis XIV avait accordées aux six jésuites, avait résolu de leur donner une audience particulière à Louvo. Il les fit avertir de s'y rendre avec leurs instruments. Deux grands ballons furent envoyés pour prendre leurs bagages, avec un autre à vingt-quatre rameurs pour les porter. Ils partirent le 15 novembre.

A deux lieues de la ville ils rencontrèrent un spectacle nouveau sur une vaste campagne inondée à perte de vue. C'était un convoi funèbre d'un fameux talapoin, chef de la religion des Pégouans. Le corps était renfermé dans un cercueil de bois aromatique élevé sur un bûcher autour duquel quatre grandes colonnes de bois doré portaient une haute pyramide à plusieurs étages. Cette espèce de chapelle ardente était accompagnée d'un grand nombre de petites tours de bois assez hautes et carrées, couvertes de carton grossièrement peint et de figures de papier. Elle était environnée d'un enclos de bois carré, sur lequel étaient rangées plusieurs autres tours d'espace en espace. A chacun des quatre coins, il y en avait une aussi élevée que la pyramide du milieu, et deux plus petites à chaque côté du carré. Tachard en vit sortir plusieurs fusées volantes. Les quatre grandes tours posées aux quatre coins du grand carré étaient jointes par de petites maisons de bois peintes de diverses figures grotesques, de dragons, de singes, de démons cornus, etc. De distance en distance, entre les cabanes, on avait pratiqué des ouvertures pour laisser entrer et sortir les ballons. Les talapoins de Pegou, en très grand nombre dans leurs ballons, occupaient presque tout l'espace qui était entre

le bûcher et le circuit du grand carré. Ils avaient tous l'air grave et modeste, chantant de temps en temps, et quelquefois gardant un profond silence. Une multitude infinie de peuple, hommes et femmes, assistaient derrière eux à cette fête mortuaire.

Un spectacle si nouveau et si peu attendu fit arrêter quelque temps les Français. Ils ne virent que des danses burlesques et certaines farces ridicules que jouaient les Pégouans et les Siamois sous des cabanes de bambou et de jonc ouvertes de tous côtés. Comme il leur restait quatre ou cinq lieues à faire, ils ne furent témoins que de l'ouverture du spectacle, qui devait durer jusqu'au soir. Ces honneurs qu'on rend aux morts parmi les Siamois leur donnent un extrême attachement pour leur religion. Les talapoins, que Tachard traite de docteurs fort intéressés, enseignent que plus on fait de dépenses aux obsèques d'un mort, plus son âme est logée avantageusement dans le corps de quelque prince ou de quelque animal considérable. Dans cette persuasion, les Siamois se ruinent souvent pour se procurer de magnifiques funérailles.

Les mathématiciens arrivèrent de bonne heure au logement où ils devaient passer la nuit. Le pays leur avait paru extrêmement agréable. En suivant le canal qui a été creusé dans les terres pour abréger le chemin de Siam à Louvo, ils avaient découvert à perte de vue des campagnes pleines de riz, et lorsqu'ils étaient entrés dans la rivière, le rivage, bordé d'arbres verts et de villages, avait attaché leurs yeux par la plus agréable variété.

Avant de rentrer dans leurs ballons, les Français voulurent voir un palais du roi qui était voisin du lieu où ils avaient logé. Ils n'en virent que les dehors, parce que le concierge avait ordre de n'en accorder l'entrée à personne. Cet édifice leur parut fort petit. Il est entouré d'une galerie assez basse, en forme de cloître, d'une architecture si irrégulière, que les piédestaux ne sont pas moins hauts que les pilastres. Autour de la galerie règne un balcon assez bas, environné d'une balustrade de pierre à hauteur d'appui. Mais à cent pas de ce palais ils en virent un plus grand et beaucoup plus régulier. Les pilastres extérieurs leur parurent de très bon goût. Tout l'edifice forme un grand carré de cent cinquante à cent soixante pas de longueur. Sur les quatre côtés sont élevés quatre grands corps de logis fort exhaussés, bâtis en forme de galerie et couverts d'un double toit arrondi en voûte par le haut. Ces galeries sont ornées en dehors de très beaux pilastres avec leurs bases et leurs chapiteaux, dont les proportions approchent beaucoup des nôtres. Tachard conclut de la régularité de ce vieux palais que l'architecte dont il est l'ouvrage devait avoir une grande connaissance de l'architecture de l'Europe. Les galeries ne sont percées que par des portes qui sont au milieu de chaque face

On voit par dessus d'autres bâtiments plus exhaussés que les premiers, et au milieu de ceux-ci un grand corps de logis qui les surpasse tous, et qui fait avec les autres une fort belle symétrie. C'est le seul édifice du pays auquel les mathématiciens jésuites aient trouvé de la régularité et de la proportion.

De là, ils se rendirent à Louvo, qui est dans une situation très agréable, et jouit d'un air fort sain. Elle était devenue grande et bien peuplée depuis que le roi y faisait un long séjour. M. de La Marre avait déjà reçu ordre de la fortifier à l'européenne.

L'ambassadeur, qui s'était rendu aussi à Louvo, fut conduit à l'audience, où le roi lui parla des six jésuites qu'il avait amenés, et que le roi de France envoyait, leur dit-il, pour faire leurs observations dans les Indes et pour travailler à la perfection des arts. C'était sous cette idée que le seigneur Constance les avait annoncés à la cour. Pendant l'audience, les jésuites visitèrent les jardins et les dehors du palais. La situation en est fort belle. Il est placé au bord de la rivière sur un terrain peu élevé; l'enceinte en est grande. Tachard n'y vit rien de plus remarquable que deux corps de logis détachés dont les toits étaient tout éclatants de dorure. Cet éclat provient d'un vernis jaune dont les tuiles sont revêtues, et qui brille autant que de l'or aux rayons du soleil.

Le soir on fit promener l'ambassadeur et toute sa suite sur des éléphants. Dès le jour de sa première audience, on lui avait fait voir dans le palais de Siam l'éléphant blanc pour lequel on a tant de vénération dans les Indes, et qui avait fait le sujet de plusieurs guerres. Il l'avait trouvé assez petit, et si vieux, qu'il en était ridé : aussi lui donnait-on trois cents ans. Plusieurs mandarins étaient destinés à le servir. On ne lui offrait rien qu'en vaisselle d'or; au moins deux bassins qu'il avait devant lui étaient d'or massif, d'une grandeur et d'une épaisseur extraordinaires. Son appartement était magnifique, et le lambris du pavillon était fort proprement doré. Tachard observe que les moindres éléphants du roi ont quinze hommes qui les servent par quartier; que d'autres en ont vingt, vingt-cinq, trente et quarante, selon leur rang, et que l'éléphant blanc en a cent. On a peine à ne pas croire cette remarque un peu exagérée, lorsqu'il ajoute « que le seigneur Constance lui a dit que le roi n'a pas moins de vingt mille éléphants dans son royaume, sans compter les sauvages qui sont dans les bois et dans les montagnes. On en prend quelquefois, assura-t-il, jusqu'à cinquante, soixante, et quatre-vingts même à la fois dans une seule chasse. »

Tachard en vit plusieurs qui avaient les dents d'une beauté et d'une longueur admirables. Elles sortaient à quelques uns de plus de quatre pieds hors de la bouche, et d'espace en espace elles étaient garnies d'un cercle d'or, d'ar-

gent ou de cuivre. Dans une maison de campagne du roi, à une lieue de Siam, sur la rivière, il vit un petit éléphant blanc qu'on destinait pour successeur à celui qui était dans le palais. On l'élevait avec des soins extraordinaires. Plusieurs mandarins étaient attachés à son service, et les égards qu'on avait pour lui s'étendaient jusqu'à sa mère et à sa tante, qu'on nourrissait avec lui. Sa grosseur était à peu près celle d'un bœuf. C'était le roi de Camboia qui en avait fait présent au roi de Siam, depuis deux ou trois ans, en lui faisant demander du secours contre un sujet rebelle qui était soutenu par le roi de la Cochinchine.

Enfin, le 22 novembre, les mathématiciens jésuites furent avertis que le roi voulait leur accorder le même jour une audience particulière. Ce fut le seigneur Constance qui leur fit l'honneur de les conduire au palais, vers quatre heures après midi. Il leur fit traverser trois cours, dans lesquelles ils virent des deux côtés plusieurs mandarins prosternés. En arrivant dans la cour la plus intérieure, ils trouvèrent un grand tapis sur lequel ce ministre leur dit de s'asseoir. Ils n'avaient pas d'habits de cérémonie ; on ne les obligea pas même de se déchausser, ce qu'on leur fit regarder comme une grande marque de distinction. Aussitôt qu'ils furent assis, le roi, qui allait sortir pour voir un combat d'éléphants, dont il voulait donner le plaisir à l'ambassadeur, monta sur le sien, qui l'attendait à la porte de son appartement, et remarquant les jésuites à dix ou douze pas de lui, il s'avança vers eux.

Le P. Fontenay, supérieur de ses confrères, avait préparé un compliment. Mais le seigneur Constance, voyant le roi pressé, parla pour eux à ce prince, qui les regarda les uns après les autres d'un visage riant et plein de bonté. Son âge était d'environ cinquante-cinq ans, sa taille un peu au dessous de la moyenne, mais fort droite et bien prise. Il répondit au discours de son ministre « qu'ayant su que le roi de France envoyait les six jésuites à la Chine pour de grands desseins, il avait désiré de les voir et de leur dire de bouche que, s'ils avaient besoin de quelque chose, soit pour le service du roi leur maître, soit pour leur propre usage, il avait donné ordre qu'on leur fournît tout ce qui leur serait nécessaire. »

Les jésuites n'eurent le temps de répondre à cette faveur que par des remercîments respectueux et de profondes inclinations. Le roi continua son chemin, et passant de cette cour dans une autre, au milieu d'une haie de mandarins prosternés devant lui, le front contre terre et dans un grand silence, il trouva près de la première porte du palais les chefs des compagnies marchandes de l'Europe, déchaussés, à genoux et appuyés sur leurs coudes, auxquels il donna une courte audience.

Le jour même de l'audience, le roi devait faire voir à l'ambassadeur un com-

bat d'éléphants. Il avait donné ordre qu'on en préparât six pour les six jésuites, qu'il voulait voir présents à ce spectacle. Le seigneur Constance leur donna un mandarin pour les conduire. Ils trouvèrent, en sortant du palais, six éléphants avec leurs chaises dorées et des coussins fort propres. Chacun s'étant approché du sien, Tachard décrit la manière dont on les y fit monter. Le *pasteur*, c'est le nom qu'on donne à celui qui est sur le cou de l'éléphant pour le gouverner, fit mettre l'animal à genoux, et le fit ensuite coucher sur le côté, de sorte qu'on pouvait poser le pied sur une des jambes de devant qu'il avançait, et de là sur son ventre; après quoi, se redressant un peu, il donnait le temps de s'asseoir commodément dans la chaise qu'il porte sur le dos. On peut aussi se servir d'échelles pour se mettre à sa hauteur. C'est pour la commodité des étrangers, qui ne sont pas accoutumés à cette monture, qu'on met des chaises sur le dos de ces animaux. Les naturels du pays, de quelque qualité qu'ils soient, à l'exception du roi, montent sur le cou, et les conduisent eux-mêmes. Cependant, lorsqu'ils vont à la guerre ou à la chasse, ils ont deux pasteurs, l'un sur le cou, l'autre sur la croupe de l'éléphant, et le mandarin est au milieu du dos, armé d'une lance ou d'une espèce de javelot. Tachard remarqua, dans une chasse, que le roi, qui était sur une espèce de trône porté par son éléphant, se leva sur ses pieds, lorsque les éléphants sauvages voulurent forcer le passage de son côté, et se mit sur le dos du sien pour les arrêter.

Les jésuites suivirent le roi dans une grande plaine, à cent pas de la ville; ce monarque avait l'ambassadeur à sa droite, éloigné de quinze ou vingt pas, le seigneur Constance à sa gauche, et quantité de mandarins autour de lui, prosternés par respect aux pieds de son éléphant. On entendit d'abord des trompettes, dont le son est fort dur et sans inflexion. Alors les deux éléphants destinés pour combattre jetèrent des cris horribles. Ils étaient attachés par les pieds de derrière avec de grosses cordes que plusieurs hommes tenaient pour les retirer, si le choc devenait trop rude. On les laisse approcher de manière que leurs défenses se croisent sans qu'ils puissent se blesser. Ils se choquent quelquefois si rudement, qu'ils se brisent les dents, et qu'on en voit voler les éclats.

Mais, ce jour-là, le combat fut si court, qu'on crut que le roi ne l'avait ordonné que pour se procurer l'occasion de faire avec plus d'éclat un présent à M. de Vaudricour, qui avait amené les deux mandarins siamois, et qui devait conduire ses ambassadeurs en France. A la fin du spectacle, le roi s'approcha de lui, et lui donna de sa main un sabre, dont la poignée était d'or massif, et le fourreau d'écaille de tortue, orné de cinq lames d'or, avec une grande chaîne de filigrane d'or pour lui servir de baudrier, et une veste de

brocart à boutons d'or. Cette sorte de sabre ne se donne, à Siam, qu'aux généraux d'armée, lorsqu'ils partent pour aller à la guerre. M. de Joyeux, capitaine de la frégate française, reçut un présent de la même nature, mais moins magnifique.

La plupart des jours que le roi passa au palais de Louvo furent employés en spectacles. Tachard et ses confrères furent obligés d'assister à celui des éléphants contre un tigre, toujours sur la même monture, pour ne pas scandaliser les talapoins, qui se font un crime de monter à cheval.

On avait élevé hors de la ville une haute palissade de bambous, d'environ cent pieds en carré. Au milieu de l'enceinte étaient trois éléphants destinés à combattre le tigre; ils avaient une espèce de plastron en forme de masque qui leur couvrait la tête et une partie de la trompe. Aussitôt que les spectateurs furent placés, on fit sortir de la loge qui était dans l'enfoncement un tigre d'une figure et d'une couleur qui parurent nouvelles aux Français : outre qu'il était beaucoup plus grand, plus gros, et d'une taille moins effilée que ceux qu'ils avaient vus en France, sa peau n'était pas mouchetée; mais au lieu de toutes les taches semées sans ordre, il avait de longues et larges bandes en forme de cercles; ces bandes, prenant sur le dos, se rejoignaient par dessous le ventre, et, continuant le long de la queue, y formaient comme des anneaux blancs et noirs, placés alternativement. La tête n'avait rien d'extraordinaire, non plus que les jambes, excepté qu'elles étaient plus grandes et plus grosses que celles des tigres communs, quoique ce ne fût qu'un jeune tigre qui pouvait croître encore. Le seigneur Constance dit aux jésuites qu'il s'en trouvait dans le royaume de trois fois plus gros, et qu'étant un jour à la chasse avec le roi, il en avait vu un qui était de la grandeur d'un mulet. C'est une espèce particulière, car le pays en produit aussi de petits, tels que ceux qu'on apporte d'Afrique en Europe, et Tachard en vit un le même jour à Louvo.

On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devait combattre, mais on le tint attaché par deux cordes; de sorte que, n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant qui l'approcha lui donna deux ou trois coups de sa trompe sur le dos. Ce choc fut si rude, que le tigre, en ayant été renversé, demeura quelque temps sur la place, avec aussi peu de mouvement que s'il eût été mort. Cependant, lorsqu'on l'eut délié, il fit un cri horrible, et voulut se jeter sur la trompe de l'éléphant qui s'avançait pour le frapper. Celui-ci, la repliant adroitement, la mit à couvert par ses défenses, dont il atteignit le tigre, et qui lui firent faire un fort grand saut en l'air. Cet animal parut étourdi du coup ou de sa chute; n'osant plus s'approcher, il fit plusieurs tours le long de la palissade, et quelquefois il s'élançait vers les spectateurs qui paraissaient dans les galeries. Alors on poussa contre lui les trois éléphants, qui lui donnèrent

tour à tour de si rudes coups, qu'il fit encore une fois le mort; ils l'eussent tué sans doute, si l'ambassadeur n'eût demandé grâce pour lui.

Le lendemain au soir, il se fit au palais une grande illumination, qui se renouvelle tous les ans; elle consistait en dix-huit cents ou deux mille lumières, dont les unes étaient rangées sur de petites fenêtres pratiquées exprès dans les murs de l'enceinte, et les autres dans des lanternes, dont Tachard admira l'ordre et la forme, surtout celle de certains grands falots, en forme de globes, qui sont d'un seul morceau de corne transparente comme le verre. Ce spectacle était accompagné du son des tambours, des fifres et des trompettes. Pendant que le roi l'honorait de sa présence, la princesse en donnait un semblable aux dames de la cour d'un autre côté du palais.

Le seigneur Constance fit voir aux jésuites *l'éléphant prince*, qui était d'une beauté et d'une grosseur ordinaires : on lui donnait ce nom parce qu'il était né le même jour que le roi. Ils virent aussi l'éléphant de garde qu'on relève chaque jour dans un pavillon voisin de l'appartement du roi, et qu'on tient prêt jour et nuit pour son usage.

Le roi ayant fait connaître à l'ambassadeur de France qu'il souhaitait que l'observation de la première éclipse se fît en sa présence, on choisit pour le travail une maison royale nommée *Thee-poussonne*, à une petite lieue à l'est de Louvo, et peu éloignée d'une forêt où sa majesté devait prendre le divertissement de la chasse des éléphants. Le 10, ce prince invita l'ambassadeur à voir les illuminations qui se faisaient pour cette chasse, et voulut que les six jésuites assistassent aussi à ce spectacle. Tachard en fait la description.

« Un corps d'environ quarante-six mille hommes avait formé, dans les bois et sur les montagnes, une enceinte de vingt-six lieues en carré long, dont les deux grands côtés étaient chacun de dix lieues et les deux autres de trois. Cette vaste étendue était bordée de deux rangs de feux qui regnaient sur deux lignes, l'une à quatre ou cinq pas de l'autre, et qu'on entretient toute la nuit du bois de la forêt; ils sont soutenus en l'air à la hauteur de sept ou huit pieds, sur de petites plates-formes carrées, élevées sur quatre pieux; ce qui les fait découvrir tous à la fois. Ce spectacle parut à Tachard, pendant les ténèbres, la plus belle illumination qu'il eût jamais vue. De grandes lanternes, disposées d'espace en espace, faisaient la distinction des quartiers, qui étaient commandés par différents chefs, avec un certain nombre d'éléphants de guerre et de chasseurs armés comme les soldats. On tirait par intervalles de petites pièces de campagne, pour étonner tout à la fois par le bruit et par la vue des feux les éléphants qui voudraient forcer le passage. L'oubli de cette précaution avait fait manquer une chasse précédente. Comme il s'était trouvé dans l'enceinte une montagne escarpée, on avait négligé d'y

placer des feux, des gardes et de l'artillerie, parce qu'on l'avait crue inaccessible à des animaux d'une énorme grosseur; mais dix ou douze s'étaient échappés avec une adresse fort singulière. Ils s'étaient servis de leurs trompes pour s'attacher à un des arbres qui étaient sur la pente de la montagne. Du premier arbre, ils s'étaient guindés au tronc d'un autre, et, grimpant ainsi d'arbre en arbre, ils étaient parvenus, avec des efforts incroyables, jusqu'au sommet de la montagne, d'où ils s'étaient sauvés dans les bois.

Après une collation magnifique de confitures et de toutes sortes de fruits, qui fut servie dans un lieu fort agréable, autour duquel on avait placé des éléphants de guerre et des feux, pour garantir les Français des tigres et des autres animaux féroces qui pouvaient se trouver dans l'enceinte, le seigneur Constance mena les jésuites au château de Tlée-poussonne, où le roi s'était déjà rendu pour assister à l'observation de l'éclipse. Ils arrivèrent à neuf heures du soir au bord d'un canal qui conduit au château, où ils étaient attendus par un ballon du roi. Ce canal est fort large et long de plus d'une lieue; il était éclairé sur les deux rives d'une infinité de feux élevés comme ceux qu'on a décrits. A un demi-quart de lieue du château, les rameurs, qui avaient nagé jusque alors avec beaucoup de force et de bruit, commencèrent à ramer si doucement qu'on n'entendait presque pas le bruit de leurs rames. On avertit les jésuites qu'il fallait se taire ou parler fort bas. Lorsqu'ils descendirent au rivage, tout était si tranquille, malgré la multitude de soldats et de mandarins qui se trouvaient aux environs, qu'ils se crurent dans une solitude écartée. Ils s'occupèrent d'abord à disposer leurs lunettes sur divers appuis qu'on avait élevés dans cette vue; mais n'ayant pas eu besoin de donner beaucoup de temps à ce travail, ils se rembarquèrent une heure après pour aller passer le reste de la nuit dans la maison du seigneur Constance, qui était à cent pas du palais.

On leur laissa trois ou quatre heures de repos, après lesquelles ils s'embarquèrent pour se rendre à la galerie où devait se faire l'observation. Il était près de trois heures après minuit. Les mathématiciens, à leur arrivée, préparèrent une fort bonne lunette de cinq pieds dans la fenêtre d'un salon qui donnait sur la galerie. On avertit le prince, qui vint aussitôt à cette fenêtre. Ses mathématiciens étaient assis sur des tapis de Perse, les uns aux lunettes d'approche, les autres à la pendule; d'autres devaient écrire le temps de l'observation. Ils saluèrent le monarque de Siam par une profonde inclination, et chacun commença son travail.

Le roi parut prendre un vrai plaisir à voir dans les lunettes toutes les taches de la lune, surtout lorsqu'on lui fit remarquer leur conformité avec le type qu'on en avait fait à l'Observatoire de Paris. Il fit diverses questions : Pour-

quoi la lune paraissait renversée dans la lunette ; pourquoi l'on voyait encore la partie de la lune qui était éclipsée ; quelle heure il était à Paris ; à quoi des observations faites de concert dans des lieux si éloignés pouvaient être utiles, etc. Tandis qu'on satisfaisait sa curiosité par des explications, un de ses principaux officiers apporta sur un grand bassin d'argent six soutanes et autant de manteaux de satin, dont le roi fit présent aux mathématiciens. Il leur permit de se lever et de se tenir debout en sa présence. Il regarda dans la lunette après eux : toutes faveurs, remarque Tachard, qui doivent paraître fort singulières à ceux qui savent avec quel respect les rois de Siam veulent qu'on approche d'eux.

Tachard n'oublie pas un crucifix d'or massif que le roi de Siam lui donna pour le P. de La Chaise, et un de tombac qu'il reçut lui-même de sa majesté.

Il restait à prendre les éléphants qu'on tenait renfermés dans l'enceinte, et le roi voulut que les mathématiciens le suivissent à cette chasse. Le jour même des observations, ils partirent à sept heures du matin. On s'enfonça dans les bois l'espace d'une lieue, jusqu'à l'enclos où les éléphants sauvages avaient été resserrés. C'était un parc carré de trois ou quatre cents pas géométriques, dont les côtés étaient fermés par de gros pieux, avec de grandes ouvertures néanmoins qu'on avait laissées de distance en distance. Il s'y trouvait quatorze éléphants de guerre, pour empêcher les sauvages de franchir les palissades. Les six jésuites étaient placés derrière cette haie et fort près du roi. Dans la troupe d'éléphants sauvages, il s'en trouva deux ou trois fort jeunes et fort petits. Le roi dit à l'ambassadeur qu'il en enverrait un à M. le duc de Bourgogne ; mais faisant réflexion que M. le duc d'Anjou pourrait souhaiter aussi d'en avoir un, il ajouta qu'il voulait lui en envoyer un plus petit, afin qu'il n'y eût point de jalousie entre ces deux princes.

Les Français partirent de Siam le 14 décembre, accompagnés du seigneur Constance, qui voulut suivre l'ambassadeur jusqu'à la barre, avec de nouvelles marques d'honneur. Outre la lettre du roi son maître, qu'il fit apporter pompeusement au vaisseau français, il chargea le P. Tachard de celle qu'il écrivait lui-même au roi de France, et lui fit présent d'un chapelet composé du bois précieux de Calambac, et dont la croix et les gros grains étaient de tombac.

AVENTURES D'OCCUM CHAMNAM, MANDARIN SIAMOIS.

Nous joindrons ici la relation du malheureux voyage de ce mandarin, relation dont nous sommes redevables au P. Tachard. Il avait entendu vanter la singularité de ses aventures : sa curiosité lui fit désirer de les apprendre de lui-même. Il les écrivit à mesure que le mandarin les lui racontait, et dans la suite ayant eu occasion de connaître plusieurs Portugais dignes de foi, qui avaient fait le même voyage, il trouva dans la conformité de leur témoignage une parfaite confirmation de ce récit.

Le roi de Portugal ayant envoyé au roi de Siam une célèbre ambassade pour renouveler leurs anciennes alliances, le monarque siamois se crut obligé de répondre à cette marque extraordinaire de considération en faisant partir à son tour trois grands mandarins revêtus de la qualité de ses ambassadeurs, et six autres d'un ordre inférieur, avec un assez grand équipage, pour se rendre à la cour de Portugal. Ils mirent à la voile de la rade de Goa le 17 janvier 1686. La navigation fut heureuse jusqu'au 27 avril. Mais, à l'exemple du traducteur d'Occum, c'est dans sa bouche qu'il faut mettre le reste de cette relation.

Ce même jour, au coucher du soleil, on avait fait monter plusieurs matelots sur les mâts et les vergues du navire, pour reconnaître la terre qui s'offrait alors devant nous, un peu à côté sur la droite, et qu'on avait aperçue depuis trois jours. Sur le rapport des matelots et sur d'autres indices, le capitaine et le pilote jugèrent que c'était le cap de Bonne-Espérance. On continua la route dans cette supposition jusqu'à deux ou trois heures après le soleil couché, qu'on se crut au delà des terres qu'on avait reconnues. Alors, changeant de route, on porta un peu plus vers le nord. Comme le temps était clair et le vent fort frais, le capitaine, persuadé qu'on avait doublé le cap, ne mit point de sentinelle sur les antennes. Les matelots de quart veillaient à la vérité, mais c'était pour les manœuvres, ou pour se réjouir ensemble avec tant de confusion, qu'aucun ne s'aperçut et ne se défia même du danger. Je fus le premier qui découvris la terre. Je ne sais quel pressentiment du malheur qui nous menaçait m'avait fait passer une nuit si inquiète, qu'il m'avait été impossible de fermer l'œil pour dormir. Dans cette agitation, j'étais sorti de ma chambre, et je m'amusais à considérer le navire, qui semblait voler sur les eaux. En regardant un peu plus loin, j'aperçus tout d'un coup sur la droite une ombre fort épaisse et peu éloignée de nous. Cette vue m'épouvanta. J'en avertis le pilote, qui veillait au gouvernail. En même

temps on cria de l'avant du vaisseau : « Terre! terre! devant nous. Nous sommes perdus ! Revirez de bord. » Le pilote fit pousser le gouvernail pour changer de route. Nous étions si près du rivage, qu'en revirant, le navire donna trois coups de sa poupe sur une roche, et perdit aussitôt son mouvement. Ces trois secousses furent très rudes : on crut le vaisseau crevé. On courut à la poupe. Cependant, comme il n'était pas encore entré une seule goutte d'eau, l'équipage fut un peu ranimé.

On s'efforça de sortir d'un si grand danger en coupant les mâts et en déchargeant le vaisseau ; mais on n'en eut pas le temps. Les flots, que le vent poussait au rivage, y portèrent aussi le bâtiment. Des montagnes d'eau qui s'allaient rompre sur les brisants avancés dans la mer soulevaient le vaisseau jusqu'aux nues, et le laissaient retomber tout d'un coup sur les roches avec tant de vitesse et d'impétuosité, qu'il n'y put résister long-temps. On l'entendait craquer de tous côtés. Les membres se détachaient les uns des autres, et l'on voyait cette grosse masse de bois s'ébranler, plier et se rompre de toutes parts, avec un fracas épouvantable. Comme la poupe avait touché la première, elle fut aussi la première enfoncée. En vain les mâts furent coupés, et les canons jetés à la mer, avec les coffres et tout ce qui tombait sous la main, pour soulager le corps du bâtiment. Il toucha si souvent, que, s'étant ouvert enfin sous la sainte-barbe, l'eau qui entrait en abondance l'eut bientôt remplie et gagné le premier pont. Elle monta jusqu'à la grande chambre, et, peu de temps après, elle était à la hauteur de la ceinture au second pont.

A cette vue, il s'éleva de grands cris. Chacun se réfugia sur l'etage le plus haut du navire, mais avec une confusion qui augmenta le danger. L'eau continuant de monter, nous vîmes le vaisseau s'enfoncer insensiblement dans la mer, jusqu'à ce que, la quille ayant atteint le fond, il demeura quelque temps immobile dans cet état.

Il serait difficile de représenter l'effroi et la consternation qui se répandirent dans tous les esprits, et qui éclatèrent par des cris, des sanglots et des hurlements. Le bruit et le tumulte étaient si horribles, qu'on n'entendait plus le fracas du vaisseau, qui se rompait en mille pièces, ni le bruit des vagues qui se brisaient sur les rochers avec une furie incroyable. Cependant, après s'être livrés à des gémissements inutiles, ceux qui n'avaient pas encore pris le parti de se jeter à la nage pensèrent à se sauver par d'autres voies. On fit plusieurs radeaux de planches et des mâts du navire. Tous les malheureux à qui la frayeur avait fait négliger de prendre ces précautions furent engloutis dans les flots ou écrasés par la violence des vagues, qui les précipitaient sur les rochers du rivage.

Mes craintes furent d'abord aussi vives que celles des autres ; mais lorsqu'on m'eut assuré qu'il y avait quelque espérance de se sauver, je m'armai de résolution. J'avais deux habits propres, que je vêtis l'un sur l'autre ; et m'étant mis sur quelques planches liées ensemble, je m'efforçai de gagner à la nage le bord de la mer. Notre second ambassadeur, le plus robuste et le plus habile des trois à nager, était déjà dans l'eau. Il s'était chargé de la lettre du roi, qu'il portait attachée à la poignée d'un sabre dont sa majesté lui avait fait présent. Ainsi nous arrivâmes tous deux à terre presque en même temps. Plusieurs Portugais s'y étaient déjà rendus ; mais ils n'avaient fait que changer de péril. Si ceux qui étaient encore dans le vaisseau pouvaient être noyés, il n'y avait pas de ressource à terre contre la faim. Nous étions sans eau, sans vin et sans biscuit. Le froid était d'ailleurs très piquant, et j'y étais d'autant plus sensible, que la nature ne m'y avait point accoutumé. Je compris qu'il me serait impossible d'y résister long-temps. Cette idée me fit prendre la résolution de retourner le lendemain au vaisseau, pour y prendre des habits plus épais que les miens, et des rafraîchissements. Les Portugais de quelque rang avaient été logés sur le premier pont, et je m'imaginais que je trouverais dans leurs cabanes des choses précieuses, surtout de bonnes provisions, qui étaient le plus nécessaire de nos besoins. Je me remis sur une espèce de claie, et je nageai heureusement jusqu'au vaisseau.

Il ne me fut pas difficile d'y aborder, parce qu'il paraissait encore au dessus de l'eau. Je m'étais flatté d'y trouver de l'or, des pierreries, ou quelque meuble précieux qui n'eût pas été difficile à porter. Mais en arrivant je vis toutes les chambres remplies d'eau, et je ne pus emporter que quelques pièces d'étoffe d'or, avec une petite cave de six flacons de vin et un peu de biscuit, que je trouvai dans la cabane d'un pilote. J'attachai ce petit butin sur la claie, et, le poussant devant moi avec beaucoup de peine et de danger, j'arrivai une seconde fois au rivage, bien plus fatigué encore que la première.

J'y rencontrai quelques Siamois qui s'étaient sauvés nus. La compassion que je ressentis de leur misère en les voyant trembler de froid m'obligea de leur faire part des étoffes que j'avais apportées du vaisseau. Mais craignant que, si je leur confiais la cave, elle ne durât pas long-temps entre leurs mains, je la donnai à un Portugais qui m'avait toujours marqué beaucoup d'amitié, à condition néanmoins que nous en partagerions l'usage. Dans cette occasion, je reconnus combien l'amitié est faible contre la nécessité. Cet ami me donna chaque jour un demi-verre de vin à boire pendant les deux ou trois premières journées, dans l'espérance de trouver une source ou un ruisseau. Mais lorsqu'on se vit pressé de la soif et qu'on craignit de ne pas découvrir d'eau

douce pour se desaltérer, en vain le priai-je de me communiquer un secours qu'il tenait de moi. Il me répondit qu'il ne l'accorderait pas à son père. Le biscuit ne put nous servir, parce que l'eau de la mer, dont il avait été trempé, lui donnait une amertume insupportable.

Aussitôt que tout le monde se fut rendu à terre, ou du moins que personne ne parut plus sortir du vaisseau, on fit le dénombrement. Nous nous trouvâmes environ deux cents personnes; d'où l'on conclut qu'il ne s'en était noyé que sept ou huit, pour avoir eu trop d'empressement à se sauver. Quelques Portugais avaient eu la précaution d'emporter des fusils et de la poudre, pour se défendre des Cafres et pour tuer du gibier dans les bois. Ces armes nous furent aussi fort utiles à faire du feu, non seulement pendant toute la durée de notre voyage jusqu'aux habitations hollandaises, mais surtout les deux premières nuits que nous passâmes sur le rivage, tout dégouttants de l'eau de la mer. Le froid fut si rigoureux que, si nous n'eussions allumé du feu pour faire sécher nos habits, peut-être aurions-nous trouvé tous dans une prompte mort le remède à nos peines.

Le second jour après notre naufrage, nous nous mîmes en chemin. Le capitaine et les pilotes nous disaient que nous n'etions pas à plus de vingt lieues du cap de Bonne-Espérance, où les Hollandais avaient une fort nombreuse habitation, et que nous n'avions besoin que d'un jour ou deux pour y arriver. Cette assurance porta la plupart de ceux qui avaient sauvé quelques vivres du vaisseau à les abandonner, dans l'espoir qu'avec ce fardeau de moins ils marcheraient plus vite et plus facilement. Nous entrâmes ainsi dans les bois, ou plutôt dans les broussailles, car nous vîmes peu de grands arbres dans tout le cours de notre voyage. On marcha tout le jour, et l'on ne s'arrêta que deux fois pour prendre un peu de repos. Comme on n'avait presque rien apporté pour boire et pour manger, on commença bientôt à ressentir les premières atteintes de la faim et de la soif, surtout apres avoir marché avec beaucoup de diligence, à l'ardeur du soleil, dans l'espérance d'arriver le même jour chez les Hollandais. Sur les quatre heures après midi, nous trouvâmes une grande mare d'eau qui servit beaucoup à nous soulager. Chacun y but à loisir. Les Portugais furent d'avis de passer le reste du jour et la nuit suivante sur le bord de cet étang. On fit du feu. Ceux qui purent trouver dans l'eau quelques cancres les firent rôtir et les mangèrent. D'autres, en plus grand nombre, après avoir bu une seconde fois, prirent le parti de se livrer au sommeil, bien plus abattus par la fatigue d'une si longue marche que par la faim qui les tourmentait, depuis deux jours qu'ils étaient à jeun.

Le lendemain, après avoir bu par précaution pour la soif future, on

partit de grand matin. Les Portugais prirent les devants, parce que, notre premier ambassadeur étant d'une faiblesse et d'une langueur qui ne lui permettaient pas de faire beaucoup de diligence, nous fûmes obligés de nous arrêter avec lui. Mais comme il ne fallait pas perdre les Portugais de vue, nous prîmes le parti de nous diviser en trois troupes. La première suivait toujours de vue les derniers Portugais, et les deux autres, marchant dans la même distance, prenaient garde aux signaux dont on était convenu avec la première bande, pour avertir lorsque les Portugais s'arrêteraient ou changeraient de route. Nous trouvâmes quelques petites montagnes qui nous causèrent beaucoup de peine à traverser. Pendant tout le jour, nous ne pûmes découvrir qu'un puits, dont l'eau était si saumâtre qu'il fut impossible d'en boire. Un signal de la première troupe ayant fait juger en même temps que les Portugais s'étaient arrêtés, on ne douta pas qu'ils n'eussent rencontré de bonne eau, et cette espérance nous fit doubler le pas. Cependant tous nos efforts ne purent nous y faire mener l'ambassadeur avant le soir. Nos gens nous déclarèrent que les Portugais n'avaient pas voulu nous attendre, sous prétexte qu'il n'y aurait aucun avantage pour nous à souffrir la faim et la soif avec eux, et qu'ils nous serviraient plus utilement en se hâtant de marcher, pour se mettre en état de nous envoyer des rafraîchissements.

A cette triste nouvelle, le premier ambassadeur fit assembler tous les Siamois qui étaient restés près de lui. Il nous dit qu'il se sentait si faible et si fatigué, qu'il lui était impossible de suivre les Portugais; qu'il exhortait ceux qui se portaient bien à faire assez de diligence pour les rejoindre, et que les maisons hollandaises ne pouvaient être éloignées; il leur ordonnait seulement de lui envoyer un cheval et une charrette avec quelques vivres, pour le porter au Cap, s'il était encore en vie. Cette séparation nous affligea beaucoup; mais elle était nécessaire. Il n'y eut qu'un jeune homme âgé d'environ quinze ans, fils d'un mandarin, qui ne voulut pas quitter l'ambassadeur, dont il était fort aimé, et pour lequel il avait beaucoup d'affection. La reconnaissance et l'amitié lui firent prendre la résolution de mourir ou de se sauver avec lui, sans autre suite qu'un vieux domestique, qui ne put se résoudre non plus à quitter son maître.

Le second ambassadeur, un autre mandarin et moi, nous prîmes congé de lui, après lui avoir promis de le secourir aussitôt que nous en aurions le pouvoir; et nous nous remîmes en chemin avec nos gens, dans le dessein de suivre les Portugais, tout éloignés qu'ils étaient de nous. Un signal que nos Siamois les plus avancés nous firent du haut d'une montagne augmenta notre courage et nous fit doubler le pas; mais nous ne pûmes les joindre que vers dix heures du soir. Ils nous dirent que les Portugais étaient encore fort loin;

et nous découvrîmes en effet leur camp à quelques feux qu'ils y avaient allumés. L'espérance d'y trouver du moins de l'eau soutint notre courage. Après avoir continué de marcher l'espace de deux grandes heures au travers des bois et des rochers, nous y arrivâmes avec des peines incroyables. Les Portugais s'étaient postés sur la croupe d'une grande montagne, après y avoir fait un grand feu autour duquel ils s'étaient endormis. Chacun de nous demanda d'abord où était l'eau. Un Siamois eut l'humanité de m'en apporter, car le ruisseau qu'on avait découvert était assez loin du camp, et je n'aurais pas eu la force de m'y traîner. Je m'étendis auprès du feu. Le sommeil me prit dans cette posture, jusqu'au lendemain, que le froid me réveilla.

Je me sentis si affaibli et pressé d'une faim si cruelle, qu'ayant souhaité mille fois la mort, je résolus de l'attendre dans le lieu où j'étais couché. Pourquoi l'aller chercher plus loin avec de nouveaux tourments? Mais ce mouvement de désespoir se dissipa bientôt à la vue des Siamois et des Portugais, qui, n'étant pas moins abattus que moi, ne laissaient pas de se mettre en chemin pour travailler à la conservation de leur vie. Je ne pus résister à leur exemple. L'exercice de mes jambes me rendit un peu de chaleur. Je devançai même une fois mes compagnons jusqu'au sommet d'une colline, où je trouvai des herbes extrêmement hautes et fort épaisses. La vitesse de ma marche avait achevé d'épuiser mes forces. Je fus contraint de me coucher sur cette belle verdure, où je m'endormis. A mon réveil je me sentis les jambes et les cuisses si roides, que je désespérai de pouvoir m'en servir. Cette extrémité me fit reprendre la résolution à laquelle j'avais renoncé le matin. J'étais si déterminé à mourir, que j'en attendais le moment avec impatience, comme la fin de mes infortunes. Le sommeil me prit encore dans ces tristes réflexions. Un mandarin, qui était mon ami particulier, et mes valets, qui me croyaient égaré, me cherchèrent assez long-temps. Ils me trouvèrent enfin; et m'ayant réveillé, le mandarin m'exhorta si vivement à prendre courage, qu'il me fit quitter un lieu où je serais mort infailliblement sans son secours. Nous rejoignîmes ensemble les Portugais, qui s'étaient arrêtés près d'une ravine d'eau. La faim, qui les pressait comme moi, leur fit mettre le feu à des herbes demi-sèches, pour y chercher quelques lézards ou quelques serpents qu'ils pussent dévorer. Un d'entre eux, ayant trouvé des feuilles sur le bord de l'eau, eut la hardiesse d'en manger, quelque amères qu'elles fussent, et sentit sa faim apaisée. Il annonça cette nouvelle à toute la troupe, qui n'en mangea pas moins avidement. Nous passâmes ainsi la nuit.

Le lendemain, qui était le cinquième jour de notre marche, nous partîmes de grand matin, persuadés que nous ne pouvions manquer ce jour-là de trouver les habitations hollandaises. Cette idée renouvela nos forces. Apres avoir

marché sans interruption jusqu'à midi, nous aperçûmes assez loin de nous quelques hommes sur une hauteur. Personne ne douta que nous ne fussions au terme de nos souffrances, et nous nous avançâmes avec une joie qui ne peut être exprimée. Mais ce sentiment dura peu, et nous fûmes bientôt détrompés. C'étaient trois ou quatre Hottentots, qui, nous ayant découverts les premiers, venaient armés de leurs zagaies pour nous reconnaître. Leur crainte parut égale à la nôtre, à la vue de notre troupe nombreuse et de nos fusils. Cependant nous nous persuadâmes que leurs compagnons n'étaient pas éloignés; et nous croyant au moment d'être massacrés par ces barbares, nous prîmes le parti de les laisser approcher, dans l'idée qu'il valait mieux finir tout d'un coup une malheureuse vie que de la prolonger quelques jours pour la perdre enfin par des tourments plus cruels que la mort même. Mais lorsqu'ils eurent reconnu d'assez loin que nous étions en plus grand nombre qu'ils ne l'avaient jugé d'abord, ils s'arrêtèrent pour nous attendre à leur tour; et nous voyant approcher, ils prirent le devant, en nous faisant signe de les suivre, et nous montrant avec le doigt quelques maisons, c'est-à-dire trois ou quatre misérables cabanes qui se présentaient sur une colline. Ensuite, lorsque nous fûmes au pied de cette colline, ils prirent un petit chemin par lequel ils nous menèrent vers un autre village avec les mêmes signes, pour nous engager à marcher sur leurs traces, quoiqu'ils tournassent souvent la tête, et qu'ils parussent nous observer d'un air de défiance.

En arrivant à ce village, qui était composé d'une quarantaine de cabanes couvertes de branches d'arbres, dont les habitants montaient au nombre de quatre ou cinq cents personnes, leur confiance augmenta jusqu'à s'approcher de nous et nous considérer à loisir. Ils prirent plaisir à regarder particulièrement les Siamois, comme s'ils eussent été frappés de leur habillement. Cette curiosité nous parut bientôt importune. Chacun voulut entrer dans leurs cases pour y chercher quelques aliments : car tous les signes par lesquels nous leur faisions connaître nos besoins ne servaient qu'à les faire rire de toutes leurs forces, sans qu'ils parussent nous entendre; quelques uns nous répétaient seulement ces deux mots: *Tabac*, *Pataque*. Je leur offris deux gros diamants que le premier ambassadeur m'avait donnés au moment de notre séparation; mais cette vue les toucha peu. Enfin, le premier pilote, qui avait quelques pataques, seule monnaie qui soit connue de ces barbares, fut réveillé par le nom; il leur en donna quatre, pour lesquelles ils amenèrent un bœuf qu'ils ne vendent ordinairement aux Hollandais que sa longueur de tabac Mais de quel secours pouvait être un bœuf entre tant d'hommes à demi morts de faim, qui n'avaient vécu depuis six jours entiers que de quelques feuilles d'arbres? Le pilote n'en fit part qu'aux gens de sa nation et à ses meilleurs

amis. Aucun Siamois n'en put obtenir un morceau. Ainsi nous eûmes le chagrin de ne recevoir aucun soulagement, à la vue non seulement de ceux qui satisfaisaient leur faim, mais de quantité de bestiaux qui paissaient dans la campagne. Les Portugais ne nous défendaient pas moins de toucher aux troupeaux des Hottentots qu'aux bœufs qu'ils avaient fait cuire, et nous menaçaient de nous abandonner à la fureur de ces barbares.

Un mandarin, voyant que les Hottentots refusaient l'or monnayé, prit le parti de se parer la tête de certains ornements d'or, et parut devant eux dans cet état. Cette nouveauté leur plut. Ils lui donnèrent un quartier de mouton pour ces petits ouvrages, qui valaient plus de cent pistoles. Nous mangeâmes cette viande à demi crue; mais elle ne fit qu'aiguiser notre appétit. J'avais remarqué que les Portugais avaient jeté la peau de leur bœuf après l'avoir écorché. Ce fut un trésor pour moi. J'en fis confidence au mandarin qui m'avait sauvé de mon propre désespoir. Nous allâmes chercher cette peau ensemble, et, l'ayant heureusement trouvée, nous la mîmes sur le feu pour la faire griller. Elle ne nous servit que pour deux repas, parce que, les autres Siamois nous ayant découverts, il fallut partager avec eux notre bonne fortune. Un Hottentot s'étant arrêté à considérer les boutons d'or de mon habit, je lui fis entendre que, s'il voulait me donner quelque chose à manger, je lui en ferais volontiers présent. Il me témoigna qu'il y consentait; mais, au lieu d'un mouton que j'espérais pour le moins, il ne m'apporta qu'un peu de lait, dont il fallut paraître content.

Nous passâmes la nuit dans ce lieu, près d'un grand feu qu'on avait allumé devant les cases des Hottentots. Ces barbares ne firent que danser et pousser des cris jusqu'au jour, ce qui nous obligea de renoncer au sommeil pour nous tenir incessamment sur nos gardes. Nous partîmes le matin, et, prenant le chemin de la mer, nous arrivâmes au rivage vers midi. Les moules que nous trouvâmes le long des rochers furent pour nous un charmant festin. Après nous en être rassasiés, chacun eut soin d'en faire sa provision pour le soir. Mais il fallait rentrer dans les bois pour y chercher de l'eau. Nous n'en pûmes trouver qu'à la fin du jour, encore n'était-ce qu'un filet d'eau fort sale. Personne cependant ne se donna le temps de la laisser reposer pour en boire. On campa sur le bord du ruisseau, avec la précaution de faire la garde toute la nuit, dans la crainte des Cafres, dont on soupçonnait les intentions.

Le jour suivant, nous nous trouvâmes au pied d'une haute montagne, qu'il fallut traverser avec une étrange fatigue. La faim nous pressa plus que jamais, et rien ne s'offrait pour l'apaiser. Du sommet de la montagne, nous vîmes sur un coteau des herbes assez vertes et quelques fleurs. On y courut, et l'on se mit à manger les moins amères. Mais ce qui apaisait notre faim

augmenta notre soif, jusqu'à nous causer un tourment qu'il faut avoir éprouvé pour le comprendre. Cependant nous ne trouvâmes de l'eau que bien avant dans la nuit, au pied de la même montagne. Lorsque tout le monde y fut rassemblé, on tint conseil, et, d'un commun accord, on prit la résolution de ne plus s'enfoncer dans les terres, comme on avait fait jusque alors pour abréger le chemin. Le capitaine et les pilotes reconnaissaient qu'ils s'étaient trompés. Ne pouvant plus cacher leur erreur, ils avouaient qu'ils étaient incertains et du lieu que nous cherchions, et du chemin qu'il fallait tenir, et du temps dont nous avions besoin pour y arriver; d'ailleurs on était sûr, en suivant la côte, de trouver d'autres moules et des coquillages, qui étaient du moins une ressource continuelle contre la faim. Enfin, comme la plupart des rivières, des ruisseaux et des fontaines, ont leur cours vers la mer, nous pouvions espérer d'avoir moins a souffrir de la soif.

A la pointe du jour, nous reprimes le chemin du rivage, où nous arrivâmes deux heures avant midi. On découvrit d'abord une grande plage, terminée par une grosse montagne qui s'avançait fort loin dans la mer. Cette vue réjouit tout le monde, parce que les pilotes assurèrent que c'était le cap de Bonne-Espérance. Une si douce nouvelle ranima tellement nos forces que, sans nous reposer un moment, nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit. Mais, après avoir fait cinq ou six lieues, on reconnut que ce n'était pas le cap qu'on avait espéré. De mortels regrets succédèrent à l'espérance. On se consola un peu néanmoins sur le récit d'un matelot, qui, ayant été à la découverte une heure avant le coucher du soleil, rapporta qu'il avait trouvé à peu de distance une petite île presque couverte de moules, avec une fort bonne source d'eau douce. On se hâta de s'y rendre pour y passer la nuit, et le lendemain on se trouva si bien du rafraichissement qu'on s'y était procuré qu'on prit le parti d'y demeurer tout le jour et la nuit suivante. Ce séjour nous délassa beaucoup, et l'abondance de la nourriture y remit un peu nos forces. Le soir nous étant assemblés, suivant notre coutume, un peu à l'écart des Portugais, nous fûmes surpris de voir manquer un de nos mandarins. On le chercha de tous côtés, on l'appela par des cris; mais ces soins furent inutiles. Ses forces l'avaient abandonné en chemin. L'extrême aversion qu'il avait pour les herbes et pour les fleurs, que les autres mangeaient du moins sans dégoût, ne lui avait pas permis d'en porter même à la bouche. Il était mort de faim et de faiblesse, sans pouvoir se faire entendre et sans être aperçu de personne. Quatre jours auparavant, un autre mandarin avait eu le même sort. Il faut que la misère endurcisse beaucoup le cœur : en tout autre temps, la mort d'un ami m'eût causé une vive affliction; mais, dans cette occasion, je n'y fus presque pas sensible.

Pendant le jour et les deux nuits que nous passâmes dans l'île, on remarqua certains arbres secs et assez gros, qui étaient percés par les deux bouts. La soif, qui nous avait paru jusque alors un tourment si cruel, nous inspira le moyen d'en tirer quelque utilité. Chacun se pourvut d'un de ces longs tubes, et l'ayant fermé par le bas, on le remplit d'eau pour la provision du jour. Dans l'incertitude de la situation du cap de Bonne-Espérance, les pilotes proposèrent de monter sur celui que nous avions devant nous. Du sommet on pouvait espérer de decouvrir l'objet de nos recherches. Cette idée plut à tout le monde. On eut besoin de beaucoup d'efforts pour grimper sur une hauteur escarpée, et pendant tout le jour on ne vécut que d'herbes et de fleurs qui s'y trouvaient en différents lieux. Vers le soir, en descendant de cette montagne, d'où nous avions eu le chagrin de ne pas apercevoir ce que nous cherchions, nous découvrîmes à une demi-lieue de nous une troupe d'éléphants qui paissaient dans une vaste campagne, mais qui n'étaient pas d'une grandeur extraordinaire. On passa la nuit sur le rivage au pied de la montagne. Le soleil n'étant point encore couché, on se répandit de tous côtés sans rien trouver qui pût servir d'aliment. De tous les Siamois, je fus le seul à qui le hasard offrit de quoi souper. J'avais cherché des herbes ou des fleurs, et n'en ayant trouvé que de fort amères, je m'en retournais après m'être inutilement fatigué, lorsque j'aperçus un serpent, fort menu, à la vérité, mais assez long. Je le poursuivis dans sa fuite, et je le tuai d'un coup de poignard. Nous le mîmes au feu sans autre précaution, et nous le mangeâmes tout entier, sans excepter la peau, la tête et les os. Il nous parut de fort bon goût. Après cet étrange festin, nous remarquâmes qu'il nous manquait un de nos trois interprètes. On décampa le lendemain un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Il s'était élevé à la pointe du jour un gros brouillard qui avait obscurci tout l'horizon. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue, que nous fûmes incommodés d'un vent très froid, et le plus impétueux que j'eusse éprouvé de ma vie. Peut-être l'affaiblissement de nos forces nous le faisait-il trouver plus violent qu'il n'était en effet; mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre, nous fûmes obligés, pour avancer un peu vers notre terme, d'aller successivement à droite et à gauche, comme on louvoie sur mer. Vers deux heures après midi, le vent nous amena une grosse pluie, qui dura jusqu'au soir; elle était si épaisse et si pesante, que, dans l'impossibilité de marcher, les uns se mirent à l'abri sous quelques arbres secs, d'autres allèrent se cacher dans le creux des rochers, et ceux qui ne trouvèrent aucun asyle s'appuyèrent le dos contre les hauteurs d'une ravine, en se pressant les uns contre les autres pour s'échauffer un peu et pour résister à la violence de l'orage. La description de nos peines est ici impossible à tracer. Quoique nous eussions passé le jour

sans manger, et que nous n'eussions bu que de l'eau de pluie, la faim nous parut le moindre de nos maux, lorsqu'à l'arrivée de la nuit, tremblants de lassitude et de froid, il nous fut impossible de fermer l'œil, et même de nous coucher pour prendre un peu de repos.

Aussi nous crûmes-nous délivrés de la moitié de notre misère en voyant paraître le jour. L'engourdissement, la faiblesse, et les autres maux qui nous restaient d'une si fâcheuse nuit, ne nous empêchèrent point de tourner nos premiers soins à rejoindre les Portugais. Mais quels furent notre étonnement et notre tristesse de ne les plus apercevoir! En vain nos yeux les cherchaient de tous côtés : non seulement nous n'en découvrîmes pas un seul, mais il nous fut impossible de juger quel chemin ils avaient pris. Dans ce cruel moment, tous les maux que nous avions essuyés jusque alors, la faim, la soif, la lassitude et la douleur, se réunirent devant nous pour nous accabler. La rage et le désespoir se saisirent de notre cœur; nous nous regardions les uns les autres, étonnés, à demi morts, dans un profond silence et sans aucun sentiment. Le second ambassadeur fut le premier qui reprit courage; il nous assembla tous pour délibérer sur notre sort. Après nous avoir représenté que les Portugais ne pouvaient nous avoir abandonnés sans de fortes raisons, et que nous avions été obligés nous-mêmes de laisser notre premier ambassadeur derrière nous dans une affreuse solitude, il nous fit considérer que le secours que nous avions tiré d'eux ne méritait pas d'être regretté, et que nous pouvions continuer à suivre les côtes, selon la résolution que nous avions prise de concert. « Il n'y a qu'une seule chose, nous dit-il, que nous devons préférer à tout le reste, et qui m'empêcherait de sentir mon malheur, si j'avais l'esprit tranquille sur ce point. Vous êtes tous témoins du profond respect que j'ai toujours eu pour la lettre du grand roi dont nous sommes les sujets; mon premier soin, dans notre naufrage, fut de la sauver; je ne puis même attribuer ma conservation qu'à la bonne fortune qui accompagne toujours ce qui appartient à notre maître. Vous avez vu avec quelle circonspection je l'ai portée. Quand nous avons passé la nuit sur des montagnes, je l'ai toujours placée au sommet, ou du moins au dessus de notre troupe, et me mettant toujours un peu plus bas, je me suis tenu à une distance convenable pour la garder. Quand nous nous sommes arrêtés dans les plaines, je l'ai toujours attachée à la cime de quelque arbre. Pendant le chemin, je l'ai portée sur mes épaules aussi long-temps que je l'ai pu, et je ne l'ai confiée à d'autres qu'après l'épuisement de mes forces. Dans le doute où je suis si je pourrai vous suivre long-temps, j'ordonne, de la part du grand roi notre maître, au troisième ambassadeur, qui en usera de même à l'égard du premier mandarin, s'il meurt avant lui, de prendre après ma mort les mêmes

soins de cette auguste lettre. Si, par le dernier des malheurs, aucun de nous ne pouvait arriver au cap de Bonne-Espérance, celui qui en sera chargé le dernier ne manquera point de l'enterrer, avant de mourir, sur une montagne ou dans le lieu le plus élevé qu'il pourra trouver, afin qu'ayant mis ce précieux dépôt à couvert d'insulte, il meure prosterné dans le même lieu, avec autant de respect en mourant que nous en devons au roi pendant notre vie. Voilà ce que j'avais à vous recommander. Après cette explication, reprenons courage, ne nous séparons jamais, allons à petites journées : la fortune du grand roi notre maître nous protégera toujours. »

Ce discours nous remplit de résolution. Cependant, au lieu de nous attacher à suivre les côtes, on convint qu'il fallait tenter de rejoindre les Portugais, et prendre le chemin qu'on pouvait juger qu'ils avaient suivi. Nous avions devant nous une grande montagne, et sur la droite, un peu à côté, quelques petites collines. Nous nous persuadâmes aisément que, fatigués comme ils étaient, ils n'auraient pas choisi les plus rudes passages, quoiqu'ils fussent les plus droits. On prit par la première colline. Cette journée me coûta d'étranges douleurs ; non seulement la nuit précédente m'avait rendu les jambes roides, mais elles commencèrent à s'enfler avec tous mes membres. Quelques jours après, il me sortit de tout le corps, surtout des jambes, une eau blanchâtre et pleine d'écume. Nous marchions fort vite, ou du moins il nous semblait que nous faisions beaucoup de diligence, quoiqu'en effet nous fissions peu de chemin. Vers midi, nous arrivâmes fort las au bord d'une rivière qui pouvait avoir soixante pieds de large et sept ou huit de profondeur. Nous doutâmes si les Portugais l'avaient passée, parce que, sans avoir beaucoup de largeur, elle était extrêmement rapide. Quelques Siamois essayèrent de la traverser ; mais le courant était si impétueux, qu'ils retournèrent sur leurs pas dans la crainte d'être emportés. Cependant on résolut de tenter encore une fois le passage ; et pour le faire avec moins de péril, on s'avisa de lier ensemble toutes les écharpes de la troupe, dont un mandarin fort robuste entreprit d'attacher un bout au tronc d'arbre qu'on voyait de l'autre côté de la rivière, dans l'espérance qu'à la faveur de cette espèce de chaîne, chacun pourrait passer successivement. Mais à peine le mandarin fut-il au milieu de la rivière, que, ne pouvant résister au cours de l'eau, il fut obligé de quitter le bout des écharpes pour nager vers l'autre bord, et malgré toute son adresse, il fut jeté contre une pointe de terre qui le blessa en plusieurs endroits du corps ; il prit le parti de remonter à pied le long du rivage jusqu'en face de nous, et il nous cria qu'il n'était pas vraisemblable que les Portugais eussent pris cette route. On lui dit de nous rejoindre ; ce qu'il ne put exécuter qu'en remontant bien haut pour se mettre à la nage.

Nous conclûmes que les Portugais avaient suivi le bord où nous étions, et l'on prit le même chemin. Un bas déchiré qu'on trouva une demi-lieue plus loin nous confirma dans cette opinion. Après des peines infinies, nous arrivâmes au bas d'une montagne qui était creusée par le pied, comme si la nature en eût voulu faire un logement pour les voyageurs. Il y avait assez d'espace pour nous y loger tous ensemble; nous y passâmes une nuit très froide, et par conséquent très douloureuse. Depuis quelque jours mes jambes et mes pieds s'étaient enflés, je ne pouvais porter ni souliers ni bas; cette incommodité s'accrut tellement, qu'en m'éveillant le matin, je remarquai sous moi la terre couverte d'eau et d'ecume qui étaient sortis de mes pieds Cependant je trouvai des forces pour partir.

Pendant tout le jour nous continuâmes de suivre le bord de la rivière, impatients de rejoindre les Portugais, que nous ne pouvions croire éloignés. Nous trouvions par intervalles des traces de leur marche. A quelque distance de la caverne où nous avions couché, un de nos gens aperçut, un peu à l'écart, un fusil avec une boîte à poudre qu'un Portugais avait apparemment laissés, dans l'impuissance de les porter plus loin. Cette rencontre nous fut d'une extrême utilité. Depuis que nous suivions la rivière, nous n'avions trouvé aucune espèce de nourriture, et nous étions à demi morts de faim. On fit aussitôt du feu. Pour moi, qui n'avais aucun usage à faire de mes souliers, et qui étais même embarrassé de cet inutile fardeau, j'en séparai toutes les pieces, que je fis griller, et nous les mangeâmes avidement. On essaya de manger le chapeau d'un de nos valets, apres l'avoir fait griller long-temps; mais il fut impossible de le mâcher : il fallait en faire cuire les pièces jusqu'à les mettre en cendres, et dans cet état, elles étaient si amères et si dégoûtantes, qu'elles révoltaient l'estomac.

Après avoir repris notre route, nous trouvâmes encore au pied d'un coteau une preuve bien sensible que les Portugais suivaient comme nous le bord de la rivière. Ce fut le corps d'un de nos interprètes qui s'était joint à leur troupe, et qui etait mort en chemin. Il avait les genoux en terre, la tête et le reste du corps appuyés sur le revers d'un petit coteau. Les deux interprètes qui nous restaient, étant métis, c'est-à-dire nés de pères européens et de mères siamoises, n'avaient pas voulu se séparer des Portugais et nous avaient abandonnés avec eux; nous jugeâmes que celui-ci était mort de froid. Le coteau était couvert d'une si belle verdure, que chacun y fit une petite provision d'herbes et de feuilles les moins amères pour le repas du soir. L'idée que les Portugais étaient trop loin devant nous, et que nous nous fatiguions inutilement pour les rejoindre, commençait à nous faire regretter d'avoir quitté la petite île où nous avions trouvé l'eau excellente et quantité de

moules. Mais le chagrin et les murmures augmentèrent beaucoup dans le lieu où nous devions passer la nuit. Il n'y avait que deux chemins à prendre, tous deux fort difficiles, et rien ne pouvait servir à nous faire distinguer lequel des deux les Portugais avaient suivi. D'un côté, on voyait une montagne très rude, et de l'autre un marécage coupé de divers canaux que la rivière formait naturellement, et qui, dans plusieurs endroits, inondaient une partie de la campagne. On ne pouvait se persuader que les Portugais eussent traversé la montagne; il n'y avait pas plus d'apparence qu'ils fussent entrés dans le marais, qui nous paraissait presque entièrement inondé, et qui n'offrait d'ailleurs aucun vestige d'homme. Nous délibérâmes une partie de la nuit s'il fallait passer outre ou retourner sur nos pas. La difficulté de choisir entre les deux routes parut si difficile à surmonter, que tout le monde fut d'avis de ne pas aller plus loin. Il paraissait impossible de traverser le marais sans se mettre en danger d'y périr mille fois ; et passer sur la montagne, c'était s'exposer à mourir de soif, parce qu'il n'y avait aucune apparence d'y trouver de l'eau, et qu'il ne fallait pas moins de deux jours pour la traverser. On conclut de retourner à la petite île qu'on regrettait d'avoir quittée, d'y attendre pendant quelques jours des nouvelles de la troupe portugaise, et si nous n'en recevions aucune, après avoir consommé les rafraîchissements, d'aller trouver volontairement les Hottentots, et de nous offrir à leur servir d'esclaves pour garder leurs troupeaux. Cette condition nous paraissait plus douce que le malheureux état où nous gémissions depuis si long-temps

Après la résolution du conseil, il nous tarda que le jour fût venu pour nous remettre en marche. Nous retournâmes sur nos pas avec tant de courage, dans le désir de revoir l'île désirée, et d'y soulager la faim qui nous devenait chaque jour plus insupportable, que nous y arrivâmes le troisième jour. Nous sentîmes des transports de joie à la vue d'un lieu si agréable. Chacun s'efforça d'y entrer le premier; mais la diligence des plus ardents fut inutile, parce que la marée en avait fermé le passage. Cette île, à proprement parler, n'était qu'un rocher assez élevé, de figure ronde, et d'environ cent pas de circuit dans la haute mer, mais qui s'agrandissait lorsque la mer venait à se retirer, et qui se trouvait alors environné de quantité de petites roches qu'on découvrait sur le sable. Nous attendîmes impatiemment le départ de la marée, qui nous rendit enfin la liberté du passage. Chacun s'empressa de prendre des moules. Après en avoir amassé suffisamment pour la journée, nous en mangions une partie, et nous exposions l'autre au soleil, ou nous la faisions cuire au feu pour le soir. Toutes les côtes voisines étaient si désertes et si arides, qu'il ne s'y trouvait qu'un petit nombre d'arbres secs pour allumer du feu. Nous ne pouvions vivre néanmoins sans ce secours : car à peine étions-nous

endormis que le froid ou l'humidité nous réveillait. Le bois nous manquant bientôt sur le rivage, quelques uns en allèrent chercher plus loin dans les terres; mais les environs n'étaient que des déserts couverts de sable et pleins de rochers escarpés, sans arbres et sans aucune verdure. On trouva beaucoup de fiente d'éléphants, qui servit deux ou trois jours à l'entretien de notre feu. Enfin, ce dernier secours nous ayant aussi manqué, la rigueur du froid nous fit abandonner un lieu qui nous avait fourni pendant six jours des rafraîchissements si nécessaires à nos besoins. Nous prîmes le parti de chercher les Hottentots, pour nous abandonner à leur discrétion. Mais à quoi ne nous serions-nous pas exposés pour sauver une vie qui nous avait déjà coûté si cher!

Nous partîmes en regrettant amèrement les moules et l'eau douce que nous laissions dans l'île. Ce qui avait achevé de nous déterminer, c'était l'idée que les Portugais, ne nous donnant point de leurs nouvelles, devaient être morts en chemin, ou qu'ils nous croyaient morts nous-mêmes, ou que les gens qu'ils avaient envoyés au devant de nous ne viendraient pas nous déterrer dans cette île écartée. Avant de nous mettre en marche, chacun fit, suivant ses forces, une provision d'eau douce et de moules. On alla passer la nuit au bord d'un étang d'eau salée, fort près d'une montagne où nous avions déjà campé. Il fut heureux pour nous d'avoir apporté de l'eau et des vivres, car nous ne découvrîmes rien qui pût servir d'aliment. Dès la pointe du jour, chacun se mit à chercher un peu d'herbes ou quelques feuilles d'arbres. Nous voulions conserver le reste de nos moules pour des occasions plus pressantes. Plusieurs descendirent dans le lac pour y trouver quelques poissons; mais ce n'était qu'un amas d'eau salée et bourbeuse.

Tandis que nous étions ainsi dispersés, ceux qui n'étaient pas éloignés du lac aperçurent trois Hottentots qui venaient droit vers eux. Un signe dont on était convenu nous rassembla aussitôt, et nous attendîmes ces trois hommes, qui marchaient à grands pas pour nous joindre. Dès qu'ils se furent approchés, nous reconnûmes, aux pipes dont ils se servaient, qu'ils avaient quelque commerce avec les Européens. La difficulté de part et d'autre fut d'abord de nous faire entendre. Ils nous faisaient des signes de leurs mains, en élevant six doigts et criant de toutes leurs forces : *Hollanda! Hollanda!* Quelques uns de nos Siamois les prirent pour des émissaires de ceux que nous avions déjà rencontrés, et qui nous cherchaient peut-être pour nous massacrer. D'autres croyaient entendre par leurs signes que le cap de Bonne-Espérance n'était éloigné que de six journées. Après une courte délibération, nous nous déterminâmes à suivre ces guides dans quelque lieu qu'ils voulussent nous mener, par la seule raison qu'il ne pouvait rien nous arriver de

pire que ce que nous avions déjà souffert, et que la mort même était le remède de tant de malheurs qui nous rendaient la vie si insupportable. Cependant nous cessâmes bientôt de prendre ces Hottentots pour des espions, en reconnaissant qu'ils n'étaient pas si simples que les premiers, et qu'ils avaient quelque liaison avec les Européens. Ils avaient apporté un quartier de mouton, que la faim nous obligea de leur demander. Ils nous firent connaître que nous l'obtiendrions pour de l'argent; et, jugeant par nos signes que nous n'en avions pas, ils nous témoignèrent qu'ils accepteraient nos boutons, qui étaient d'or et d'argent. Je leur en donnai six d'or. Ils m'abandonnèrent aussitôt le quartier de mouton, que je fis griller et que je partageai ensuite avec mes compagnons.

Ces guides inconnus nous pressaient fort de les suivre. Ils marchaient quelque temps devant nous, et notre lenteur paraissant leur causer de l'impatience, ils revenaient à nous pour nous exciter. Nous avions quitté l'étang vers midi. Ils nous menèrent camper au pied d'une hauteur. Le chemin avait été fort rude. De quinze que nous étions encore, sept se trouvèrent si accablés de misère et de fatigue, que le lendemain, lorsqu'il fallut partir, il leur fut impossible de faire usage de leurs jambes. Nous tînmes conseil sur ce triste incident. On résolut de laisser dans ce lieu les plus faibles avec une partie des moules sèches qui nous restaient, en les assurant que notre premier soin, si nous avions le bonheur de trouver une habitation hollandaise, serait de leur envoyer des voitures commodes. Quelque dure que leur parût cette séparation, la nécessité les força d'y consentir. A la vérité, nous étions tous dans un misérable état; il n'y avait pas un de nous qui n'eût le corps, surtout les cuisses et les pieds, extraordinairement enflé; mais les malheureux que nous abandonnions étaient si défigurés qu'ils faisaient peur. Nous emportâmes un regret fort amer de quitter ces chers compagnons, dans l'incertitude de ne les jamais revoir; mais ils ne pouvaient recevoir de nous aucun soulagement, quand nous aurions pris le parti de mourir avec eux. Après nous être dit un triste adieu, nous recommençâmes à marcher pour suivre nos guides, qui nous avaient éveillés de très grand matin. Comme j'étais toujours un des plus diligents, je fus témoin d'un spectacle fort désagréable, auquel je ne m'arrête ici que pour faire connaître la saleté de cette barbare nation. Après avoir fait du feu pour se chauffer à la fin d'une nuit très froide, ils prirent des charbons éteints, et, les ayant mis dans un trou qu'ils creusèrent exprès, ils urinèrent dessus, broyèrent le tout ensemble et s'en frottèrent long-temps le visage et tout le corps. Après cette cérémonie, ils vinrent se présenter devant nous, fort chagrins de nous voir moins prompts qu'eux. Enfin, la patience parut leur manquer: ils tinrent conseil entre eux

pendant quelques moments. Deux se détachèrent et prirent le devant avec beaucoup de diligence. Le troisième demeura près de nous sans s'écarter jamais, et s'arrêtait même à chaque occasion aussi long-temps que nous pouvions le désirer.

Nous employâmes six jours entiers à le suivre, avec une fatigue et des peines qui nous semblèrent beaucoup plus insupportables que les précédentes. Il fallait incessamment monter et descendre par des lieux dont la seule vue nous effrayait. Notre guide, accoutumé à grimper sur les hauteurs les plus escarpées, avait peine lui-même à se soutenir dans plusieurs passages. Quelques Siamois, lui voyant prendre le chemin d'une montagne si rude, qu'ils la croyaient inaccessible, formèrent la résolution de l'assommer, dans l'idée qu'il ne nous y menait que pour nous faire périr. Le second ambassadeur leur fit honte de ce cruel dessein. Il leur représenta que ce pauvre Hottentot nous servait sans y être obligé, et que, dans notre situation, l'ingratitude serait le plus horrible de tous les crimes. Comme les difficultés qui étonnent à la première vue s'aplanissent lorsqu'on les envisage de près, ces mêmes lieux, qui nous semblaient si dangereux dans l'éloignement, prenaient une autre face à mesure que nous avancions, et les pentes devenaient plus faciles. Enfin, malgré tous nos maux, la lassitude, la faim et la soif, il n'y avait point d'obstacles que notre courage ne nous fît surmonter.

Pendant ce temps-là nous ne vivions que de nos moules séchées au soleil, et nous les ménagions soigneusement. On se croyait heureux de rencontrer certains petits arbres verts dont les feuilles avaient une aigreur appétissante, et servaient d'assaisonnement à nos moules. Les grenouilles vertes nous paraissaient aussi d'un fort bon goût. Nous en trouvions souvent, surtout dans les lieux couverts de verdure. Les sauterelles nous plaisaient moins. Mais l'insecte qui nous parut le plus agréable était une espèce de grosse mouche ou de hanneton fort noir, qui ne se trouve et qui ne vit que dans l'ordure. Nous en prîmes beaucoup sur la fiente des éléphants. L'unique préparation qu'on apportait pour les manger, c'était de les faire griller au feu. Je ne ferai pas difficulté d'avouer que je leur trouvais un goût merveilleux. Ces connaissances peuvent être utiles à ceux qui auront le malheur de se voir réduits aux mêmes extrémités.

Enfin, le trente et unième jour de notre marche, et le sixième après l'heureuse rencontre des Hottentots, en descendant une colline vers six heures du matin, nous aperçûmes quatre personnes sur le sommet d'une très haute montagne qui était devant nous, et que nous devions traverser. On les prit d'abord pour des Hottentots, parce que l'éloignement ne permettait pas de les distinguer, et qu'il ne pouvait pas nous venir à l'esprit que ces déserts eus-

sent d'autres créatures humaines à nous offrir. Comme ils venaient à nous, et que nous marchions vers eux, nous fûmes bientôt agréablement détrompés. Il nous fut aisé de reconnaître deux Hollandais avec les deux Hottentots qui nous avaient quittés en chemin. Le transport de notre joie fut proportionné à toutes les peintures qu'on a lues de notre misère. Ce sentiment augmenta lorsque nos libérateurs se furent approchés. Ils commencèrent par nous demander si nous étions Siamois, et où étaient les ambassadeurs du roi notre maître. On les leur montra. Ils leur firent beaucoup de civilités; après quoi, nous ayant invités à nous asseoir, ils firent approcher les deux Cafres qui les accompagnaient, chargés de quelques rafraîchissements qu'ils nous avaient apportés. A la vue du pain frais, de la viande cuite et du vin, nous ne pûmes modérer les mouvements de notre reconnaissance. Les uns se jetaient aux pieds des Hollandais et leur embrassaient les genoux; d'autres les nommaient leurs pères, leurs libérateurs. Pour moi, je fus si pénétré de cette faveur inestimable, que, dans le sentiment qui m'agitait, je voulus leur faire voir sur-le-champ le prix que j'attachais à leurs soins généreux. Notre premier ambassadeur, en nous ordonnant de le laisser derrière nous, et de lui aller chercher quelques voitures, s'était défait de plusieurs pierreries que le roi notre maître lui avait confiées pour en faire divers présents. Il m'avait donné cinq gros diamants enchâssés dans autant de bagues d'or. Je fis présent d'une de ces bagues à chacun des deux Hollandais, pour les remercier de la vie dont je croyais leur avoir obligation.

Mais, ce qui paraîtra surprenant, c'est qu'après avoir bu et mangé, nous nous sentîmes tous si faibles, et dans une telle impossibilité d'aller plus loin, qu'aucun de nous ne put se relever qu'avec des douleurs incroyables. En un mot, quoique les Hollandais nous représentassent qu'il ne nous restait qu'une heure de chemin jusqu'à leurs habitations, où nous nous reposerions à loisir, personne n'eut assez de force et de courage pour entreprendre une marche si courte. Nos généreux guides, reconnaissant que nous n'étions plus en état de faire un pas, envoyèrent les Hottentots chercher des voitures; en moins de deux heures, nous les vîmes revenir avec deux charrettes et quelques chevaux. Le second de ces deux secours nous fut inutile. Personne n'ayant pu s'en servir, nous montâmes tous sur les charrettes, qui nous portèrent à l'habitation hollandaise; elle n'était éloignée que d'une lieue. Nous y passâmes la nuit, couchés sur la paille, avec plus de douceur qu'on n'en a jamais ressenti dans la meilleure fortune. Mais le lendemain, à notre réveil, quelle fut notre joie de nous voir délivrés, et désormais à couvert des effroyables souffrances que nous avions essuyées l'espace de trente et un jours!

Notre premier soin fut de prier les Hollandais d'envoyer une charrette,

avec les rafraîchissements nécessaires, aux sept Siamois que nous avions laissés en chemin. Après avoir vu partir cette voiture, nous nous rendîmes, sur deux autres, dans une habitation hollandaise, à quatre ou cinq lieues de la première. A peine y fûmes-nous arrivés, que nous vîmes paraître plusieurs soldats envoyés par le gouverneur pour nous servir d'escorte, et deux chevaux pour les deux ambassadeurs; mais ils étaient si malades, qu'ils n'osèrent s'en servir. Ainsi nous reprîmes nos charrettes, et dans cet équipage nous nous rendîmes au cap de Bonne-Espérance. Le commandant, averti de notre arrivée, envoya son secrétaire au devant des ambassadeurs, pour leur faire des compliments de sa part. On nous fit entrer dans le fort, au milieu d'une vingtaine de soldats rangés en haie. Nous fûmes conduits à la maison du commandant, qui se trouva au pied de l'escalier, où il reçut avec de grandes marques de respect et d'affection les ambassadeurs et les mandarins de leur suite. Il nous introduisit dans une salle, où, nous ayant priés de nous asseoir, il nous fit apporter des rafraîchissements, tandis qu'il faisait tirer douze coups de canon pour honorer le roi de Siam dans la personne de ses ministres. Nous le conjurâmes d'envoyer, avec toute la diligence possible, quelques secours au premier ambassadeur, que nous avions laissé assez près du rivage où notre vaisseau s'était brisé. Il nous répondit que, dans la saison où l'on était encore, il était impossible de nous satisfaire; mais qu'aussitôt qu'elle serait passée, il ne manquerait pas d'y employer tous ses soins. Il ajouta que nous étions heureux d'avoir suivi les côtes; que, si nous eussions pénétré dans les bois, nous serions infailliblement tombés entre les mains de certains Cafres, qui nous auraient massacrés sans pitié.

Lorsqu'en approchant du Cap, nous eûmes aperçu plusieurs navires, nous sentîmes l'espérance de revoir encore une fois nos parents et notre chère patrie. Les offres du commandant nous confirmèrent dans une idée si consolante, et nous firent presque entièrement oublier nos peines; il fut fidèle à ses promesses. Son secrétaire reçut ordre de nous conduire au logement qu'il nous avait fait préparer, et l'on nous y fournit libéralement tous les rafraîchissements qui nous étaient nécessaires. Il est vrai qu'il fit tenir un compte exact de notre dépense et du loyer même de notre maison, qu'il envoya jusqu'à Siam aux ministres du roi notre maître, et qui lui fut payé avec autant d'exactitude. On lui remboursa jusqu'à la paye de l'officier et des soldats qui étaient venus au devant de nous, et qui firent la garde à notre porte pendant tout le séjour que nous fîmes au Cap.

Les Portugais y étaient arrivés huit jours avant nous, après avoir encore plus souffert. Un père portugais, de l'ordre de Saint Augustin, qui accompagnait, par ordre du roi, les ambassadeurs destinés à la cour de Portugal,

nous fit une peinture de leurs peines qui nous tira les larmes des yeux. Un tigre, nous dit-il, aurait eu le cœur attendri des cris et des gémissements de ceux qui tombaient au milieu de leur marche, également accablés de douleur et de faim. Ils invoquaient l'assistance de leurs amis et de leurs proches. Tout le monde paraissait insensible à leurs plaintes ; la seule marque d'humanité qu'on donnait en les voyant tomber était de recommander leur âme à Dieu. On détournait les yeux, on se bouchait les oreilles, pour n'être pas effrayé par les cris lamentables qu'on entendait sans cesse, et par la vue des mourants qui tombaient presqu'à chaque heure du jour. Ils avaient perdu dans ce voyage, depuis qu'ils nous eurent quittés, cinquante ou soixante personnes, sans y comprendre ceux qui étaient morts auparavant, parmi lesquels était un jésuite déjà vieux et fort cassé.

Mais le plus triste accident qu'on puisse s'imaginer, et dont on n'a peut-être jamais eu d'exemple, fut celui qui arriva au capitaine du vaisseau. C'était un homme de qualité, riche et d'un caractère vertueux; il avait rendu des services considérables au roi son maître, qui estimait sa valeur et sa fidélité. Je ne puis me rappeler son nom ; mais on vantait sa naissance comme une des plus illustres du Portugal. Il avait mené aux Indes son fils unique, âgé d'environ dix ou douze ans, soit qu'il eût voulu l'accoutumer de bonne heure aux fatigues de la mer, ou qu'il n'eût osé confier à personne l'éducation d'un enfant si cher. En effet, ce jeune gentilhomme avait toutes les qualités qui concilient l'estime et l'amitié; il était bien fait de sa personne, bien élevé, savant pour son âge, d'un respect pour son père, d'une docilité et d'une tendresse qu'on aurait pu proposer pour modèle. Le capitaine, en se sauvant à terre, ne s'était fié qu'à ses propres mains du soin de l'y conduire en sûreté. Pendant le chemin, il le faisait porter par des esclaves ; mais enfin, tous ses nègres étant morts, ou si languissants qu'ils ne pouvaient se traîner eux-mêmes, ce pauvre enfant devint si faible, qu'un jour après midi, la fatigue l'ayant obligé comme les autres de se reposer sur une colline, il lui fut impossible de se relever; il demeura couché, les jambes roides et sans les pouvoir plier. Ce spectacle fut un coup de poignard pour son père. Il le fit aider, il l'aida lui-même à marcher; mais ses jambes n'étant plus capables de mouvement, on ne faisait que le traîner, et ceux que le père avait priés de lui rendre ce service, sentant eux-mêmes leur vigueur épuisée, déclarèrent qu'ils ne pouvaient le soutenir plus long-temps sans périr avec lui. Le malheureux capitaine voulut essayer de porter son fils, il le fit mettre sur ses épaules; mais n'ayant pas la force de faire un pas, il tomba rudement avec son fardeau. Cet enfant paraissait plus affligé de la douleur de son père que de ses propres maux. Il le conjura souvent de le laisser mourir, en lui représentant que les

larmes qu'il lui voyait verser augmentaient sa douleur, sans pouvoir servir à prolonger sa vie : on n'espérait pas en effet qu'il pût vivre jusqu'au soir. A la fin, voyant que ses discours ne faisaient qu'attendrir son père, jusqu'à lui faire prendre la résolution de mourir avec lui, il conjura les autres Portugais, avec des expressions dont le souvenir les attendrissait encore, de l'éloigner de sa présence, et de prendre soin de sa vie. Deux religieux représentèrent au capitaine que la religion l'obligeait de travailler à la conservation de sa vie ; ensuite tous les Portugais se réunirent pour l'enlever, et le portèrent hors de la vue de son fils, qu'on avait mis un peu à l'écart, et qui expira dans le cours de la nuit. Cette séparation lui fut si douloureuse, qu'ayant porté jusqu'au Cap l'image de son malheur et le sentiment de sa tristesse, il y mourut deux jours après son arrivée.

Nous passâmes près de quatre mois au cap de Bonne-Espérance, pour attendre quelque vaisseau hollandais qui fît voile pour Batavia ; mais nous fûmes plus de deux mois à reprendre nos forces. Un habile chirurgien, qui se chargea de rétablir notre santé, nous imposa d'abord un régime dont l'observation nous coûta beaucoup. Malgré la peine que nous ressentions de ne point satisfaire notre appétit, il nous fit craindre de charger notre estomac de viandes qui l'eussent suffoqué. Ainsi, nous éprouvâmes encore la faim au milieu de l'abondance.

Avant notre départ du Cap, nous apprîmes que le second pilote de notre vaisseau s'était sauvé dans un navire anglais. Le premier pilote voulait suivre son exemple; mais il fut gardé si étroitement par le maître du navire, et par tout le reste de l'équipage, qui voulait le mener en Portugal et le faire punir de sa négligence, qu'il ne put échapper à leurs observations. La plupart des Portugais s'embarquèrent sur des vaisseaux hollandais qui devaient les porter à Amsterdam, d'où ils comptaient retourner dans leur patrie. Les autres montèrent avec nous sur un navire de la compagnie hollandaise qui était arrivé au Cap dans l'arrière-saison, et qui nous porta heureusement à Batavia. Pour nous, après avoir passé six mois dans cette ville, nous fîmes voiles pour Siam au mois de juin, et nous y arrivâmes dans le cours du mois de septembre. Le roi notre maître nous y reçut avec des marques extraordinaires de tendresse et de bonté.....

Ce qui peut-être est le plus digne de remarque dans ce récit, c'est le respect de ces ambassadeurs pour les ordres et la lettre de leur maître, et cet inviolable attachement à leur devoir, qui ne les abandonne jamais au milieu des plus épouvantables angoisses.



Détails sur le royaume de Siam.

Portrait des naturels. Habillement. Habitations. Palais du roi. Officiers et femmes du palais.

Les habitants naturels du royaume de Siam sont plutôt petits que grands, mais ils ont le corps bien fait. La forme de leur visage, dans les hommes comme dans les femmes, tient moins de l'ovale que de la losange. Il est large et élevé par le haut des joues; mais tout d'un coup leur front se rétrécit et se termine presque autant en pointe que le menton. Ils ont les yeux petits, d'une vivacité médiocre; le blanc en est ordinairement jaunâtre. Leurs joues sont creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut; leur bouche est grande; leurs lèvres sont grosses et pâles, et leurs dents noircies par l'usage du bétel. Leur teint est grossier, d'un brun mêlé de rouge; à quoi le hâle contribue autant que la naissance. Ils ont le nez court et arrondi par le bout, et les oreilles fort grandes. C'est une partie essentielle de leur beauté que la grandeur des oreilles; ce goût est commun à tous les Orientaux, avec cette différence que les uns tirent leurs oreilles par le bas pour les allonger, et ne les percent qu'autant qu'il est nécessaire pour y mettre des pendants, au lieu que d'autres, après les avoir percées, agrandissent le trou peu à peu en y mettant des bâtons, dont ils augmentent la grosseur par degrés, comme dans le royaume de Laos, jusqu'à pouvoir y passer le poing. Celles des Siamois sont naturellement grandes, sans que l'art y contribue. Ils ont les cheveux noirs, grossiers et plats. L'un et l'autre sexe les portent si courts qu'ils ne descendent autour de leur tête qu'à la hauteur des oreilles. Les femmes ne mettent aucun fard; mais Laloubère ayant observé qu'un seigneur avait les jambes bleues, d'un bleu mat, tel qu'il reste après l'impression de la poudre à tirer, on lui apprit que c'était une distinction particulière aux grands, qui ont plus ou moins de bleu, suivant leur dignité, et que le roi de Siam était bleu depuis la plante des pieds jusqu'au creux de l'estomac. Cependant d'autres l'assurèrent que c'était moins par grandeur que par superstition.

Les Siamois sont presque nus. Ils vont nu-pieds et nu-tête; la bienséance leur fait porter seulement autour des reins et des cuisses, jusqu'au dessous du genou, une pièce de toile peinte : c'est une étoffe de soie simple, ou bordée d'une broderie d'or ou d'argent.

Les mandarins portent, avec leur pagne, une chemise de mousseline qui leur sert de veste ou de justaucorps. Ils la dépouillent et se l'entortillent au milieu du corps quand ils abordent un mandarin supérieur en dignité, pour

lui témoigner qu'ils sont disposés à recevoir ses ordres. Ces chemises n'ont pas de collet ; elles sont ouvertes par devant et laissent voir l'estomac. Les manches tombent presque jusqu'aux poignets, larges d'environ deux pieds de tour, sans être froncées par le bas ni par le haut. Le corps en est si étroit que, ne pouvant entrer et passer sur la pagne, il s'y arrête par plusieurs plis. Dans l'hiver, les seigneurs mettent quelquefois sur leurs épaules une pièce d'étoffe de toile peinte, en manière de manteau ou en forme d'écharpe, dont ils passent les bouts autour de leurs bras.

Le roi de Siam porte une veste de quelque beau brocart, dont les manches sont fort étroites et lui viennent jusqu'aux poignets. Elle est sous sa chemise, qui est ordinairement garnie de dentelle ou de point d'Europe. Il n'est permis à personne de porter cette sorte de veste, si le roi ne la donne lui-même. C'est un présent qu'il ne fait qu'à ses principaux officiers. Il leur donne aussi quelquefois une veste d'écarlate, qui ne doit servir qu'à la guerre ou à la chasse, et qui descend jusqu'aux genoux, avec huit ou dix boutons par devant. Les manches en sont larges, mais sans ornement, et si courtes qu'elles n'atteignent point aux coudes. C'est un usage général à Siam, que le roi et tous ceux qui le suivent à la guerre ou à la chasse sont vêtus de rouge. Les chemises même qu'on donne aux soldats sont teintes de cette couleur ; aux jours de cérémonies, ils paraissent sous les armes avec cet ornement.

Le bonnet blanc, haut et pointu, est une coiffure de cérémonie que le roi et ses officiers portent également ; mais le bonnet du roi de Siam est orné d'un cercle ou d'une couronne de pierreries, et ceux de ses officiers ont divers cercles d'or, d'argent ou de vermeil, qui font la distinction de leurs dignités. Ils ne les portent que devant le roi, ou dans leurs tribunaux, ou dans les occasions d'éclat. Leur usage est de les attacher avec un cordon qui leur passe sous le menton, et jamais ils ne les ôtent pour saluer.

Les mahométans leur ont porté l'usage des babouches, espèce de souliers pointus, sans talons et sans quartiers. Ils les quittent à la porte des appartements, pour n'y porter aucune saleté. Mais devant le roi et les personnes du plus haut rang, le respect est une autre raison qui les oblige d'avoir les pieds nus. Ils n'estiment les chapeaux que pour les voyages. Le roi s'en fait faire de toutes sortes de couleurs. Ces délicatesses sont peu connues du peuple, qui ne daigne pas se couvrir la tête contre les ardeurs du soleil, ou qui n'emploie qu'un peu de toile. Encore ne prend-il ce soin que sur les rivières, où la réflexion du soleil est plus incommode.

Il y a quelque différence dans l'habillement des femmes. Elles attachent leur pagne autour du corps, comme les hommes ; mais elles la laissent tomber dans sa largeur, pour former une jupe étroite qui leur descend jusqu'à

à moitié des jambes; au lieu que les hommes la relèvent entre les cuisses, en y repassant l'un des deux bouts, qu'ils laissent plus long que l'autre et qu'ils font tenir par derrière à leur ceinture. L'autre bout pend par devant, et, n'ayant point de poches, ils y nouent souvent leurs bourses de bétel, à peu près comme on noue quelque chose dans le coin d'un mouchoir. Les plus propres portent deux pagnes l'une sur l'autre, pour conserver un air de netteté et de fraîcheur à celle qui est par dessus. A la pagne près, les femmes sont tout à fait nues. Elles n'ont pas l'usage des chemises de mousseline. Dans les conditions relevées, elles portent l'écharpe, dont elles font passer quelquefois les bouts autour de leurs bras; mais le bel air est de la mettre simplement sur leur sein par le milieu, d'en abattre un peu les plis, et d'en laisser pendre les deux bouts derrière par dessus les épaules. Cette nudité ne les rend point immodestes. Il y a peu de pays où les habitants des deux sexes aient plus de répugnance à montrer les parties de leur corps que la pudeur les oblige de cacher. Pendant que les envoyés de France étaient à Siam, il fallut donner aux soldats français des pagnes pour le bain. On ne put faire cesser autrement les plaintes du peuple, qui ne s'accoutumait point à les voir entrer nus dans la rivière.

Les enfants vont sans pagne jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. Mais quand ils l'ont une fois prise, on ne les découvre point pour les châtier. C'est une extrême infamie en Orient d'être frappé à nu sur les parties du corps qui sont ordinairement cachées; ce principe devrait nous servir de leçon. Les Siamois ne quittent pas même leurs habits pour se coucher. Ils ne font du moins que changer de pagne, comme ils en changent pour se baigner dans leurs rivières. Les femmes s'y baignent comme les hommes, et s'exercent comme eux à la nage.

Les pagnes d'une certaine beauté, c'est-à-dire de soie brodée ou de toile peinte fort fine, ne sont permises qu'à ceux qui les reçoivent du roi. C'est un usage commun de porter des bagues aux trois derniers doigts de la main, sans aucune règle qui en borne le nombre. Les colliers ne sont pas connus à Siam; mais les femmes, et les enfants de l'un et de l'autre sexe, y connaissent l'usage des pendants d'oreilles. Ils sont ordinairement en forme de poire, d'or, d'argent, ou de vermeil. Les jeunes garçons et les jeunes filles de bonne maison portent des bracelets, mais seulement jusqu'à l'âge de six ou sept ans. Ils ont aussi des anneaux d'or ou d'argent aux bras et aux jambes.

Les Siamois sont d'une extrême propreté. Ils se parfument en plusieurs endroits du corps. Ils mettent sur leurs lèvres une espèce de pommade parfumée, qui leur donne encore plus de pâleur qu'elles n'en ont naturellement. Ils se baignent trois ou quatre fois le jour, et plus souvent. C'est une de leurs

politesses de ne pas faire une visite un peu importante sans s'être lavés. Ils se font alors une marque blanche sur le haut de la poitrine, avec un peu de craie, pour faire connaître qu'ils sortent du bain.

Ils ont deux manières de le prendre : l'une en se mettant dans l'eau comme nous, l'autre en se faisant répandre de l'eau sur le corps à diverses reprises. Cette seconde sorte de bain dure quelquefois plus d'une heure. Ils n'ont pas besoin de faire chauffer l'eau pour leurs bains domestiques, parce que naturellement elle demeure toujours assez chaude. Quoiqu'ils affectent de se noircir les dents, le soin qu'ils en prennent est extrême. Ils lavent leurs cheveux avec des eaux et des huiles parfumées. Ils ont des peignes de la Chine, qui ne sont qu'un amas de pointes ou de dents liées étroitement avec du fil d'archal. Ils s'arrachent la barbe, et naturellement ils en ont peu; mais ils se contentent de rendre leurs ongles nets, sans jamais les couper. Laloubère vit des danseuses de profession qui, pour se donner de la grâce, s'étaient ajusté au bout des doigts de longs ongles de cuivre jaune : on sait qu'à la Chine, du moins avant la conquête des Tartares, on ne se coupait ni les ongles, ni les cheveux, ni la barbe.

Si les Siamois sont simples dans leurs habits, ils ne le sont pas moins dans leurs logements, dans leurs meubles et dans leur nourriture; riches dans une pauvreté générale, puisqu'ils savent se contenter de peu. Leurs maisons sont petites, mais accompagnées d'assez grands enclos. Des claies de bambou fendu, souvent peu serrées, en font les planchers, les murs et les combles. Les piliers sur lesquels elles sont élevées, pour éviter l'inondation, sont des bambous plus gros que la jambe. Leur hauteur au dessus de la terre est d'environ treize pieds, parce que l'eau s'élève quelquefois autant. Le nombre des piliers est de quatre ou six, sur lesquels ils mettent en travers d'autres bambous, au lieu de poutres. L'escalier est une véritable échelle qui pend en dehors, comme celle de nos moulins à vent. Les étables même sont en l'air, avec des rampes de claies, par où les animaux peuvent y monter. Le foyer des maisons est une corbeille pleine de terre, soutenue, comme un trépied, sur trois bâtons.

C'est dans des édifices de cette nature que les envoyés de France furent logés chaque nuit, en remontant depuis la mer jusqu'à la capitale. Il n'y a point d'hôtellerie dans le royaume de Siam. Laloubère parle d'un Français qui s'avisa de tenir auberge; mais il ne put inspirer le même goût aux Siamois, et jamais il ne vit entrer chez lui que des Européens. Les maisons qu'on bâtit pour les envoyés sur le bord de la rivière n'étaient pas sans agrément et sans commodité. Des claies posées sur des piliers et couvertes de nattes de jonc faisaient non seulement le plancher de chaque édifice, mais celui des

cours; la salle et les chambres étaient tapissées de toiles peintes, avec des plafonds de mousselines blanches, dont les extrémités tombaient en pente. Les nattes des appartements étaient beaucoup plus fines que celles des cours; et dans les chambres de lit on avait encore étendu des tapis par dessus les nattes. La propreté régnait de toutes parts, mais sans magnificence. A Bancock, à Siam, à Louvo, où les Européens, les Chinois et les Maures ont bâti des maisons de briques, on logea les envoyés dans des maisons siamoises qui n'avaient pas été bâties pour eux. Ils virent néanmoins deux maisons de briques que le roi de Siam avait commencé à faire bâtir pour les ambassadeurs de France et de Portugal; mais elles n'étaient pas achevées.

Les grands officiers de la cour ont des maisons de menuiserie, qu'on prendrait pour de grandes armoires, où ne logent que le maître, sa principale femme et leurs enfants. Chacune des autres femmes avec ses enfants, et chaque esclave avec sa famille, ont de petits logements séparés, mais renfermés dans la même enceinte de bambou, qui composent autant de ménages différents. Un étage leur suffit, parce qu'ils ne sont pas gênés par l'espace. Les Européens, les Chinois et les Maures bâtissent des maisons de briques qu'on voit à côté de ces grands édifices, avec des appentis en forme de hangars couverts, qui arrêtent le soleil sans ôter l'air. D'autres ont des corps de logis doubles, qui reçoivent le jour l'un de l'autre, et qui se communiquent l'air avec moins de chaleur; les chambres sont grandes et bien ornées; celles du premier étage ont vue sur la salle basse, que son exhaussement devrait faire nommer salon, et qui est quelquefois entourée de bâtiments par lesquels elle reçoit le jour. C'est proprement à cette salle qu'on donne le nom de *divan*, mot arabe qui signifie salle de conseil ou de jugement. Mais il y a d'autres sortes de divans, qui, étant clos de trois côtes, manquent d'un quatrième mur, du côté par lequel on suppose que le soleil doit moins donner dans le cours de l'année. Devant cette ouverture, on élève un appentis de la hauteur du toit. L'intérieur du divan est souvent orné, du haut en bas, de petites niches où l'on met des vases de porcelaine. Sous l'appentis, on fait quelquefois jaillir une petite fontaine.

Le palais de Siam, celui de Louvo et plusieurs pagodes, sont aussi de briques; mais ces palais sont bas et n'ont qu'un étage, comme les maisons du peuple. Les pagodes ne sont pas assez exhaussées à proportion de leur grandeur; elles ont moins de jour que nos eglises. Leur forme, d'ailleurs, est celle de nos chapelles, mais sans voûte ni plafond; seulement la charpente qui soutient les tuiles est vernissée de rouge, avec quelques filets d'or. Au reste, les Siamois ne connaissent pas d'autre ornement exterieur pour les palais et les temples que dans les combles, qu'ils couvrent ou de cette espèce d'étain

bas qu'ils nomment *calin*, ou de tuiles vernissées de jaune à la maniere de la Chine. Le palais de Siam ne laisse pas de se nommer *palais d'or*, parce qu'il a quelques dorures dans l'intérieur. Leurs escaliers méritent peu d'attention : celui par lequel on monte au salon de l'audience à Siam n'a pas deux pieds de large. Il est de briques, tenant à un mur du côté droit, et sans aucun appui du côté gauche; mais les seigneurs siamois n'ont besoin de rien pour s'appuyer, puisqu'ils le montent en se traînant sur les mains et sur les genoux, et si doucement que, suivant l'expression de Laloubère, on dirait qu'ils veulent surprendre le roi leur maître. La porte du salon est carrée, mais basse, étroite et digne de l'escalier, parce qu'on suppose apparemment que personne n'y doit entrer que prosterné. L'entrée du salon de Louvo est moins basse; mais, outre que ce palais est plus moderne, il passe pour une maison de campagne, où le monarque affecte moins de grandeur et de majesté que dans la capitale.

Ce qui fait la veritable dignité des grandes maisons siamoises, c'est qu'il n'y a point de plain-pied, quoiqu'elles n'aient qu'un étage. Dans le palais, par exemple, le logement du roi et des dames est plus élevé que tout le reste, et plus une pièce en est proche, plus elle s'éleve à l'égard de celle qui la précède. Il y a toujours quelques marches à monter de l'une à l'autre, car les autres se suivent sur une même ligne. La même inégalité se trouve sur les toits, dont l'un est plus bas que l'autre, à mesure qu'il couvre une pièce plus basse. Cette succession de toits inégaux fait la distinction des degrés de grandeur. Le palais de Siam en a sept, qui sortent ainsi l'un de l'autre. Les grands officiers en ont jusqu'à trois. Quelques tours carrees qui s'élevent en divers endroits du palais ont aussi plusieurs combles. On remarque la même gradation dans les pagodes : de trois toits le plus élevé est celui sous lequel est placée l'idole; les deux autres sont pour le peuple.

L'intérieur des palais du roi de Siam est peu connu des étrangers. Suivant Laloubere, il ne l'est pas plus des grands de la nation, du moins s'il est vrai, comme on l'en assura, que personne ne pénètre plus loin que la salle de l'audience et celle du conseil, qui ne sont que deux premières pièces d'un grand corps de bâtiment, sans aucune sorte d'antichambre. Tachard fut introduit dans quelques appartements plus enfoncés, surtout à Louvo; mais il ne s'arrête point à les decrire, par respect apparemment pour l'usage qui en défend l'entrée. Il convient lui-meme que les palais du roi ne sont habités que par ses femmes et par ses eunuques. Lorsque les envoyés de France dînèrent au palais de Siam, ce fut dans une cour fort agreable, sous de grands arbres, au bord d'un réservoir. A Louvo, ils dînèrent dans une salle du jardin, dont les murs étaient revêtus d'un ciment fort blanc et fort poli. Cette salle avait une

porte à chaque bout. Elle était entourée d'un fossé large de deux à trois toises, et de cinq ou six pieds de profondeur, dans lequel il y avait une vingtaine de petits jets d'eau à distances égales, qui jaillissaient en arrosoir, c'est-à-dire par des ajutages percés de trous fort petits, mais seulement à la hauteur des bords du fossé, parce qu'au lieu d'élever les eaux, on avait creusé la terre pour abaisser les bassins. Au milieu du jardin, et dans les cours, on voit plusieurs de ces salles isolées, qui sont entourées d'un mur à hauteur d'appui. Le toit porte sur des piliers plantés dans le mur. Ces lieux sont pour les mandarins importants, qui s'y tiennent assis, les jambes croisées, occupés aux fonctions de leurs charges, ou attendant les ordres du prince. Les mandarins moins considérables sont assis à découvert, dans les cours ou dans les jardins, et lorsqu'ils apprennent par certains signaux que le roi peut les voir, quoiqu'ils ne le voient pas eux-mêmes, ils se prosternent tous sur les genoux et sur les coudes.

Le jardin de Louvo n'est pas fort spacieux ; les compartiments en sont petits et formés par des briques ; les allées ne peuvent tenir plus de trois personnes de front ; mais tout étant planté de fleurs et de diverses sortes d'arbres, le mélange des salons et des jets d'eau lui donne un air agréable de simplicité et de fraîcheur.

Comme le roi fait souvent des chasses de plusieurs jours, il y a dans les forêts des palais de bambou, ou plutôt des tentes fixes, qui n'ont besoin que d'être meublées pour le recevoir.

Les palais du roi de Siam ont trois enceintes, et celles du palais de la capitale sont assez éloignées l'une de l'autre pour former de vastes cours. Tout ce qui est renfermé dans l'enceinte intérieure, c'est-à-dire le logement du roi, quelques cours et quelques jardins, porte le nom de *vang* en siamois. Le palais entier, avec toutes ses enceintes, se nomme *prassat*. Un Siamois n'entre jamais dans le vang et n'en sort jamais sans se prosterner.

Les portes du palais sont toujours fermées, et chacune a son portier avec des armes ; mais au lieu de les porter, il les tient dans sa loge, et si quelqu'un frappe, le portier en avertit l'officier qui commande dans les premières enceintes, et sans la permission duquel personne n'entre et ne sort. Mais personne n'entre armé, ni après avoir bu de l'arak, dans la crainte que le palais ne soit profané par des ivrognes. L'officier visite et flaire à la bouche tous ceux qui doivent entrer. Ceux qui sont pourvus de cette charge servent alternativement et par jour. Leur service dure vingt-quatre heures, après lesquelles ils ont la liberté de se retirer dans leur famille. On leur donne le titre d'*oc-mening-tchiou* ou de *pra-mening-tchiou ;* le gouverneur du vang porte celui d'*oc-yarang*. Il réunit toutes les fonctions qui regardent la répara-

tion des édifices, l'ordre qui doit être observé dans le palais, et la dépense qui se fait pour le roi, pour ses femmes, ses eunuques, et tous ceux qui sont entretenus dans le vang.

Entre les deux premières enceintes, sous une espèce de hangar, on voit toujours un petit nombre de soldats accroupis et désarmés, du nombre de ces *kenlais* ou *bras-peints*, dont on a déjà rapporté les principales fonctions. L'officier qui les commande immediatement, et qui est bras-peint lui-même, se nomme *oncarac*. Lui et ses gens sont les exécuteurs de la justice du roi, comme les officiers et les soldats des cohortes prétoriennes l'étaient de celle des empereurs romains; mais ils ne laissent pas en même temps de veiller à la sûreté du monarque. On garde dans une chambre du palais de quoi les armer au besoin. Ils rament dans le ballon du corps, et le roi n'a point d'autre garde à pied. Leur office est héreditaire comme tous les emplois du royaume, et l'ancienne loi borne leur nombre à six cents.

Laloubère parle d'un officier dont il n'a pu se rappeler le titre, qui seul a le droit, dit-il, de ne pas se prosterner au salon devant le roi son maître, ce qui rend ses fonctions fort honorables. Elles consistent a tenir sans cesse les yeux attachés sur le prince, pour recevoir ses ordres, qu'il connaît à des signes établis, et qu'il fait entendre par d'autres signes aux officiers extérieurs.

Les véritables officiers de la chambre sont les femmes, qui jouissent seules du droit d'y entrer, et qui ne le partagent pas même avec les eunuques. Elles font le lit et la cuisine du roi; elles l'habillent et le servent à table; mais en l'habillant, elles ne touchent jamais à sa tête. Les pourvoyeurs portent les provisions aux eunuques, qui les remettent aux femmes. Celle qui fait la cuisine n'emploie le sel et les épices que par poids, dans la crainte de se tromper pour la mesure.

Jamais les femmes du palais n'en sortent qu'avec le roi, et les eunuques ne peuvent aussi s'en éloigner sans un ordre exprès. On assura Laloubère que le nombre des eunuques blancs et noirs n'était que de huit ou dix. La reine de Siam, outre son titre qui la distingue des autres femmes du roi, a sur elles et sur les eunuques une autorité qui la fait regarder particulièrement comme leur souveraine. Elle juge leurs différends; elle les fait châtier pour les maintenir en paix. On comprend sans peine que, si le roi favorise une de ses femmes, il sait la dérober à la jalousie de la reine.

On prend à Siam des filles pour le service du vang et pour les plaisirs du roi. Mais les Siamois n'y consentent jamais volontiers, parce qu'ils n'ont pas l'espérance de les revoir, et la plupart se rachètent de cette concussion à prix d'argent. Cet usage est si bien établi, que les officiers du palais prennent quantité de filles, dans la seule vue de les faire racheter par leurs parents.

le nombre des femmes subalternes du roi ne monte guère à plus de dix, qu'il prend moins, comme on l'a déjà fait remarquer, par incontinence que par affectation de grandeur et de magnificence. Les Siamois ont été surpris qu'un aussi puissant roi que celui de France n'eût qu'une femme, et qu'il n'eût pas d'éléphants.

La reine a ses éléphants, ses ballons et des officiers qui les gouvernent mais elle n'est vue que de ses femmes et de ses eunuques. Dans les promenades qu'elle fait en ballon ou sur un éléphant, elle est dans une chaise fermée de rideaux, qui lui laissent la vue libre, mais qui l'empêchent d'être vue; et ceux qui se rencontrent sur son passage doivent se prosterner. Elle a ses magasins, ses vaisseaux et ses finances; elle exerce le commerce.

Les filles ne succèdent point à la couronne ; à peine sont-elles au rang des personnes libres. L'héritier présomptif, suivant les lois, devrait toujours être le fils aîné de la reine. Mais comme les Siamois ont peine à supporter qu'entre les princes du même rang le plus âgé se prosterne devant le plus jeune, il arrive souvent que l'aîné de tous les fils du roi obtient la préférence. Un voyageur assure que c'est la force qui en décide presque toujours. Les rois même contribuent à rendre la succession incertaine, parce qu'au lieu de choisir constamment le fils aîné de la reine, ils suivent leur penchant pour le fils d'une maîtresse à laquelle ils ont donné leur affection.

Les siéges des Siamois sont des nattes de jonc plus ou moins fines; ils ne peuvent avoir des tapis de pied, s'ils ne les reçoivent du roi, et ceux de drap uni sont fort honorables. Les personnes riches ont des coussins pour s'appuyer. Ce qui est de toile ou de laine en Europe est à Siam de toile de coton blanche ou peinte.

Ils n'ont à table ni nappe, ni serviette, ni cuiller, ni fourchette, ni couteau: on leur sert les morceaux tout coupés. Leur vaisselle est de porcelaine ou d'argile, avec quelques vases de cuivre. Le bois simple ou vernissé, le coco et le bambou, font la matière de leurs autres ustensiles. S'ils ont quelques vases d'or ou d'argent, c'est en petit nombre, et la plupart les tiennent de la libéralité du roi, ou comme un meuble attaché à leurs charges. Leurs seaux à puiser de l'eau sont de bambou fort proprement entrelacé. Le peuple dans les marchés cuit son riz dans un coco, qui brûle en même temps, et qui par conséquent ne sert qu'une fois; mais le riz achève de cuire avant que le coco soit tout à fait consumé.

Dans tous les repas que les envoyés firent au palais, ils virent une assez grande quantité de vaisselle d'argent, surtout de grands bassins ronds et profonds, dans lesquels on servait de grandes boîtes rondes, d'environ un pied de diamètre; ces boîtes contenaient le riz. On servait, au fruit, des as-

siettes d'or qui avaient été faites exprès pour les festins que le roi avait donnés au chevalier de Chaumont. A la table de ce prince on ne sert jamais en vaisselle plate ; on croit devoir à sa dignité de ne lui rien présenter que dans des vases profonds. Sa vaisselle la plus ordinaire, suivant l'usage de toutes les cours d'Asie, est de la porcelaine, qu'il tire abondamment de la Chine et du Japon.

On mange peu à Siam ; un Siamois fait bonne chère avec une livre de riz par jour, avec un peu de poisson sec ou salé, ce qui ne lui revient pas à plus de deux liards. L'arak, ou eau-de-vie de riz, ne coûte à Siam que deux sous la pinte de Paris. On ne sera pas surpris que les habitants du pays aient si peu d'inquiétude pour leur subsistance, et qu'on n'entende le soir que des chants et des cris de joie dans leurs maisons. Ils ont peine à faire de bonnes salaisons, parce que les viandes prennent difficilement le sel dans les régions très chaudes ; mais ils aiment le poisson mal salé, et le poisson sec plus que le frais. Leur goût paraît même assez vif pour le poisson pourri, comme pour les œufs couvis, pour les sauterelles, les rats, les lézards et la plupart des insectes.

Les sauces consistent ordinairement dans un peu d'eau avec des épices, de l'ail, de la ciboule, ou quelques herbes de bonne odeur, telles que le baume. Ils aiment fort une sauce liquide, composée de petites écrevisses pourries qu'ils appellent *capi*. On assura à Laloubère, avec des circonstances qui ne lui laissèrent aucun doute, que deux autres sortes de poissons conservés dans des pots, où ils tournent bientôt en pâte liquide dans leur saumure, suivent exactement le flux et le reflux de la mer, haussant et baissant dans le vase selon que la mer baisse ou s'élève.

Ce qui tient lieu de safran aux Siamois est une racine qui, étant réduite en poudre, en a le goût et la couleur. Ils croient fort sain pour leurs enfants de leur en jaunir le corps et le visage : aussi ne voit-on dans les rues que des enfants qui ont le teint jaune.

Ce qu'ils mangent le plus rarement, c'est la chair des animaux terrestres ; ils refusent même celle qu'on leur offre ; s'ils en mangent quelquefois, ils préfèrent les boyaux, et ce qu'il y a de plus dégoûtant pour nous dans les intestins. On vend dans les marchés des insectes grillés ou rôtis. Siam n'a pas d'autre boucherie, ni d'autre lieu où l'on rôtisse. Le roi faisait donner aux Français la volaille et les autres animaux en vie. En général, les viandes y sont coriaces, peu succulentes et fort indigestes. Les Européens même qui passent quelque temps dans le pays en perdent insensiblement le goût : il semble qu'à proportion que les climats sont plus chauds, la sobriété y devienne naturelle. Le gibier n'est pas moins en sûreté parmi les Siamois que les bestiaux et les

animaux domestiques; ils ne prennent plaisir ni à le tuer ni à lui ôter la liberté; ils haïssent les chiens, qui leur serviraient à le prendre; d'ailleurs la hauteur des herbages et l'épaisseur des forêts leur rendent la chasse difficile. S'ils tuent des cerfs et d'autres bêtes, c'est pour en vendre les peaux aux Hollandais, qui en font un grand commerce au Japon. On doit juger que le prix des viandes n'est pas excessif à Siam. Une vache n'y vaut que dix sous dans les provinces, et un écu dans la capitale. Si le mouton se vend quatre écus, et le cabri deux ou trois écus, c'est que les Maures en font leur principale nourriture. Un porc n'y vaut que sept sous, parce que les Maures n'en mangent point. Les poules y valent environ vingt sous la douzaine. Tous les volatiles y multiplient d'autant plus facilement, que la chaleur du climat suffit presque seule pour les faire éclore.

Mariages. Rapports des hommes et des femmes. Mœurs et usages. Épreuves. Funérailles.

L'usage du pays ne permet point aux filles de converser avec les garçons : elles sont sous la garde de leurs mères, qui châtient sévèrement cette liberté; mais la nature, plus forte que la loi, les porte souvent à s'échapper, surtout vers la fin du jour. Elles sont en état d'avoir des enfants dès l'âge de douze ans, et quelquefois plus tôt : aussi les marie-t-on fort jeunes. Quoiqu'il se trouve des filles siamoises qui dédaignent le mariage pendant toute leur vie, on n'en voit aucune qui se consacre à la vie religieuse avant la vieillesse.

Les parents d'un jeune homme font demander une fille aux siens par des femmes âgées et d'une réputation bien établie. Si la réponse est favorable, elle n'empêche pas que le goût de la fille ne soit consulté; mais ses parents prennent d'avance l'heure de la naissance du garçon, et donnent celle de la jeune. De part et d'autre on s'adresse aux devins, pour savoir si le mariage durera sans divorce jusqu'à la mort. Ensuite le jeune homme rend trois visites à la fille, et lui présente un simple présent de bétel et de fruits. Si le mariage doit se conclure, les parents des deux côtés se trouvent à la troisième visite. On compte la dot de la femme et le bien du mari. Tout est délivré sur-le-champ, sans aucune sorte de contrat. Les nouveaux mariés reçoivent des présents de leur famille, et l'époux entre aussitôt dans les droits du mariage, indépendamment de la religion, qui n'a aucune part à cette cérémonie; il est même défendu aux talapoins d'y assister. Cependant, quelques jours après, ils vont jeter de l'eau bénite chez les nouveaux mariés, et réciter quelques prières en langue balie. La noce est accompagnée de festins et de spectacles où l'on appelle les danseurs de profession; mais le mari, la femme et les parents n'y dansent jamais. La fête se fait chez les parents de la fille, et les

jeunes mariés y passent quelques mois avant de s'établir dans leur propre maison. L'unique distinction pour la fille d'un mandarin est de lui mettre sur la tête un cercle d'or que les mandarins portent à leurs bonnets de cérémonie.

La plus riche dot d'une fille siamoise n'est que de cent catis, qui reviennent à quinze mille livres. Les Siamois peuvent avoir plusieurs femmes ; mais le peuple s'accorde rarement cette liberté, et les grands et les riches la prennent moins par débauche que par affectation de grandeur. D'ailleurs, entre plusieurs femmes on distingue toujours la principale. Les autres, quoique permises par la loi, ne sont que des femmes achetées, et par conséquent esclaves, qui portent en siamois le nom de *petites femmes*, et qui doivent être soumises à la première. Leurs enfants nomment leur père *potchaou*, c'est-à-dire père seigneur, et ceux de la femme principale lui donnent simplement le nom de *po*, qui signifie père. Le mariage est défendu à Siam dans les premiers degrés de parenté, où les cousins germains ne sont pas compris. A l'égard des degrés d'alliance, un homme peut épouser successivement les deux sœurs. Mais les rois de Siam se dispensent de toute règle. Celui qui régnait pendant les voyages dont on a donné la relation avait épousé la princesse sa sœur. Il en avait une fille unique qui portait le nom de princesse-reine depuis la mort de sa mère ; et Laloubère, moins timide à juger que l'abbé de Choisi, paraît persuadé qu'il en avait fait aussi sa femme ou sa maîtresse.

Dans les familles particulières, la succession appartient entièrement à la femme principale, et se divise ensuite par portions égales entre ses enfants. Les *petites femmes* et leurs enfants peuvent être vendus par l'héritier légitime, et ne possèdent que ce qu'ils reçoivent de lui, ou ce que le père leur a donné avant sa mort, car l'usage des testaments est ignoré à Siam. Les filles nées de *petites femmes* sont vendues pour devenir *petites femmes* comme leurs mères.

La puissance du mari est absolue dans sa famille ; elle s'étend jusqu'au droit de vendre ses enfants et ses femmes, à l'exception de la principale, qu'il peut seulement répudier. Il est naturellement le maître du divorce ; cependant il ne le refuse guère à sa femme lorsqu'elle s'obstine à le désirer ; il lui rend sa dot, et les enfants se partagent entre eux dans cet ordre : la mère a le premier, le troisième et tous les autres impairs ; le père prend le second, le quatrième et tous les autres dans l'ordre pair : de sorte que, si le nombre total est impair, il en reste un de plus à la mère. Une veuve hérite du pouvoir de son mari, avec cette restriction, qu'elle ne peut vendre les enfants du rang pair. Les parents du père s'y opposent ; mais après le divorce, le père et la mère sont libres de vendre les enfants qui leur sont demeurés en partage dans l'ordre établi par la loi.

L'adultère est rare à Siam, moins parce que le droit des maris est de tuer leurs femmes s'ils les surprennent dans le crime, ou de les vendre s'ils peuvent les en convaincre, que par un effet naturel du genre de vie des femmes, qui ne sont corrompues ni par l'oisiveté, ni par le luxe de la table ou des habits, ni par le jeu et les spectacles. Pendant les corvées de leurs maris, qui durent six mois, elles les nourrissent de leur travail. Elles n'ont l'usage d'aucun jeu; elles ne reçoivent aucune visite d'homme. Les spectacles ne sont pas fréquents, et n'ont ni jours marqués, ni prix certains, ni théâtres publics. Ainsi, la sagesse parmi les femmes tourne heureusement en habitude. Cependant tous les mariages ne sont pas chastes; mais on assura du moins à Laloubère que toute autre débauche est rare parmi les Siamois.

« La jalousie, dit-il, n'est parmi eux qu'un pur sentiment de gloire qui augmente à proportion que leur fortune s'élève. » Les femmes du peuple jouissent d'une entière liberté; celles des grands vivent dans la retraite; elles ne sortent que pour quelque visite de famille, ou pour assister aux exercices de la religion. Dans ces occasions, elles paraissent à visage découvert, et lorsqu'elles vont à pied, on ne les distingue pas aisément des femmes de leur suite.

Le respect pour les vieillards n'est pas moins en honneur à Siam qu'à la Chine. De deux mandarins, le plus jeune, quoique le plus élevé en dignité, cède la première place à l'autre. Un mensonge est puni lorsqu'il s'adresse au supérieur. L'union et la dépendance sont des vertus si bien établies dans les familles, qu'un fils qui entreprendrait de plaider contre son père serait regardé comme un monstre. Aussi le mariage n'est-il pas un état redouté. L'intérêt n'y divise point les esprits, et la pauvreté n'y est jamais onéreuse. Les Français, dans leur séjour à Siam, n'y remarquèrent que trois mendiants, gens fort âgés et sans parenté. Les Siamois ne souffent jamais que leurs parents demandent l'aumône; ils nourrissent charitablement leurs pauvres, lorsque ceux-ci ne peuvent subsister de leur travail. La mendicité n'est pas seulement honteuse à celui qui mendie, mais à toute sa famille.

Ils attachent encore plus d'opprobre au vol. Les plus proches parents d'un voleur n'osent prendre sa défense. « Il n'est pas étrange, suivant Laloubère, que le vol soit estimé infâme dans un pays où l'on peut vivre à si bon marché. » Ils mettent l'idée de la parfaite justice à ne pas ramasser les choses perdues, c'est-à-dire à ne pas profiter d'une occasion si facile d'acquérir. Il paraît cependant, par plusieurs traits que racontent les voyageurs, que les Siamois négligent rarement l'occasion de voler, malgré l'infamie qu'ils attachent au vol.

Le P. d'Espagnac, un des missionnaires jésuites du second voyage de Ta-

chard, étant un jour seul dans le divan de leur maison, vit un Siamois qui vint prendre hardiment devant lui un beau tapis de Perse sur une table. Ce bon jésuite laissa faire le voleur, parce qu'étant apparemment dans la même prévention que Laloubère, il ne put se persuader que ce fût un vol. On sait que dans le voyage que Louis XIV fit faire en Flandre aux ambassadeurs de Siam, un des mandarins qui les accompagnaient prit une vingtaine de jetons dans une maison où ils étaient priés à dîner. Le lendemain ce mandarin, persuadé que les jetons étaient de la monnaie, en donna un pour boire à un laquais. Son vol fut reconnu par son imprudence, mais on n'en témoigna rien.

Laloubère raconte lui-même un autre trait qui prouve la force du penchant des Siamois pour le vol. Un officier des magasins du roi de Siam lui ayant volé quelque argent, ce prince ordonna que pour supplice on lui fit avaler trois ou quatre onces d'argent fondu. Il arriva que celui qui eut ordre de les ôter de la gorge du coupable mort ne put se défendre d'en dérober une partie. Le roi fit traiter ce second voleur comme le premier. Un troisième ne résista point à la tentation du même crime, c'est-à-dire qu'il déroba une partie de l'argent qu'il tira de la gorge du dernier mort. Le roi de Siam, en lui faisant grâce de la vie, dit : « C'est assez; je ferais mourir tous mes sujets l'un après l'autre, si je ne me déterminais une fois à pardonner. »

Dans les accusations graves, on a recours à la question pour suppléer au défaut des preuves communes; elle est très rigoureuse à Siam, et l'on y emploie plusieurs méthodes. Pour celle du feu, qui est la plus ordinaire, on allume un bûcher dans une fosse, de maniere que la surface du bûcher soit de niveau avec les bords de la fosse. Sa longueur doit être de cinq brasses sur une de largeur. Les deux parties y passent nu-pieds d'un bout à l'autre, et celui dont la plante des pieds résiste à l'ardeur du feu gagne son procès. Laloubère observe que, l'usage des Siamois étant d'aller nu-pieds, ils ont la plante si racornie, qu'avec assez de courage pour marcher ferme sur les charbons, il est assez ordinaire que le feu les épargne. Deux hommes marchent à côte de celui qui passe sur le feu, et s'appuient avec force sur ses épaules, pour l'empêcher de se derober trop vite à cette épreuve; mais il se peut que ce poids ne serve qu'à affaiblir l'action du feu sous les pieds.

Quelquefois la preuve du feu se fait avec de l'huile ou d'autres matières bouillantes, dans lesquelles les deux parties passent la main. Un Français qui se plaignait d'avoir été volé, sans en pouvoir donner des preuves, se laissa persuader de plonger sa main dans de l'étain fondu : il l'en tira presque consumée, tandis que le Siamois évita de se brûler et fut renvoyé absous. A la vérité, cet adroit voleur fut convaincu par un autre événement; mais

ces aventures ne dégoûtent point les Siamois de leurs usages. Pour la preuve de l'eau, les deux adversaires se plongent en même temps dans l'eau, se tenant chacun à une perche, le long de laquelle ils descendent, et celui qui demeure le plus long-temps dans l'eau remporte l'avantage. C'est sans doute une de plus fortes raisons qui portent tous les habitants du pays à se familiariser dès leur jeunesse avec l'eau et le feu.

Ils ont une autre sorte de preuve, qui se fait avec de certaines pilules préparées par les talapoins, et accompagnées d'imprécations. Les deux parties en avalent une quantité réglée, et la marque de l'innocence ou du droit est de pouvoir les garder dans l'estomac sans les rendre.

Toutes ces preuves se font non seulement devant les juges, mais devant le peuple; et si les deux parties sortent de l'une avec égalité, on les oblige d'en subir une autre. Le roi même emploie ces méthodes dans ses jugements, mais il y ajoute quelquefois celle de livrer les deux adversaires aux tigres, et celui que ces furieux animaux épargnent pendant quelques moments passe pour justifié. S'ils sont dévorés tous deux, on les croit tous deux coupables. La constance avec laquelle on leur voit souffrir ce genre de mort est incroyable dans une nation qui montre si peu de courage à la guerre.

La timidité, l'avarice, la dissimulation, la taciturnité et l'inclination au mensonge sont des vices naturels qui croissent avec les Siamois. Ils sont opiniâtres dans leurs usages, par indolence autant que par respect pour les traditions de leurs ancêtres. Ils ont si peu de curiosité qu'ils n'admirent rien. Ils sont orgueilleux avec ceux qui les ménagent, et rampants pour ceux qui les traitent avec hauteur. Ils sont rusés, inconstants, comme tous ceux qui sentent leur propre faiblesse.

Le lien d'une éternelle amitié parmi les Siamois, c'est d'avoir bu du même arak dans la même tasse. S'ils veulent se la jurer plus solennelle, ils goûtent du sang l'un de l'autre, pratique des anciens Scythes, qui est en usage aussi chez les Chinois et parmi d'autres nations; mais cette cérémonie ne les empêche pas toujours de se trahir.

Passons aux funérailles des Siamois. Aussitôt qu'un malade a rendu le dernier soupir, on enferme son corps dans une bière de bois, dont on fait vernir ou même dorer le dehors; mais comme les vernis de Siam, moins bons que ceux de la Chine, n'empêchent pas toujours que l'odeur ne se fasse sentir par les fentes, on s'efforce de consumer les intestins du mort avec du mercure qu'on lui verse dans la bouche. Les plus riches ont des bières de plomb, qu'ils font aussi dorer. La bière est placée avec respect sur quelque chose d'élevé, tel qu'un bois de lit soutenu par des pieds, pour attendre le chef de la famille, s'il est absent, ou pour se donner le temps de préparer les hon-

neurs funèbres. On y brûle des bougies et des parfums. Chaque nuit un certain nombre de talapoins, rangés dans la chambre le long des murs, chantent en langue balie. On les nourrit, et leur service est payé. Leurs chants sont des moralités et des leçons sur le chemin du ciel qu'ils enseignent à l'âme du mort.

La famille choisit un lieu commode à la campagne, pour y rendre au corps les derniers devoirs, qui consistent à le brûler avec diverses cérémonies. Ce lieu est ordinairement près de quelque temple que le mort ou quelqu'un de ses ancêtres ont fait bâtir. On forme une enceinte de bambou, avec quelques ornements d'architecture à peu près du même ouvrage que les berceaux et les cabinets de nos jardins, ornée de papiers peints ou dorés qu'on découpe pour représenter des maisons, des meubles et des animaux domestiques et sauvages. Le centre de cet enclos est occupé par le bûcher, que les familles composent de bois odoriférants, tels que le sandal blanc ou jaune, et le bois d'aigle. On fait consister le plus grand honneur à donner beaucoup d'élévation au bûcher, non à force d'y mettre du bois, mais par de grands échafaudages sur lesquels on met de la terre, et le bûcher par dessus. Laloubère raconte qu'aux funérailles de la dernière reine, l'échafaud fut élevé si glorieusement, qu'on fut obligé d'employer une machine européenne pour hisser la bière à cette hauteur.

Le corps est porté au son d'un grand nombre d'instruments. Il marche à la tête du convoi, qui est composé de toute la famille et des amis du mort, hommes et femmes, vêtus de blanc, la tête voilée d'une toile blanche. Le chemin se fait par eau lorsqu'on peut éviter les voyages de terre. Dans les plus magnifiques funérailles, on porte de grandes machines de bambou couvertes de papier peint et doré, qui représentent non seulement des palais, des meubles, des éléphants, et d'autres animaux ordinaires, mais des monstres bizarres, dont quelques uns approchent de la forme humaine. On ne brûle pas la bière. Le corps est placé nu sur le bûcher, et les talapoins du couvent le plus proche chantent pendant un quart d'heure, après lequel ils se retirent sans paraître davantage. Ce n'est pas par des vues de religion qu'on les appelle à cette scène, mais seulement pour la rendre plus magnifique. On donne à la cérémonie un air de fête; et quoique les parents y fassent quelques lamentations, Laloubère assure qu'on n'y loue pas de pleureuses. Après le départ des talapoins, on voit commencer les spectacles, qui durent tout le jour, sur différents théâtrs.

Vers midi environ, un valet des talapoins met le feu au bûcher, qu'on ne laisse brûler ordinairement que l'espace de deux heures. Si c'est le corps d'un prince du sang ou de quelque seigneur que le roi a nommé, c'est le mo-

narque lui-même qui met le feu au bûcher, sans sortir de son palais, en lâchant un flambeau allumé le long d'une corde que l'on tend depuis ses fenêtres jusqu'au lieu de l'exécution. Jamais le feu ne consume entièrement le corps : il ne fait que le rôtir, et souvent fort mal. Les restes sont renfermés dans la bière, et déposés sous une des pyramides qu'on voit autour des temples. Quelquefois on y enterre avec le mort des pierreries et d'autres richesses, dans la confiance qu'on a pour des lieux que la religion rend inviolables. Ceux qui n'ont ni temple ni pyramide gardent quelquefois chez eux les restes mal brûlés de leurs parents; mais on voit peu de Siamois assez riches pour bâtir un temple qui n'emploient quelque partie de leur bien à cet établissement, et qui n'y enfouissent les richesses qui leur restent. Les plus pauvres font faire au moins quelque idole qu'ils donnent aux temples déjà bâtis. Si leur pauvreté va jusqu'à ne pouvoir brûler leurs parents, ils les enterrent avec le secours des talapoins; mais comme ces religieux ne marchent jamais sans salaire, ceux qui n'ont pas même de quoi les payer exposent le corps de leurs proches dans quelque lieu éminent pour servir de pâture aux oiseaux de proie.

Il arrive quelquefois qu'un Siamois élevé en dignité fait déterrer le corps de son père, quoique mort depuis long-temps, pour lui faire de magnifiques funérailles, si celles qu'on lui a faites au temps de sa mort n'etaient pas dignes de l'élévation présente de sa famille. On a déjà remarqué que dans les maladies épidémiques, l'usage est d'enterrer les morts sans les brûler, mais qu'on les déterre quelques années après pour leur rendre cet honneur. La loi défend de brûler ceux que la justice condamne à mourir, les enfants mort-nés, les femmes qui meurent en couche, ceux qui périssent par l'eau ou par quelque désastre extraordinaire, tel que la foudre. Les Siamois mettent ces malheureux au rang des coupables, parce que, dans leurs principes, il ne peut arriver de malheur à l'innocence.

Le deuil n'est pas forcé à Siam. Chacun a la liberté d'en régler les marques sur le sentiment de sa douleur. Aussi voit-on plus souvent les pères et les mères en deuil pour la mort de leurs enfants, que les enfants pour celle de leurs pères. Quelquefois un père et une mère embrassent la vie religieuse après avoir perdu ce qui les attachait au monde, ou se rasent du moins la tête l'un à l'autre : car il n'y a que les véritables talapoins qui puissent se raser aussi les sourcils. On ne lit dans aucun voyageur et toutes les recherches de Laloubère n'ont pu lui faire découvrir que les Siamois invoquent leurs parents morts; mais ils se croient souvent tourmentés par leurs apparitions. La crainte plutôt que la piété les engage alors à porter près de leurs tombeaux des viandes, que les animaux mangent, ou à faire pour eux des libéralités aux

talapoins, qui ne cessent de leur prêcher que l'aumône rachète les péchés des morts et des vivants.

Moyens de transport. Manière de voyager. Palanquins. Éléphants. Ballons. Jeux et spectacles.

On ne connaît point aux Indes l'usage des chevaux, des ânes, ni des mules pour les voyages et pour les voitures. Tout se transporte sur des bœufs et des chameaux, ou dans des charrettes traînées par des bœufs. La charge ordinaire d'un bœuf est de trois cents ou trois cent cinquante livres. Tous les voyageurs parlent avec étonnement de la rencontre qu'on fait quelquefois de dix ou douze mille bœufs, pour le transport du riz, du blé et du sel, dans les lieux où se font les échanges de ces denrées, en portant du riz où il ne croît que du blé, du blé où il ne croît que du riz, et du sel où la nature en a refusé. Les chameaux sont particulièrement destinés à porter les bagages des grands. Dans les pays bien cultivés, tous les champs sont fermés de bons fossés, et accompagnés de réservoirs d'eau en forme d'étangs pour les arroser. Cet usage est très incommode pour les voyageurs, qui ne peuvent rencontrer ces nombreuses caravanes dans des passages étroits sans se voir obligés d'attendre quelquefois deux ou trois jours que le chemin devienne libre. Ceux qui conduisent les bœufs n'ont pas d'autre profession; ils n'habitent dans aucun lieu fixe; ils mènent avec eux leurs femmes et leurs enfants. Les uns ont cent bœufs sous leurs ordres, et d'autres plus ou moins; mais ils reconnaissent tous un chef, qui tranche du prince, et qui porte toujours une chaîne de perles pendue au cou. Si la caravane qui porte le blé et celle qui porte le riz viennent à se rencontrer, il s'élève souvent de sanglantes querelles pour le pas. Un voyageur raconte que le grand mogol, considérant un jour combien ces querelles étaient nuisibles au commerce et au transport des vivres dans ses états, fit venir à la cour les chefs des deux caravanes, et qu'après les avoir exhortés à mieux vivre ensemble, il leur fit présent à chacun d'un lack de roupies et d'une chaîne de perles, pour établir l'égalité de leur rang par celle de ses faveurs.

On fera mieux comprendre cette manière de voiturer dans les Indes si l'on observe qu'entre les tribus idolâtres dont on donne le dénombrement il y en a quatre, distinguées par le nom de *Mouris*, qui n'habitent que sous des tentes, et dont l'unique métier est de transporter les denrées d'un pays à l'autre. La première ne se mêle que du blé, la seconde du riz, la troisième des légumes, et la quatrième du sel, qu'elle recueille depuis Surate jusqu'au cap de Comorin. Ces quatre tribus ont une autre distinction. Leurs prêtres marquent ceux de la première au milieu du front, d'une substance rouge de la

grandeur d'un écu, et leur font le long du nez une raie sur laquelle ils placent quelques grains de blé en forme de rose; ceux de la seconde sont marqués aux mêmes endroits d'une substance jaune, avec des grains de riz; ceux de la troisième d'une substance grise, avec des grains de millet, et ceux de la quatrième portent pendue au cou, dans un sac, une masse de sel qui est quelquefois de huit ou dix livres, parce que la pesanteur en augmente la gloire, et dont ils se frappent l'estomac à l'heure de leur prière. Ils ont tous en écharpe un cordon d'où pend une boîte d'argent de la grosseur d'une noisette, dans laquelle ils conservent un écrit superstitieux qu'ils ont reçu de leurs prêtres. Ils en mettent aussi à leurs bœufs, du moins à ceux pour qui ils ont une affection particulière. L'habit des femmes n'est qu'une simple toile, ou blanche ou teinte, qui fait cinq ou six tours de la ceinture en bas; ce qui la ferait prendre pour trois ou quatre jupons l'un sur l'autre. De la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, qu'elles peignent de différentes couleurs avec le suc de quelques racines, et qu'on prendrait ainsi pour une étoffe à ramages.

Pendant que les hommes chargent leurs animaux, les femmes plient leurs tentes. Ils sont suivis de leurs prêtres, qui élèvent, dans la plaine où ils sont campés, une idole en forme de serpent, autour d'une perche de six ou sept pieds de haut. Le bœuf qui est destiné à la porter passe aussi pour un objet de vénération.

Les caravanes de charrettes ne passent point d'ordinaire le nombre de deux cents. Chaque charrette est traînée par dix ou douze bœufs, et accompagnée de quatre soldats qui sont payés par le marchand, deux de chaque côté pour tenir les bouts de deux cordes qui traversent la voiture, et qui, étant tirées avec force dans les pas difficiles, empêchent qu'elles ne versent.

La manière commune de voyager est sur des bœufs, qui tiennent lieu de chevaux. Leur allure est assez douce; mais lorsqu'on en achète un pour le monter, on prend garde que ses cornes n'aient plus d'un pied de hauteur, parce que, si elles étaient plus longues, il serait à craindre qu'en se débattant à la moindre piqûre de mouches, il n'en donnât dans l'estomac du cavalier. Ces animaux se laissent manier avec autant de docilité qu'un cheval, quoiqu'ils n'aient pour mors qu'une corde passée par le tendon du mufle ou des narines. Dans les terres unies et sans pierres, on ne les ferre point; mais la crainte des cailloux et de la chaleur, qui pourraient gâter la corne, oblige de les ferrer dans les lieux rudes. La nature leur a donné, dans les Indes, une grosse bosse sur le dos; elle arrête un collier de cuir de quatre doigts de largeur qu'on leur jette sur le cou pour les atteler.

Les Indiens ont aussi pour leurs voyages de petits carrosses fort légers qui

peuvent contenir deux personnes; mais on s'y met ordinairement seul pour y être plus à l'aise, et pour avoir ses meilleures hardes avec soi. On y trouve une cave qui sert à porter les provisions de bouche; ils ne sont traînés que par des bœufs. Les coussins, les rideaux et les autres commodités y sont fournis abondamment; mais ces voitures ne sont pas suspendues. On ne sera pas surpris que les bœufs qu'on y attèle coûtent jusqu'à cinq cents roupies, si l'on considère qu'ils sont capables de faire des voyages de soixante journées, à quinze lieues par jour, et toujours au trot. Au milieu de la journée on leur donne à chacun deux ou trois pelotes de farine de froment pétrie avec du beurre et du sucre noir. Le soir, leur ordinaire est de pois chiches, concassés et trempés une demi-heure dans de l'eau. Le loyer d'un carrosse est ordinairement d'une roupie par jour.

Ceux qui ne veulent rien épargner pour leur commodité prennent un palanquin, dans lequel on voyage fort à l'aise. C'est une sorte de lit, long de six ou sept pieds et large de trois, avec un petit balustre qui règne à l'entour. Une canne de bambou qu'on plie de bonne heure pour lui faire prendre la forme d'un arc soutient la couverture du palanquin, qui est de satin ou de brocart, et lorsque le soleil donne d'un côté, un valet qui marche à pied prend soin d'abaisser cette espèce de toit. Un autre valet porte au bout d'un bâton une rondache d'osier couverte de quelque belle étoffe pour seconde défense contre l'ardeur du soleil, surtout lorsque le voyageur se tourne et se trouve exposé à ses rayons. Les deux bouts de la canne sont attachés aux deux extrémités du palanquin, entre deux bâtons qui la traversent en sautoir. Trois hommes à chaque bout portent le palanquin sur leurs epaules, et marchent plus vite que nos porteurs de chaise. Si l'on veut faire diligence, on prend douze hommes, qui se relaient, et qui font jusqu'à treize ou quatorze lieues dans un jour. Leur paye n'est que de quatre roupies par mois.

Mais dans quelque voiture qu'on voyage aux Indes, l'usage des personnes au dessus du commun est de se faire escorter de vingt ou trente hommes armés, les uns d'arcs et de flèches, les autres de mousquets. On ne leur donne pas plus qu'aux porteurs, et leur destination est non seulement de faire honneur à ceux qui les emploient, mais de veiller aussi pour leur défense. Dans les villes où on les prend, ils ont un chef qui répond de leur fidelité.

Si l'on excepte le bœuf et le buffle, que les Siamois montent ordinairement, l'éléphant est leur seul animal domestique. La chasse des éléphants est libre à tout le monde; mais on cherche uniquement à les prendre. On ne les coupe jamais. Pour le service ordinaire, les Siamois se servent des éléphants femelles; ils emploient les mâles à la guerre. Leur pays n'est pas propre aux chevaux: les pâturages sont trop marécageux et trop grossiers pour leur don-



ner du courage et de la noblesse : aussi n'ont ils pas besoin d'être coupés pour devenir traitables. Le royaume n'a ni ânes ni mulets. Les Maures qui s'y sont établis ont quelques chameaux qu'ils achètent des étrangers.

On a déjà fait observer que le roi de Siam n'entretient pas plus de deux mille chevaux. Il en fait acheter ordinairement à Batavia ; mais ils sont petits, et, suivant la remarque d'un voyageur, aussi rétifs que les Javans sont mutins. Il est rare néanmoins que ce prince monte à cheval ; l'éléphant lui paraît une monture plus noble. Les Siamois le croient plus propre à la guerre ; il sait défendre son maître, le remettre sur son dos avec sa trompe lorsqu'il est tombé, et foule aux pieds son ennemi. Tachard vit au palais un éléphant de garde, c'est-à-dire tout équipé et prêt à marcher. Il n'y a point de chevaux pour le même usage. Dans l'endroit du palais qui sert d'écurie à cet éléphant, on voit un petit échafaud qui touche de plain-pied à l'appartement du roi, et d'où il se place aisément sur le dos de son éléphant. S'il veut être porté en chaise par des hommes, il entre aussi dans cette voiture par une fenêtre ou par une terrasse. Jamais ses sujets ne le voient marcher, si ce n'est les femmes de l'intérieur du palais.

Les chaises à porteur de Siam n'ont aucune ressemblance avec les nôtres. Ce sont des siéges carrés et plats, plus ou moins élevés, qu'ils posent et qu'ils affermissent sur des civières. Quatre ou huit hommes, car la dignité consiste dans le nombre, les portent sur leurs épaules nues, et sont suivis par d'autres hommes qui les relèvent. Quelques unes des chaises ont un dossier et des bras comme nos fauteuils ; d'autres sont entourées simplement d'une petite balustrade d'un demi-pied de haut, à l'exception du devant, qui est ouvert, quoique les Siamois s'y tiennent toujours les jambes croisées. Les unes sont découvertes, d'autres ont une impériale. Dans toutes les occasions où les Français virent le roi de Siam sur un éléphant, son siége était sans impériale et tout ouvert par devant. Aux côtés et par derrière s'élevaient jusqu'à la hauteur de ses épaules trois grands feuillages dorés, un peu recourbés en dehors par la pointe, mais lorsqu'il s'arrêtait, un homme à pied le mettait à couvert du soleil avec un fort haut parasol en forme de pique, dont le fer avait trois ou quatre pouces de diamètre, et ce n'était pas une petite fatigue lorsque le vent donnait dessus. Cette sorte de parasol, qui n'est que pour le roi, se nomme *pat-bouk*.

On a déjà lu dans la relation de Tachard comment les Siamois montent sur leur éléphant. Ceux qui veulent le conduire eux-mêmes se mettent comme à cheval sur son cou, mais sans aucune sorte de selle. Ils lui piquent la tête avec un pic de fer ou d'argent, tantôt à droite, tantôt à gauche, et quelquefois au milieu du front, en lui disant de quel côté il doit tourner, quand il doit

s'arrêter, et surtout quand il faut monter ou descendre. Cet animal est fort docile à la voix. Si l'on ne se donne pas la peine de le mener, on se place sur son dos ou dans une chaise, ou même sans chaise, et comme à poil, si l'on peut employer ce terme pour un animal qui n'en a point. Alors un domestique, qui est ordinairement celui qui a soin de le nourrir, se met sur son cou et lui sert de guide. Quelquefois un autre homme se place sur sa croupe.

Mais quoique l'usage des éléphants soit si commun parmi les Siamois, leurs voyages les plus fréquents se font par eau dans des ballons. Le corps de ces barques n'est que d'un seul arbre, long quelquefois de seize à vingt toises. Deux hommes assis, les jambes croisées, l'un à côté de l'autre sur une planche qui traverse le ballon, suffisent pour en occuper toute la largeur. L'un pagaie à droite, et l'autre à gauche. *Pagayer*, c'est ramer avec la *pagaie*, espèce de rame courte qu'on tient à deux mains par le milieu et par le bout: elle n'est point attachée au ballon, et celui qui la manie a le visage tourné du côté vers lequel il s'avance, au lieu que nos rameurs tournent le dos à leur route. Un seul ballon contient quelquefois cent ou cent vingt pagayeurs dans le même ordre, c'est-à-dire rangés deux à deux et les jambes croisées sur leurs planches. Mais les officiers subalternes ont des ballons beaucoup plus courts, et par conséquent moins de pagaies; seize ou vingt sont le nombre ordinaire. Les pagayeurs ont des chants ou des cris mesurés, à l'aide desquels ils plongent la pagaie avec un mouvement de bras et d'épaules assez vigoureux, mais facile et de bonne grâce. Le poids de cette espèce de chiourme sert de lest au ballon, et le tient presque à fleur d'eau : de là vient que les pagaies sont si courtes. L'impression que le ballon reçoit de tant d'hommes, qui plongent en même temps la pagaie avec effort, produit un balancement agréable, qui se remarque encore mieux à la poupe et à la proue, parce qu'elles sont plus élevées, et qu'elles représentent le cou et la queue d'un dragon ou de quelque poisson monstrueux, dont les pagaies paraissent les ailes ou les nageoires. A la proue, un seul pagayeur occupe le premier rang, sans qu'il puisse avoir un compagnon à son côté, ni croiser même les jambes, dont il est obligé d'étendre l'une en dehors, par dessus un bâton qui sort du côté de la proue. C'est lui qui donne le mouvement à tous les autres. Sa pagaie est un peu plus longue, parce qu'elle est plus éloignée de l'eau. Celui qui gouverne se tient debout à la poupe, dans un endroit où elle s'élève déjà beaucoup. Le gouvernail est une pagaie fort longue, qui ne tient point au ballon, et que celui qui gouverne soutient perpendiculairement dans l'eau, tantôt du côté droit, et tantôt du côté gauche.

Les femmes esclaves manient la pagaie aux ballons des dames. Dans les ballons ordinaires, on voit au centre une loge de bois sans peinture et sans

vernis, qui peut contenir toute une famille, et quelquefois un appentis plus bas devant cette loge : quantité de Siamois n'ont pas d'autre habitation. Mais les ballons de cérémonie ou ceux du roi, que les Portugais appellent ballons d'état, n'ont au milieu qu'un siege qui occupe presque entièrement leur largeur, et qui ne peut contenir qu'une personne armée de la lance et du sabre. Si c'est un mandarin inférieur, il n'a qu'un simple parasol pour se mettre à couvert. Un mandarin plus considérable est sur un siége plus élevé, couvert de ce que les Portugais ont nommé *chirole*, et que les Siamois nomment *coup*. C'est une espèce de berceau ouvert par devant et par derrière, composé de bambous fendus et entrelacés, et revêtu d'un vernis noir ou rouge. Le vernis rouge appartient aux mandarins de la main droite, et le noir à ceux de la main gauche. Les bords de la chirole sont dorés de trois ou quatre pouces. C'est la forme de ces dorures, qui ne sont pas pleines et qu'on prendrait pour de la broderie, qui distingue le degré de la dignite du mandarin. On voit quelques chiroles couvertes d'étoffes; mais elles ne servent que pour la pluie. Celui qui commande l'équipage se place, les jambes croisées, devant le siége du mandarin, à l'extrémité de l'estrade du siége. S'il arrive que le roi passe, le mandarin descend sur son estrade et s'y prosterne, et le ballon demeure immobile jusqu'à ce que celui du monarque ait disparu.

Les chiroles et les pagaies des ballons d'état sont fort dorées. Chaque chirole est soutenue par des colonnes, et surmontée de plusieurs ouvrages de sculpture en pyramides. Quelques unes ont des appentis contre le soleil. Le ballon qui porte la personne du roi a quatre officiers pour commander l'équipage, deux devant l'estrade et deux derrière. Comme ces bâtiments sont fort étroits, fort propres à fendre l'eau, et que l'équipage en est nombreux, il est difficile de s'imaginer avec quelle rapidité ils voguent, même contre le courant, et combien il y a de magnificence dans le spectacle d'un grand nombre de ballons qui voguent en bon ordre.

Ce qui porte proprement le nom de *palanquin* à Siam est une espèce de lit qui pend presque jusqu'à terre, muni d'une grosse barre que les hommes portent sur leurs épaules, et qui diffère peu du hamac. Cette voiture n'est permise qu'aux malades siamois et à quelques vieillards languissants; mais on ne refuse point aux Européens la permission de s'en servir.

L'usage des parasols, que les Siamois nomment *roucn*, est un autre privilége que le roi n'accorde pas à tous ses sujets, quoique tous les Européens en jouissent sans distinction. Les parasols qui ressemblent aux nôtres, c'est-à-dire qui ne sont composés que d'une seule toile ronde, passent pour les moins honorables. Ceux qui ont plusieurs toiles autour d'un même manche, et qu'on prendrait pour plusieurs parasols l'un sur l'autre, n'appartiennent

qu'au roi. Ceux qui se nomment *clot*, composés d'un seul rond, mais duquel pendent deux ou trois toiles peintes, l'une plus basse que l'autre, sont ceux que le roi de Siam donne aux *sancrats*, qui sont les supérieurs des talapoins. Il en fit remettre de cette espèce aux envoyés de France. Les talapoins inférieurs ont des parasols en forme d'écran, qu'ils portent à la main. C'est une feuille de palmiste, coupée en rond et plissée, dont les plis sont liés d'un fil près de la tige, et la tige, qu'ils rendent aussi tortue qu'un S, en est le manche. On les nomme *talapat* en siamois, et, suivant l'observation de Laloubère, il y a beaucoup d'apparence que de là vient le nom de *talapoin*, qui n'est en usage que parmi les étrangers. Les Siamois ne connaissent que celui de *tchaou-cou*.

On se rappelle qu'à Paris quelques hommes essayèrent de s'ajuster des ailes et de voler, et ne réussirent qu'à tomber dans la rivière ou sur les toits. Si l'on en croit Laloubère, on est plus habile à Siam qu'à Paris. Il vit un saltimbanque qui, se jetant d'un bambou, sans autre secours que deux parasols, dont les manches étaient attachés à sa ceinture, se livrait au vent, qui le portait au hasard, tantôt à terre, tantôt sur des arbres ou sur des maisons, et tantôt dans la rivière. Le roi, que ce spectacle amusait beaucoup, l'avait logé dans son palais, et l'avait élevé en dignité.

Le cerf-volant de papier que les Siamois nomment *vao* fait pendant l'hiver l'amusement de toutes les cours des Indes. A Siam, on y attache un feu qui paraît un astre au milieu de l'air. Quelquefois on y met une pièce d'or, qui appartient à ceux qui trouvent le cerf-volant lorsque le cordon casse. Celui du roi est en l'air chaque nuit pendant les deux mois d'hiver, et plusieurs mandarins sont nommés pour tenir alternativement le cordon.

Laloubère nous apprend que les Siamois ont sur leurs théâtres trois sortes de spectacles. Celui qu'ils appellent *cone* est une danse à plusieurs entrées, au son du violon et de quelques autres instruments. Les danseurs sont armés et masqués. C'est moins une danse que l'image d'un combat, et quoique tout se passe en mouvements violents ou en postures extravagantes, ils ne laissent pas d'y mêler quelques mots. La plupart de leurs masques sont hideux, et représentent ou des bêtes monstrueuses, ou des figures diaboliques.

Le second spectacle, qui se nomme *lacone*, est un poëme mêlé de l'épique et du dramatique, qui dure pendant trois jours, depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Ce sont des histoires en vers, la plupart sérieuses, et chantées alternativement par divers acteurs qui ne quittent point la scène; l'un chante le rôle de l'historien, et les autres celui des personnages que l'histoire fait parler.

Le *rabam* est une double danse d'hommes et de femmes, où tout est ga-

lant, sans aucune image de guerre. Ces danseurs et ces danseuses ont de faux ongles de cuivre jaune. Ils chantent dans leur langue en dansant ; et cela ne les fatigue pas beaucoup, car leur manière de danser n'est qu'une simple marche en rond, fort lente et sans aucun mouvement élevé, mais avec diverses contorsions du corps et des bras. Pendant cette danse, deux autres acteurs entretiennent l'assemblée par diverses plaisanteries, que l'un dit au nom des hommes, et l'autre au nom des femmes qui dansent.

Les Siamois ont des lutteurs et d'autres athlètes qui combattent à coups de coude et de poing. Dans le dernier de ces deux combats, ils se garnissent la main de trois ou quatre tours de corde, au lieu de l'ancien gantelet, et des anneaux de cuivre que ceux de Laos emploient dans les mêmes combats.

La course des bœufs est extrêmement singulière. On marque un espace carré d'environ cinq cents toises de longueur sur deux de large, avec quatre troncs d'arbre qu'on plante aux coins pour servir de bornes. C'est autour de ces bornes que se fait la course. Au milieu de l'espace on élève un échafaud pour les juges ; et pour marquer plus précisément le centre, qui est le point d'où les bœufs doivent partir, on y plante un poteau fort élevé. Quelquefois ce n'est qu'un bœuf qui court contre un autre bœuf, conduits l'un et l'autre par deux hommes qui courent à pied, et qui les tiennent par un cordon passé dans leurs naseaux ; d'autres hommes, placés d'espace en espace, relaient fort habilement ceux qui courent. Mais plus souvent c'est une paire de bœufs attelés à une charrue qui courent contre une autre paire de bœufs attelés. Les deux paires sont conduites aussi par des hommes ; mais il faut qu'en même temps chaque charrue soit soutenue en l'air par un autre homme courant, et que jamais elle ne touche à terre. Ceux qui soutiennent les charrues ont des successeurs qui les relaient aussi.

Quoique les charrues courent toutes deux de même sens, tournant toujours à droite autour de l'espace, elles ne partent pas du même lieu. L'une part d'un côté de l'échafaud, et l'autre du côté opposé, pour courir mutuellement l'une après l'autre ; de sorte qu'en commençant leur course, elles sont éloignées l'une de l'autre de la moitié d'un tour ou de la moitié de l'espace qu'elles doivent parcourir. Elles tournent ainsi plusieurs fois autour des quatre bornes, jusqu'à ce que l'une arrive à la queue de l'autre. Les spectateurs bordent l'arène. Ces courses donnent souvent lieu à des paris considérables, surtout entre les seigneurs, qui font dresser pour cet exercice de petits bœufs bien taillés. On emploie aussi des buffles, au lieu de bœufs.

Les Siamois aiment le jeu jusqu'à risquer leurs biens et leur liberté ou celle de leurs enfants pour satisfaire cette passion. Ils préfèrent à tous les autres jeux celui du trictrac, qu'ils jouent comme nous et qu'ils ont peut-

être appris des Portugais. Ils jouent aux échecs non seulement à leur manière, qui est celle des Chinois, mais à celle de l'Europe, dont nous attribuons l'origine aux Orientaux. Ils ont divers jeux de hasard, entre lesquels Laloubère ne vit point de cartes.

Le tabac à fumer est un amusement si familier aux Siamois, que les femmes du premier rang n'y sont pas moins accoutumées que les hommes. Ils en font peu d'usage en poudre. Quoique leur pays en fournisse abondamment, ils en tirent de Manille et de la Chine, qu'ils fument sans aucun adoucissement; tandis que les Chinois et les Maures se croient obligés d'en faire passer la fumée par l'eau pour en diminuer la force. Le charme de l'oisiveté est d'autant plus nécessaire aux Siamois, qu'après leurs six mois de corvées, leur vie est tout à fait oisive. Comme la plupart n'ont pas de profession particulière, ils ne savent de quel travail s'occuper lorsqu'ils ont satisfait au service du roi; ils sont accoutumés à recevoir leur nourriture de leurs femmes, de leurs mères, de leurs filles, qui labourent les terres, qui vendent ou achètent, et qui sont chargées de tous les soins domestiques. Une femme, suivant le témoignage de Laloubère, éveillera son mari à sept heures, et lui servira du riz et du poisson. Après avoir déjeuné, il continuera de dormir; il dîne à midi; il soupe à la fin du jour. Entre ces deux repas, il se livre encore au sommeil. La conversation, le jeu et l'amusement de fumer emportent le temps qui lui reste.

Talapoins.

Les *talapounes*, c'est-à-dire les femmes qui embrassent la vie religieuse, et qui observent à peu près la même règle que les hommes, n'ont pas d'autre habitation que celle des talapoins. Comme elles ne prennent jamais ce parti dans leur jeunesse, on regarde l'âge comme une caution suffisante pour leur continence.

Les *nens* ou les enfants talapoins sont dispersés dans chaque cellule, suivant le choix de leurs parents. Un talapoin n'en peut recevoir plus de trois. Quelques uns vieillissent dans la condition de nens, qui n'est pas tout à fait religieuse, et le plus vieux est distingué par le titre de *taten*. Entre diverses fonctions, il a celle d'arracher les herbes qui croissent dans l'enclos du couvent, office qu'un talapoin ne peut exercer sans crime. En général, les nens servent le talapoin chez lequel ils sont logés. Ce sont les frères lais du couvent. Leur école est une grande salle de bambou, qui n'est employée qu'à cet usage. Mais chaque couvent offre une autre salle, où le peuple porte ses aumônes lorsque le temple est fermé, et qui sert aux talapoins pour leurs conférences ordinaires.

Le clocher est une tour de bois qui s'appelle *Horacang*, et qui contient une cloche sans battant de fer, sur laquelle on frappe, pour la sonner, avec un marteau de bois.

Chaque couvent est sous la conduite d'un supérieur, qui porte le titre de *chaou-vat*; mais tous les supérieurs ne sont pas égaux en dignité. Le premier degré est celui de sancrat, et de tous les sancrats celui du palais est le plus révéré. Cependant ils n'ont aucune juridiction les uns sur les autres. Ce corps deviendrait redoutable, s'il n'avait qu'un chef et s'il agissait de concert ou par les mêmes maximes. Nos missionnaires ont comparé les sancrats aux évêques, et les simples supérieurs aux curés.

Le roi donne aux principaux sancrats un nom, un parasol, une chaise et des hommes pour la porter; mais ils n'emploient guère cet équipage que pour aller au palais.

L'esprit de leur institution est de se nourrir des péchés du peuple, et de racheter, par une vie pénitente, les péchés des fidèles qui leur font l'aumône. Ils ne mangent point en communauté; et quoiqu'ils exercent l'hospitalité à l'égard des séculiers, sans excepter les chrétiens, il leur est défendu de se communiquer les aumônes qu'ils reçoivent, ou du moins de se les communiquer sur-le-champ, parce que chacun doit faire assez de bonnes œuvres pour être dispensé du précepte de l'aumône. Mais l'unique but de cet usage est apparemment de les assujettir tous à la fatigue de la quête, car il leur est permis d'assister leurs confrères dans un véritable besoin. Ils ont deux loges, une à chaque côté de leur porte, pour recevoir les passants qui leur demandent une retraite pendant la nuit.

On distingue à Siam, comme dans le reste des Indes, deux sortes de talapoins : les uns qui vivent dans les bois, et les autres dans les villes. Les talapoins des bois mènent une vie qui paraîtrait insupportable, et qui le serait sans doute, au jugement de Laloubère, dans un climat moins chaud que Siam ou que la Thébaide. Ceux des villes et ceux des bois sont obligés, sans exception, de garder le célibat, sous peine du feu, tandis qu'ils demeurent dans leur profession. Le roi, dont ils reconnaissent l'autorité, ne leur fait jamais grâce sur cet important article, parce qu'ayant de grands priviléges, et surtout l'exemption de six mois de corvée, leur profession deviendrait fort nuisible à l'état, si l'indolence naturelle des Siamois n'avait ce frein qui les empêche de l'embrasser. C'est dans la même vue qu'il les fait quelquefois examiner sur leur savoir, c'est-à-dire sur la langue du pays et sur les livres de la nation. A l'arrivée des Français, il venait d'en réduire plusieurs milliers à la condition séculière, parce qu'ils manquaient de savoir. Leur examinateur avait été Oc-Louang-Souracac, jeune mandarin de trente ans. Mais les

talapoins des forêts avaient refusé de subir l'examen d'un séculier, et ne voulaient être soumis qu'à celui de leurs supérieurs.

Ils expliquent au peuple la doctrine qui est contenue dans leurs livres. Les jours marqués pour leurs prédications sont le lendemain de toutes les nouvelles et de toutes les pleines lunes. Lorsque la rivière est enflée par les pluies, et jusqu'à ce que l'inondation commence à baisser, ils prêchent chaque jour, depuis six heures du matin jusqu'au dîner, et depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures du soir. Le prédicateur est assis, les jambes croisées, dans un fauteuil élevé, et plusieurs talapoins se succèdent dans cet office. Le peuple est assidu aux temples; il approuve la doctrine qu'on lui prêche par deux mots balis qui signifient : *oui*, *monseigneur*. Chacun donne ensuite son aumône au prédicateur ; un talapoin qui prêche souvent ne manque jamais de s'enrichir. C'est le temps de l'inondation que les Européens ont nommé le carême des talapoins. Leur jeûne consiste à ne rien manger depuis midi, à l'exception du bétel, qu'ils peuvent mâcher; mais cette abstinence doit leur coûter d'autant moins, que dans les autres temps ils ne mangent que du fruit le soir. Les Indiens sont naturellement si sobres, qu'ils peuvent soutenir un long jeûne avec le secours d'un peu de liqueur, dans laquelle ils mêlent de la poudre de quelque bois amer.

Après la récolte du riz, les talapoins vont passer les nuits pendant trois semaines à veiller au milieu des champs, sous de petites huttes qui forment entre elles un carré régulier; celle du supérieur occupe le centre et s'élève au dessus des autres. Le jour, ils viennent visiter le temple et dormir dans leurs cellules. Aucun voyageur n'explique l'esprit de cet usage, ni ce que signifient des chapelets de cent huit grains, sur lesquels ils récitent des prières en langue balie. Dans leurs veilles nocturnes, ils ne font pas de feu pour écarter les bêtes féroces, quoique les Siamois ne voyagent point sans cette précaution. Aussi le peuple regarde-t-il comme un miracle que les talapoins ne soient pas dévorés. Ceux des forêts vivent dans la même sécurité; ils n'ont ni couvents ni temples, et le peuple est persuadé que les tigres, les éléphants et les rhinocéros, loin de les attaquer ou de leur nuire, leur lèchent les pieds et les mains, lorsqu'ils les trouvent endormis. Laloubère, admirant leur genre de vie, juge qu'ils passent la nuit dans des fourrés bien épais, pour se garantir de ces animaux. « D'ailleurs, si l'on trouvait, dit-il, les restes de quelque homme dévoré, on ne présumerait jamais que ce fût un talapoin, ou si l'on n'en pouvait douter, on s'imaginerait qu'il aurait été méchant, sans en être moins persuadé que les bêtes respectent les bons. »

Ils ont la tête et les pieds nus, comme le reste du peuple. Leurs habits consistent dans une pagne, qu'ils portent, comme les séculiers, autour des reins

et des cuisses, mais qui est de toile jaune, avec quatre autres pièces de toile qui distinguent leur profession. L'usage des chemises de mousseline et des vestes leur est interdit. Dans leurs quêtes, ils ont un bassin de fer pour recevoir ce qu'on leur donne; mais ils doivent le porter dans un sac de toile, qui leur pend du côté gauche, aux deux bouts d'un cordon passé en bandoulière sur l'épaule droite.

Ils se rasent la barbe, la tête et les sourcils. Le *talapat*, espèce de petit parasol en forme d'écran, qu'ils ont sans cesse à la main, sert à les garantir de l'ardeur du soleil. Leurs supérieurs sont réduits à se raser eux-mêmes, parce qu'on ne peut les toucher à la tête sans leur manquer de respect. La même raison ne permet pas aux jeunes talapoins de raser les vieux; mais les vieux rasent les jeunes, et se rendent le même office entre eux. Les rasoirs siamois sont de cuivre.

Les jours réglés pour se raser sont ceux de la nouvelle et de la pleine lune. Tous les Siamois, religieux et laïques, sanctifient ces grands jours par le jeûne, c'est-à-dire qu'ils ne mangent point depuis midi. Le peuple s'abstient de la pêche, non comme d'un travail, puisque aucun autre travail n'est défendu, mais parce qu'il ne la croit pas tout à fait innocente; il porte aux couvents, dans les mêmes jours, diverses sortes d'aumônes, dont les principales sont de l'argent, des fruits, des pagnes et des bêtes. Si les bêtes sont mortes, elles servent de nourriture aux talapoins; mais ils sont obligés de laisser vivre et mourir autour du temple celles qu'on leur apporte en vie, et la loi ne leur permet d'en manger que lorsqu'elles meurent d'elles-mêmes. On voit même, près de plusieurs temples, un réservoir d'eau pour le poisson vivant qu'on leur apporte en aumône.

Ce qui s'offre à l'idole doit passer par les mains d'un talapoin, qui le met ordinairement sur l'autel, et qui le retire ensuite pour l'employer à son usage. Le peuple offre des bougies allumées, que les talapoins attachent aux genoux de la statue; mais les sacrifices sanglants sont défendus par la même loi qui ne permet de tuer aucun animal.

A la pleine lune du cinquième mois, les talapoins lavent l'idole avec des eaux parfumées, en observant par respect de ne pas lui mouiller la tête; ils lavent ensuite leur sancrat; le peuple va laver aussi les sancrats et les autres talapoins; dans les familles, les enfants lavent leurs parents, sans aucun égard pour le sexe. Cet usage s'observe aussi dans le pays de Laos, avec cette singularité, qu'on y lave le roi même dans une rivière.

Les talapoins n'ont pas d'horloge; ils ne doivent se laver que lorsqu'il fait assez clair pour discerner les veines de leurs mains, dans la crainte de s'exposer, pendant l'obscurité, à tuer quelque insecte en mettant le pied dessus

sans s'en apercevoir ; ainsi, quoique leur cloche les éveille avant le jour, ils ne s'en lèvent pas plus matin. Leur premier exercice est d'aller passer deux heures au temple avec leur supérieur ; ils y chantent ou récitent des prières en langue balie, assis les jambes croisées, et remuant sans cesse leur talapat, comme s'ils voulaient se donner du vent. Ils prononcent chaque syllabe à temps égaux et sur le même ton. En entrant dans le temple, ils se prosternent trois fois devant la statue.

Après la prière, ils se répandent l'espace d'une heure dans la ville, pour y demander l'aumône ; mais jamais ils ne sortent du couvent sans saluer leur supérieur, en se prosternant devant lui jusqu'à toucher la terre de leur front. Comme il est assis les jambes croisées, ils prennent des deux mains l'un de ses pieds, qu'ils mettent respectueusement sur leur tête. Pour demander l'aumône, ils se présentent en silence à la porte des maisons, et si rien ne leur est offert, ils se retirent avec le même air de modestie ; mais il est rare qu'on ne leur donne rien, et leurs parents fournissent d'ailleurs à tous leurs besoins. Quantité de couvents ont des jardins, des terres labourables et des esclaves pour les cultiver. Leurs terres sont libres d'impôt ; le roi n'y touche jamais, quoiqu'il en ait la propriété, s'il ne s'en est dépouillé par écrit.

Au retour de la quête, les talapoins ont la liberté de déjeuner ; ils étudient ensuite ou s'occupent suivant leur goût et leurs talents, jusqu'à midi, qui est l'heure du dîner ; dans le cours de l'après-midi, ils instruisent les jeunes talapoins. Laloubère ajoute qu'ils en passent une partie à dormir. Vers la fin du jour, ils balaient le temple ; après quoi ils y restent, comme le matin, deux heures à chanter. S'ils mangent le soir, c'est uniquement du fruit. Quoique leur journée paraisse remplie par cette variété d'exercices, ils trouvent le temps de se promener dans la ville pendant l'après-midi, et l'on ne traverse point une rue sans y rencontrer quelque talapoin.

Outre les esclaves qu'ils peuvent entretenir pour la culture des terres, chaque couvent a plusieurs valets, qui s'appellent *tapacous*, et qui sont véritablement séculiers. Ils ne laissent pas de porter l'habit religieux, avec cette seule différence que la couleur en est blanche. Leur office est de recevoir l'argent qu'on donne à leurs maîtres, parce que les talapoins n'en peuvent toucher sans crime, d'administrer les biens, et de faire en un mot tout ce que la loi ne permet point aux religieux de faire eux-mêmes.

Un Siamois qui veut embrasser cette profession s'adresse au supérieur de quelque couvent. Le droit de donner l'habit appartient aux sancrats seuls, qui marquent un jour pour cette cérémonie. Comme la condition d'un talapoin est lucrative, et qu'elle n'engage pas nécessairement pour toute la vie, il n'y a point de famille qui ne se réjouisse de la voir embrasser à leurs enfants. Les

parents et les amis accompagnent le postulant avec des musiciens et des danseurs. Il entre dans le temple, où les femmes et les musiciens ne sont pas reçus. On lui rase la tête, les sourcils et la barbe. Le sancrat lui présente l'habit; il doit s'en revêtir lui-même, et laisser tomber l'habit séculier par dessous. Pendant qu'il est occupé de ce soin, le sancrat prononce plusieurs prières, qui sont apparemment l'essence de la consécration. Après quelques autres formalités, le nouveau talapoin, accompagné du même cortége, se rend au couvent qu'il a choisi pour sa demeure. Ses parents donnent un repas à tous les talapoins du couvent; mais dès ce jour il ne doit plus voir de danses ni de spectacles profanes, et quoique la fête soit célébrée par quantité de divertissements qui s'exécutent devant le temple, il est défendu aux talapoins d'y jeter les yeux.

Les talapouines se nomment *nang-tchii* en langue siamoise. Elles n'ont pas besoin d'un sancrat pour leur donner l'habit, qui est blanc, comme celui des lapacous : aussi ne passent-elles pas tout à fait pour religieuses. Un simple supérieur préside à leur réception, comme à celle des nens ou des jeunes talapoins. Quoiqu'elles renoncent au mariage, on ne punit pas leur incontinence avec autant de rigueur que celle des hommes. Au lieu du feu, qui est le supplice d'un talapoin surpris avec une femme, on livre les talapouines à leur famille pour les châtier du bâton. Les religieux siamois de l'un et de l'autre sexe ne peuvent frapper personne.

L'élection des supérieurs sancrats, ou simples tchaou-vat, se fait dans chaque couvent à la pluralité des voix, et le choix tombe ordinairement sur le plus vieux ou le plus savant talapoin. Si la piété porte un particulier à faire bâtir un temple, il choisit lui-même quelque vieux talapoin pour supérieur de ce nouvel établissement, et le couvent se forme autour du temple, à mesure qu'il se présente de nouveaux habitants. Chaque cellule se bâtit à l'arrivée de celui qui doit l'occuper.

VOYAGES A LA CHINE.

MARCO POLO.

Le Vieux de la Montagne. Singuliers usages. Ville merveilleuse.
Mœurs des Tartares au treizième siècle.

C'est peu de temps après les conquêtes de Gengiskan dans l'Asie, et sous le règne des empereurs tartares, ses successeurs, que quelques Européens pénétrèrent dans la grande Tartarie et jusqu'à la Chine, non par la grande mer, dont la route n'était pas encore ouverte, mais en traversant par terre les contrées du nord qui avoisinent ce grand empire.

Un des premiers que ce chemin y conduisit fut Rubruquis, cordelier flamand, que saint Louis avait chargé d'une mission politique et religieuse auprès du grand khan. Sa relation, toute précieuse qu'elle puisse être pour la science, n'est point de nature à trouver place dans ce recueil.

Quelques années après, Marco Polo, négociant vénitien et voyageur célèbre, que son commerce avait conduit dans l'Asie mineure, traversa l'Arménie, la Perse et le désert qui la sépare de la Tartarie, et pénétra juqu'à la Chine. C'est lui qui le premier accrédita l'histoire du Vieux de la Montagne, répétée depuis par nos historiens. Il place ses états dans un pays qu'il appelle Mulebel, dans des montagnes voisines de la Perse. « Ce prince, nommé Aladin, entretenait, dit-il, dans une vallée, de beaux jardins et de jeunes filles d'une beauté charmante, à l'imitation du paradis de Mahomet. Son amusement était de faire transporter les jeunes hommes dans ce paradis, après les avoir endormis par quelque potion, et de leur faire goûter, à leur réveil, toutes sortes de plaisirs pendant quatre ou cinq jours. Ensuite, dans un autre accès de sommeil, il les renvoyait à leurs maîtres, qui, les entendant parler avec transport d'un lieu qu'ils prenaient effectivement pour le paradis, promettaient la jouissance continuelle de ce bonheur à ceux qui ne manqueraient pas de courage pour défendre leur prince. » Une si douce espérance les rendait

capables de tout entreprendre, et le Vieux de la Montagne se servit d'eux pour faire tuer plusieurs princes. Il avait deux lieutenants, l'un près de Damas, et l'autre dans le Kourdistan. Les étrangers qui passaient par ses terres étaient dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Mais Oulaou ou Holagou prit son château par famine, après trois ans de siége, et lui fit donner la mort. Observons que Marco Polo n'est pas renommé pour sa véracité, et que cette histoire n'a jamais eu d'autre garant que lui.

Quoique les relations de Marco Polo aient paru avec raison suspectes à quelques égards, cependant ses observations ont été confirmées sur beaucoup d'articles, et nous réunirons ici ce qu'il a semé de plus curieux dans le récit de sa route depuis le désert jusqu'à la Chine.

Après avoir traversé le désert, il arriva dans la province de Kamoul, qui renferme quantité de châteaux et de villes. Les habitants sont idolâtres, et passent leur vie dans l'oisiveté et les divertissements. Lorsqu'un voyageur s'arrête dans quelque maison, le maître ordonne à sa famille de lui obéir pendant tout le séjour qu'il y fait. Il quitte lui-même sa maison, et laisse à l'étranger l'usage de sa femme, de ses filles et de tout ce qui lui appartient. Les femmes du pays sont fort belles. Mangou-Khan voulut les délivrer d'un asservissement si honteux; mais trois ans après, à l'occasion de quelque disgrâce qui était arrivée à la nation, et qu'elles regardèrent comme une punition du changement de leur usage, elles firent prier le khan de rétracter ses ordonnances Il leur répondit : « Puisque vous désirez ce qui fait votre honte, je vous accorde votre demande. »

Marco Polo rapporte une singulière coutume du Tibet. Le goût de habitants ne leur faisant pas désirer la virginité dans leurs femmes, l'usage du pays est d'amener de jeunes filles aux étrangers pour leur servir d'amusement pendant leur séjour. Une fille, au départ de son galant, lui demande quelque petit présent, comme un témoignage de la satisfaction qu'il a reçue d'elle. On ne la voit plus paraître sans cette nouvelle preuve de sa complaisance, dont elle se fait un ornement, et celles qui en peuvent montrer le plus jouissent d'une réputation distinguée; mais le mariage les prive de cette liberté, et les hommes observent soigneusement entre eux de ne pas troubler le repos des maris.

Dans une autre contrée tartare, qu'il nomme Corouzan, il a observé des usages qui ne sont pas moins extraordinaires. Ceux qui ont commis des crimes portent sur eux du poison, et le prennent aussitôt qu'ils sont arrêtés, pour se garantir des tourments d'une rigoureuse question; mais les magistrats ont trouvé le moyen de le leur faire rejeter, en leur faisant avaler de la fiente de chien. Avant qu'ils eussent été subjugués par le khan, ils poussaient la

barbarie jusqu'à tuer les étrangers auxquels ils voyaient de l'esprit et de la beauté, dans l'espérance que ces qualités demeureraient à leur nation.

La province de Corouzan produit des serpents longs de dix brasses, et gros de quatre ou cinq pieds. Ils ont vers la tête deux petits pieds armés de griffes, les yeux plus grands que ceux d'un bœuf, et fort brillants, la gueule assez grande pour avaler un homme, les dents larges et tranchantes. La chaleur les oblige à se tenir cachés pendant le jour, mais ils cherchent leur proie pendant la nuit. Les habitants les prennent en semant des pointes de fer dans le sable, au long des traces qu'ils font pour aller boire; ils en mangent la chair, qu'ils trouvent délicieuse.

Cinq journées à l'est du Corouzan, on trouve la province de Kardom. C'est un usage des habitants de s'incruster les dents de petites plaques d'or. Les hommes se font, avec une aiguille et de l'encre, des raies noires autour des jambes et des bras. Leur unique occupation est l'usage de la chasse et l'exercice des armes. Ils abandonnent les soins domestiques à leurs femmes, et aux esclaves qu'ils prennent à la guerre, ou qu'ils achètent. Aussitôt qu'une femme a mis au monde un enfant, elle se lève, elle lave son fruit et l'habille. Le mari se met au lit avec l'enfant, s'y tient pendant quarante jours, et reçoit les visites, tandis que sa femme apporte les bouillons, prend soin des affaires et nourrit l'enfant de son sein.

Le séjour ordinaire des habitants est dans des montagnes sauvages, dont le mauvais air est mortel aux étrangers; ils se nourrissent de riz et de viande crue; leur liqueur est du vin de riz. Ils n'ont pas d'idoles, mais ils rendent un culte au plus âgé de chaque famille, comme à l'être auquel ils doivent tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils possèdent. Ils n'ont aucune sorte de caractères : leurs contrats se font avec des tailles de bois, dont chaque partie garde la sienne, que le créancier remet après avoir été payé.

On ne connaît pas de médecins dans les provinces de Kaindou, de Vokham et de Corouzan. Si quelqu'un tombe malade, la famille appelle les prêtres, qui se mettent à chanter et à danser au son de leurs instruments. Le diable, dit Marco Polo, ne manque pas d'entrer dans le corps de quelqu'un d'entre eux. Les autres s'en aperçoivent, et finissent leur danse par consulter le possédé. Ils supplient l'esprit d'implorer la divinité offensée, et promettent que, si le malade en revient, il leur offrira quelque partie de son sang. Lorsque le prêtre juge la maladie mortelle, il assure que la divinité ne veut pas se laisser fléchir, parce que l'offense est trop grande; mais s'il voit quelque apparence de guérison, il ordonne qu'un certain nombre d'autres prêtres, avec leurs femmes, aient à sacrifier un certain nombre de béliers à tête noire. Aussitôt on allume des flambeaux: la maison est parfumée; on égorge les bé-

liers, qu'on fait cuire à l'eau, le sang et le bouillon sont jetés en l'air, tandis que les prêtres recommencent à danser avec leurs femmes. Ils prétendent alors que la divinité est apaisée, et, se mettant à table, ils mangent avidement la chair des victimes.

Marco Polo parle avec admiration d'une ville chinoise qu'il appelle *Quin-Sai*, capitale d'une province du même nom, et que les géographes ne savent où placer. Il faut observer que, Marco Polo ayant écrit en vénitien et étant traduit en latin, la plupart des noms qu'il cite sont étrangement défigurés. D'ailleurs, il est prouvé que plusieurs contrées et plusieurs villes de la Chine ont changé de nom en changeant de maître; enfin, les invasions des Tartares ont ruiné beaucoup de pays et fait disparaître beaucoup de villes florissantes, qui depuis ont été remplacées. Nous croyons ne devoir pas omettre ce que dit Marco Polo de la ville de Quin-Sai, qui sans doute était une des principales de l'empire, et qui nous donnera une idée de ce qu'était la Chine au treizième siècle.

Marco Polo, qui avait vu plusieurs fois Quin-Sai, en donne une description fort détaillée. Il fait observer que le mot de *Quin-Sai* signifie *du ciel*, et qu'en effet elle n'a rien d'égal dans le monde. « C'est un véritable paradis terrestre; on lui donne cent milles de tour : cette grandeur extraordinaire vient principalement de ses rues et de ses canaux, qui sont fort larges; elle a d'ailleurs de très grands marchés. D'un côté de Quin-Sai est un lac d'eau douce, et de l'autre côté, une grande rivière qui, entrant dans la ville par plusieurs endroits, et charriant toutes ses immondices, passe au travers du lac, et va se jeter dans l'océan, à vingt-cinq milles est nord-est. Elle a, près de son embouchure, une ville nommée *Gampu*, où mouillent les vaisseaux qui arrivent de l'Inde. Les canaux de Quin-Sai sont couverts d'une multitude de ponts, qu'on fait monter au nombre de douze mille, et dont quelques uns sont si hauts, qu'un vaisseau passe dessous avec son mât dressé, tandis que les chariots et les chevaux passent par dessus. Du côté qui restait ouvert, les anciens rois ont ceint la ville d'un large fossé, qui n'a pas moins de quarante milles de long, et qui reçoit son eau de la rivière. La terre qu'on en a tirée sert comme de rempart.

» Entre une infinité de marchés qui sont distribués dans toute la ville, on en compte dix principaux, dont chacun forme un carré de deux milles. Ils sont à quatre milles de distance l'un de l'autre, et font tous face à la principale rue, qui a quarante brasses de largeur et qui traverse toute la ville. On voit à Quin-Sai un grand nombre de palais avec leurs jardins, mêlés entre les maisons des marchands. La presse est si grande dans les rues, qu'on a peine à comprendre d'où l'on peut tirer assez de vivres pour nourrir tant de

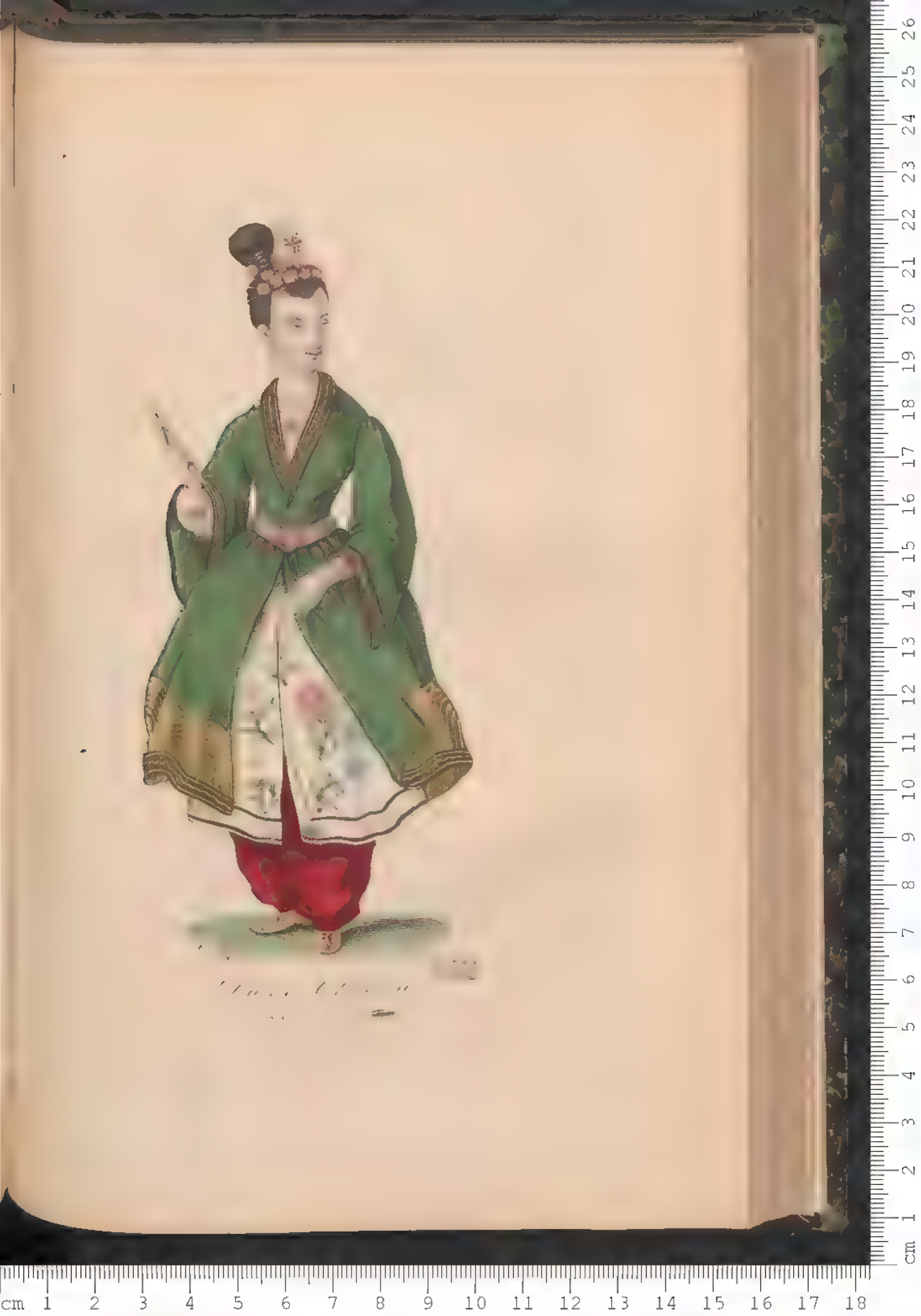
monde. Un officier de la douane assura Marco Polo qu'il s'y consommait tous les jours trois somas de poivre, chaque soma contenant deux cent trente-trois livres; par où l'on doit juger quelle devait être la quantité des autres provisions. Des deux côtés de la grande rue est un pavé large de dix brasses; le milieu est de gravier, avec des passages pour l'eau. On aperçoit de tous côtés de longs chariots capables de contenir six personnes, et qui sont à louer, pour prendre l'air ou pour d'autres usages. Toutes les autres rues sont pavées de pierre. Derrière le marché coule un grand canal bordé de spacieux magasins de pierre, pour les marchandises de l'Inde et d'autres lieux.

» Dans ces marchés, où quantité de rues aboutissent, il se rassemble trois fois la semaine quarante ou cinquante mille personnes qui apportent par les canaux une si grande abondance de toutes sortes de légumes, de viande et de gibier, que quatre canards s'y donnent pour quatre sous de Venise. Entre les fruits, on y trouve d'excellentes poires qui pèsent jusqu'à dix livres. Le raisin y vient de divers autres lieux, parce qu'il ne croît point de vignes aux environs de Quin-Sai; mais on y apporte chaque jour, de la mer et du lac, une prodigieuse quantité de poisson frais. Tous les marchés sont environnes de maisons fort hautes, avec des boutiques où l'on vend toutes sortes de marchandises. Quelques unes ont des bains d'eau froide et d'eau chaude : les premiers pour les habitants du pays, qui ont dès leur enfance l'usage de s'y laver tous les jours; les autres pour les etrangers qui ne sont pas accoutumés à l'eau froide.

» Il n'y a pas de ville au monde où l'on trouve tant de médecins, d'astrologues et de femmes publiques. A chaque coin des marchés est un palais où réside un magistrat qui juge tous les differends du commerce, et qui veille sur la garde des ponts.

» Les habitants du pays ont le teint blanc. La plupart sont vêtus de soie, qu'ils ont en fort grande abondance. Leurs maisons sont belles. Ils les ornent de peintures et de meubles précieux. Leur caractère est fort doux. On n'entend guère parler entre eux de querelles ni de disputes. Ils vivent avec tant d'union, qu'on croirait chaque rue composée d'une même famille. L'etat conjugal est si respecté, que la jalousie est une passion qu'ils connaissent peu. Ils regardent comme une infamie de prononcer un mot trop libre devant une femme mariée.

» Ils sont extrêmement civils pour les étrangers, et toujours prêts à les aider de leurs conseils dans toutes leurs affaires; mais ils ont peu d'inclination pour la guerre, on ne voit même aucune arme dans leurs maisons. Les artisans sont divisés en douze principales professions, dont chacune a mille



boutiques, et chaque boutique une maison pour le travail, où le maître a sous lui depuis dix jusqu'à quarante ouvriers. Quoique la loi oblige un fils d'embrasser la profession de son père, elle permet à ceux qui se sont enrichis de se dispenser eux-mêmes du travail et de porter des habits fort riches, surtout à leurs femmes. Chaque rue a des tours de pierre, pour mettre en sûreté les meubles et les marchandises dans les incendies, auxquels les maisons de bois sont fort exposées. Le lac est environné de beaux édifices, de grands palais, de temples et de monastères. Il a deux îles vers le centre, et chaque île un palais avec une multitude d'appartements, où les habitants vont célébrer des mariages et d'autres fêtes. Les barques qui servent au passage ou à la promenade sont couvertes d'un pavillon plat qui forme une espèce de chambre peinte avec beaucoup de propreté. Les bateliers sont dessus avec leurs avirons, et n'ont pas besoin de voiles, parce que l'eau a peu de profondeur. Les habitants de la ville viennent se réjouir le soir dans ce lieu avec leurs femmes et leurs amis, s'ils n'aiment mieux s'amuser à parcourir la ville dans des chariots.

» On voit à Quin-Sai un grand nombre de riches hôpitaux fondés par les anciens rois. On y transporte ceux à qui la maladie ôte le pouvoir de travailler; mais lorsqu'ils sont rétablis, on les oblige de retourner au travail.

» Les marchés sont remplis d'astrologues, qu'on va consulter à chaque occasion. Il ne se fait pas un mariage, il ne naît pas un enfant sur lequel on ne les interroge, pour savoir à quel bonheur on doit s'attendre. A la mort de quelque personne de distinction, la famille, vêtue de toile grossière, accompagne le corps jusqu'au bûcher, avec des instruments de musique et des chants à l'honneur des idoles. Elle jette dans le feu diverses figures de papier.

» La plupart des ponts de Quin-Sai ont une garde de dix hommes, cinq pour le jour et cinq pour la nuit. Dans chaque corps-de-garde on place un grand bassin sur lequel on frappe les heures, qui commencent au lever du soleil et qui finissent lorsqu'il se couche, pour recommencer ainsi successivement. Les gardes font des patrouilles dans leur quartier. Ils doivent examiner s'il y a de la lumière dans quelque maison, ou s'il arrive à quelqu'un d'en sortir après le temps marqué pour la retraite de la nuit. Dans les incendies, la garde des ponts se rassemble de divers endroits pour mettre les meubles et les marchandises en sûreté, soit dans les barques ou dans les îles du lac, ou dans les tours dont on a parlé. Il n'est permis alors de sortir qu'à ceux dont les maisons sont en danger. »

Marco Polo vit l'état du revenu de Quin-Sai, et le rôle des habitants tel qu'il fut dressé pendant le séjour qu'il fit en cette ville. On y comptait cent soixante

tomans de feux ou de maisons, chaque toman de dix mille, ce qui faisait seize cent mille familles. Il n'y avait dans ce nombre qu'une seule église nestorienne. Chaque maître de maison était obligé d'avoir en écrit sur sa porte les noms des personnes de l'un et de l'autre sexe dont la famille était composée, et le nombre même de ses chevaux. Il devait marquer les accroissements et les diminutions. Cet ordre s'observait dans toutes les villes du Katay. De même les maîtres d'hôtellerie étaient obligés d'écrire les noms de leurs hôtes, et le temps de leur départ, sur un livre qu'ils devaient envoyer chaque jour aux magistrats qui résidaient aux coins des marchés publics. Les pauvres, qui n'ont pas le pouvoir d'élever leurs enfants, sont libres de les vendre aux riches.

Le tableau que trace Marco Polo des Tartares du treizième siècle, sous les successeurs de Gengis-khan, donne l'idée d'une nation beaucoup moins barbare qu'on ne serait porté à le croire, et prouve qu'il n'y a point de grande puissance sans police et sans gouvernement, et que toute conquête amène une législation. Il cite de Koublay-kan des traits de sagesse qui honoreraient l'administration la plus éclairée.

Les Tartares comptent le temps par un cycle de douze années, dont chacune porte le nom de quelque animal. Ainsi, la première se nomme l'année du lion; la seconde, celle du bœuf; la troisième, celle du dragon; la quatrième, celle du chien, etc. Un Tartare à qui l'on demande son âge répond qu'il est né à telle minute de telle heure et de tel jour de l'année du lion, etc.

Lorsqu'une fille et un garçon de différentes familles meurent sans avoir été mariés, l'usage des parents est de les marier après leur mort. On écrit le contrat, qui est brûlé avec les figures, les habits, la monnaie de papier, les domestiques, les bestiaux et les autres victimes consacrées aux funérailles. Tous ces biens, disent les Tartares, passent dans l'autre monde par le moyen de la fumée, et servent aux besoins des morts. Ils pensent aussi que ces mariages posthumes sont ratifiés dans le ciel.

Leurs troupes sont divisées en corps de dix, de cent, de mille et de dix mille hommes. Une compagnie de cent hommes porte le nom de *fouk;* une escouade de dix, celui de *toman.* Ils ont toujours des gardes avancées pour se garantir de toutes sortes de surprises. Chaque cavalier mène dix-huit chevaux, dont les juments font le plus grand nombre. Ils portent aussi en campagne leurs tentes légères, pour se mettre à couvert des injures de l'air. Leur nourriture, dans ces expéditions, est du lait sec, qui forme une espèce de pâte. Ils font cuire le lait, de la crème ils font du beurre, le reste ils le font sécher au soleil. Chacun en porte dix livres dans un petit sac, et le matin, lorsqu'on se met en marche, on en mêle une demi-livre avec de l'eau dans un petit

flacon de cuir, où le mouvement du cheval en fait l'unique préparation pour le dîner. Dans les occasions où les Tartares attaquent une armée, ils voltigent de côté et d'autre, en se servant de leurs armes à feu; quelquefois ils feignent de fuir, et chacun tire en fuyant; s'ils s'aperçoivent que l'ennemi s'ébranle, ils se réunissent pour le poursuivre. Mais du temps de Marco Polo, ils étaient mêlés avec d'autres nations dans toutes les parties de l'empire, ce qui rendait leurs usages moins uniformes.

La punition pour les petits larcins consiste à recevoir un certain nombre de coups de bâton, qui monte quelquefois jusqu'à cent, mais que le juge ordonne toujours par sept, c'est-à-dire que la sentence porte ou sept, ou dix-sept, ou vingt-sept, etc.; mais s'il est question d'un cheval ou de quelque autre vol de cette importance, le coupable est coupé en deux par le milieu du corps avec un sabre, à moins qu'il ne puisse racheter sa vie en restituant deux fois la valeur de ce qu'il a pris. Ils marquent leurs bestiaux avec un fer chaud, et les laissent sans garde dans les pâturages. Un criminel qui a mérité la prison n'y est jamais retenu plus de trois ans; mais en lui rendant la liberté, on le marque à la joue.

A l'égard de leur religion, ils reconnaissent une divinité, et le mur de leur chambre n'est jamais sans une tablette, sur laquelle on lit en gros caractères: *le grand Dieu du ciel*. Ils brûlent chaque jour de l'encens devant cette espèce d'autel, et, levant la tête, ils grincent trois fois les dents, en priant ce grand Dieu de leur conserver la santé et la raison: c'est à quoi se bornent leurs demandes. Ils ont un autre dieu, qu'ils nomment *Notigay*, et dont ils reconnaissent l'empire sur les choses terrestres, sur leurs familles, leurs troupeaux et leurs blés. Les honneurs qu'ils lui rendent ne sont pas différents de ceux qu'ils adressent au Dieu du ciel; ils lui demandent du beau temps, des fruits, des enfants et d'autres biens.

Au delà de la Tartarie est la *Région des Ténèbres;* c'est ainsi que Marco Polo nomme la Sibérie, parce qu'en continuant d'avancer vers le nord, on n'est éclairé pendant la plus grande partie de l'hiver que par un faux jour; le soleil ne s'y élève pas au dessus de l'horizon. Les habitants de ce triste pays ont le teint pâle, mais ils sont d'assez grande taille; ils vivent sans chefs, et sont peu différents des bêtes. Les Tartares profitent souvent de l'obscurité de leur climat pour enlever leurs bestiaux et dérober leurs fourrures, qu'ils trouvent meilleures que celles de Tartarie. Ils prennent en été les animaux qui fournissent ces belles peaux, et les vont vendre jusqu'en Russie. Marco Polo, tournant ses observations sur la Russie, en parle comme d'une vaste région qui s'étend jusqu'à l'Océan, et qui est bordée au nord par celle des Ténèbres. Les habitants sont chrétiens grecs; ils sont blonds et d'une fort belle figure.

Ils paient, dit Marco Polo, un tribut aux Tartares de l'ouest. Leur pays produit en grande abondance des fourrures, de la cire, des minéraux, et beaucoup d'argent.

Cour d'un khan, ses femmes, sa table. Fête du nouvel an. Grandes chasses. Tributs, monnaie, etc.

Koublay-khan avait quatre femmes légitimes, dont le fils aîné était reconnu pour l'héritier de la couronne impériale. Elles portaient le titre d'impératrice, et chacune avait sa cour composée de trois cents dames, et d'une infinité de servantes et d'eunuques. On comptait dans chaque cour jusqu'à dix mille domestiques. Les concubines étaient en grand nombre, et presque toutes de la tribu d'Oungut. Koublay envoyait, de deux en deux ans, des ambassadeurs à cette tribu, pour en amener une recrue de quatre ou cinq cents jeunes beautés. Lorsque ces belles filles étaient arrivées, il nommait des commissaires pour les examiner, et fixer leur prix depuis seize jusqu'à vingt-deux carats. Celles de vingt ou de plus étaient présentées au khan, qui les faisait examiner encore par d'autres commissaires. Trente des plus parfaites étaient confiées aux femmes des barons pour reconnaître si elles ne ronflaient pas dans leur sommeil, si elles n'avaient pas quelque odeur désagréable, ou quelque autre défaut dans leur personne ou dans leur conduite. Cinq d'entre celles à qui il ne manquait rien pour plaire étaient destinées à passer successivement trois jours et trois nuits dans la chambre du khan. Les autres étaient logées dans un appartement voisin, pour lui servir à boire et à manger, et tout ce qui leur était demandé par les cinq femmes de garde. Celles d'un prix inférieur étaient employées à la pâtisserie et à d'autres offices du palais. Quelquefois le khan les donnait en mariage à ses gentilshommes, avec de riches dots.

Aux grands jours de fêtes, la table du khan est placée du côté septentrional de la salle, où il s'assied le visage tourné au sud. A sa droite est la première impératrice. Ses fils et les autres princes du sang sont à sa gauche; mais leurs tables sont si bas au dessous de la sienne qu'à peine leurs têtes toucheraient-elles à ses pieds; cependant la place du fils aîné est plus haute que celle des autres. Le même ordre s'observe pour les femmes. Celles des princes du sang sont placées du côté gauche, plus bas que l'impératrice, et sont au dessus de celles des seigneurs et des officiers, qui les suivent dans le degré convenable à leur rang, mais la plupart assises sur des tapis, parce que les tables ne suffisent pas pour le nombre. A chaque porte sont placés deux gardes d'une taille extraordinaire, avec des bâtons à la main, pour empêcher qu'on ne

touche au seuil. Si quelqu'un avait cette hardiesse, ils doivent le dépouiller de ses habits, qu'il est obligé de racheter par une somme d'argent, ou en recevant un certain nombre de coups. Tous les domestiques ont la bouche couverte d'une pièce d'étoffe de soie, afin que les aliments ou les liqueurs du khan ne soient pas souillés de leur haleine. Lorsqu'il demande à boire, la demoiselle qui présente la coupe fait trois pas en arrière et fléchit les genoux; à ce signe, tous les barons et le reste de l'assemblée se prosternent, et la musique se fait entendre.

Les Tartares n'épargnent rien pour célébrer avec éclat le jour de la naissance du khan. La fête du nouvel an, qui commence au mois de février, est encore plus solennelle. Tout le monde paraît en habit blanc, qui passe pour une couleur heureuse, dans l'espérance que la fortune leur sera favorable pendant toute l'année. C'est le jour auquel les gouverneurs des provinces et des villes envoient à l'empereur des présents en or et en soie, des perles et des pierres précieuses, des étoffes blanches, des chevaux, et autres dons de la même couleur.

L'usage des Tartares est aussi de se faire entre eux des présents, et surtout de couleur blanche. Les personnes aisées s'envoient mutuellement neuf fois neuf, c'est-à-dire quatre-vingt-une choses de la même nature, soit en or ou en étoffe, ou de toute autre espèce. Cet usage procure quelquefois cent mille chevaux au khan. C'est dans la même fête que les cinq mille éléphants de l'empereur sont amenés à la cour couverts de tapis brodés, et portant chacun deux malles remplies de vases d'or et d'argent. Les chameaux paraissent aussi en caparaçons de soie, chargés des ustensiles qui servent aux emplois du palais.

Dès le matin de ce grand jour, les rois, les barons, les généraux, les soldats, les médecins, les astrologues, les fauconniers, les gouverneurs de provinces et les autres officiers de l'empire, s'assemblent dans la grande salle du palais, et, faute d'espace, dans une cour voisine, où le khan peut les voir. Lorsqu'ils sont tous placés dans l'ordre de leurs emplois, un grand homme, à qui Marco Polo attribue l'air d'un évêque, se lève et crie d'une voix haute : « Prosternez-vous et adorez. » Aussitôt toute l'assemblée se prosterne et baisse le front jusqu'à terre. Le même officier reprend : « Que le Ciel maintienne notre maître en vie et en bonne santé. » On recommence quatre fois cette cérémonie; ensuite le prélat s'approche de l'autel richement orné, où le nom du khan est écrit sur une tablette rouge. Il prend un encensoir, dont il parfume avec beaucoup de respect l'autel et le nom. Chacun reprend sa place. On apporte alors tous les présents, après quoi les tables sont couvertes, et l'empereur donne un grand festin à l'assemblée. Pour dernière scène, on amène

un lion apprivoisé, qui, se couchant aux pieds du khan comme un agneau, semble le reconnaître pour son maître.

Dans l'espace d'un mille autour du palais où le khan fait sa résidence, il règne un si profond silence qu'on n'y entend jamais le moindre bruit ; on n'a pas même la liberté de cracher dans le palais, et les barons font porter près d'eux, pour cet usage, un petit vase couvert. Ils sont obligés d'ôter leurs bottines, et d'en prendre de cuir blanc pour ne pas souiller les tapis qui couvrent le pavé de chaque salle.

Pendant les trois mois que l'empereur passe à Cambalu, les chasseurs qui lui appartiennent dans toutes les provinces voisines du Catay sont continuellement occupés à la chasse. Ceux qui ne sont pas à plus de trente journées de la cour impériale envoient au khan, par des barques et des fourgons, toutes sortes de gros gibier, tel que des cerfs, des ours, des chevreuils, des sangliers, des daims, etc. Tous ces animaux arrivent sans corruption, parce qu'on a pris soin de les éventrer. Mais les chasseurs qui sont à quarante journées de la cour n'envoient que les peaux pour les armures et pour d'autres usages. On dresse, pour les chasses du khan, des loups, des léopards, et des lions. Le poil de ces lions offre des étoiles de diverses couleurs, blanches, noires et rouges. On est surpris de la force et de l'adresse avec laquelle ils prennent des taureaux et des ânes sauvages, des ours et des animaux de cette grosseur. On en porte deux dans un chariot, avec un chien dont on se sert pour les apprivoiser, et l'on observe de marcher contre le vent, afin que les bêtes ne s'aperçoivent pas de leur approche à l'odeur. Le khan fait apprivoiser aussi des aigles, qui prennent le lièvre, le chevreuil, le daim et le renard; il s'en trouve de si fiers qu'ils attaquent les loups, qu'ils incommodent assez pour donner aux chasseurs le moyen de les prendre sans peine et sans danger. Cette méthode d'apprivoiser l'animal de proie, de plier la fierté de l'hôte des forêts, et de changer des monstres féroces en troupeaux esclaves et en chasseurs disciplinés, cette coutume des nations sauvages, inconnue aux peuples policés, a quelque chose d'imposant et de guerrier qui tient à la dignité de l'homme, et qui semble lui rendre son empire naturel sur tous les êtres animés qui peuplent ce globe.

Bayern et Mingau, deux frères du khan, qui portaient le titre de *chuchis*, c'est-à-dire d'intendants des chasses, commandaient chacun dix mille hommes. Ces deux corps avaient leur livrée de chasse : l'un rouge, l'autre bleu céleste. Ils nourrissaient cinq mille chiens de meute et d'autres espèces différentes. Dans les chasses, un des deux corps marchait à la droite de l'empereur, l'autre à sa gauche; ils occupaient ainsi l'espace d'une journée de chemin dans la plaine, de sorte qu'il n'y avait pas de bête qui pût leur échapper. Le

khan, marchant au milieu d'eux, prenait beaucoup de plaisir à voir poursuivre les cerfs et les ours par ses chiens. Depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de mars, les chivichis étaient obligés de fournir chaque jour à la cour un millier de têtes de bêtes, sans y comprendre les cailles et le poisson. Par une tête on entendait ce qui suffit pour la nourriture de trois hommes.

Au mois de mars, le grand khan s'éloignait de Combalu l'espace d'environ deux journées, en tirant au nord-est vers l'océan; il était suivi de dix mille fauconniers, qui, portant des faucons, des gerfauts, des éperviers et d'autres oiseaux de proie, se divisaient en compagnies de cent ou deux cents pour commencer la chasse. La plupart des oiseaux qui se prenaient étaient apportés aux pieds du monarque, qui, étant incommodé de la goutte, était assis dans une litière portée par deux éléphants; cette voiture était couverte de peaux de lions, et doublée de drap d'or. Le khan avait près de sa personne douze faucons choisis, et douze courtisans de ses favoris; il était environné d'une partie de sa garde et d'un grand nombre d'hommes à cheval, qui avertissaient les douze fauconniers lorsqu'ils voyaient paraître des faisans, des grues ou d'autres oiseaux: on découvrait alors la litière, on lâchait les faucons, et sa majesté paraissait fort amusée de ce spectacle.

Outre les deux corps de dix mille hommes, il y en avait un troisième du même nombre qui suivait les faucons deux à deux, lorsqu'ils avaient pris l'essor, pour les aider dans l'occasion. Ils portaient le nom de *taskaols*, qui signifie observateurs ou marqueurs. Leur principal emploi était de rappeler les faucons avec un sifflet. Chaque faucon portait au pied une petite plaque d'argent, sur laquelle était le nom de son maître; s'il arrivait que la marque s'égarât, et qu'il ne pût être reconnu, celui qui le trouvait devait le rendre à un baron nommé *bulangazi*, c'est-à-dire gardien des choses qui n'ont pas de maître, sous peine d'être traité comme un voleur. Tout ce qui se perdait pendant la chasse devait être porté au bulangazi, qui avait, pour cette raison, son quartier sur une éminence, avec une enseigne déployée pour le faire reconnaître.

La chasse continuant ainsi pendant tout le cours de la route, on arrivait enfin dans une grande plaine nommée *Kakzaromodin*, où l'on avait préparé un camp de dix mille tentes, qui avait dans l'éloignement l'apparence d'une grande ville. La principale tente était celle du khan, composée de plusieurs parties, dont la première pouvait contenir dix mille soldats, sans y comprendre les barons et les autres seigneurs; la porte faisait face au sud. A l'est était une autre tente, qui servait de salle d'audience. Celle d'après était la chambre de lit du khan, dont le pavillon était soutenu par trois piliers d'une belle scul-

pture, couverts de peaux de lions rayées, pour les garantir de la pluie; l'intérieur était tendu des plus riches peaux d'hermine et de martre. Marco Polo remarque ici que les Tartares donnent à la peau du martre le nom de *reine des peaux*, et qu'elles sont quelquefois si chères, qu'une paire de vestes revient à deux mille sultanins d'or. Les cordes qui soutiennent le pavillon sont de soie. Il y a aussi des tentes pour les femmes, les enfants et les concubines du khan. Plus loin sont celles qui servent de logement aux oiseaux de proie.

Le khan continue sa marche dans la même plaine. On y prend un nombre infini de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux. Personne n'a la liberté de chasser dans aucune province du Catay, du moins à plusieurs journées de la route impériale ; il n'est pas même permis de garder des chiens ni des oiseaux de proie, surtout depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre. Toute sorte de chasse est alors défendue, et de là vient que le gibier y est en si grand nombre.

La cour des douze barons est le conseil de guerre du khan ; elle se nomme *thay*, c'est-à-dire la haute cour; c'est elle qui dispose des emplois militaires. Mais il y a douze autres barons qui forment le conseil des trente-quatre provinces de l'empire, et qui ont un magnifique palais à Cambalu. Chaque province y a son juge et quantité de notaires dans des appartements séparés. Cette cour de justice se nomme *fing*, ou la seconde cour. Elle a le droit de choisir des gouverneurs de province, dont elle présente les noms au khan, qui confirme son choix. Elle est chargée aussi du revenu de l'empire. Ces deux cours ne reconnaissent pas d'autre supérieur que le khan.

Ce monarque envoie chaque année des commissaires dans les provinces, pour s'informer si les grains ont souffert quelque dommage des tempêtes, des sauterelles, des vers ou d'autre cause. Dans ces temps de calamité publique, il dispense du tribut les cantons qui ont fait des pertes considérables ; il fournit du grain de ses greniers pour la nourriture des habitants, et pour ensemencer leurs terres. C'est dans cette vue que, profitant des années d'abondance, il fait d'immenses provisions qu'il garde l'espace de trois ou quatre ans, et qu'il vend trois quarts au dessous du prix commun, lorsque le peuple est affligé de la moindre disette. De même, si la mortalité se met parmi les bestiaux, il répare les pertes sur ceux du tribut. Lorsque le tonnerre est tombé sur quelque bête, il ne lève pendant trois ans aucun tribut sur le troupeau, quelque nombreux qu'il puisse être. Cet accident passe pour un châtiment du Ciel, et fait juger que, Dieu étant irrité contre le maître du troupeau, son malheur ne peut manquer d'être contagieux.

L'attention de l'empereur s'étend aussi sur les ouvriers qui travaillent aux

chemins publics. Dans les cantons fertiles, il fait border les grandes routes de deux rangées d'arbres, à peu de distance l'un de l'autre. Dans les terrains sablonneux, il fait aligner des pierres ou des piliers pour le même usage. Ces ouvrages ont tous leurs inspecteurs particuliers. Koublay aimait beaucoup les arbres, parce que les astrologues l'avaient assuré qu'ils servent à prolonger la vie.

Lorsqu'il apprenait qu'une famille de Cambalu était tombee dans la misère, ou que, n'étant point en état de travailler, elle manquait des nécessités ordinaires de la vie, il lui envoyait une provision de vivres et d'habits pour l'hiver. Les étoffes qui servaient à cet usage, et celles dont il faisait habiller ses troupes, se fabriquaient dans chaque ville sur le tribut de la laine. Marco Polo fait observer qu'anciennement les Tartares ne faisaient aucune aumône, et reprochaient leur misère aux pauvres comme une marque de la haine du Ciel; mais le khan regardait l'aumône comme une œuvre agréable à Dieu. On ne refusait jamais du pain aux pauvres qui en demandaient à sa cour, et chaque jour on y distribuait pour vingt mille écus de riz, de millet et de pannik; aussi ce monarque était-il respecté comme un dieu.

Il entretenait de vêtements et de vivres, dans la ville de Cambalu, environ cinq mille astrologues, qui étaient un mélange de chrétiens, de mahométans et de Catayens. Ces astrologues ou ces devins avaient un astrolabe sur lequel étaient marquées les planètes, les heures et les moindres divisions du temps pour toute l'année. Ils s'en servaient pour observer les mouvements des corps célestes et la disposition du temps. Ils écrivaient aussi sur certaines tablettes carrées, qu'ils nommaient *tacuinis*, les événements qui devaient arriver dans l'année courante, avec la précaution d'avertir qu'ils ne garantissaient pas les changements que Dieu pouvait y apporter. Ils vendaient ces ouvrages au public. Ceux dont les prédictions se trouvaient les plus justes étaient fort honorés. Personne n'aurait entrepris un long voyage, ou quelque affaire importante, sans avoir consulté les astrologues. Ils comparaient la constellation qui dominait alors avec celle qui avait présidé à la naissance.

La monnaie du grand-khan n'était composée d'aucun métal; elle était d'écorce de mûrier durcie et coupée en pièces rondes de différentes grandeurs, qui portaient le coin du monarque. Il n'y en avait pas d'autre dans tout l'empire, et la loi defendait, sous peine de mort, aux étrangers comme aux habitants du pays, de la refuser ou d'en introduire d'autre. Les marchands qui apportaient leur or, leur argent, leurs diamants et leurs perles à Cambalu, étaient obligés de recevoir cette monnaie d'écorce pour leurs richesses; et ne pouvant espérer de la faire passer hors de l'empire, ils se trouvaient forcés de l'employer en marchandises du pays. Le khan ne donnait pas d'autre paye à

ses troupes. C'était par cette méthode qu'il avait amassé le plus grand trésor de l'univers.

Marco Polo prétend avoir vu des licornes dans l'Inde. La licorne, dit-il, est moins grande que l'éléphant, mais elle a le pied de la même forme. Sa corne est au milieu du front ; elle ne lui sert pas pour se défendre. La nature apprend aux licornes à renverser d'abord les animaux qu'elles ont à combattre, à les fouler aux pieds, et à les presser ensuite du genou, tandis qu'avec leur langue, qui est armée de longues pointes, elles leur font quantité de blessures. Leur tête ressemble à celle du sanglier ; elles la portent levée en marchant ; mais elles prennent plaisir à se tenir dans la boue. L'Inde a aussi quantité d'autours noirs, et diverses espèces de singes, entre lesquels on en distingue de fort petits qui ont le visage de l'homme. On les conserve embaumés dans des boîtes, et les marchands étrangers qui les achètent les font passer pour des pygmées.

Audience donnée à des ambassadeurs. Magnificence impériale. Cérémonies du premier jour de l'année. Palais des ancêtres. Funérailles d'un prince.

De l'époque où écrivait Marco Polo, pour trouver quelque chose qui soit digne d'attention, il faut passer au commencement du quinzième siècle, à l'ambassade qu'envoya Schah-Rokh, fils et successeur de Tamerlan, à l'empereur du Catay.

La description de l'audience donnée aux ambassadeurs de Schah-Rokh mérite d'être rapportée. Parmi les différents spectacles de magnificence orientale, celui-ci présente des traits singuliers.

Aussitôt que le jour parut, les tambours, les trompettes, les flûtes, les hautbois et les cloches, commencèrent à se faire entendre ; en même temps les trois portes s'ouvrirent, et le peuple s'avança tumultueusement pour voir l'empereur. Les ambassadeurs, étant passés de la première cour dans la seconde, aperçurent un kiosk, où l'on avait préparé une estrade triangulaire, haute de quatre coudées, et couverte de satin jaune, avec des dorures et des peintures qui représentaient le simorg ou le phénix, que les Catayens nomment *l'oiseau royal*.

Sur l'estrade était un fauteuil ou un trône d'or massif. De chaque côté paraissaient des rangs d'officiers qui commandaient, les uns dix mille, d'autres mille, et d'autres cent hommes. Ils avaient à la main chacun leur tablette, longue d'une coudée, sur un quart de largeur, et tenaient les yeux fixes dessus, sans paraître occupés d'autre soin. Derrière eux était un nombre infini de gardes, tous dans un profond silence. Enfin l'empereur, sortant de son ap-

partement, monta sur le trône par neuf degrés d'argent. Il était d'une taille moyenne; sa barbe était aussi d'une longueur médiocre; mais deux ou trois cents longs poils postiches lui descendaient du menton sur la poitrine. Des deux côtés du trône s'offraient deux jeunes filles d'une beauté éclatante, le visage et le cou à découvert, les cheveux noués au sommet de la tête, avec de riches pendants de perles aux oreilles. Elles tenaient à la main une plume et du papier, pour écrire soigneusement tout ce qui allait sortir de la bouche l'empereur. On recueille ainsi toutes ses paroles, et lorsqu'il se retire, on lui présente le papier, afin qu'il voie lui-même s'il juge à propos de faire quelque changement à ses ordres; ensuite on les porte au divan, qui est chargé de l'exécution. S'il n'y a point d'auteur qui ne doive trembler en relisant ce qu'il a écrit, il semblerait qu'on ne doit relire ce qu'on a dit qu'avec des scrupules beaucoup plus inquiets; mais il faut se souvenir qu'on prend autant de soin pour rassurer l'amour-propre des rois que pour tourmenter celui des écrivains.

Aussitôt que l'empereur fut assis, on fit avancer les sept ambassadeurs vis-à-vis son trône, et l'on fit approcher en même temps les criminels, au nombre de sept cents. Quelques uns étaient liés par le cou, d'autres avaient la tête et les mains passés dans une planche, et la même planche en tenait jusqu'à six dans cette posture. Chacun était gardé par son geôlier, qui le tenait par les cheveux. Ils venaient recevoir leur sentence de la bouche de l'empereur. La plupart furent envoyés en prison, et peu furent condamnés à la mort; pouvoir que les lois réservent au souverain. A quelque distance de la capitale que le crime ait été commis, les gouverneurs font conduire les criminels à Cambalu. Le délit de chacun est écrit sur la planche qu'il porte autour du cou avec sa chaîne. Les crimes qui regardent la religion sont les plus sévèrement punis. On apporte tant de soins aux procédures, que l'empereur ne condamne personne à mort sans avoir tenu douze conseils; il arrive quelquefois à un criminel d'être déchargé dans le douzième conseil, après avoir été condamné onze fois dans les précédents. L'empereur y est toujours présent, et ne condamne que ceux qu'il ne peut sauver. Quand on songe que cette peinture de la jurisprudence de la Chine a été faite il y a plus de trois cent cinquante ans, et qu'on met à côté ce que nous étions en ce genre, et même ce que nous sommes encore, on est forcé de convenir que, sur plus d'un objet, nous sommes demeurés fort au dessous de ceux à qui nous avons d'ailleurs quelque droit de nous croire supérieurs.

Avant le départ des ambassadeurs, le feu prit au palais pendant la nuit. On soupçonna les astrologues d'avoir allumé l'incendie, parce qu'ils l'avaient prédit quelques mois auparavant. Il y eut deux cent cinquante maisons de brûlées,

et plusieurs personnes des deux sexes périrent dans l'incendie ; mais l'honneur des astrologues fut sauvé, et c'est ainsi que se sont conduits trop souvent les imposteurs qui parlent au nom de Dieu.

Gerbillon, qui fit un long séjour à la Chine à la fin du dix-septième siècle, nous a laissé de curieux détails sur les cérémonies qui signalent le premier jour de l'année.

« Le 9 février, dit-il, premier jour de l'année chinoise, nous nous rendîmes au palais, suivant l'usage. Les mandarins et les officiers des troupes s'y étaient assemblés dans la troisième cour en entrant du côté du midi. Nous fûmes présents aux trois génuflexions, accompagnées de neuf battements de tête, qu'ils firent tous ensemble, le visage tourné vers l'intérieur du palais. Cette cérémonie se fit avec beaucoup d'ordre. Chaque mandarin se rangea d'abord suivant sa dignité. Ils étaient au nombre de plusieurs mille, tous revêtus de leurs habits de cérémonies, qui ont assez d'éclat pendant l'hiver, à cause des riches fourrures dont ils sont couverts, et du brocart d'or et d'argent, qui ne laisse pas de briller, quoique les fils ne soient que de la soie couverte d'une feuille de l'un ou de l'autre de ces deux métaux

« Toute l'assemblée étant debout et rangée dans l'ordre convenable, un officier du tribunal des cérémonies cria d'une voix haute : « A genoux ! » Cet ordre fut exécuté au même instant. Ensuite l'officier cria trois fois : « Frappez de la tête contre terre ! » et tous frappèrent de la tête à chaque répétition de ce cri. Le même officier dit : « Levez-vous ! » Tous s'étant levés, la même cérémonie fut répétée deux fois de suite. Il y eut aussi trois génuflexions et neuf battements de tête, respect qui ne se rend à la Chine qu'à l'empereur seul, et que tout le monde, depuis l'aîné même de ses frères jusqu'au moindre mandarin, lui rend exactement dans d'autres occasions. Les soldats et les ouvriers du palais qui ont reçu quelque gratification de sa majesté demandent permission de la remercier, et font les neuf battements de tête à la porte du palais. Cependant le peuple et les simples soldats sont rarement admis à cette cérémonie. On estime fort honorés ceux de qui l'empereur reçoit cette sorte de respect ; mais c'est une faveur singulière d'être admis à la rendre en sa présence : cette grâce ne s'accorde guère que la première fois qu'on a l'honneur de voir sa majesté, ou dans quelque occasion considérable, ou à des personnes d'un rang distingué. En effet, lorsque les mandarins vont au palais de cinq en cinq jours, pour lui rendre leur respect, quoiqu'ils le fassent toujours en habits de cérémonie, et qu'ils observent les mêmes formalités devant son trône, il ne s'y trouve presque jamais. Ce jour même, qui était le premier de l'année, il ne se trouva point lorsque tous les chefs de l'empire étaient rassemblés pour lui rendre solennellement ce devoir. Son absence n'empêche pas que la cérémo-

nie ne se fasse avec beaucoup de précaution et d'exactitude. Il s'y trouve des censeurs qui ne laissent rien échapper à leurs observations, et les moindres fautes ne demeurent pas impunies.

» Sa majesté était allée dès le matin, suivant l'usage, rendre elle-même ses devoirs à ses ancêtres, dans le palais qui est destiné à cette autre cérémonie. Une partie du cortége était encore rangée dans la troisième cour et dans la quatrième. On voyait aussi dans la troisième quatre éléphants, qui nous parurent beaucoup plus superbement parés que ceux du roi de Siam; ils n'étaient pas si beaux, mais ils étaient chargés de grosses chaînes d'argent et de cuivre doré, ornées de quantité de pierreries; ils avaient les pieds enchaînés l'un à l'autre, dans la crainte de quelque accident. Chacun portait une espèce de trône qui avait la forme d'une petite tour; mais ces trônes n'étaient pas magnifiques. Il y en avait quatre autres, portés chacun par un certain nombre d'hommes, et c'était sur un de ces trônes que l'empereur était allé au palais de ses ancêtres.

» En entrant dans la quatrième cour, nous y vîmes deux longues files d'étendards de différentes formes et de diverses couleurs, des lances avec des touffes de ce poil rouge dont les Tartares ornent leurs bonnets en été, et différentes autres marques de dignité qui se portent devant l'empereur, lorsqu'il marche en cérémonie. Ces deux files s'étendaient juqu'au bas du degré de la grande salle dans laquelle l'empereur donne quelquefois audience. Les princes du sang et tous les grands de l'empire y étaient rangés suivant l'ordre de leurs dignités.

» Après avoir traversé cette cour, nous entrâmes dans la cinquième, au fond de laquelle est une grande plate-forme environnée de trois rangs de balustrades de marbre blanc, l'un sur l'autre. Sur cette plate-forme était autrefois une salle impériale qui se nommait *salle de la concorde*. C'était là qu'on voyait le plus superbe trône de l'empereur, sur lequel sa majesté recevait les respects des grands et de tous les officiers de la cour. On y voit encore deux petits carrés de pierres rangées de distance en distance, qui determinent jusqu'où les mandarins de chaque ordre doivent s'avancer. Cette salle avait été brûlée depuis quelques années. Quoiqu'il y ait long-temps qu'on a pris soin d'assigner un million de taëls, c'est-à-dire environ huit millions de livres en monnaie de France, pour la retablir, on n'a pu jusqu'à présent commencer l'ouvrage, parce qu'on n'a point encore trouvé de poutres aussi grosses que les précédentes, et qu'il faut les faire venir de trois ou quatre cents lieues. Les Chinois ont tant d'attachement pour leurs anciens usages, que rien n'est capable de les faire changer : ils ont, par exemple, de très beau marbre blanc qui ne leur vient que de douze ou quinze lieues de Pékin, ils en tirent même

des masses d'une grandeur énorme pour l'ornement de leurs sépulcres, et l'on en voit de très grandes et de très grosses colonnes dans quelques cours du palais; cependant ils ne se servent nullement de ces marbres pour bâtir leurs maisons, ni même pour le pavé des salles du palais; ils y emploient de grands carreaux de brique, qui sont à la vérité si luisants qu'on les prendrait pour du marbre. Toutes les colonnes des bâtiments du palais sont de bois, sans autre ornement que le vernis; on n'y voit pas d'autres voûtes que sous les portes et les ponts; toutes les murailles sont de brique; les portes sont couvertes d'un vernis vert fort agréable à la vue. Les toits sont aussi couverts de briques enduites d'un vernis jaune; les murailles en dehors sont recrépies en rouge, ou de brique polie et fort égale; en dedans, elles sont simplement tapissées de papier blanc, que les Chinois savent coller avec beaucoup d'adresse.

Après avoir traversé la cinquième cour, qui est extrêmement vaste, nous entrâmes dans la sixième, qui est celle des cuisines, où tous les hyas, ou gardes-du-corps, et autres officiers de la maison impériale, c'est-à-dire ceux qui passent proprement pour ses domestiques, attendaient l'empereur pour l'accompagner lorsqu'il irait recevoir les respects des princes et des grands de l'empire. Nous attendîmes à la porte de cette sixième cour, que sa majesté eût donné son audience de cérémonie.

« Lorsqu'elle en sortit pour se rendre dans la salle de la quatrième cour, où les regulos et les grands tributaires de l'empire étaient à l'attendre, nous passâmes dans la cinquième cour. Après les audiences, ce monarque retourna, non par la porte du milieu, par laquelle il était venu, mais par celle d'une des ailes, et passa fort près du lieu où nous étions debout; il était vêtu d'une veste de zibeline fort noire, avec un bonnet de cérémonie qui n'est distingué que par une espèce de pointe d'or, au sommet de laquelle est une grosse perle en forme de poire, et au bas, d'autres perles toutes rondes. Tous les mandarins portent aussi une pierre précieuse au sommet de leurs bonnets de cérémonie. Les petits mandarins du neuvième et du huitième rang n'ont que de petites pointes d'or; depuis le septième ordre jusqu'au quatrième, c'est du cristal de roche taillé; le quatrième porte une pierre bleue; depuis le troisième jusqu'au premier, la pierre est rouge et taillée à facettes. Il n'appartient qu'à l'empereur et au prince héritier de porter une perle à la pointe du bonnet.

« Aussitôt que l'empereur fut rentré, nous le suivîmes jusqu'à la porte qui est au fond de la septième cour. Nous le fîmes avertir que nous étions venus pour lui rendre aussi nos devoirs. Cependant nous suivîmes un taiki mogol, petit-fils de l'aïeul de l'empereur, et déjà destiné pour être son gendre, qui était venu pour rendre aussi ses hommages. Il observa la cérémonie ordinaire

au milieu de la cour, le visage tourné du côté du nord, où était alors l'empereur. Sa majesté lui envoya un grand plat d'or rempli de viandes de sa table; elle fit la même faveur à deux de ses hyas ou de ses gardes, pour lesquels son affection s'était déclarée. Ensuite l'ordre vint de nous mener à l'appartement d'*Yang-tsin-tien*, où nous étions accoutumés d'aller tous les jours.

» De là nous allâmes à la porte des deux frères de l'empereur, qui sont les deux premiers régulos, et à celle des enfants du quatrième régulo, mort l'année précédente : car l'usage est de se présenter seulement à la porte; il est rare qu'on se voie ce jour-là.

» Le frère aîné de sa majesté et les trois régulos nous envoyèrent chacun un de leurs gentilshommes pour nous remercier, s'excusant sur la fatigue qu'ils avaient essuyée tout le matin, soit en accompagnant l'empereur à la salle de ses ancêtres, soit en attendant fort long-temps dans le palais. L'officier du frère aîné de l'empereur nous obligea d'entrer dans la salle d'audience de ce prince, et d'y prendre du thé. »

Le même voyageur nous donne la description des funérailles d'un oncle de l'empereur.

« On nous apprit que le convoi des cendres de Kiou-kiou, qui avait été tué dans la dernière bataille, n'était pas éloigné de la ville, et que sa majesté envoyait au devant deux grands de l'empire, et quelques uns de ses hyas, pour faire honneur à la mémoire du mort. Le P. Pereyra et moi, qui avions des obligations particulières à ce seigneur, nous partîmes dans le même dessein, et nous rencontrâmes le convoi à sept lieues de Pékin.

» Les cendres de Kiou-kiou étaient renfermées dans un petit coffre du plus beau brocart d'or qui se fasse à la Chine; ce coffre était placé dans une chaise fermée et revêtue de satin noir, qui était portée par huit hommes. Elle était précédée de huit cavaliers, portant chacun leur lance ornée de houppes rouges et d'une banderole de satin jaune, avec une bordure rouge sur laquelle étaient peints les dragons de l'empire. C'était la marque du chef d'un des huit étendards de l'empire. Ensuite venaient huit chevaux de main, deux à deux et proprement équipés; ils étaient suivis d'un autre cheval seul, avec une selle, dont il n'y a que l'empereur qui puisse se servir, et ceux qu'il honore de ce présent, faveur qu'il n'accorde guère qu'à ses enfants. Je n'ai vu qu'un seul seigneur, des plus grands et des plus favorisés, qui eût obtenu cette marque de distinction. Les enfants et les neveux du mort environnaient la chaise où étaient portées les cendres; ils étaient à cheval et vêtus de deuil. Huit domestiques accompagnaient la chaise à pied. A quelques pas suivaient les plus proches parents, et les deux grands que l'empereur avait envoyés.

» En arrivant près de la chaise, nous mîmes pied à terre, et nous rendîmes

les devoirs établis par l'usage, qui consistent à se prosterner quatre fois jusqu'à terre. Les enfants et les neveux du mort descendirent aussi de leurs chevaux, et nous allâmes leur donner la main, ce qui est la manière ordinaire de se saluer; ensuite, étant remontés tous à cheval, nous nous rejoignîmes au convoi.

» A trois quarts de lieue de l'endroit où l'on devait camper, nous vîmes paraître une grosse troupe de parents du mort, tous en habits de deuil. Les enfants et les neveux mirent pied à terre, et commencèrent à pleurer autour de la chaise qui contenait les cendres; ils marchèrent ensuite à pied, toujours en pleurant, l'espace d'un demi-quart de lieue, après quoi les deux envoyés de l'empereur les firent remonter à cheval. On continua la marche, pendant laquelle plusieurs personnes de qualité, parents ou amis du mort, vinrent lui rendre leurs devoirs.

» Nous n'étions pas à plus d'un quart de lieue du camp, lorsque le fils aîné de l'empereur et le quatrième fils de sa majesté, envoyés tous deux pour faire honneur au mort, parurent avec une nombreuse suite de personnes de la première distinction. Tout le monde mit pied à terre. Aussitôt que les princes furent descendus de leurs chevaux, on fit doubler le pas aux porteurs de la chaise pour arriver plus tôt devant eux. La chaise fut posée à terre. Les princes et toute leur suite pleurèrent quelque temps, avec de grandes marques de tristesse; ensuite, remontant à cheval et s'éloignant un peu du grand chemin, ils suivirent le convoi jusqu'au camp. On rangea devant la tente du mort les lances et les chevaux de main. Le coffre où reposaient les cendres fut tiré de la chaise, et placé sur une estrade au milieu de la tente, avec une petite table par devant. Les deux princes arrivèrent aussitôt, et l'aîné, se mettant à genoux devant le coffre, éleva trois fois une petite tasse de vin au dessus de sa tête, et versa ensuite le vin dans une grande tasse d'argent qui était sur la table, se prosternant chaque fois jusqu'à terre.

» Après cette cérémonie, les princes sortirent de la tente, reçurent les remercîments des enfants et des neveux du mort; ils remontèrent ensuite à cheval pour retourner à Pékin, tandis que nous nous retirâmes dans une cabane voisine, où nous passâmes la nuit.

» Le 9 septembre, on partit dès la pointe du jour. Comme le convoi devait entrer le même jour dans la ville, une troupe de domestiques accompagna les cendres, pleurant et se relevant tour à tour. Tous les officiers de l'étendard du mort et les plus grands seigneurs de la cour vinrent rendre leurs devoirs à la mémoire d'un homme généralement regretté. A mesure qu'on approchait de Pékin, le convoi grossissait par la multitude de personnes distinguées qui arrivaient successivement. En entrant dans la ville, un des domestiques



du mort lui offrit trois fois une tasse de vin, la répandit à terre, et se prosterna autant de fois. Les rues où le convoi devait passer étaient nettoyées et bordées de soldats à pied, comme dans les marches de l'empereur, du prince héritier et des princesses. Avant qu'on fût arrivé à la maison du mort, deux grosses troupes de domestiques, qui étaient les siens et ceux de son frère, tous en habits de deuil, vinrent se joindre au convoi. D'aussi loin qu'ils le découvrirent, ils se mirent à pleurer et à jeter de grands cris, auxquels ceux qui accompagnaient les cendres répondirent par des pleurs et des cris redoublés. Le convoi était attendu à l'hôtel du mort par un grand nombre de personnes de qualité.

L'unique superstition que je remarquai dans cette pompe funèbre fut de brûler du papier à chaque porte par où passaient les cendres; on l'allumait lorsqu'elles approchaient de chaque cour de la maison. De grands pavillons de nattes formaient comme autant de grandes salles; il y avait dans ces pavillons quantité de lanternes, et des tables sur lesquelles on avait posé des fruits et des odeurs. On plaça le coffre qui renfermait les cendres sous un dais de satin noir, enrichi de crépines et de passements d'or, et fermé par deux rideaux. Le fils aîné de l'empereur, et l'un de ses petits-fils, que l'empereur avait institué fils adoptif de l'impératrice défunte, nièce de Kiou-kiou, parce que cette princesse n'avait pas laissé d'enfant mâle, se trouvèrent encore dans la maison du mort, et firent les mêmes cérémonies que nous leur avions vu faire dans la tente. Ils furent remerciés à genoux par les enfants et les neveux, qui se prosternèrent après avoir ôté leurs bonnets.

Ambassade hollandaise.

Brillante réception. Audience de l'empereur. Magnificence de la cour.

Les Hollandais, dont la puissance dans les Indes était alors à son apogée, désirant s'ouvrir le chemin de la Chine, y envoyèrent une ambassade vers le milieu du 17e siècle. Les ambassadeurs, arrivés devant San-Ho, à quatre milles de Pékin, quittèrent leurs barques pour achever le voyage par terre. On vit arriver de Pékin le mandarin dont les ambassadeurs s'étaient fait précéder; il leur annonça pour le lendemain l'arrivée de vingt-quatre chevaux et de plusieurs chariots, que le conseil leur envoyait pour transporter leur bagage et leurs présents. La route de Pékin était extrêmement mauvaise, remplie d'iné-

galites et de tant de trous, qu'à chaque pas les chevaux s'y enfonçaient jusqu'aux sangles; cependant on y voyait autant de monde, de chevaux et de voitures, que dans la marche d'une armée.

Ils entrèrent dans la ville par deux portes magnifiques, et mirent pied à terre devant un temple, où leurs guides les invitèrent à prendre un peu de repos en attendant l'arrivée du bagage. A peine y furent-ils entrés, qu'on leur annonça le kappade de l'empereur, les agents des vice-rois de Canton, et plusieurs seigneurs de la cour, qui venaient les féliciter de leur arrivée. Le kappade portait un faucon sur le poing. On leur servit des rafraîchissements et plusieurs sortes de viandes et de fruits. Leur bagage ayant paru, le kappade compta les chariots, et les visita soigneusement, pour s'assurer qu'il ne manquait rien au bon ordre. Ensuite ils furent conduits avec beaucoup de pompe jusqu'au logement que l'empereur leur avait fait préparer. Il n'était pas éloigné du palais. On y entrait par trois belles portes séparées par de vastes cours, et les bâtiments étaient renfermés dans l'enceinte d'un grand mur. Le soir, une garde de douze Tartares fut placée aux portes avec deux officiers pour la sûreté des ambassadeurs, et pour leur faire servir tous les objets qu'ils pouvaient désirer.

Le lendemain au matin ils reçurent la visite de quelques seigneurs du conseil impérial, accompagnés de Tong-lao-ya, premier secrétaire, et de deux autres mandarins. Ces députés venaient de la part de sa majesté, et de son conseil, pour s'informer de la santé des ambassadeurs, du nombre des gens de leur suite, de la qualité de leurs présents, de la personne qui les envoyait, et du lieu d'où ils étaient venus.

Comme il restait quelques préjugés contre les Hollandais, que les Portugais avaient tenté de faire passer pour des pirates, et que, ne pouvant les croire établis dans le continent, les députés chinois les soupçonnaient de n'habiter que la mer ou les îles, ils les prièrent de leur faire voir la carte de leur pays. Les ambassadeurs ne firent pas difficulté de la montrer; les députés la prirent pour la faire voir à l'empereur. Il restait un autre embarras sur la nature du gouvernement hollandais, parce que les Chinois, n'en connaissant pas d'autre que le monarchique, avaient peine à se former une juste idée de l'état républicain. Les ambassadeurs se crurent obligés d'employer le nom du prince d'Orange, et de feindre que les présents venaient de sa part. Alors les Chinois leur firent plusieurs questions sur la personne de ce prince, et leur demandèrent s'ils étaient de ses parents, parce que l'usage de la Chine n'admet point d'ambassadeurs étrangers à l'audience de l'empereur, s'ils n'appartiennent par le sang au prince qui les envoie. Dans l'idée de la nation chinoise, l'empereur ne pouvait, sans se rabaisser beaucoup, recevoir au pied de son trône

des étrangers d'un rang inférieur. Les ambassadeurs répondirent qu'ils n'avaient pas l'honneur d'être parents de leur prince, et que l'usage de leur pays n'était pas d'employer des personnes de distinction à cette ambassade. On continua de leur demander quels étaient du moins les emplois qu'ils occupaient à sa cour, quels étaient leurs titres dans leur propre langue, combien ils avaient de personnes sous leurs ordres, et de quoi ils tiraient leur subsistance. Les ambassadeurs, pour détourner apparemment des questions embarrassantes, nommèrent le gouverneur de Batavia, et ces deux noms firent naître aux Chinois d'autres idées. Ils demandèrent ce que c'était que ce gouverneur et que Batavia. Un des ambassadeurs répondit que le gouverneur général, pour l'étendue du commandement, pouvait être comparé aux vice-rois de Canton; qu'il gouvernait tous les domaines de Hollande aux Indes orientales, et que Batavia, qui en était la capitale, était le lieu de sa résidence

Sur le rapport des commissaires, le grand-maître, ou plutôt le chancelier de l'empereur, envoya le jour suivant deux gentilshommes aux ambassadeurs pour les avertir de se rendre au conseil impérial avec leurs présents.

Le chef ou le président était assis au fond de la salle, sur un banc fort large et fort bas, les jambes croisées. A sa droite étaient deux seigneurs tartares, dans la même situation; à sa gauche, le P. Adam Scaliger, jésuite, natif de Cologne en Allemagne, qui avait vécu depuis près de trente ans dans les honneurs à la cour de Pekin. C'était un vieillard d'une figure agréable, qui avait la barbe longue et les cheveux rasés, vêtu en un mot à la tartare. Tous les seigneurs du conseil étaient assis confusément, sans aucune distinction de rang ou d'âge. Le chancelier même avait les jambes nues, et n'était couvert que d'un léger manteau. Il adressa un compliment fort court aux ambassadeurs, et les pressa de s'asseoir. Ensuite le P. Scaliger vint les saluer fort civilement dans sa propre langue, et leur demanda des nouvelles de quelques personnes de sa religion qu'il avait connues en Hollande.

Dans cet intervalle, les mandarins s'employèrent comme des portefaix à transporter les caisses où les présents étaient renfermés. Le chancelier les en tira aussi lui-même, en adressant diverses questions aux ambassadeurs. A chaque réponse qu'ils lui faisaient, Scaliger, qui servait d'interprète, assurait qu'ils parlaient de bonne foi, et lorsqu'il voyait sortir des caisses quelque présent curieux, il lui échappait un profond soupir. Le chancelier loua plusieurs des présents, et déclara qu'ils seraient agréables à l'empereur. Pendant cet inventaire, un messager de l'empereur apporta ordre au P. Scaliger de faire plusieurs demandes aux ambassadeurs sur leur nation et sur la forme de leur gouvernement, et de mettre leurs réponses par écrit. Le mandarin jésuite obéit: mais il ajouta malicieusement à son mémoire que le pays dont les

Hollandais étaient en possession était autrefois soumis aux Espagnols, lesquels y avaient encore de justes droits. Le chancelier l'obligea d'effacer cette réflexion, parce qu'il était à craindre qu'elle n'indisposât l'empereur contre les Hollandais. Il ajouta qu'il suffisait d'expliquer que ces peuples possédaient un pays, et qu'ils y vivaient sous un gouvernement régulier.

La nuit approchant, les ambassadeurs prirent congé de l'assemblée, et furent reconduits à leur logement par le P. Scaliger. Cette marche se fit avec beaucoup de pompe. Le mandarin ecclésiastique était porté par quatre hommes dans un palanquin, et suivi à cheval par plusieurs officiers de distinction.

Le lendemain, à la prière du chancelier, les ambassadeurs écrivirent de leur propre main pour qui les présents étaient destinés, et se servirent de Boren, leur secrétaire, pour répondre à quantité de nouvelles questions; enfin Tong-lao-ya et deux autres mandarins vinrent leur déclarer que les présents avaient été bien reçus de l'empereur et de l'impératrice sa mère; mais que sa majesté leur faisait demander cinquante pièces de toile blanche de plus pour les belles-filles du vice-roi de Canton. Ils ne purent en fournir que trente-six pièces.

Le 3 août on leur apprit qu'il était arrivé à Pékin un ambassadeur du grand mogol, avec une suite nombreuse, pour accommoder quelques différends qui s'étaient élevés entre les deux nations, et pour demander, au nom de leurs prêtres, la liberté de prêcher leur religion à la Chine, qui leur avait été retranchée depuis quelque temps sous de rigoureuses peines. Leurs présents consistaient en trois cent trente-six chevaux d'une beauté extraordinaire, deux autruches, un diamant fort gros, et d'autres pierres précieuses. Des présents si riches, n'ayant pas été moins goûtés que ceux des Hollandais, firent obtenir aux Mogols une expédition fort prompte.

Les ambassadeurs hollandais reçurent des visites continuelles des seigneurs et mandarins de la cour. Les questions qu'on leur faisait étant presque toujours les mêmes, ils n'avaient à faire que les mêmes réponses. Enfin, le 3 juillet l'empereur envoya par écrit l'ordre suivant aux seigneurs du conseil :

« Grands et dignes Li-pous, les ambassadeurs de Hollande sont venus ici avec des présents pour congratuler l'empereur et lui rendre leurs soumissions; ce qui n'était point encore arrivé jusque aujourd'hui. Comme c'est donc la première fois, je juge à propos de les recevoir en qualité d'ambassadeurs, et de leur accorder la permission de paraître devant moi, pour me rendre hommage lorsque je paraîtrai sur mon trône dans mon nouveau palais, afin qu'ils puissent obtenir une réponse favorable et s'en retourner promptement satisfaits. D'ailleurs, lorsque l'espérance d'obtenir le bonheur de me voir leur a

fait oublier toutes les fatigues d'un long voyage par mer et par terre, et qu'ils sont capables, sans fermer les yeux, de soutenir l'éclat du soleil, comment pourrions-nous manquer de bonté pour eux, et leur refuser leurs demandes?»

Le chancelier demanda aux ambassadeurs si les Hollandais ne pouvaient pas envoyer tous les ans à Pékin, ou du moins tous les deux ou trois ans, pour rendre leur hommage à l'empereur. Ils répondirent qu'ils ne le pouvaient qu'une fois en cinq ans, mais qu'ils demandaient la permission d'envoyer tous les ans à Canton quatre vaisseaux pour le commerce. Tous les conseils s'étant assemblés pour délibérer sur cette réponse, on y décida qu'il suffisait que les Hollandais vinssent saluer l'empereur une fois en cinq ans.

Le 1er octobre, à deux heures après minuit, les mandarins de Canton, et d'autres officiers de la cour, se rendirent, en habits magnifiques et précédés de lanternes, au logement des ambassadeurs, pour les conduire au palais impérial. Ils leur firent prendre cinq ou six personnes de leur suite, au nombre desquelles Nieuhof fut choisi. En arrivant au palais, le cortége passa directement dans la seconde cour. A peine les ambassadeurs furent-ils assis, que celui du grand mogol, accompagné de cinq personnes d'honneur et d'environ vingt domestiques, vint se placer vis-à-vis d'eux; ceux des Lamas et des Sou-ta-tsés prirent aussi leurs places. Plusieurs personnes de l'empire s'assirent ensuite au dessous d'eux. Ils furent tous obligés de passer la nuit dans cette situation, c'est-à-dire en plein air et sur des pierres nues, pour attendre sa majesté impériale, qui ne devait paraître que le lendemain au matin sur son trône.

De tous les ambassadeurs étrangers, celui des Sou-ta-tsés, qui sont les Tartares du sud, était le plus estimé à la cour de Pékin. Tout ce que Nieuhof put apprendre du sujet de son ambassade fut qu'il apportait des présents à l'empereur, suivant l'usage des nations qui bordent la Chine. Sa robe était composée de peaux de mouton teintes en cramoisi, et lui tombait jusqu'aux genoux; mais elle était sans manches. Il avait les bras nus jusqu'aux épaules. Son bonnet, revêtu de martre, était serré contre sa tête, et du centre partait une queue de cheval teinte aussi en rouge. Ses hauts-de-chausses étaient d'une étoffe légère, et lui descendaient jusqu'au milieu des jambes; ses bottes étaient si grandes et si pesantes, qu'à peine lui permettaient-elles de marcher; il portait au côté droit un sabre fort large et fort massif. Tous les gens de sa suite étaient vêtus de même, et portaient sur le dos leur arc et leurs flèches.

L'ambassadeur du Mogol était vêtu d'une robe bleue si richement brodée, qu'on l'aurait prise pour de l'or battu. Elle lui tombait jusqu'aux genoux, liée au dessus des reins d'une ceinture de soie avec des franges fort riches aux

deux bouts. Il portait aux jambes de jolies bottines de maroquin, et sur sa tête un grand turban de diverses couleurs.

L'habit de l'ambassadeur des lamas était d'une étoffe jaune, et son chapeau à larges bords comme celui de nos cardinaux; il portait au côté un chapelet de la forme des nôtres, sur lequel il disait des prières. Ces lamas sont une sorte de religieux ou de prêtres, qui, après avoir été soufferts long-temps à la Chine, en avaient été bannis par le dernier empereur: ils s'étaient réfugiés en Tartarie, d'où ils faisaient demander, par cette ambassade, la liberté de rentrer dans leurs anciens établissements. Nieuhof n'apprit point quel fut le succès de leurs sollicitations; mais ils avaient été reçus avec beaucoup d'amitié.

A la porte de la même cour, on voyait trois éléphants noirs qui servaient comme de sentinelles. Ils portaient sur le dos des tours ornées de sculpture et magnifiquement dorées. Le concours du peuple était incroyable, et le nombre des gardes aussi surprenant que la richesse de leurs habits.

A la pointe du jour, les grands, qui avaient passé la nuit dans la cour, s'approchèrent des ambassadeurs pour les observer, mais avec beaucoup de politesse et de décence. Une heure après, ils reçurent un signal qui les fit lever brusquement. En même temps, deux seigneurs tartares, dont l'office est de recevoir les ambassadeurs, vinrent les prendre, et les firent passer par une autre porte dans une seconde cour, qui était environnée de soldats tartares et de courtisans; de là ils furent conduits dans une troisième cour, qui renfermait la salle du trône, les appartements de l'empereur, et ceux de sa femme et de ses enfants. La circonférence de cette cour était d'environ quatre cents pas; elle était bordée aussi d'un grand nombre de gardes, vêtus de riches casaques de satin cramoisi.

Les deux côtés du trône étaient gardés par cent douze soldats, dont chacun portait une enseigne différente, assortie à la couleur de son habillement; mais ils avaient tous la tête couverte d'un chapeau noir, garni de plumes jaunes. Près du trône étaient vingt-deux officiers qui tenaient à la main de riches écrans jaunes, dont la forme représentait des soleils. Ils étaient suivis de dix autres, qui portaient des cercles dorés de la même forme; et ceux-ci, de six autres, qui portaient des cercles en forme de pleine lune. Après eux, on voyait seize gardes armés de demi-piques ou d'épieux, et couverts de rubans de soie de diverses couleurs. Ensuite paraissaient trente-six autres gardes, chacun portant un étendard orné d'une figure de dragon ou de quelque autre monstre. Derrière tous ces rangs étaient une infinité de courtisans, tous richement vêtus de la même sorte de soie et de la même couleur, comme d'une même livrée; ce qui relevait beaucoup l'éclat du spectacle. Devant les

degrés qui conduisaient au trône, on avait placé des deux côtés six chevaux blancs, couverts de riches caparaçons, avec des brides parsemées de perles, de rubis et d'autres pierres précieuses.

Un des chanceliers s'approcha des Hollandais, leur demanda quels étaient leur rang et leur dignité. Ils répondirent qu'ils occupaient le rang de vice-rois. Le même chancelier interrogea aussi les ambassadeurs mogols, qui firent la même réponse. Là-dessus, le tou-tang leur déclara que leur place était à la dixième pierre de la vingtième, suivant l'ordre des rangs qui était marqué sur le pavé, vis-à-vis la porte de la salle du trône. Ces pierres sont revêtues de plaques de cuivre, sur lesquelles on voit écrits en lettres chinoises et le caractère et la qualité des personnes qui doivent s'y tenir debout ou à genoux. Ensuite un héraut leur cria d'une voix haute : « Allez, présentez-vous devant le trône. » Ils s'y présentèrent. Le même héraut continua de crier : « Marchez à votre place. » Ils y marchèrent. « Baissez trois fois la tête jusqu'à terre. » Ils la baissèrent. « Levez-vous. » Ils se levèrent. Enfin, « Retournez à votre place. » Ils y retournèrent.

On les conduisit ensuite, avec l'ambassadeur du Mogol, sur un théâtre bien bâti, qui servait de soutien au trône impérial. Sa hauteur était d'environ vingt pieds, et, dans toute son enceinte, il était environné de plusieurs galeries d'albâtre. Là, après avoir été obligés de se mettre à genoux et de baisser la tête, on leur servit du thé tartare, mêlé de lait, dans des tasses et des plats de bois. Bientôt le carillon des cloches ayant commencé à se faire entendre, toute l'assemblée se mit à genoux, tandis que l'empereur montait sur son trône. Les ambassadeurs ne découvrirent pas aisément sa majesté impériale, parce qu'ils furent obligés de garder leurs places. Les gens de leur suite, qui étaient derrière eux, la virent encore moins au travers d'une foule de courtisans dont elle était environnée.

Ce puissant monarque était assis à trente pas des ambassadeurs. L'or et les pierres précieuses dont son trône était couvert jetaient un éclat si extraordinaire, que les yeux en étaient éblouis. Des deux côtés étaient assis près de lui les princes de son sang, les vice-rois et les grands officiers de la couronne. On leur servit du thé dans des tasses et des soucoupes de bois. Tous ces grands étaient vêtus de satin bleu, relevé par des figures de dragons et de serpents. Leurs bonnets étaient brodés d'or et parsemés de diamants et de pierres précieuses, dont le nombre ou l'arrangement distinguait leurs rangs et leurs qualités. De chaque côté du trône paraissaient quarante gardes-du-corps armés d'arcs et de flèches.

L'empereur demeura l'espace d'un quart d'heure dans cette situation. Enfin, s'étant levé avec toute sa cour, Keyser observa qu'en voyant partir les ambas-

sadeurs, il jeta les yeux sur eux. Autant que les Hollandais furent capables de le distinguer, ce prince était jeune, blanc de visage, d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, et vêtu de drap d'or. Ils admirèrent beaucoup qu'il eût laissé partir les ambassadeurs sans leur adresser un seul mot; mais c'est un usage généralement établi dans toutes les cours asiatiques. Les courtisans, les soldats et même les gardes-du-corps, se retirèrent avec beaucoup de désordre. Quoique les Hollandais fussent assez bien escortés pour se faire ouvrir un passage, ils eurent beaucoup de peine à percer la foule qui remplissait toutes les rues.

C'est l'usage de la Chine de traiter les ambassadeurs le dixième, le vingtième et le trentieme jour après leur audience, pour faire connaître que leurs affaires sont terminées; mais, dans l'empressement que les Hollandais avaient de partir, ils obtinrent que ces trois festins leur fussent donnés successivement dans l'espace de trois jours, et le premier ne fut pas remis plus loin qu'au jour même de l'audience.

Un certain nombre de seigneurs tartares qui avaient paru souvent chez les ambassadeurs prirent soin de leur faire amener quinze chariots pour le transport de leur bagage. Un officier les fit avertir en même temps de se rendre à la cour du li-pou, ou des cérémonies, pour recevoir la lettre de l'empereur au gouverneur de Batavia. Ils s'y rendirent à cheval vers une heure après midi. On les introduisit dans une antichambre, où l'un des seigneurs du conseil prit la lettre, qui était sur une table couverte d'un tapis jaune; il l'ouvrit et rendit compte aux ambassadeurs de ce qu'elle contenait. Elle était écrite en deux langues, la tartare et la chinoise; le papier était doré sur les bords, et revêtu des deux côtés de dragons d'or. Ensuite, l'ayant fermée respectueusement, il l'enveloppa dans une écharpe de soie, qu'il mit dans une boîte, et la présenta aux ambassadeurs, qui la reçurent à genoux. Mais, la retirant aussitôt de leurs mains, il l'attacha sur le dos d'un des interprètes, qui se mit à marcher devant eux avec ce précieux fardeau, et qui sortit par la grande porte de la cour, qu'on avait ouverte exprès. Cette cérémonie fut faite avec un profond silence, et, dans toutes les fêtes qu'on avait données aux ambassadeurs, on n'avait rien laissé échapper qui eût rapport au sujet de la commission. La lettre de l'empereur était conçue en ces termes :

« L'empereur envoie cette lettre à Jean Maatzuyker, gouverneur général des Hollandais à Batavia.

» Nos territoires étant aussi éloignés l'un de l'autre que l'orient l'est de l'occident, il nous est fort difficile de nous approcher, et depuis le commencement jusque aujourd'hui, les Hollandais n'étaient jamais venus nous visiter; mais ceux qui m'ont envoyé Peter de Goyer et Jacob de Keyser sont une

bonne et sage nation. Ces deux ambassadeurs ont paru devant moi en votre nom, et m'ont apporté divers présents. Votre pays est éloigné du mien de dix mille milles; mais vous marquez la noblesse de votre âme en vous souvenant de moi. Cette raison fait beaucoup pencher mon cœur vers vous. Ainsi je vous envoie..... (Les présents étaient ici nommés.) Vous m'avez fait demander la permission d'exercer le commerce dans mon pays, en apportant et remportant des marchandises, ce qui deviendrait fort avantageux pour mes sujets. Mais comme votre pays est éloigné du mien, et que les vents sont si dangereux sur ces côtes qu'ils pourraient nuire à vos vaisseaux, dont la perte m'affligerait beaucoup, je souhaiterais que, si vous jugez à propos d'en renvoyer ici, vous ne le fissiez qu'une fois en huit ans, et que vous n'envoyassiez pas plus de cent hommes, dont vingt auraient la liberté de venir à ma cour. Alors vous pourriez débarquer vos marchandises sur le rivage, dans une loge qui serait à vous, sans être obligés de faire votre commerce en mer devant Canton. Il m'a plu de vous faire cette proposition pour votre intérêt et votre sûreté, et j'espère qu'elle sera de votre goût. C'est ce que j'ai jugé à propos de vous faire connaître.

» La treizième année, le huitième mois et le vingt-neuvième jour du règne de *Yong-té*; et plus bas, *Hong-ti-tso-pé.* »

Les ambassadeurs ne furent pas plus tôt retournés à leur logement qu'on les pressa beaucoup de partir, en leur représentant que l'usage de l'empire ne permettait pas qu'ils s'arrêtassent deux heures dans la ville après avoir reçu leurs dépêches. Ils se virent obligés de quitter Pékin presque au même instant, et ils retournèrent à Batavia sans autre fruit de leur voyage que de la dépense et de la fatigue.

Moeurs et usages des Chinois.

Portrait des Chinois. Caractère. Industrie. Habillement.

Les Chinois font consister la beauté à avoir le front l[illegible], [illegible] de petits yeux fendus, la face bien large et carrée, [illegible], [illegible] à fleur de tête et médiocre, et des cheveux noirs, car ils ne peuvent supp[illegible] une chevelure blonde ou rousse. Les tailles fines et dégagées n'ont pas plu[s] d'agrément pour eux, parce que leurs habits sont fort larges, et ne sont point

ajustés à la taille comme en Europe. Ils croient un homme bien fait lorsqu'il est gras et gros, et qu'il remplit sa chaise de bonne grâce.

Quoique les chaleurs excessives qui se font sentir dans les provinces méridionales donnent aux paysans, qui vont nus jusqu'à la ceinture, un teint brun et olivâtre, ils sont naturellement aussi blancs que les Européens, et l'on peut dire en général que leur physionomie n'a rien de désagréable. La plupart ont même la peau fort belle jusqu'à l'âge de trente ans. Les lettrés et les docteurs, surtout ceux de basse extraction, ne se coupent jamais l'ongle du petit doigt; ils affectent de le laisser croître de la longueur d'un pouce, pour faire connaître qu'ils ne sont point dans la nécessité de travailler pour vivre. A l'égard des femmes, elles sont ordinairement d'une taille médiocre. Elles ont le nez court, les yeux petits, la bouche bien faite, les lèvres vermeilles, les cheveux noirs, les oreilles longues et pendantes. Leur teint est fleuri; il y a de la gaîte dans leur visage, et leurs traits sont assez réguliers.

Les Chinois en général sont d'un caractère doux et facile. Ils ont beaucoup d'affabilité dans l'air et les manières, sans aucun mélange de dureté, d'aigreur et d'emportement. Cette modération se remarque jusque dans le peuple. Le P. de Fontaney, jésuite, ayant rencontré au milieu d'un grand chemin un embarras de voitures, fut surpris, au lieu d'entendre prononcer des mots indécents, suivis comme en Europe d'injures et de coups, de voir les charretiers se saluer civilement, et s'entr'aider pour rendre le passage plus libre. Les Européens qui ont quelque affaire à demêler avec les Chinois doivent se garder de tout mouvement de vivacité. Ces écarts passent à la Chine pour des défauts contraires à l'honnêteté; non que les Chinois ne soient aussi ardents et aussi vifs que nous, mais ils apprennent de bonne heure à se rendre maîtres d'eux-mêmes.

Leur modestie est surprenante. Les lettrés paraissent toujours avec un air composé, sans accompagner leurs discours du moindre geste. Les femmes sont encore plus réservées; elles vivent constamment dans la retraite, avec tant d'attention à se couvrir qu'on ne voit pas même paraître leurs mains au bout de leurs manches, qui sont fort longues et fort larges. Si elles présentent quelque chose à leurs plus proches parents, elles le posent sur une table, et leur laissent la peine de le prendre. Elles sont fort choquées de voir les pieds nus à nos saints dans les tableaux.

Quoique les Chinois soient naturellement vindicatifs, surtout lorsqu'ils sont animés par l'intérêt, ils ne se vengent jamais qu'avec méthode, sans en venir aux voies de fait. Ils dissimulent leur ressentiment, et gardent si bien les apparences qu'on les croirait insensibles aux outrages; mais l'occasion de ruiner leur ennemi se présente-t-elle, ils la saisissent sur-le-champ. Les voleurs

même n'emploient point d'autre méthode que l'adresse et la subtilité. Il s'en trouve qui suivent les barques des voyageurs ou des marchands, et qui se coulent parmi ceux qui les tirent sur le canal impérial, dans la province de Chan-tong, ce qui leur est d'autant plus aisé que, l'usage étant de changer de matelots chaque jour, ils ne peuvent être facilement reconnus. Pendant la nuit, ils se glissent dans les cabinets; ils endorment les passagers par la fumée de certaines drogues, et dérobent librement sans être aperçus. Un voleur chinois ne se lassera point de suivre un marchand pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de le surprendre; d'autres pénètrent dans les villes, au travers des murs les plus épais, brûlent les portes, ou les percent par le moyen de certaines machines qui brûlent le bois sans flamme. Ils s'introduisent dans les lieux les plus secrets d'une maison, et les habitants sont surpris de trouver leur lit sans rideaux et sans couvertures, leur chambre sans tapisserie et sans meubles, et de ne découvrir aucune autre trace des voleurs que le trou qu'ils ont fait au mur ou à la porte.

Le P. Le Comte avertit les Européens qu'ils ne doivent rien prêter aux Chinois sans avoir pris leurs sûretés, parce qu'il n'y a point de fond à faire sur leur parole. Ils commencent par emprunter une petite somme, en promettant de restituer le capital avec de gros intérêts. Ils remplissent cette promesse, et, sur le crédit qu'ils s'établissent, ils continuent d'emprunter de plus grosses sommes. L'artifice se soutient pendant des années entières, jusqu'à ce que la somme soit aussi grosse qu'ils le desirent. Alors ils disparaissent.

Il faut avouer que cette manière de tromper n'est pas particulière aux Chinois, et la précaution que recommande ici le P. Le Comte est bonne avec toutes les nations commerçantes. Le même jésuite convient ailleurs que, lorsqu'il vint à la Chine avec ses compagnons, étrangers, inconnus, exposés à l'avarice des mandarins, on ne leur fit pas le moindre tort dans leurs personnes ni dans leurs biens, et, ce qui lui paraît bien plus extraordinaire, un commis de la douane refusa de recevoir d'eux un présent, malgré toutes leurs instances, en protestant qu'il ne prendrait jamais rien des étrangers. Mais ces exemples sont rares, ajoute-t-il, et ce n'est pas sur un seul trait qu'il faut juger un caractère national. Ne devait-il pas conclure plus naturellement qu'un pareil exemple de probité dans une ville maritime, grande et marchande, où l'avidité, l'artifice et la fraude doivent régner plus qu'ailleurs, ne doit point être rare dans le reste de la nation? Aussi le P. Duhalde en porte-t-il un jugement plus modéré. En général, dit-il, les Chinois ne sont pas aussi fourbes et aussi trompeurs que le P. Le Comte les représente. Mais ils se croient permis de duper les étrangers, ils s'en font même une gloire; on en trouve d'assez impudents, lorsque la fraude est découverte, pour s'excuser

sur leur défaut d'adresse. « Il paraît assez, disent-ils, que je m'y suis fort mal pris; vous êtes plus adroit que moi, et je vous promets de ne plus m'adresser aux Européens. » En effet, on prétend que c'est des Européens qu'ils ont appris l'art de tromper, si l'homme, en quelque pays que ce soit, a besoin d'apprendre cet art. Un capitaine anglais, ayant fait marché à Canton pour quelques balles de soie, se rendit avec son interprète à la maison du marchand pour examiner s'il ne manquait rien à la qualité de sa marchandise. Il fut content de la première balle; mais les autres ne contenaient que de la soie pourrie. Cette découverte l'ayant irrité, il se répandit en reproches fort amers. Le Chinois les écouta sans s'émouvoir, et lui fit cette réponse : « Prenez-vous-en à votre fripon d'interprète, qui m'a protesté que vous n'examiniez point les balles. »

Cette disposition à tromper est commune parmi le peuple des côtes; ils emploient toutes sortes de moyens pour falsifier ce qu'ils vendent; ils vont jusqu'à contrefaire les jambons, en couvrant une pièce de bois d'une espèce de terre, qu'ils savent revêtir d'une peau de porc. Cependant Duhalde et Le Comte même reconnaissent qu'ils ne pratiquent ces friponneries qu'à l'égard des commerçants étrangers, et que, dans les villes éloignées de la mer, un Chinois ne peut se persuader qu'il y ait tant de mauvaise foi sur les côtes.

Lorsqu'ils ont en vue quelque profit, ils emploient d'avance toute la subtilité de leur esprit pour s'insinuer dans les bonnes grâces de ceux qui peuvent favoriser leur entreprise. Ils n'épargnent ni les présents, ni les services sans aucune apparence d'intérêt; ils prennent, pendant des années entières, toutes sortes de personnages et toutes sortes de mesures pour arriver à leur but. Ce genre de patience, qui est la vertu des fripons, prouverait plus que tout le reste un caractère naturellement porté à être fourbe et habile à tromper.

Les seigneurs de la cour, les vice-rois des provinces et les généraux d'armée sont dans un perpétuel mouvement pour acquérir ou conserver les principaux postes de l'état. La loi ne les accorde qu'au mérite; mais l'argent, la faveur et l'intrigue ouvrent secrètement mille voies plus sûres. Leur étude continuelle est de connaître les goûts, les inclinations, l'humeur et les desseins les uns des autres.

Dans quelques cantons, le peuple est si porté à la chicane, qu'on y engage ses terres, ses maisons et ses meubles, pour le plaisir de suivre un procès, ou de faire donner la bastonnade à son ennemi. Mais il arrive souvent que, par une corruption plus puissante, l'accusé fait tomber les coups sur celui qui l'accuse. De là naissent entre eux des haines mortelles. Une de leurs vengean-

ces est de mettre le feu à la maison de leur ennemi pendant la nuit; cependant la peine de mort que les lois infligent à ce crime le rend assez rare.

On assure que les Chinois les plus vicieux ont un amour naturel pour la vertu, qui leur donne de l'estime et de l'admiration pour ceux qui la pratiquent. Ceux qui s'assujettissent le moins à la chasteté honorent les personnes chastes, surtout les veuves. Ils conservent, par des arcs de triomphe et par des inscriptions, la mémoire des personnages distingués qui ont vécu dans la continence, qui ont rendu service à la patrie, et qui se sont élevés au dessus du vulgaire par quelque action remarquable. Ils apportent beaucoup de soin à dérober la connaissance de leurs vices au public. Ils témoignent le plus grand respect à leurs parents, et à ceux qui ont pris soin de leur éducation; ils honorent les vieillards, à l'exemple de l'empereur. Ils détestent, dans les actions, dans les paroles et dans les gestes, tout ce qui décèle de la colère ou la moindre émotion. Mais c'est peut-être aussi de cette habitude de se contraindre que naît leur disposition aux vengeances tardives et étudiées, aux raffinements de la fourberie; et ce caractère est bien aussi dangereux que la violence, et plus odieux.

Magalhaens observe qu'ils ont porté la philosophie morale spéculative à sa perfection, qu'ils en font leur principale étude et le sujet ordinaire de leurs entretiens. Il ajoute qu'ils ont l'esprit si vif et si pénétrant, qu'en lisant les ouvrages des jésuites, ils entendaient facilement les questions les plus subtiles.

Les vernis de la Chine, la porcelaine, et cette variété de belles étoffes de soie qu'on transporte en Europe, sont des témoignages assez honorables de l'industrie des Chinois. Il ne paraît pas moins d'habileté dans leurs ouvrages d'ébène, d'écaille, d'ivoire, d'ambre et de corail. Ceux de sculpture, et leurs édifices, tels que les portes de leurs grandes villes, leurs arcs de triomphe, leurs ponts et leurs tours, ont beaucoup de noblesse et de grandeur. S'ils ne sont point parvenus au degré de perfection qui distingue les ouvrages de l'Europe, il en faut accuser la mesquinerie chinoise, qui, mettant des bornes étroites à la dépense des particuliers, et restreignant le salaire des artistes, n'encourage pas assez le travail et l'industrie.

Il est vrai qu'ils ont moins d'invention que nous pour les arts mécaniques, mais leurs instruments sont plus simples; et sans avoir jamais vu les modeles qu'on leur propose, ils les imitent facilement. C'est ainsi qu'ils font à present des montres, des horloges, des miroirs, des fusils, des pistolets, etc.

Ils ont une si haute opinion d'eux-mêmes, que le plus vil Chinois regarde avec mépris toutes les autres nations. Dans leur engouement pour leur pays et pour leurs usages, ils ne peuvent se persuader qu'il y ait rien de bon ni

rien de vrai que leurs savants aient ignoré. On s'efforce en vain de leur faire entreprendre sérieusement quelque ouvrage dans le goût de l'Europe ; à peine les missionnaires ont-ils pu obtenir des architectes chinois de leur bâtir une église dans le palais, sur le modèle envoyé de France. Quoique les vaisseaux de la Chine soient mal construits, et que les habitants ne puissent refuser de l'admiration à ceux qui viennent de l'Europe, leurs charpentiers paraissent surpris lorsqu'on leur propose de les imiter. Ils répondent que leur fabrique est l'ancien usage de la Chine. « Mais cet usage est mauvais », leur dites-vous. « N'importe, répliquent-ils ; c'est assez qu'il soit établi dans l'empire », et l'on ne peut s'en écarter sans blesser la justice et la raison. Il paraît néanmoins que cette réponse ne vient souvent que de leur embarras. Ils craignent de ne pas satisfaire les Européens qui veulent les employer, car leurs meilleurs artistes entreprennent toutes sortes d'ouvrages sur les modèles qu'on leur présente.

Le peuple ne doit sa subsistance qu'à son travail assidu ; aussi ne connaît-on pas de nation plus laborieuse et plus sobre. Les Chinois sont endurcis au travail dès l'enfance ; ils emploieront des jours entiers à fouir la terre, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux, et le soir ils se croiront fort heureux d'avoir pour leur souper un peu de riz cuit à l'eau, un potage d'herbes et un peu de thé. Ils ne rejettent aucun moyen pour gagner leur vie. Comme on aurait peine à trouver dans tout l'empire un endroit sans culture, il n'y a personne, à quelque âge qu'on le suppose, homme ou femme, sourd, muet, boiteux, aveugle, qui n'ait de la facilité à subsister. On ne se sert à la Chine que de moulins à bras pour broyer les grains ; ce travail, qui n'exige qu'un mouvement fort simple, est l'occupation d'une infinité de pauvres habitants.

Les Chinois savent mettre à profit plusieurs choses que d'autres nations croient inutiles, ou dont elles tirent peu de parti. A Pékin, quantité de familles gagnent leur vie à vendre des allumettes, d'autres à ramasser dans les rues des chiffons de soie, de laine, de coton ou de toile, des plumes de poules, des os de chiens, des morceaux de papier, qu'ils nettoient soigneusement pour les revendre ; ils gagnent même sur les ordures qui sortent du corps humain ; on voit dans toutes les provinces des gens qui s'occupent à les ramasser, et dans quelques endroits, sur les canaux, des barques qui n'ont pas d'autre usage. Les paysans viennent acheter ces immondices pour du bois, de l'huile et des légumes. Au surplus, tous ces moyens de subsistance ne sont pas particuliers aux Chinois, et se retrouvent à Paris et dans les grandes capitales.

Malgré la sobriété et l'industrie qui règnent à la Chine, le nombre prodigieux des habitants y cause beaucoup de misère ; il s'en trouve de si pauvres, que, si la mère tombe malade ou manque de lait, l'impuissance de nourrir

leurs enfants les force de les exposer dans les rues. Ce spectacle est rare dans les villes de province; mais rien n'est plus commun dans les grandes capitales, telles que Pékin et Canton. D'autres engagent les sages-femmes à noyer leurs filles dans un bassin d'eau au moment de leur naissance. La misère produit une multitude incroyable d'esclaves dans les deux sexes, c'est-à-dire de personnes qui se vendent, en se réservant le droit de se racheter. Les familles aisées ont un grand nombre de domestiques volontairement vendus, quoiqu'il y en ait aussi qui se louent comme en Europe. Un père vend quelquefois son fils, vend sa femme, et se vend lui-même à vil prix.

L'habillement des hommes se ressent de la gravité qu'ils affectent. Il consiste dans une longue veste qui descend jusqu'à terre, et dont un pan se replie sur l'autre; celui de dessus, s'avançant jusqu'au côté droit, s'y attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent, assez près l'un de l'autre; les manches sont larges vers l'epaule, mais elles se rétrécissent par degrés jusqu'au poignet, et se terminant en fer à cheval, elles couvrent toute la main, à l'exception du bout des doigts. Ils se ceignent d'une large ceinture de soie, dont les bouts pendent jusqu'aux genoux, et à laquelle ils attachent un étui qui contient une bourse, un couteau et deux petits bâtons qui leur servent de fourchettes. Anciennement les Chinois ne portaient pas de couteaux; il est rare même que les lettrés en portent aujourd'hui.

En été, ils portent sous la veste des caleçons de toile de lin, couverts quelquefois de taffetas blanc; en hiver, des hauts-de-chausses de satin piqué de soie crue ou de coton. Dans les provinces du nord, on porte des pelisses fort chaudes. Leur chemise est de différentes sortes de toile, suivant les saisons; elle est fort large, mais courte. C'est un usage assez commun pour entretenir la propreté, dans les grandes chaleurs, de porter sur la chair un filet de soie qui empêche la chemise de s'appliquer à la peau. En été les Chinois ont le cou tout à fait nu; mais en hiver ils portent un collet, qui est ou de satin, ou de martre, ou de peau de renard, et qui tient à leurs robes, qui sont alors doublées de peau, ou piquées de soie et de coton. Les gens de qualité la doublent entièrement de peaux très fines, soit de martre, soit de renard bordé de martre. Au printemps, ils bordent leurs robes d'hermine, et par dessus ils portent un surtout à manches larges et courtes, doublé ou bordé dans le même goût.

Toutes les couleurs ne sont pas permises. Le jaune, comme on l'a dit, n'appartient qu'à l'empereur et aux princes de son sang. Le satin à fond rouge est affecté à certains mandarins dans les jours de cérémonie. On s'habille communément en noir, en bleu ou en violet. La couleur du peuple est généralement le bleu ou le noir.

Avant la conquête les Chinois étaient passionnés pour leur chevelure, qu'ils pommadaient soigneusement, et leur amour pour cet ornement était tel que plusieurs préférèrent la mort à la loi qui leur fut imposée de se raser la tête comme les Tartares. Aujourd'hui ils laissent croître assez de cheveux sur le sommet de la tête pour les mettre en tresse. En été ils se couvrent la tête d'une espèce de petit chapeau, ou d'un bonnet en forme d'entonnoir ; le dehors est de rotang, travaillé très finement; le dedans est doublé de satin ; de la pointe de ce bonnet sort un gros flocon de crins rouges qui le couvre et qui se répand jusque sur les bords : ce crin est une espece de poil tres fin et tres clair, qui croît aux jambes de certaines vaches, et se teint d'un rouge vif et éclatant. Les mandarins et les lettrés ont une espèce de bonnet que le peuple n'a pas la liberté de porter ; il est de la même forme que l'autre, mais fait en carton, doublé ordinairement de satin rouge ou bleu, et couvert de satin blanc; au dessus flotte irrégulièrement un gros flocon de la plus belle soie rouge. Les personnes de distinction se servent souvent de la première de ces deux sortes de chapeaux, surtout quand elles vont à cheval, et dans le mauvais temps, parce qu'il résiste à la pluie et qu'il est plus propre à les garantir du soleil par devant et par derrière. En hiver, ils portent une autre espèce de bonnet fort chaud, bordé de zibeline, d'hermine ou de peau de renard, et terminé au sommet par une touffe de soie rouge ; la bordure de peau est large de deux ou trois doigts, et produit un fort bel effet, surtout lorsqu'elle est de belles zibelines noires et luisantes.

Les Chinois, surtout les personnes de qualité, n'osent paraître en public sans bottines ; elles sont de soie, particulièrement de satin, ou de calicot, et fort bien ajustées au pied ; mais elles n'ont ni genouillères, ni talons. Celles qu'on porte pour monter à cheval sont de cuir de vache ou de cheval, si bien préparé que rien n'est plus souple. Les bas de bottes sont d'étoffe piquée et doublée de coton ; il en sort de la botte une partie qui est bordée d'une large bande de pluche ou de velours ; mais autant ils sont utiles en hiver pour entretenir la chaleur des jambes, autant sont-ils insupportables pendant l'été : on en prend alors de plus convenables à la saison. Le peuple, pour épargner la dépense, porte des bas d'étoffe noire. Ceux dont les personnes de qualité usent dans leurs maisons sont de soie, fort propres et fort commodes. Lorsque les Chinois sortent pour quelque visite d'importance, ils portent par dessus leurs habits, qui sont ordinairement de toile ou de satin, une longue robe de soie presque toujours de couleur bleue, avec une ceinture, et par dessus le tout un petit habit noir ou violet, qui ne passe point les genoux, mais qui est fort ample, avec des manches courtes et larges ; ils prennent alors un petit bonnet qui représente dans sa forme un cône rac-



courci, chargé tout autour de soies voltigeantes, ou de crin rouge; enfin, pour achever l'ornement, ils ont aux jambes des bottes d'étoffe, et un éventail à la main.

Les dames chinoises sont d'une modestie extraordinaire dans leurs regards, dans leur contenance et dans leurs vêtements. Leurs robes sont fort longues; elles en sont tellement couvertes de la tête jusqu'aux talons, qu'on ne voit paraître que leur visage. Leurs mains sont toujours cachées sous leurs grandes manches, qui descendraient jusqu'à terre si elles ne prenaient soin de les relever. La couleur qui appartient à leur sexe est ou rouge ou bleue, ou verte. Peu de femmes portent le noir et le violet, si elles ne sont fort avancées en âge. Elles marchent d'un pas doux et lent, les yeux baissés et la tête penchée; mais leur marche n'est pas sûre, parce qu'elles ont les pieds d'une petitesse extraordinaire : on les leur serre dès l'enfance avec beaucoup de force pour les empêcher de croître, et, regardant cette mode comme une beauté, elles s'efforcent encore de les rendre plus petits à mesure qu'elles avancent en âge.

Les Chinois même ne connaissent pas bien l'origine d'un usage si bizarre. Quelques uns s'imaginent que c'est une invention de leurs ancêtres pour retenir les femmes au logis, mais d'autres regardent cette opinion comme une fable; le plus grand nombre est persuadé que c'est une mode établie par la politique pour tenir les femmes dans une continuelle dépendance. Il est certain qu'elles sont extrêmement renfermées et qu'elles sortent peu de leur appartement, qui est dans la partie la plus retirée de la maison, où elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les servent. Cependant on peut dire, en général, qu'elles ont la vanité ordinaire à leur sexe, et que, ne paraissant qu'aux yeux de leurs domestiques, elles ne laissent pas, chaque jour, au matin, d'employer des heures entières à leur parure. On assure qu'elles se frottent le visage avec une sorte de pâte pour augmenter leur blancheur, mais que cette pratique leur gâte bientôt la peau, et hâte les rides, et, par conséquent, n'est pas meilleure à la Chine qu'en France, où elle est pourtant fort en usage.

Leur coiffure consiste en plusieurs boucles de cheveux, entremêlées de petites touffes de fleurs d'or et d'argent. Quelques unes se la parent d'une figure du *fong-hoang*, oiseau fabuleux, qu'elles portent en or, en argent ou en cuivre doré, suivant leur richesse et leur qualité : les ailes de cette figure, mollement étendues sur le devant de la coiffure, embrassent le haut des tempes; la queue, qui est assez longue, forme une espèce d'aigrette au sommet de la tête; le corps est au dessus du front; le cou et le bec tombent au dessus du nez, mais le cou est joint au corps par un ressort secret, à l'aide duquel il

joue négligemment et se prête au moindre mouvement de la tête, sur laquelle il ne porte que par les pieds, qui sont fichés au milieu de la chevelure. Les femmes de la première qualité se parent quelquefois d'une couronne composée de plusieurs de ces oiseaux entrelacés ensemble. Le travail en est d'un prix fort élevé.

Les jeunes filles portent ordinairement une autre sorte de couronne, dont le fond n'est que de carton, mais couvert d'une fort belle soie. Le devant s'élève en pointe au dessus du front; il est chargé de diamants, de perles, et d'autres ornements. Le dessus de la tête est couvert de fleurs naturelles ou artificielles, mêlées d'aiguilles dont la pointe offre des pierreries. Les femmes avancées en âge, surtout celles du commun, se contentent d'un morceau de soie très fine passée plusieurs fois autour de la tête. Au reste, les modes de parure ont toujours été les mêmes à la Chine depuis le commencement de l'empire jusqu'à la conquête des Tartares, qui, sans rien changer aux autres usages du pays, forcèrent seulement les Chinois à prendre leur habillement.

Magalhaens observe que la nation chinoise porte la recherche fort loin dans ses habits. Le plus pauvre est vêtu décemment, avec le soin de se conformer toujours à la mode. On est étonné de les voir le premier jour de l'an dans leurs habits neufs, qui sont d'une propreté admirable, sans que la pauvreté paraisse y mettre aucune distinction.

Minutieux cérémonial, salutations, visites, lettres, etc. Festins. Cuisine chinoise.

Il n'y a rien où les Chinois mettent plus de scrupule que dans les cérémonies et les civilités dont ils usent : ils sont persuadés qu'une grande attention à remplir tous les devoirs de la vie civile sert beaucoup à corriger la rudesse naturelle, à donner de la douceur au caractère, à maintenir la paix, l'ordre et la subordination dans un état. Parmi les livres qui contiennent leurs règles de politesse, on en distingue un qui en compte plus de trois mille différentes. Tout y est prescrit avec beaucoup de détails. Les saluts ordinaires, les visites, les présents, les festins et toutes les bienséances publiques ou particulières, sont plutôt des lois que des usages introduits peu à peu par la coutume.

Le cérémonial est fixé pour les personnes de tous les rangs avec leurs égaux ou leurs supérieurs. Les grands savent quelles marques de respect ils doivent rendre à l'empereur et aux princes, et comment ils doivent se conduire entre eux. Les artisans même, les paysans et la plus vile populace ont entre eux des règles qu'ils observent; ils ne se rencontrent point sans se donner mutuellement quelques marques de politesse et de complaisance. Personne ne

peut se dispenser de ces devoirs, ni rendre plus ou moins que l'usage ne le demande.

Pendant qu'on portait au tombeau le corps de la feue impératrice femme de Khang-hi, un des premiers princes du sang ayant appelé un co-lao pour lui parler, celui-ci s'approcha, et lui répondit à genoux, et le prince le laissa dans cette posture sans lui dire de se relever. Le lendemain un coli accusa devant l'empereur le prince et tous les co-laos : le prince, pour avoir souffert qu'un officier de cette considération se tînt devant lui dans une posture si humble; et les co-laos, particulièrement celui qui s'était agenouillé, pour avoir déshonoré le premier poste de l'empire, et les autres, pour ne s'y être pas opposés, ou du moins pour n'en avoir pas donné avis à l'empereur. Le prince s'excusa sur ce qu'il ignorait la loi ou l'usage sur cet article, et que d'ailleurs il n'avait point exigé cette soumission. Mais le coli cita pour réplique une loi d'une ancienne dynastie. Aussitôt l'empereur donna ordre au li-pou, qui est le tribunal des cérémonies, de chercher cette loi dans les archives, et si elle ne se trouvait pas, d'en faire une qui pût servir désormais de règle invariable. Le tribunal du li-pou tient si rigoureusement à faire observer les cérémonies de l'empire, qu'il ne veut pas même que les étrangers y manquent. Avant qu'un ambassadeur paraisse à la cour, l'usage veut qu'il soit instruit pendant quarante jours, et soigneusement exercé aux cérémonies, à peu près comme un comédien récite son rôle avant de monter sur le théâtre. La politesse est fort bonne; mais l'excès même des bonnes choses est un inconvénient et un ridicule.

La plupart de ces formalités se réduisent à la manière de s'incliner, de se mettre à genoux, et de se prosterner une ou plusieurs fois, suivant l'occasion, le lieu, l'âge ou la qualité des personnes, surtout lorsqu'on rend des visites, qu'on fait des présents et qu'on traite ses amis.

La méthode ordinaire des salutations pour les hommes consiste à joindre les mains fermées devant la poitrine, en les remuant d'une manière affectueuse, et de baisser un peu la tête en prononçant *tsin*, *tsin*, expression de politesse dont le sens n'est pas limité. Lorsqu'on rencontre une personne à qui l'on doit plus de déférence, on joint les mains, on les élève et on les abaisse jusqu'à terre, en inclinant profondément tout le corps. Si deux personnes de connaissance se rencontrent après une longue absence, tous deux tombent à genoux et baissent la tête jusqu'à terre; ensuite, se relevant, elles recommencent deux ou trois fois la même cérémonie. Le mot de *fo*, qui signifie bonheur, se répète souvent dans les civilités chinoises.

Au commencement de la monarchie, lorsque la simplicité régnait encore, il était permis aux femmes de dire aux hommes, en leur faisant la révérence :

Van-fo, c'est-à-dire, que toute sorte de bonheur vous accompagne. Mais aussitôt que la pureté des mœurs eut commencé à s'altérer, ce compliment parut une indécence. On réduisit les femmes à des révérences muettes; et pour détruire entièrement l'ancienne coutume, on ne leur permit pas même de prononcer le même mot en se saluant entre elles.

Parmi les gens même du commun, l'on donne toujours la première place au plus âgé de l'assemblée; mais s'il s'y trouve des étrangers, elle est accordée à celui qui est venu du pays le plus éloigné, à moins que le rang ou la qualité ne leur impose d'autres lois. Dans les provinces où la droite est la place d'honneur, on ne manque jamais de l'offrir; dans d'autres lieux, la gauche est la plus honorable.

Quand deux mandarins se rencontrent dans la rue, s'ils sont d'un rang égal, ils se saluent sans sortir de leur chaise et sans même se lever, en baissant d'abord leurs mains jointes, et les relevant ensuite jusqu'à la tête; ce qu'ils répètent plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue. Mais si l'un est d'un rang inférieur, il doit faire arrêter sa chaise, ou descendre, s'il est à cheval, et faire une profonde révérence. Les inférieurs évitent, autant qu'ils le peuvent, l'embarras de ces rencontres.

Rien n'est comparable au respect que les enfants ont pour leur père, et les écoliers pour leur maître : ils parlent peu et se tiennent toujours debout en leur présence. L'usage les oblige, surtout au commencement de l'année, au jour de leur naissance, et dans d'autres occasions, de les saluer à genoux, en frappant plusieurs fois la terre du front.

Les règles de la civilité ne s'observent pas moins dans les villages que dans les villes, et les termes qu'on emploie, soit à la promenade et dans les conversations, soit pour les salutations de rencontre, sont toujours humbles et respectueux. Jamais ils n'emploient dans leurs discours la première ni la seconde personne, à moins qu'ils ne parlent familièrement et entre amis, ou à des personnes d'un rang inférieur. *Je* et *vous* passeraient pour une incivilité grossière. Ainsi, au lieu de dire : « Je suis fort sensible au service que vous m'avez rendu », ils diront : « Le service que le seigneur, ou le docteur, a rendu au moindre de ses serviteurs, ou de ses écoliers, l'a touché très sensiblement. » De même un fils qui parle à son père prendra la qualité de son petit-fils, quoiqu'il soit l'aîné de la famille, et qu'il ait lui-même des enfants.

Un article de la politesse chinoise est de rendre des visites, comme parmi nous, au commencement de la nouvelle année, aux fêtes, à la naissance d'un fils, à l'occasion d'un mariage, d'une dignité, d'un voyage, d'une mort, etc. Ces visites, qui sont autant de devoirs pour tout le monde, surtout pour les écoliers à l'égard de leurs maîtres, et pour les mandarins à l'égard de leurs

supérieurs, sont ordinairement accompagnées de petits présents et de quantité de cérémonies dont on est dispensé dans les visites communes et familières.

Quand on veut faire une visite, on commence par faire remettre au portier de la personne qu'on vient voir un billet de visite, ou *tie-tsee*. C'est un cahier de papier rouge, légèrement semé de fleurs d'or et plié en forme de paravent. Sur un des plis on écrit son nom, avec quelques termes respectueux, suivant le rang de la personne, par exemple : « Le tendre et sincère ami de votre excellence, et le disciple perpétuel de sa doctrine, se présente en cette qualité pour rendre ses devoirs et faire sa révérence jusqu'à terre », ce qui s'exprime par les mots *tun-cheou-pai*. Si c'est un ami familier, ou une personne du commun qu'on visite, il suffit de donner un billet d'un simple feuillet en papier commun. Dans les deuils, le papier doit être blanc.

Toutes les visites qui se rendent à un gouverneur, ou à d'autres personnes de distinction, doivent se faire avant le dîner, ou du moins celui qui la fait doit s'être abstenu de vin, parce qu'il serait peu respectueux de paraître devant une personne de qualité avec l'air d'un homme qui sort de table, et que le mandarin s'offenserait s'il sentait l'odeur du vin. Cependant une visite qui se rend le même jour qu'on l'a reçue peut se faire l'après-midi, parce que cet empressement à la rendre est une marque d'honneur. Quelquefois un mandarin se contente de recevoir le tie-tsée par les mains de son portier, et tient compte de la visite, en faisant prier, par un de ses gens, celui qui veut la rendre, de ne pas prendre la peine de descendre de sa chaise; ensuite il rend la sienne le même jour, ou l'un des trois jours suivants. Si celui qui visite est une personne égale par le rang, ou un mandarin du même ordre, sa chaise a la liberté de traverser les deux premières cours du tribunal, qui sont fort grandes, et de s'avancer jusqu'à l'entrée de la salle, où le maître de la maison vient le recevoir. En entrant dans la seconde cour, il trouve devant la salle deux domestiques avec un parasol et un grand éventail, qui s'inclinent tellement l'un vers l'autre, en le conduisant, qu'il ne peut ni voir le mandarin qui s'avance pour le recevoir, ni en être vu. Ses propres domestiques le quittent sitôt qu'il est sorti de sa chaise, et, le grand éventail étant retiré, il se trouve assez près du mandarin qu'il visite pour lui faire sa révérence. C'est à cette distance que doivent commencer les cérémonies, telles qu'elles sont expliquées fort au long dans le rituel chinois. On apprend dans ce livre à quel nombre de révérences on est obligé, quelles expressions et quels titres on doit employer, quelles doivent être les génuflexions réciproques, les détours qu'on doit faire pour être tantôt à droite et tantôt à gauche, car la place d'honneur varie suivant les lieux; les gestes muets par lesquels le maître de la maison presse d'entrer, sans prononcer d'autre mot que *tsin-*

tsin ; le refus honnête que l'on en fait d'abord, en prononçant *Pou-can* (je n'ose); le salut que le maître de la maison doit faire à la chaise où l'on va s'asseoir, car il doit s'incliner devant elle avec respect, et l'éventer légèrement avec un pan de sa veste, pour en ôter la poussière.

Est-on assis, il faut exposer d'un air grave et sérieux le sujet de sa visite. On répond avec la même gravité et diverses inclinations. Il faut du reste se tenir fort droit sur sa chaise, sans s'appuyer contre le dossier; baisser un peu les yeux sans regarder de côté et d'autre, les mains étendues sur les genoux, et les pieds également avancés. Après un moment de conversation, un domestique proprement vêtu entre avec autant de tasses de thé qu'il y a de personnes : ici nouvelle attention pour observer exactement la manière de prendre la tasse, de la porter à la bouche et de la rendre au domestique. On sort enfin avec d'autres cérémonies. Le maître de la maison conduit l'étranger jusqu'à sa chaise, et, quand on y est entré, il s'avance un peu pour attendre que les porteurs l'aient soulevée; alors on lui dit adieu, et sa réponse consiste dans quelques expressions polies. On n'a pas trop de la vie entière pour posséder à fond une politesse si savante.

Les simples lettres que s'écrivent les particuliers sont sujettes à tant de formalités, qu'elles causent souvent de l'embarras aux lettrés même. Si l'on écrit à une personne de distinction, l'on doit employer du papier blanc, plié et replié dix ou douze fois comme un paravent; mais il doit être orné de petites bandes de papier rouge. On commence à écrire sur le second pli, et l'on met son nom à la fin de la lettre. Le style exige beaucoup d'attention, parce qu'il doit être différent de celui de la conversation; enfin, le caractère que l'on emploie en demande aussi, car il doit être proportionné au rang et à la qualité de la personne à qui l'on écrit : plus il est petit, plus il est respectueux; on doit garder une certaine distance entre les lignes; le sceau, lorsqu'on en met, est posé en deux endroits, au dessus du nom de la personne qui écrit, et au dessus du premier caractère de la lettre; mais on se contente ordinairement de l'appliquer sur le cachet de papier qui sert d'enveloppe.

S'il n'y a point d'occasion où la politesse chinoise ne soit fatigante et ennuyeuse pour les Européens, elle l'est particulièrement dans les fêtes, parce que tout s'y passe en formalités et en cérémonies. On distingue à la Chine deux sortes de festins : l'un ordinaire, qui consiste dans un service de douze ou quinze plats; l'autre plus solennel, où l'on sert vingt-quatre plats sur chaque table, et où l'on affecte beaucoup plus de façons. Pour observer ponctuellement le cérémonial, on envoie trois tie-tsee ou trois billets à ceux qu'on veut régaler : la première invitation se fait un jour ou deux avant la

fête; la seconde, le matin du jour même, pour faire souvenir les convives de leur engagement et les prier de n'y pas manquer; la troisième, lorsque, tout étant préparé, le maître de la maison veut faire connaître, par un troisième billet, l'impatience qu'il a de les voir.

La salle du festin est ordinairement parée de pots de fleurs, de peintures, de porcelaines et d'autres ornements; elle contient autant de tables qu'il y a de personnes invitées, à moins que le grand nombre des convives n'oblige de les placer deux à deux; mais il est rare de voir trois personnes à la même table. Ces tables sont rangées sur une même ligne, de chaque côté de la salle, et les convives placés vis-à-vis l'un de l'autre : ils sont assis dans des fauteuils. Le devant de chaque table est tendu d'une étoffe de soie à l'aiguille, comme un devant d'autel, et, quoiqu'elles soient sans nappes et sans serviettes, le vernis leur donne un grand air de propreté. Les deux extrémités sont presque toujours couvertes de grands plats chargés de mets découpés, et rangés en pyramides, couronnées de belles fleurs et surmontées de gros citrons; mais on ne touche jamais à ces pyramides : elles ne servent que pour l'ornement, comme les figures de sucre en Italie, et comme celles de nos surtouts en France.

Lorsque le maître de la maison introduit ses convives dans cette salle, il commence par les saluer l'un après l'autre; ensuite, se faisant apporter du vin dans une tasse d'argent ou de porcelaine, ou de quelque bois précieux, posée sur une petite soucoupe d'argent, il la prend des deux mains; il s'incline vers ses convives, il tourne le visage vers la grande cour de la maison et s'avance sur le devant de la salle : là, levant les yeux au ciel et élevant aussi la tasse, il répand le vin à terre, pour faire reconnaître, par cet hommage, qu'il ne possède rien dont il n'ait obligation à la faveur céleste. Alors il fait remplir de vin une tasse d'argent ou de porcelaine, qu'il place à la table à laquelle il doit être assis; mais ce n'est qu'après avoir fait une inclination au principal convive, qui répond à cette civilité en s'efforçant de lui épargner une partie de la peine par l'empressement qu'il a de faire verser aussi du vin dans une coupe, comme s'il voulait la porter sur la table du maître, qui est toujours la dernière. Le maître l'arrête par d'autres civilités dont l'usage prescrit les termes. Aussitôt le maître-d'hôtel apporte deux petits bâtons d'ivoire, nommés *quai-tses*, pour servir de fourchettes, et les place sur la table devant le fauteuil, dans une position parallèle; souvent même ils s'y trouvent déjà tout placés. Enfin, le maître conduit son principal convive à son fauteuil, qui est couvert d'une riche étoffe de soie à fleurs; il lui fait une nouvelle révérence, et l'invite à s'asseoir; mais le convive n'y consent qu'après beaucoup de façons, par lesquelles il s'excuse d'accepter une place si

honorable. Le maître se met en devoir de faire la même politesse aux autres convives, mais ils ne lui permettent pas de prendre cette peine.

Tel est le prélude. Tout le monde se place à table; à l'instant, quatre ou cinq comédiens, richement vêtus, entrent dans la salle, et saluent ensemble toute l'assemblée par de profondes inclinations, qui vont jusqu'à toucher quatre fois la terre du front. Cette cérémonie se fait au milieu des deux rangs de tables, le visage tourné vers une autre table fort longue, qui est au fond de la salle, et couverte de flambeaux et de cassolettes. Ensuite les comédiens se relèvent, et l'un d'eux présente un grand livre qui contient en lettres d'or les titres de cinquante ou soixante comédies qu'ils savent par cœur, pour en laisser le choix au principal convive. Celui-ci s'excuse de choisir, et le renvoie poliment, avec un signe d'invitation, au convive suivant; ce second l'envoie au troisième, et tous s'excusent. Enfin, le premier convive à qui l'on a rapporté le livre l'ouvre, le parcourt des yeux, et choisit la pièce qu'il juge la plus agréable à l'assemblée. Les comédiens en font voir le titre à tout le monde, et chacun donne son approbation par un signe de tête. S'il y a quelque objection à faire contre le choix, telle que serait la ressemblance du nom de quelque convive avec celui d'un personnage de la pièce, les comédiens doivent en avertir celui qui choisit.

La représentation commence par une symphonie d'instruments de musique, qui sont des bassins de cuivre ou de fer, dont le son est aigu et perçant, des tambours de peau de buffle, des flûtes, des fifres et des trompettes, qui ne peuvent plaire qu'aux Chinois. Ces comédies de festins se représentent sans décorations; on se contente d'étendre un tapis sur le plancher, et c'est de quelques chambres voisines du balcon que sortent les acteurs pour jouer leur rôle. Les cours sont ordinairement remplies d'un grand nombre de spectateurs que les domestiques y laissent entrer. Les dames qui veulent assister au spectacle sont hors de la salle, placées vis-à-vis les comédiens, et, à travers une jalousie, elles voient et entendent tout ce qui se passe sans qu'on puisse les apercevoir.

On commence toujours le festin par boire du vin pur. Le maître-d'hôtel, un genou à terre, prononce à haute voix : *Tsing lao ye men kan poï*, c'est-à-dire : Vous êtes invités, Messieurs, à prendre la coupe. A ces mots, chacun prend sa tasse des deux mains, l'élève jusqu'au front, la rabaisse plus bas que la table, la porte à sa bouche, et boit lentement à trois ou quatre reprises. Le maître presse de boire tout à son exemple; puis, montrant le fond de sa tasse, il fait voir qu'elle est vide, et que chacun doit l'imiter. Cette cérémonie recommence deux ou trois fois. Tandis qu'on boit, on sert au milieu de chaque table un plat de porcelaine rempli de quelque ragoût qui n'exige pas

de couteaux. Le maître d'hôtel invite à manger; chacun se sert adroitement avec ses deux petits bâtons. Lorsqu'on a cessé de manger d'un plat, les domestiques en apportent un autre, et continuent de présenter du vin, tandis que le maître d'hôtel excite tout le monde à manger et à boire. Vingt ou vingt-quatre plats se succèdent ainsi sur chaque table, avec les mêmes cérémonies. On est obligé de boire aussi souvent; mais on a la liberté de ne boire qu'autant qu'on veut, et d'ailleurs les tasses sont alors fort petites. On n'enlève point les plats de dessus la table à mesure qu'on a cessé d'en manger, ils y demeurent tous jusqu'à la fin du repas.

De six en six plats ou de huit en huit, on sert du bouillon de viande ou de poisson, et une sorte de petits pains ou de petits pâtés, qu'on y trempe avec les bâtons d'ivoire. Jusque alors on n'a mangé que de la viande; mais on commence en ce moment à servir du thé. Les Chinois boivent leur vin chaud. Dans l'ordre du service, on observe de placer le dernier plat sur la table au moment que la comédie finit; après quoi les convives se lèvent, et vont faire leur compliment au maître, qui les conduit au jardin ou dans une autre salle, pour y converser jusqu'au fruit.

Dans l'intervalle, les comédiens dînent. D'un autre côté, les domestiques sont employés les uns à présenter de l'eau tiède aux convives pour se laver les mains et le visage, d'autres à desservir les tables et à préparer le dessert. Il consiste en vingt ou vingt-quatre plats de confitures, de fruits, de gelées, de jambons, de canards salés et séchés au soleil, qui sont un manger délicieux, et de petits entremets composés de choses qui viennent de la mer. Lorsque tout est prêt, un domestique s'approche de son maître, et, un genou en terre, l'en avertit tout bas. Le maître, prenant le temps que l'entretien cesse, se lève et invite les convives à retourner dans la salle du festin, où l'on se réunit d'abord vers le fond, et chacun reprend ensuite sa place après quelques cérémonies.

On apporte alors de plus grandes tasses, et chacun est pressé de boire à plus grands coups. La comédie recommence, ou bien, pour se divertir davantage, on demande la liste des farces, et chacun choisit celle qu'il désire. Pendant ce service, les côtés de chaque table sont couverts de cinq grands plats de parade, et les domestiques des convives passent dans une chambre voisine pour y dîner sans cérémonie.

Au commencement du second service, chaque convive se fait apporter par un de ses domestiques plusieurs petits sacs de papier rouge, qui contiennent de l'argent pour le cuisinier, pour le maître d'hôtel, pour les comédiens, et pour tous les domestiques qui ont servi à table. On donne plus ou moins, suivant la qualité du maître; mais l'usage est de ne rien donner lorsque la fête

est sans comédie. Chaque domestique porte ce présent au maître de la maison, qui consent à le recevoir après quelques difficultés, et fait signe à quelqu'un de ses gens de le prendre pour en faire la distribution. Ces festins durent ordinairement quatre ou cinq heures; ils commencent toujours à l'entrée de la nuit, et ne finissent qu'à minuit. Les convives se séparent avec les mêmes cérémonies qui sont en usage dans les visites. Leurs gens portent devant leurs chaises de grandes lanternes de papier huilé, où la qualité du maître, et quelquefois son nom, est écrit en gros caractères. Le lendemain matin, chacun envoie son tie-tsée ou son billet au maître de la maison, pour le remercier de ses politesses.

Au surplus, les cuisiniers français, qui ont porté le raffinement si loin, seraient surpris de se voir surpassés par les Chinois dans l'art des potages; ils auraient peine à se persuader qu'avec les seules fèves du pays, particulièrement celles de la province de Chan-tong, et avec de la farine de riz et de blé, on prépare à la Chine une infinité de mets tous différents les uns des autres à la vue et au goût. Ils diversifient leurs ragoûts en y mettant des épices et des herbes fortes.

Les Chinois préfèrent la chair de porc à celle des autres animaux : c'est comme le fondement de tous leurs festins. Tout le monde nourrit des porcs et les engraisse ; l'usage est d'en manger toute l'année. Ils sont infiniment de meilleur goût que ceux de l'Europe, et l'on aurait peine à trouver quelque chose de plus délicat qu'un jambon de la Chine. Mais les plus délicieux mets des Chinois, et les plus recherchés dans les grands festins, sont les nerfs de cerfs et les nids d'oiseaux. On fait sécher les nerfs de cerfs au soleil d'été, et pour les conserver on les renferme avec de la fleur de poivre et de muscade.

On a déjà vu que les nids d'oiseaux se trouvent le long des côtes de Tonquin, de la Cochinchine, de Java, etc. On suppose que l'espèce d'hirondelle qui les bâtit emploie, pour les attacher aux rochers, un suc visqueux qu'elle rend par le bec. On prétend aussi qu'elle prend de l'écume de mer pour lier ensemble les parties de ces petits édifices, comme les hirondelles y emploient de la boue. La matière en est blanche dans leur fraîcheur; mais en séchant, elle devient solide, transparente, et d'une couleur tirant quelquefois un peu sur le vert. Aussitôt que les petits ont quitté leurs nids, les habitants des côtes s'empressent de les détacher; ils en chargent des barques entières. On ne peut mieux les comparer, pour la forme et la grandeur, qu'à la moitié de l'écorce d'un citron confit.

Les pattes d'ours et les pieds de divers autres animaux, qu'on apporte tout salés de Siam, de Camboge et de Tartarie, sont des friandises qui ne conviennent qu'aux tables des seigneurs. On y sert aussi toutes sortes de volailles, des

lièvres, des lapins, et les espèces de gibier qui se trouvent dans les autres pays. Quoique toutes ces denrées soient généralement moins chères dans les grandes villes de la Chine que dans les plus fertiles contrées de l'Europe, les Chinois ne laissent pas d'aimer la chair de chien et de cheval, sans examiner si ces animaux sont morts de vieillesse ou de maladie ; ils ne font pas même difficulté de manger des chats, des rats, et d'autres créatures de cette sorte, qui se vendent publiquement dans les rues. C'est un spectacle assez amusant de voir tous les chiens d'une ville, rassemblés par les cris de ceux qu'on va tuer ou par l'odeur de ceux qu'on a déjà tués, fondre en corps sur les bouchers, qui n'osent marcher sans être armés de longs bâtons ou de fouets, pour se défendre contre leurs attaques, et qui ferment soigneusement leurs boucheries pour se mettre à couvert.

Quoique le blé croisse dans toutes les provinces de la Chine, on se nourrit généralement de riz, surtout dans les contrées méridionales. On y fait même des petits pains qui se cuisent en vingt-quatre minutes au bain-marie, et qui sont fort tendres. Les Européens les font un peu griller au feu. Ils sont bien levés et très délicats. Dans la province de Chan-tong on fait une espèce de galette de froment, qui n'est pas mauvaise, surtout lorsqu'elle est mêlée de certaines herbes qui excitent l'appetit. Outre les herbes communes, les légumes et les racines, les Chinois en ont un grand nombre qui ne sont pas connues en Europe, et qui l'emportent beaucoup sur les nôtres. C'est la principale nourriture du peuple, avec le riz.

Navarette observe que les Chinois n'ont pas d'aliment plus commun et à meilleur marché qu'une pâte de fèves qu'ils appellent *teu-feu*. Ils font avec la farine de la fève de grands gâteaux en forme de fromages, qui ont cinq ou six pouces d'épaisseur. On y trouve peu de goût lorsqu'on les mange crus ; mais cuits à l'eau, et préparés avec certaines herbes, avec du poisson et d'autres mets, c'est un fort bon aliment ; frits au beurre, ils sont excellents ; on les mange aussi séchés et fumés, avec de la graine de cumin ; et cette méthode est la meilleure. Il s'en fait une consommation incroyable. Depuis l'empereur et les mandarins jusqu'au dernier paysan, tout le monde aime beaucoup le teu-feu, et souvent on le préfère au poulet. La livre, qui est de plus de vingt onces, ne coûte nulle part plus d'un demi-sou. On prétend que ceux qui en usent ne ressentent aucune altération du changement d'air et de climat, et cette raison en rend l'usage encore plus commun pour les voyageurs.

Quoique le thé soit la liqueur ordinaire de la Chine, on y boit aussi une sorte de vin fait avec le riz, mais d'une espèce différente de celui qui se mange. Il y a diverses manières de le préparer : en voici une : on laisse

tremper le riz dans l'eau pendant vingt ou trente jours, avec d'autres ingrédients; ensuite, le faisant bouillir jusqu'à dissolution, on le voit aussitôt fermenter et se couvrir d'une légère écume, qui ressemble assez à celle du vin nouveau; sous cette écume est le vin pur, qu'on tire au clair dans des vaisseaux bien vernis; de la lie on fait une espèce d'eau-de-vie, qui est quelquefois plus forte et plus inflammable que celle de l'Europe. Il s'en vend beaucoup au peuple. Le vin dont les grands font usage vient de certaines villes où il passe pour être très délicat.

Mariages. Causes de divorce. Éducation des enfants. Dernière maladie. Devoirs rendus aux morts. Funérailles. Sépulture. Deuil. Fête des ancêtres.

Les Chinois ne connaissent point d'obligation plus importante que celle du mariage. Un père voit en quelque sorte son honneur compromis, et ne vit pas content, s'il ne marie point tous ses enfants. Un fils manque au premier de ses devoirs s'il ne laisse pas de la postérité pour la propagation de sa famille. Quand un fils aîné n'aurait rien hérité de son père, il n'en serait pas moins obligé d'élever ses frères et de les marier, parce qu'il doit leur tenir lieu du père qu'ils ont perdu, et parce que, si la famille venait à s'éteindre par leur faute, leurs ancêtres seraient privés des honneurs qu'ils ont à prétendre de leurs descendants. On ne consulte jamais l'inclination des enfants pour le mariage. Le choix d'une épouse appartient au père ou au plus proche parent, qui fait les conditions avec le père ou les parents de la fille. Ces conditions se réduisent à leur payer une certaine somme, qui doit être employée à l'achat des habits et des autres ornements de la jeune mariée, car les filles chinoises n'ont pas de dot.

Cet usage se pratique surtout parmi les personnes de basse condition : car les grands, les mandarins, les lettrés, et généralement tous les riches, dépensent beaucoup plus pour le mariage d'une fille qu'ils ne reçoivent de son mari. Par la même raison, un Chinois qui a peu de bien va souvent aux hôpitaux des orphelins demander une fille, afin de l'élever et de la donner pour épouse à son fils. Il épargne ainsi la somme qu'il serait obligé de débourser pour s'en procurer une autre, et la jeune fille est élevée dans le plus profond respect pour sa belle-mère; il y a même lieu de croire qu'elle sera plus soumise à son mari.

On dit que les riches qui n'ont point d'enfants feignent quelquefois que leur femme est grosse, et vont demander secrètement à l'hôpital un enfant, qu'ils font passer pour leur fils. Ce petit étranger entre dans tous les droits des enfants légitimes, fait ses études sous le nom qu'il a reçu, et parvient

aux degrés de bachelier et de docteur, privilége refusé aux enfants adoptifs pris ouvertement à l'hôpital.

Ceux qui n'ont pas d'héritier mâle adoptent un fils de leur frère ou quelque autre parent, quelquefois le fils d'un étranger, et donnent même de l'argent aux parents. L'enfant adoptif acquiert tous les droits d'un fils naturel et légitime, prend le nom de celui qui l'adopte, et devient son héritier. S'il naît dans la suite un autre enfant de la même famille, l'enfant adoptif ne laisse pas d'entrer en partage de la succession. C'est dans la même vue qu'il est permis aux Chinois de prendre des concubines, ou plutôt de secondes femmes, qui tiennent rang après l'épouse légitime. Cependant la loi n'accorde cette liberté que lorsque la première femme est parvenue à l'âge de quarante ans sans aucune marque de fécondité.

Comme les femmes ne paraissent jamais à la vue des hommes, le mariage d'une fille ne se conclut que sur le témoignage de ses parents, ou de quelques vieilles femmes dont le métier est de s'entremettre de ces sortes d'affaires. Les familles les engagent, par des présents, à faire un tableau flatté de la beauté, de l'esprit et des talents de leur fille; mais on se fie peu à leur rapport, et lorsqu'elles en imposent avec trop peu de retenue, elles sont punies très sévèrement.

Le jour marqué pour la noce, la jeune fille se met dans une chaise pompeusement ornée et suivie de ceux qui portent sa dot. C'est ordinairement, parmi le menu peuple, une certaine quantité de meubles que son père lui donne avec ses habits nuptiaux, qui sont renfermés dans des coffres. Un cortége d'hommes loués l'accompagne le flambeau à la main, même en plein midi; sa chaise est précédée de fifres, de hautbois et de tambours, et suivie de ses parents et des amis de sa famille. Un domestique de confiance garde la clef de la chaise, et ne doit la remettre qu'au mari, qui attend son épouse à la porte de sa maison. Aussitôt qu'elle est arrivée, il reçoit la clef du domestique, et, ouvrant la chaise avec empressement, il juge alors de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Il s'en trouve qui, mécontents de leur sort, referment aussitôt la chaise, et renvoient la fille avec tout son cortége, aimant mieux perdre la somme qu'ils ont donnée que de tenir le marché; mais on prend des précautions qui rendent ces accidents fort rares. Lorsque la fille est sortie de sa chaise, l'époux se met à côté d'elle; ils passent tous deux ensemble dans la salle d'assemblée, où ils font quatre révérences au *tien*; elle en adresse quatre autres aux parents de son mari; après quoi elle est remise entre les mains des dames invitées à la fête, avec lesquelles elle passe le reste du jour en réjouissances, tandis que le mari traite les hommes dans un autre appartement.

Navarette rapporte plusieurs causes de divorce qui ne seraient pas admises dans nos tribunaux. Une femme babillarde, qui se rend incommode par ce défaut, est sujette à être répudiée, quoiqu'elle soit mariée depuis longtemps et qu'elle ait eu plusieurs enfants; une femme qui manque de soumission pour son beau-père et sa belle-mère, et celle qui déroberait quelque chose à son mari, sont dans le même cas; la lèpre, la stérilité et la jalousie sont autant de raisons de divorce. Je ne crois pas que ces motifs de divorce donnent à nos femmes d'Europe une grande idée de la législation chinoise, du moins par rapport à leur sexe. Elles la trouveront un peu dure, et elles n'auront pas tort. Mais enfin, si les Chinois punissent si sévèrement le babil et la jalousie, c'est qu'une nation silencieuse et calme ne peut souffrir ni qu'on l'étourdisse, ni qu'on la tourmente.

Le soir des noces, on conduit la jeune mariée dans l'appartement de son mari, où elle trouve sur une table des ciseaux, du fil, du coton et d'autres matières à ouvrages, pour lui faire connaître qu'elle doit aimer le travail et fuir l'oisiveté.

Depuis ce jour, jamais un beau-père ne revoit plus le visage de sa belle-fille. Quoiqu'il vive dans la même maison, il ne met jamais le pied dans sa chambre. Il se cache lorsqu'elle en sort. Les amis et les alliés de la famille n'ont pas la liberté de lui parler sans témoins. Cette permission s'accorde aux cousins, lorsqu'ils sont encore très jeunes; mais ceux qui sont plus âgés n'obtiennent jamais une faveur de cette nature. Il est permis aux femmes de sortir quelquefois dans le cours de l'année pour rendre visite à leurs plus proches parents. C'est à quoi se bornent leurs plaisirs et leurs amusements.

Lorsqu'une femme se croit grosse, elle va faire la déclaration de son état au temple de ses ancêtres, et demander leur secours pour une heureuse délivrance. Après l'accouchement, elle retourne au temple pour l'action de grâces, et pour demander la conservation de son fruit.

Dès le moment de la naissance, on donne aux enfants le nom de leur famille, c'est-à-dire un nom commun à tous ceux qui descendent du même grand-père. Un mois après, on y joint un diminutif, que les Chinois appellent un *nom de lait*, et qui est ordinairement celui d'une fleur, d'un animal, ou de quelque autre créature. Au commencement de ses études, un enfant reçoit de son maître un nouveau nom qu'il porte entre ses condisciples. Lorsqu'il est arrivé à l'âge viril, il en prend un autre qu'il porte entre ses amis : c'est celui qu'il conserve, et qu'il signe ordinairement au bas de ses lettres; enfin, s'il parvient à quelque emploi considérable, il choisit un nom convenable à son rang ou à son mérite, et lorsqu'on parle de lui, la politesse ne permet plus qu'on lui en donne d'autre. Ce serait une incivilité grossière de l'appeler de son nom

de famille, à moins pourtant qu'on n'y fût autorisé par la supériorité du rang.

La piété filiale étant le principal fondement du gouvernement chinois, les anciens sages de la nation se persuadèrent que rien n'était plus capable d'inspirer aux enfants le respect et la soumission qu'ils doivent à leurs parents pendant leur vie, que de voir rendre aux morts des témoignages continuels de la plus profonde vénération. C'est pour cette raison que les rituels prescrivent avec tant d'exactitude toutes les cérémonies qui regardent les morts, telles que l'usage en est établi dans la religion dominante, qui est celle des lettrés ou des sectateurs de Confucius. Les autres sectes font profession de les pratiquer aussi, mais avec un mélange de superstition qu'on prendra soin de distinguer dans la description suivante.

Navarette nous apprend que, suivant le rituel, lorsqu'un homme approche de sa dernière heure, on le prend dans son lit, on le couche à terre, afin que sa vie finisse où elle a commencé. De même, on place un enfant à terre aussitôt qu'il est né, comme chez les Juifs et d'autres nations, pour faire connaître qu'il doit retourner dans le lieu d'où il est venu. Lorsque le malade est expiré, on lui met dans la bouche un petit bâton qui l'empêche de se fermer. Alors une personne de la famille monte au sommet de la maison, avec les habits du mort, qu'il étend à l'air, en appelant son âme par son nom, et la conjurant de revenir; ensuite il retourne auprès du cadavre et le couvre de ses habits. On le laisse trois jours dans cet état, pour attendre s'il donnera quelque marque de vie avant qu'on le mette au cercueil.

On pense aussi à faire une canne ou un bâton d'appui, qui porte le nom de *chang*, afin que l'âme ait quelque soutien qui puisse lui servir à se reposer. Ce bâton se suspend ensuite dans quelque temple des morts. On fait aussi cette sorte de tablettes que les missionnaires appellent *tablettes des morts*, et qui sont nommées par les Chinois *trônes* ou *sièges de l'âme :* car ils supposent que les âmes de leurs amis morts y font leur séjour, et qu'elles s'y nourrissent de la vapeur des aliments qu'on leur offre. Navarette assure qu'il a vérifié cette doctrine par la lecture de leurs livres et par leur propre témoignage. En troisième lieu, on met dans la bouche du mort une pièce de monnaie d'or ou d'argent, du riz, du froment et quelques autres bagatelles. C'est dans cette vue qu'on la tient ouverte. Les personnes riches y mettent quelques perles. Toutes ces cérémonies sont prescrites dans le rituel et dans le livre nommé *Kay-yu*, qui est l'ouvrage de Confucius.

L'usage des Chinois, lorsque la maladie met un de leurs parents en danger, est d'appeler les bonzes pour employer le secours de leurs prières. Ces ministres de la religion viennent avec de petits bassins, des sonnettes, et d'autres instruments, dont ils font assez de bruit pour hâter la mort du malade; mais

ils prétendent, au contraire, que c'est un soulagement qu'ils lui procurent. Si la maladie augmente, ils assurent que l'âme est partie; et vers le soir, trois ou quatre d'entre eux courent par la ville avec un grand bassin, un tambour et une trompette, dans l'espérance de la rappeler. Ils s'arrêtent un peu en traversant les rues; ils font retentir leurs instruments, et continuent leur marche. Navarette fut témoin plusieurs fois de cette pratique. Ils parcourent dans la même vue les champs voisins, en chantant, priant et sonnant de leurs instruments entre les buissons. S'ils trouvent quelque grosse mouche, ils s'efforcent de la prendre, et retournant avec beaucoup de bruit et de joie au logis du malade, ils assurent que c'est son âme qu'ils rapportent. Navarette apprit qu'ils la lui mettent dans la bouche.

C'était un usage assez commun parmi les Tartares, à la mort d'un homme, qu'une de ses femmes se pendît pour l'accompagner dans l'autre monde. En 1668, un Tartare de distinction étant mort à Pékin, une de ses concubines, âgée de dix-sept ans, se disposait à lui donner cette preuve d'affection; mais ses parents, qui l'aimaient beaucoup, présentèrent une requête à l'empereur, pour le supplier d'abolir une si odieuse coutume. Ce prince ordonna qu'elle fût abandonnée, comme un ancien reste de barbarie. Elle était établie aussi parmi les Chinois; mais les exemples en étaient plus rares, et leur philosophe ne l'avait point approuvée. Cependant Navarette fut témoin qu'un vice-roi de Canton, sentant la mort approcher, pria celle de ses concubines qu'il aimait le plus tendrement de se souvenir de l'affection qu'elle lui devait, et de ne pas l'abandonner dans le voyage qu'il allait entreprendre. Cette femme eut le courage de lui en donner sa parole, et de la tenir, en se pendant elle-même aussitôt qu'il fut expiré.

Duhalde assure qu'on lave rarement les morts, mais qu'après les avoir revêtus de leurs plus riches habits, et couverts des marques de leur dignité, on les place dans le cercueil qu'ils ont fait faire pendant leur vie. Leur prévoyance va si loin sur cet article, que, s'ils n'avaient que dix pistoles au monde, ils les emploieraient à se procurer un cercueil plus de vingt ans avant d'en avoir besoin. Ils le regardent comme le meuble le plus précieux de leur maison. On a vu des enfants se louer ou se vendre dans la seule vue d'amasser assez d'argent pour acheter un cercueil à leur père. Il s'en fait d'un bois assez recherché qui valent quelquefois jusqu'à mille écus. On en trouve de toutes les grandeurs dans les boutiques. Les mandarins exercent souvent leur charité en distribuant des cercueils au peuple. Un Chinois qui meurt sans ce meuble est brûlé comme un Tartare; aussi célèbre-t-on par une fête l'heureux jour où l'on est parvenu à se procurer un cercueil. On l'expose à la vue pendant des années entières. On prend quelquefois plaisir à s'y placer. L'empe-

reur même a son cercueil dans le palais. Les planches dont les cercueils sont composés, pour les personnes riches, ont un demi-pied d'épaisseur, et durent fort long-temps. Comme ils sont enduits de bitume et de poix du côté intérieur, et soigneusement vernis au dehors, il n'en sort point de mauvaise odeur. On en voit de richement dorés, avec divers ornements de sculpture. En un mot, la dépense des personnes riches pour se procurer un beau cercueil est portée à un excès incroyable.

Assurément on ne peut faire aux Chinois le reproche qu'Horace adressait aux Romains: *Sepulcri immemor, struis domos*, — Tu bâtis des palais, sans penser au tombeau. — On y met ordinairement un petit matelas, une courte-pointe et des oreillers; on n'oublie pas non plus d'y enfermer des ciseaux pour se couper les ongles. Avant la conquête des Tartares, on y mettait un peigne pour les cheveux. L'usage est de rogner les ongles aux morts lorsqu'ils ont rendu le dernier soupir, et de déposer ce qu'on en retranche dans de petites bourses aux quatre coins du cercueil. Ils regardent comme une cruauté d'ouvrir un corps et d'en ôter le cœur et les entrailles pour les enterrer séparément. Des os de morts entassés les uns sur les autres, comme en Europe, leur paraissent une chose monstrueuse, et tant qu'un cercueil conserve sa forme, ils se gardent scrupuleusement de le joindre dans une même fosse à ceux de la même famille.

Le *tiao*, c'est-à-dire les devoirs solennels qu'ils rendent aux morts, dure ordinairement l'espace de sept jours, à moins qu'on ne soit obligé par quelque bonne raison de les réduire à trois. C'est dans cet intervalle que les parents et les amis d'une famille, qu'on a eu soin d'inviter, viennent rendre leurs devoirs au mort. Les plus proches parents restent même dans la maison. Le cercueil est exposé dans la principale salle, qui est tendue d'étoffe blanche, quelquefois entremêlée de pièces de soie noire et violette et d'autres ornements de soie. On place devant le cercueil une table sur laquelle est l'image du défunt, ou bien un cartouche sur lequel son nom est écrit, et qui est accompagné de chaque côté de fleurs, de parfums et de bougies allumées. On met quelquefois au milieu de la chambre un plat que les bonzes brisent en pièces après quelques cérémonies, en assurant qu'ils ont ouvert au mort les portes du ciel. Alors les lamentations commencent, et l'on ferme le cercueil avec une infinité de nouvelles cérémonies.

Ceux qui viennent faire les compliments de condoléance saluent le défunt en se prosternant, et frappent plusieurs fois la terre du front, vis-à-vis la table, sur laquelle ils mettent ensuite quelques bougies et des parfums que l'usage les oblige d'apporter. Les amis particuliers accompagnent cette formalité de soupirs et de larmes. Pendant qu'ils s'acquittent de ces devoirs, le fils

aîné, suivi de ses frères, sort de derrière un rideau qui est à côté du cercueil, se traînant à terre et fondant en larmes, dans un morne silence. Ils rendent les saluts avec les mêmes cérémonies qu'on vient de pratiquer devant le cercueil. Cependant les femmes, qui sont cachées derrière le rideau, jettent par intervalles des cris lamentables.

Lorsque tous ces devoirs ont été remplis, on se lève, et un parent éloigné du mort, ou un ami en habit de deuil, qui a reçu à leur arrivée les personnes invitées, continue de faire les honneurs de la maison, et les conduit dans un autre appartement, où l'usage est de leur présenter des fruits secs, du thé et d'autres rafraîchissements. Celles qui demeurent à peu de distance de la ville viennent s'acquitter en personne de toutes ces bienséances. Celles que l'éloignement ou quelque indisposition en empêche envoient un domestique avec leurs présents, et un billet de visite qui contient leur excuse. L'usage oblige aussi les enfants du mort, ou du moins le fils aîné, de rendre visite pour visite; mais il suffit qu'ils se présentent à chaque porte, ou qu'ils envoient un billet par un domestique.

Quand le jour des obsèques est fixé, on en donne avis aux parents et aux amis de la famille, qui ne manquent pas de se rendre au jour marqué. Le convoi commence par des figures de carton qui représentent des esclaves, des tigres, des lions, des chevaux, etc., et qui sont portées par des hommes. D'autres troupes suivent, marchant deux à deux, les uns avec des étendards, des banderolles, ou des cassolettes remplies de parfums; d'autres avec des instruments de musique, sur lesquels ils jouent des airs lugubres. Dans quelques provinces, le portrait du mort s'élève au dessus de tout le reste, avec son nom et ses titres écrits en gros caractères d'or. Il est suivi du cercueil, sous un dais de soie violette, en forme de dôme, avec des houppes de soie blanche, richement brodées aux quatre coins. La machine qui supporte le cercueil est portée par des hommes, dont le nombre monte quelquefois jusqu'à soixante-quatre. Le fils aîné, à la tête de ses frères et des petits-enfants, suit à pied, couvert d'un sac de toile de chanvre, et s'appuyant sur un bâton, le corps penché, comme s'il était près de succomber à la douleur. Il est suivi des parents et des amis, tous en habits de deuil, et d'un grand nombre de chaises couvertes d'étoffe blanche, où sont les femmes et les filles du mort, qui percent l'air de leurs cris.

Les tombeaux chinois sont hors des villes, la plupart sur quelque éminence; on y plante ordinairement des pins ou des cyprès, qui les environnent de leur ombre. Chaque ville, offre à quelque distance, des villages, des hameaux et des maisons dispersées, qui sont presque toujours accompagnés de bosquets, et de quantité de petites collines couvertes d'arbres et entourées de

murs, qui sont autant de différents cimetières, dont la vue n'est pas sans agrément.

La forme des tombeaux diffère suivant les différentes provinces de l'empire; cependant la plupart sont en fer à cheval. Ils sont assez bien bâtis et blanchis proprement, avec les noms de chaque famille gravés sur la principale pierre. Les pauvres se contentent de couvrir le cercueil de terre, à six ou sept pieds de hauteur, en forme de pyramide; d'autres l'enferment dans une petite loge de brique. Mais les tombeaux des grands et des mandarins sont ordinairement magnifiques. On bâtit une voûte sous laquelle on place le cercueil; on construit au dessus une élévation en terre de la forme d'un bonnet, haute d'environ douze pieds sur huit ou dix de diamètre, qu'on couvre de mortier pour empêcher que l'eau n'y pénètre, et qu'on entoure d'arbres de plusieurs espèces. Vis-à-vis est une longue table de marbre blanc, sur laquelle on place une cassolette, deux vases et deux chandeliers qui sont aussi de marbre et très bien travaillés. Des deux côtés on range sur plusieurs lignes quantité de figures d'officiers, d'eunuques, de soldats, de lions, de chevaux de selle, de chameaux, de tortues et d'autres animaux, en diverses attitudes, qui expriment la douleur et le respect. Les sculpteurs chinois excellent, dit-on, dans l'expression des sentiments.

A quelques pas du tombeau, on trouve des tables rangées dans des salles bâties exprès, et pendant la cérémonie de l'enterrement les domestiques y préparent un festin. Les sépultures des seigneurs ont plusieurs appartements, où les parents et les amis passent un ou deux mois après l'inhumation du corps, pour renouveler chaque jour leurs gémissements avec les fils du mort.

En arrivant au lieu de la sépulture, ils font un sacrifice à l'esprit qui y préside, pour implorer sa protection en faveur de son nouvel hôte. Après les funérailles, on offre, pendant plusieurs mois, devant l'image du mort, et devant sa tablette, des viandes, du riz, des légumes, des fruits, des potages et d'autres aliments, dans l'opinion que l'âme en fait sa nourriture. Cette cérémonie se renouvelle un certain nombre de fois chaque mois et chaque jour.

On vient quelquefois de fort loin visiter les sépulcres pour examiner, à la couleur des ossements, si la mort d'un défunt a été naturelle ou violente; mais la loi veut que ce soit un mandarin qui préside à l'ouverture du cercueil. Les tribunaux ont des officiers qui sont chargés de cette inspection. La soif des richesses fait quelquefois ouvrir les tombeaux pour enlever les joyaux ou les habits précieux qui s'y trouvent renfermés; mais c'est un crime qui est puni sévèrement.

La durée ordinaire du deuil pour un père doit être de trois ans; mais cet espace est ordinairement réduit à vingt-sept mois, pendant lesquels on ne

peut exercer aucun emploi public. Un mandarin est obligé de quitter son gouvernement, et un ministre d'état le soin des affaires publiques, pour vivre dans la retraite et se livrer à la douleur. L'empereur, pour de bonnes raisons, peut accorder une dispense ; mais les exemples en sont très rares. On prétend que l'usage des trois ans de deuil est fondé sur la reconnaissance qu'un fils doit à son père et à sa mère pour les trois premières années de sa vie, pendant lesquelles il a eu continuellement besoin de leur secours. Le deuil pour les autres parents est plus ou moins long, suivant le degré de parenté. Ces pratiques s'observent avec tant de scrupule, que les annales de la Chine ont immortalisé la piété de Ven-kong, roi de Tsin, qui, ayant été chassé des états de Hien-kong, son père, par la violence et les artifices de sa belle-mère, prit le parti de voyager dans divers pays, pour dissiper son chagrin et se garantis des piéges qu'on tendait à sa vie. Lorsqu'il apprit la mort de son père, il refusa pendant le temps de son deuil de prendre les armes pour se mettre en possession du trône, quoiqu'il y fût invité par la plus grande partie de ses sujets.

La couleur du deuil est le blanc, pour les princes comme pour les plus vils artisans. Dans un deuil complet, le bonnet, la veste, la robe, les bas et les bottes doivent être blancs ; mais pendant le premier mois du deuil d'un père ou d'une mère, l'habit des enfants est une espèce de sac de toile de chanvre rousse et fort claire, q i ressemble beaucoup à nos toiles d'emballage ; leur ceinture est une corde lâche ; leur bonnet, dont la figure est assez bizarre, est aussi de toile de chanvre. Cette négligence et cet air lugubre passent pour des marques d'une profonde douleur.

Il est permis aux Chinois de garder aussi long-temps qu'ils le souhaitent les cadavres dans leurs maisons, sans que les magistrats puissent les obliger à les inhumer : ainsi, pour faire éclater le respect et la tendresse qu'ils doivent à leur père, ils conservent quelquefois son corps pendant trois ou quatre ans. Leur siége, pendant tout ce temps de deuil, est un tabouret revêtu de serge blanche, et leur lit une natte de roseau près du cercueil. Ils s'interdisent l'usage du vin et de certains mets ; ils n'assistent à aucun repas de cérémonie ; ils ne fréquentent pas les assemblées publiques. S'ils sont obligés de sortir en ville, ce qui n'arrive guère qu'après un certain temps, leur chaise à porteur est couverte de blanc. Cependant il faut enfin que le cadavre soit inhumé ; un fils qui négligerait de placer le corps de son père dans le tombeau de ses ancêtres serait perdu d'honneur, surtout dans sa famille; on refuserait, après sa mort d'inscrire son nom dans la salle où on les honore. Les personnes riches ou de qualité qui meurent éloignées de leur province exigent que leur corps soit transporté au lieu de leur naissance ; mais, sans un ordre par-

ticulier de l'empereur qui leur permette de traverser les villes, ils doivent passer hors des murs.

Outre les devoirs du deuil et des funérailles, l'usage assujettit les familles chinoises à deux autres cérémonies relatives à leurs ancêtres. La première se pratique dans le *tsé-tang*, salle que chaque famille bâtit exprès. Toutes les personnes qui se touchent par le sang s'y assemblent au printemps, et quelquefois en automne : on en a vu monter le nombre jusqu'à sept ou huit mille. Alors il n'y a point de distinction de rang : mandarins, lettrés, artisans, laboureurs, tous les membres d'une famille sont confondus, se mêlent et se reconnaissent pour parents. C'est l'âge qui règle tout, c'est la seule prérogative; le plus âgé, qui est quelquefois le plus pauvre, occupe la premiere place.

Il y a dans cette salle une longue table placée contre la muraille sur une élévation, où l'on monte par des gradins. On y voit les images des ancêtres les plus distingués, ou du moins leurs noms. Ceux des hommes, des femmes et des enfants de la famille sont écrits sur des tablettes ou de petites planches rangées des deux côtés, avec leur âge, leur qualité, leur emploi et le jour de leur mort.

Les plus riches de la famille préparent un festin. On charge plusieurs tables de toutes sortes de mets, de riz, de fruits, de parfums, de vin et de bougies. Les cérémonies qui s'observent dans cette fête sont à peu pres les mêmes que celles des enfants à l'égard de leur pére, lorsqu'ils approchent de lui pendant sa vie.

La seconde cérémonie se pratique au moins une fois l'année, au tombeau même des ancêtres. Comme il est ordinairement situé dans les montagnes, tous les descendants d'une même famille, hommes, femmes et enfants, s'y rassemblent. Si c'est au mois d'avril, ils commencent par nettoyer les sépulcres des herbes et des buissons qui les environnent; après quoi ils expriment leur respect, leur reconnaissance et leur douleur avec les mêmes cérémonies que le jour de la mort; ensuite ils placent sur les tombeaux du vin et des viandes, qui leur servent à se régaler tous ensemble.

Duhalde observe que, malgre l'opinion qui fait regarder les Chinois comme plus attachés à la vie que la plupart des autres peuples, on les voit néanmoins assez tranquilles dans les plus dangereuses maladies, et qu'ils souhaitent même qu'on ne leur déguise pas l'approche de la mort. D'ailleurs, il s'en trouve un grand nombre dans les deux sexes qui prennent volontairement le parti de mourir dans un transport de colère, ou par un mouvement de jalousie, de désespoir, de grandeur d'âme, etc. Cette disposition au suicide, assez naturelle dans une nation flegmatique et réfléchie, est encore entrete-

nue par la multiplicité et le retour fréquent des cérémonies funèbres, qui accoutument à l'idée de la mort et au détachement de la vie.

Faste des dignitaires. Pompe des réjouissances publiques. Fête des lanternes. Magnificence des édifices. Tour de porcelaine. Intérieur de l'hôtel d'un prince.

Quoique les lois de la Chine aient banni le luxe et le faste dans le cours de la vie privée, non seulement elles le permettent, mais elles l'approuvent même quand on paraît en public, quand on voyage, quand on fait ou rend des visites, quand on obtient une audience de l'empereur. On aurait peine à représenter l'air de grandeur avec lequel les *kouangs*, c'est-à-dire les officiers civils et militaires, que nous avons nommés *mandarins*, à l'exemple des Portugais, paraissent dans les processions et dans les autres occasions d'apparat. Lorsqu'un *tchi-fou*, magistrat civil, qui n'est qu'un mandarin du cinquième ordre, sort de sa maison, les officiers de son tribunal marchent en ordre des deux côtés de la rue. Les uns portent devant lui un parasol de soie; d'autres frappent de temps en temps sur un bassin de cuivre, et avertissent le peuple à haute voix de rendre les respects qu'il doit à leur maître; d'autres portent de grands fouets; d'autres traînent de longs bâtons ou des chaînes de fer. Le fracas de tous ces instruments fait naturellement trembler les habitants d'une ville. Dès que le tchi-fou paraît, tous les passants ne pensent qu'à lui témoigner leur respect, non en le saluant, car ce serait une familiarité criminelle, mais en se retirant à l'écart, et se tenant debout, les pieds serrés et les bras pendants. Ils demeurent immobiles dans cette posture jusqu'à ce que le mandarin soit passé.

Si un mandarin du cinquième ordre marche avec cette pompe, on peut juger quelle est la magnificence du cortége d'un *tsong-tou*, ou vice-roi. Il est toujours accompagné de cent hommes au moins, qui occupent quelquefois toute la rue. La marche commence par deux timbaliers, qui battent continuellement pour avertir le peuple. Ils sont suivis de huit hommes qui portent des enseignes sur lesquelles on lit en gros caractères les titres d'honneur du mandarin. Quatorze autres enseignes qui succèdent représentent les symboles de son emploi, tels que le dragon, le tigre, le fong-hoang, la tortue volante et d'autres animaux ailés. Six officiers viennent ensuite avec des planches en forme de pelles, qu'ils tiennent élevées, et sur lesquelles les qualités particulières du mandarin sont inscrites en lettres d'or. Suivent deux autres officiers, l'un qui porte un parasol de soie jaune à trois étages, l'autre chargé de l'étui qui sert à renfermer le parasol; deux archers à cheval, qui sont à la tête des gardes; le corps des gardes sur quatre lignes, armés de

lances dont le fer a la forme d'une faux, et parées de flocons de soie; deux autres files d'hommes armés, dont les uns portent des masses, soit à longs manches, soit en forme de main, soit de fer, en forme de serpent, et les autres, de grands marteaux, ou de longues haches en forme de croissant; une seconde compagnie de gardes, les uns armés de haches tranchantes, d'autres de lances, comme les premiers; un corps de soldats avec des hallebardes pointues, des arcs et des flèches; deux porteurs chargés d'une fort belle cassette, qui contient les sceaux du mandarin; deux timbaliers, pour donner avis de son approche; deux officiers avec des plumes d'oie à leur bonnet, et armés de cannes pour contenir le peuple; deux massiers, avec des masses dorées, en forme de dragons; un grand nombre d'officiers de justice, les uns armés de fouets, d'autres de gaules plates, pour donner la bastonnade, d'autres de chaînes et de coutelas, ou parés d'écharpes de soie; enfin, deux porte-étendards et le capitaine général du cortège. Le vice-roi paraît enfin dans une grande chaise dorée, portée par huit hommes, environnée de pages et de valets de pied. Il a près de sa personne un officier qui porte un grand éventail en forme d'écran. De quantité de gardes qui le suivent, les uns sont armés de masses polyèdres et d'autres de sabres à longues poignées; ensuite viennent plusieurs enseignes avec un grand nombre de domestiques à cheval, dont chacun porte quelque chose pour l'usage du mandarin, comme un second bonnet dans un étui, par précaution pour le changement de temps. Si c'est pendant la nuit qu'il doit sortir, on porte de grandes et belles lanternes, sur lesquelles on lit ses titres et ses qualités, pour imprimer à tous les spectateurs le respect qui lui est dû, et pour faire arrêter les passants, ou lever ceux qui sont assis.

Le kouang militaire n'affecte pas moins de grandeur quand il sort : c'est ordinairement à cheval. Les harnois chinois sont d'une somptuosité extraordinaire; les mors et les étriers sont dorés ou d'argent; la selle est très riche, et la bride de gros satin piqué, large de deux doigts. A la naissance du poitrail du cheval pendent deux gros flocons de ce beau crin rouge dont ils couvrent leurs bonnets. Ces flocons sont suspendus à des anneaux de fer dorés ou argentés. Le cortège est composé d'un grand nombre d'hommes à cheval, sans compter les domestiques du mandarin, qui sont vêtus de satin noir ou de toile de coton peinte, suivant la qualité de leur maître.

Ce ne sont pas seulement les princes et les personnes du plus haut rang qui paraissent en public avec ce faste. Un homme de médiocre qualité ne sort dans les rues qu'à cheval, ou dans un palanquin bien fermé, avec une suite de plusieurs domestiques à pied. Les dames tartares ont l'usage des calèches à deux roues, mais elles n'ont point celui des carrosses. Au lieu qu'en Europe

on voyage avec peu de provisions, sans ordre et sans éclat, l'usage des mandarins, à la Chine, est de ne s'éloigner jamais du lieu de leur résidence sans beaucoup d'appareil. S'ils voyagent par eau, leur barque est superbe et est suivie d'un grand nombre d'autres, qui portent tout le train. S'ils vont par terre, outre les domestiques et les soldats qui précèdent et qui suivent avec des lances et des etendards, ils ont, pour leur propre personne, une chaise portée par des mules ou par huit hommes, et plusieurs chevaux en lesse, pour en faire alternativement usage, suivant leur commodité et les changements de temps.

Les Chinois affectent aussi beaucoup de pompe dans leurs réjouissances publiques, surtout dans deux fêtes qui se célèbrent avec une dépense extraordinaire. La première est celle du commencement de leur année, et l'autre, celle des lanternes. Par le commencement de l'année ils entendent la fin de la douzieme lune, et environ vingt jours de la premiere lune de l'annee suivante. C'est proprement le temps de leurs vacances. Alors cessent toutes sortes d'affaires; on se fait des présents; toutes les postes sont arrêtées, et les tribunaux fermés dans tout l'empire. Cette fête porte le nom de *Clôture des sceaux,* parce que les petits coffres où l'on renferme les sceaux de chaque tribunal sont alors fermés avec beaucoup de cérémonie. Ces vacances durent un mois entier; c'est un temps de grande réjouissance, surtout les derniers jours de l'année qui expire, qu'on célèbre avec beaucoup de solennité. Les mandarins inférieurs rendent des devoirs à leurs supérieurs, les enfants à leur père, les domestiques à leurs maîtres, etc. C'est ce qui s'appelle, en langue chinoise, *congedier l'année.* Le soir, toute la famille s'assemble, et on fait un grand festin.

Dans quelques cantons les personnes d'une même famille ne recevraient point un étranger, pas même un de leurs plus proches parents, de crainte qu'au moment ou commence la nouvelle année, il n'enlève tout le bonheur qu'elle peut apporter à la maison, et qu'il ne l'emporte dans la sienne. Tout le monde se tient renfermé ce jour-la, et ne se réjouit qu'avec sa famille; mais le lendemain et les jours suivants ce sont des démonstrations de joie extraordinaires; toutes les boutiques de la ville sont fermees; on ne pense qu'au plaisir; chacun se pare de ses plus beaux habits, et visite ses parents, ses amis et ses protecteurs. On représente des comédies, on se régale les uns les autres, et l'on se souhaite mutuellement toute sorte de prosperité.

La fête des lanternes tombe au quinzième jour de la premiere lune. Toute la Chine est illuminée dans ce jour; on la croirait en feu. Les réjouissances commencent le 13 au soir, et durent jusqu'au soir du 16 ou du 17. Tous les habitants de l'empire, riches et pauvres, à la campagne et dans les villes,

sur les côtes ou sur les rivières, allument des lanternes peintes de différentes couleurs, et les suspendent dans leurs cours, à leurs fenêtres et dans leurs appartements. Les personnes riches emploient plus de deux cents francs en lanternes. Les grands mandarins, les vice-rois et l'empereur même y mettent trois ou quatre mille livres. Toutes les portes sont ouvertes le soir, et le peuple a la liberté d'entrer dans les tribunaux des mandarins, qui sont magnifiquement ornés.

Ces lanternes sont très grandes. On en voit à six panneaux. Le bois en est verni et orné de dorures. Les panneaux sont tendus d'une belle étoffe de soie fine et transparente, sur laquelle on a peint des fleurs, des arbres et des figures d'hommes, qui, étant disposées avec beaucoup d'art, reçoivent une apparence de vie du grand nombre de lampes et de bougies qu'on met dans ces lanternes. D'autres sont rondes, d'une corne bleue et transparente, qui plaît beaucoup à la vue; le haut est orné de sculptures, et de chaque coin pendent des banderoles de satin de diverses couleurs.

Mais rien ne donne tant d'éclat à la fête que les feux d'artifice qui s'exécutent dans tous les quartiers de la ville. On prétend que les Chinois excellent dans cet art. Cependant le récit d'un feu d'artifice que l'empereur Khan hi donna pour amusement à toute sa cour, et dont les missionnaires du palais furent témoins, ne nous offre pas, à beaucoup près, l'idée d'un talent en ce genre supérieur à celui des artificiers européens.

On commença à mettre le feu à six cylindres plantés en terre, et d'où il s'éleva des flammes qui retombèrent, d'environ douze pieds de hauteur, en pluie d'or ou de feu. Ce prélude fut suivi d'une sorte de chariot à bombes, soutenu par deux poteaux, d'où il sortit une autre pluie de feu, accompagnée de plusieurs lanternes sur lesquelles on lisait diverses phrases en gros caractères couleur de flammes de soufre, et d'une demi-douzaine de lustres en forme de colonnes. Dans un instant cette abondance de lumières changea la nuit en un jour éclatant. Enfin, l'empereur mit lui-même le feu au corps de la machine, qui se couvrit tout d'un coup de flammes, dans un espace de quatre-vingts pieds de long sur quarante ou cinquante de largeur. La flamme s'étant communiquée à diverses perches et à des figures de papier plantées de tous côtés, on vit s'élever dans l'air un prodigieux nombre de fusées, et une multitude de lanternes et de lustres s'allumer par toute la place. Ce spectacle dura près d'une demi-heure. De temps en temps on voyait paraître en plusieurs endroits des flammes violettes et bleuâtres en forme de grappes de raisin qui pendaient d'une treille; ce qui, joint à la clarté des lumières, qui brillaient comme autant d'étoiles, formait un coup d'œil très agréable. Les feux d'artifice de Ruggieri sont beaucoup plus imposants et mieux entendus

On observe dans ces fêtes une cérémonie fort remarquable. Dans la plupart des maisons, les chefs de famille écrivent en gros caractères sur une feuille de papier rouge ou sur une tablette vernie les mots suivants : *Tien-ti, san-iai, che fan van-lin, tchin-tsai*, c'est-à-dire : Au vrai gouverneur du ciel, de la terre, des trois limites et des dix mille intelligences. Ce papier est tendu sur un châssis ou appliqué sur une planche. On l'élève dans la cour sur une table, où l'on met du blé, du pain, de la viande ou quelque autre offrande de cette nature. Ensuite on se prosterne à terre, et l'on offre de petits bâtons parfumés.

L'opinion commune sur l'origine de cette fête est qu'elle fut établie, peu de temps après la fondation de l'empire, par un mandarin, qui, ayant perdu sa fille sur le bord d'une rivière, se mit à la chercher, mais inutilement, avec des flambeaux et des lanternes, accompagné d'une foule de peuple dont il s'était fait aimer par sa vertu. Mais les lettrés donnent une autre origine à la fête des lanternes : ils prétendent que l'empereur Kie, dernier monarque de la dynastie de Hia, se plaignant de la division des nuits et des jours, qui rend une partie de la vie inutile au plaisir, fit bâtir un palais sans fenêtres, où il rassembla un certain nombre des personnes des deux sexes qui étaient toujours nues, et que, pour en bannir les ténèbres, il y établit une illumination continuelle de flambeaux et de lanternes, qui donna naissance à cette fête.

Les Chinois supposent que le nombre de neuf est le plus excellent de tous les nombres, et qu'il a la vertu de conférer des honneurs, des richesses et une longue vie : c'est dans l'espérance d'obtenir ces trois biens que le neuvième jour de la lune on s'assemble, dans les villes, sur les tours et les terrasses, où l'on se réjouit avec ses parents et ses amis. Les habitants de la campagne prennent pour lieu d'assemblée les montagnes et d'autres lieux élevés.

La magnificence des Chinois éclate dans leurs ouvrages publics, tels que les fortifications des villes, des forts et des châteaux, les temples, les salles de leurs ancêtres, les tours, les arcs de triomphe, les ponts, les chemins, les canaux et les autres monuments.

On compte environ trois mille tours le long de la grande muraille; le tiers des habitants de l'empire fut employé à la bâtir. Comme elle commence à la mer, on fut obligé, pour en jeter les fondements de ce côté-là, de couler à fond plusieurs vaisseaux chargés de fer et de grosses pierres. Elle fut élevée avec un art merveilleux. Il fut défendu aux ouvriers, sous peine de mort, de laisser la moindre ouverture entre les pierres. De là vient que ce fameux ouvrage se conserve aussi entier que le premier jour qu'il fut bâti.

Le plus célèbre édifice est celui de Nankin qui se nomme la *Grande Tour*,

ou la *Tour de Porcelaine*, dans le temple de Pao-ghen-tse. C'est un octogone d'environ quarante pieds de diamètre, de sorte que la largeur de chaque face est de quinze pieds. Elle est entourée d'un mur de la même forme, qui est à deux toises et demie de l'édifice. Le premier toit, qui est de tuiles vernies, semble sortir du corps de la tour, et forme au dessous une fort belle galerie. Les étages sont au nombre de neuf, dont chacun est orné d'une corniche, trois pieds au dessus des fenêtres, et d'un toit semblable à celui de la galerie, excepté qu'il ne peut être si saillant, parce qu'il n'a point de second mur pour le soutenir. Le mur du rez-de-chaussée n'a pas moins de douze pieds d'épaisseur, et plus de huit pieds et demi par le haut; il est revêtu de porcelaine. La pluie et la poussière en ont un peu diminué la beauté; mais on distingue encore que c'est de la porcelaine, quoique grossière. Des briques ne se seraient pas si bien conservées depuis trois cents ans.

L'escalier intérieur est petit et incommode, parce que les degrés en sont extrêmement hauts. Chaque étage est formé par d'épaisses solives qui se croisent pour soutenir le plancher, et qui composent une chambre dont le lambris est enrichi de diverses peintures, si les peintures chinoises, remarque le P. Le Comte, sont capables d'orner un appartement. Les murs des étages supérieurs sont percés d'une infinité de petites niches, qui contiennent des idoles en bas-relief. Tous les étages sont de la même hauteur, à l'exception du premier, qui est plus haut que tous les autres. Le P. Le Comte ayant compté cent quatre-vingt-dix marches, chacune d'environ dix pouces, la hauteur totale doit être de cent cinquante-huit pieds. Si l'on y joint celle du perron, celle du neuvième étage, qui n'a point de degrés, et celle du toit, on peut donner à cette tour environ deux cents pieds depuis le rez-de-chaussée.

Le comble n'est pas une des moindres beautés de cette tour. C'est un fort gros mât, qui, prenant du plancher du huitième étage, s'élève de plus de trente pieds en dehors. Il est engagé dans une large bande de fer de la même hauteur tournée en spirale, et éloignée de plusieurs pieds de l'arbre, de sorte que, dans l'éloignement, on le prendrait pour une espèce de cône creux d'une grandeur extraordinaire. Il est terminé par une grosse boule dorée. Cet édifice est l'ouvrage le plus solide et le plus magnifique de tout l'Orient.

La Chine est remplie de ces temples que les Européens ont nommés *pagodes*, et qui sont consacrés à quelque divinité fabuleuse. Les plus célèbres sont bâtis sur des montagnes stériles; mais les canaux qui ont été ouverts à grands frais pour conduire l'eau des hauteurs dans des réservoirs, les jardins, les bosquets, et les grottes qu'on a pratiquées dans les rochers pour se mettre à l'abri des chaleurs excessives d'un climat brûlant, rendent ces solitudes extrêmement agréables. L'édifice consiste en portiques, pavés de grandes

pierres carrées et polies; en salles et en pavillons, qui terminent les angles des cours, et qui communiquent l'un à l'autre par de longues galeries, ornées de statues en pierre, et quelquefois en bronze.

Les arcs de triomphe sont fort médiocres; mais, à une certaine distance, ils forment un spectacle qui a quelque chose de noble et d'agréable dans les rues où ils sont placés. On compte plus de onze cents de ces monuments élevés à l'honneur des princes, des hommes et des femmes illustres, et des personnes renommées pour leur savoir et leur vertu. Il n'y a point de ville qui n'ait les siens.

Entre les édifices publics on peut nommer les salles bâties à l'honneur des ancêtres, les bibliothèques, et les palais des princes et des mandarins. Les bibliothèques, au nombre de deux cent soixante-douze, ont été bâties à grands frais, et ne manquent ni de livres, ni d'ornements.

Mais la plus grande partie des palais, surtout les hôtels des kouangs ou des mandarins, quoique bâtis aux dépens de l'empereur, n'ont guère plus de magnificence que les maisons des simples particuliers. L'empire chinois a des lois somptuaires, qui restreignent également le luxe des grands et des petits. Pendant le séjour que le P. Le Comte fit à Pékin, un des principaux mandarins, il croit même que c'était un prince, s'étant fait bâtir une maison un peu plus belle que les autres, fut accusé devant l'empereur, et la crainte du péril qui le menaçait lui fit prendre le parti de l'abattre avant que l'affaire fût jugée. Les maisons du commun des habitants sont d'une extrême simplicité; on ne cherche qu'à les rendre commodes. Celles des riches sont ornées de vernis, de sculptures et de dorures qui les rendent riantes et agréables.

La manière de les bâtir est de commencer par élever un certain nombre de colonnes sur lesquelles on pose le toit. Tous les édifices de la Chine étant de bois, il est rare que les fondements aient plus de deux pieds de profondeur. Les murs sont ordinairement de brique ou d'argile battue, quoique dans plusieurs cantons on les fasse de bois. Ces maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, à l'exception de celles des marchands, qui ont un second étage, nommé *léou*, dont ils font leur magasin.

La magnificence des maisons consiste dans l'épaisseur des solives et des colonnes, dans le choix du bois et dans la belle sculpture des portes. Il n'y a point d'autres degrés que ceux qui servent à élever un peu la maison au-dessus du rez-de-chaussée; mais le long du corps de logis règne une galerie courante de six à sept pieds de largeur et revêtue de belles pierres de taille.

Le peuple emploie pour la construction des murs une sorte de briques qui ne sont pas cuites au feu, excepté pour la façade, qui est toujours en briques cuites. Dans quelques provinces, les maisons ne sont que d'argile détrempée,

et battue entre deux ais; dans d'autres, ce sont des claies de bois revêtues de terre et de chaux. Mais chez les personnes de distinction, les murailles sont toutes de briques polies et souvent ciselées avec art. Dans les villages, surtout en quelques provinces, les maisons sont généralement de terre et fort basses. Les toits sont faits de roseaux appliqués sur des solives ou des lattes.

Les hôtels des princes et des principaux mandarins, comme ceux des personnes opulentes, sont étonnants par leur vaste étendue; la multitude de leurs cours et de leurs appartements compense ce qui leur manque du côté de la magnificence et de la beauté. Ils sont composés de quatre ou cinq cours séparées par autant de corps de logis. Les ailes ne contiennent que des offices et des logements pour les domestiques. Chaque façade a trois portes; celle du milieu, qui est la plus grande, offre des deux côtés des lions en marbre. Devant la grande porte de la première cour est une place environnée d'une balustrade qui est revêtue d'un beau vernis rouge ou noir. Les côtés sont flanqués chacun d'une petite tour, d'où les tambours et d'autres instruments de musique se font entendre à différentes heures du jour, surtout lorsque le mandarin sort de sa maison, ou qu'il entre, ou qu'il monte sur son tribunal.

Dans la première cour on voit une vaste esplanade, où s'arrêtent ceux qui ont quelque requête à présenter. Les deux ailes sont composées de petits bâtiments qui servent de bureaux pour les officiers du tribunal. Au fond de la cour se présentent trois autres portes, qui ne s'ouvrent que quand le mandarin monte au tribunal. Celle du milieu est fort large et uniquement réservée pour les personnes de distinction. On passe dans une autre cour, dont le fond offre d'abord une grande salle, où le mandarin rend la justice. Cette salle est suivie de deux autres, qui lui servent à recevoir les visites.

On trouve ensuite une troisième cour, où se présente une salle beaucoup plus belle que celle des audiences publiques. C'est le lieu où les amis particuliers du mandarin sont introduits. Les corps de logis qui l'environnent sont habités par les domestiques. Au delà de cette salle est une autre cour qui contient les appartements des femmes et des enfants du mandarin, et qui n'a qu'une grande porte; nul homme n'ose y pénétrer. Cette partie du palais est propre et commode. On y voit des jardins, des bosquets, des pièces d'eau, et tout ce qui peut plaire à la vue.

Les Chinois n'ont pas, comme les Européens, la curiosité d'orner et d'embellir l'intérieur de leurs maisons : on n'y voit point de tapisseries, de glaces, ni de dorures. Comme les mandarins tiennent leurs hôtels de l'empereur, et qu'il leur arrive quelquefois de se les voir ôter, ils ne font jamais

de dépense extraordinaire pour les meubler. D'ailleurs, les visites ne se recevant que dans la grande salle qui est sur le devant de la maison, il n'est pas surprenant que les ornements soient négligés dans les appartements intérieurs, où ils seraient entièrement inutiles, parce qu'ils n'y seraient jamais vus de personne.

Les lits sont d'une beauté singulière, surtout dans les maisons des grands. Le bois est peint, doré et orné de sculptures. Dans les provinces du nord, les rideaux sont de double satin pendant l'hiver ; ils font place en été aux taffetas blancs à fleurs et à figures, ou à une très belle gaze, qui est assez claire pour le passage de l'air, et assez serrée pour empêcher celui des cousins, insectes fort communs dans les provinces méridionales. Le peuple emploie, pour s'en défendre, une toile de chanvre très mince. Les matelas sont fort épais et bourrés de coton.

Dans les provinces du nord on fait en briques des alcôves de différentes grandeurs, suivant le nombre des personnes qui composent une famille. A côté est un petit fourneau où l'on met du charbon, dont la chaleur se répand dans toute la maison par des tuyaux qui portent la fumée jusqu'au dessus du toit. Chez les personnes de distinction le fourneau est pratiqué dans le mur et s'allume par dehors. Par ce moyen la chaleur se communique si parfaitement au lit et à toutes les parties d'une maison, qu'on n'a pas besoin de lits de plume comme en Europe. Ceux qui craignent de coucher immédiatement sur la brique chaude suspendent au dessus une sorte de hamac.

Le matin, on enlève tout cela, et l'on met à la place des tapis et des nattes pour s'y asseoir. Comme il n'y a point de cheminée, rien n'est si commode pour toute une famille, qui s'occupe ainsi de son travail sans ressentir le moindre froid et sans être obligée de recourir aux pelisses. Les gens du commun préparent leurs aliments et font chauffer leur vin ou leur thé à l'ouverture du fourneau. Ces alcôves et ces lits sont assez grands dans les hôtelleries pour que plusieurs voyageurs y trouvent place.

Routes, Canaux, Ponts, Description de la grande muraille.

L'attention du gouvernement chinois, comme celle des anciens Romains, s'étend aux grands chemins de l'empire, et ne néglige rien pour les rendre sûrs, beaux et commodes. Une infinité d'hommes sont continuellement employés à les rendre unis, et souvent à les paver, surtout dans les provinces méridionales, où les chevaux et les chariots ne sont point en usage. Ces chemins sont ordinairement fort larges, et si bien sablés, qu'ils se sèchent aussitôt qu'il a cessé de pleuvoir. Les Chinois ont ouvert des routes par des-

sus les plus hautes montagnes, en coupant les rochers, en aplanissant les sommets et comblant de profondes vallées. Dans quelques provinces, les grands chemins sont autant de belles allées bordées d'arbres fort hauts, et quelquefois de murs de sept ou huit pieds d'élévation pour empêcher les voyageurs de passer à cheval dans les terres. Ces murailles ont des ouvertures qui répondent aux chemins de traverse, et qui aboutissent de toutes parts à de gros villages.

Sur ces routes on trouve, à certaines distances, des lieux de repos pour ceux qui voyagent à pied. La plupart des mandarins qui sont rappelés de leurs emplois cherchent à se distinguer par des ouvrages de cette nature. On rencontre aussi des temples et des couvents de bonzes qui offrent pendant le jour une retraite aux voyageurs; mais on obtient rarement la permission d'y passer la nuit, à la réserve des mandarins, qui jouissent de ce privilége. Il se trouve des personnes charitables qui font distribuer, pendant la belle saison, du thé aux pauvres voyageurs, et pendant l'hiver, une sorte d'eau composée où l'on a fait infuser du gingembre. Les hôtelleries sont fort vastes et fort belles sur les grandes routes; mais, dans les chemins détournés, rien n'est si misérable et si malpropre.

A chaque poste, on rencontre une maison qui se nomme *cong-kouan*, établie pour la réception des mandarins et de ceux qui voyagent par l'ordre de l'empereur.

Sur les grands chemins on trouve, d'espace en espace, des tours hautes de douze pieds sur lesquelles il y a des guérites pour des sentinelles, et des pavillons qu'on lève pour signal en cas d'alarme. Ces tours sont faites de gazon ou de terre battue; leur forme est carrée; elles ont des créneaux. Dans quelques provinces on y place, au sommet, des cloches de fer. Celles qui ne sont point sur la route de Pékin n'ont ni guérites ni créneaux. Les lois ordonnent qu'il y ait sur toutes les routes fréquentées des tours de cette espèce, de cinq en cinq lis, c'est-à-dire à chaque demi-lieue, une grande et une petite alternativement, avec une escouade de soldats continuellement en faction, pour observer ce qui se passe aux environs, et prévenir tout désordre. On les répare soigneusement lorsqu'elles tombent en ruine, et si le nombre des soldats n'est pas suffisant, les habitants des villages sont obligés d'y suppléer.

Outre les chemins de terre, la Chine est remplie de commodités pour les voyages et les transports par eau. Les rivières navigables et les canaux y sont en fort grand nombre. On trouve le long des rivières un sentier commode pour les gens de pied, et les canaux sont bordés d'un quai de pierre. Dans les cantons humides et marécageux, on a construit de longues chaussées pour la facilité des voyageurs et de ceux qui tirent les barques. Il y a peu de provinces

qui n'aient pas une rivière navigable, ou un large canal qui sert de grand chemin, et la rive est souvent bordée, à la hauteur de dix ou douze pieds, de belles pierres de taille qu'on prendrait en quelques endroits pour du marbre gris, ou couleur d'ardoise. Ces bordures ayant quelquefois vingt ou vingt-cinq pieds de haut, on a besoin de quantité de machines pour élever l'eau et la faire entrer dans les terres.

D'espace en espace, les grands canaux sont couverts de ponts à trois, cinq ou sept arches. Celle du milieu à quelquefois trente-six et même quarante-cinq pieds de largeur, et est fort élevée, afin que les barques passent dessous sans abaisser leurs mâts. Les arches des côtés ont rarement moins de trente pieds de largeur, et diminuent à proportion. Les voûtes sont bien bâties; les piles sont si étroites, que dans l'éloignement les arches paraissent suspendues en l'air.

Les principaux canaux se déchargent des deux côtés dans un grand nombre de petits, qui, se subdivisant en quantité de ruisseaux, communiquent ainsi à la plupart des villes et des bourgs. Souvent ils forment des étangs et de petits lacs qui arrosent les plaines voisines. Outre ces canaux, qui sont d'une commodité infinie pour les voyageurs et les négociants, l'industrie des Chinois en a creusé d'autres pour rassembler les eaux de pluie, qui servent à faire croître le riz dans les plaines.

Rien ne peut être comparé en ce genre au grand canal qui porte le nom de *Yun-léang-ho*, c'est-à-dire canal pour le transport des marchandises, ou *Yun-ho*, canal royal. Il traverse tout l'empire du nord au sud. On a commencé à le former par la jonction de plusieurs rivières; mais dans les lieux où les rivières manquent, on n'a pas laissé de le continuer, en suivant les niveaux, comme dans les provinces de Pé-tché-li, de Chan-tong et de Kiang-nan, où les montagnes et les rochers n'étaient pas assez nombreux pour causer de grands embarras aux ouvriers. Il n'a pas moins de cent soixante lieues de longueur dans ces trois provinces.

Ce fameux canal, dont le nom revient si souvent dans les relations des voyageurs, commence à la ville de Tien-tsing-uey, dans le Pé-tché-li, qui est située sur la rivière de Pay ou de Pei-ho. Après avoir traversé les provinces de Pé-tché-li et de Chan-tong, il entre dans celle de Kiang-nan, où il se joint au Hoang-ho ou fleuve Jaune. On continue de naviguer pendant deux jours sur ce fleuve, d'où l'on entre dans une autre rivière; ensuite le canal recommence, et conduit à la ville de Hoang-an-fou; de là, passant par plusieurs villes, il arrive à Yang-tcheou-fou, un des plus célèbres ports de l'empire. Un peu plus loin, il entre dans le grand fleuve de Yang-tse-kang, à une journée de Nankin. La navigation continue par ce fleuve jusqu'au lac Po-yang

dans la province de Kiang-si. On traverse ce lac pour entrer dans la rivière de Kan-kiang, qu'on remonte jusqu'à Nang-an-fou; ensuite on fait douze lieues par terre jusqu'à Nan-hiang-fou, dans la province de Quang-tong, où l'on se rembarque sur une rivière qui conduit à Canton.

Ainsi, par le moyen des rivières et des canaux, on peut voyager fort commodément de Pékin jusqu'aux dernières extrémités de l'empire, c'est-à-dire l'espace d'environ six cents lieues, sans autre interruption qu'une journée de marche pour traverser la montagne Mey-lin; encore peut-on se dispenser de quitter sa barque, si l'on veut prendre par les provinces de Quang-si et de Hou-quang; ce qui n'est pas difficile dans les grandes eaux, parce que les rivières de Hou-quang et de Kiang-si se rendent au nord dans le Yang-tsé-kiang: une brasse et demie d'eau suffit pour cette navigation; mais lorsque les eaux s'enflent assez pour faire craindre qu'elles ne débordent leurs rives, on ouvre en divers endroits des tranchées, qu'on ne manque point ensuite de fermer soigneusement.

Ce grand ouvrage, qui passe pour une des merveilles de l'empire chinois, fut exécuté par l'empereur Chi-tsou ou Hou-per-lie, qui était le fameux Koublay-khan, petit-fils de Gengis-khan, et fondateur de la dynastie des Yeuns. Ce prince, ayant conquis toute la Chine, après s'être déjà rendu maître de la Tartarie occidentale, résolut de fixer sa résidence à Pékin, comme au centre de ses vastes états; mais les provinces du nord n'étant pas capables de fournir assez de provisions pour la subsistance de ses nombreuses armées et de sa cour, il fit construire un grand nombre de vaisseaux et de longues barques, pour en faire venir des provinces maritimes. L'expérience lui fit connaître le danger de cette méthode. Une partie de ses vaisseaux périssaient par la tempête; d'autres étaient arrêtés par les calmes. Enfin, pour remédier à ces deux inconvénients, il prit le parti de faire creuser un canal, entreprise merveilleuse, où la dépense répondit à la difficulté de l'ouvrage et à la multitude innombrable des ouvriers.

Le P. Le Comte observe que, dans quelques endroits où la disposition du terrain n'a pas permis de former une communication entre deux canaux, on ne laisse pas de faire passer les barques de l'un à l'autre, quoique le niveau soit différent de plus de quinze pieds. A l'extrémité du canal supérieur, on a construit un double glacis, ou talus de pierres de taille, qui s'étend des deux côtés jusqu'à la surface de l'eau. Lorsque la barque arrive dans le canal inférieur, elle est guindée, avec le secours des cabestans, sur le plan du premier glacis, et, arrivée à la pointe, son propre poids la fait glisser par le second glacis dans le canal supérieur. On la fait descendre de même du canal supérieur dans l'autre. L'auteur a peine à comprendre comment les barques chi-

noises, qui sont ordinairement fort longues et très pesamment chargées, ne se rompent pas par le milieu, lorsqu'elles se trouvent comme suspendues en l'air sur l'angle aigu des deux glacis. Cependant il n'apprit jamais qu'il fût arrivé le moindre accident. L'unique précaution que prennent les négociants lorsqu'ils ne veulent pas quitter leur barque est de se faire lier avec une corde, pour éviter d'être emportés d'un bout à l'autre. Il n'y a point de ces écluses dans le grand canal, parce que les barques impériales, qui sont aussi grandes que nos frégates, ne pourraient être élevées à force de bras, ni garanties des accidents. On rencontre un double glacis dans le canal qui est entre Tchao-king-fou et Ning-po-fou. Les barques qu'on emploie dans ce canal sont construites en forme de gondoles, et leur quille est d'un bois assez dur et assez épais pour soutenir tout le poids du bâtiment.

Le long des canaux, on trouve partout, à la fin de chaque lieue, un *tang*, ou corps-de-garde de dix à cinq soldats, qui se donnent réciproquement les avis nécessaires par des signaux. La nuit, ils tirent une petite pièce de canon; pendant le jour, ils s'entr'avertissent par une épaisse fumée qu'ils font élever en l'air en brûlant des feuilles et des branches de pin dans de petits fourneaux de figure pyramidale ouverts par en haut.

Les Chinois ne sont pas moins magnifiques dans leurs quais et leurs ponts que dans leurs canaux. On ne saurait voir sans étonnement la longueur des quais et la grandeur des pierres dont ils sont bordés. Les ponts, comme on l'a déjà remarqué, sont admirables par leur hauteur et par leur construction. Comme le nombre en est très grand, ils forment une perspective fort agréable dans les lieux où les canaux sont en droite ligne.

On voit à la Chine des ponts d'une seule arche demi-circulaire, et bâtie de pierres cintrées longues de cinq ou six pieds, sur cinq ou six pouces d'épaisseur; quelques unes sont anguleuses. D'autres ponts ont, au lieu d'arches, trois ou quatre larges pierres posées comme des planches sur des piles. Ces pierres ont quelquefois jusqu'à dix-huit pieds de long. On voit beaucoup de ces derniers ponts sur le grand canal. On ne sera pas fâché de savoir de quelle manière les ouvriers chinois construisent leurs ponts. Après avoir maçonné les culées, ils prennent des pierres de quatre ou cinq pieds de longueur, et larges d'un demi-pied, qu'ils posent alternativement debout et en travers, en observant que celles qui doivent faire la clef soient exactement horizontales. Ainsi, l'épaisseur du haut de l'arche n'est que celle d'une de ces pierres. C'est peu de chose sans doute, mais il n'y passe jamais de voitures à roues.

Comme le pont, surtout lorsqu'il est d'une seule arche, a quelquefois quarante ou cinquante pieds de largeur entre piles, et qu'il est ordinairement

beaucoup plus haut que la rive, on forme aux deux bouts un talus divisé en petits degrés, dont chacun n'a pas plus de trois pieds de hauteur; il s'en trouve néanmoins où les chevaux ne passeraient pas sans peine; mais tout l'ouvrage est généralement fort bien entendu.

Les ponts qui ne sont faits que pour la commodité du passage sont ordinairement bâtis comme les nôtres, avec de grosses piles de pierres assez fortes pour rompre la violence du courant et soutenir des arches si larges et si hautes, que le passage est aisé pour les plus grandes barques. Le nombre en est considérable dans toutes les parties de la Chine. L'empereur n'épargne point la dépense pour exécuter ces travaux, qui servent à la commodité du public.

Plusieurs de ces ponts sont d'une structure très belle. Celui de Lou-ko-kyao, bâti sur le Hoen-ho, ou la rivière bourbeuse, à deux lieues et demie à l'ouest de Pékin, était un des plus beaux qu'on eût jamais vus, avant qu'il eût été ruiné en partie par une inondation, au mois d'août 1688. Il avait subsisté deux mille ans, suivant le témoignage des Chinois, sans avoir souffert la moindre dégradation. Il était tout de marbre blanc, bien travaillé, et d'une très belle architecture. Des deux côtés régnaient soixante-dix colonnes à la distance d'un pas l'une de l'autre, séparées par des panneaux de beau marbre, où l'on voyait des fleurs, des feuillages, des figures d'oiseaux et de plusieurs sortes d'animaux fort délicatement ciselées; l'entrée du côté de l'ouest offrait deux lions d'une taille extraordinaire sur des piedestaux de marbre, avec plusieurs lionceaux en pierre, les uns montant sur le dos des lions, d'autres en descendant et d'autres se glissant entre leurs jambes; le bout du côté de l'ouest était orné de deux figures d'enfants, travaillées avec le même art et placées aussi sur des piédestaux.

Mais la Chine a peu de ponts qui puissent être comparés à celui de Fou-tcheou-fou, capitale de la province de Fo-kien. La rivière, qui est large d'un mille et demi, forme de petites îles en se divisant en plusieurs bras. Toutes ces îles sont unies par des ponts qui ont ensemble huit lis et soixante-dix brasses chinoises de longueur. Le principal offre plus de cent arches, bâties de pierre blanche, avec des balustrades de chaque côté; sur ces arches s'élèvent, de dix en dix pieds, de petits pilastres carrés, dont les bases ressemblent à des barques creuses; chaque pilastre soutient des pierres de traverse qui servent de support aux pierres de la chaussée.

Le pont de Tsuen-tcheou-fou l'emporte sur tous les autres. Il est bâti à la pointe d'un bras de mer, qu'on serait obligé, sans ce secours, de passer dans des barques avec beaucoup de danger. Sa longueur est de deux mille cinq cent vingt pieds chinois: sa largeur, de vingt. Il est supporté par deux cent cin-

quante-deux grosses pierres, c'est-à-dire de chaque côté par cent vingt-six: la couleur des pierres est grise, l'épaisseur egale à la longueur. Duhalde prétend que rien dans le monde n'est comparable à ce pont.

Dans les lieux où les Chinois n'ont pu bâtir des ponts de pierre, ils ont inventé d'autres méthodes pour y suppléer. Le fameux *pont de fer* (tel est le nom qu'on lui donne), à Koei-tcheou, sur la route d'Yun-nan, est l'ouvrage d'un ancien général chinois. Sur les deux bords du Pan-ho, torrent qui a peu de largeur, mais qui est très profond, on a construit une grande porte entre deux gros massifs de maçonnerie, larges de six à sept pieds, sur dix-sept à dix-huit de hauteur; des deux piliers de l'est pendent quatre chaînes à de gros anneaux, qui vont aboutir aux deux massifs de l'ouest, et qui, jointes par d autres petites chaînes, ont quelque ressemblance avec un filet à grandes mailles. On a placé sur ces chaînes des planches fort épaisses, liees ensemble pour en faire un plain-pied continu; mais comme il reste encore quelque distance jusqu'aux portes, à cause de la courbure des chaînes, surtout lorsqu'elles sont chargées, on a remédié à ce défaut avec le secours d'un plancher supporté par des tasseaux ou des consoles qui sont attachés au plain-pied de la porte. Ce plancher aboutit jusqu'aux planches portées par les chaînes. Des deux côtés du plancher on a élevé de petits pilastres de bois, qui soutiennent un toît de la même matière, dont les deux bouts portent sur les massifs de pierres des deux rives.

Kircher parle d'un pont, dans la province de Chen-si, qui porte le nom de *Pont volant*. Il est composé d'une seule arche, bâtie entre deux montagnes sur le Hoang-ho, près de la ville de Tchongan; sa longueur est de six cents pieds, et sa hauteur de six cent cinquante au dessus de la rivière.

Mais de tous les monuments de l'empire chinois le plus digne d'attention est sans contredit la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie

Lorsque l'on approche de cette muraille en venant de Pekin, l'on aperçoit sur les hauteurs, au loin, comme une ligne proéminente, ou plutôt une marque étroite et inégale semblable à celle que forment quelquefois, mais plus irrégulièrement, les veines de quartz sur les montagnes de gneiss. La continuité de cette ligne sur le sommet des montagnes de Tartarie suffit pour captiver l'attention des voyageurs. En avançant l'on ne tarde pas à distinguer la forme d'une muraille avec des créneaux dans des endroits où l'on ne s'attend pas ordinairement à trouver de pareils ouvrages, et ou l'on ne croit pas même qu'il soit possible de les construire.

Tout ce que l'œil peut embrasser à la fois de cette muraille fortifiee, prolongée sur la chaîne des montagnes et sur les sommets les plus élevés, descendant dans les plus profondes vallées, traversant les rivières par des arches

qui la soutiennent, doublée, triplée en plusieurs endroits, pour rendre les passages plus difficiles, et ayant des tours ou de forts bastions à peu près de cent pas en cent pas, tout cet ensemble présente à l'esprit l'idée d'une entreprise gigantesque.

Mais quelque prodigieuses que soient les dimensions de cette barrière destinée à arrêter les Tartares, ce n'est pas ce qui frappe le plus les voyageurs dont elle fixe les regards : ce qui n'est que le simple résultat d'un travail long et multiplié excite rarement l'étonnement. Ce qui cause une surprise et une admiration réelles, c'est l'extrême difficulté de concevoir comment on a pu porter des matériaux et bâtir ces murs dans des endroits qui semblent inaccessibles. L'une des montagnes les plus élevées sur lesquelles se prolonge la grande muraille a, d'après une mesure exacte, cinq mille deux cent vingt-cinq pieds de haut.

Cette espèce de fortification, car le nom de muraille ne donne pas une juste idée de sa structure, cette fortification a, dit-on, quinze cents milles de long; mais à la vérité elle n'est pas partout également bien construite, et plusieurs des moindres ouvrages en dedans du grand rempart cèdent aux efforts du temps, et commencent à tomber en ruines; d'autres ont été réparés; mais la muraille principale paraît presque partout avoir été bâtie avec tant de soin et d'habileté, que, sans que l'on ait jamais eu besoin d'y toucher, elle se conserve entière depuis deux mille ans; et elle paraît aussi peu susceptible de dégradation que les boulevarts de rochers que la nature a élevés elle-même entre la Chine et la Tartarie.

On ne sait pas avec précision à quelle époque remonte la fondation de ce monument, mais on sait avec certitude, puisque le souvenir en est consigné dans les annales de l'empire, qu'il fut achevé dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne. Durant seize siècles il a suffi pour arrêter les incursions des hordes tartares; mais il offrit une résistance vaine au torrent que Gengis-Khan entraînait avec lui. Les descendants de ce conquérant ne surent pas conserver le même avantage; en moins d'un siècle, ils furent chassés de la Chine. Vers le milieu du dix-septième siècle, la violence des guerres intestines ramena les Tartares dans l'empire; ils s'y sont établis, et y règnent.

Indépendamment des moyens de défense que la grande muraille fournissait en temps de guerre, elle était considérée par les Chinois, même en temps de paix, comme un grand avantage, parce que leurs mœurs réglées et leur vie sédentaire s'accordent peu avec les inclinations inquiètes et vagabondes de leurs voisins septentrionaux, et la grande muraille les empêchait d'avoir aucune communication avec eux. Elle n'est pas même sans utilité pour écarter des provinces les plus fertiles de la Chine les bêtes féroces qui infestent les

déserts de la Tartarie, non plus que pour fixer les limites des deux pays, et empêcher les malfaiteurs de s'échapper de la Chine, et les mécontents d'émigrer.

La grande muraille est devenue d'une bien moindre importance depuis que les deux pays qu'elle sépare sont soumis au même prince. Les Chinois ne la regardent qu'avec une profonde indifférence; mais cet immense monument de l'industrie humaine a été remarqué par tous les étrangers qui l'ont vu.

Bell d'Antermony, voyageur anglais, qui accompagna en 1719 un ambassadeur russe envoyé en Chine par Pierre Ier, empereur de Russie, vit la grande muraille, et il en a donné une description curieuse. « Les Chinois, dit-il, la nomment *Khabgan* ou le *mur sans fin*. Elle commence dans la province de Liao-toung, au fond du golfe du Pé-tché-li. Elle s'étend en croisant les rivières et par dessus les sommets des plus hautes montagnes, sans interruption, suivant toujours la chaîne de rochers stériles qui entourent le pays au nord et à l'ouest, et, après avoir couru au sud l'espace de quinze cents milles anglais, se termine sur des montagnes inaccessibles et dans des déserts de sable.

» Les fondements de ce mur consistent en gros blocs de pierres de taille liées avec du mortier; le reste est construit en briques. Il est si fort et si solide, qu'il exige, en général, peu de réparations; et d'ailleurs, le climat est si sec, qu'il peut encore subsister bien des siècles dans l'état où il est. Dans les endroits où il y a des précipices, il a environ quinze à vingt pieds de hauteur, et une épaisseur proportionnée; au lieu que dans les vallées et les endroits où il traverse des rivières, il est haut de trente pieds, et est flanqué de tours éloignées les unes des autres d'une portée de flèche, avec des embrasures à égales distances. Le haut du mur est en plate-forme pavée de grandes pierres de taille, et dans les endroits où il passe sur des rochers ou des éminences, on y monte par un escalier de pierre fort doux.

» Cette muraille fut commencée et achevée dans l'espace de cinq ans. L'on y employa le cinquième de la population. On rapporte que les ouvriers étaient si près les uns des autres, qu'ils pouvaient se passer les matériaux de main en main. On peut le croire d'autant plus aisément, que l'âpreté du terrain ne permet pas l'usage des chariots, et que dans ces endroits on ne trouvait pas les matériaux nécessaires pour faire de la brique ou du ciment.

» Ce ne fut pas le seul fardeau que les Chinois eurent à supporter dans cette occasion; ils furent encore obligés d'entretenir une armée nombreuse sur pied, pour garder les passages des montagnes et protéger les laboureurs contre les insultes des Tartares, qui ne restaient pas oisifs.

» Il n'y a que les Chinois au monde capables d'une pareille entreprise. On eût pu, à la vérité, trouver ailleurs la même quantité d'ouvriers; mais il n'y

a qu'un peuple aussi spirituel, aussi sobre, et aussi économe que les Chinois, qui ait pu maintenir l'ordre parmi cette multitude infinie d'ouvriers, et supporter patiemment les peines et les fatigues inséparables d'un ouvrage aussi immense. Cette muraille peut passer, à juste titre, pour une merveille du monde, et l'empereur qui l'a entreprise et achevée mérite cent fois plus d'éloges que le prince qui a fait bâtir les pyramides d'Égypte, s'il est vrai que l'on doive préférer les entreprises utiles à celles qui n'ont d'autre objet que de satisfaire la vanité.

« Il y a plusieurs autres murs semi-circulaires qui ont le grand mur pour diamètre, dans les lieux que la nature n'a pas assez fortifiés, aussi bien que dans les passages ouverts des montagnes. Ils sont très solidement bâtis, avec les mêmes matériaux et de la même architecture que le grand mur; ils occupent une étendue considérable de terrain, tantôt d'un côté de la grande muraille, tantôt de l'autre. On a pratiqué de distance en distance de fortes portes, où il y a toujours un corps-de-garde pour prévenir une surprise et arrêter une irruption soudaine de l'ennemi. Ces boulevarts secondaires paraissent des ouvrages d'une forte dépense, et qui ont exigé un immense travail; mais ils ne sont rien en comparaison du grand mur. »

Près de Kou-pé-kou, il y a dans une partie de la grande muraille quelques brèches qui donnent la facilité de l'examiner et de l'escalader. On reconnaît qu'elle consiste en une levée en terre, retenue de chaque côté par un mur de maçonnerie, et recouverte d'une plate-forme de briques carrées. Les murs de côté, continuant à s'élever au dessus de la plate-forme, servent de parapets. La hauteur totale du mur de briques est de vingt-cinq pieds. Il est soutenu par une base de pierres qui fait une saillie d'environ deux pieds au delà du mur, et dont la hauteur varie selon l'irrégularité du terrain sur lequel elle repose; mais on n'en voit pas plus de deux assises au dessus du sol, et ces assises n'ont qu'un peu plus de deux pieds d'élévation.

Les encadrements des portes, des fenêtres, des embrasures, et plusieurs des angles saillants et des escaliers des tours, ainsi que les bases ou fondements, sont d'un granit très dur et légèrement mêlé de mica. Le reste est de briques bleuâtres, dont les dimensions varient suivant l'endroit où elles sont placées. Elles ont généralement un pied de long, sept pouces et demi de largeur, et trois pouces et demi d'épaisseur. Celles qui sont employées dans les terrasses de la grande muraille et des tours diffèrent seulement des premières en ce qu'elles sont parfaitement carrées. Partout où, pour achever la muraille, les briques ordinaires n'ont pas pu servir, on ne les a point grossièrement taillées à coups de truelle pour les rapetisser, comme font quelquefois des ouvriers négligents ou ignorants; mais on s'est servi de briques

moulées exprès, d'une forme et d'une dimension convenables. Le mortier qui lie les couches de briques est presque entièrement composé de chaux d'une blancheur parfaite.

La grande muraille ne semble pas avoir été construite pour servir de défense contre le canon, puisque les parapets ne pourraient pas résister aux boulets; cependant le bas des embrasures des tours est semblable à ceux qu'on pratique en Europe pour porter les porte-mousquetons des arquebuses à crocs. Ces trous paraissent avoir été faits quand on a construit la grande muraille, et il est difficile de leur assigner un autre objet que celui de servir pour le repoussement des armes à feu. Les pièces de campagne que l'on voit en Chine sont, en général, montées avec des porte-mousquetons, auxquels ces trous conviennent fort bien, et, quoique les parapets ne soient pas faits pour soutenir le choc des boulets de canon de gros calibre, ils peuvent fort bien résister à ces petites pièces. Cette observation confirme l'opinion que les Chinois ont depuis très long-temps connu les effets de la poudre à canon.

La grande muraille continue encore à servir de ligne de démarcation entre la nation chinoise et la nation tartare. Quoique réunies sous la domination d'un même souverain, chacune conserve ses juridictions locales et distinctes.

Population de la Chine. Division de la nation chinoise. Instruction. Différents grades. Honneurs rendus à l'agriculture.

Quelques missionnaires font monter jusqu'à 300 millions le nombre des habitants de la Chine: c'est une erreur sans doute; mais appuyons notre estimation sur des faits.

Le tribut qui se lève à la Chine depuis l'âge de vingt ans jusqu'à soixante est payé par plus de 50 millions de Chinois entre ces deux âges. D[illegible], le dénombrement qui se fit au commencement du règne de Khan-hi, on trouva 11,052,862 familles, et 59,788,364 hommes capables de porter les armes, sans comprendre dans ce nombre les princes, les officiers de la cour, les mandarins, les soldats congédiés, les lettrés, les licenciés, les docteurs et les bonzes, ni les personnes au dessous de vingt ans, ni tous ceux qui passent leur vie sur mer ou sur les rivières. Il est difficile de ne pas porter tous ces différents états à un nombre au moins égal, ce qui donnerait, suivant les auteurs anglais de l'Histoire générale des Voyages, 120 millions d'habitants, c'est-à-dire presqu'autant qu'en contient l'Europe entière.

Le nombre des bonzes monte seul à plus d'un million, on en compte à

Pékin deux mille qui vivent dans le célibat, et trois cent cinquante mille dans les temples et les monastères, en divers endroits, établis par lettres patentes de l'empereur. On ne compte pas moins de quatre-vingt-dix mille lettrés qui ne sont point engagés dans le mariage. Il est vrai que les guerres civiles et la conquête des Tartares ont détruit une quantité innombrable d'habitants; mais la paix, qui n'a pas cessé de régner depuis, a réparé toutes ces pertes.

Lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre en Chine dans les années 1792 à 1794, porte la population de la Chine à 333 millions, et ce chiffre a été adopté par plusieurs savants distingués anglais et français.

M. Adrien Balbi le réduit à 170 millions.

Suivant M. Martucci, le dénombrement fait en 1790 s'élevait à 143 millions.

M. Thomas, négociant anglais, donne le chiffre de 146 millions.

Enfin, selon M. Abel Rémusat le minimum de la population de chaque province forme un total de 140 millions.

Ces trois dernières évaluations, ne se rapportant qu'à la Chine proprement dite, rendent plus vraisemblable celle de Malte-Brun, qui estime la population de l'empire chinois à 185 millions, tout en pensant rester encore au dessous de la vérité. Ce dernier auteur évalue la superficie de la Chine, sans y comprendre les grandes îles qui en dépendent, à 670,000 lieues carrées, une fois et demie celle d'Europe.

Un aussi vaste empire doit nécessairement renfermer de grandes villes. Aussi en trouve-t-on un assez grand nombre dont la population s'élève de cent à deux cent mille habitants; on en compte six cent mille à Canton, plus d'un million à Nankin et à Hang-tcheou, et près de deux millions à Pekin, capitale de l'empire.

Duhalde réduit toutes les classes à deux ordres principaux : celui de la noblesse et celui du peuple. Le premier, dit-il, comprend les princes du sang, les mandarins et les lettrés; le second, les laboureurs, les marchands et les artisans. C'est cette division que nous suivrons.

La noblesse n'est pas héréditaire à la Chine, quoiqu'il y ait des dignités attachées à quelques familles, et qui se donnent par l'empereur à ceux qu'il en juge dignes par leurs talents. Les enfants d'un père qui s'est élevé aux premiers postes de l'empire ont leur fortune à faire, et s'ils sont dépourvus d'esprit, ou si leur inclination les porte au repos, ils tombent au rang du peuple, obligés souvent d'exercer les plus viles professions. Cependant un fils succède au bien de son père; mais pour hériter de ses dignités et de sa réputation, il doit s'y être élevé par les mêmes degrés. C'est pourquoi ils s'appliquent avec beaucoup de constance à l'étude, et dans quelque condi-

tion qu'ils soient nés, ils sont sûrs de leur avancement, lorsqu'ils ont d'heureuses dispositions pour les lettres. Aussi voit-on naître continuellement à la Chine des fortunes considérables, non moins surprenantes que celles qui se font quelquefois parmi les ecclésiastiques d'Italie, où la plus basse naissance n'empêche point d'aspirer aux premières dignités de l'Église.

Les titres permanents de distinction n'appartiennent qu'à la famille régnante; outre le rang de prince, que tous les descendants de l'empereur doivent à leur naissance, ils jouissent de cinq degrés d'honneur, qui répondent aux titres européens de ducs, de marquis, de comtes, de vicomtes et de barons. Ceux qui épousent les filles d'un empereur participent à ces distinctions, comme ses propres fils et leurs descendants. On leur assigne des revenus qui répondent à leur dignité; mais ils ne jouissent d'aucun pouvoir. Cependant la Chine a des princes qui n'ont aucune alliance avec la maison impériale : tels sont les descendants des dynasties précédentes, ou ceux dont les ancêtres ont acquis ce titre par les services qu'ils ont rendus à l'empire. Lorsque le fondateur de la famille tartare qui règne aujourd'hui fut établi sur le trône, il accorda plusieurs titres d'honneur à ses frères, qui étaient en grand nombre, et qui avaient contribué par leur valeur à la conquête d'un si grand état : ce sont ceux que les Européens ont nommé *regulos*, ou princes du premier, du second et du troisième rang. Il fut reglé alors que parmi les enfants de chaque régulo on en choisirait toujours un qui succéderait à son père dans la même dignité.

La ceinture jaune est une distinction commune à tous les princes du sang, de quelque rang qu'ils puissent être. Cependant, ceux que leurs richesses ne mettent point en état de mener un train convenable à leur naissance affectent de cacher cette ceinture.

Quelque lustre qu'ils puissent tirer de leur naissance et de leurs dignités, ils vivent dans l'état sans pouvoir et sans crédit. On leur accorde un palais, une cour, avec des officiers et un revenu digne de leur rang; mais ils ne jouissent d'aucune sorte d'autorité. Le peuple ne laisse pourtant pas de les traiter avec beaucoup de respect.

Quoiqu'on ne compte pas plus de cinq générations des princes du sang depuis leur origine, leur nombre ne monte pas aujourd'hui à moins de deux mille; ils se nuisent les uns aux autres à force de se multiplier, parce que la plupart n'ont point de biens en fonds de terre, et que l'empereur, ne pouvant leur accorder à tous des pensions, plusieurs vivent dans une extrême pauvreté qui les expose au mépris. L'usage des Tartares est de faire mourir tous les princes d'une race détrônée.

Vers la fin de la dynastie des Ming, on comptait dans la ville de Kiang-

tcheou plus de trois mille familles de cette race, dont quelques unes étaient réduites à vivre d'aumônes. Le brigand qui s'empara de Pékin extirpa presque entièrement cette race, ce qui a rendu désertes quelques parties de la ville. Ceux qui échappèrent au carnage prirent le parti de quitter la ceinture jaune et de changer de nom, pour se mêler avec le peuple; mais on les connaît encore pour descendants du sang impérial. Les missionnaires de la même ville en eurent un pendant quelque temps à leur service, dans une maison qui avait été bâtie par un autre de ces princes. Celui-ci, ayant découvert que des Tartares le cherchaient, prit la fuite et disparut.

L'usage accorde aux princes, outre leur femme légitime, trois autres femmes, auxquelles l'empereur donne des titres, et dont les noms sont enregistrés au tribunal des princes. Leurs enfants prennent séance après ceux des femmes légitimes, et sont plus respectés que les enfants des concubines ordinaires. Les princes ont aussi deux sortes de domestiques, les uns qui sont proprement esclaves, les autres, Tartares ou Chinois tartarisés, que l'empereur leur accorde en plus ou moins grand nombre, suivant le degré de la dignité dont il les honore; ce sont ces derniers qui composent l'équipage du régulo, et qui s'appellent communément *les gens de sa porte*. Il se trouve parmi eux des mandarins considérables, des vice-rois, et même des tsong-tou, qui, sans être esclaves comme les premiers, n'en sont pas moins soumis à leur maître, et passent au service de ses enfants, lorsqu'ils héritent de la dignité de leur père. Si le prince est dégradé pendant sa vie, ou si sa dignité n'est pas conservée à ses enfants, cette sorte de domestiques passe à quelque autre prince du sang, lorsque l'empereur l'élève à la même dignité.

Les fonctions des princes des cinq premiers ordres se réduisent à assister aux cérémonies publiques, et à se montrer chaque matin au palais impérial; ils se retirent ensuite dans l'intérieur de leur hôtel, où toutes leurs affaires sont bornées au gouvernement de leur famille et de leurs officiers domestiques. On ne leur laisse pas même la liberté de se visiter les uns les autres, ni celle de coucher hors de la ville, sans une permission expresse de la cour. Cependant il leur arrive quelquefois d'être employés aux affaires publiques, et de se faire considérer par d'importants services.

On met au rang des nobles : 1° ceux qui ont été revêtus de la dignité de mandarin dans les provinces, soit qu'ils aient été congédiés, ce qui arrive presque à tous, soit qu'ils aient été forcés de résigner leur emploi, soit qu'ils se soient retirés volontairemement, avec la permission de l'empereur; 2° ceux qui, n'ayant pas eu assez de capacité pour parvenir aux degrés littéraires, n'ont pas laissé de se procurer, par faveur ou par présents, certains titres d'honneur qui leur donnent le privilége de visiter les mandarins, et qui leur

attirent par conséquent le respect du peuple; 3° une infinité de gens d'étude, depuis l'âge de quinze ou seize ans jusqu'à quarante, qui ont subi les examens établis par l'usage.

La plus noble famille de la Chine est celle du philosophe Confucius. C'est en effet la plus ancienne du monde, puisqu'elle s'est conservée en droite ligne depuis plus de deux mille ans. Elle descend d'un neveu de cet homme célèbre, qui est nommé par excellence *Ching-jin-ti-chi-ell*, c'est-à-dire neveu du grand homme. En considération d'une si belle origine, les empereurs ont constamment honoré un de ses descendants du titre de *kong*, qui répond à celui de nos ducs ou de nos anciens comtes. Celui qui porte aujourd'hui ce titre fait sa résidence à Kio-feou-hien, dans la province de Chan-tong, patrie de l'illustre Confucius, qui a toujours pour gouverneur un lettré de la même famille.

Une des principales marques de noblesse entre les Chinois consiste dans les titres d'honneur que l'empereur accorde aux personnes distinguées par leur mérite. Il étend quelquefois cette faveur jusqu'à la dixième génération, en la mesurant aux services qu'on a rendus au public; il la fait même remonter, par des lettres expresses, au père, à la mère, à l'aïeul et à l'aïeule, qu'il honore chacun d'un titre particulier, sur ce principe d'émulation que toutes les vertus des enfants doivent être attribuées à l'exemple et aux soins de leurs ancêtres.

L'empereur Khan-hi suivit cette méthode, en 1668, pour récompenser le P. Ferdinand Verbiest, jésuite flamand. Ce missionnaire, ayant fini ses tables des révolutions célestes et des éclipses pour deux mille ans, réduisit ce grand ouvrage en trente-deux volumes de cartes, avec leurs explications, sous le titre d'*Astronomie perpétuelle de l'empereur Khang-hi*. Il eut l'honneur de les présenter à sa majesté dans une assemblée générale des grands de l'empire, qui avait été convoquée à cette occasion. Ce prince reçut avec beaucoup de satisfaction le présent du P. Verbiest, et le fit placer dans les archives du palais. En même temps il voulut récompenser un si grand service, et créa le P. Verbiest président du tribunal des mathématiques, avec le titre de tagin, ou de grand homme, qui appartient à cette dignité, et que l'empereur étendit à toutes les personnes de son sang. Comme Verbiest n'avait personne de sa famille à la Chine, tous les autres missionnaires de son ordre passèrent pour ses frères, et furent considérés sous ce titre par les mandarins. La plupart des missionnaires firent inscrire sur la porte de leurs maisons le titre de tagin. C'est l'usage des Chinois : fiers des titres qu'ils ont obtenus, ils ne manquent point de les faire graver dans plusieurs endroits de leur demeure, et même sur les lanternes qu'on porte devant eux pendant la nuit. L'empe-

reur conféra les mêmes honneurs aux ancêtres de Verbiest, par autant de patentes qu'il y eut de personnes de nommées. Pierre Verbiest, son grand-père; Paschasie de Wolff, sa grand'mère; Louis Verbiest, son père, et Anne Van-herke, sa mère, furent ainsi revêtus des premières dignités de la Chine, pendant qu'ils vivaient obscurs et pauvres dans un coin de l'Europe.

On peut conclure qu'à l'exception des princes de la famille régnante et des descendants de Confucius, il n'y a point d'autre noblesse à la Chine que celle du mérite, déclaré par l'empereur, et distingué par de justes récompenses. Tous ceux qui n'ont pas pris les degrés littéraires passent pour plébéiens.

Les Chinois lettrés ont été anoblis dans la seule vue d'encourager l'application à l'étude et le goût des sciences, dont les principales à la Chine sont l'histoire, la jurisprudence et la morale, comme celles qui ont le plus d'influence sur la paix et le bonheur de la société. On voit dans toutes les parties de l'empire des écoles et des salles ou des colléges, où l'on prend comme en Europe les degrés de licencié, de maître ès arts et de docteur. C'est dans les deux dernières de ces trois classes qu'on choisit tous les magistrats et les officiers civils. Comme il n'y a point d'autre voie pour s'élever aux dignités, tout le monde se livre assidument à l'étude, dans l'espérance d'obtenir les degrés, et de parvenir à la fortune. Les jeunes Chinois commencent leurs études dès l'âge de cinq ou six ans; mais le nombre des lettres est si grand, que, pour faciliter l'instruction, le premier rudiment qu'on leur présente est une centaine de caractères qui expriment les choses les plus communes, telles que le soleil, la lune, l'homme, certaines plantes et certains animaux, une maison, les ustensiles les plus ordinaires, en leur faisant voir d'un autre côté les figures des choses mêmes. Ces figures peuvent être regardées comme le premier alphabet des Chinois.

On leur met ensuite entre les mains un petit livre nommé *San-tsée-king*, qui contient tout ce qu'un enfant doit apprendre, et la manière de l'enseigner. Il consiste en plusieurs sentences courtes, dont chacune n'a pas plus de trois caractères, et qui sont rangées en rimes, comme un secours pour la mémoire des enfants. Ils doivent les apprendre peu à peu, quoiqu'elles soient au nombre de plusieurs mille. Un jeune Chinois en apprend d'abord cinq ou six par jour, à force de les répéter du matin au soir, et les récite deux fois à son maître. Il est châtié s'il manque plusieurs fois à sa leçon; on le fait coucher sur un banc, où il reçoit, par dessus ses habits, neuf ou dix coups d'un bâton plat comme nos lattes. On n'accorde aux enfants qu'un mois de congé au commencement de l'année, et cinq ou six jours au milieu.

Lorsqu'ils sont une fois arrivés au livre *Tsé-chu*, qui contient la doctrine de Confucius et de Meng, il ne leur est pas permis de lire d'autres livres

avant qu'ils l'aient appris jusqu'à la dernière lettre. Ils n'en comprennent point encore le sens; mais on attend, pour leur en donner l'explication, qu'ils sachent parfaitement tous les caractères. Pendant qu'ils apprennent à lire les lettres, on les accoutume à les former avec un pinceau, car les Chinois n'ont pas l'usage des plumes. On commence par leur donner de grandes feuilles de papier écrites ou imprimées en gros caractères rouges, qu'ils doivent couvrir de couleur noire avec leurs pinceaux; ensuite on leur fait prendre une feuille de lettres noires, moins grandes que les premières, et sur lesquelles, mettant une feuille blanche et transparente, ils forment de nouveaux traits calqués sur ceux de dessous. Mais ils se servent plus souvent encore d'une planche couverte d'un vernis blanc, et partagée en petits carrés, dans lesquels ils tracent leurs caractères; après quoi ils les effacent avec de l'eau, ce qui épargne le papier. Ils prennent ainsi beaucoup de soin à se former la main, parce que, dans l'examen triennal pour les degrés, on rejette ordinairement ceux qui écrivent mal, à moins qu'ils ne donnent des preuves d'une habileté distinguée dans le langage ou dans la manière dont ils traitent leur sujet.

Lorsqu'ils sont assez avancés dans l'écriture pour s'appliquer à la composition, ils doivent apprendre les règles du *Ven-tchang*, espèce d'amplification qui ressemble à celles qu'on fait faire aux écoliers de l'Europe avant d'entrer en rhétorique, mais plus difficile, parce que le sens en est plus resserré et le style particulier. On leur donne pour sujet une sentence des auteurs classiques, qu'ils appellent *ti-mou* ou thèse. Il ne consiste souvent qu'en un seul caractère. Pour s'assurer du progrès des enfants, l'usage, dans plusieurs provinces, est d'envoyer ceux d'une même famille à la salle commune de leurs ancêtres, où chaque chef de maison leur donne à son tour un sujet de composition, et leur fait préparer un dîner. Il juge de la bonté de leur travail, et donne le prix à celui qui l'a mérité. Si quelqu'un de ces enfants s'absente sans une juste raison, ses parents doivent payer douze sous pour l'expiation de sa faute.

Outre ce travail volontaire et particulier, les jeunes écoliers subissent souvent l'examen des mandarins qui président aux lettres, et sont obligés à d'autres compositions sous les yeux d'un mandarin inférieur de cet ordre, qui porte le titre de *hio-kouang*, ou gouverneur de l'école. Cette cérémonie se renouvelle deux fois l'année, au printemps et pendant l'hiver. Dans quelques villes, les gouverneurs se chargent eux-mêmes de faire composer les lettrés du voisinage. Ils les assemblent chaque mois; ils distribuent des récompenses à ceux qui ont le mieux réussi, les régalent et fournissent aux autres frais de la fête.

Il n'y a point de ville, de bourg, ni même de petit village, qui n'ait ses

maîtres d'école pour l'instruction de la jeunesse. Les gens de qualité donnent à leurs enfants des précepteurs, qui sont des docteurs ou des licenciés, et qui les instruisent, les accompagnent, forment leurs mœurs, leur enseignent les cérémonies, les révérences, et tout ce qui concerne la civilité; enfin, dans l'âge convenable, les élèves apprennent l'histoire et les lois de leur patrie. Le nombre de ces précepteurs est infini, parce qu'ils se prennent parmi ceux qui aspirent aux degrés et qui ne réussissent point à les obtenir. L'emploi de maîtres d'école est honorable. Ils sont entretenus aux frais des familles. Les parents leur donnent le premier pas dans toutes sortes d'occasions, et le titre de *sien-sing*, qui signifie notre maître ou notre docteur. Les maîtres reçoivent pendant toute leur vie des témoignages d'une profonde soumission de la part de leurs élèves.

Quoique la Chine n'ait pas d'universités comme l'Europe, on trouve dans chaque ville du premier ordre un grand palais qui sert à l'examen des gradués. Ces édifices sont encore plus grands dans les villes capitales; mais ils sont tous bâtis dans le même goût. Le mur d'enclos est très haut, et la porte magnifique. Au devant se voit une place carrée de cent cinquante pas de largeur, plantée d'arbres, avec des bancs et des siéges pour les officiers et les soldats qui sont en sentinelle pendant l'examen. Des deux côtés de la dernière cour règne une longue file de petites chambres, longues de quatre pieds et demi sur trois et demi de large, pour loger les étudiants, qui sont quelquefois plus de six mille. Mais avant d'entrer au palais pour la composition, on les visite avec la plus scrupuleuse exactitude, dans la crainte qu'ils n'aient apporté quelque livre ou quelque écrit. On ne leur laisse que de l'encre et des pinceaux. Si l'on découvrait quelque fraude, les coupables seraient punis sévèrement, et même exclus de tous les degrés. Aussitôt que les aspirants sont entrés, on ferme soigneusement les portes, et l'on y appose le sceau public. Le tribunal a des officiers dont le devoir est de veiller à tout ce qui se passe, et d'empêcher les visites ou les communications d'une chambre à l'autre.

Les chefs ou les présidents à qui appartient le droit de l'examen sont les *fou-yuen*, les *tchi-fou* et les *tchi-hien*, c'est-à-dire les gouverneurs de la province et des villes du premier et du troisième rang. Aussitôt que les jeunes étudiants sont en état de subir l'examen des mandarins, ils doivent passer d'abord à celui du tchi-yuen dans la juridiction duquel ils sont nés. Cet officier donne le sujet, examine les compositions ou les fait examiner par son tribunal, et juge du mérite des pièces. De huit cents candidats, par exemple, il en nomme six cents, qui prennent le titre de *hien-ming*, c'est-à-dire inscrits pour le hien. Il se trouve des hiens où le nombre des étudiants monte jusqu'à six

mille. Les six cents doivent se présenter ensuite à l'examen du tchi-fou, ou gouverneur de la ville du premier ordre, qui, par un nouveau choix, en nomme environ quatre cents, sous le titre de *fou-ming*, c'est-à-dire inscrits pour le second examen. Jusque alors ils n'ont aucun degré dans les lettres, et leur nom général est celui de *tong-seng*, ou candidats.

Il y a dans chaque province un mandarin envoyé de la cour, et qui ne conserve sa charge que trois ans, sous le titre de *hio-tao*, ou, dans quelques autres endroits, sous celui de *hio-yuen*. Il est en correspondance avec les grands tribunaux de l'empire. Pendant la durée de ses fonctions, il est chargé de deux examens : l'un qui se nomme *souhi-kao*, l'autre *ko-kao*. Il faut qu'il visite tous les *fou*, ou toutes les villes du premier ordre de sa province. En arrivant dans une de ces villes, il commence par aller rendre ses respects à Confucius; ensuite il explique quelques passages des livres classiques. Les jours suivants sont employés à l'examen. Les quatre cents candidats fou-ming paraissent à son tribunal pour la composition. S'ils forment un trop grand nombre avec ceux des autres hiens subordonnés au même fou, on les divise en deux bandes. Ici l'on emploie toutes sortes de précautions pour empêcher que les auteurs des compositions ne soient connus des mandarins. Le hio-tao ne nomme environ que quinze personnes sur les quatre cents qu'on suppose venues de chaque hien. On accorde à ceux qui sont ainsi nommés le premier degré, avec la qualité de *sicou-tsai*, qui répond à celle de bachelier. Comme c'est proprement l'entrée des études, ils prennent l'habit de leur ordre, qui consiste dans une robe bleue bordée de noir, avec la figure d'un oiseau, en argent ou en étain, sur la pointe de leur bonnet. Ils ne sont plus sujets à la bastonnade par l'ordre des mandarins ordinaires; ils dépendent d'un mandarin particulier, qui les punit lorsqu'ils tombent dans quelque faute. Si l'on découvrait que la faveur eût quelque part à leur élection, l'envoyé de la cour perdrait tout à la fois sa fortune et sa réputation.

Les mêmes mandarins qui sont chargés de l'examen pour les lettres examinent aussi les candidats qui se présentent pour la guerre. Ceux-ci doivent donner des preuves d'habileté à tirer de l'arc, à monter à cheval, et de force à lever quelque grosse pierre ou à porter un pesant fardeau. On donne en même temps à ceux qui ont fait quelques progrès dans l'étude de leur profession des questions à résoudre sur les campements, les marches et les stratagèmes militaires : car les guerriers ont, comme les lettrés, des livres qui traitent du métier des armes, et qui sont uniquement composés pour leur instruction.

Le hio-tao, étant obligé, par sa charge, de parcourir la province, assemble dans chaque ville du premier ordre tous les sicou-tsai ou bacheliers qui et-

dépendent. Après s'être informé de leur conduite, il examine les compositions; il récompense les progrès, il punit les négligences. Quelquefois, pour exercer une justice plus exacte, il les divise en six classes. A la première, ceux qui se sont distingués avec éclat, il donne pour récompense un taël et une écharpe de soie. Ceux de la seconde classe reçoivent aussi une écharpe de soie et quelque petite somme d'argent. La troisième classe n'est ni récompensée ni punie. Ceux de la quatrième reçoivent la bastonnade. Ceux de la cinquième perdent l'oiseau qu'ils portent à leur bonnet, et deviennent demi-bacheliers. Enfin, ceux qui ont le malheur de composer la dernière classe sont entièrement dégradés. Mais cet excès d'humiliation est très rare. Dans les examens de cette espèce, on voit quelquefois un homme de cinquante ou soixante ans recevoir la bastonnade, tandis que son fils, qui compose avec lui, reçoit des éloges et des récompenses; mais le mandarin ne se porte jamais à des punitions si rigoureuses lorsqu'il n'y a point de plainte contre la conduite et contre les mœurs.

Un gradué qui ne se présente pas à cet examen triennal s'expose au danger d'être privé de son titre, et de retomber au rang du peuple. Il n'y a que la maladie ou le deuil pour la mort d'un père qui puisse lui servir d'excuse. Seulement les anciens gradués qui sont parvenus à la vieillesse obtiennent, pour le reste de leur vie, une dispense de toutes sortes d'examens, sans perdre l'habit ni les honneurs de leur degré.

Le degré de *kiou-gin*, qui signifie licencié ou maître ès arts, demande un nouvel examen, qu'on appelle *tchou-kao*. Il ne se fait qu'une fois tous les trois ans, dans la capitale de chaque province, sous l'inspection des grands officiers, assistés de quelques autres mandarins. La cour en députe deux avec la qualité de présidents : l'un qui porte le titre de *tching-tchou-kao*, et qui doit être *han-lin*, c'est-à-dire membre du principal collége des docteurs de l'empire; l'autre nommé *fou-tchou*. Sur dix mille sieou-tsai qui se trouveront dans une province, souvent il n'y en a pas plus de soixante qui obtiennent le degré de kiou-gin. Leur robe est de couleur brunâtre, avec un bord bleu de quatre doigts. L'oiseau qu'ils portent sur leur bonnet doit être d'or ou de cuivre doré. Le premier de tous est honoré du titre de *kiai-yuen*. Ce degré ne s'obtient pas facilement, et souvent l'on corrompt les juges. Les kiou-gin doivent se rendre à Pékin l'année suivante, pour subir l'examen qui les conduit au degré de docteur. C'est l'empereur qui fait les frais du premier voyage. Ceux qui, étant parvenus au degré de kiou-gin, se bornent à cet honneur, soit parce qu'ils sont déjà d'un âge avancé, soit parce que leur fortune est médiocre, ont la liberté de se dispenser de cet examen, qui se fait à Pékin tous les trois ans. Un kiou-gin est qualifié pour toutes sortes d'em-

plois. Dans ce degré, on obtient quelquefois des emplois importants par le rang de l'âge. On a vu des kiou-gin élevés à la dignité de vice-roi. Aussitôt qu'ils ont obtenu quelque emploi public, ils renoncent au degré de docteur.

Tous les licenciés qui sont sans emploi doivent se rendre à Pékin pour l'examen triennal, qui porte le nom d'*examen impérial*. C'est l'empereur même qui donne le sujet de la composition, et qui est censé faire cet examen, par l'attention qu'il y apporte, et le compte exact qu'on lui rend du travail. Le nombre des licenciés monte quelquefois à cinq ou six mille, dont environ trois cents sont élevés au degré de docteur; quelquefois cette distinction n'est accordée qu'à cent cinquante. Les trois premiers prennent le titre de *tien-tsée-men-seng*, qui signifie *disciple du fils du ciel*. Le premier, ou le chef, se nomme *tchoung-yuen*, le second *pang-yuen*, et le troisième *tan-koa*. Parmi les autres, l'empereur en choisit un certain nombre qu'il décore du titre de *han-lin*, c'est-à-dire *docteur du premier ordre*. Le reste porte celui de *tsin-sée*.

Un Chinois qui parvient au glorieux titre de tsin-sée, soit dans les lettres, soit dans les armes, peut se regarder comme solidement établi; il est à l'abri de l'indigence. Outre les présents qu'il reçoit en grand nombre de ses proches et de ses amis, il peut s'attendre d'être porté tôt ou tard aux emplois les plus importants de l'empire, et de voir sa protection briguée de tout le monde. Ses parents et ses amis ne manquent guère d'ériger dans leur ville des arcs de triomphe en son honneur. Ils y inscrivent son nom, son âge, le lieu et le temps de son élévation.

L'empereur Khang-hi remarqua, vers la fin de son règne, qu'il ne paraissait plus un aussi grand nombre de livres qu'autrefois, et que ceux qu'on mettait au jour n'avaient pas le degré de perfection qu'il souhaitait pour la gloire de son règne et pour mériter d'être transmis à la postérité. Il en accusa les principaux docteurs, qui négligeaient leurs études pour se livrer aux intrigues de l'ambition. Pour remédier à cette négligence, aussitôt que l'examen fut fini, il voulut, contre l'usage, examiner lui-même ces premiers docteurs, si fiers de leur qualité de juges et d'examinateurs des autres. Si sa résolution leur causa beaucoup d'alarme, elle fut suivie d'un jugement encore plus surprenant: plusieurs furent dégradés et renvoyés honteusement dans leurs provinces. L'effet de cet exemple fut d'inspirer aux autres plus d'application à l'étude. L'empereur s'applaudit d'autant plus de sa conduite, qu'un des plus savants hommes de sa cour, qui fut employé à l'examen des compositions, porta le même jugement que lui sur les pièces rejetées, à l'exception d'une seule, sur laquelle il resta indécis. N'y avait-il pas un peu de flatterie dans le jugement et dans l'indécision?

Duhalde observe encore, à l'occasion des sieou-tsai ou bacheliers, qu'après avoir été déclarés dignes des degrés, ils se rendent à la porte du tihio-tao, ou du mandarin qui préside aux examens, vêtus de toile noire et la tête couverte d'un bonnet commun. Aussitôt qu'ils sont admis en sa présence, ils s'inclinent devant lui, ils tombent à genoux, et se prosternent plusieurs fois à droite et à gauche, sur deux lignes, jusqu'à ce que le mandarin leur fasse apporter les habits convenables au degré de bachelier, lesquels consistent dans une veste, un surtout ou une robe, et un bonnet de soie. Lorsqu'ils en sont revêtus, ils se prosternent encore devant le tribunal du mandarin; après quoi, se rendant au palais de Confucius, ils baissent quatre fois la tête jusqu'à terre devant son nom et devant ceux des plus éminents philosophes. Ils retournent ensuite dans leurs provinces. Là, se joignant à tous les sieou-tsai du même district, ils vont en corps se prosterner devant le gouverneur, sur son tribunal. Cet officier suprême les presse de se relever, et leur présente du vin dans des coupes, qu'il élève d'abord en l'air. Dans plusieurs endroits il distribue entre eux des pièces de soie rouge dont ils se font une espèce de baudrier. Ils reçoivent aussi deux petites baguettes ornées de fleurs d'argent, qu'ils placent des deux côtés de leurs bonnets comme des caducées. Alors ils se rendent, avec le gouverneur à leur tête, au palais de Confucius, pour terminer la cérémonie par les salutations ordinaires. Ce dernier acte est comme le sceau qui achève de les mettre en possession de leur nouvelle dignité, parce qu'ils reconnaissent ainsi Confucius pour leur maître, et qu'ils font profession de suivre ses maximes de gouvernement. Les enfants des charretiers, des bouchers, des bourreaux, des comédiens, et les bâtards, sont exclus de toutes sortes de degrés.

Les candidats, après avoir mis la dernière main à leurs compositions, les ferment soigneusement et mettent dessus leur nom et celui de leur pays, avec une enveloppe qui ne permet pas de les lire. Elles sont délivrées aux officiers établis qui les portent à la salle des mandarins, où elles doivent être examinées. Celles qui ne méritent pas de passer dans la seconde chambre sont rejetées. De cinq mille il y en a toujours la moitié qui ne passe point la première chambre. Les autres, après avoir subi l'examen dans la seconde, sont réduites aussi à peu près à la moitié; cette moitié parvient jusqu'à la troisième chambre, pour y être jugée par des présidents de l'examen. Il en demeure cinquante des plus élégantes, que l'on range dans l'ordre qui convient à chacune, précisément comme autrefois les rangs de licence en Sorbonne. On cherche alors les noms des auteurs, et les ayant appelés à haute voix, on les inscrit sur de grands tableaux qui sont suspendus dans une place publique. Cette seule déclaration les élève au degré.

S'il se trouve d'autres compositions qui méritent le même honneur, on conserve par écrit le nom des auteurs, avec une recommandation dans laquelle on déclare qu'ils auraient été dignes du degré, si l'usage en eût admis un plus grand nombre; ce qui passe pour une distinction extrêmement honorable.

La durée de l'examen est de trois jours, pendant lesquels tous ceux qui ont part à cette importante cérémonie sont enfermés. L'empereur en fait toute la dépense; elle va si loin, que Navarette se dispense du calcul, parce qu'il ne paraîtrait pas croyable aux Européens. Ensuite le vice-roi, les examinateurs et les autres grands mandarins reçoivent les gradués avec toutes sortes d'honneurs, les traitent dans un festin solennel, et leur donnent à chacun une écuelle d'argent, un parasol de soie bleue et une chaise à porteurs.

Au moment où les tableaux sont suspendus, beaucoup de personnes se hâtent de partir pour aller porter à la famille des gradués la première nouvelle de leur élévation; ces courriers sont généreusement récompensés. Toute la ville célèbre le bonheur de son concitoyen par des réjouissances publiques. Lorsqu'il y arrive, il est accablé de visites, de félicitations et de présents; chacun lui offre une somme d'argent, suivant sa fortune, pour contribuer aux frais des voyages qu'il est obligé de faire à la cour en qualité de licencié. Son nom d'ailleurs est enregistré dans les livres impériaux, afin qu'il puisse être employé dans l'occasion aux emplois du gouvernement. Ceux qui aspirent à la qualité de *docteur* déclarent qu'ils veulent être examinés par l'empereur, et reçoivent ordre de se rendre à la cour. On accorde tous les honneurs imaginables à ceux qui remportent le premier prix; quelques uns sont réservés pour le collége impérial; les autres retournent dans leur patrie pour y attendre les emplois qui leur sont destinés.

Quoiqu'on apporte des soins extrêmes à prévenir la corruption, les moyens ne manquent jamais pour s'élever par cette voie. L'empereur Khang-hi fit couper la tête à deux licenciés convaincus de ce crime. La méthode de corruption la plus commune est de rendre visite à l'examinateur. S'il est disposé à favoriser le candidat, il convient d'une somme avec lui; ensuite il lui demande une marque à laquelle il puisse distinguer sa composition, s'il n'aime mieux lui communiquer le sujet, pour lui donner le temps de travailler à loisir; mais si le candidat qui s'élève par cette lâcheté est reconnu pour un homme sans mérite, on s'en prend à l'examinateur.

Navarette voudrait que les écoliers de l'Europe ressemblassent mieux à ceux de la Chine. « La gravité et la modestie, dit-il, sont le partage des lettrés chinois. Ils marchent toujours les yeux baissés. Un jeune écolier n'est pas moins composé dans son air et dans ses manières. Mais ces vertus,

ajoute-t-il, sont gâtées par un orgueil incroyable, qui leur fait presque refuser la qualité d'hommes à tous les autres peuples du monde. Cependant les Tartares, qui n'ont pas tant d'inclination pour les lettres, ont un peu humilié les savants chinois. »

Observons ici que sous le nom de *savants* ou de *lettrés* on comprend tous les étudiants de la Chine, soit qu'ils aient pris quelque degré, ou qu'ils n'y soient point encore parvenus, soit employés ou sans emplois. Tous les mandarins sont lettrés ; mais tous les lettrés ne sont pas mandarins.

Les laboureurs à la Chine sont au dessus des marchands et des artisans ; ils jouissent de plus grands priviléges, et leur profession est regardée comme la plus nécessaire à l'état. Les Chinois prétendent, suivant Navarette, que l'empereur est obligé de leur accorder une protection spéciale, et d'augmenter sans cesse leurs prérogatives, parce que c'est de leur travail et de leur industrie que toute la nation tire sa subsistance. Il est certain qu'elle ne pourrait pas vivre sans l'application et les efforts continuels que les paysans apportent à l'agriculture. La Chine est si peuplée, que toutes ses terres, cultivées jusqu'à la moindre partie, comme elles le sont effectivement, suffisent à peine pour la nourriture de tous ses habitants. Un empire si vaste a peu de ressource dans le secours des étrangers pour suppléer à ses besoins, quand même ses relations avec eux seraient mieux établies. C'est par cette raison qu'on y a toujours regardé le progrès de l'agriculture comme un des principaux objets du gouvernement, et que les laboureurs et leur profession y sont également respectés. On y célèbre une fête publique à leur honneur.

King-Vang, vingt-quatrième empereur de la famille des Tcheous, sous le règne duquel on vit naître le philosophe Confucius, 531 ans avant la naissance de Jésus-Christ, renouvela toutes les lois que ses prédécesseurs avaient portées en faveur de l'agriculture; mais elle fut élevée au comble de l'honneur par l'empereur Venti, qui régna 235 ans après King-Vang. Ce prince, voyant ses états ruinés par la guerre, donna l'exemple du travail à ses sujets, en labourant lui-même les terres de la couronne. Ses ministres et toute la noblesse de l'empire se virent dans la nécessité de l'imiter. On regarde cet événement comme l'origine d'une grande fête qui se célèbre annuellement dans toutes les villes de la Chine lorsque le soleil entre au 15e degré du verseau, c'est-à-dire au point que l'astronomie chinoise a fixé pour le commencement du printemps. Ce jour-là, le gouverneur de chaque ville sort de son palais, précédé de ses étendards, d'un grand nombre de flambeaux allumés, et de divers instruments. Il est couronné de fleurs, et, dans cet équipage, il marche vers la porte orientale de la ville, comme s'il allait au devant du printemps. Son cortége est composé d'un grand nombre de brancards peints et

revêtus de tapis de soie sur lesquels sont des figures, et des représentations des hommes illustres dont l'agriculture a ressenti les bienfaits, avec les histoires qui appartiennent au même sujet. Les rues sont ornées de tapisseries; on élève des arcs de triomphe à certaines distances; on suspend des lanternes et les villes sont éclairées par des illuminations.

Entre les figures, on voit une vache de terre d'une si énorme grandeur, que cinquante hommes suffisent à peine pour la porter. Derrière cette vache, dont les cornes sont dorées, paraît un jeune enfant qui représente le génie de l'industrie et du travail. Il marche un pied nu et l'autre chaussé, avec une baguette à la main, dont il aiguillonne sans cesse la vache, comme pour la faire avancer. Il est suivi des laboureurs avec leurs instruments, et après eux viennent des troupes de masques et de comédiens qui représentent diverses pièces. Cette procession se rend au palais du gouverneur, où l'on dépouille la vache de tous ses ornements. On tire de son ventre un grand nombre d'autres petites vaches de terre, qui se distribuent à l'assemblée avec les fragments de la grande vache, qu'on brise en pièces; ensuite le gouverneur prononce une courte harangue en l'honneur de l'agriculture, qu'il recommande comme l'une des choses les plus nécessaires à un état, et comme l'un des premiers éléments de la prospérité publique.

L'attention de l'empereur et des mandarins pour la culture des terres est portée si loin, que, s'il arrive à la cour des députés de la part d'un vice-roi, le monarque n'oublie jamais de leur demander quel est l'état des champs et des moissons. Une pluie favorable est une occasion de rendre une visite au mandarin et de le complimenter tous les ans au printemps. L'empereur ne manque pas, suivant l'ancien usage, de conduire solennellement une charrue, et d'ouvrir quelques sillons pour animer les laboureurs par son exemple. Les mandarins pratiquent la même cérémonie dans chaque ville. Voici l'ordre qui s'y observe à Pékin. Le tribunal des mathématiques commence, sur les ordres qu'il reçoit, par fixer le jour le plus convenable; ensuite le tribunal des rites avertit l'empereur, par un mémoire, des préparatifs établis pour la fête. 1° L'empereur doit nommer douze seigneurs pour lui servir de cortége et labourer après lui : ces seigneurs doivent être trois princes et neuf présidents des cours souveraines, ou leurs assesseurs, dans le cas de vieillesse ou de maladie. 2° Comme le devoir de l'empereur, dans cette cérémonie, ne consiste pas seulement à labourer la terre pour exciter l'émulation par son exemple, mais qu'en qualité de premier pontife il est obligé d'offrir un sacrifice au Chang-ti pour obtenir l'abondance, il doit s'y préparer par trois jours de jeûne et de continence; les princes et les mandarins nommés pour l'accompagner sont assujettis à la même obligation. 3° La veille du jour marqué, sa

majesté doit envoyer à la salle de ses ancêtres une députation de plusieurs seigneurs, pour se prosterner devant leurs tablettes, et leur donner avis, comme s'ils étaient vivants, qu'elle se propose d'offrir le lendemain un grand sacrifice.

Outre ces devoirs, qui regardent l'empereur, le même tribunal prescrit à divers autres tribunaux les préparatifs qui les concernent : l'un est chargé de préparer le sacrifice; un autre, de composer la formule que l'empereur doit répéter dans la cérémonie; un autre, de faire dresser les tentes où l'empereur doit dîner; un quatrième, d'assembler quarante ou cinquante laboureurs respectables par leur âge, qui doivent être présents lorsque l'empereur met la main à la charrue; et quarante jeunes paysans pour disposer les instruments d'agriculture, pour atteler les bœufs et préparer les grains qui doivent être semés. On choisit cinq sortes de graines, qui représentent toutes les autres : c'est du froment, du riz, des fèves et deux sortes de millet.

Le jour marqué, l'empereur, en habits de cérémonie, se rend, avec toute sa cour, au lieu assigné, pour offrir au Chang-ti le sacrifice du printemps, et en obtenir l'abondance et la conservation des biens de la terre. Ce lieu est une petite élévation de terre à peu de distance au sud de la ville; elle doit avoir cinquante pieds quatre pouces de hauteur. La place qui doit être labourée par les mains impériales est à côté de ce tertre.

Aussitôt que le sacrifice est offert, l'empereur descend avec les trois princes et les neuf présidents qu'il a choisis; plusieurs seigneurs portent les caisses où sont contenues les semences; toute la cour garde un profond silence. Alors l'empereur prend la charrue, et trace plusieurs sillons en allant et venant. Les trois princes et les présidents labourent successivement après l'empereur. Après ce travail, qui se recommence en plusieurs endroits du champ, l'empereur sème les différentes sortes de grains. Le lendemain, les quarante vieux laboureurs et les quarante plus jeunes achèvent ce qui reste à labourer dans le même champ. Cette cérémonie se termine par des présents que l'empereur leur distribue : ils consistent en quatre pièces de toile de coton de couleur qu'on donne à chacun d'eux pour se faire des habits.

Le gouverneur de Pékin va souvent visiter ce champ, et le fait soigneusement cultiver. Il en examine tous les sillons pour découvrir s'il n'y croît pas quelque épi extraordinaire. Ce serait le plus favorable augure d'y trouver, par exemple, une tige qui portât treize épis, le gouverneur se hâterait d'en avertir la cour. En automne, il fait recueillir le grain dans des sacs jaunes, pour les renfermer dans un magasin construit exprès, et qui est distingué par le nom de *magasin impérial*. Ce grain se conserve pour les cérémonies les plus solennelles. L'empereur, dans les sacrifices qu'il fait au Tien ou au Chang-ti,

en offre comme le fruit du travail de ses mains, et dans certains jours de l'année, il présente la même offrande à ses ancêtres.

Entre plusieurs beaux règlements de l'empereur Yong-Tching, Duhalde en rapporte un qui marque une considération singulière pour l'agriculture. Ce prince, pour encourager les laboureurs, exigeait de tous les gouverneurs des villes qu'ils lui envoyassent tous les ans le nom d'un paysan de leur district distingué par son application à cultiver la terre, par une conduite irréprochable, par le soin d'entretenir l'union dans sa famille, et la paix avec ses voisins, enfin par son économie et son éloignement de toute dépense inutile. Sur le témoignage du gouverneur, sa majesté élevait ce sage et diligent laboureur au degré de mandarin du huitième ordre, et lui envoyait des patentes de mandarin honoraire, distinction qui le mettait en droit de porter l'habit de mandarin, de rendre visite au gouverneur de la ville, de s'asseoir en sa présence, et de prendre du thé avec lui. Il est respecté pendant le reste de sa vie. Après sa mort, on lui fait des funérailles convenables à son rang, et ses titres d'honneur sont inscrits dans la salle de ses ancêtres. Quelle doit être l'émulation des laboureurs après des exemples de cette nature! aussi apportent-ils tous leurs soins à la culture de leurs terres. S'ils ont du temps de reste, ils vont couper du bois sur les montagnes, ils visitent les légumes de leurs jardins, ils font leurs provisions de cannes, etc.; on ne les trouve jamais oisifs. Jamais les terres de la Chine ne demeurent en friche; elles produisent généralement trois moissons chaque année: la première de riz, la seconde de vesce, qui se sème avant que le riz soit moissonné, et la troisième de fèves ou de quelques autres grains. Les Chinois n'emploient guère leur terrain à des usages inutiles, tels que les jardins à fleurs ou les allées pour la promenade. Le plaisir particulier marche toujours après l'intérêt public.

Commerce. Artisans. Barbiers. Maniere de voyager.

Le nombre des marchands est incroyable dans toutes les parties de la Chine. Ils sont tous d'une extrême politesse, et ne rejettent pas l'occasion de vendre avec le plus petit profit, fort différents des Japonais, qui sont au contraire grossiers, peu obligeants, et si opiniâtres qu'après avoir une fois déclaré qu'une chose vaut vingt ducats, toutes les raisons du monde ne leur en feraient rien rabattre. Le P. Le Comte représente les Chinois comme la nation de l'univers la plus propre au commerce, et qui s'y entend le mieux. Ils sont, dit-il, fort insinuants dans leurs manières, et leur avidité pour le gain leur fait trouver des moyens de vivre et des méthodes de trafic qui ne viennent point naturellement à l'esprit. Il n'y a point d'occasion dont ils ne



tirent avantage, point d'obstacles qu'ils ne surmontent, point de voyages qu'ils n'entreprennent, au mépris de toutes les difficultés, dans l'espérance du moindre profit.

Mais, suivant le témoignage de quelques missionnaires, il serait à souhaiter qu'ils fussent d'un peu meilleure foi dans leurs marchés, surtout à l'égard des étrangers. Ils s'efforcent toujours de vendre au dessus du juste prix, et souvent ils ne font pas scrupule d'altérer les marchandises. Leur maxime est que ceux qui achètent ne cherchent qu'à payer le moins possible, et se dispenseraient même de payer si le marchand y consentait. Ils se croient en droit, sur ce principe, de demander les plus hauts prix. Ce ne sont pas les marchands qui trompent, disent-ils fort hardiment, c'est l'acheteur qui se trompe lui-même. L'acheteur en effet n'est forcé à rien, et le profit que peut faire le marchand est le fruit de son industrie. Cependant ceux qui se conduisent par de si mauvais principes sont les premiers à faire l'éloge de l'honnêteté et du désintéressement. Magalhaens regarde comme les plus riches négociants de la Chine ceux qui font le commerce de la soie et du bois de construction.

Le commerce intérieur de la Chine est de la plus incroyable activité. On peut regarder les provinces chinoises comme autant de royaumes entre lesquels il se fait une communication de richesses qui sert à rapprocher leurs habitants, et à repandre l'abondance dans toutes les villes. Toutes les marchandises, passant d'un lieu à l'autre par le moyen des rivières, sont vendues fort promptement. On voit, par exemple, des marchands qui, trois ou quatre jours après leur arrivée dans une ville, vendent six mille bonnets propres à la saison. Le commerce n'est interrompu qu'aux deux premiers jours de leur première lune, qui sont employés aux réjouissances et aux visites mutuelles de la nouvelle année. Dans tous les autres temps, le mouvement des affaires est continuel à la campagne comme dans les villes. Les mandarins même y prennent part, en mettant leur argent entre les mains des marchands, pour le faire valoir par la voie du commerce; en un mot, il n'y a point de famille, jusqu'à la plus pauvre, qui ne trouve, avec un peu de conduite, le moyen de subsister aisément de son trafic. On en connaît dont tout le fonds ne monte pas à plus d'un écu de France, et qui ne laissent pas d'en tirer leur entretien, père, mère, avec deux ou trois enfants; de se procurer des habits de soie pour les jours de cérémonie, et de parvenir même en peu d'années à faire un commerce bien plus considérable. Cela paraît incompréhensible, et cependant les exemples n'en sont pas moins communs. Un petit marchand qui n'a environ que cinquante sous achète du sucre et de la farine de riz, dont il fait de petits gâteaux qui sortent du four une heure ou deux avant le jour,

pour [illegible], suivant l'expression chinoise, *le cœur des voyageurs*. A peine sa boutique est-elle ouverte que toute sa marchandise lui est enlevée par les villageois, par les ouvriers, les portefaix, les enfants du quartier et les passants. Ce petit négoce produit en quelques heures un profit de vingt sous, dont la moitié suffit au marchand pour son entretien et celui de sa famille. En un mot, nos foires les plus fréquentées ne sont qu'une faible image de la multitude incroyable de peuple qu'on voit dans la plupart des villes de la Chine occupé à vendre ou à acheter toutes sortes de commodités.

Il n'est pas surprenant qu'avec un commerce si florissant dans l'intérieur de l'empire, les Chinois negligent beaucoup le commerce des pays étrangers.

On trouve dans chaque ville des ouvriers de toutes sortes de professions. Les uns travaillent dans leurs boutiques, les autres cherchent dans les rues à se louer; mais le plus grand nombre est employé dans l'intérieur des familles. Si l'on a besoin d'un habit, on fait venir chez soi, de grand matin, un tailleur, qui s'en retourne le soir. L'usage est le même pour tous les autres artisans. Ils apportent leurs instruments avec eux, sans en excepter les forgerons et les serruriers, qui viennent avec leur enclume et leur soufflet pour les ouvrages les plus simples.

Les barbiers portent sur leurs épaules une sellette, un bassin, un coquemart, du feu, le linge nécessaire, et tout ce qui appartient à leur profession; ils parcourent aussi la ville avec une espèce de sonnette pour avertir ceux qui ont besoin de leur service, et lorsqu'ils sont appelés, soit au milieu d'une rue ou d'une place, ou à la porte d'une maison, ils se mettent sur-le-champ à l'œuvre. Ils rasent la tête, arrangent les sourcils, nettoient les oreilles, frottent les épaules et tirent les bras, pour dix-huit deniers, qu'ils reçoivent avec beaucoup de remerciments. Ensuite ils recommencent à sonner leur cloche. Les cordonniers vont de même par les rues; ils raccommodent pour trois sous une paire de souliers, qui dure des années entières après cette réparation. Apparemment ils ont un moyen de donner cette force au cuir.

Des chemins entretenus aussi soigneusement qu'on l'a déjà fait observer doivent être également commodes pour les voyageurs et pour le transport des marchandises; la multitude des villages, qui sont remplis de temples ou de monastères de bonzes, offrent d'abord un soulagement considérable aux voyageurs; les hôtelleries sont aussi en fort grand nombre.

Le soin qu'on a d'établir des gardes sur les routes, à certaines distances, laisse peu de crainte aux voyageurs de la part des brigands : les mauvaises rencontres sont très rares, excepté dans les provinces voisines de Pékin; mais il n'arrive presque jamais que les voleurs joignent le meurtre au pil-

lage; ils ne pensent qu'à se retirer fort adroitement, après avoir exercé leur profession. D'ailleurs, la multitude des passants est telle qu'elle suffit pour leur sûreté.

Suivant le témoignage de tous les missionnaires, le plus fâcheux et presque le seul inconvénient des voyages, surtout en hiver, et dans les parties septentrionales de la Chine, est l'excès de la poussière, parce que la pluie est fort rare dans cette saison; la terre est alors si sèche et si mobile, que dans un grand vent il s'en élève des nuées qui obscurcissent le ciel, et qui coupent la respiration; le grand nombre des voyageurs et des voitures produit aussi le même effet.

La méthode la plus commune pour les voyages par terre est d'aller à cheval; mais quoique les chevaux soient assez bons, ils demandent de l'attention pour les choisir. S'ils se fatiguent sur la route, il n'y a point d'espérance d'en pouvoir changer à la poste, parce que tous les chevaux de poste appartiennent à l'empereur et ne servent que pour ses courriers ou pour les officiers de sa cour.

Lorsque le chemin est trop rude pour aller à cheval, on se sert de chaises composées de bambous croisés en forme de treillis, et liés ensemble avec des rotangs; on les couvre du haut en bas de toile peinte ou [illegible] d'écorce de l'une ou de soie, suivant la saison, et, pendant la pluie, on y ajoute un surtout de taffetas huilé.

Si, pour se garantir de la chaleur, l'on choisit le temps de la nuit pour voyager, surtout dans les pays montagneux, qui sont infestés de tigres, on fait de distance en distance des guides avec des torches, qui servent tout à la fois à dissiper les ténèbres et à répandre l'épouvante [illegible]. Les torches de voyage sont composées de [illegible] au feu, et si bien préparées que le vent et la pluie [illegible] davantage; chaque torche est longue de six ou sept pieds et dure [illegible] d'une heure.

Une grande commodité pour ceux qui voyagent par [illegible] la Chine, c'est la facilité et la sûreté avec laquelle ils font transporter leurs [illegible]ges ou leurs marchandises par des porteurs publics, qui sont en grand nombre dans toutes les villes de l'empire. Ces porteurs ont leur chef, à qui les voyageurs s'adressent : on convient du prix, qui est toujours payé d'avance, et le chef donne autant de billets qu'on lui demande de porteurs, ils paraissent à l'instant sur son ordre, et c'est lui qui répond de chaque fardeau. Lorsque les porteurs ont rempli leur office, ils se rendent chez lui avec les billets qu'ils ont reçus des voyageurs, pour obtenir le prix de leur travail. Dans les villes de grand passage, il y a quantité de bureaux où les porteurs se font inscrire,

après avoir donné de bonnes cautions; de sorte qu'on peut s'en procurer trois ou quatre cents dans l'occasion. Leur chef, à qui l'on ne manque point de s'adresser, prend le mémoire de toutes les marchandises qu'on veut faire porter, et reçoit tant par livre : le prix commun est de dix sous par jour pour chaque quintal. Il ne reste ensuite aucun embarras aux étrangers, parce qu'en livrant les fardeaux aux porteurs, leur chef leur donne à chacun la note de ce qu'ils contiennent, et qu'on peut se rendre tranquillement au terme, avec la certitude que toutes les marchandises qu'on a confiées au chef y seront délivrées fidèlement dans le bureau qui est en correspondance avec le sien. Le fardeau est attaché avec des cordes au milieu d'une perche de bambou, qui est soutenue par les deux bouts sur les épaules de deux hommes; mais si le poids est trop considérable, on y emploie quatre hommes et deux perches. On a la liberté de changer tous les jours de porteurs et de leur faire faire chaque jour autant de chemin qu'on en parcourt soi-même. Lorsqu'un seul porteur suffit pour le fardeau, il en diminue le poids en le divisant en deux parties égales, qu'il attache avec des cordes et des crochets aux deux bouts d'une longue perche plate; il la pose par le milieu sur son épaule, comme une balance qui se baisse et se lève alternativement dans sa marche. Est-il fatigué d'une épaule, il transpose adroitement la perche sur l'autre, et fait ainsi dix lieues par jour avec un poids de cent soixante livres de France.

Division de l'année et des jours. Manière de compter les heures. Astronomie. Distribution des calendriers. Comédies. Méthode pour écrire l'histoire. Morale. Langue.

L'année chinoise commence au mois de février; elle se compose de trois cent soixante-cinq jours moins six heures, et se divise aussi en mois et en semaines.

Leur jour commence à minuit, comme le nôtre, et finit à minuit suivant; mais sa division n'est qu'en douze heures, dont chacune est égale à deux des nôtres. Ils ne les comptent point par des nombres comme nous, mais par des noms particuliers et des figures. Ils divisent aussi le jour naturel en cent parties, et chaque partie en cent minutes, de sorte que chaque jour contient dix mille minutes. Cette division s'observe avec d'autant plus d'exactitude, que, dans l'opinion générale des Chinois, il y a des minutes heureuses ou malheureuses, suivant la position du ciel et les divers aspects des planètes; ils croient l'heure de minuit fort heureuse, parce qu'ils la prennent pour le temps de la création; ils sont persuadés aussi que la terre fut créée à la seconde heure, et l'homme à la troisième.

Les Chinois n'ont point d'horloges pour régler le temps, mais ils se servent de cadrans solaires et d'autres mesures. Les missionnaires trouvèrent à la Chine des cadrans fort anciens, qui étaient autrefois divisés en quatre grandes parties, chacune subdivisée en vingt-quatre plus petites. Cet instrument parut fort irrégulier au P. Le Comte, à peine en put-il reconnaître l'usage; mais depuis que les Chinois ont reçu le nouveau calendrier des missionnaires, ils ont mieux réglé leurs cadrans.

Toutes les villes de la Chine ont deux tours, l'une nommée *tour du tambour*, l'autre *tour de la cloche*; elles servent à distinguer les cinq veilles de la nuit, qui sont plus longues en hiver qu'en été. La première veille commence par un coup de tambour, qu'on répète avec des intervalles réglés, jusqu'à la seconde; celle-ci commence par deux coups, qui se répètent de même jusqu'à la troisième, et le nombre augmente ainsi pour les veilles suivantes. Aussitôt que jour paraît, les coups redoublent comme au commencement de la nuit, de sorte qu il n'y a point de temps ou l'on ne puisse savoir quelle heure il est. On fait de petites pastilles parfumées, de forme conique, pour les allumer à chaque heure de la nuit; elles portent une marque qui fait connaître à quelle heure chacune doit brûler. Magalhaens observe que ces pastilles sont composées de bois de sandal, ou de quelque autre bois odoriférant réduit en poudre, dont on fait une sorte de pâte, qu'on forme dans des moules; elles sont rondes par le bas, et diminuent en cercle à mesure qu'elles s'élèvent, jusqu'à ce qu'elles se terminent en pointe; mais leur base a quelquefois la largeur de deux ou trois paumes, et même davantage; elles durent un, deux et trois jours, suivant leur grandeur; on en fait pour les temples qui brûlent vingt et trente jours. Toutes les pastilles de cette nature portent cinq marques qui servent à distinguer les cinq veilles de la nuit, et cette manière de mesurer le temps est si juste, qu'elle ne cause jamais d'erreur considérable. Ceux qui veulent se lever à certaine heure suspendent un petit poids a la marque: lorsque le feu y est parvenu, le poids tombe dans un bassin de cuivre placé au dessous, et ne manque pas de les eveiller par le bruit.

L'astronomie a toujours été dans une si haute consideration à la Chine, qu'elle a donné naissance au tribunal qui porte son nom, et qui n'a point d'autre occupation. Quoiqu'il soit un des plus considerables de l'empire, il est subordonné à celui des rites. Tous les quarante-cinq jours, il est obligé d'offrir à l'empereur une carte qui représente l'état du ciel, avec les altérations de l'air, suivant la difference des saisons; les predictions qui concernent les maladies, la sécheresse, la cherté des provisions, le vent, la pluie, la grêle, la neige, le tonnerre, etc. Elle doit ressembler beaucoup a quelques uns de nos almanachs. Outre ces observations, le principal soin du tribunal de

l'astronomie ou des mathématiques est de calculer les éclipses, et de marquer à l'empereur, dans un mémoire qui doit lui être présenté quelques jours auparavant, le jour, l'heure et la partie du ciel où elles doivent arriver, leur durée et leurs degrés d'observations. Elles doivent être calculées pour la longitude et la latitude des capitales de chaque province. Le tribunal des rites et le *ko-lao*, qui est le gardien des observations et des prédictions, en répandent des copies dans toutes les provinces et les villes de l'empire, afin que les éclipses y puissent être observées comme à Pekin, qui est la résidence de la cour.

Peu de jours avant l'éclipse le tribunal des rites fait afficher, dans une place publique, un écrit en gros caractères, qui annonce ce phénomène. Les mandarins de tous les rangs sont avertis de se rendre, avec les habits et les marques de leur dignité, dans la cour du tribunal de l'astronomie, pour y attendre le commencement de l'éclipse. Ils se placent tout près de grandes tables sur lesquelles l'éclipse est représentée. Ils les considèrent, ils raisonnent entre eux sur le phénomène. Au moment où le soleil ou la lune commence à s'obscurcir, ils tombent à genoux et frappent la terre du front; en même temps il s'élève dans toute la ville un bruit épouvantable de tambours et de timbales, par l'effet d'une ridicule opinion qui prévaut encore, que ce bruit est nécessaire pour secourir une planète utile, et pour la délivrer du dragon céleste qui est prêt à la dévorer. Quoique les savants et les personnes de distinction regardent les éclipses comme des effets naturels, ils ont tant de respect pour les usages de l'empire, qu'ils n'abandonnent point leurs anciennes cérémonies.

Pendant que les mandarins sont prosternés, d'autres se rendent à l'observatoire pour y examiner, avec une scrupuleuse attention, le commencement, le milieu et la fin de l'éclipse. Ils comparent leurs observations avec la figure qu'on leur a donnée; ensuite ils les portent, signées et scellées de leur sceau, à l'empereur, qui observe l'éclipse avec le même soin dans son palais. Les mêmes cérémonies se pratiquent dans tout l'empire.

Mais le principal objet du tribunal est la composition du calendrier, qui se distribue chaque année dans toutes les provinces. Il n'y a point de livre au monde dont il se fasse tant de copies, ni qu'on publie avec plus de solennité. On est obligé d'en imprimer des millions d'exemplaires, parce que tout le monde est impatient de s'en procurer un pour son usage.

Il y a trois autres tribunaux à Pékin qui doivent composer chacun leur calendrier, et le présenter à l'empereur. Les trois calendriers se publient chaque année en langues tartare et chinoise. Dans le plus petit des trois, qui est le calendrier commun, on trouve la division de l'année en mois lunaires, avec l'ordre des jours, l'heure et la minute du lever et du coucher du soleil, la lon-

gueur des jours et des nuits, suivant les différentes élévations du pôle dans chaque province; l'heure et la minute des conjonctions et des oppositions du soleil et de la lune, c'est-à-dire les nouvelles et les pleines lunes; le premier et le dernier quartier; l'heure et la minute où le soleil entre dans chaque signe et dans chaque demi-signe du zodiaque.

Le second calendrier contient les mouvements des planètes pour chaque jour de l'année, et leur place dans le ciel, avec un calcul de leur mouvement à chaque heure et à chaque minute. On y joint, en degrés et en minutes, la distance de chaque planète à la première étoile de la plus proche des vingt-huit constellations chinoises, avec le jour, l'heure et la minute de l'entrée de chaque planète dans chaque signe.

Le troisième calendrier, qui est présenté en manuscrit à l'empereur seul, contient toutes les conjonctions de la lune avec les autres planètes, et ses approches des étoiles fixes dans l'étendue d'un degré de latitude; ce qui demande une exactitude singulière de calcul et de supputations. Aussi voit-on jour et nuit, sur la tour astronomique, cinq mathématiciens qui observent continuellement le ciel : l'un a les yeux fixés sur le zénith, et chacun des quatre autres sur un des quatre points cardinaux, pour ne pas perdre un moment de vue ce qui se passe dans les quatre différentes parties du ciel. Ils sont obligés d'en tenir un compte exact, qu'ils remettent tous les jours, signé de leurs noms et de leurs sceaux, aux présidents du tribunal des mathématiques, qui le présentent à l'empereur.

C'est le premier jour du second mois que l'almanach de l'année suivante doit être présenté à l'empereur. Quand il l'a vu et approuvé, les officiers subalternes du tribunal joignent à chaque jour les prédictions astrologiques; ensuite, par l'ordre de l'empereur, on en distribue des copies aux princes, aux seigneurs et aux grands officiers de Pékin, et on les envoie aux vice-rois des provinces, qui les remettent aux trésoriers généraux pour les faire réimprimer. Le trésorier général de chaque province doit en remettre des exemplaires à tous les gouverneurs subordonnés, et garder la planche qui a servi à l'impression. A la tête du calendrier, qui est imprimé en forme de livre, on voit en rouge le sceau du grand tribunal de l'astronomie, avec un [illegible] impérial qui défend, sous peine de mort, d'en vendre et d'en imprimer d'autres, et d'y faire la moindre altération sous aucun prétexte.

La distribution du calendrier se fait tous les ans avec beaucoup de cérémonie. Ce jour-là tous les mandarins de Pékin et de la cour se rendent de grand matin au palais. D'un autre côté, les mandarins du tribunal astronomique, revêtus des habits de leur dignité, et chacun avec la marque de son office, s'assemblent à l'observatoire, pour accompagner le calendrier. On [illegible]

exemplaires qui doivent être présentés à l'empereur, à l'impératrice et aux reines, sur une grande machine dorée, composée de plusieurs étages en forme de pyramide. Ils sont en grand papier, couverts de satin jaune, et proprement renfermés dans des sacs de drap d'or. La machine est portée par quarante hommes vêtus de jaune, et suivie de dix ou douze autres machines de moindre grandeur, mais dorées comme la première, et fermées de rideaux rouges, où sont les calendriers destinés aux princes du sang, reliés en satin rouge, et renfermés dans des sacs de drap d'argent. Ensuite viennent plusieurs tables couvertes de tapis rouges, sur lesquelles sont les calendriers des grands, des généraux d'armée et des autres officiers de la couronne, tous scellés des sceaux du tribunal astronomique, et couverts de drap jaune. Chaque table offre le nom du mandarin ou du tribunal à qui les calendriers appartiennent.

Les porteurs déposent leur fardeau à la dernière porte de la grande salle, et rangent les tables des deux côtés du passage qu'on nomme *impérial ;* ils ne laissent au milieu que la machine où sont les calendriers impériaux ; enfin, les mandarins de l'académie astronomique prennent les calendriers de l'empereur et ceux des reines, les placent sur deux tables couvertes de brocarts jaunes qui sont à l'entrée de la salle impériale, se mettent à genoux, et, s'étant prosternés trois fois le front contre terre, délivrent leurs présents aux maîtres d'hôtel de l'empereur, qui forment aussitôt une autre procession pour aller présenter ce dépôt à sa majesté impériale. Ce sont les eunuques qui portent à l'impératrice et aux reines les exemplaires qui leur sont destinés.

Ensuite les mandarins du tribunal astronomique retournent dans la grande salle, pour y distribuer le reste des calendriers aux mandarins de tous les ordres. Ils trouvent d'abord au passage impérial les premiers officiers des princes, qui reçoivent à genoux les calendriers pour leurs maîtres et pour les mandarins de ces cours inférieures. Les exemplaires pour chaque cour montent à douze ou treize cents. Après les officiers des princes, on voit paraître les seigneurs, les généraux d'armée et les mandarins de tous les tribunaux, qui viennent recevoir à genoux leurs calendriers. Aussitôt que la distribution est finie, ils reprennent leur rang dans la salle, et, se tournant vers la partie la plus intérieure du palais, ils tombent à genoux au premier signal qui leur est donné, et se prosternent, suivant l'usage, pour rendre grâce à sa majesté de la faveur qu'elle leur accorde.

A l'exemple de la cour, les gouverneurs et les mandarins des provinces reçoivent le calendrier dans la ville capitale avec les mêmes cérémonies. Le peuple l'achète. Il n'y a point de famille si pauvre qui ne s'en procure un exemplaire. Aussi n'en imprime-t-on pas moins de vingt-cinq ou trente mille

dans chaque province. En un mot, le calendrier est si respecté, et passe pour un livre si important à l'état, que le recevoir, c'est se déclarer sujet et tributaire de l'empire, et le refuser, c'est déployer ouvertement l'étendard de la révolte.

Les comédies doivent être en grand nombre à la Chine, puisqu'il n'y a point de fête d'apparat, comme on l'a déjà dit, dont elles ne fassent partie. Mais il ne faut pas chercher dans ces compositions dramatiques les trois unités, d'action, de temps et de lieu, ni les autres règles auxquelles on s'attache en Europe, pour donner autant de régularité que de grâce à cette sorte d'ouvrage. L'unique but des auteurs étant de divertir une assemblée ou d'émouvoir les passions, et d'inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice, ils croient avoir atteint à la perfection lorsque le succès répond à leurs vues. Ils ne mettent point de distinction entre leurs tragédies et leurs nouvelles, excepté que les premières se jouent sur un théâtre. Dans les livres imprimés les personnages sont rarement nommés, parce que dans la pièce chacun d'eux commence par s'annoncer lui-même aux spectateurs, et par leur apprendre son nom ainsi que le rôle qu'il joue.

Une troupe de comédiens est composée de huit ou neuf acteurs, dont chacun est quelquefois chargé de différents rôles : autrement, comme les moindres circonstances sont représentées en dialogues, cette multitude de rôles demanderait une troupe trop nombreuse. On conçoit que le spectateur, qui voit le même visage à deux personnages très différents, doit éprouver quelque embarras. Un masque fait remédier à cet inconvénient; mais les Chinois n'en font guère usage que dans les ballets; en général, ce déguisement à la Chine est le partage des brigands et des voleurs.

Les tragédies chinoises sont entremêlées de chansons, dans lesquelles on interrompt assez souvent le chant pour réciter une ou deux phrases du ton de la déclamation ordinaire. Les auteurs que nous suivons ici observent qu'il est choquant pour un Européen d'entendre un acteur qui se met à chanter au milieu d'un dialogue. S'ils avaient écrit de nos jours, ils auraient retrouvé l'exemple de cette bizarrerie dans nos opéras-comiques. Au reste, chez les Chinois, le chant exprime toujours quelque vive émotion de l'âme, telle que la joie, la colère, la douleur ou le désespoir. Un Chinois chante pour déclarer son indignation; il chante pour s'animer à la vengeance; il chante même lorsqu'il est prêt à se donner le coup mortel.

Les chansons des comédies ne sont pas fort intelligibles, surtout pour les Européens, parce qu'elles sont remplies d'allusions à des événements qui leur sont inconnus, et d'expressions figurées qui ne leur sont pas familières. Dans les tragédies, les airs sont en petit nombre, et dans l'impression, ils

sont placés à la tête des chansons, qui sont imprimées en gros caractères, pour les distinguer de la prose.

Pour ce qui est de l'histoire, on ne connaît guère de nation qui ait apporté plus de soin à écrire et conserver les annales de son empire. Ces livres respectés contiennent tout ce qui s'est passé sous le règne des premiers empereurs qui ont gouverné la Chine. On y trouve l'histoire et les lois de l'empereur Yao, avec toutes les mesures qu'il prit pour établir une forme de gouvernement dans ses états; les règlements de Chun et de Yu, ses successeurs, pour améliorer les mœurs, et affermir la tranquillité publique; les usages des petits rois qui gouvernaient les provinces sous la dépendance de l'empereur; leurs vertus, leurs vices, leurs maximes de gouvernement, leurs guerres mutuelles, les grands hommes qui florissaient de leur temps, et tous les autres événements qui ont paru dignes d'être transmis à la postérité.

Les historiens de chaque règne ont suivi la même méthode; mais ce qui distingue beaucoup les Chinois, c'est l'attention qu'ils ont apportée et les précautions qu'ils ont prises pour garantir leurs histoires de cette partialité que la flatterie n'aurait pas manqué d'y introduire. Une de ces précautions consiste à choisir un certain nombre de docteurs désintéressés, dont l'office est d'observer tous les discours et toutes les actions de l'empereur, de les écrire, chacun en particulier, sans aucune communication l'un avec l'autre, et de mettre leurs remarques dans une espèce de tronc destiné à cet usage. Ils rapportent avec sincérité tout ce que leur maître a fait ou dit de bien et de mal; par exemple: Tel jour l'empereur oublia sa dignité, il ne fut pas maître de lui-même, et se laissa vaincre par la colère; — Tel jour il n'écouta que son ressentiment pour ordonner une punition injuste, ou pour casser, sans raison, une sentence du tribunal; — Tel jour de telle année il donna telle marque d'affection paternelle à ses sujets; — il entreprit une guerre pour la défense de son peuple et pour l'honneur de l'empire; — Tel jour, au milieu des applaudissements de sa cour, qui le félicitait d'une action utile à l'état, il parut avec un air humble et modeste, etc., etc.

Le tronc dans lequel ces mémoires sont déposés n'est jamais ouvert pendant la vie du monarque, ni même tandis que sa famille est sur le trône; mais lorsque la couronne passe dans une autre maison, on recueille tous ces matériaux fournis par une longue suite d'années, on les compare soigneusement pour vérifier les faits, et l'on en compose les annales de chaque règne. La lecture de ces annales doit être une leçon bien importante pour le prince qui monte sur le trône. Mais quelle leçon le trône ne fait-il pas oublier !

Les philosophes chinois réduisent toute la science de leur morale à cinq principaux devoirs : ceux des pères et des enfants, du prince et des sujets,

du mari et de la femme, de l'aîné des enfants et de ses frères, et ceux de l'amitié. Tous leurs livres moraux roulent presque uniquement sur ces cinq points.

A l'égard du premier, il n'y a point d'âge, de rang, ni de mécontentement juste ou supposé, qui puisse dispenser un fils du respect, de la complaisance et de l'affection qu'il doit à ses parents. Ce sentiment de la nature est poussé si loin parmi les Chinois, que les lois accordent aux pères une autorité absolue sur leur famille, et jusqu'au pouvoir de vendre leurs enfants aux étrangers lorsqu'ils ont à se plaindre de leur conduite. Un père qui accuse son fils devant un mandarin de lui avoir manqué de respect n'est point obligé d'en apporter de preuves. Le fils passe nécessairement pour coupable, et l'accusation du père est toujours juste. Au contraire, un fils serait regardé comme un monstre s'il se plaignait de son père; il y a même une loi qui défend aux mandarins de recevoir une plainte de cette nature. Cependant elles peuvent être écoutées lorsqu'elles sont signées par le grand-père; mais s'il se trouve quelque fausseté dans le moindre article, le fils court risque de la vie. C'est le devoir d'un fils, disent les Chinois, d'obéir et de prendre patience : de qui souffrira-t-il, s'il ne peut rien souffrir de son père?

S'il arrivait qu'un fils maltraitât son père, soit par des paroles injurieuses, soit par des coups, ou, ce qui est également rare et horrible, que, dans un transport de fureur, il devînt parricide, l'alarme se répandrait dans toute la province; la punition s'étendrait jusque sur ses parents, et les gouverneurs même courraient risque d'être déposés, parce qu'on supposerait toujours que ce malheureux enfant n'aurait pu parvenir que par degrés à ce comble d'horreur, et que ceux qui devaient veiller sur sa conduite auraient prévenu le scandale s'ils eussent apporté une juste rigueur à le punir de ses premières fautes. Mais alors il n'y a point de châtiment trop sévère pour le coupable. Il est coupé en mille pièces, sa maison est détruite, et l'on élève un monument pour éterniser l'horreur d'une si détestable action.

On a déjà vu quelques exemples de la vénération des enfants pour leurs pères dans l'article du deuil pour les morts. Ce respect et cette soumission pour les auteurs de leur naissance, qui sont les premiers sentiments qu'on leur inspire, les disposent à l'observation du second devoir, c'est-à-dire à l'obéissance qu'ils doivent aux princes et aux gouverneurs, et ces deux principes sont comme la base de toute la morale et de toute la politique chinoise.

Les devoirs qui regardent le mari et la femme, et les enfants d'un même père entre eux, établissent l'harmonie et le bon ordre qui règnent généralement dans les familles. La même influence que ces devoirs ont dans la vie privée se répand dans la société publique. Sous le nom d'amitié on comprend

ce sentiment d'affection qu'on doit à tous les hommes, proches ou éloignés, étrangers comme voisins. Le devoir consiste dans la modestie et la circonspection à laquelle chacun est obligé personnellement, et dans les civilités et les compliments qu'on se doit l'un à l'autre, suivant l'âge, le rang et le mérite.

Les règles de la bienséance ont introduit dans l'air et dans les manières des Chinois une réserve, une complaisance, une habitude de douceur et de politesse qui les dispose toujours à se prévenir mutuellement par toutes sortes d'égards, et qui les rend capables d'étouffer, ou du moins de dissimuler les plus vifs ressentiments. Rien ne contribue tant, disent-ils, au repos et au bon ordre de la société.

Au reste, les principes de la morale des Chinois ne sont pas moins anciens que leur monarchie. Ils les tirent des livres de leurs premiers sages, dont toutes les maximes et les exhortations portent sur ces fondements. Ils ont servi de règle à la nation entière, depuis le temps de son origine.

Les lois chinoises sont toutes fondées sur les mêmes principes de morale et de saine raison. Leur but est de maintenir la forme du gouvernement telle qu'elle est établie de tout temps. Elles se trouvent dans les anciens livres classiques, dans les édits, les déclarations, les ordonnances et les instructions des empereurs.

La connaissance du langage et l'art de l'écriture font, comme on l'a déjà remarqué, une partie de l'érudition chinoise, et, la carrière des emplois étant ouverte à tout le monde, le dernier homme du peuple apprend à lire et à écrire.

La langue chinoise n'a aucune ressemblance avec les autres langues mortes ou vivantes. Celles-ci ont toutes un alphabet, composé d'un certain nombre de lettres, qui, par leurs diverses combinaisons, forment des syllabes et des mots; au lieu que dans celle des Chinois il y a autant de caractères et de différentes figures que d'expressions et d'idées; ce qui en rend le nombre si grand, que Magalhaens en compte cinquante-quatre mille quatre cent neuf, et d'autres jusqu'à quatre-vingt mille. Cependant leurs mots élémentaires, dont ils varient les combinaisons figurées, ne surpassent pas trois cent trente. Ce sont autant de monosyllabes indéclinables, qui finissent presque tous par une voyelle, ou par la consonnante *n*, ou *ng*.

Cette petite quantité de syllabes ne laisse pas de suffire pour traiter toutes sortes de sujets, parce que, même sans multiplier les mots, le sens est varié presque à l'infini par la différence des accents, des inflexions, des tons, des aspirations et des autres changements de la voix. A la vérité, pour ceux qui ne sont pas fort versés dans la langue, cette variété de prononciation

devient une occasion fréquente d'erreur. Par exemple, le mot *tchu*, prononcé en traînant sur *u* et levant la voix, signifie *seigneur* ou *maître*; d'un ton uniforme et allongé, il signifie *pourceaux*; d'un ton bref, il signifie *cuisine*; et d'un ton fort et mâle, qui s'adoucit sur la fin, il signifie *colonne*. De même la syllabe *po*, suivant ses divers accents et ses différentes prononciations, n'a pas moins de onze sens différents. Elle signifie *verre*, *bouillir*, *vanner du riz*, *sage* ou *libéral*, *préparer*, *vieille femme*, *rompre* ou *fendre*, *incliné*, *tant soit peu*, *arroser*, *esclave* ou *captif*. Il en faut conclure que les Grecs, que l'on a beaucoup vantés pour la délicatesse de l'oreille, étaient en ce genre fort inférieurs aux Chinois; mais je n'en conclurais pas, avec les historiens des voyages, que la langue de la Chine soit très abondante et très expressive. C'est une veritable pauvreté qu'un grand nombre de différences imperceptibles, dont l'etude peut occuper la vie d'un homme. La véritable richesse d'un idiome est dans les expressions usuelles, plus ou moins faciles à comprendre et à retenir. En général, la langue qui exprime le plus de choses d'une manière claire et précise est la plus riche de toutes.

D'un autre côté, le même mot différemment composé dénote une infinité de choses differentes. *Mou*, par exemple, signifie, seul, un arbre ou du bois; composé, il a une infinité d'autres sens : *mou-leao* signifie du bois préparé pour bâtir; *mou-lan*, des barreaux ou une porte de bois; *mou-hia*, une caisse; *mou-siang*, une armoire; *mou-tsiang*, un charpentier; *mou-eul*, un mousseron; *mou-nu*, une espèce de petite orange; *mou-sing*, la planète de Jupiter; *mou-mien*, du coton, etc. Enfin, ce mot peut être joint à quantité d'autres, et forme autant de sens que de combinaisons. Ainsi les Chinois, par un simple changement d'ordre dans leurs monosyllabes, font des discours suivis dans lesquels ils s'expriment avec beaucoup de grâce et de clarté. L'habitude leur fait distinguer si bien les differents tons des mêmes monosyllabes, qu'ils comprennent leurs différentes significations sans paraître y faire beaucoup d'attention.

Il ne faut pas s'imaginer, comme plusieurs auteurs le racontent, qu'ils chantent en parlant, et qu'ils fassent une espèce de musique, qui ne pourrait être que fort désagréable à l'oreille. Au contraire, ces differents tons sont si délicats, que les étrangers n'en sentent pas facilement la différence, surtout dans la province de Kiang-nan, où l'accent passe pour le plus parfait. On peut s'en former une idée par la prononciation gutturale de la langue espagnole, et par les différents tons du français et de l'italien qui signifient différentes choses, quoiqu'on ait d'abord quelque peine à les trouver différents; ce qui a donné naissance au proverbe : *Le ton fait tout.*

Comme les Chinois n'ont point d'accents écrits pour varier les sons, ils

sont obligés d'employer pour le même mot autant de figures qu'il y a de tons par lesquels son sens est varié ; ils ont outre cela des caractères qui expriment deux ou trois mots, et quelquefois des phrases entières. Par exemple, pour écrire ces deux mots, *bonjour*, *monsieur*, au lieu de joindre le caractère de *bonjour* avec celui de *monsieur*, ils en emploient un différent, qui exprime par lui-même ces deux mots, ou, si l'on veut, ces trois mots. Mais on conçoit aussi que cet usage multiplie extrêmement les caractères chinois, et rend l'art de joindre les monosyllabes très compliqué. Dans la composition par écrit, les mots sont, à la vérité, les mêmes ; mais le style poli est si différent de celui du discours familier, qu'un homme de lettres ne pourrait, sans paraître ridicule, écrire de la manière dont on s'exprime dans la conversation. Il est aisé de s'imaginer combien l'étude d'un si grand nombre de caractères demande d'années, non seulement pour les distinguer dans leur composition, mais pour se souvenir même de leur signification et de leur forme. Cependant, lorsqu'on en sait parfaitement dix mille, on peut fort bien s'exprimer dans cette langue et lire quantité de livres. Celui qui en sait le plus passe pour le plus habile ; mais la plupart des Chinois n'en savent pas plus de quinze ou vingt mille, et parmi les docteurs même il s'en trouve peu qui en sachent plus de quarante mille.

Ce prodigieux nombre de caractères est recueilli dans une espèce de vocabulaire qui se nomme *Haipien*. De même que l'hébreu a ses lettres radicales, qui font connaître l'origine des mots et la manière de trouver leurs dérivés dans les dictionnaires, la langue chinoise a aussi ses caractères radicaux, tels que ceux des montagnes, des arbres, de l'homme, de la terre, du cheval, etc. ; il faut de plus savoir distinguer dans chaque mot les traits ou les figures qui sont placés au dessus ou au dessous, à côté ou dans le corps de la figure radicale. L'empereur Khang-hi fit composer un dictionnaire qui contenait, dans la première compilation, quatre-vingt-quinze volumes, la plupart fort épais et d'un petit caractère ; cependant il était bien éloigné de renfermer toute la langue, puisqu'on jugea nécessaire d'y joindre un supplément de vingt-quatre volumes.

Outre ce grand vocabulaire, les Chinois en ont un autre, qui ne contient que huit ou dix mille caractères, et dont les savants font usage pour lire ou écrire, et pour entendre ou composer leurs livres. Ils ont recours au grand, lorsque le petit ne leur suffit pas. C'est ainsi que les missionnaires ont recueilli tous les termes qui peuvent servir à l'instruction du peuple, pour se faciliter les moyens d'exercer leur ministère.

Les Chinois ont toujours eu, comme les Égyptiens, divers caractères symboliques. Au commencement de leur monarchie, ils se communiquaient leurs

idées en traçant sur le papier les images naturelles de ce qu'ils voulaient exprimer : par exemple, un oiseau, une montagne, un arbre, pour signifier exactement les mêmes choses. Cette méthode était fort imparfaite, et demandait des volumes entiers pour l'expression des pensées les plus courtes. D'ailleurs, combien d'objets ne peuvent être représentés par le crayon ou le pinceau, tels que l'âme, les sentiments, les passions, la beauté, la vertu, les vices, les actions des hommes et des animaux ; enfin, tout ce qui est sans corps et sans forme ! Ce fut cette raison qui fit changer insensiblement l'ancienne manière d'écrire, et composer des figures plus simples pour exprimer les choses qui ne tombent pas sous les sens.

Un fait très remarquable, c'est que les caractères de la Cochinchine, du Tonkin et du Japon, sont les mêmes qu'à la Chine, et signifient les mêmes choses. Quoique les peuples de ces quatre régions aient un langage si différent qu'ils ne peuvent s'entendre dans le discours, ils s'entendent parfaitement par écrit, et leurs livres sont communs entre eux. Ainsi, leurs caractères peuvent être comparés aux chiffres, qui portent différents noms en divers pays, mais dont le sens est partout le même.

Avant le commencement de la monarchie, on se servait de petites cordes avec des nœuds coulants qui avaient chacun leur signification, comme les quipos des Péruviens. Les Chinois en conservent la représentation sur deux tables qu'ils appellent *Lo-tu* et *Lo-chu*.

Il est difficile d'exprimer les mots chinois en caractères européens ; mais il est impossible d'exprimer les mots européens en caractères chinois. La raison en est sensible : c'est non seulement parce que la langue chinoise manque de certains sons qui se trouvent dans d'autres langues, mais encore parce que les caractères chinois expriment des paroles, au lieu d'exprimer de simples sons, ou, si l'on veut, parce qu'ils expriment le son de plusieurs lettres ensemble. Cependant il faut en excepter les voyelles, dont chacune a son caractère particulier. Comme tous les mots de cette langue sont de simples syllabes, et que leur nombre n'est que de trois cent trente, il est clair que les caractères chinois ne peuvent exprimer un plus grand nombre de syllabes en aucune autre langue, et qu'un quart de ces caractères étant d'une nature qui n'a rien de semblable en aucun autre lieu, ils ne peuvent exprimer par conséquent plus de deux cent cinquante syllabes étrangères. Lorsqu'ils veulent écrire ou prononcer quelque mot européen dont les syllabes ne se trouvent pas dans les trois cent trente mots de leur langue, ils emploient ceux qui en approchent le plus.

Religion. Différentes sectes. Fo. Temples. Bonzes. Anecdotes.

Le principal objet du culte des Chinois est *l'Être suprême*, qu'ils regardent comme le principe de toutes choses; ils l'adorent sous les deux noms de *Chang-Ti*, qui signifie souverain empereur, ou de *Tien*, qui revient à la même signification dans leur langue. Tien, suivant leurs interprètes, est l'esprit qui préside au ciel, parce que le ciel est le plus excellent ouvrage du premier principe. Cependant il se prend aussi pour le ciel matériel, et le sens est déterminé par le sujet auquel ce terme est appliqué : un père est le tien d'une famille; un vice-roi est le tien de la province, et l'empereur est le tien de l'empire. Les Chinois honorent aussi, mais d'un culte subordonné, les esprits inférieurs qui dépendent du premier Être, et qui président, suivant la même doctrine, aux villes, aux rivières, aux montagnes, etc.

Il paraît par les livres chinois que ce Tien, ou ce premier Être, est le créateur de tout ce qui existe; qu'il est indépendant et tout puissant; qu'il connaît tout, jusqu'aux plus intimes secrets du cœur; qu'il veille sur la conduite de l'univers, où il n'arrive rien sans son ordre; qu'il est saint; qu'il ne considère que la vertu dans les hommes; que sa justice est sans bornes; qu'il exerce des punitions signalées sur les méchants, sans épargner les rois, qu'il dépose dans sa colère; que les calamités publiques sont des avertissements qu'il emploie pour porter les hommes à réformer leurs mœurs; mais qu'il y fait succéder encore des actes de bonté et de miséricorde; que les prodiges et les apparitions extraordinaires sont d'autres avis par lesquels il annonce aux empires les malheurs dont ils sont menacés, afin que les hommes reviennent à lui par le changement de leurs mœurs, qui est la plus sûre voie pour apaiser son indignation.

Quoique les livres canoniques placent les âmes des hommes vertueux près de Chang-ti, ils ne s'expliquent pas clairement sur les châtiments éternels dans une autre vie. De même, quoiqu'ils assurent que l'Être suprême a créé tout de rien, leur doctrine n'est pas claire sur l'idée de création. Il est fort remarquable qu'on ne trouve dans leurs livres canoniques aucune trace d'idolâtrie, jusqu'à ce que la statue de Fo ait été apportée à la Chine, plusieurs siècles après Confucius. C'est depuis cette époque que la magie et quantité d'autres erreurs ont commencé à se répandre; mais les lettrés, constamment attachés à la doctrine de leurs ancêtres, ont toujours échappé à la contagion.

Rien n'a tant contribué au soutien de l'ancienne religion parmi les Chinois que l'établissement d'un suprême tribunal des rites, qui est presque aussi ancien que la fondation de l'empire, et qui a le pouvoir de condamner

ou de supprimer toutes les superstitions dont il découvre la naissance. Quelques missionnaires qui ont lu les décrets des mandarins dont ce tribunal est composé observent qu'à la vérité ils exercent quelquefois en secret certaines superstitions, mais qu'étant assemblés en corps pour leurs délibérations communes, ils s'accordent ouvertement à les condamner.

La Chine s'est garantie fort long-temps des superstitions qui régnaient dans les autres contrées de l'Inde, où l'idée grossière et imparfaite qu'on se formait de la divinité jeta le peuple par degrés dans l'usage d'attribuer le titre de dieu à leurs héros. Quelque vénération que les Chinois aient eue pour leurs plus grands empereurs, ils n'ont jamais rendu l'adoration qu'au souverain Être, et quoiqu'ils aient fait éclater leur estime et leur respect pour les grands hommes qui se sont distingués par leur rang, leurs vertus et leurs services, ils ont mieux aimé conserver leur mémoire par des tablettes suspendues à leur honneur, qui portent leurs noms avec un court éloge, que par des peintures ou des statues qui les auraient pu conduire à l'idolâtrie.

La secte des Tao-sé reconnaît pour fondateur un philosophe nommé *Lao-kiun*. Ses disciples ne sont pas apparemment des philosophes, puisqu'ils assurent qu'il demeura quatre-vingts ans dans le sein de sa mère, et qu'il lui coûta la vie en s'ouvrant un passage par son côté gauche. Ses ouvrages subsistent encore, mais fort altérés par ses disciples. Cependant ils contiennent des maximes et des sentences, comme on en trouve partout, sur les vertus morales, sur la fuite des honneurs et le mépris des richesses, sur l'élévation de l'âme, qui, dédaignant les choses terrestres, se suffit à elle-même.

Les successeurs de Lao-kiun ont toujours été revêtus de la qualité de grands mandarins, et font leur résidence dans une ville de la province de Kiang-si, où ils ont un palais magnifique. On y voit arriver des provinces voisines une foule continuelle de dévots qui viennent y chercher des remèdes à leurs maladies, ou demander des éclaircissements sur leur destinée, et sur tout ce qui doit leur arriver dans le cours de leur vie; ils reçoivent du tien-ssé un billet rempli de caractères magiques, et partent fort satisfaits, après l'avoir payé. Le crédit de ces imposteurs augmenta beaucoup sous la dynastie des Song, dont le troisième empereur, nommé *Tchin-tsong*, se laissa ridiculement tromper par leurs artifices. Pendant une nuit obscure, ils suspendirent à la grande porte de la ville impériale un livre composé de sentences et de caractères magiques pour l'invocation des démons. Ils publièrent qu'il était tombé du ciel. Aussitôt le crédule monarque l'alla recevoir de leurs mains avec une profonde vénération, et le porta comme en triomphe dans son palais, où, l'ayant renfermé dans une boîte d'or, il le garda soigneusement. Telle fut l'origine du nouveau culte d'une multitude d'esprits, qui furent reconnus pour autant de

de divinités indépendantes, et honorés du nom de *Chang-ti*; on déifia même quelques anciens princes, auxquels on adressa des prières.

L'histoire des prêtres de Lao-kiun est précisément celle de nos sorciers, qui dupent encore les imbéciles et les bonnes femmes; ils s'associent à prix d'argent quantité de misérables qui exercent la divination comme un métier: ils disent à une personne qui vient les consulter, et qu'ils n'ont jamais vue, son nom, l'état de sa famille, sa position, sa demeure, le nombre de ses enfants, leur nom et leur âge, et mille autres particularités; et plutôt que d'imaginer qu'ils ont pu s'en informer, Duhalde aime mieux croire que le démon peut bien en être instruit et les en instruire. Il ajoute que ces enchanteurs, après avoir invoqué les démons, font paraître dans l'air la figure du chef de leur secte, et celle de leurs idoles. « Quelquefois, dit-il encore, pour répondre aux questions qu'on leur fait sur l'avenir, ils emploient une plume ou un pinceau qui écrit seul, et sans être touché par personne, toutes leurs explications sur le papier ou sur le sable; ils font passer en revue, dans un chaudron plein d'eau, toutes les personnes d'une maison; il y font voir tous les changements qui doivent arriver dans l'empire, et les dignités imaginaires qu'ils promettent pour récompense à ceux qui embrassent leur secte; enfin, ils prononcent des paroles mystérieuses qui n'ont aucun sens et s'attribuent le pouvoir de charmer les hommes et les maisons. » Rien n'est si commun à la Chine que les récits de ces sortes d'histoires, et quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence, suivant la réflexion de Duhalde lui-même, que la plus grande partie n'est qu'illusion, il ne croit pas que tout doive être regardé du même œil, et il est persuadé qu'un grand nombre de ces effets doit être attribué au pouvoir du diable.

Suivant le récit des missionnaires, ce fut environ soixante-cinq ans avant la naissance de Jésus-Christ que l'empereur Ming-ti introduisit dans l'empire une nouvelle secte, plus dangereuse encore que la précédente, et dont les progrès furent beaucoup plus rapides. Ce prince, s'étant rappelé, à l'occasion d'un songe, qu'on avait entendu dire à Confucius que le saint devait paraître du côté de l'ouest, envoya des ambassadeurs aux Indes pour découvrir quel était ce saint, et se faire instruire dans sa doctrine. Ceux qu'il avait chargés de ses ordres s'imaginèrent l'avoir trouvé parmi les adorateurs d'une idole nommée *Fo* ou *Foe*, qu'ils apportèrent à la Chine, avec les fables, les superstitions et la doctrine de la métempsycose, dont les livres indiens étaient remplis.

Ils racontent que Fo était né dans cette partie des Indes que les Chinois appellent *Chung-tien-cho*; que son père, nommé *In-fan-vang*, était roi de ce pays, et que sa mère se nommait *Mo-ye*; qu'elle accoucha de lui par le côté

droit, et qu'elle mourut peu de temps après. Il faudrait donc conclure de cet exemple comparé aux circonstances de la naissance de Lao-kiun que les prophetes ne viennent au monde que par le côte, et coûtent toujours la vie à leur mère : car il n'en peut pas coûter moins pour accoucher d'un homme divin. Pendant sa grossesse, la mère de Fo ne cessa point de rêver qu'elle avait avalé un éléphant, et de là viennent les honneurs que les rois indiens rendent aux éléphants blancs, jusqu'à se faire souvent la guerre entre eux pour s'en procurer un. Fo se tint debout au moment de sa naissance, et il fit sept pas en montrant le ciel d'une main et la terre de l'autre ; sa langue s'étant déliée tout d'un coup, il prononça les paroles suivantes : « Au ciel et sur la terre, il n'y a que moi qui mérite d'être adore. » A l'âge de dix-sept ans, il épousa trois femmes, de l'une desquelles il eut un fils, nommé par les Chinois *Mo-cheou-lo ;* à dix-neuf ans, il abandonna ses femmes et tous les soins terrestres pour se retirer dans un lieu désert avec quatre philosophes, que les Indiens nomment *Ioghis ;* à trente ans il se trouva tout d'un coup pénétré de la divinite, et devint fo, c'est-à-dire un de ces dieux que les Indiens nomment *pagodes ;* ensuite, se regardant lui-même comme un être divin, il ne pensa plus qu'a répandre sa doctrine, et qu'à s'attirer la vénération du peuple par les merveilles dont sa prédication était accompagnée.

Les Chinois de la secte de Fo ont représenté les miracles de leur dieu dans un grand nombre de gravures qui forment plusieurs gros volumes. On aurait peine à croire combien cette ridicule divinité s'attira d'adorateurs ; sa doctrine fut répandue dans toutes les parties de l'Orient par quarante mille apôtres qui passaient pour ses disciples favoris ; mais dans cette multitude on en distinguait dix d'un mérite et d'un rang superieurs, qui publièrent cinq mille volumes à l'honneur de leur maître. Les Chinois donnent a ces sectateurs ou sorte de prêtres le nom de *ho-chang ;* les Tartares, celui de *lamas ;* les Siamois, celui de *talapoins*, et les Japonais, ou plutôt les Europeens, celui de *bonzes*.

Il mourut a l'âge de soixante-dix-neuf ans. A l'approche de sa dernière heure, il assembla ses disciples pour leur déclarer que jusque alors il ne s'était expliqué que par des figures et des paraboles, sous le voile desquelles il avait caché la vérité pendant l'espace de quarante ans ; mais qu'étant près de les quitter, il voulait leur communiquer le fond de sa doctrine ; qu'il n'y avait pas d'autre principe des choses que le vide et le néant ; que tout etait sorti du néant et devait y rentrer, et que telle était la fin de toutes les espérances.

Le testament philosophique de Fo n'etait pas plus clair que ses paraboles.

Ses disciples ne manquèrent pas, apres sa mort, de repandre une infinite de fables, qui en imposerent facilement à la crédulité du peuple. Ils publièrent

que leur maître était né huit mille fois; que son âme avait passé successivement dans plusieurs animaux, et qu'il s'était fait voir sous la forme d'un singe, d'un dragon, d'un éléphant blanc. Comme le but de cette imposture était d'introduire son culte sous la figure de ces divers, animaux on ne manqua point de leur rendre des adorations, parce qu'ils avaient servi de demeure à l'âme de Fo. Les Chinois même ont bâti des temples à toutes sortes d'idoles dans toute l'étendue de l'empire. Mo-kia-ye, disciple favori de Fo, demeura dépositaire de ses plus importants secrets, et chargé particulièrement de la propagation de sa doctrine. Son maître lui avait ordonné, en mourant, de ne jamais employer d'arguments ni de preuves pour la soutenir, mais de mettre seulement à la tête des ouvrages qu'il devait publier : *Telle est la doctrine que j'ai reçue*. Cet ordre était fort sensé : une pareille formule abrége beaucoup de disputes, et l'on est sûr, en ne raisonnant jamais, de n'être jamais convaincu.

Fo parle, dans un de ses livres, d'un maître plus ancien que lui, auquel les Chinois ont donné le nom d'*O-mi-to*, et les Japonais, par corruption, celui d'*Amida*. Ce personnage parut dans le royaume de Bengale, et les bonzes prétendent qu'il était parvenu à un si haut degré de sainteté, qu'il suffit à présent de l'invoquer pour obtenir du Ciel le pardon des plus grands crimes. Aussi les Chinois de cette secte ont-ils continuellement ces deux noms dans la bouche : *O-mi-to*, *Fo !* Ils sont persuadés qu'après avoir invoqué ces deux dieux, non seulement ils sont parfaitement purifiés, mais qu'ils peuvent ensuite lâcher la bride à leurs passions, parce qu'ils ont toujours la facilité de laver leurs taches au même prix.

Les bonzes recommandent particulièrement de ne pas négliger certaines œuvres charitables, qu'ils prescrivent dans leurs instructions : « Traitez bien les bonzes, répètent-ils sans cesse, et fournissez-leur tout ce qui est nécessaire à leur subsistance; bâtissez des monastères et des temples, afin que, par les prières et par les châtiments volontaires qu'ils s'imposent pour l'expiation de vos péchés, ils puissent vous garantir des punitions dont vous êtes menacés. Aux funérailles de vos parents, brûlez du papier doré et argenté, avec quantité d'habits d'étoffes de soie, qui seront changés dans l'autre monde en or, en argent et en habits réels. Ainsi, non seulement vous pourvoirez aux nécessités des personnes qui vous sont chères, mais vous les mettrez en état d'obtenir la faveur des dix-huit gardes de l'enfer, qui, sans cela, seraient inexorables, et capables de les traiter avec la dernière rigueur. Si vous négligez ces commandements, vous ne devez vous attendre, après la mort, qu'à de cruels supplices. Votre âme, par un long cours de transmigrations, passera dans les plus vils animaux, et vous reparaîtrez successivement sous la

forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rat, et d'autres créatures encore plus méprisables. »

Il serait difficile de faire comprendre toute la force de ces terribles chimères sur l'esprit crédule et superstitieux des Chinois. Le P. Le Comte en rapporte un exemple. Se trouvant dans la province de Chen-si, il fut un jour appelé pour baptiser un malade qui était âgé de soixante-dix ans. Ce vieillard vivait d'une petite pension qui lui avait été accordée par l'empereur, et les bonzes lui avaient assuré que la reconnaissance lui imposerait dans l'autre monde un devoir assez pénible : c'était d'y servir l'empereur en portant les dépêches de la cour dans les provinces. Aussi son âme, pour cet office, devait passer dans le corps d'un cheval de poste. Ils lui recommandaient de ne jamais broncher, ni mordre, ni ruer, ni blesser personne; ils l'exhortaient à courir légèrement, à manger peu, à souffrir patiemment l'éperon, comme autant de moyens pour exciter la compassion des dieux, qui font souvent un homme de qualité d'un bon cheval, et qui l'élèvent à la dignité de mandarin. Toutes ces idées assiégeaient sans cesse l'imagination du vieillard, le faisaient trembler, et troublaient chaque nuit son sommeil. Dans ses songes, il croyait se voir sellé, bridé, et tout prêt à partir au premier coup de fouet du postillon. Il se trouvait couvert de sueur et tout éperdu à son réveil, incertain quelquefois s'il était homme ou cheval. Comme il avait entendu dire que, dans la religion du missionnaire, on n'avait point à redouter un sort si méprisable, et qu'on ne cessait pas du moins d'y conserver la qualité d'homme, il souhaita vivement d'y être reçu, et le missionnaire assure qu'il mourut très bon catholique.

La doctrine de la transmigration des âmes est extrêmement propre à soutenir les fraudes et les artifices que les bonzes inventent pour exciter la libéralité du peuple; on en lit un autre exemple dont en ferait un très bon conte. Deux bonzes, voyant deux beaux canards dans la cour d'un riche paysan, se mirent à soupirer et à pleurer amèrement. La maîtresse de la maison, qui les observait de sa chambre, sortit avec empressement pour leur demander ce qui les affligeait. « Hélas! lui dirent-ils, nous savons que les âmes de nos pères ont passé dans le corps de ces animaux, et la crainte qu'il ne vous prenne envie de les tuer nous fait mourir de douleur. — J'avoue, leur répondit cette femme, que notre dessein était de les tuer, mais je vous promets de les garder, puisqu'ils sont vos parents. » C'est la réponse de M. Guillaume lorsque Patelin convoite son drap: « Je vous le garderai.— Ce n'est pas là mon compte », dit Patelin; et c'est aussi ce que dirent les bonzes. Ils représentèrent à cette femme que son mari serait peut-être moins charitable, et qu'ils seraient fort à plaindre s'il arrivait quelque malheur à ces pauvres créatures. Enfin, la pitié prenant le dessus, elle consentit à leur livrer les canards, afin qu'ils

pussent veiller eux-mêmes à leur sûreté. Ils les acceptèrent avec de grandes marques de reconnaissance, en se prosternant devant eux, et leur témoignant beaucoup de tendresse et de respect ; mais ils les tuèrent le soir pour leur souper.

Il n'y a point de province qui n'ait quelques montagnes où les bonzes ont bâti des couvents qui sont plus honorés que ceux des villes. On y va de fort loin en pèlerinage. Les dévots se mettent à genoux en arrivant au pied de la montagne, et se prosternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent entreprendre le voyage prient leurs amis d'acheter pour eux une grande feuille imprimée, dont le coin est signé de la marque des bonzes. Au centre est la figure du dieu Fo, entourée d'un grand nombre de cercles. Les dévots de l'un et de l'autre sexe portent au cou, et quelquefois autour du bras, une espèce de rosaire, composé de cent grains, d'une grosseur médiocre, et de huit autres grains beaucoup plus gros. Le sommet est une boule allongée, de la forme d'une petite gourde. En roulant ces grains entre leurs doigts, ils prononcent les deux noms mystérieux, *O-mi-to*, *Fo*, dont l'auteur dit qu'ils n'entendent pas eux-mêmes le sens. Ils les accompagnent de cent génuflexions, après lesquelles ils retranchent un des cercles rouges qui sont imprimés sur leur feuille.

Les laïques invitent quelquefois les bonzes à les visiter dans leurs maisons, pour y faire leur prière et pour confirmer l'authenticité de ces cercles par leur sceau. Ils portent la feuille, avec beaucoup de pompe, aux funérailles de leurs parents, dans une boîte qui est scellée aussi par les bonzes. Ils donnent à ce précieux bijou le nom de *lou-in*, c'est-à-dire passe-port pour le voyage de ce monde à l'autre. Ce trésor ne s'obtient qu'à prix d'argent ; mais personne ne regrette la dépense, parce qu'on le regarde comme le gage du bonheur futur.

Entre les temples des faux dieux, on en distingue plusieurs qui ne sont pas moins fameux par la magnificence et l'étendue des édifices, que par l'étrange figure des idoles. Il y en a de si monstrueuses, que leurs adorateurs, effrayés de leur seul aspect, se prosternent en tremblant et frappent plusieurs fois la terre du front. Comme les bonzes n'ont point d'autre vue que de gagner de l'argent, et que toute la réputation qu'ils peuvent avoir acquise n'empêche pas qu'ils ne soient la plus vile partie de l'empire, ils possèdent l'art de se contrefaire devant le peuple, par une continuelle affectation de douceur, de complaisance, d'humilité et de modestie qui trompe tout le monde au premier coup d'œil. Les Chinois, ne pénétrant point au delà de l'apparence, les prennent pour autant de saints, surtout lorsqu'à cet extérieur imposant ils joignent des mortifications corporelles et des jeûnes rigoureux, qu'ils se lèvent plusieurs

fois la nuit pour adorer Fo, et qu'ils paraissent se sacrifier au bien public. Souvent, pour augmenter leur mérite dans l'opinion du vulgaire, et toucher de compassion leurs spectateurs, ils s'imposent de rudes pénitences jusqu'au milieu des places publiques. Les uns s'attachent au cou et aux pieds de grosses chaînes de plus de trente pieds de long, qu'ils traînent avec beaucoup de fatigue au travers des rues, et s'arrêtant à chaque porte : « Vous voyez, disent-ils aux habitants, ce qu'il nous en coûte pour expier vos péchés ! Ne pouvez-vous nous faire une petite aumône ? » On en rencontre d'autres qui paraissent tout sanglants des coups qu'ils se donnent avec une grosse pierre. Mais de toutes ces austérités volontaires, il n'y en a pas de plus surprenante que celle qui est rapportée par le P. Le Comte. Il rencontra au milieu d'un village un jeune bonze, doux, affable et modeste, placé debout dans une chaise de fer dont le dedans était hérissé de clous pointus qui ne lui permettaient pas de s'appuyer sans se faire une infinité de blessures. Il était porté fort lentement dans les maisons par deux porteurs de louage, et toutes ses prières se réduisaient à demander quelque aumône. « Vous le voyez, disait-il, je suis enfermé dans cette chaise pour le bien de vos âmes; je n'en sortirai pas que tous les clous dont elle est remplie n'aient été achetés. L'auteur remarque qu'il y en avait plus de deux mille. « Chaque clou, ajoutait le bonze, vous coûtera six sous; mais vous ne devez pas douter qu'ils ne deviennent une source de bénédictions dans vos familles. Prenez-en du moins un, vous ferez un acte héroïque de vertu, et l'aumône que vous donnerez ne sera pas pour les bonzes, à qui vous pouvez témoigner votre charité par d'autres voies, mais pour le dieu Fo, à l'honneur duquel nous voudrions bâtir un temple. »

Le P. Le Comte passa fort près de ce jeune imposteur, qui lui fit le même compliment; sur quoi il lui conseilla de s'épargner des peines inutiles, et d'aller se faire instruire à l'église chrétienne. Le bonze lui répondit qu'il le remerciait beaucoup de son conseil, mais qu'il lui aurait encore plus d'obligation s'il voulait acheter une demi-douzaine de ses clous, qui lui attireraient infailliblement du bonheur dans son voyage. « Tenez, ajouta-t-il en se tournant dans sa chaise, prenez ceux-ci sur ma parole; foi de bonze, je vous les donne pour les meilleurs, parce que ce sont ceux qui m'incommodent le plus; cependant ils ne vous coûteront pas plus que les autres. » Il prononça ce discours d'un air qui aurait fait rire le missionnaire dans toute autre occasion.

L'avidité des bonzes pour les aumônes les rend toujours prêts à se transporter indifféremment chez les riches et chez les pauvres, dès qu'ils y sont appelés ; ils y vont en tel nombre qu'on le souhaite; ils y demeurent aussi

long-temps qu'on veut les retenir. Si c'est pour quelque assemblée de femmes, ils mènent avec eux un *grand-bonze*, qui est distingué des autres par le respect qu'ils lui portent, par le droit de préséance, et par un habillement propre à son rang.

Ces assemblées dévotes leur apportent un revenu considérable. On voit dans les villes plusieurs sociétés de dix, quinze ou vingt femmes avancées en âge, ou veuves, et par conséquent libres dans la disposition de leurs bourses. Les bonzes choisissent particulièrement les dernières pour supérieures ou pour abbesses de la société. Chacune obtient ce degré d'honneur à son tour, et le possède l'espace d'un an. C'est chez la supérieure que se tiennent les assemblées, et les autres contribuent d'une certaine somme d'argent aux dépenses nécessaires pour l'entretien de l'ordre. Les jours d'assemblée, un vieux bonze, qui en est le président, chante des hymnes à l'honneur de Fo; toutes les dévotes y joignent leurs voix. Lorsqu'elles ont fait retentir assez long-temps les noms O-mi-to, Fo, et battu sur de petits chaudrons, elles se mettent à table, et se traitent fort bien.

Aux jours solennels, le lieu de l'assemblée est orné de plusieurs images et de peintures grotesques, qui représentent les tourments de l'enfer sous mille formes différentes. Les prières et les jeûnes durent sept jours, et le grand-bonze est assisté d'autres bonzes inférieurs qui joignent leurs voix à la sienne. Dans cet intervalle, leur principal soin est de préparer et de consacrer des trésors pour l'autre monde. On construit dans cette vue un petit palais de papier peint et doré, où l'on fait entrer toutes les parties qui composent une maison. On les remplit d'une infinité de boîtes de carton peintes et vernies, qui contiennent encore du papier doré et argenté. Ces mystérieuses bagatelles doivent servir à préserver les dévotes des châtiments terribles que le Yen-vang, ou le roi de l'enfer, exerce sur ceux qui n'ont rien à lui offrir. On met à part une certaine somme pour gagner les officiers de ce redoutable tribunal; le reste est destiné, avec la maison, à se loger, à se nourrir, et à se procurer quelque emploi dans l'autre monde.

Les hommes ont, comme les femmes, des assemblées où les bonzes président, et qu'ils appellent *tcha-tchays*, ou jeûneurs. Le supérieur de ces sociétés en est comme le maître; il a sous lui quantité de disciples, qui portent le nom de *Tou-ti*, comme il est distingué lui-même par le titre de *Ssée-fou*, qui signifie père docteur.

Le pratique du jeûne est un voile excellent pour couvrir tous les désordres d'une vie libertine, et pour se faire à peu de frais une grande réputation de sainteté; mais s'ils en imposent aux esprits crédules, le P. Duhalde assure qu'ils ne font pas la même impression sur les Chinois bien élevés. Les bon-

zes, dit-il, quelque apparence de piété qu'ils affectent, sont connus, la plupart, pour des hypocrites qui passent leur vie dans toutes sortes de débauches. Il remarque dans un autre endroit qu'ils sont généralement méprisés des grands, et qu'étant regardés comme la plus vile partie du peuple, il n'y a point de Chinois d'une naissance honnête qui veuille embrasser leur profession.

On n'a représenté jusqu'ici que la doctrine extérieure de Fo. Les dogmes intérieurs de sa secte passent pour des mystères inconnus, dit-on, à la plupart des bonzes, qui sont ignorants et trop stupides pour s'élever jusqu'à cette connaissance.

La sainteté consiste à cesser d'être et à se replonger dans le néant. Plus on approche de la nature d'une pierre ou d'un tronc d'arbre, plus on touche à la perfection. C'est dans l'indolence, dans l'inaction, dans la cessation de tous les désirs, et dans la privation de tous les mouvements du corps, dans l'annihilation de toutes les facultés de l'âme et dans la suspension générale de la pensée, que consistent la vertu et le bonheur. Lorsqu'on est une fois parvenu à cet heureux état, toutes les vicissitudes et les transmigrations étant finies, on n'a plus rien à redouter, parce qu'à parler proprement, on n'est plus rien; et, pour renfermer toute la perfection de cet état dans un seul mot, on est parfaitement semblable au dieu Fo. Nous avons déjà vu cette doctrine à Siam. Les docteurs de la Chine l'ont toujours combattue. L'un d'entre eux, nommé Chin, a tracé un tableau énergique des vices et des prestiges de ces imposteurs.

« Les sectateurs de Fo, dit-il, sont persuadés qu'ils peuvent s'abandonner impunément aux actions les plus criminelles, et qu'en brûlant un peu d'encens pendant la nuit, ou récitant quelques prières devant une statue, ils obtiennent le pardon de tous leurs crimes. Les dévots, dit-il ailleurs, sont insensibles aux nécessités d'un père et d'une mère qui souffrent le froid et la faim : toute leur attention se borne à ramasser une somme d'argent pour orner l'autel de Fo ou de quelque autre dieu qu'ils honorent d'un culte particulier. »

Les bonzes ne laissent pas de maltraiter quelquefois leurs idoles. N'en obtiennent-ils rien après de longues prières, ils les chassent de leur temple, comme des divinités impuissantes, les accablent de reproches, et leur donnent des noms outrageants auxquels ils joignent quelquefois des coups: « Comment, chien d'esprit, nous vous logeons dans un temple magnifique, nous vous revêtons d'une belle dorure, nous vous nourrissons bien, nous vous offrons de l'encens, et tous nos soins ne font de vous qu'un ingrat, qui nous refuse ce que nous lui demandons! » Là dessus ils lient la statue avec

des cordes, et la traînent dans les rues, au travers des boues et des plus sales immondices, pour lui faire payer toute la dépense qu'ils ont faite en parfums. Si le hasard leur fait obtenir alors ce qu'ils demandaient, ils lavent le dieu avec beaucoup de cérémonie, ils le rapportent au temple, et, l'ayant replacé dans sa niche, ils tombent à genoux devant lui, et s'épuisent en excuses sur la manière dont ils l'ont traité. « Au fond, lui disent-ils, nous nous sommes un peu trop hâtés; mais il est vrai aussi que vous avez été un peu trop lent. Pourquoi vous êtes-vous attiré nos injures? Nous ne pouvons remédier au passé, n'en parlons plus. Si vous voulez l'oublier, nous allons vous revêtir d'une nouvelle dorure. »

On lit dans le P. Le Comte une aventure fort bizarre, qui était arrivée de son temps à Nankin. Un habitant de cette ville, voyant sa fille unique dangereusement malade, et n'espérant plus rien des remèdes de l'art, s'adressa aux bonzes, qui lui promirent, pour une somme d'argent, l'assistance d'une idole fort vantée. Il n'en perdit pas moins l'objet de son affection. Dans la douleur de sa perte, il résolut du moins de se venger. Il porta sa plainte aux juges pour demander que l'idole fût punie de l'avoir trompé par une fausse promesse. « Si cet esprit, disait-il dans sa requête, est capable de guérir les malades, c'est une friponnerie manifeste d'avoir pris mon argent et laissé mourir ma fille. S'il n'a pas le pouvoir qu'il s'attribue, que signifie cette présomption? pourquoi prend-il la qualité de *dieu?* Est-ce pour rien que nous l'honorons, et que toute la province lui offre des sacrifices? » Ainsi, concluant que la mort de sa fille venait de l'impuissance ou de la méchanceté de l'idole, il demandait qu'elle fût punie corporellement, que son temple fût abattu, et que ses prêtres fussent honteusement chassés de la ville. Cette affaire parut si importante que les juges ordinaires en renvoyèrent la connaissance au gouverneur, qui l'évoqua au vice-roi de la province. Ce mandarin, après avoir entendu les bonzes, prit pitié de leur embarras. Il fit appeler leur adversaire, et lui conseilla de renoncer à ses prétentions, en lui représentant qu'il n'y avait pas de prudence à presser certaine espèce d'esprits qui étaient naturellement malins, et qui pouvaient lui jouer tôt ou tard un mauvais tour. Il ajouta que les bonzes s'engageraient à faire, au nom de l'idole, ce qu'on pouvait raisonnablement exiger d'eux, pourvu que les demandes ne fussent pas poussées trop loin. Mais le père, qui était inconsolable de la mort de sa fille, protesta qu'il périrait plutôt que de se relâcher. « Cet esprit, disait-il, ne se croira-t-il pas en droit de commettre toutes sortes d'injustices, s'il est une fois persuadé que personne n'a la hardiesse de s'y opposer? » Le vice-roi se vit obligé de s'en remettre au cours ordinaire de la justice. L'affaire fut portée au conseil de Pékin. En un mot, après de longues discussions, l'idole

fut condamnée au bannissement perpétuel, comme inutile au bien de l'empire, son temple fut abattu, et les bonzes qui la représentaient furent châtiés sévèrement.

Le respect que le peuple chinois porte aux prêtres n'empêche pas que les personnes prudentes ne soient sur leurs gardes, et que les magistrats n'aient toujours l'œil ouvert sur eux dans toutes les parties de leur juridiction. Il y a peu d'années, raconte le même auteur, que le gouverneur d'une ville, voyant une foule de peuple assemblée sur le grand chemin, eut la curiosité de faire demander la cause de ce tumulte. On lui répondit que les bonzes célébraient une fête extraordinaire. Ils avaient placé sur un théâtre une machine terminée par une petite cage de fer, au dessus de laquelle passait la tête d'un jeune homme dont on ne voyait distinctement que les yeux, mais qui les roulait d'une manière effrayante. Un bonze, paraissant sur le théâtre au dessus de la machine, avait annoncé au peuple que ce jeune homme allait se sacrifier volontairement, en se précipitant dans une rivière profonde qui coulait près du grand chemin. « Cependant, avait ajouté le bonze, il n'en mourra point; au fond de la rivière il sera reçu par des esprits charitables, qui lui feront un accueil aussi favorable qu'il puisse le désirer. En vérité, c'est ce qui pouvait lui arriver de plus heureux. Cent autres ont ambitionné sa place; mais nous lui avons donné la préférence, parce qu'il la mérite effectivement par son zèle et ses autres vertus. »

Après avoir écouté ce récit, le gouverneur déclara qu'il trouvait beaucoup de courage au jeune homme; mais qu'il était surpris que ce ne fût pas lui-même qui eût annoncé sa résolution au peuple. En même temps il ordonna qu'il lui fût amené, pour se donner la satisfaction de l'entendre. Les bonzes, alarmés de cet ordre, employèrent tous leurs efforts pour s'y opposer. Ils protestèrent que, si la victime ouvrait la bouche, le sacrifice serait inutile, et qu'ils ne répondaient pas des malheurs que cette profanation pouvait attirer sur la province. « Je réponds de tout », dit le gouverneur; et, renouvelant ses ordres, il fut surpris d'apprendre qu'au lieu de s'expliquer avec ceux qu'il en avait chargés, le jeune homme n'avait fait que jeter sur eux des regards agités, avec des contorsions extrêmement violentes. « Vous voyez, dit un bonze, combien il est affligé des ordres que vous lui faites porter. Il en est au désespoir, et, si vous ne les révoquez pas, vous le ferez mourir de douleur. »

Loin de changer de résolution, le mandarin chargea ses gardes de le dégager de sa cage, et de l'amener. Ils le trouvèrent non seulement lié par les pieds et par les mains, mais à demi suffoqué d'un bâillon qui lui remplissait la bouche. Aussitôt qu'il fut délivré de ce tourment, il se mit à crier de toute sa force : « Vengez-moi de ces assassins, qui veulent me noyer. Je suis un

bachelier dans les arts; j'allais à Pékin pour l'examen. Hier, une troupe de bonzes m'enleva violemment; ils m'ont attaché ce matin à cette machine pour me noyer ce soir, dans la vue de je ne sais quelle détestable cérémonie. » Tandis qu'il exprimait ses plaintes, les bonzes avaient commencé à s'éloigner; mais les gardes qui accompagnaient sans cesse les gouverneurs en arrêtèrent quelques uns. Le supérieur, c'est-à-dire celui qui avait harangué l'assemblée, fut jeté sur-le-champ dans la rivière, où les esprits charitables ne se présentèrent pas pour le recevoir. Les autres coupables furent resserrés dans une étroite prison, et reçurent ensuite la punition qu'ils méritaient.

Depuis que les Tartares règnent à la Chine, les *lamas*, autre sorte de bonzes, sont venus s'y établir. Leur habit est différent de celui des bonzes chinois par la taille et la couleur; mais leur religion est la même, ou ne diffère que sur un petit nombre de pratiques superstitieuses. Ils servent de chapelains à la noblesse tartare qui habite à Pékin.

On a déjà dû remarquer dans plusieurs articles de la religion de Fo une conformité surprenante avec le christianisme. Quelques missionnaires, étonnés de cette ressemblance, ont cru qu'elle en pouvait être une corruption, et que, vers le septième ou le huitième siècle, les peuples du Tibet et de la Tartarie peuvent avoir été convertis par les Nestoriens. D'autres se sont figuré que l'Évangile peut avoir été prêché dans ces régions du temps même des apôtres; mais comment donner de la vraisemblance à cette opinion, s'il paraît certain, par les histoires chinoises, que la religion de Fo ait précédé de plus de mille ans celle de Jésus-Christ? Couplet, Lecomte, et plusieurs autres missionnaires, n'opposent rien à cette objection. Il est vrai que Duhalde, en parlant de la naissance de Fo, n'en rapporte point le temps; mais il observe dans plusieurs autres endroits, particulièrement dans une note sur le philosophe Chin, que Fo vivait cinq cents ans avant Pythagore; il ajoute que Pythagore tira des disciples de Fo sa doctrine de la métempsycose. Sans entreprendre d'éclaircir ces ténèbres, on croit devoir rapporter ici une observation du P. Navarette. La fameuse figure qui se nomme *San-pao*, dit ce missionnaire, que les Chinois donnent pour l'image de leur Ternaire, est exactement semblable à celle qu'on voit à Madrid sur le grand autel du couvent des Trinitaires. Un Chinois qui se trouverait en Espagne pourrait s'imaginer qu'on y adore le San-pao de son pays.

De la plupart des faits que nous avons recueillis il résulte en général que le peuple chinois est très porté à la superstition; on prétend même que quelques mandarins n'en sont pas exempts, et qu'ils souffrent chez eux le charlatanisme des bonzes, soit par une crédulité que leurs lumières acquises ne peuvent pas vaincre, soit par faiblesse pour les femmes, qui la plupart ont

du penchant pour les prestiges et les sortiléges des prêtres de Fo. Trois causes, dit-on, toujours subsistantes, concourent à maintenir le pouvoir que ces imposteurs conservent à la Chine.

La première est le *souan-ming*, ou le métier de diseur de bonne aventure. Le pays est plein de gens qui calculent les nativités, et qui, jouant d'une espèce de théorbe, vont de maisons en maisons pour offrir à chacun de lui dire sa bonne ou sa mauvaise fortune. La plupart sont des aveugles, et le prix de leur service est d'environ deux liards. Il n'y a point d'extravagances qu'ils ne débitent sur les huit lettres dont l'an, le jour, le mois et l'heure de la naissance sont composés : cet horoscope se nomme *pa-tsé*. Ils prédisent les malheurs dont on est menacé; ils promettent des richesses et des honneurs, du succes dans les entreprises de commerce et dans l'étude des sciences; ils découvrent la cause de vos maladies et de celles de vos enfants, les raisons qui vous ont fait perdre votre père, votre mère, etc. Les infortunes viennent toujours de quelque idole que vous avez eu le malheur d'offenser; ils vous conseillent de ne pas perdre de temps pour l'apaiser, et de faire appeler promptement un certain bonze. Si les prédictions se trouvent fausses, le peuple se contente de dire : « Cet homme entend mal son métier. »

Le second usage qui entretient l'aveuglement des Chinois consiste dans le *po-coua* ou le *ta-coua*, c'est-à-dire l'art de consulter les esprits. Il y a plusieurs méthodes établies pour cette opération; mais la plus commune est de se présenter devant une idole, et de brûler certains parfums, en frappant plusieurs fois la terre du front. On prend soin de porter près de la statue une boîte remplie de petits bâtons d'un demi-pied de longueur, sur lesquels sont gravés des caractères énigmatiques, qui passent pour autant d'oracles. Après avoir fait plusieurs révérences, on laisse tomber au hasard un des petits bâtons, dont les caracteres sont expliqués par le bonze qui préside à la cérémonie. Quelquefois on consulte une grande pancarte qui est attachée contre le mur, et qui contient la clef des caractères. Cette opération se pratique à l'approche d'une affaire importante, d'un voyage, d'une vente de marchandises, d'un mariage, et dans mille autres occasions, pour le choix d'un jour heureux, et pour le succès de l'entreprise.

La troisieme source d'ignorance et la plus profonde, quoique la plus ridicule, est le fong-choui, autre opération mysterieuse, qui regarde la position des édifices, et surtout celle des tombeaux. *Fong-choui* signifie vent et eau. Si quelqu'un bâtit par hasard dans une position contraire à ses voisins, et qu'un coin de sa maison soit opposé au côté de celle d'une autre, c'est assez pour faire croire que tout est perdu. Il en résulte des haines qui durent aussi long-temps que l'édifice. Le remede consiste à placer dans une chambre un

dragon ou quelque autre monstre de terre cuite, qui jette un regard terrible sur le coin de la fatale maison, et qui repousse ainsi toutes les influences qu'on peut en appréhender. Les voisins qui prennent cette précaution contre le danger ont grand soin chaque jour de visiter plusieurs fois le monstre qui veille à leur defense. Ils brûlent de l'encens devant lui, ou plutôt devant l'esprit qui le gouverne, et qu'ils croient sans cesse occupé de ce soin. Les bonzes ne manquent point de prendre part à l'embarras de leurs clients ; ils s'engagent, pour une somme d'argent, à leur procurer l'assistance de quelque esprit puissant, qui soit capable de les rassurer nuit et jour par des efforts continuels de vigilance et d'attention. Il se trouve des personnes si timides qu'elles interrompent leur sommeil pour observer s'il n'est point arrivé de dérangement qui doive les obliger de changer de lit ou de maison, et d'autres encore plus crédules, qui ne dormiraient pas tranquillement, s'ils n'entretenaient dans la chambre du dragon un bonze qui ne les quitte pas jusqu'à la fin du danger. Mais il est rare que le désordre dure long-temps. Tous les voisins, ayant le même intérêt à se délivrer de leurs alarmes, emploient leurs biens et leur crédit auprès des mandarins, qui saisissent quelquefois, aussi volontiers que les bonzes, de si belles occasions pour tirer un profit considérable de la faiblesse du peuple. Ce qui doit paraître étrange, c'est qu'une superstition si généralement établie n'ait produit aucune loi qui ôte aux particuliers la liberté de suivre leur goût dans la forme et la position de leurs édifices. Il arrive souvent qu'un particulier, mécontent de son voisinage, prend un plaisir malin à se venger par le trouble qu'il y répand. Un jour quelques prosélytes chinois, qui n'avaient point encore secoué le joug de toutes leurs anciennes erreurs, vinrent avertir le supérieur de la mission qu'un de ses voisins, dans quelques réparations qu'il faisait à ses édifices, avait fait tourner le coin d'un mur contre le côté de l'église. Toute la ville, informée de cette insulte, attendait curieusement quelle serait la conduite des Européens, et quelle méthode ils emploieraient pour détourner les calamités dont ils étaient menacés; mais, les missionnaires ayant reçu cet avis avec dédain, et paraissant tranquilles sur un si frivole sujet de terreur, le peuple ne douta point que, dans les pratiques de leur religion, ils n'eussent des méthodes comme celles de la Chine pour se garantir d'un mal si redoutable.

Cette superstition ne regarde pas seulement la situation des édifices, mais encore la manière de placer les portes et les fenêtres, de disposer le fourneau pour faire cuire le riz, et quantité d'autres particularités de la même nature. Le pouvoir du fong-choui s'étend encore plus sur les sépulcres des morts. Certains imposteurs font leur métier de découvrir les montagnes et les colli-

nes dont l'aspect est favorable; et lorsque, après diverses cérémonies ridicules, ils ont fixé un lieu pour cet usage, on ne croit pas qu'il y ait de trop grosses sommes pour acheter cette heureuse portion de terre.

Les Chinois sont persuadés que le bonheur ou le malheur de la vie dépend de ce fong-choui. Si quelqu'un se distingue entre les personnes du même âge par ses talents et sa capacité, s'il parvient de bonne heure au degré de docteur ou à quelque emploi, s'il devient père d'une nombreuse famille, s'il vit long-temps, ce n'est point à son mérite, à sa sagesse, à sa probité, qu'il en a l'obligation; son bonheur vient de l'heureuse situation de sa demeure, ou de ce que la sépulture de ses ancêtres est protégée d'un excellent fong-choui.

Gouvernement. Autorité de l'empereur et respect qu'on lui porte. Sa cour, ses revenus, ses femmes, etc. Mariage de l'empereur, ses funérailles.

Le gouvernement politique de la Chine est fondé sur le pouvoir paternel, dont il semble être l'image. L'empereur porte le nom de *père de l'empire*. Un vice-roi est le père de la province où il commande, comme un mandarin est celui de la ville qu'il gouverne. Aussi, quoique la Chine soit une monarchie, et peut-être la plus absolue qu'il y ait au monde, sa constitution est fondée sur de si excellentes maximes, et tous ses règlements sont si bien rapportés au bien public, qu'il n'y a peut-être pas de nation sur la terre qui jouisse d'une liberté plus raisonnable, et dont les particuliers et les propriétés soient mieux à couvert de la violence et de l'oppression des officiers de la couronne. Comme c'est dans la personne de l'empereur que réside un pouvoir si vaste, les Chinois pensent qu'on ne peut apporter trop de soin à former l'esprit et le caractère des princes qui sont destinés au trône.

L'autorité impériale est absolue à la Chine. Quoique chaque particulier soit parfaitement maître de son bien, et vive paisiblement dans la possession de ses terres, l'empereur est le maître d'imposer les taxes qu'il juge convenables au bien de l'état; mais, hors le cas d'une pressante nécessité, il use rarement de ce pouvoir. C'est une coutume établie d'exempter chaque année une ou deux provinces de fournir sa part des taxes, surtout lorsqu'elle a souffert de quelque maladie, ou lorsque le mauvais temps a fait tort à ses productions.

Il n'y a point de tribunal dans l'empire dont la sentence n'ait besoin d'être confirmée par l'autorité du prince; mais les décrets qui viennent immédiatement de lui sont perpétuels et irrévocables. Les vice-rois et les tribunaux des provinces sont obligés de les enregistrer et de les faire publier aussitôt dans toute l'étendue de leur juridiction.

L'empereur choisit pour son héritier celui d'entre ses enfants qu'il juge le plus propre à lui succéder. S'il ne se trouve personne dans sa famille qui lui paraisse digne du gouvernement, il peut porter son choix sur un de ses sujets; mais ces exemples ne sont connus que dans les temps fort anciens. S'il préfère à son fils aîné quelqu'un qui l'emporte sur lui par le mérite, une si belle action rend son nom immortel. S'il arrive que celui qu'il choisit paraisse répondre mal à l'espérance publique, il n'a rien de mieux à faire que de l'exclure et d'en nommer un autre, s'il veut conserver sa propre réputation. Khang-hi, le dernier empereur, déposa le seul fils qu'il eut de son épouse légitime. On vit avec étonnement un prince, dont l'autorité avait été presque égale à celle de l'empereur, chargé de fers dans une étroite prison. Ses enfants et ses principaux officiers furent enveloppés dans le même sort, et les gazettes furent aussitôt remplies de manifestes qui rendaient compte au public de la conduite de l'empereur.

Ce monarque dispose, avec le même pouvoir, de toutes les dignités de l'empire, sans être obligé de les conférer aux personnes qui lui sont proposées par les tribunaux. Cependant il confirme ordinairement leur choix après avoir examiné lui-même les sujets qui doivent leur élection à la voix des suffrages. A l'égard des premiers postes, tels que ceux de tsong-tou, de gouverneur, etc., c'est à l'empereur seul que cette nomination appartient. Il élève, il dégrade, suivant le mérite et la capacité des sujets. En général, il n'y a point d'emploi vénal à la Chine. Les princes même du sang impérial n'ont aucun droit aux titres et aux honneurs, sans la permission expresse de l'empereur. Celui dont la conduite ne répond point à l'attente du public perd ses dignités et ses revenus par l'ordre du prince, et n'est plus connu par d'autres distinctions que celle de la ceinture jaune. On lui accorde seulement, pour sa subsistance, une médiocre pension du trésor royal.

Le pouvoir de l'empereur s'étend même sur les morts, qu'il punit ou récompense à son gré. Il leur confère divers titres d'honneur qui rejaillissent sur toute leur famille. En qualité de grand-pontife, il peut en faire des saints, ou, suivant le langage de la Chine, des esprits nus.

On peut dire en un mot que le pouvoir de l'empereur s'étend presqu'à tout. Il peut changer la figure et le caractère des lettres, abolir les anciennes, en introduire de nouvelles; il peut changer les noms des provinces, des villes et des familles; il peut défendre l'usage de certaines expressions dans le langage, et faire revivre celles qui ont été abandonnées; de sorte que son autorité prévaut sur l'usage même, dont les Grecs et les Romains croyaient l'empire absolu dans toutes les choses de cette nature. On sait qu'Adrien disait qu'il pouvait donner le droit de bourgeoisie aux personnes, et non pas aux mots.

La maxime d'état qui oblige envers lui ses sujets à une obéissance filiale lui impose aussi l'obligation de les aimer comme un père. C'est une opinion généralement établie parmi eux, qu'un empereur doit entrer dans tous les détails qui concernent le bien public. Ce n'est pas pour se divertir qu'il est placé dans ce rang suprême; il faut qu'il mette son bonheur à remplir les devoirs d'empereur, et à faire en sorte, par son application, par sa vigilance, par sa tendresse pour ses sujets, qu'on puisse dire de lui, avec vérité, qu'il est le père du peuple. Si sa conduite ne répond pas à cette idée, il tombe bientôt dans le dernier mépris. « Pourquoi le Ciel, disent-ils, l'a-t-il placé au dessus de nous? N'est-ce pas pour nous servir de père et de mère? »

Un empereur chinois s'étudie continuellement à soutenir cette réputation. Lorsqu'une province est affligée de quelque calamité, il se renferme dans son palais, il jeûne, il s'interdit tout plaisir, et, se hâtant de diminuer les impôts par un décret, il emploie tous ses efforts au soulagement des malheureux. Il affecte, dans les termes du décret, de faire sentir combien il est touché de la misère de son peuple. « Je le porte dans mon cœur, dit-il; je pleure nuit et jour sur ses malheurs, je pense sans cesse aux moyens de le rendre heureux. » Enfin il emploie une infinité d'expressions semblables pour leur prouver son affection. L'empereur Yong-tching poussa cette affectation jusqu'à ordonner que, lorsque la moindre partie de l'empire paraîtrait menacée de quelque calamité, on se hâtât de l'en informer par un courrier, afin que, se croyant responsable de tous les maux de l'état, il pût s'efforcer, par sa conduite, d'apaiser la colère du Ciel. C'est une chose vraiment admirable que ce respect pour l'humanité, devenu dans ce pays l'un des caractères du pouvoir despotique, qui, partout ailleurs, apprend à mépriser les hommes et à les fouler aux pieds. On ne peut attribuer ce respect à la douceur naturelle de ces peuples, puisque les Indiens, peuple le plus doux de la terre, sont écrasés par des despotes barbares. Il faut absolument reconnaître ici le pouvoir de la morale et des lois.

Un autre frein que les lois ont mis à l'autorité souveraine, c'est que, dans toutes les occasions où l'empereur commet quelque faute qui paraît capable de troubler le bon ordre du gouvernement, elles autorisent les mandarins à lui adresser leurs représentations en forme de supplique, et dans les termes les plus humbles et les plus respectueux. S'il marquait du mépris pour ces remontrances, ou s'il maltraitait le mandarin qui a le courage d'embrasser la cause publique, il perdrait l'affection de son peuple, tandis que le mandarin recevrait les plus glorieux éloges, et immortaliserait à jamais sa mémoire.

Il paraît incroyable qu'un prince ait le temps d'examiner lui-même les affaires d'un si vaste empire, et de prêter l'oreille à cette multitude de man-

darins dont il est chaque jour assiégé ; mais l'ordre qui s'observe à la cour est si merveilleux, et les lois ont pourvu si clairement à toutes les difficultés, que deux heures, dit-on, suffisent pour cette multitude de soins. L'empereur Kang-hi voulait tout voir de ses propres yeux, et ne se fiait qu'à lui-même du choix des officiers qui devaient gouverner son peuple.

Suivant le P. Le Comte, l'empereur a deux conseils souverains : l'un nommé *le Conseil extraordinaire*, qui n'est composé que des princes du sang ; l'autre qui porte le nom de *Conseil ordinaire*, où les *co-laos*, c'est-à-dire les ministres d'état, sont admis avec les princes. Ces ministres sont chargés de la discussion des affaires ; ils en font leur rapport à l'empereur, qui leur déclare ses volontés.

Une des principales marques de l'autorité souveraine est le sceau qui s'appose aux actes publics et aux décisions des tribunaux. Le sceau impérial est une pierre carrée d'environ douze pouces ; elle est de jaspe, qui est fort estimé à la Chine. Nul autre que l'empereur n'a le droit d'employer le jaspe à cet usage ; les Chinois l'appellent *yu-ché*, et le tirent de *In-ya-chan*, qui signifie la montagne du sceau d'agate, de laquelle ils racontent une infinité de fables. L'empereur date ses lettres, ses décrets et tous les actes publics, de l'année de son règne et du jour de la lune.

Les sceaux d'honneur qu'on donne aux princes sont d'or. Ceux des vice-rois, des grands mandarins ou des magistrats du premier ordre, sont d'argent, et ceux des mandarins ou des magistrats inférieurs ne sont que de cuivre ou de plomb, plus ou moins grands, suivant l'élévation de leurs dignités. Lorsqu'un sceau commence à s'user, ils doivent en donner avis au tribunal, qui leur en accorde un autre, mais qui les oblige à rendre le vieux. Depuis que les Tartares sont établis à la Chine, les caractères gravés sur ces sceaux sont mêlés de chinois et de tartare, de même que chaque tribunal est composé d'un mélange des deux nations. Quand l'empereur envoie des commissaires dans les provinces pour observer la conduite des gouverneurs, des magistrats et des particuliers, il leur donne à chacun le sceau de leur charge.

Le respect que les Chinois ont pour leur empereur répond à la grandeur de son autorité : c'est une espèce de divinité pour son peuple. On lui rend des honneurs qui approchent de l'adoration. Ses paroles sont autant d'oracles, et ses moindres commandements sont exécutés comme s'ils venaient du Ciel. Personne, sans en excepter ses frères, ne peut lui parler qu'à genoux. On ne paraît point en cérémonie devant lui dans une autre posture, s'il n'en donne l'ordre exprès ; il n'y a que les seigneurs de son cortége ordinaire qui aient la liberté d'être debout en sa présence ; mais ils sont obligés de fléchir le genou lorsqu'ils lui parlent. Ce respect s'étend à tous les officiers qui représentent l'empereur.

Les mandarins, les grands de la cour, et les princes même du sang, se prosternent non seulement devant la personne de l'empereur, mais même devant son fauteuil, son trône, et tout ce qui sert à son usage; ils se mettent quelquefois à genoux devant son habit ou sa ceinture. Le premier jour de l'an, ou le jour de sa naissance, lorsque les mandarins des six cours souveraines viennent lui rendre les devoirs de cérémonie dans une des cours du palais, il est rare qu'il s'y trouve présent, et quelquefois il est fort éloigné du lieu où ces hommages lui sont rendus. S'il tombe dans quelque maladie dangereuse, l'alarme devient générale. Les mandarins s'assemblent dans une vaste cour du palais, et, sans faire attention à la rigueur de l'air, ils passent à genoux les jours et les nuits, occupés à faire éclater leur douleur, et à demander au Ciel le rétablissement de sa santé. Tout l'empire souffre dans sa personne, et sa perte est le seul malheur que ses sujets croient avoir à redouter. Les grands se croient obligés de donner ces témoignages publics de vénération pour leur souverain, dans la vue d'entretenir la subordination, et d'inspirer au peuple, par leur exemple, l'obéissance qu'il doit à l'autorité. C'est en conséquence de cette maxime qu'ils donnent à l'empereur les titres les plus pompeux; ils l'appellent *Tien-tse*, c'est-à-dire fils du ciel; *Hoang-ti*, auguste et souverain empereur; *Ching-hoang*, saint empereur; *Chao-ting*, palais royal; *Van-soui*, dix mille années. Mais l'empereur n'emploie jamais ces expressions lorsqu'il parle de lui-même; il se sert du terme *ngo*, qui signifie *je* ou *moi;* et lorsqu'il paraît en public, assis sur son trône, il emploie celui de *chin*, qui signifie salut, avec cette différence qu'il est le seul qui fasse usage de ce mot. Le langage du palais est fort pompeux; on ne dit jamais : *Sonnez de la trompette*, *Battez du tambour*, etc., mais *Ta-hui*, c'est-à-dire : Que le ciel lâche son tonnerre. Pour faire entendre que l'empereur est mort, ils disent : *Ping-tien*, qui signifie : Il est entré nouvel hôte au ciel, ou *Pung*, c'est-à-dire : Une grande montagne est tombée. Au lieu de dire les portes du palais, ils disent *kin-muen*, les portes d'or; et de même à l'égard de tout le reste.

Un sujet, de quelque rang ou de quelque qualité qu'on le suppose, n'ose passer à cheval ou en chaise devant les portes du palais impérial; il doit mettre pied à terre lorsqu'il en approche, et ne remonter qu'à la distance prescrite. Chaque cour du palais a son sentier pavé de larges pierres, qui ne sert de chemin qu'à l'empereur, lorsqu'il y passe; et ceux qui ont à traverser les cours doivent marcher fort vite au long de ce sentier : cette vitesse dans la marche est aussi une marque de respect qui s'observe en passant près des personnes de qualité. Les Chinois ont une manière de courir qui leur est propre, et qui passe pour une politesse aussi gracieuse que nos révérences en Europe. Les missionnaires se virent obligés d'apprendre cette cérémonie avant

de saluer l'empereur Khang-hi dans son *kong*, c'est-à-dire dans la grande salle de son appartement. Aussitôt qu'on a passé la porte de la salle on doit courir avec une légèreté gracieuse jusqu'au fond de la chambre qui fait face à l'empereur. Là, on doit demeurer un moment debout, les deux bras étendus vers la terre. Ensuite, après avoir fléchi les genoux, on doit se baisser jusqu'à terre, se relever et répéter trois fois la même cérémonie, en attendant l'ordre qu'on reçoit de s'avancer et de se mettre à genoux aux pieds de l'empereur.

Les officiers de la maison de l'empereur, et ceux qui ont le gouvernement particulier de ses affaires, sont en fort grand nombre. Tout était autrefois entre les mains des eunuques, dont le nombre était d'environ dix mille, gens infâmes par leur orgueil et leur avarice. Mais les Tartares ne se furent pas plus tôt rendus maîtres de l'empire qu'ils en chassèrent neuf mille, conservant le reste pour le service le plus inférieur du palais. Cependant cette monstrueuse espèce parvint, par ses flatteries et son adresse, à gagner les bonnes grâces du jeune Chunt-tchi, et se rétablit presque entièrement dans son ancienne autorité. Après la mort de ce prince, les quatre régents tartares se défirent encore de cette peste. Les eunuques, privés de leur crédit, furent réduits à trois cents, pour servir le jeune monarque, les reines, sa mère et sa grand'mère, dans les offices les plus bas.

L'empereur paraît en public vêtu d'une longue robe jaune ou verte, qui lui couvre jusqu'aux pieds. Le fond en est de velours, brodé d'une multitude de petits dragons qui ont cinq griffes à chaque pied. Deux gros dragons, avec leurs corps et leurs queues entremêlés, remplissent des deux côtés le devant de la poitrine; ils sont dans une attitude qui les ferait croire prêts à saisir avec leurs dents et leurs griffes une fort belle perle qui paraît descendre du ciel.

La livrée impériale est jaune, et tout ce qui appartient à l'empereur est de la même couleur, sans excepter ses dragons à cinq griffes, qui se nomment *long*, et sa cotte-d'armes, qui est telle encore que l'empereur Fo-hi la porta le premier. Personne n'oserait prendre ni l'un ni l'autre sans sa permission; mais tout le monde peut orner son habit d'un dragon à quatre griffes, qui s'appelle *mang*. L'empereur sort rarement de son palais, à moins que ce ne soit pour la chasse, pour prendre l'air, pour se divertir dans ses parcs et ses jardins, pour sacrifier au temple de Tien, ou pour faire la visite des provinces. Dans ces occasions, il est toujours accompagné d'un grand nombre de seigneurs et de gardes, tous à cheval. Son train, ses armes, les harnois de ses chevaux, les parasoles, les éventails, et les autres marques de la dignité impériale, tout est brillant autour de lui. S'il ne sort que pour la chasse ou pour pren-

dre l'air, toute la cavalcade est composée d'environ deux mille personnes. Les princes et les seigneurs vont à la tête, suivis des premiers ministres et des grands mandarins; ils marchent le long des maisons, en laissant le milieu de la rue fort ouvert. On voit paraître après eux vingt-quatre étendards de soie jaune, brodés de dragons en or, qui sont suivis de vingt-quatre parasols et d'autant d'éventails de la même couleur, tous fort riches et d'un travail curieux. Les gardes du corps sont vêtus de jaune, chacun avec une sorte de casque et une espèce de javelot ou de demi-pique dorée, terminée en haut par la figure d'un soleil, ou d'un croissant, ou de la tête de quelque animal. Douze valets de pied, vêtus de la même livrée, portent sur leurs épaules le magnifique fauteuil de l'empereur. En divers endroits du chemin, il se trouve d'autres porteurs pour relever les premiers. Une troupe de musiciens, de trompettes et d'autres instruments qui accompagnent l'empereur, ne cessent pas de se faire entendre pendant la marche, et cette procession est fermée par un grand nombre de pages et de valets de pied. Telle était autrefois la pompe impériale; mais aujourd'hui que l'empereur se fait voir plus souvent hors de son palais, son cortége est moins nombreux.

Tous les ambassadeurs des puissances étrangères sont défrayés aux dépens de l'empereur, qui leur fournit des chevaux, des barques, des litières, et toutes les voitures nécessaires pour le voyage. Ils sont logés dans un palais, où l'empereur leur envoie, de deux jours l'un, en témoignage d'estime et d'amitié, des mets de sa table. Nous avons déjà remarqué cette ridicule vanité des Chinois, qui affectent de compter parmi les tributaires de l'empire tous les princes qui leur envoient des députés, pour quelque cause que ce soit. Les Russes n'ont pas eu de peine à faire changer ce terme en leur faveur, et leur ambassade n'en a pas moins été regardée comme un hommage. La geographie des Chinois est adaptée à cette chimère, car, supposant la terre carrée, ils prétendent que la Chine en occupe la plus grande partie, et que le reste des hommes est relégué dans les coins.

Le nombre des femmes et des concubines de l'empereur est si grand qu'il est difficile de le bien connaître, d'autant plus qu'il n'est jamais fixé. Elles ne paraissent qu'aux yeux du monarque; à peine tout autre homme oserait-il en demander des nouvelles. Magalhaens fait monter le nombre des concubines à trois mille. On les nomme *koug-ngus* ou *dames du palais;* mais celles pour qui l'affection de l'empereur est déclarée particulièrement portent le nom de *ti*, qui signifie presque reines. Il leur donne, quand il lui plaît, des joyaux, qu'elles portent à la tête ou sur la poitrine, et une pièce de satin ou de damas jaune, qu'elles suspendent devant leur porte, et qui les fait respecter plus que toutes leurs compagnes. Ces dames ont aussi leurs titres et leurs dignités.

Elles sont divisées en plusieurs classes, et distinguées, comme les mandarins, par leurs habits et leur parure, et par d'autres marques de leur rang; mais leurs enfants sont regardés comme des enfants naturels.

Lorsque l'empereur ou l'héritier de la couronne pense à se marier, le tribunal des cérémonies nomme des matrones d'une réputation bien établie, pour choisir vingt filles les plus belles et les plus accomplies qu'elles puissent trouver, sans aucun égard pour leur naissance et pour leur famille. On les transporte au palais dans des chaises à porteur bien fermées. Pendant quelques jours elles y sont examinées par la reine-mère, ou, si cette princesse ne vit plus, par la première dame de la cour, qui leur fait faire divers exercices pour s'assurer qu'elles n'ont pas de mauvaise odeur ni d'autres défauts corporels. Après quantité d'épreuves, elle en choisit une, qu'elle fait conduire à l'empereur ou au prince, avec beaucoup de cérémonies. Cette fête est accompagnée de toutes sortes de réjouissances et de faveurs, surtout d'un pardon général pour tous les criminels de l'empire, à l'exception des rebelles et des voleurs. Ensuite la jeune personne est couronnée avec une pompe fort éclatante. On lui donne quantité de titres; on lui assigne des revenus considérables. Les dix-neuf autres filles sont mariées aux fils des premiers seigneurs, s'il s'en trouve un nombre égal; celles qui restent sans maris retournent chez leurs parents, avec des dots qui leur suffisent pour les marier avantageusement.

Telle était l'ancienne coutume des monarques chinois; mais à présent les empereurs tartares prennent pour femmes et pour reines les filles de quelques rois de la Tartarie orientale. Les reines sont au nombre de trois; elles jouissent de beaucoup plus d'honneurs que les autres femmes. Elles ont un logement particulier, une cour, deux dames d'honneur et d'autres domestiques de leur sexe; on n'épargne rien pour leur amusement, ni pour la magnificence de leurs meubles et de leur cortége. Tandis que Navarette était à Pékin, l'empereur envoya un présent en forme de dot à la fille d'un des quatre régents de l'empire, qu'il prit ensuite pour sa femme. Ce présent consistait en cent tables couvertes de quantité de choses et de toutes sortes de mets, deux mille ducats en argent, mille ducats en or, cent pièces d'étoffes de soie de diverses couleurs, à fleurs d'or et d'argent, et cent pièces d'étoffes de coton.

Les enfants des trois reines sont tous légitimes, avec cette seule différence que les fils de la première sont préférés pour succéder à l'empire. La première reine fait sa résidence dans le palais impérial avec l'empereur, et porte le titre d'*impératrice*; les deux autres ont des palais séparés.

La résidence des fils de l'empereur avant leur mariage est le palais impérial. Lorsqu'ils sont mariés, l'usage est de les envoyer dans quelques unes des

principales villes des provinces, qui ont des palais pour les recevoir. Le Comte, qui vit trois de ces palais, les trouva très grands, très beaux, et d'une magnificence surprenante, quoique fort inférieurs à celui de Pékin. Ils contiennent les uns dix, les autres douze, et quelques uns un plus grand nombre d'appartements, avec d'autres palais séparés de chaque côté, et une double enceinte de murs. Lorsque l'empereur envoie dans un de ces palais son second ou son troisième fils, il lui donne le titre de roi. Khang-hi donna ainsi le titre de *Cho-vang*, ou de roi de *Cho*, à celui qui fut envoyé à Ching-tou-fou, capitale de Sé-chuen, parce qu'anciennement cette province se nommait *Cho*. Chacun de ces rois a mille eunuques pour lui servir de cortége, pour administrer ses affaires et pour percevoir ses revenus. Mais ils ne prennent aucune part aux affaires publiques de la province; seulement les mandarins sont obligés de s'assembler quatre fois l'année au palais du jeune prince, pour lui rendre leur hommage, comme ils le rendent à l'empereur dans la capitale de l'empire, avec cette seule différence qu'ils donnent au dernier le titre de *van-soui*, c'est-à-dire dix mille ans, au lieu qu'on n'accorde à ces princes que celui de *sien-soui*, qui signifie mille ans.

Sous le règne des empereurs chinois, le tribunal des cérémonies choisissait pour le mariage des princesses un certain nombre de jeunes gens âgés de quatorze ou quinze ans. On ne considérait dans ce choix que l'esprit et la bonne mine. C'était dans cette belle troupe que l'empereur prenait des maris pour ses filles et pour ses sœurs, auxquelles il donnait une dot très considérable en terres et en joyaux. Ces maris portaient le nom de *tou-ma*, c'est-à-dire parents de l'empereur par leurs femmes. Ils ne pouvaient être mandarins; mais ils devenaient si puissants que leurs oppressions étaient redoutables pour le peuple. Jusqu'à ce qu'il leur vint des enfants, ils étaient obligés, soir et matin, de se mettre à genoux devant leurs femmes, et de frapper trois fois la terre du front; mais la qualité de père les exemptait de cette cérémonie. L'empereur tartare qui règne aujourd'hui marie ses sœurs et ses filles aux fils des grands seigneurs, sans exiger qu'ils soient du sang royal, ou à ceux des khans de la Tartarie occidentale.

Tous les parents de l'empereur par les mâles, soit riches, soit pauvres, fussent-ils à la quinzième génération, reçoivent quelque pension pour leur subsistance, suivant leur degré de proximité. Ils ont tous le privilége de peindre en rouge leurs maisons et leurs meubles. Mais la race précédente ayant régné deux cent soixante-dix-sept ans, le nombre de ses descendants s'était tellement multiplié, que, le revenu des plus éloignés ne pouvant suffire à leur entretien, plusieurs étaient réduits, pour vivre, à l'exercice de quelque métier. La première fois que Magalhaens entra dans l'empire, il en trouva un,

dans la capitale du Kiang-si, qui exerçait l'office de portefaix, et qui, pour se distinguer des gens du même ordre, portait sur le dos des crochets fort brillants et vernis de rouge. Sous la race précédente, il s'en trouvait un nombre infini qui étaient dispersés dans toutes les parties de l'empire, et qui, abusant des priviléges de leur naissance, commettaient des insolences et des extorsions continuelles; mais ils furent extirpés jusqu'au dernier par les Tartares. Tous les parents de l'empereur qui règne aujourd'hui sont des personnages importants, qui font leur résidence à la cour; mais si cette race dure long-temps, ils se multiplieront sans doute, et ne seront pas moins à charge que les précédents. Navarette dit que les palais des petits rois du sang royal sont couverts de tuiles d'un rouge luisant, et que l'empereur les qualifie, eux et tous ses autres parents, de *kin-tchi-pao-tsé*, qui signifie branches d'or et feuilles précieuses; titre un peu déplacé dans des gens qui souvent n'ont point de pain.

Les parents de l'empereur du côté des femmes sont de deux sortes. Les uns descendent des filles, et ne passent point pour princes du sang, ni même pour appartenir à sa famille; aussi n'ont-ils aucun droit à la succession, quand même ils auraient plusieurs enfants mâles. Le même usage est établi parmi le peuple. La seconde sorte est composée des pères, des frères, des oncles et des autres parents de la reine, des gendres de l'empereur, de leurs pères, de leurs oncles et de leurs autres parents. C'était dans ces deux ordres que les empereurs chinois choisissaient un certain nombre des plus distingués pour en composer le tribunal qui se nomme *Vansin;* mais les Tartares ont extirpé aussi la seconde de ces deux parentés.

L'empereur observe avec beaucoup d'attention la conduite des princes du sang, et les punit sans indulgence lorsqu'il ne la trouve pas digne de leur naissance et de leur rang. Apprenant un jour que l'un d'entre eux aimait l'amusement avec trop de passion, surtout les combats de coqs, qui sont un passe-temps fort commun parmi les Orientaux, il trouva de la bassesse dans l'excès de ce goût, et lui en fit un reproche. Mais voyant ses avertissements demeurer sans effet, il résolut de faire un exemple, en déclarant que le prince était déchu de son titre et de ses honneurs. Cet ordre fut suivi de l'exécution. Le prince fut privé de son cortége, de sa pension et de sa qualité, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de réparer sa faute par quelque action éclatante et digne de son sang.

Il nous reste a parler des funérailles du grand monarque de la Chine. Aussitôt qu'il a rendu les derniers soupirs, on le met dans un riche fauteuil qui est porté par six eunuques au milieu de la salle royal de *Gin-tchi-tsien*, c'est-à-dire au palais de la Merci et de la Prudence. On y place le corps sur un lit fort riche. Bientôt après on le renferme, avec une infinité de cérémonies et



Cochinchine

au son d'une musique funèbre, dans un cercueil qui coûte deux ou trois mille écus. Il est fait de bois nommé *kong-sio-mo*, ou bois de paon, qui tire ce nom de la ressemblance de ses veines avec les yeux de la queue du paon. Les Chinois assurent que ce bois préserve les corps de la corruption, et y laissent en effet un cadavre dans le même lieu pendant plusieurs mois, quelquefois pendant des années entières.

La pompe funèbre s'exécute dans le palais même, avec des cérémonies dont la description serait longue et fastidieuse. Après cette scène lugubre, on porte le corps à sa sépulture dans le bois impérial : tel est le nom que les Chinois donnent aux tombeaux de leurs empereurs. L'air de grandeur qui règne dans ce lieu, les palais, les richesses et les ornements dont il est accompagné, les murs qui l'environnent, le nombre de mandarins et de domestiques qui sont employés continuellement pour le service, et celui des soldats qui font la garde, tout caractérise des peuples dont l'imagination, beaucoup plus vive que la nôtre, porte ses vues jusque dans un ordre de choses qui occupe peu la plupart des hommes.

Tous les sujets de l'empire étaient obligés anciennement de porter le deuil pendant trois ans pour la mort d'un empereur; mais, dans ces derniers temps, cet incommode usage a été réduit à peu de jours. Navarette, qui se trouvait à la Chine pendant le deuil du père de Khang-hi, rapporte qu'il ne dura pas plus de quatre ou cinq jours. C'est passer d'une extrémité à l'autre.

A la mort de l'impératrice mère de Khang-hi, quatre jeunes filles qui avaient servi cette princesse avec beaucoup d'affection s'étaient déjà parées à la manière des Tartares pour se sacrifier elles-mêmes sur le corps de leur maîtresse; mais l'empereur arrêta cette barbare pratique; il défendit aussi, pour l'avenir, un autre usage de la même nation, qui consiste à brûler, avec le corps des personnes de distinction, et dans le même bûcher, leurs richesses, et quelquefois même leurs domestiques.

Magalhaens nous apprend que le successeur d'un empereur ne voit jamais les femmes ni les concubines de son prédécesseur, et que ce respect est porté si loin, qu'il ne met pas même le pied dans leur appartement.

Administration de la justice. Supplices, cangue, etc.

Ce qui surtout est digne d'éloge, à la Chine, c'est la belle organisation de la justice, et le soin avec lequel sont traitées les affaires les plus minimes.

Il n'y a point de précaution qui paraisse excessive aux Chinois lorsqu'il est question de condamner un homme à mort. L'empereur Yong-tching ordonna qu'on ne porterait point de sentence capitale sans que le procès lui eût

été présentée jusqu'à trois fois. C'est pour se conformer à ce réglement que le tribunal observe la méthode suivante. Quelque temps avant le jour marqué, il fait transcrire toutes les informations qui lui sont venues des juges inférieurs pendant le cours de l'année; il y joint la sentence de chaque juge et la sienne; ensuite il les assemble pour revoir, corriger, ajouter ou retrancher ce qu'il juge à propos. Après avoir mis tout en ordre, il en fait faire deux copies, dont l'une est présentée à l'empereur, et l'autre reste au tribunal pour être communiquée aux principaux officiers de toutes les cours suprêmes, qui ont la liberté d'y faire encore les changements qu'ils jugent nécessaires. Ainsi le plus vil et le plus méprisable sujet de l'empire jouit à la Chine d'un privilége qui ne s'accorde à personne dans le reste de l'Asie, où la vie des hommes n'est que trop souvent le jouet du caprice d'un despote. La seconde copie est présentée à l'empereur; ensuite, l'usage est de la transcrire quatre-vingt-dix-huit fois en langue tartare, et quatre-vingt-dix-sept fois en langue chinoise. Toutes ces copies sont remises à l'empereur, qui en confie l'examen à ses plus fidèles officiers des deux nations.

Lorsque le crime est d'une énormité extraordinaire, l'empereur, en signant la sentence de mort, y joint l'ordre suivant : « Aussitôt qu'on aura reçu cet ordre, que le coupable soit exécuté sans délai. » S'il n'est question que d'un crime ordinaire, l'ordre est adouci en ces termes : « Que le criminel soit gardé en pris on jusqu'à l'automne, et qu'il soit exécuté. » Le P. Le Comte observe qu'il y a des jours fixés dans le cours de l'automne pour l'exécution de tous les criminels condamnés à mort.

S'il paraît que la longueur des procédures rend la justice fort lente à la Chine, le châtiment n'en est pas moins sûr pour toutes sortes de crimes; il est réglé par la loi avec une juste dispensation qui le proportionne à leur énormité. Le *pan-tse*, ou la bastonnade, se donne ordinairement pour des fautes légères, et le nombre des coups répond à la nature de l'offense. C'est le châtiment commun des sentinelles qu'on trouve endormies pendant la nuit dans les rues et dans les places publiques. Si le nombre des coups ne passe pas vingt, ils sont regardés comme une correction paternelle qui n'imprime aucune tache. L'empereur lui-même la fait quelquefois subir aux personnes d'un rang distingué, et ne les voit pas moins après cette humiliation. Il ne faut qu'une bagatelle pour se l'attirer, un petit larcin, un mot outrageant, quelques coups de poing donnés mal à propos. Le mandarin n'en est pas plus tôt informé, qu'il fait donner le pan-tsé. Après la correction, le patient est obligé de se mettre à genoux devant son juge, de baisser trois fois le front jusqu'à terre, et de le remercier du soin qu'il a pris de sa correction.

Le pan-tsé est un morceau assez épais de bambou fendu, qui a plusieurs

pieds de longueur, le bout d'en bas est large comme la main ; l'autre bout est uni et menu, pour s'en servir plus facilement. Un mandarin, dans ses audiences, est environné d'officiers armés de ces instruments : au moindre signe que leur donne le magistrat, en jetant par terre de petits bâtons d'environ six pouces de longueur sur deux de largeur, placés ordinairement sur une table qui est devant lui, ils saisissent le coupable et l'étendent tout de son long, le visage contre terre ; ils tirent ses hauts-de-chausse jusque sur ses talons. Dans cette posture, ils lui donnent autant de coups sur les fesses que le mandarin a jeté de bâtons. Cependant on observe que quatre coups sont comptés pour cinq ; ce qui s'appelle le coup de grâce de l'empereur, qui, en qualité de père tendre et pitoyable, diminue toujours quelque chose du châtiment. Mais les coupables ont un autre moyen de l'adoucir : c'est de gagner les exécuteurs, qui ont l'art de ménager leurs coups avec une légèrté qui les rend presque insensibles. Ce supplice est quelquefois si violent qu'on peut en mourir ; mais ce qui peut faire voir jusqu'où est portée à la Chine la passion pour l'argent, c'est que pour une somme on loue des hommes qui subissent le châtiment à la place du coupable.

Un mandarin a le pouvoir de faire donner la bastonnade, non seulement dans son tribunal, mais dans tout autre lieu de sa juridiction : aussi ne marche-t-il jamais sans un cortége de ses officiers de justice, qui portent le pan-tsé. Si quelque personne du peuple reste à cheval lorsqu'il passe dans une rue, et ne se hâte point de descendre ou de se retirer, c'est assez pour s'attirer cinq ou six coups par son ordre. Cette exécution se fait si vite, qu'elle est souvent finie avant que les voisins s'en aperçoivent. Le pan-tsé est aussi la punition ordinaire des mendiants, des vagabonds, des coureurs de nuit et des gens sans aveu.

La Chine fourmille de mendiants vagabonds, de musiciens, et de gens qui disent la bonne aventure. Ces fainéants voyagent en troupes, et ne sont pas moins trompeurs que nos Egyptiens ou Bohémiens d'Europe. Quelquefois ils sont tous aveugles. On leur voit exercer mille rigueurs contre eux-mêmes pour extorquer des aumônes ; ils se fouettent le corps, ils mettent des charbons ardents sur leur tête, ils frappent du front contre une pierre, ou l'un contre l'autre, jusqu'à se faire enfler prodigieusement la tête, ou à tomber sans connaissance. Ils continueraient ces extravagances, au danger d'en mourir, si les spectateurs ne leur donnaient quelque chose. La plupart sont estropiés ; ils ont la bouche et le nez de travers, l'épine du dos rompue, de longs nez crochus ; il leur manque une jambe ou un bras : s'ils n'ont pas apporté ces difformités en naissant, ce sont leurs parents qui les ont estropiés dès l'enfance, pour les mettre en état de gagner leur vie par ces misérables artifices.

On voit des femmes, à qui leurs parents ont crevé volontairement les yeux, marcher avec des guitares pour gagner leur pain; d'autres, jouant de divers instruments, tirent l'horoscope et prétendent juger de la destinée des passants par les traits du visage. On voit des opérateurs qui parcourent les bourgs et les villages montés sur des tigres et sur d'autres bêtes apprivoisées; ces animaux marchent lentement en recourbant la queue, et portant des branches d'arbres dans leur gueule.

Un autre châtiment plus déshonorant, quoique moins douloureux, c'est le collier de bois, ou le carcan, que les Portugais appellent *cangue*. Il est composé de deux pieces de bois qui se joignent en forme de collier autour du cou. Un criminel qui a le cou passé dans cette machine ne peut voir ses pieds, ni porter sa main à sa bouche; de sorte qu'il a besoin du secours de quelqu'un pour lui donner à manger. Il porte jour et nuit cet incommode fardeau, qui est plus ou moins pesant, suivant la nature du crime. Le poids commun du carcan, ou des cangues, est de cinquante-six livres; mais il s'en trouve qui pèsent jusqu'à deux cents, et qui font tant de mal aux criminels, que, faute de nourriture et de sommeil, ils meurent quelquefois dans cette étrange situation. Il y a des cangues de quatre pieds carrés et de cinq à six pouces d'épaisseur.

Lorsqu'on a passé le cou du criminel dans ce pilori mobile, ce qui se fait devant les yeux du juge, on couvre les endroits par lesquels les deux pièces de bois se joignent de deux longues bandes de papier, larges de quatre doigts, sur lesquelles on applique un sceau, afin que le cangue ne puisse être ouvert. Sur ces deux papiers on écrit en gros caractères la nature du crime et la durée du châtiment, par exemple: « Ce criminel est un voleur; c'est un débauché, un séditieux, un homme qui trouble la paix des familles; c'est un joueur. Il portera le cangue pendant trois mois dans un tel endroit. » Le lieu où ces misérables sont exposés est ordinairement la porte d'un temple ou de la ville, ou celle du tribunal même, ou le coin de quelque rue, ou la place publique. Lorsque le terme de la punition est expire, les officiers du tribunal ramènent le criminel au mandarin, qui le délivre après une courte exhortation à mener une conduite plus réglée; mais en lui accordant la liberté de se retirer, il lui fait donner vingt coups de pan-tsé comme un préservatif contre l'oubli. Ordinairement toutes les punitions chinoises, à l'exception des amendes pécuniaires, commencent et finissent par la bastonnade.

Il y a certains crimes pour lesquels le coupable est marqué sur les deux joues avec des caractères chinois qui expriment la nature de l'offense; d'autres sont condamnés au bannissement ou à tirer les barques royales. Il est rare que cette servitude dure plus de trois ans; mais le bannissement est

quelquefois perpétuel. Un exilé est sûr, avant son départ, de recevoir un nombre de coups proportionné à son crime.

Les vols sont punis la première fois par une marque sur le bras gauche avec un fer chaud, et la seconde fois par une marque sur le bras droit; la troisième, le coupable est livré au tribunal criminel. Les esclaves fugitifs sont condamnés à cent coups de bâton, et rendus ensuite à leurs maîtres. Dans ces derniers temps, on leur marquait la joue gauche avec deux caractères chinois et deux caractères tartares; mais un mandarin ayant représenté à l'empereur que cette punition était trop rigoureuse pour un crime qui venait moins d'aucune inclination vicieuse que du désir naturel de la liberté, et que d'ailleurs la bienséance était blessée, dans une ville où sa majesté résidait, par tant d'objets difformes dont les rues étaient remplies, ce conseil fut bien reçu, et l'empereur ordonna qu'à l'avenir la marque des lettres s'appliquerait sur le bras gauche.

Les trois supplices capitaux de la Chine sont d'étrangler, de trancher la tête, et de couper en pièces. Le premier est le plus commun et passe pour le plus doux, et, ce qui est bien contraire à nos idées, pour le plus noble. Il est plus honorable d'être étranglé que d'avoir la tête tranchée. De là vient que, pour marquer quelque bonté aux seigneurs ou aux mandarins qui sont condamnés à mort, l'empereur leur envoie un cordon de soie, et l'ordre de s'etrangler de leurs propres mains.

On tranche la tête pour les crimes de la plus odieuse énormité, tels que l'assassinat. Cette mort passe pour la plus infâme, parce que, disent-ils, la tête, qui est la principale partie de l'homme, est séparée du corps, et que le criminel ne conserve point en mourant son corps aussi entier qu'il l'a reçu de la nature. On ne dresse pas d'échafaud pour les exécutions. Le criminel se met à genoux dans une place publique, les mains liées derrière le dos; on le tient si ferme qu'il ne peut se remuer, tandis que l'exécuteur, s'avançant par derrière, lui abat la tête d'un seul coup, et aussitôt l'étend sur le dos avec tant de promptitude et d'adresse, dit-on, qu'il ne tombe pas une goutte de sang sur ses habits. L'exécuteur est un soldat du commun, et, loin que l'usage ait attaché de la honte à ses fonctions, c'est un honneur pour lui de s'en acquitter bien. A Pékin, il porte une ceinture de soie jaune en accompagnant le criminel : c'est la couleur impériale; et son sabre est enveloppé dans une étoffe de soie de la même couleur, pour montrer qu'il est revêtu de l'autorité de l'empereur, et lui attirer plus de respect de la part du peuple.

Les Chinois sont persuadés qu'un homme à qui l'on a tranché la tête doit avoir manqué de soumission pour ses parents, qui lui avaient donné un corps sain et parfait. La séparation des membres leur paraît une juste punition de

ce crime. Cette opinion est si bien établie qu'ils achètent à grand prix de l'exécuteur les corps de leurs parents et de leurs amis pour y recoudre la tête, en s'efforçant d'expier sa désobéissance par leurs gémissements.

Ceux qui sont condamnés au même supplice sont privés par leur sentence de la sépulture commune, ce qui passe à la Chine pour un autre excès d'infamie. L'exécuteur, après avoir dépouillé le corps, est obligé de le jeter dans le fossé voisin, et ne peut le vendre sans s'exposer à des punitions rigoureuses. Mais quelquefois il gagne le juge ou les délateurs par un présent considérable, ce qui augmente beaucoup le prix du corps.

La troisième espèce de punition, que les Chinois appellent, dans leur langue, *couper en mille pièces*, est celle des rebelles et des traîtres. Elle consiste à couper en morceaux le corps du criminel, et à jeter le cadavre dans une rivière ou dans un fossé. On punit ainsi les plus grands crimes.

Une ancienne loi de l'empire porte qu'un criminel à qui ses bonnes qualités ou quelque autre raison attirent une juste pitié obtiendra un répit jusqu'à la fin de l'automne suivant, dans quelque temps qu'il ait été condamné. La raison de cette loi, c'est qu'à l'occasion de quelque réjouissance publique, soit pour la naissance ou le mariage d'un prince, soit pour la fin d'un tremblement de terre ou de quelque autre calamité, on ne manque pas de relâcher tous les prisonniers, à la réserve de quelques uns qui sont exceptés. Ainsi ceux à qui l'on accorde un répit sont souvent renvoyés libres, ou passent du moins quelques mois dans cette espérance.

En général, les lois de la Chine paraissent avoir été dictées par un esprit de clémence et d'humanité qu'on ne rencontre pas toujours dans celles de l'Europe, et l'on y admire un grand nombre de belles institutions qui peuvent excuser jusqu'à un certain point la prétention qu'ont les Chinois d'être supérieurs à tous les autres peuples.



Longitude du Méridien de Paris
ASIE
SOUS LA DIRECTION
Mr J. G. Barbié du Bocage
1843
ECHELLE
AMERIQUE
OCEAN GLACIAL DU NORD
RUSSIE
SIBERIE
EUROPE
MER MEDITERRANEE
TURKESTAN
TATARIE
PERSE
ARABIE
EMPIRE CHINOIS
MONGOLIE
THIBET
INDOUSTAN
MER DU JAPON
EMPIRE DU JAPON
GRAND OCEAN
MER DES INDES
AFRIQUE
Tropique
Hainan
Equateur
1843

TABLE DES MATIÈRES.

AMÉRIQUE.

ASIE.

